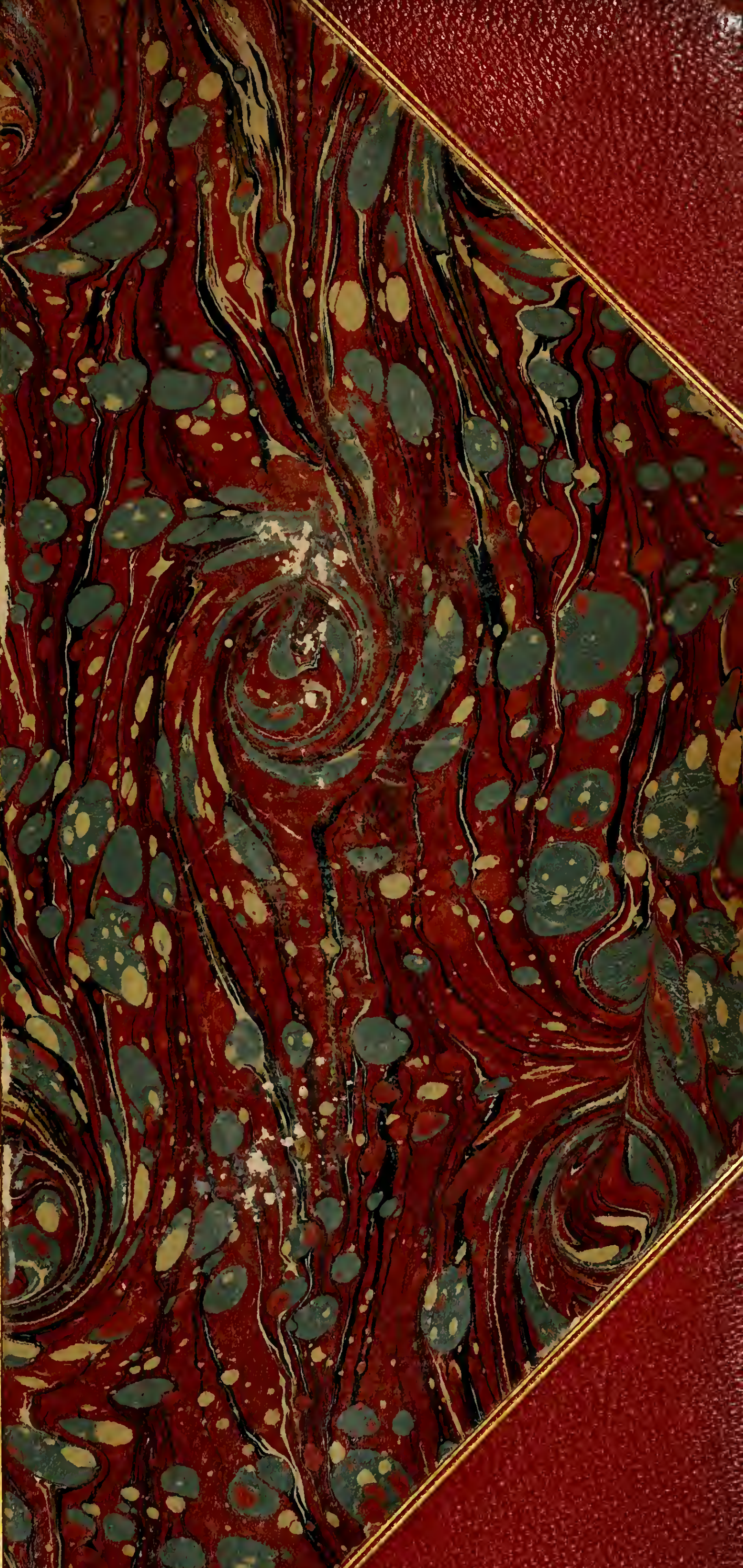



QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON
PISA
ROMA
C.A.M.



LA GRANDE-GRÈCE



LA

GRANDE-GRÈCE

PAYSAGES ET HISTOIRE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LITTORAL DE LA MER IONIENNE

TOME PREMIER



PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1881

A M. LE COMMANDEUR FIORELLI

SÉNATEUR DU ROYAUME D'ITALIE,

DIRECTEUR-GÉNÉRAL DES MUSÉES ET FOUILLES D'ANTIQUITÉS

DU ROYAUME

MON CHER ET ILLUSTRE AMI,

C'est une véritable dette que je paie en vous dédiant ce livre. Il est, en effet, le fruit d'un voyage dont la réussite a été principalement due à votre amicale intervention. Sans les facilités officielles que vous m'avez procurées, sans la façon dont vous aviez bien voulu à l'avance m'aplanir tous les obstacles, sans l'accueil empressé et cordial que vos recommandations m'ont fait trouver partout, je n'aurais jamais pu, même avec les moyens nouveaux de communication que fournissent les chemins de fer, entreprendre et surtout réaliser, dans l'espace de temps singulièrement limité dont je disposais, une exploration archéologique des ruines et des sites des anciennes cités de la Grande-Grèce. Vous m'aviez si

bien préparé les voies que j'ai pu ne pas perdre un seul moment sur toute la route. En un petit nombre de jours, depuis Tarente jusqu'à Reggio, il m'a été possible de tout voir, de ne pas laisser inexploré un seul des points du littoral de la mer Ionienne intéressants par leur occupation dans l'antiquité ou dans le moyen âge. J'ai été en mesure de m'y faire par moi-même et sur le terrain une opinion au sujet de toutes les questions de topographie et d'histoire qui se soulèvent à l'occasion des cités fameuses et florissantes dont cette contrée était autrefois jalonnée. Je ne connais rien de plus instructif que cette vue des lieux qui ont été le théâtre d'une grande histoire ; aucune érudition de livre ne saurait la remplacer. Quelque rapide qu'ait été mon voyage dans la Grande-Grèce, je crois avoir pu y glaner un certain nombre de faits nouveaux, qui ne seront pas sans profit pour la science, et surtout j'en ai beaucoup tiré pour mon instruction personnelle ; car il m'a semblé que bien des problèmes de nos études y devenaient pour moi plus clairs, que je les comprenais mieux et que je pourrais aussi les rendre plus intelligibles aux autres.

C'était, du reste, une sorte de voyage de découvertes qu'une telle exploration ; car vous savez mieux que personne combien peu de savants ont jusqu'ici parcouru la Grande-Grèce, infiniment moins visitée et moins connue aujourd'hui que la Grèce propre ou que l'Asie-Mineure. Il n'y a pas longtemps, en effet, qu'une tournée dans cette portion de l'Italie était une sorte d'expédition aventureuse, qui pouvait offrir de sérieux dangers. La créa-

tion des chemins de fer, d'une part, et de l'autre l'énergie du gouvernement italien dans la répression du brigandage, ont désormais complétement changé les conditions du voyage. C'est avec une entière sécurité, et sans autre inconvénient à braver que de bien mauvais gites dans certains endroits, que j'ai parcouru d'outre en outre, et cela non pas seul, mais en compagnie d'une femme et d'une jeune fille, cette Calabre dont le nom jouit encore d'une si redoutable réputation que les touristes n'osent guère s'y aventurer.

Je serais heureux si mon livre donnait à quelques-uns l'envie de faire comme moi, s'il pouvait contribuer à multiplier le nombre des voyageurs dans une des plus admirablement pittoresques et des plus intéressantes contrées de l'Europe méridionale. J'aurais voulu le faire plus court, le borner à une sorte de journal de voyage, où j'aurais seulement noté mes impressions et mes observations. Mais peu à peu je me suis senti presque forcément entraîné à faire davantage. L'histoire des cités grecques de l'Italie méridionale n'a été jusqu'ici traitée nulle part à un point de vue d'ensemble et avec un développement suffisant. Et pourtant elle est un chapitre essentiel, quoique beaucoup trop négligé, de l'histoire générale de l'hellénisme. Quant à celle des mêmes contrées pendant les six siècles de la domination byzantine, c'est comme une terre inconnue ; personne ne s'en est sérieusement occupé, et il règne même à cet égard, chez les meilleurs esprits, des préjugés aussi faux qu'invétérés, qu'il importe de dissiper. Il y a là encore tout un côté

des origines de la civilisation de l'Italie du moyen âge qui reste à mettre en lumière, et dont la connaissance modifiera bien des idées reçues. C'est cette double histoire que je me suis laissé aller à faire, autant du moins que j'en étais capable, en la mêlant à la description du pays et à l'exposé de mes observations archéologiques personnelles. Il ne m'a pas fallu, non plus, longtemps de lecture sur le terrain du texte des écrivains antiques qui ont parlé de la Grande-Grèce et de ses villes, pour arriver à la conviction que la géographie historique et comparative de ce pays devait être entièrement révisée, et qu'en se laissant trop souvent guider par les assertions suspectes et les fantaisies arbitraires des érudits calabrais de la Renaissance, tels que Barrio et Marafioti, la science a accepté une quantité d'erreurs tout à fait fâcheuses, dont il n'est que temps de faire sévère justice. J'ai donc été aussi conduit à reprendre *ab ovo* presque toutes les questions de topographie et de géographie antique de la Grande-Grèce, et à en proposer dans bien des cas des solutions nouvelles. Y ai-je réussi? Les maîtres compétents en jugeront, et vous êtes un des mieux à même de le faire.

Description des lieux et de l'aspect du pays, histoire, mythologie, archéologie monumentale, topographie et géographie, il y a un peu de tout pêle-mêle dans ce livre, comme l'amène naturellement la succession des localités que j'y passe en revue. C'est une sorte de bigarrure, qui ne comportait pas de sa nature même d'autre plan suivi que l'ordre géographique, mais que sa variété rendra, je

l'espère, abordable sans fatigue à toutes les classes de lecteurs. Je m'y adresse au grand public et non pas seulement aux gens spéciaux. Je voudrais qu'il pût être emporté comme une sorte de guide par ceux qui feront à l'avenir le voyage de la Grande-Grèce. Ceci étant, j'ai cru devoir m'y interdire tout développement d'appareil extérieur d'érudition pour l'indication des sources historiques et archéologiques. A l'égard de la majorité des lecteurs simplement curieux et lettrés, un étalage d'indications de ce genre eût été pour beaucoup une sorte d'épouvantail, pour d'autres un petit charlatanisme dont il m'a semblé que je pouvais me dispenser. Je m'imagine avoir donné assez souvent, dans d'autres travaux, la preuve de ce que je suis un érudit exact et consciencieux, qui n'avance pas les choses sans autorités et sans raisons décisives, pour avoir le droit d'agir ainsi dans un ouvrage qui n'est pas proprement et exclusivement scientifique. Mes sources, d'ailleurs, en dehors de l'exploration personnelle des lieux, ne sont pas inédites. Ce sont des écrivains qui se trouvent à la portée de tous, qu'un érudit doit sans cesse lire et relire, s'il veut se pénétrer de la connaissance de l'antiquité. Du reste, sans m'être attaché à donner des références minutieuses, en évitant même soigneusement tout appareil de notes, je crois avoir indiqué suffisamment mes sources, toutes les fois que cela était nécessaire, pour que ceux qui en auront le désir et qui y trouveront intérêt puissent encore les vérifier sans grand embarras.

Aussi suis-je persuadé que malgré la forme littéraire

et populaire, bien plus qu'érudite de ce livre, tous les savants compétents s'apercevront vite en le lisant que c'est une œuvre de science sérieuse et consciencieuse, en laquelle ils peuvent avoir confiance, qui a réclamé des recherches approfondies et qui est bien le produit d'une étude originale. Eux seuls pourront même apprécier tout ce qu'il a demandé d'un travail dont je me suis étudié ensuite à y effacer la trace. Je m'en rapporte à eux pour reconnaître ce que cet ouvrage renferme de neuf et y rendre justice. Cependant je tiens à signaler ici, à leur attention, deux points auxquels j'attache une importance toute spéciale.

Le premier est l'usage considérable que j'ai fait des monuments monétaires comme moyens d'instruction historique. L'histoire néglige trop souvent l'admirable et singulièrement certaine source de renseignements qui est à sa portée dans la numismatique et qui, comme richesse, l'emporte de beaucoup sur l'épigraphie, bien plus exploitée aujourd'hui. C'est en marchant qu'on démontre mieux le mouvement; et précisément le sujet que j'avais entrepris de traiter ici me fournissait l'occasion d'une démonstration de ce genre, de l'utilité de la numismatique pour l'éclaircissement de l'histoire. En effet, sur les annales des cités grecques de l'Italie méridionale, les témoignages littéraires sont extèrmement maigres et incomplets; les inscriptions font presque absolument défaut; on n'en a pour l'époque grecque ni de Tarente, ni d'Héraclée, ni de Sybaris et de Thurioi, ni de Crotone, ni de Caulonia. C'est l'étude seule des monnaies

qui révèle près de la moitié des faits, et des plus importants, que l'historien doit enregistrer.

Le second point, sur l'importance et la nouveauté duquel je veux insister, et que, je crois, mon livre contribuera à mettre en lumière, est la nouvelle hellénisation de l'Italie méridionale sous la domination des empereurs de Constantinople, du VIII[e] au XI[e] siècle, après que toute trace de l'ancienne grécité du pays avait disparu et qu'il était devenu pour plusieurs siècles entièrement latin, sous le régime des empereurs romains. De Tarente à Reggio il se reforma alors une nouvelle Grèce italienne, complétement hellénique de langue, de mœurs, de religion et de sentiment national, et elle persista même un certain temps sous les rois Normands. C'est là un fait absolument méconnu pendant très longtemps, que l'on n'a commencé que depuis bien peu à discerner. Je crois en avoir rassemblé des preuves nombreuses et décisives, et avoir peut-être réussi, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, à en déterminer les causes, ainsi que la date où il se produisit. Il a, du reste, à mon avis, pour l'histoire générale un intérêt majeur, car il révèle dans l'hellénisme byzantin, si injustement décrié, une puissance de vie, d'expansion extérieure et d'assimilation qui réfute mieux que toute autre chose les préjugés répandus à son égard. C'est pour cela que j'y appelle l'attention, comme sur un des résultats les plus saillants de mes études.

LA GRANDE-GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

TARENTE

I

Rien de plus saisissant ni de plus pittoresque que l'arrivée à Tarente et le premier aspect de cette ville. Le voyageur parti de Bari par le chemin de fer, traverse d'abord pendant quelques heures une région assez ennuyeuse de collines peu élevées et en grande partie incultes, qui prolongent la dernière ramification sud-est des Apennins et continuent la chaîne des Murgie di Minervino pour se relever ensuite dans l'ancienne Japygie et venir mourir au cap de Santa-Maria di Leuca, avec l'extrémité de la péninsule italienne. C'est la ligne de partage entre les deux bassins de l'Adriatique et de la mer Ionienne. En arrivant à la station de Castellaneta, la vue change et le golfe de Tarente se découvre tout à coup au regard. On a atteint le sommet des pentes du versant de la mer Ionienne. A ses pieds on voit s'étendre la vaste plaine, en grande partie déserte aujourd'hui, couverte de broussailles et de maquis, qui, bor-

dée par la mer, va de Tarente aux environs de l'ancienne Héraclée, et au milieu de laquelle repose paresseusement le gros bourg fiévreux de Palagiano. C'est dans cette plaine que se déploya la colonisation grecque des citoyens de Tarente et de Métaponte; antérieurement elle était habitée en partie par les Cramoniens, rameau de la nation pélasgique des Chônes, qui apparaissent dans la plus ancienne histoire de ces contrées étroitement unis aux Œnotriens. Au sud-ouest et à l'est elle est limitée par les montagnes sauvages de la Basilicate, l'ancienne Lucanie, dont les masses sombres se dressent à l'horizon, tandis que plus loin, dans le sud-ouest, on aperçoit à la dernière limite de la vision les premiers sommets de la Calabre. L'aspect du pays, la nature de la végétation, l'intensité de la lumière, tout rappelle la Grèce. Les premiers colons hellènes, en arrivant sur ces côtes, ont dû se croire encore dans leur pays. On entre réellement ici dans une région nouvelle, qui n'est plus l'Italie, bien que s'y rattachant géographiquement; et qui, au point de vue physique aussi bien que par son histoire, mérite à juste titre le nom qu'on lui a donné de Grande-Grèce. Les flots qui s'étendent à perte de vue au delà de la plaine étincellent au soleil comme une nappe de métal en fusion sous un ciel sans nuages. Les eaux du golfe, par les temps de calme, habituels en été, prennent cette teinte laiteuse propre aux mers de la Grèce et que les Hellènes ont si bien exprimée par le mot de *galênê*. L'azur du ciel revêt cette couleur tellement intense qu'elle donne l'impression d'une voûte de saphir solide, d'où est née la conception d'un firmament qui a dominé l'astronomie pendant tant de siècles.

A cet endroit on est encore séparé de Tarente par une distance de trente-huit kilomètres. La voie ferrée, d'une construction hardie et qui a nécessité beaucoup de travaux d'art, commence à descendre rapidement en corniche sur le flanc des escarpements, traversant sur des ponts et des

viaducs, dont quelques-uns ont plusieurs centaines de mètres de longueur, les profondes déchirures des ravins formant souvent de véritables précipices, par où les torrents descendent des sommets dans la plaine, à sec pendant l'été, mais prenant un développement terrible et une impétuosité furieuse dès qu'arrive la saison des pluies. C'est la même économie du régime des eaux que l'on rencontrera désormais jusqu'au bout de la Calabre, et lorsqu'on a eu l'occasion de voir, au moment où il est gonflé, quelqu'un de ces torrents, de ces *fiumare*, comme disent les Calabrais, ou seulement d'observer les traces des ravages qu'il exerce sur son parcours, on comprend à la fois quelle idée de terreur superstitieuse a conduit toutes les villes grecques de l'Italie méridionale à rendre un culte au cours d'eau voisin de leurs murs, espérant par ce culte apaiser sa puissance dévastatrice et la rendre bienfaisante, et aussi comment elles ont été amenées, dans le langage symbolique de l'art, à représenter ces fleuves torrentiels sous les traits d'un taureau furieux qui laboure le sol de ses cornes. Telle est, en effet, la signification d'un type qui se reproduit partout dans la numismatique grecque de ces contrées.

On passe au pied des villages de Palagianello et de Massafrà, pittoresquement accrochés au flanc des escarpements de rochers calcaires brûlés du soleil et hérissés de nopals. Rien de plus gai à la vue que leurs maisons blanches aux toits plats en terrasses, en partie creusées dans le roc et suspendues à pic à une grande hauteur au-dessus des précipices dont le fond est rempli d'une végétation luxuriante. De grands chênes et des caroubiers s'y marient aux oliviers et émergent des fourrés de lentisques et de myrtes formant des môles impénétrables de verdure. Partout où la culture prend pied dans ses replis de terrain, ce sont des vergers d'orangers, de citronniers et d'amandiers. Çà et là un palmier au tronc grêle et élancé dresse le gracieux panache

de son feuillage au-dessus de la végétation environnante. Au delà de Massafrà le chemin de fer atteint le niveau inférieur de la plaine, qu'il traverse en se rapprochant de la mer. Les champs, cultivés par les procédés d'une agriculture qui n'a pas fait un progrès depuis l'antiquité et admet encore le système des jachères triennales, y sont parsemés d'oliviers gigantesques et bien des fois séculaires, qui ont vu passer à leurs pieds de nombreuses générations de laboureurs, immobilisés dans leurs vieilles coutumes, tandis que les révolutions se succédaient et que le monde changeait de face. Sous leur ombrage se sont reposés successivement les chevaliers normands couverts de maille et de gambisons matelassés, les bandes espagnoles de Gonzalve de Cordoue et les soldats de Championnet avec

Leurs habits bleus par la victoire usés.

Aujourd'hui c'est la locomotive qu'ils voient courir sous leurs branches, et s'ils étaient doués de la parole, on les entendrait se demander curieusement ce que c'est que ce monstre fantastique qui se nourrit de feu et que l'homme a dressé à son service. Quelques minutes encore et l'on atteint la gare de Tarente.

Tête de ligne des chemins de fer de la Calabre, cette station est appelée à un développement considérable et à un brillant avenir ; mais, dans l'état actuel, ce n'est encore qu'une gare provisoire, de l'aspect le plus misérable et où règne un complet désordre. Il faut s'y disputer à outrance avec les *facchini* qui se jettent sur le voyageur comme sur une proie et s'emparent de force de son bagage, se gourmant entre eux pour s'arracher les colis et se mettant dix à porter ce dont un seul homme se chargerait facilement. Ces petits ennuis, que l'on rencontre du reste au même degré dans tout l'ancien royaume de Naples, sont largement payés par le coup de théâtre vraiment éblouissant

qui se révèle devant les yeux quand on sort des hangars de la station. Il y a comme un moment de surprise féerique. Un étroit goulet, dont l'aspect rappelle celui de l'Euripe à Chalcis d'Eubée, et sur lequel a été jeté dans le moyen âge un massif pont de pierre à plusieurs arches, fait communiquer le grand golfe extérieur avec le Mare Piccolo, second golfe intérieur qui s'enfonce profondément dans les terres et est fermé, comme un lac, de tous les côtés, sauf ce débouché resserré. De la gare on voit en face de soi, sur l'autre rive du canal, couvrant la langue de terre qui s'avance au milieu des eaux et sépare les deux golfes, la vieille ville de Tarente serrant les unes contre les autres, dans l'étroit espace que lui laissent les eaux, ses hautes maisons blanches étagées autour de la cathédrale de San-Cataldo, qui en occupe le point culminant, et environnées d'une ceinture de remparts auxquels le soleil a donné une teinte d'un brun chaud et doré. A droite du spectateur s'ouvre, aussi loin que peut atteindre le regard, la mer libre du golfe, où les deux îlots de San-Paolo et de San-Pietro, les Chœrades de l'antiquité, chacun portant un phare, couvrent contre le vent et la houle l'ancrage de la rade. A gauche, le bassin toujours tranquille du Mare Piccolo, étend ses eaux dormantes d'un bleu d'indigo, parsemées des pieux noirs entre lesquels on élève les moules et les huitres, sillonnées constamment par les petits canots des pêcheurs qui vont relever les coquillages, et environnées de collines d'aspect blanchâtre, aux pentes doucement abaissées et persillées de taches de verdure. Il rappelle étroitement l'étang de Berre, dont la pittoresque et classique beauté est admirée de tous ceux qui vont à Marseille. Tout ce paysage est inondé de lumière, comme baigné dans une atmosphère d'or qui en adoucit encore les contours et en fond harmonieusement les tons. Je m'étonne qu'aucun peintre n'ait encore poussé jusque-là; dans cette première vue de Tarente il y a un tableau tout fait, admirablement

composé, qu'il suffit de transporter sur la toile tel que le donne la nature.

Franchissons le pont, aux arches duquel sont suspendus de grands filets. On les descend aux heures du reflux, et alors, interceptant le passage des arches, ils capturent en abondante quantité les poissons, venus de la grande mer pour frayer dans les eaux paisibles du Mare Piccolo, qui suivent le mouvement du flot descendant pour en sortir. Car dans cet endroit resserré il se produit, comme à l'Euripe, un effet sensible de marée, un courant alternativement montant et descendant qui change plusieurs fois dans la journée. Nous entrons ainsi dans la ville par la porte de Naples. Ici, il faut bien le reconnaître, la déception est considérable. Nulle part les espérances que fait concevoir au voyageur ami des arts un nom ancien et célèbre, une histoire glorieuse, ne sont plus complètement trompées qu'à Tarente. Il ne reste plus debout au-dessus du sol une seule ruine des édifices de la cité antique, rien non plus ayant gardé une forme d'art de la Tarente du moyen âge. Sauf quelques tours des anciens remparts, destinées à une démolition prochaine, tout a été refait ou défiguré dans les derniers siècles, sous l'influence du mauvais goût de la décadence espagnole. La cathédrale a été outrageusement modernisée et c'est à peine si l'on y retrouve encore quelques colonnes anciennes avec de curieux chapiteaux et deux ou trois monuments funéraires du moyen âge. On a, du reste, dépensé un grand luxe et des sommes évidemment considérables à la déshonorer ainsi. En particulier, la chapelle du saint patron, à droite du cœur, étincelle d'or et d'incrustations précieuses. Mais quelle orgie de rococo sous cette magnificence ! On frémit rien qu'à s'en souvenir. Il faut, du reste, s'y habituer dans l'Italie méridionale. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, on a eu dans ces contrées la manie de mettre à la mode du jour l'intérieur des églises. Il n'y a que bien peu des belles cathédrales

normandes de la Pouille qui aient échappé à de semblables outrages ; la reine de toutes, la cathédrale de Trani, a été massacrée intérieurement avec un vandalisme dont on ne peut voir les effets sans colère. Heureusement, du moins, que ces sauvages, qui faisaient laid pour faire riche, ont presque partout respecté les extérieurs. Mais ceux de Tarente n'ont pas eu la même modération ; toute l'ancienne église de San-Cataldo, extérieur comme intérieur, a été remaniée par leurs mains ignorantes.

Les « délices tarentines », chantées par Tommaso Nicolo d'Aquino et Cataldantonio Carducci, les deux poètes locaux, à part la beauté du ciel, la douceur du climat et le charme du paysage environnant, sont difficilement appréciables pour les voyageurs de passage. Ceux-ci, pour reposer leur tête, ne trouvent que d'ignobles et infectes auberges, d'une saleté repoussante, même pour ceux à qui l'amour de l'archéologie vient de faire expérimenter les *locande* primitives de la Pouille, si favorables pourtant aux études entomologiques sur les différentes espèces de parasites qui peuvent tourmenter le sommeil d'un honnête homme. C'est là certainement une des causes qui éloignent jusqu'à présent les touristes d'un lieu qui, pour être dépourvu de monuments, n'en demeure pas moins un des plus beaux que la nature ait faits et un de ceux où les grands souvenirs historiques parlent le plus à l'imagination.

La ville, d'ailleurs, n'est pas, malgré son dénuement absolu d'œuvres d'art, dépourvue de tout pittoresque. Elle a quelque chose de l'aspect d'une ville d'Orient, avec ses rues étroites, bordées de hautes maisons aux parois droites percées de rares fenêtres, assez rapprochées pour que l'on puisse presque se donner la main d'un côté à l'autre de la rue, qu'enjambent de plus de nombreux arcs-boutants jetés en travers pour étayer les constructions les unes sur les autres. Il est heureux que Tarente ne soit pas, comme les villes de la Basilicate et de la Calabre, sujette aux tremble-

ments de terre, car il suffirait d'une secousse pour faire tomber plus de la moitié de la ville comme un château de cartes, en écrasant les habitants sous ses débris. Dans les trois longues rues serpentantes qui vont d'un bout à l'autre de la ville dans le sens de son plus grand développement, et dans les ruelles qui les relient, ruelles si resserrées que deux personnes ont peine à y passer de front, grouille une population singulièrement compacte et remuante comme de vrais Napolitains. Mais cette population est sale, rachitique, malingre ; elle a l'air étiolée faute d'air, et une alimentation malsaine, presque exclusivement composée de poisson, développe chez elle de nombreuses maladies de la peau. Presque tous les enfants ont des cicatrices de scrofules, et chez les adultes l'éléphantiasis est fréquente, tout comme à Damiette, et par suite du même régime.

Depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, la ville de Tarente est demeurée confinée dans l'espace qu'occupait l'acropole de la cité grecque. C'est un rocher allongé du N.-O. au S.-E., à la surface inégale, brusquement relevé du côté de la mer extérieure, à laquelle il présente une falaise à pic, et descendant, par une pente assez rapidement inclinée, vers le Mare Piccolo. Originairement il devait former une île ; mais de bonne heure, et déjà du temps des Grecs, l'ensablement du goulet méridional avait produit un isthme qui reliait cette roche à la terre ferme, assez bas pour que Hannibal ait pu à cet endroit faire passer d'un golfe à l'autre, en les traînant sur des rouleaux à force de bras, les vaisseaux des Tarentins, à qui la garnison romaine, enfermée dans la forteresse, interdisait l'entrée du canal du Nord, seul resté ouvert. Au moyen âge cet isthme a été coupé de nouveau par un large fossé où pénètrent les eaux de la mer, de façon à couvrir la ville contre un coup de main du côté de la terre. Une citadelle, bâtie par Charles-Quint, commande cette coupure due à la main de l'homme, que la route de Brindisi et de Lecce franchit sur un pont

en maçonnerie; et à l'autre extrémité, au débouché du pont jeté sur le canal naturel qui fait communiquer les deux golfes, se dresse un gros donjon carré, vieux de cinq ou six siècles. La ville se trouve ainsi comme emprisonnée entre deux forteresses, de l'abri desquelles elle n'a pas osé sortir tant que la prise d'Alger n'avait pas anéanti le foyer de la piraterie qui ravageait les côtes de l'Italie et y maintenait l'insécurité en permanence. Aujourd'hui tout un quartier nouveau commence à se bâtir sur la terre ferme, au delà de la citadelle, autour d'une grande place plantée d'eucalyptus et décorée du nom de Jardin public, que traverse la route de Lecce. Malheureusement les constructions qu'on y élève ont la tournure la moins élégante, l'aspect le plus banalement bourgeois. D'ailleurs, avec ses rares maisons qui se dressent encore isolées au milieu de l'espace vide, éloignées les unes des autres, ce *borgo nuovo* remet en mémoire les vers de Thomas Moore :

This embryo city, where fancy sees
Squares in morasses and obelisks in trees.

Au pied du donjon du Nord, une place triangulaire, à l'entrée de la vieille ville, est le lieu où se tient le marché. De là partent les trois rues qui se dirigent au travers de la cité, dans le sens de sa longueur, pour se terminer à l'esplanade de la citadelle et de l'arsenal. La strada Garibaldi est la plus basse et longe le bord du Mare Piccolo, dont la vue lui est interceptée par la ligne des remparts, qui doivent être bientôt renversés pour donner de l'air à ce quartier. C'est la rue des pêcheurs, celle où la vie populaire offre la physionomie la plus pittoresque. Les habitants y ont un type à part et un dialecte propre, pénétré de mots grecs, que les gens des autres quartiers de la ville ne comprennent qu'imparfaitement. La rue centrale, plus tortueuse et qui dans son parcours change plusieurs fois de nom, est celle du commerce et des ouvriers de métier ; on

y parle le patois napolitain. Entre les habitants de cette rue et les pêcheurs de la strada Garibaldi règne une haine invétérée, pareille à celle qui existe à Rome entre les quartiers populaires des Monti ou du Trastevere, à Sienne entre les diverses *contrade* de la ville. C'est ici encore un dernier vestige, désormais bien affaibli, des hostilités intestines qui ont été le fléau de l'Italie pendant de longs siècles. Au moyen âge on s'égorgeait avec fureur de quartier à quartier ; actuellement on se borne à se jalouser et à échanger de temps à autre des injures avec quelques horions sans gravité. Les mœurs s'adoucissent, et les vieilles querelles tendent à s'amortir. Encore quelques années d'exercice de la liberté politique, et elles ne se traduiront plus que dans des rivalités électorales pour l'administration de la commune, de même que les haines de ville à ville, jadis si féroces et que l'on croyait indestructibles, se sont éteintes dans le sentiment de l'unité nationale. La couleur locale y perdra peut-être, mais la vie sera plus douce et meilleure, et la moralité gagnera à ce que la violence cède le pas au respect de la loi.

La troisième des principales rues de Tarente est de création toute récente ; c'est le corso Vittorio-Emmanuele, beau quai qui a remplacé les anciens remparts de mer, démolis depuis la révolution napolitaine, et s'étend tout le long de la crête de la falaise qui regarde le golfe extérieur. Cette partie de la ville a toujours été le quartier de l'aristocratie, dont les palais du dix-septième siècle, à la tournure lourde et ronflante, emphatique et pompeuse, mais qui ne manque pas d'une certaine noblesse avec leurs fenêtres garnies de grands balcons à la mode espagnole, donnent maintenant sur le quai et jouissent de l'incomparable vue que leur dérobaient autrefois les remparts. On aimerait à venir, en fuyant les froids de nos climats septentrionaux et le brouhaha mondain ou demi-mondain des stations hivernales où se pressent les badauds et les désœuvrés de toute

l'Europe, passer un hiver dans un de ces palais un peu tristes et délabrés. On serait bien là pour travailler en paix, car le bruit des quartiers populaires n'a pas envahi jusqu'ici le corso Vittorio-Emmanuele. C'est de ce quai que l'horizon de Tarente est vraiment « fait à souhait pour le plaisir des yeux », suivant la gracieuse expression de Fénelon. De là le regard peut suivre à volonté toutes les courbes de la côte depuis le cap San-Vito jusqu'à l'embouchure du Bradano, dont les eaux baignent Métaponte. Et tandis que ce magnifique cadre reste toujours le même, à toutes les heures du jour, par tous les accidents de l'atmosphère, le spectacle qu'y déroule la mer varie sans cesse. Aux premières lueurs du matin, la surface de ses eaux s'éclaire de teintes d'un gris argenté d'une finesse à désespérer le pinceau des peintres; à midi, l'œil peut à peine s'y arrêter, tant est intense la façon dont leur azur répercute les rayons lumineux qui tombent d'aplomb sur elles; le soir, au moment où le soleil va disparaître dans l'incendie du couchant derrière les montagnes de la Basilicate, la mer semble rouler des flots d'or; la nuit venue, elle s'argente aux lueurs de la lune ou reflète les milliers d'étoiles qui scintillent au firmament: car à Tarente on commence à jouir de cette douce clarté des nuits sans lune, qui est peut-être la plus délicieuse magie du ciel de la Grèce et que Naples elle-même ne connaît pas encore.

Le gouvernement italien a le projet de faire de Tarente un port militaire de premier ordre, qui corresponde sur la mer Ionienne à ce qu'est la Spezia sur le golfe de Gênes. La chose sera facile : il suffit pour cela d'élargir et d'approfondir la coupure de l'isthme qui relie la vieille ville au continent, de façon à en faire un chenal praticable aux vaisseaux de haut bord. Ce travail accompli, la nature a fait tout le reste. Le Mare Piccolo redeviendra, comme dans l'antiquité, le port le plus beau, le plus vaste et le plus sûr de la Méditerranée orientale, un port où les grands cuiras-

sés pourront venir s'amarrer à quai, et le mouillage actuel, couvert par les îles Chœrades, formera un splendide avant-port capable de contenir à lui seul une flotte entière. Seulement il est probable que l'état des finances du royaume italien retardera longtemps encore l'exécution de ce plan, bien fait pour séduire un peuple qui prétend se porter héritier de la puissance de Venise et de Gênes, mais bien fait aussi pour donner à réfléchir aux nations qui ont, de leur côté, des intérêts maritimes majeurs dans la Méditerranée

En attendant cette transformation qui en ferait une rivale de Toulon et de Malte, Tarente est une ville d'environ 28,000 habitants, résidence d'un archevêque, d'un préfet maritime et d'un sous-préfet civil dépendant de la préfecture de Lecce. Elle n'a pas d'industrie manufacturière, mais elle fait un commerce assez actif. Ses exportations consistent en huile. avoine, blé, récoltés dans les campagnes avoisinantes, et surtout en poissons frais et salés, produits de ses riches pêcheries.

II

La principale curiosité de la Tarente actuelle est le Mare Piccolo, avec son industrie si active et si vivante de pêche et de pisciculture. Il forme un lac salé de 25 kilomètres environ de tour, communiquant, comme nous l'avons dit, par un étroit goulet avec la mer extérieure, s'allongeant dans la direction de l'est et partagé en deux bassins par le rapprochement des deux promontoires du Pizzone et de la Punta della Penna. L'étranglement qu'ils produisent est assez resserré pour que, dans l'antiquité, les deux pointes aient été reliées par un pont dont parle Strabon et dont on voit encore quelques vestiges. Ce pont formait alors le fond du premier bassin, qui constituait le grand port de Tarente.

Les eaux du Mare Piccolo ont une profondeur considérable et leur tranquillité attire les poissons qui y viennent par bandes de la grande mer, à l'époque du frai. C'est donc un des lieux le plus poissonneux du monde, et l'on y compte jusqu'à quatre-vingt-treize espèces différentes qui le fréquentent aux diverses époques de l'année, chacune ayant son passage particulier, en quantités suffisantes pour donner lieu à des pêches fructueuses, dont le revenu monte à plusieurs millions.

Mais c'est surtout par la pullulation de la petite faune marine des zoophytes, des crustacés et des mollusques que le Mare Piccolo est remarquable. Tandis que dans le golfe extérieur, le cap San-Vito est le théâtre d'une pêcherie fructueuse de corail rouge, qui se transporte à Naples pour y être travaillé, la langouste et les crabes fourmillent dans le bassin de la mer intérieure, avec une espèce de squille supérieure en grosseur aux plus fortes écrevisses, qui se retrouve aussi à Corfou et à Alexandrie. Quant aux coquillages, les naturalistes du pays ont dressé le catalogue de près de cent cinquante espèces de mollusques et d'échinodermes que l'on y recueille habituellement. Quelques-unes sont fort rares et recherchées des marchands pour leur coquille, comme le nautile et l'argonaute. La plupart sont considérées comme alimentaires par les habitants, qui apprécient surtout, comme particulièrement délicates, avec l'huître, la moule et le clovisse, les solens ou manches de couteau, la modiole lithophage, appelée ici *dattilo*, les différents murex et les oursins. On mange toutes ces espèces crues, en *frutti di mare*, sorte de régal dont Tarente est la terre classique par excellence. L'animal de la pinne marine et celui de la coquille de Saint-Jacques, trop gros pour être mangés de cette manière, se font cuire sur les charbons dans leur test. Le petit marché où l'on vend ces coquillages divers au sortir de la mer est un des endroits les plus curieux de la ville, un de ceux qui appellent le plus

la visite du voyageur; on peut y faire un véritable cours de conchyliologie.

Cette faune du Mare Piccolo tient une place considérable dans la numismatique grecque de la Tarente antique. La plupart de ses espèces de poissons, de crustacés, de mollusques et de zoophytes, y figurent à titre de ces petits types accessoires que les magistrats, chargés de la fabrication monétaire, plaçaient dans le champ des pièces comme signature de leur responsabilité personnelle. Nulle part nous ne retrouvons au même degré qu'à Tarente l'habitude de puiser ces emblèmes dans les productions de la mer. C'est que, dans l'antiquité comme de nos jours, les pêcheries du Mare Piccolo étaient une des grosses affaires des Tarentins, l'occupation d'une notable partie du peuple, la source d'une des principales richesses de la cité. Elles l'étaient même bien plus alors qu'aujourd'hui, car non-seulement les poissons étaient un grand article d'exportation, les coquillages une nourriture hautement appréciée, mais de plus l'antiquité y trouvait la matière de deux industries qui comptaient au premier rang parmi celles de Tarente. C'était d'abord la teinture des laines en pourpre au moyen de la couleur extraite de diverses espèces de murex. La pourpre de Tarente, nous dit Pline, était la plus recherchée et la plus chère après celle de Tyr ; sa couleur était plus rouge que la pourpre phénicienne et surtout que la pourpre de Laconie, la plus violette de toutes. C'était aussi la fabrication des étoffes faites avec les filaments soyeux par lesquels la pinne marine s'attache aux rochers. Avec l'industrie des mousselines tarentines, rivales de celles de Cos, dont on faisait les vêtements transparents, « d'air tissu , » que nous voyons aux danseuses des peintures d'Herculanum, la fabrication de ces étoffes d'un grand prix, auxquelles on laissait la couleur naturelle de la soie, ou bien que l'on teignait en pourpre, occupait de nombreux métiers dans la Tarente grecque et romaine.

Aujourd'hui la teinture avec la matière colorante du murex est abandonnée depuis des siècles; on n'en connaît même plus les procédés. Quant à la pinne marine, on la pêche encore dans le Mare Piccolo avec le filet spécial que Pline décrit sous le nom de *pernilegum* et que les marins tarentins appellent *pernuetico*. Sa soie, singulièrement fine et souple, aux filaments toujours égaux, d'une couleur brune dorée, absolument inaltérable, continue, à Tarente comme à Naples et à Malte, à être employée pour fabriquer des gants, des bourses, des bonnets grecs du tissus le plus moëlleux, dont on a pu voir des échantillons aux différentes expositions universelles. Mais la matière première est trop peu abondante pour que cette industrie ait un développement sérieux. Les tissus de pinne marine ne sont qu'une curiosité propre à être vendue aux étrangers de passage, qui occupe seulement un très petit nombre d'ouvrières.

L'ingénieuse activité de l'homme ne pouvait manquer de tirer parti de conditions aussi exceptionnellement propres à la multiplication et à l'éducation des mollusques alimentaires. Depuis l'antiquité grecque, l'élève artificielle des huîtres et des moules fleurit dans le Mare Piccolo de Tarente et a conservé, par une tradition non interrompue pendant tout le moyen âge, ses procédés dont les règlements ont été codifiés au milieu du quinzième siècle dans le Libro Rosso, fondement de la législation des pêcheries tarentines, par le dernier prince de cette ville, Jean-Antoine de Baux des Ursins. On connaît généralement si peu toute cette partie de l'Italie, que Coste lui-même, quand il poursuivit sa grande enquête sur les méthodes de pisciculture encore en usage et possibles à propager, n'eût pas l'idée de venir à Tarente. La grande industrie d'ostréiculture et de mytiliculture de cette ville lui est restée absolument inconnue; et pourtant il eût pu, sans prendre même la peine de se transporter sur les lieux, se renseigner assez complète-

ment à son égard dans les notes qui accompagnent le poème de Carducci.

La méthode d'élevage des huîtres à Tarente est celle qu'un peu avant la Guerre Sociale, un riche Romain, Sergius Orata, emprunta à la ville voisine de Brindes et implanta dans le lac Lucrin, celle qui s'est perpétuée dans le Fusaro et que Coste a été y chercher pour la naturaliser à son tour dans le bassin d'Arcachon et à l'île de Ré, où elle a si parfaitement réussi. On voit constamment sur le Mare Piccolo des petites barques occupées au transport et à l'immersion des fagots de sarments qui servent à recueillir le naissain.

La question de l'élève des moules est plus intéressante, car ici, ce qui se fait à Tarente vient démentir un préjugé historique très répandu. On croit généralement, d'après Coste et d'Orbigny, que la mytiliculture a été complètement inconnue aux anciens, et que c'est seulement au treizième siècle qu'elle a été inventée sur nos côtes de l'Océan par un patron de barque irlandais, nommé Walton, jeté par un naufrage dans l'Anse de l'Aiguillon auprès de la Rochelle. Walton a été le bienfaiteur d'une partie de notre population maritime en lui enseignant à élever les moules sur un littoral vaseux qui, antérieurement, ne donnait aucun produit. Je ne voudrais donc pas le découronner sans preuves de la gloire d'une invention qui a pu germer dans son esprit d'une manière indépendante. Mais du moins il avait été précédé par les Tarentins, dont les parcs à moules sont déjà mentionnés dans des documents du douzième siècle. Et l'on peut se demander si les hasards de sa carrière de matelot ne l'avaient pas antérieurement conduit à Tarente, ou s'il n'avait pas entendu décrire les pratiques des pêcheurs du Mare Piccolo par quelque croisé revenu en Angleterre, à cette époque où les passages en Terre-Sainte faisaient fréquenter des Occidentaux l'extrémité méridionale de l'Italie bien plus que de nos jours.

En tous cas, bien que combinés d'après le même principe,

les *bouchots* (c'est le terme technique) ont, à Tarente, une disposition notablement différente de celle qui leur est donnée sur notre littoral de la Charente. C'est qu'en effet les conditions de leur établissement sont tout autres. Sur la mer Ionienne ils sont placés dans des eaux limpides, au fond rocheux, dont le niveau ne varie pas d'une manière sensible ; sur l'Océan, dans des anses encombrées d'une vase qui se découvre complètement à chaque retrait de la marée. Les bouchots du Mare Piccolo, établis dans les endroits où l'eau a de deux à trois mètres de profondeur, servent généralement à deux fins, pour les huîtres en même temps que pour les moules. Leurs groupes de pilotis, disposés sur plusieurs lignes, fixent au fond de la mer le banc artificiel où se développent les huîtres et les fagots qui retiennent leur ponte. En même temps, d'un pieu à l'autre, on dispose en festons complètement immergés, qui s'étagent les uns au-dessus des autres, de gros câbles d'étoupe. C'est sur ces cordes que se fixe le naissain des moules, et bientôt, absolument couvertes de coquillages sur toute leur longueur, elles prennent l'aspect de chapelets noirs d'une dimension gigantesque. A intervalles réguliers, les barques des pêcheurs vont relever les câbles, sur lesquels on recueille toutes les moules parvenues à une croissance suffisante ; après quoi on les replonge dans la mer. Chaque jour, quelques-uns de ces chapelets sont apportés sur le marché, où l'acheteur choisit lui-même ses moules de la grosseur qu'il veut et les fait détacher devant lui après en avoir débattu le prix avec le pêcheur. Elles sont d'un goût exquis et d'une qualité parfaitement saine, car jamais la vase ne vient les souiller, et la façon dont on les élève garantit contre toutes les circonstances qui rendent trop souvent ce mollusque empoisonné dans les ports. C'est évidemment la même méthode de culture que devaient employer les Grecs de Cumes, chez qui l'élève des moules dans les lacs salés du Fusaro et de Licola était une source

de richesses assez importante pour qu'ils aient fait de la moule le type le plus habituel de leurs monnaies.

Sur les pentes qui descendent vers le Mare Piccolo, de manière à jouir de la vue charmante de ce bassin paisible, cerclé de collines plantées d'oliviers, qu'entrecoupent des vergers remplis d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'amandiers et de grenadiers, sont répandues les maisons de plaisance des riches habitants de la Tarente moderne. Il en est de célèbres et où l'on ne manque pas de conduire les étrangers, comme la villa Beaumont-Bonnelli, dont j'ai trouvé les jardins au-dessous de leur réputation, la végétation maigre et mal venant, faute d'un arrosage suffisant. On la rencontre immédiatement au sortir de la ville par la porte de Lecce, et dix minutesaprès on atteint la villa historique de Santa-Lucia, créée à la fin du siècle dernier par le célèbre archevêque Capece-Latro. C'est certainement une figure intéressante et puissamment originale que celle de ce prélat édifiant par ses mœurs au milieu des désordres du clergé du dix-huitième siècle et pourtant auteur d'un livre contre le célibat des prêtres. Théologien, savant naturaliste et amateur des antiquités, l'archevêque Capece-Latro a été un grand administrateur et un politique hardi, partisan éclairé des idées modernes. Il accepta de siéger au Corps législatif de la République Parthénopéenne après que Championnet eut garanti, contrairement à la politique propagandiste du Directoire, le respect des intérêts de la religion catholique. Mis en accusation pour ce fait à la chute de la République, il disputa intrépidement sa tête aux commissions de bourreaux de la reine Caroline, fit reculer devant le meurtre d'un archevêque ceux qui avaient eu l'infamie de faire pendre, au mépris d'une capitulation régulière, l'amiral Caracciolo à la vergue du vaisseau de Nelson, et finalement acquitté, refusa de sortir de sa prison jusqu'à ce que le roi lui eut adressé des excuses publiques. Plus tard, ministre de l'intérieur de Murat, c'est lui

qui dirigea cette admirable administration qui, au travers des difficultés de tout genre, sut marquer son passage d'une manière ineffaçable sur toute l'étendue du royaume de Naples, en préparer la régénération future et faire en sept années plus de bien que le régime qui la remplaça en près d'un demi-siècle. A la rentrée des Bourbons, Capece-Latro fut contraint par force de donner sa démission de son siége archiépiscopal, où on lui interdit de remettre les pieds, et il dut achever sa vie à Naples sous une étroite surveillance. C'est alors qu'il se sépara définitivement de sa chère villa, sur la porte de laquelle il avait écrit: *Si Adam hic peccasset, Deus ignovisset.* Il la céda au général Fiorestan Pepe, l'intrépide lieutenant de Murat, le héros de Malo-Iaroslawetz, qui voulait se fixer dans la retraite et à qui la police bourbonnienne défendait la résidence de Squillace, sa ville natale. C'est là que le vieux soldat passa toute la fin de sa vie, obstinément étranger aux agitations politiques, ce qui ne le mit pas à l'abri des plus mesquines et des plus odieuses tracasseries.

Les locataires actuels de la villa Santa-Lucia ne permettent plus de la visiter. Je n'ai donc pas pu vérifier si ses jardins méritent leur réputation. Mais le site en est délicieux.

En face, sur la rive nord du Mare Piccolo, se trouve le charmant village de Citrezze, lieu favori des parties champêtres du populaire tarentin, qui y va les jours de fête dîner sur l'herbe et danser sous les citronniers. Un repli de la colline rocheuse dessine à cet endroit un cirque d'un peu moins d'un kilomètre de longueur, aux pentes garnies de nopals et d'oliviers, ouvert sur la mer à son extrémité méridionale. Des jardins luxuriants de verdure en occupent le fond. Au milieu de ces jardins sort de terre une source abondante d'eaux limpides comme du cristal, dont le bassin, environné de grands roseaux, rappelle la fontaine Cyané dans le voisinage de Syracuse. Un ruissea

profond, large de trois mètres environ, emporte avec un courant rapide les eaux de cette source, qui ne tarit jamais, même dans les plus grandes sécheresses de l'été, et se jette dans le golfe. Son parcours est de 500 mètres environ ; mais c'est assez pour créer une oasis d'un aspect doux et tranquille, où la beauté des eaux et l'ombrage des arbres touffus créent une sensation de fraîcheur dont le charme, sous ce climat ardent, ne saurait se décrire. Sur le bord du ruisseau, une vieille petite chapelle a retenu le nom de Santa-Maria di Galeso. Il n'y a donc pas à en douter, Citrezze occupe l'emplacement de ce village antique d'Ébalie, sur « le rivage hospitalier du Galèse, où de si gras pâturages nourrissent les plus blanches toisons, » dont le séjour était particulièrement cher à Horace. « Ce riant petit coin du monde, dit le poète, est pour moi d'une séduction indicible. Ici l'abeille distille un miel égal à celui de l'Hymette ; ici l'olive est comparable aux olives de Vénafre ; un printemps de six mois, un hiver de six jours ; un coteau, mon voisin, cher à Bacchus, dont la vigne et le vin sont dignes des plantations de Falerne. »

Virgile n'aimait pas moins ce ruisseau ravissant, auquel les colons lacédémoniens de Tarente avaient donné d'abord le nom d'Eurotas, en souvenir de leur patrie. C'est sur ses bords qu'il a composé une partie de ses Églogues. Plus tard, il s'en est encore souvenu, et plus que personne il a contribué à faire du Galèse, grâce à un des épisodes les plus exquis des Géorgiques, un de ces noms qu'il suffit de prononcer pour éveiller dans l'imagination tout un monde de poésie.

« Non loin des murs de la superbe Tarente, près des lieux où le Galèse, coulant sous une ombre épaisse, arrose de brillantes moissons, j'ai vu, il m'en souvient, un vieillard cilicien possesseur de quelques arpents d'un terrain longtemps abandonné, sol rebelle à la charrue, peu propre aux troupeaux, peu favorable à la vigne. Toutefois, au milieu

des broussailles, le vieillard avait planté quelques carrés de légumes, bordés de lis, de verveine et de pavots. Avec ces richesses, il se croyait l'égal des rois ; et quand le soir, assez tard, il rentrait au logis, il chargeait sa table de mets qu'il n'avait point achetés... Il avait même disposé en allées régulières des ormes déjà vieux, des poiriers durcis par le temps, des pruniers dont la greffe avait adouci la nature sauvage, et des platanes qui abritaient les buveurs sous leurs rameaux hospitaliers... Le tilleul et le pin lui offraient partout leur ombrage. »

III

Tarente a dû son nom au fleuve Taras, encore aujourd'hui appelé Tara, qui, après une course de quelques kilomètres, se jette dans le golfe extérieur, à peu de distance à l'ouest du débouché du Mare Piccolo. La forme de ce nom appartient à la langue messapique, laquelle ne nous est connue que par quelques rares inscriptions. La ville elle-même existait avant l'arrivée des colons doriens à la fin du huitième siècle avant Jésus-Christ ; elle appartenait alors aux Salentins, l'une des nations de cette race japygo-messapienne, originaire de l'Illyrie, qui occupait alors en maîtresse le territoire de l'Apulie et de la Japygie, c'est-à-dire des provinces modernes de la Capitanate, de la Pouille et de la Terre d'Otrante.

Les légendes locales plaçaient pourtant dans la contrée de Tarente une très ancienne colonisation crétoise, dont la tradition, malgré les fables mythologiques qui s'y mêlent, n'est peut-être pas sans un certain fondement historique. Ces légendes racontaient donc qu'Icadios, fils d'Apollon, et son frère Iapyx, étaient partis ensemble de l'île de Crète pour se rendre en Italie. Iapyx y arriva heureusement et

fut le fondateur de la nation des Japygiens; Icadios fit naufrage dans sa traversée, mais un dauphin le déposa au pied du Parnasse. Avec Iapyx était venue Saturia, fille de Minos, héroïne éponyme de Saturium, dont le nom s'est conservé dans celui de la Torre di Saturo, un peu au sud-est du cap San-Vito. Aimée de Poseidôn, le dieu des mers, la fille de Minos donna le jour à Taras, fondateur mythique de Tarente.

Les historiens tarentins de la Renaissance et du dix-septième siècle, et encore à leur suite le R. P. de Vincentiis, dominicain, qui a publié, en 1878, un estimable résumé des annales de sa patrie, déterminent gravement la date de Taras en 2019 avant l'ère chrétienne et savent, d'une façon positive, qu'il était, par son père Poseidôn, l'arrière petit-fils de Cham, fils de Noé. Mais la critique ne saurait être d'aussi facile composition, et pour elle Taras, au lieu d'un personnage historique, est un héros fabuleux du cycle de l'Apollon crétois. Elle remarque que la principale aventure racontée sur ce héros, celle qui a fourni le type consacré de sa représentation dans la numismatique de Tarente, le dépeint faisant naufrage et sauvé par un dauphin qui le porte sur son dos jusqu'à terre, répétant la narration relative à Icadios, frère de Iapyx. Ce n'est pas tout; la légende attribue encore la même aventure à Phalanthe, le fondateur historique de la Tarente dorienne, dans sa traversée de Laconie en Italie, et au poète Arion de Méthymne, se rendant de Tarente en Laconie. Il y a là manifestement une de ces aventures que la fable populaire aime à prêter successivement à tous ses grands hommes, historiques ou non, un mythe originairement religieux, où le rôle de sauveur et de conducteur appartient à l'Apollon Delphinien, se manifestant sous la forme de dauphin, qu'il revêt aussi dans le récit d'un des hymnes de la collection homérique pour guider de la Crète au golfe de Crissa le vaisseau de Castalios, lequel vient fonder son sanctuaire de Delphes. Cet Apollon

Delphinien, importé à la fois en Italie et en Phocide, au temps de la thalassocratie crétoise, qui se personnifie sous le nom de Minos, est ensuite identifié à l'Apollon Hyacinthien de la Laconie, dont le culte prend une grande importance dans la Tarente des Doriens.

La fondation de celle-ci appartient à la pleine histoire, bien qu'il s'y soit encore attaché certaines fables. Elle eut lieu en 707 avant Jésus-Christ.

On sait à quel étrange respect pour leur serment les Lacédémoniens durent attribuer la naissance de la nouvelle génération élevée à Sparte pendant l'absence des hommes occupés à la guerre de Messénie ; pareille chose ne pouvait arriver que sous le régime des lois de Lycurgue. Au retour des absents, après de longues années, sur le conseil d'Aracos, on reconnut une condition légale et les droits de citoyens aux Parthéniens, c'est-à-dire aux enfants nés des unions illégitimes qu'avaient contractées les femmes demeurées seules à la maison. Mais la loi ne put pas ici prévaloir sur les sentiments naturels. On eut beau faire, sur une échelle unique dans l'histoire, l'application du fameux axiome de droit qui attribue au mari les enfants nés pendant le mariage, les pères qu'on en avait gratifiés ne poussèrent point l'abnégation jusqu'à les voir d'un bon œil. A mesure qu'ils grandissaient, les Parthéniens ou Epeunactes se sentaient plus isolés dans la cité spartiate, et les tracasseries dont on les poursuivait les obligeaient à se tenir solidaires. Rejetés du sein des familles, flétris de surnoms injurieux, exclus systématiquement de toutes les charges, ils se sentaient constamment sous le coup de la menace d'une nouvelle loi, qui aurait rétracté leur légitimation et les aurait réduits à l'état d'ilotes. Pour échapper à ce sort, ils cherchèrent à s'emparer du pouvoir par la violence et nouèrent une conjuration à la tête de laquelle ils placèrent Phalante, fils d'Aracos, qui se prétendait descendant d'Hèraclès à la huitième génération. La révolte devait

éclater à Amycles, aux fêtes d'Hyacinthe, pendant la célébration des jeux. Déjà Phalante s'apprêtait à en donner le signal, en couvrant sa tête d'un bonnet de fourrure, comme il avait été convenu avec les autres conjurés, lorsque le héraut public, élevant la voix, lui défendit, au nom des dieux, d'accomplir le geste fatal. Phalanthe, saisi d'un remords patriotique et religieux, obéit à cet ordre.

L'expulsion des Partheniens fut décrétée; restait à choisir le lieu où ils iraient fixer leur résidence. Phalanthe, désireux de ne pas quitter la Grèce, consulta l'oracle de Delphes pour savoir s'il lui serait permis d'occuper avec ses compagnons le territoire entre Corinthe et Sicyone. Apollon le lui refusa, et lui ordonna d'aller s'établir dans le pays fertile de Saturium et de Tarente, ajoutant que la colonie spartiate deviendrait le fléau des Japygiens. Apollon avertit encore Phalanthe qu'il ne parviendrait à fonder sa ville qu'après avoir vu la pluie tomber d'un ciel serein, αἴθρα.

Les Parthéniens obéirent, et firent voile vers les côtes de l'Italie. Les indigènes Salentins accueillirent assez favorablement les nouveaux venus ; mais cette bienveillance se changea vite en hostilité ouverte. Phalanthe avait compris que l'établissement qu'il allait fonder ne pourrait prospérer qu'en lui donnant pour base la merveilleuse position maritime et stratégique de Tarente ; et, de leur côté, les habitants n'étaient pas disposés à céder leur forteresse aux Spartiates. Ceux-ci mirent le siége devant la ville ; il traîna en longueur. Un jour — je demande pardon au lecteur pour ce détail réaliste que nous a transmis Pausanias, mais il a bien le cachet des mœurs dites héroïques — un jour Phalanthe, accablé de fatigue et d'ennuis, était couché aux pieds de sa femme Aithra ; la tête du guerrier sur ses genoux, elle fouillait dans sa chevelure pour lui rendre le service intime qu'on voit, sur le pas de toutes les portes, dans les quartiers populaires de la ville, les mères rendre encore à leurs enfants. Aithra, pensant à la misère de leur

sort, se mit à pleurer, et ses larmes tombèrent sur le visage de Phalanthe. Celui-ci se releva brusquement, il venait de comprendre le double sens de l'oracle; les destins étaient accomplis et le succès allait enfin couronner ses efforts. Reprenant ses armes, il rendit courage à ses compagnons. La nuit suivante, les Parthéniens escaladaient par surprise les remparts de Tarente et se rendaient maîtres de la ville, dont les habitants se retirèrent à Brentésion (Brindes).

La colonie lacédémonienne obtint ainsi ce que lui avaient promis les dieux. Plus tard Phalanthe, expulsé de la ville par une sédition, chercha un refuge à Brentésion, parmi ses anciens vaincus, comme Coriolan chez les Volsques; mais ce ne fut pas pour trahir ses compatriotes. Près de mourir, il invita ses hôtes à broyer ses cendres et à les répandre en secret dans l'agora de Tarente. « Car, leur dit-il, l'oracle de Delphes a prédit que vous parviendrez ainsi à recouvrer votre ancienne patrie. » Les Brentésiens exécutèrent le conseil de Phalanthe, et, trompés par lui sur les paroles de l'oracle, ils devinrent ainsi sans le savoir les instruments de l'acte qui devait assurer aux Parthéniens la possession perpétuelle de Tarente. Ceux-ci, touchés d'une telle grandeur d'âme, rougirent de leur ingratitude envers leur ancien chef et lui décernèrent les honneurs héroïques. La tromperie de Phalanthe envers ses hôtes de Brentésion nous semble moins admirable; mais c'était une belle action devant la morale du patriotisme antique. La ruse d'Ulysse, toujours si hautement prisée des Grecs, n'aurait pas inventé mieux.

Les événements des deux premiers siècles de l'histoire de Tarente sont absolument inconnus. Différents d'origine des autres cités de la Grande-Grèce, ayant choisi un autre champ de colonisation, où ils pouvaient se tailler un empire sans se heurter à elles, les Tarentins demeurèrent étrangers aux querelles sanglantes qui se terminèrent par la destruction de Sybaris. Si Pythagore vint à Tarente en

quittant Crotone, ce qui n'est même pas certain, il refusa d'y demeurer et alla se fixer à Métaponte, La numismatique des Tarentins prouve pourtant, au milieu du silence des historiens, qu'ils avaient accédé à la ligue commerciale et monétaire qui, à la fin du sixième siècle avant l'ère chrétienne, se forma sous les auspices de l'école pythagoricienne et groupa momentanément dans des intérêts communs toutes les villes helléniques de l'Italie méridionale, à l'exception de Locres. C'est à cette ligue qu'on dut l'émission des monnaies de poids semblable et de même fabrication aux types et aux noms des différentes cités, dites *monnaies incuses*, émission à laquelle Tarente prit part aussi bien que Métaponte, Siris, Sybaris, Crotone, Caulonia, Rhêgion, sur la mer Ionienne; Pyxus, Laos et Poseidonia, sur la mer Tyrrhénienne ; Pandosia dans l'intérieur des terres. L'abondance du monnayage tarentin dès cette époque atteste la richesse de la ville et l'étendue de son commerce. Elle ne le cédait sous ce rapport qu'à Sybaris et à Crotone.

Au temps des guerres médiques, on mentionne Aristophilide, roi de Tarente, comme mêlé à l'aventure de Dêmocêdês, médecin favori de Dareios, fils d'Hystaspe. Désireux d'échapper à l'esclavage doré qu'il menait à la cour de Perse, et n'ayant pu obtenir la permission de reprendre sa liberté, Dêmocêdês, natif de Crotone, profita des préparatifs de l'expédition contre la Grèce, qui devait échouer à Marathon, pour persuader à Dareios de l'envoyer en Italie avec quinze nobles Perses, afin d'y nouer, disait-il, des intelligences avec les Grecs de la contrée et de les amener à reconnaître la suzeraineté du Grand Roi. Arrivé à Tarente, il fit arrêter ses compagnons comme espions, et, les laissant ensuite se débrouiller comme ils pourraient, il gagna Crotone au plus vite. Son influence y enflamma tellement les esprits contre les Perses, que, seule de toutes les villes de la Grande-Grèce, Crotone envoya des secours à ses frères

de la Grèce propre lors de la grande lutte contre Xerxès. Dans la journée de Salamine, elle était représentée au plus fort du combat par la galère que commandait l'athlète Phayllos. Tarente, au contraire, sentant les envahisseurs encore loin, s'isola dans son égoïsme et ne prit aucune part à ces événements, qui décidèrent du sort de l'hellénisme, non plus qu'aux batailles héroïques dans lesquelles, au même moment, Gélon de Syracuse brisait en Sicile l'effort des Carthaginois, concerté avec celui des Perses.

Depuis sa fondation, du reste, Tarente n'avait grandi, comme la Rome primitive, qu'au milieu des plus dures conditions de la lutte pour l'existence. Si la mer offrait un champ libre à l'activité de ses matelots, sur terre il lui avait fallu soutenir des combats quotidiens contre les indigènes pour se conquérir pied à pied un territoire suffisant. Deux cents ans après Phalanthe, au moment des guerres médiques, les Tarentins avaient étendu leur colonisation et le domaine direct de leur cité sur toute la plaine fertile entre la mer et les montagnes, depuis Saturium à l'est, jusqu'au territoire de Métaponte au sud-ouest ; soumis à leur suprématie les peuplades et les villes des Salentins, sur la mer Ionienne, jusqu'au promontoire Japygien ; enfin fondé sur les deux côtés de ce promontoire les stations maritimes purement grecques de Callipolis et d'Hydronte, les modernes Gallipoli et Otrante, pour commander l'une l'entrée du golfe, l'autre le débouquement de la mer Adriatique. Leur domination était douce. Les indigènes, jouissant d'une grande liberté municipale dans leurs villes, adoptaient graduellement les mœurs grecques tout en conservant leur langue. Beaucoup d'entre eux s'étaient même fondus dans la cité tarentine. Nous en avons la preuve par la proportion des noms messapiques, qui figurent parmi ceux des magistrats qui ont inscrit leur signature sur les monnaies de Tarente, ou qui sont mentionnés dans les célèbres Tables d'Héraclée.

Maîtres de ce territoire, les Tarentins devaient être forcément entraînés à des disputes de frontières avec les Messapiens habitant le versant de l'Adriatique, depuis Gnathia jusqu'à Hydronte. Un mouvement irrésistible d'expansion les poussait à franchir l'arête montueuse qui les en séparait, pour étendre aussi leur suprématie de l'autre côté. Le premier choc sérieux eut lieu en 473 et tourna au désavantage des Grecs. Menacés dans leur indépendance, les Messapiens firent appel à l'appui de leurs voisins les Peucétiens, habitants de la Pouille, et avec eux rassemblèrent une armée de vingt mille hommes. De leur côté, les Tarentins mirent en campagne leurs meilleures troupes, auxquelles se joignit un corps auxiliaire de gens de Rhêgion, envoyé par Micythos, le tuteur des fils d'Anaxilos. La bataille dut se livrer non vers Oria, comme on l'a pensé souvent, mais du côté de Mottola ou de Gioja, l'armée tarentine manœuvrant pour isoler la Messapie de ses communications avec les Peucétiens. C'est du moins ce que je crois devoir inférer des circonstances de sa déroute. Après une lutte acharnée, la plus sanglante, dit Hérodote, que les Grecs aient jamais eu à soutenir dans ces contrées, les Messapiens parvinrent à enfoncer l'armée de leurs adversaires et à la couper en deux. La division des Tarentins, rejetée sur sa ville, perdit encore beaucoup de monde dans la courte retraite qu'elle eut à opérer. Celle des Rhégiens, qui avait lâché pied la première, se sauva toujours courant dans la direction de son pays. Un corps de Messapiens, lui mettant l'épée aux reins, la poursuivit sans lâcher prise, en lui tuant trois mille hommes sur la route, sans que nulle part les habitants, œnotriens ou grecs, stupéfaits de tant d'audace, cherchassent à les arrêter. Cette chasse acharnée se prolongea pendant cent lieues sans trêve, jusqu'à Rhêgion même, où les Messapiens, au dire de Timée de Tauroménion, emportés par la fougue de leur élan, pénétrèrent pèle-mêle avec les débris à la suite desquels ils s'étaient attachés.

Sept ou huit ans après, les Tarentins avaient réparé leurs pertes et reprenaient la lutte, seuls cette fois, mais avec un acharnement qui leur assura le succès. Les Messapiens furent vaincus dans toutes les rencontres et leurs places tombèrent les unes après les autres devant les envahisseurs. Les gens de Tarente avaient à venger leur honte et seur désastre; aussi la guerre fut-elle conduite de leur part avec une fureur sauvage. L'épisode le plus horrible en fut le sac de Carbina, aujourd'hui Carovigno, sur la ligne du chemin de fer de Bari à Brindisi. On y vit des femmes outragées jusque sur les autels des dieux, avec des raffinements qu'on ne saurait redire et qui révèlent une profonde corruption de mœurs. Plus tard on raconta que tous ceux qui avaient pris par aux honteux excès commis à Carbina, poursuivis part la colère divine, avaient eu une fin misérable. C'est en commémoration de leurs succès dans cette guerre, et sur le produit du butin qu'ils y avaient fait, que les Tarentins dédièrent à Delphes des chevaux de bronze et des statues de captives du même métal, œuvres du plus fameux sculpteur de l'époque, Agéadas d'Argos.

Bientôt la lutte recommença; mais cette fois fut la dernière. Les Tarentins avaient tourné leurs armes contre les Peucétiens, pour les châtier à leur tour de la part qu'ils avaient prise au désastre de 473. Les Messapiens se soulevèrent pour venir au secours de leurs anciens alliés. Peucétiens et Messapiens succombèrent dans une bataille décisive. De nouveau Tarente voulut immortaliser sa victoire en consacrant à Delphes, sur la dîme du butin, une grande œuvre sculpturale. Elle la demanda cette fois à Onatas d'Egine, qui l'exécuta en collaboration avec Calynthos. Pausanias, qui la vit encore en place, nous la décrit. C'était une série de groupes de cavaliers et d'hoplites combattant autour du corps d'Opis, roi des Japygiens ou Messapiens, tué dans la bataille. Au milieu des Tarentins, le

sculpteur avait introduit leurs héros protecteurs prenant part à la lutte, Taras et Phalanthe, ce dernier ayant près de lui son dauphin.

Tarente avait décidément vaincu. Désormais toute la péninsule de la Japygie, sur l'Adriatique, comme sur la mer Ionienne, était soumise à ses lois et rattachée à elle par les liens d'un vasselage qui ne devait plus se rompre qu'avec la chute de la cité dorienne. Mais les guerres de Messapie avaient été tellement meurtrières pour les Tarentins qu'elles entraînèrent un changement complet dans leur constitution. Fondée par des colons venus de Sparte, Tarente avait jusque-là fidèlement imité les institutions politiques de la mère-patrie. Son gouvernement était aristocratique comme celui de Sparte et comportait de même une royauté héréditaire, annulée par le pouvoir des éphores. L'aristocratie presque tout entière ayant péri sur les champs de bataille, ce mécanisme gouvernemental ne pouvait plus fonctionner. On l'abolit et l'on y substitua une constitution démocratique dont Aristote a vanté l'habile et sage organisation. A la place du roi héréditaire il y eut dorénavant, comme chef de la République, un stratège électif et annuel. L'influence démocratique d'Athènes, qui exerçait alors une grande prépondérance dans l'Italie méridionale, et qui, en 443, y fonda la colonie de Thurioi, ne dut pas non plus être étrangère à cette révolution constitutionnelle.

L'établissement de Thurioi, que les Athéniens comptaient bien faire succéder à la puissance de Sybaris comme à son emplacement, et où ils avaient appelé des colons de toutes les parties de la Grèce, au nombre desquels fut Hérodote, devint bientôt pour les Tarentins une source d'inquiétudes. Ils craignirent que cette colonie ionienne, s'alliant aux Achéens de Métaponte, ne créât des liens avec un nouveau peuple qui venait de faire son apparition dans ces contrées et dont le voisinage leur paraissait à

juste titre un grand danger. C'était le peuple rude et belliqueux des Lucaniens, rameau de la nation sabellique des Samnites, qui des montagnes de Bénévent s'était graduellement étendu, vers le milieu du cinquième siècle, dans celles auxquelles sa présence valut dès lors le nom de Lucanie, refoulant et subjuguant la paisible population des Œnotriens, antérieurement soumise à Sybaris. De là il menaçait à la fois toutes les cités de la Grande-Grèce et pouvait, par de faciles incursions, ravager les plaines cultivées par les Tarentins. Ceux-ci décidèrent donc d'entreprendre la conquête du territoire de Siris, pour s'interposer entre Thurioi et Métaponte, et pour y créer en même temps une forteresse qui pût tenir les Lucaniens en bride.

La guerre s'engagea sur terre et sur mer, pour la possession de Siris, entre les Tarentins et les Thuriens, qui donnèrent le commandement de leurs forces à un exilé spartiate, nommé Cléandridas. C'était un capitaine qui jouissait d'une certaine renommée dans son pays et dont le fils, Gylippe, eut une bien autre gloire. En 445, Sparte avait donné Cléandridas pour tuteur au jeune roi Pleistoanax, lorsque celui-ci fit une expédition en Attique à l'effet de secourir les Mégariens, révoltés contre Athènes. Mais la promptitude avec laquelle l'armée lacédémonienne se retira après avoir pénétré seulement jusqu'à Éleusis, fit accuser Cléandridas de s'être laissé acheter par Périclès. Mis en jugement pour ce fait, il avait été condamné à mort, et n'avait échappé au supplice qu'en se joignant aux colons athéniens de Thurioi. Il ne paraît pas avoir été heureux dans la guerre contre es Tarentins. Après plusieurs années, elle se termina par un traité qui reconnut à Tarente la possession du territotre de Siris, mais en laissant aux Thuriens la liberté d'y devenir propriétaires et d'y établir des exploitations agricoles. Enclavés ainsi dans les domaines de la cité dorienne, les Métapontins devenaient ses vassaux de fait.

Le premier soin des Tarentins, après ce nouveau succès, fut de transférer la population de Siris du site de son ancienne ville, située au bord de la mer, dans un emplacement plus à l'intérieur des terres, où ils bâtirent, en joignant à cette population une colonie de leurs citoyens, la ville forte d'Héraclée, destinée dans leur propre pensée à devenir le boulevard de la puissance de Tarente à la fois contre les Thuriens et contre les Lucaniens. Ceux-ci ne pouvaient voir d'un œil indifférent une fondation indirectement tournée contre eux. Aussi est-ce alors, dans les environs de l'an 425 avant Jésus-Christ, qu'il faut placer la grande guerre des Tarentins pour la possession d'Héraclée nouvellement fondée, que mentionne Strabon, en nommant par erreur les Messapiens au lieu des Lucaniens comme les antagonistes des Grecs. Tarente la termina à sa gloire et à son avantage, grâce au concours des Dauniens et des Peucétiens de l'Apulie, qui prirent la Lucanie à revers tandis qu'elle l'attaquait de front.

A ce moment éclatait en Grèce la guerre du Péloponnèse. Toutes les sympathies des Tarentins étaient avec les Doriens et Sparte leur métropole. Mais jusqu'à l'expédition des Athéniens en Sicile, ils se maintinrent dans la neutralité, comme les autres cités helléniques de l'Italie méridionale. Ils refusèrent alors l'entrée de leur port à la flotte d'Alcibiade et de Nicias, qui trouva, au contraire, un accueil fraternel de la part de Thurioi ; mais ils ne purent pas empêcher leurs vassaux les Messapiens d'envoyer, comme les gens de Thurioi et de Métaponte, des mercenaires au camp athénien devant Syracuse. Lorsque le Lacédémonien Gylippe marcha au secours de cette dernière ville, Tarente lui fournit les moyens de réparer ses navires endommagés par la tempête, tout en refusant encore de prendre part à la lutte. C'est seulement après le désastre définitif des Athéniens devant Syracuse qu'elle se laissa entraîner dans le mouvement général des Doriens et

que l'on vit des galères de Tarente dans les flottes de Sparte.

Au commencement du quatrième siècle, la situation des villes du midi de la Grande-Grèce, jadis si florissante, devint singulièrement critique. D'un côté Denys de Syracuse, enfin vainqueur des Carthaginois, profitant de la haine des Locriens contre les Rhêgiens et les Crotoniates, menaçait leur indépendance et s'efforçait de les soumettre à sa cruelle tyrannie ; de l'autre, la poussée toujours croissante des Lucaniens mettait en question leur existence même. S'avançant vers le sud par les montagnes, les Lucaniens venaient, en s'emparant de Pétélia, d'atteindre le rivage de la mer Ionienne, et de couper la chaîne de colonisation grecque qui jusqu'alors s'était étendue d'une manière non interrompue sur ce littoral. De là ils serraient de près Thurioi, qui semblait au moment de succomber sous leurs attaques, et ils lançaient dans la chaîne de la Sila et de l'Aspromonte actuels ces bandes d'aventuriers pillards qui, en se mêlant aux débris des anciens habitants, Œnotriens et Sicules, devaient bientôt former le noyau d'un peuple nouveau. A ces deux ennemis, les villes grecques, depuis Métaponte et Thurioi jusqu'à Rhêgion, tentèrent de faire face, en nouant une confédération défensive, à laquelle seule Locres refusa d'accéder. Les cités de la ligue se promettaient un appui réciproque, et les intérêts communs étaient administrés par un conseil fédéral qui siégeait à Crotone. Denys attaqua Rhêgion. Repoussé par la flotte des confédérés, il fit un traité d'alliance avec les Lucaniens et les appela à se jeter sur les villes grecques. Ce fut Thurioi qui supporta l'effort de la lutte ; ses alliés vinrent à son secours et, quoique vaincus, imposèrent assez aux Lucaniens par leur fière résistance pour les amener à signer un traité qui maintenait l'indépendance de la ville, au prix de quelques concessions de territoire. Furieux de ce résultat, Denys rassembla la flotte syracusaine avec une grande

armée et déclara la guerre aux Grecs d'Italie. La marine de ceux-ci fut entièrement défaite et ils se virent à la merci du tyran de Sicile. Denys parut d'abord les traiter avec ménagement ; il leur garantit leur entière autonomie, à la condition que la confédération fût dissoute, lui se chargeant de les protéger contre leurs ennemis. C'était un moyen de rompre leur faisceau et de venir plus facilement à bout de chacune d'elles, en les prenant isolément à partie. Bientôt Rhêgion, dénué de secours, sentit tout le poids de la colère du tyran; Caulonia et Hipponion furent rasées, Crotone prise d'assaut après avoir tenté de résister ; Locres elle-même fut récompensée par la plus dure oppression du concours qu'elle avait prêté à Denys.

Tarente se tint à l'abri de ces événements. Tandis qu'il attaquait les villes grecques plus voisines de la Sicile, Denys soignait l'amitié des Tarentins, auxquels il se gardait même d'adresser de trop vives remontrances au sujet du droit d'asile qu'ils exerçaient à l'égard de ses proscrits. A sa mort, son fils Denys le Jeune succéda à son autorité sur Syracuse. Vers le même temps, le philosophe Archytas parvint au pouvoir à Tarente.

Disciple de l'école pythagoricienne, qui se perpétuait en Italie, Archytas fut un de ces hommes qui suffisent à la gloire d'une ville. L'antiquité cite toujours son nom au premier rang parmi ceux des rares philosophes qui parvinrent à appliquer leurs idées dans le gouvernement des peuples, et dont la vertu ne se démentit pas dans l'épreuve du souverain pouvoir. Mathématicien, astronome, créateur en mécanique, ami de Platon et écrivain brillant lui-même, Archytas sut être aussi un homme d'Etat et un habile capitaine Six fois investi de la charge de stratège, ce fut lui qui, pendant une bonne partie de sa vie, mena, comme Périclès à Athènes, sans titre officiel bien défini, par le seul ascendant de son éloquence, de son patriotisme et de sa supériorité intellectuelle, les affaires intérieures et extérieu-

res de sa cité. Au dedans, il améliora les lois et les fit respecter. A la tête des armées, il ne fut, dit-on, jamais vaincu, contint avec une grande activité les entreprises des Lucaniens et réprima les mouvements qu'ils avaient fomentés chez les Messapiens. Il lia Tarente d'une étroite amitié avec Denys le Jeune, des mains de qui il parvint à tirer Platon après sa rupture avec le tyran de Syracuse. Profitant des dispositions plus bienveillantes que celui-ci montrait pour les villes grecques de l'Italie, si cruellement ravagées par son père, Archytas le décida à rendre à la plupart d'entre elles une liberté au moins nominale, et reforma leur confédération. Denys entra même dans la ligue pour celles qu'il détenait encore, comme Locres ; mais il dut accepter que Tarente en prît la présidence et fixât le siége du conseil fédéral à Héraclée, sur le territoire tarentin, hors de la portée des forces de Syracuse. Comme gage d'amitié, il envoya aux Tarentins, pour placer dans le lieu des séances de leur sénat, un énorme candélabre de bronze portant 365 lampes, autant que de jours dans l'année. Plus tard, en retour, quand Denys, après une première expulsion, se rétablit momentanément à Syracuse, Archytas fit, pour sauver sa famille de la vengeance des Locriens révoltés, des efforts énergiques qui demeurèrent inutiles devant l'exaspération d'un peuple longtemps tyrannisé.

Le gouvernement d'Archytas marqua le point culminant de la puissance et de la prospérité de Tarente. Maîtresse exclusive de la péninsule Japygienne, qui lui fournissait d'abondants produits agricoles et des éléments précieux de population pour le recrutement de ses armées, la cité fondée par les Parthéniens de Sparte étendait au loin son action sur les mers et sur le continent italien. Sa vaste marine militaire dominait dans la mer Ionienne et dans tout le bassin de l'Adriatique, où elle maintenait une stricte police. Son industrie était active ; ses vaisseaux marchands parcouraient toutes les mers et s'étaient fait surtout un

monopole du cabotage de la côte italienne de l'Adriatique, ainsi que de l'intercourse entre la péninsule, d'une part, l'Épire et l'Illyrie, de l'autre. Sur terre, d'un côté, son hégémonie était désormais reconnue par toutes les cités de la Grande-Grèce jusqu'au détroit de Messine, de l'autre elle n'était pas moins effective sur les villes des Peucétiens et des Dauniens de l'Apulie, que son influence gagnait aux mœurs helléniques. Tous les peuples Apuliens étaient alors pour Tarente des fédérés, qui acceptaient volontiers sa suprématie. Chez les Samnites, elle avait fondé une colonie désignée par le nom d'une tribu de Sparte, les Pitanates. Nous en possédons quelques rares monnaies grecques. Au delà de leurs limites, chez les populations encore barbares du Picenum, l'influence politique et commerciale des Tarentins était profonde. Nous en avons la preuve par ce fait que, lorsque les Picentins, dans le cours du quatrième siècle, commencèrent à monnayer leur *æs grave*, comme avaient déjà fait les Romains et les Étrusques, c'est sur le pied de la livre tarentine qu'ils le taillèrent. Plus loin encore, en approchant du fond de l'Adriatique, les colonies grecques d'Ancône la Dorienne, récemment fondée par des émigrés de Syracuse fuyant la tyrannie du premier Denys, et d'Hadria aux embouchures du Pô, jadis protégée d'Athènes, invoquaient le patronage de Tarente. Un moment on put croire alors que l'Italie avait trouvé ses maîtres, et que ce ne seraient pas les Romains, qui se relevaient à peine du désastre que leur avaient infligé les Gaulois, et dont la puissance n'avait pas encore pu franchir l'étroit rayon où elle croissait péniblement.

Mais Tarente ne sut pas supporter l'influence dissolvante d'une aussi grande prospérité. Les richesses inouïes que le commerce faisait affluer dans ses mains devinrent sa perte. Elles développèrent chez les Tarentins un goût effréné pour le luxe et la mollesse. La passion du théâtre et des courses de chevaux, les banquets somptueux, en quoi

avaient dégénéré les antiques syssities doriennes, la mode des riches vêtements, des étoffes brochées d'or et d'argent, toutes les élégances les plus efféminées et surtout la débauche, à laquelle un riche marché d'esclaves fournissait incessamment des éléments, devinrent les seules préoccupations de ce peuple, oublieux des traditions spartiates. Les vertus militaires, qui l'avaient jusque-là soutenu, se perdirent rapidement dans la corruption et l'amollissement des mœurs.

.Aussitôt après la mort d'Archytas, la décadence commence rapide et irrémédiable pour Tarente. Elle garde encore une tutelle sur les autres villes grecques ; son commerce est toujours aussi grand, ses richesses ne diminuent pas encore ; son empire continental ne s'écoule pas en un jour. Mais elle ne sait plus le défendre. Ses citoyens aiment mieux payer des mercenaires que revêtir eux-mêmes la cuirasse et s'imposer les fatigues du métier de soldat. Comme frappée de stérilité, Tarente ne produit plus un capitaine capable de tenir tête aux bandes rudes et aguerries des Lucaniens. Elle doit désormais, pour sauvegarder son existence, recourir au secours funeste des condottieri princiers de Lacédémone ou de l'Épire.

IV

En 353 avant l'ère chrétienne, le ramassis de populations diverses qui tenait les montagnes des Calabres actuelles, s'organisant sous des chefs entreprenants, se déclara indépendant à la fois des Grecs et des Lucaniens, en prenant fièrement pour appellation nationale le nom de Bruttiens, c'est-à-dire de gueux, que leurs voisins leur avaient donné comme outrage. Les Lucaniens perdirent à cet événement quelques-uns des districts les plus méridionaux qu'ils oc-

cupassent, du côté de Pétélia. Mais leur puissance n'en subit pas une diminution sensible ; car les Bruttiens, dont les tribus dominantes étaient sorties de leur sein, devinrent bientôt pour eux de précieux alliés. Pour les villes grecques, au contraire, la formation de ce nouveau peuple fut un coup des plus graves, et bientôt toutes celles qui étaient limitrophes des Bruttiens se virent attaquées par eux avec fureur. Ils avaient, en effet, déclaré une guerre sans trêve à l'élément hellénique et en poursuivaient l'anéantissement.

Tarente eût dû porter secours à ses confédérés, mais elle-même était pressée par les Lucaniens, qui, descendus de leurs montagnes, ravageaient incessamment son territoire et poussaient leurs incursions jusque sous les murs de la ville. Incapable désormais de l'effort énergique qui l'eût délivrée, elle implora le secours de son ancienne métropole. Sparte se résolut à sauver sa colonie, et avec elle les autres Grecs d'Italie. A cet effet, elle envoya à Tarente une flotte et une armée sous la conduite d'un de ses deux rois, Archidamos, à qui le séjour de la Grèce était devenu presque impossible, par suite de sa complicité avec les Phocidiens dans les événements de la Guerre Sacrée. Le petit corps spartiate s'occupa tout d'abord de dégager le territoire tarentin des barbares et montra dans cette tâche une grande vaillance. Mais Archidamos fut tué à Manduria dans un combat contre des Messapiens révoltés, le jour même où la liberté d'Athènes succombait à Chéronée sous les coups de Philippe de Macédoine, et bientôt après ses soldats, privés de leur chef, furent écrasés dans une embuscade par les Lucaniens. L'expédition du roi de Sparte avait pourtant un peu dégagé Tarente, qui commençait à respirer, malgré la perte d'Héraclée et de son territoire. Elle put rassembler une armée fédérale, à laquelle elle joignit ses propres troupes, pour essayer de porter secours aux villes grecques de la rive orientale de la mer Tyrrhénienne, menacées par les Lucaniens. La bataille se livra

près de Laos et le désastre y fut complet. A la suite de cette bataille, les Lucaniens s'emparèrent de Laos et de Poseidonia, à laquelle ils donnèrent le nom de Pæstum, et y réduisirent la population hellénique à un état d'ilotisme. Les Bruttiens se jetèrent sur Crotone et Caulonia, les Lucaniens vainqueurs pressèrent plus que jamais Tarente, enfin les Apuliens abandonnèrent l'alliance des Tarentins.

Dans ce suprême péril de tous les établissements de la race grecque dans l'Italie méridionale, aussi bien que d'elle-même, Tarente ne vit de ressource qu'un appel aux secours de l'extérieur. Elle s'adressa au roi d'Épire Alexandre le Molosse, fils de Néoptolème. Celui-ci, amoureux de la guerre et impatient d'aventures lointaines comme un véritable capitaine d'Arnautes albanais, répondit avec empressement à l'appel des Grecs italiotes, d'autant plus qu'il y vit l'occasion de se créer un empire en Occident et de rivaliser avec la gloire de son neveu et homonyme, Alexandre de Macédoine, qui à ce moment même frappait ses premiers coups contre la monarchie des Achéménides. Avant même que le roi d'Épire ne fût arrivé dans leur ville, les Tarentins furent à même de s'apercevoir que ce n'était pas un allié désintéressé, mais un maître dont ils avaient invoqué les armes. En touchant les côtes d'Italie, les ambassadeurs de Tarente, embarqués sur sa flotte, eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre de vive force Brentésion, leur vassale fidèle, et d'y installer une garnison épirote. Il en résulta que l'accueil que les Tarentins lui firent fut de la nature de celui que les chefs de la première croisade trouvèrent à la cour de Byzance. On se prodigua de part et d'autres les marques d'amitié, mais en se préparant en dessous à se déjouer réciproquement. Un des premiers actes du roi d'Epire, en arrivant à Tarente, fut celui d'un véritable souverain. Il mit la main sur l'hôtel des monnaies et y battit à son nom des espèces d'or et d'argent, qui sont parvenues jusqu'à nous.

Alexandre attaqua d'abord les Apuliens, à la demande des Tarentins, et leur prit Siponte. Mais après quelques succès, il conclut vite, sous prétexte d'obéir à un oracle, une paix qui ne rétablit pas l'ancienne suprématie de Tarente sur ce pays. Le roi d'Épire marcha ensuite contre les Lucaniens, en joignant à ses troupes celles des Grecs d'Italie. Une sanglante bataille fut livrée sur le territoire de Thurioi ; les Tarentins s'y comportèrent mollement, et leur conduite ambiguë amena la défaite des Grecs. Dès lors la rupture fut complète entre eux et l'Épirote. Ayant repris Héraclée, Alexandre la déclara indépendante au lieu de la rendre à son ancienne métropole. Il transporta sur le territoire de Thurioi le siége du conseil de la ligue gréco-italique, qui se tenait à Tarente depuis la chute d'Héraclée, et en prit lui-même la présidence pour l'enlever aux Tarentins. Bientôt, ayant remporté une grande victoire sur les Lucaniens renforcés du concours des Bruttiens, il signa des traités d'alliance étroite, en dehors desquels il laissait Tarente, avec les Achéens de Métaponte, qu'il chargeait d'observer les Tarentins tandis que lui-même allait s'enfoncer dans le pays, avec les Pédicules ou Peucétiens de l'Apulie, enfin avec les Romains, qui désormais maîtres de Capoue, entamaient à ce moment la seconde guerre Samnite et venaient de leur côté de s'acquérir la coopération des Apuliens. Ayant assuré de cette façon la liberté de ses opérations, Alexandre transporta ses troupes par mer jusque dans le golfe de Salerne, en contournant l'extrémité méridionale de l'Italie. Débarquant à l'embouchure du Silaros, il écrasa sous les murs de Pæstum l'armée conbinée des Lucaniens et des Samnites. Après ce premier succès, il s'enfonça dans les montagnes de la Lucanie, en enleva les principales places fortes et obligea les Lucaniens à lui remettre comme otages trois cents de leurs premières familles, qu'il envoya en Épire. Descendant ensuite dans la vallée du Crathis, le monarque épirote y prit de vive

force Consentia, l'actuelle Cosenza. Il se tourna alors contre les Bruttiens, qu'il alla chercher dans l'âpre chaîne de la Sila. C'est à eux qu'il enleva la forteresse d'Acerina (1), aujourd'hui Acri. Mais la fortune cessa de lui sourire et il fut tué non loin de là, dans un combat auprès de Pandosia; l'oracle qui lui avait annoncé jadis que l'Achéron lui serait funeste se trouva ainsi réalisé, car un ruisseau de ce nom coulait sous la ville. Son corps fut coupé en deux morceaux, dont l'un porté à Consentia en trophée, devint le signal du soulèvement de cette cité contre la garnison épirote. L'autre partie du cadavre resta dans le camp des Bruttiens, en butte aux plus indignes outrages. Enfin les Grecs de Thurioi, d'autres disent de Métaponte, le rachetèrent à prix d'argent et lui firent des funérailles honorables. Les cendres du roi furent ensuite portées en Épire à sa femme Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand, qui était par conséquent en même temps sa nièce. Son armée se débanda et fut en grande partie exterminée par les Bruttiens dans les gorges de la montagne. Alexandre le Molosse passa en Italie comme un météore bientôt éteint; pourtant il avait porté aux Lucaniens des coups dont ils ne se relevèrent pas. Ce furent les Tarentins qui héritèrent du fruit de ses victoires.

Ils y gagnèrent plusieurs années de paix et la reconstitution d'une partie de leur ancienne influence. Mais ce ne fut que pour fort peu de temps. Un nouvel ennemi s'élevait contre eux, plus redoutable que tous ceux auxquels ils avaient eu affaire. La puissance de Rome grandissait rapidement au milieu de ses guerres implacables contre les Samnites; elle devenait graduellement maîtresse de l'Italie centrale, dont la possession la conduirait bientôt à entreprendre la conquête du midi de la péninsule. Déjà les es-

(1) Telle est la leçon que portent tous les manuscrits de Tite Live (VIII, 24, 4). C'est tout à fait à tort que les éditeurs modernes ont voulu la corriger en *Terina*.

prits perspicaces pouvaient prévoir dans l'avenir la dernière lutte où Tarente finirait par succomber.

Afin de prendre les Samnites à revers, les Romains avaient pénétré dans l'Apulie et profité de la chute de l'influence des Tarentins pour y faire prédominer la leur. En 320, les Tarentins crurent pouvoir reprendre leur ancien patronat sur les Apuliens en intervenant dans la guerre. Le consul Papirius assiégait les Samnites dans Luceria, qui avait fait défection. Tarente envoya des ambassadeurs à son quartier général pour offrir sa médiation, menaçant de prendre immédiatement parti contre ceux qui la rejetteraient. Le consul accueillit cette sommation avec hauteur et n'y répondit qu'en prenant sous les yeux des envoyés tarentins la ville de Luceria, où Rome établit une colonie militaire, qui menaçait Tarente en même temps que le Samnium et assurait la domination romaine en Apulie. Tarente dévora l'affront et ne déclara pas la guerre, pas plus qu'elle n'intervint dans le secours que Sosistrate de Syracuse apporta à Crotone contre les Bruttiens. C'est à la suite de ce dernier événement qu'Agathocle, déjà connu comme un chef militaire expérimenté, lorsqu'il fut forcé de quitter Syracuse pour fuir l'inimitié de Sosistrate, vint à Tarente à titre de capitaine de mercenaires. Il y laissa de si mauvais souvenirs, qu'un peu plus tard, quand, retourné en Sicile, il se fut emparé du souverain pouvoir à Syracuse, les Tarentins montrèrent un grand empressement à joindre vingt de leurs vaisseaux à l'escadrille spartiate qui portait Acrotatos, fils du roi Cléomène, au secours d'Agrigente contre lui. L'expédition échoua par l'incapacité de son chef, et elle paraît avoir dégoûté Tarente des entreprises lointaines, car elle se tint entièrement étrangère aux événements qui marquèrent la tentative d'Agathocle, devenu roi et vainqueur des Carthaginois, pour reprendre les anciens projets de domination de Denys sur l'extrémité méridionale de l'Italie. Les luttes malheureuses du Syracusain avec les Bruttiens,

la prise de Crotone par trahison, laissèrent les Tarentins indifférents. Ils se désintéressaient de tout ce qui, dans le sud, dépassait l'horizon de Métaponte et de Thurioi.

Cependant les Romains avançaient à grands pas. Encore une fois, en 308, les Tarentins avaient essayé d'intervenir dans leurs interminables querelles avec les Samnites, qui chaque jour approchaient d'un dénouement fatal à ces derniers, et ils n'y avaient récolté qu'une humiliation pareille à celle qui leur avait été infligée dans l'affaire de Luceria. Comme Papirius douze ans auparavant, Fabius avait fait assister à la reddition d'une armée samnite les ambassadeurs venus de Tarente pour imposer leur médiation. Tandis que Rome achevait, dans une dernière guerre, d'anéantir le Samnium, des incidents surgissaient dans le midi de l'Italie qui allaient enfin lui fournir l'occasion d'y intervenir à son tour, mais en armes.

Les Lucaniens, encouragés sous main par Rome, avaient repris, dans les dernières années du troisième siècle, la guerre contre Tarente. Battus dans plusieurs rencontres, les Tarentins, que les expériences précédentes auraient dû dégoûter de cette pratique funeste, ne virent rien de mieux à faire que d'appeler un capitaine étranger. Archidamos ayant été celui dont ils avaient eu dans le passé le moins à se plaindre, ils voulurent un Lacédémonien comme lui. Ils envoyèrent donc une ambassade à Sparte. Travaillée par des dissensions intestines, cette ville avait alors, prêt à toute occasion, un stock de princes de ses maisons royales en disponibilité, compromis dans des conspirations plus ou moins flagrantes, avides de chercher aventure au dehors et que leurs concitoyens étaient empressés d'éloigner. Ce fut cette fois Cléonyme, frère d'Acrotatos, exclu du trône par son neveu Areos, qui s'offrit aux Tarentins, avec le consentement des éphores. Il forma un corps de 5,000 hoplites lacédémoniens, avec lesquels il s'embarqua pour l'Italie au cap Ténare, sur des vaisseaux de Tarente. La

ville avait fait un grand effort : elle avait levé parmi ses citoyens 20,000 hommes de pied et 2,000 chevaux ; la cavalerie de Tarente était célèbre ; ses exercices et les courses dans lesquelles elle entraînait ses montures, tirées pour la plupart de l'Apulie, tiennent une large place dans les types monétaires de la ville. Le trait essentiel qui la distinguait des autres cavaleries grecques consistait en ceci : que chaque homme y menait deux chevaux, et pouvait ainsi changer de monture dans le cours de la chevauchée, quand celle qui le portait était fatiguée. C'est sur le modèle de ces troupes fameuses qu'Alexandre le Grand avait organisé les chevau-légers qui lui rendirent tant de services dans les plaines de l'Asie sous le nom d' « escadrons tarentins. » D'autres suivirent l'exemple du conquérant macédonien, et par exemple, quand il est question des charges des *tarentins*, grâce auxquelles Philopoimen remporta la victoire sur Nabis et sur Machanidas, il ne s'agit pas de gens de Tarente, mais de cavaliers montés à la mode tarentine.

A l'armée de citoyens que Tarente mettait sous le commandement de Cléonyme, elle joignit des contingents auxiliaires des autres villes grecques voisines et de nombreuses levées de Messapiens. Le prince spartiate mena vigoureusement la guerre, et au bout de peu de temps les Lucaniens vaincus implorèrent la paix. Cléonyme alors jeta le masque de la gravité spartiate et du zèle pour la liberté hellénique ; comme son frère à Agrigente, il se montra un franc ribaud. Ayant fait entrer ses hoplites lacédémoniens dans la citadelle de Tarente, il suspendit les magistrats républicains de la ville et y exerça la tyrannie. Métaponte ayant voulu garder ses droits de cité autonome, Cléonyme excita les Lucaniens à se jeter sur son territoire et marcha soi-disant au secours des Métapontins. Ceux-ci, trompés, lui ouvrirent leurs portes. Alors Cléonyme déclara Métaponte ville conquise, et, non content de lui enlever sa liberté, lui imposa, pour se racheter de la destruction, un tribut de

600 talents d'argent et 200 jeunes filles, dont il garda les plus belles pour se faire un harem, et donna les autres en jouet à ses mercenaires. Quelque temps après il passa à Corcyre, dont il s'empara, désireux d'avoir une base d'opérations pour intervenir dans les affaires de la Grèce. Dêmêtrios Poliorcète et Cassandre, qui l'avaient soutenu jusque-là, rompirent avec lui quand ils le virent maître de Corcyre. Tarente et les Italiotes profitèrent de son absence pour secouer le joug qu'il leur avait imposé. Furieux de cette défection, Cléonyme repartit de Corcyre pour l'Italie à la tête d'une armée de mercenaires, avec l'intention de châtier les rebelles et de conquérir tout le pays. Au lieu d'aller droit sur Tarente, il vint d'abord débarquer dans le Bruttium, sur la mer Tyrrhénienne, à Tropaia, qu'il mit à sac et dont il vendit les habitants comme esclaves. Son objectif était, semble-t-il, de gagner l'alliance des Bruttiens et de les entraîner avec lui au pillage des villes grecques. Mais il commit de tels excès, que les Bruttiens, au lieu de se montrer disposés en sa faveur, le forcèrent de se rembarquer. Repassant dans la mer Ionienne, sa flotte, en partie détruite par une tempête, finit par aborder devant Thurioi, dont il s'empara par surprise. La guerre était partout dans le pays et le désordre complet. Lucaniens et Tarentins avaient repris la lutte et se battaient confusément. Cléonyme, embastillé dans Thurioi avec sa grande compagnie, poussait des incursions continuelles sur le territoire des uns et des autres et les pillait également avec une complète impartialité.

Rome, qui avait eu secrètement la main dans tous ces événements pour attiser le désordre, jugea que le moment était venu d'entrer en ligne. Une de ses armées vint jusqu'à Thurioi, dont elle chassa Cléonyme. Celui-ci retourna à Corcyre, qu'il dut abandonner bientôt après pour traîner misérablement une vie d'aventurier sans patrie, où il finit par trouver la mort. En intervenant contre Cléonyme, les

Romains avait pris l'attitude qu'ils aimaient à se donner, de protecteurs des villes grecques. En 286 et 282, nouvelle intervention de leur part pour secourir Thurioi contre les Lucaniens. La seconde fois, le consul C. Fabricius Luscinus vint avec une nombreuse armée légionnaire attaquer les lignes du siége que le chef Lucanien Stenius Statilius avait établies devant la place. Une grande bataille fut livrée, où les Romains, dit-on, tuèrent 20,000 hommes aux Lucaniens et leur firent 5,000 prisonniers, chiffres qui paraissent empreints d'une certaine exagération. Quoiqu'il en soit, à la suite de cette journée, la Lucanie fut abattue aux pieds de Rome et le consul put se tourner contre les Bruttiens, qu'il vainquit à leur tour. Aussitôt les villes helléniques des côtes du Bruttium se jetèrent dans les bras des Romains, qu'elles saluèrent comme leurs sauveurs. Locres, Crotone et Rhêgion sollicitèrent et obtinrent de recevoir dans leurs murs des détachements des soldats de la République. Surtout une forte garnison fut établie par Fabricius à Thurioi même. Les Quirites prenaient pied sur la mer Ionienne; c'était la première étape de la conquête de la Grande-Grèce.

V

Les anciens traités de commerce et de navigation, plusieurs fois renouvelés, entre Rome et Tarente, interdisaient aux Romains de faire dépasser à leurs vaisseaux de guerre le promontoire Lacinien, près de Crotone. L'accès du golfe de Tarente leur était fermé. D'après le droit public des anciens, les navires chargés de la police des eaux territoriales d'un État avaient le droit de couler sans sommation tout bâtiment de guerre étranger rencontré en dedans des limites fixées par des conventions de ce genre, hormis le cas où une tempête le forçait à y chercher un refuge temporaire.

Mais si les Romains forçaient impitoyablement les autres à observer envers eux les traités, ils avaient l'habitude de les enfreindre sans scrupule quand ils y trouvaient leur intérêt. Après quelque temps d'occupation de Thurioi, le sénat décida d'en appuyer la garnison par une division navale de dix galères. Les Tarentins firent à Rome de vaines remontrances; on n'en tint compte. Bien plus, les navires stationnés à l'embouchure du Crathis reçurent l'ordre de croiser incessamment dans le golfe et d'en usurper la police. C'en était trop, et une rupture devait être bientôt la conséquence de cette outrecuidante violation du droit international.

Un jour il y avait fête à Tarente. Le peuple était au théâtre, assistant à quelqu'une de ces pièces bouffonnes dont il faisait ses délices. Des gradins supérieurs, par-dessus l'architecture de la scène, on voyait librement l'admirable perspective de la mer. Tout d'un coup apparurent les dix galères romaines, en appareil de guerre, venant défiler avec affectation jusque sous les murs de la ville, comme pour la défier. Les Tarentins, à cette vue, sont saisis d'un transport de colère patriotique. Ils sortent du théâtre et courent aux armes. On se précipite vers le port, on met à la mer quelques trirèmes : de hardis volontaires s'y embarquent en toute hâte sous le commandement des premiers capitaines qu'ils rencontrent. Une escadrille tarentine, équipée imparfaitement dans cet élan d'enthousiasme populaire, se met à la poursuite des vaisseaux romains, les rejoint à force de rames, les attaque et leur fait payer chèrement leur insolente provocation. Quatre des galères romaines sont coulées avec le décemvir naval L. Valerius, commandant de l'escadrille, une capturée et menée en triomphe à Tarente, après que son équipage a été passé par les armes; les cinq autres n'échappent que par une prompte fuite. Le lendemain, sur la proposition de l'orateur Philocharis, un corps d'hoplites tarentins est transporté à Thurioi et force la garnison légionnaire à évacuer la place.

C'était la guerre, et une guerre qui devait être sans merci. Mais, n'en déplaise à la plupart des historiens qui copient ici les déclarations intéressées des Romains, transformant en trahison un acte de légitime défense, le bon droit était du côté des Tarentins, et la façon dont ils avaient bondi sous l'outrage prouvait que toute vertu n'était pas encore morte chez eux. Le sénat de Rome envoya des ambassadeurs à Tarente pour exiger avec hauteur des excuses, des indemnités et l'extradition des auteurs de l'explosion nationale. Le sénat de Tarente répondit avec calme et dignité qu'il ne cherchait pas la lutte, mais qu'il se maintiendrait sur le terrain des traités. La décision en dernier ressort ne lui appartenait pas, du reste, mais devait être à l'assemblée populaire, que l'on convoqua, suivant l'usage, dans le théâtre. C'était le lieu que beaucoup de villes grecques avaient adopté pour les assemblées de ce genre. Les historiens prétendent qu'à l'assemblée, quand ils firent connaître les propositions dont ils étaient chargés, les ambassadeurs furent hués par la foule et que le principal d'entre eux, L. Postumius, s'écria devant ces outrages: « Riez maintenant, votre sang lavera cette offense! » La chose est possible de la part d'une population surexitée, et si elle est vraie, les Tarentins auraient commis un acte blâmable en manquant de respect au caractère sacré des ambassadeurs. Mais il est bon de remarquer que nous n'avons ici que la version romaine des faits, qui cherche à noircir le peuple de Tarente, et qu'elle n'est pas toujours d'accord avec elle-même sur les circonstances de l'insulte. Et l'on sait combien il est facile de s'arranger de façon à avoir des griefs de ce genre à invoquer pour se dire l'offensé dans une guerre longuement préméditée. J'avoue que cet ivrogne, qui se trouve à point nommé dans un corridor obscur du théâtre pour souiller le vêtement de L. Postumius, m'a toujours paru suspect. Et en dehors de ce fait dégoûtant, tout ce que l'on reproche au peuple tarentin se réduit à

avoir ri sur quelques fautes de langage trop grossières que l'orateur romain avait faites en parlant grec. Quoiqu'il en soit, après l'échec de son ambassade, le sénat de Rome déclara solennellement la guerre aux Tarentins.

La cause de Tarente était celle de toute l'Italie méridionale, dont le sort allait se jouer dans la guerre. Aussi la cité spartiate devint-elle l'âme d'une coalition qui réunit Grecs et Italiotes, oublieux de leurs anciennes querelles, dans un effort commun contre l'ambition de Rome. Toutes les villes helléniques de la Grande-Grèce y entrèrent avec les Bruttiens, les Lucaniens et les derniers débris des vieilles bandes Samnites. Les confédérés se portèrent au-devant des Romains jusque sur les bords du Liris, le Garigliano de nos jours. Avant la bataille, le sénat, voulant se donner les apparences de la modération, les fit sommer une dernière fois de déposer les armes et de lui donner satisfaction. La sommation ne pouvait être écoutée, et sur le champ de bataille la fortune de Rome l'emporta. Malgré leur énergique résistance, les coalisés essuyèrent une sanglante défaite qui les rejeta sur la Lucanie, où les Romains entrèrent à leur suite.

A cette nouvelle, les Tarentins, avec la mobilité d'impressions qui est le défaut trop ordinaire de la démocratie, passèrent brusquement d'une ardeur confiante à un lâche découragement. Le peuple affolé demanda à grands cris le recours à un appui étranger, à celui de Pyrrhos, roi des Épirotes, ancien allié de Tarente, qui avait la renommée du plus habile général de son temps. En vain tous les hommes de bon sens essayèrent de le détourner d'une semblable résolution, rappelant combien Tarente avait toujours pâti de ces appels aux aventuriers de l'extérieur, et montrant les dangers que le roi d'Épire ferait courir à la liberté en échange d'un appui que son caractère versatile rendrait toujours précaire. On raconte que, lors de l'assemblée où le peuple délibéra sur l'ambassade à envoyer au monarque

épirote, un des hommes les plus considérés de la ville, nommé Méton, entra dans l'orchestre du théâtre, couronné de fleurs et accompagné d'une joueuse de flûte. Cette apparition inattendue excita un rire général ; plus Méton était honoré, plus on trouva le fait bizarre, et de toutes parts on lui criait de danser au son de la flûte. « C'est bien, Tarentins, répliqua-t-il, amusons-nous maintenant, dansons ; quand Pyrrhos sera venu cela ne nous sera plus possible. » Rien n'y fit ; on ne voulut pas écouter les conseils de ceux qui disaient qu'il valait mieux traiter avec Rome, quand on le pouvait encore honorablement, que se donner un tyran étranger. Force fut de céder à l'entraînement populaire, imposé par un vote de majorité. Une ambassade partit pour aller trouver Pyrrhos, en lui promettant que toute l'Italie méridionale, se levant à son approche, placerait sous ses ordres une armée de 350,000 fantassins et de 20,000 chevaux. Malgré les avertissements du Thessalien Cinéas, son ami et son ministre, qui réduisait ces promesses imprudentes à leur juste valeur et faisait ressortir tous les dangers de l'entreprise, le monarque Éacide accepta avec empressement des propositions qui lui semblaient offrir un champ sans limite à son inquiète ambition.

Pendant l'absence des députés envoyés en Épire, le consul L. Æmilius Barbula avait débouché avec son armée sur le territoire de Tarente, en ravageait le territoire et en forçait les milices à se tenir étroitement enfermées dans les remparts. Il renvoyait, d'ailleurs, sans rançon les principaux des prisonniers qu'il faisait, saisissait chaque occasion d'étaler des sentiments de modération et de générosité, enfin s'arrangeait pour nouer des relations avec les chefs du parti aristocratique, sur lequel Rome, comme antérieurement Sparte, avait pour principe de chercher un point d'appui dans les cités grecques, trouvant les aristocrates moins chatouilleux sur les questions d'indépendance nationale que les démocrates. Le sacrifice des personnes de quelques orateurs

populaires, leurs adversaires politiques, suffirait, leur faisait-il dire, à désarmer la colère du Sénat, et Tarente obtiendrait la paix à peu de frais. Ces suggestions trouvèrent des oreilles favorables; une portion du peuple, effrayée de ne pas voir arriver les secours d'Épire aussi vite qu'on avait espéré d'abord, y inclina bientôt. Quand vint le moment de renouveler les magistrats annuels, Agis, le chef du parti favorable aux Romains, fut élu stratège. On allait traiter, quand l'ambassade revint d'Épire apportant le traité conclu avec Pyrrhas et accompagnée de Cinéas. Ce fut le signal d'une révolution populaire, qui annula l'élection d'Agis et lui substitua un stratège de la faction démocratique, partisan de la guerre à outrance.

Ceci se passait dans l'automne de 281 av. J. C. Quelques jours après, un des généraux du roi d'Épire, Milon, débarquait à Tarente avec une avant-garde de 3,000 hommes et prenait son logement dans l'Acropole. A la nouvelle de ces faits, le consul L. Æmilius jugea prudent de se replier sur la Lucanie pour y prendre ses quartiers d'hiver et voir venir les événements. Il s'en alla chargé de butin, mais suivi de près par Milon, avec ses Épirotes et les milices tarentines. La route que le général romain avait prise offrait un défilé resserré entre la mer et des montagnes de très difficile accès, et ses adversaires comptaient bien l'y écraser. La flotte de Tarente était venue s'embosser tout auprès du rivage, garnie de balistes et de catapultes mises en batterie sur le pont des trirèmes, de manière à couvrir de projectiles la longue colonne qui défilerait à portée de ses coups, tandis que Milon devait l'assaillir en queue. A tout le moins on comptait que l'armée romaine serait obligée de se jeter en désordre dans les montagnes, en abandonnant ses bagages et son butin. Mais quand elle se présenta sous leurs yeux, les capitaines des vaisseaux tarentins s'aperçurent avec effroi que L. Æmilius avait entremêlé à ses troupes les nombreux citoyens emmenés des campagnes

de la ville, comme prisonniers ou comme otages, de telle façon qu'il n'y avait moyen de lancer des projectiles sur aucune des divisions romaines sans faire un carnage de Tarentins désarmés. Dans ces conditions, les trièrarques n'osèrent faire jouer leurs machines, et grâce au stratagème de son chef, l'armée romaine parvint à se tirer de ce mauvais pas. Ceci n'a pu se passer qu'entre les localités actuelles de Rocca Impériale et Trebisacce, et conséquemment nous apprenons par là que le consul de 281, en vertu de raisons stratégiques que nous ne connaissons pas, avait pris sa ligne de retraite par Héraclée (Policoro), Cossa (Cassano), Muranum (Murano) et le col du Campo Tenese. Il ne s'arrêta que de l'autre côté des montagnes, et là son commandement lui fut prorogé avec le titre de proconsul. C'est seulement au mois de quintilis ou juillet de l'an 280 qu'il rentra à Rome, pour recevoir les honneurs du triomphe sur les Salentins, à cause du ravage des campagnes de Tarente, et sur les Samnites, qu'il tenait en respect pendant que P. Lævinus se faisait battre à Héraclée par Pyrrhos.

Au commencement de cette année 280, le roi d'Épire avait pris la mer en personne et avait opéré sa descente en Italie. La saison avait rendu sa traversée très pénible; la tempête lui avait causé des pertes considérables d'hommes et de matériel. Pourtant il amenait encore à Tarente une armée nombreuse pour les habitudes de l'époque, mais composée d'éléments très mêlés et d'inégale valeur. On y voyait à la fois ses propres phalanges d'Épirotes, avec des fantassins de Macédoine et des cavaliers de Thessalie, que le roi macédonien Ptolémée Céraunos lui avait cédés par un traité; puis des bandes de mercenaires Etoliens, Acarnaniens et Athamanes. L'armée comptait en tout 20,000 phalangites, 2,000 archers, 500 frondeurs, 3,000 hommes de cavalerie et 20 éléphants. En mettant de côté cette dernière force, c'est avec le même nombre de soldats, à peu de chose près, qu'un demi-siècle auparavant Alexandre avait franchi

l'Hellespont et détruit l'empire des Perses. Tarente devint la place d'armes et la base d'opérations du roi d'Épire.

Je ne raconterai pas la guerre de Pyrrhos; elle est trop connue et le récit s'en trouve dans toutes les histoires romaines. Si je me suis appesanti sur les annales de Tarente aux temps antérieurs, c'est qu'elles ne se trouvent racontées d'une manière complète et suivie dans aucun ouvrage écrit en français. Ici, au contraire, nous nous trouvons en présence d'événements que savent par cœur tous ceux qui ont fait leurs études classiques. D'ailleurs, en continuant notre voyage dans la Grande-Grèce, nous rencontrerons sur la route les lieux qni ont vu s'accomplir plusieurs des principaux épisodes de cette guerre. Remarquons seulement qu'ici encore les récits habituels de l'histoire se montrent profondément injustes pour les vaincus. On s'est plu à travestir la conduite des Tarentins, les Romains pour les déshonorer après leur avoir enlevé leur liberté, Pyrrhos pour rejeter sur ses alliés la responsabilité de ses propres fautes. Dans la réalité, cette conduite fut parfaitement honorable.

A peine ayant fait entrer ses troupes dans Tarente, le roi d'Épire s'était mis à y agir en souverain. Il avait commencé par confisquer la liberté de ceux qu'il était censé venir défendre. Sous prétexte d'organiser les citoyens, il avait supprimé l'autorité de leurs magistrats civils, auxquels il avait substitué ses propres officiers. Sous prétexte de régénérer les Tarentins en les arrachant à leur mollesse, il avait fermé le théâtre, supprimant ainsi les assemblées populaires en même temps que les spectacles. Au lieu de se borner à réformer le luxe des banquets publics, il avait interdit les syssities, cette institution fondamentale de toutes les républiques doriennes, parce qu'elles fournissaient aux citoyens une occasion quotidienne de se concerter et d'échanger leurs idées sur les affaires publiques. En même temps il n'osait pas tenir en bride l'insolence et

la brutalité de ses mercenaires logés chez l'habitant, de peur d'ébranler une fidélité dont il ne se sentait pas assuré. Semblable conduite devait naturellement éveiller une vive opposition. Les mécontents traqués furent contraints de s'exiler pour échapper à la tyrannie, et le parti de la paix avec les Romains reprit dans l'ombre de nouvelles forces, à la faveur de l'irritation populaire.

Qu'en disent les historiens? Sous quelle couleur ont-ils pris, depuis l'antiquité, l'habitude de représenter ces faits si naturels? Ils racontent que les Tarentins comptaient que Pyrrhos se battrait pour eux et sans eux, et qu'ils furent déçus dans leurs espérances. La meilleure réponse à une accusation aussi injurieuse, qui se perpétue de siècle en siècle, est dans la manière dont ils se battirent. S'ils ne figurèrent pas à la bataille d'Héraclée, où Pyrrhos n'avait voulu employer que ses Épirotes et ses mercenaires, à celle d'Ausculum, ce fut la phalange tarentine, distinguée au milieu du champ de bataille par ses boucliers blancs, qui remporta le prix de la valeur après les Macédoniens, étonnant les deux armées par sa solidité. Et quand Pyrrhos quitta brusquement l'Italie pour aller chercher fortune en Sicile, ce furent les milices de Tarente qui soutinrent le principal poids de la continuation de la lutte dans le pays des Samnites; car les garnisons épirotes laissées à Tarente et à Locres, sous le commandement de Milon et d'Alexandre, fils du roi, se bornaient à tenir ces villes sans en sortir, sauf une seule fois pour couvrir Crotone. Bientôt dégoûté des affaires siciliennes, où il avait pourtant remporté de brillants succès, Pyrrhos revint en Italie se faire battre à Bénévent par Curius Dentatus. Le roi d'Épire rentra à Tarente, n'ayant plus avec lui que 8,000 hommes de l'armée de 80,000 qu'il avait fait écraser par les Romains. Après avoir leurré les Tarentins de belles promesses, il partit de nuit pour retourner en Épire, où son inconstance lui fit bientôt chercher de nouvelles aventures dans la Macédoine et le

Péloponnèse, tandis que Rome achevait d'abattre ses alliés d'Italie, dont il ne se souciait plus.

Il les laissait, en effet, épuisés d'hommes et d'argent par plusieurs années d'une guerre qui n'avait produit aucun résultat, au lendemain d'un désastre inouï, qu'il avait amené lui-même par un mauvais emploi de ses éléphants. En une campagne, Papirius Cursor et Spurius Carvilius achevèrent d'anéantir ce qui résistait encore dans le Sannium et soumirent les Lucaniens. En 272, dix ans après l'occupation de Thurioi par les Romains, les légions, conduites par Papirius, vinrent camper devant les murs de Tarente. La ville était résolue à se défendre à outrance. Ses murailles étaient solides; elle y avait donné asile aux débris des troupes confédérées; la mer libre assurait un ravitaillement indéfini. Tarente pouvait donc nourrir l'espoir d'un retour de fortune en soutenant un siége prolongé, et une armée de secours se formait en Messapie. Mais les intrigues se croisaient dans tous les sens autour de la malheureuse cité, paralysaient la résistance et devaient forcément entraîner sa chute. D'une part, ceux que Pyrrhos avait exilés étaient rentrés en armes sur le territoire tarentin, en prenant le nom de Philoromains, s'étaient saisis d'un château-fort de la campagne et de là entretenaient des correspondances en ville. D'un autre côté, une flotte carthaginoise était venue mouiller dans le port extérieur. Elle affirmait aux Romains qu'elle venait leur prêter le concours stipulé par le traité entre Rome et Carthage, conclu en 279, en établissant un blocus maritime devant la ville; mais en même temps l'amiral qui la commandait engageait les habitants à se donner à lui, en invoquant la protection et la suzeraineté des Kenânéens occidentaux. Enfin Pyrrhos, en partant, avait laissé Milon occupant la citadelle avec un corps d'Épirotes. Ce fut sa trahison qui trancha cette situation prodigieusement embrouillée. Il venait de recevoir la nouvelle de la mort de son roi, qui avait péri dans une misérable échauf-

fourée de rue à Argos. Se sentant ainsi livré à lui-même, il ne se préoccupa que de ses intérêts personnels, en véritable condottiere. Gagné par l'or du consul, une nuit il introduisit les Romains dans la forteresse, qu'il leur livra avec l'arsenal, tandis que lui-même s'embarquait avec ses soldats pour l'Épire. Tarente vaincue n'avait plus qu'à se soumettre. Rome lui laissa ses lois avec une liberté nominale, sous le titre de cité fédérée. Mais elle dut payer une énorme contribution de guerre, livrer ses armes et ses vaisseaux, raser elle-même ses remparts et recevoir une légion en garnison permanente dans son acropole.

« Tarente vaincue, que ne pouvait-on pas oser? » Cette phrase des historiens latins est pour l'indépendance tarentine la plus belle oraison funèbre; elle la lave de toutes les accusations de faiblesse et montre ce que c'était dans l'opinion romaine que d'avoir abattu une telle rivale. L'abondance du butin fait à Tarente fut telle que le cours des métaux précieux changea brusquement à Rome. C'est à la suite de cet événement que le Sénat se décida à faire pour la première fois frapper une monnaie d'argent, chose à laquelle il s'était jusqu'alors refusé. Une limitation des droits de souveraineté intérieure, qu'avaient jusqu'alors gardé les cités fédérées, fut la première conséquence d'une semblable décision, qui impliquait toute une révolution politique et économique. En adoptant le monnayage de l'argent, Rome se le réserva pour toute l'Italie comme un privilége exclusif, et interdit à ses soi-disant confédérés la fabrication des espèces de ce métal, qu'ils avaient jusqu'alors émises librement. Les villes revêtues de ce titre n'eurent plus la faculté de faire que de la petite monnaie d'appoint en cuivre. Tarente dut donc renoncer à la frappe de ces beaux *nomes* ou didrachmes d'argent, de si excellente qualité, qui chaque année sortaient en grande quantité de son hôtel des monnaies, et auxquels le commerce ac-

cordait un cours de faveur sur tous les marchés de l'Italie et des côtes de l'Adriatique.

Léonidas de Tarente, un des plus charmants poètes de l'Anthologie, émigré en Grèce à la suite des événements que je viens de raconter, faisait écrire sur son tombeau : « Je gis bien loin de la terre italienne et de Tarente, ma patrie, et cela m'est plus dur que la mort. » Parmi les captifs emmenés de la ville se trouvait un enfant avec sa mère. Il grandit dans l'esclavage, adopta l'usage de la langue latine, en gardant le génie naturel de la race grecque. Quand il eut l'âge d'homme, son maître l'affranchit, en voyant ses rares facultés. Ce fut Livius Andronicus, qui dota Rome de la poésie dramatique, jusqu'ici inconnue à sa rudesse dédaigneuse des arts. Peu après, le créateur de l'épopée latine, Ennius, naquit sur l'ancien territoire tarentin, à Rudiæ dans la Messapie, aujourd'hui Rugge, près de Lecce. Les vaincus civilisaient leurs vainqueurs.

VI

En se soumettant à Rome, Tarente avait été rangée dans la classe des fédérés maritimes, qui étaient dispensés de contribuer au recrutement des légions, mais devaient fournir à la république suzeraine des vaisseaux et des matelots. Mais on l'avait dépouillée de sa belle flotte, et il résulte d'un passage de Polybe qu'on ne lui avait permis de reconstruire, pour les tenir à la disposition de Rome, que des bâtiments de guerre d'un très faible échantillon. La première Guerre Punique, qui survint bientôt après, apporta quelque soulagement dans sa condition. Obligée d'improviser de grandes flottes pour tenir tête aux Carthaginois sur mer, la cité reine eut besoin des habiles marins des villes de la Grande-Grèce. Elle invita donc Tarente à armer

de nouveau des trirèmes et des quinquérèmes, et les galères tarentines combattirent avec honneur dans plusieurs circonstances de ce genre. La lutte contre Carthage avait été acceptée comme nationale par tous les Grecs de l'Italie, et les Tarentins n'avaient pas oublié qu'au moment le plus critique de la guerre de Pyrrhos, les Phéniciens d'Afrique, toujours prêts à la destruction des cités maritimes des Hellènes, avaient fait contre eux un traité d'alliance offensive et défensive avec Rome, ni qu'une flotte carthaginoise avait joué un rôle plus que louche dans les derniers moments d'agonie de leur indépendance.

Il en fut autrement dans la deuxième Guerre Punique. Les intérêts commerciaux de la ville avaient reçu un coup des plus sensibles par le développement que les Romains s'étudiaient à donner au port de Brundisium, terme de la Voie Appienne, depuis qu'une colonie de droit latin y avait été établie en 244, avant même que la première guerre contre Carthage ne fût terminée. D'ailleurs, une fois que Rome n'avait plus eu besoin des services des Tarentins, elle avait recommencé à les traiter durement et surtout avec insolence, et ceux-ci dévoraient les affronts en silence, frémissant au souvenir de leur liberté perdue. Après la bataille de Cannes, il se trouva beaucoup de Tarentins parmi les prisonniers de l'armée romaine. Hannibal les mit tous en liberté et les renvoya chez eux comblés de dons, en les chargeant de dire qu'il rendrait l'indépendance à Tarente si elle voulait se déclarer pour lui. L'année suivante, après avoir échoué dans ses tentatives pour prendre par surprise Néapolis et Cumes, Hannibal, qui avait absolument besoin d'un port pour communiquer avec Carthage et en recevoir des secours, se présenta devant Tarente, dont les remparts avaient été relevés pendant la première guerre punique. Il campa plusieurs jours au Galèse, espérant que la ville lui ouvrirait ses portes. Mais l'alliance avec les Carthaginois était pour des Grecs quelque chose de tellement contre

nature, que les Tarentins ne purent encore s'y résoudre. Il fallut pour les jeter dans les bras d'Hannibal un acte d'odieuse cruauté des Romains.

Ceux-ci, depuis le commencement de la guerre, s'étaient fait donner des otages qui leur répondissent de la fidélité des villes grecques ; on les gardait à Rome dans l'Atrium Libertatis. Dans le nombre étaient treize jeunes gens des premières familles de Tarente. Ceux-ci, en 212, à l'instigation d'un de leur compatriote, nommé Philéas, parvinrent un jour à s'évader ; mais on les reprit à Tarracina, on les ramena à Rome, et après les avoir battus de verges sur le Comitium on les précipita de la Roche Tarpéienne. Ce fut un cri d'horreur chez les Tarentins quand ils apprirent cette féroce exécution. Résolus à en tirer vengeance, ils appelèrent, à l'insu des Romains, le grand capitaine carthaginois. A un jour convenu, quand Hannibal eut rétabli son camp sur le Galèse. les gens de Tarente se jetèrent sur la garde romaine des portes et introduisirent dans la ville les troupes de Carthage. Tout ce que l'on put rencontrer de Romains dans la cité fut mis à mort. Mais le préteur M. Livius eut le temps de se jeter dans la citadelle avec la plus grande partie des soldats légionnaires.

L'occupation de Tarente relevait la situation d'Hannibal au moment où elle paraissait désespérée. Thurioi et Métaponte suivirent immédiatement l'exemple de leur grande voisine et se déclarèrent aussi pour les Carthaginois. C'était un renouvellement de la guerre, qui menaçait de s'éterniser quand on avait pu croire qu'elle allait finir. Hannibal, du reste, tint fidèlement sa parole aux Tarentins et leur rendit tous les droits de la plus complète autonomie. Pour marquer la reprise de son indépendance, la ville se hâta de frapper de la monnaie d'argent et même d'or, comme elle l'avait fait à une époque antérieure. C'était là, dans les idées du droit public des anciens, la plus haute affirmation d'une souveraineté pleinement indépendante ; Rome inter-

disait à tous ses alliés la fabrication des espèces d'or, même hors de l'Italie, et voyait dans l'exercice de ce droit le défi le plus ouvert à sa suprématie. Que le monnayage d'or de Tarente ait recommencé momentanément lors de l'occupation de la ville par les Carthaginois, c'est ce qu'établit un fait curieux des antiquités de notre pays, qui a été constaté dernièrement par un numismatiste aussi savant que modeste, M. Ernest Muret. Un des peuples du nord-ouest de la Gaule, les Ambiani, c'est-à-dire les gens d'Amiens, se mit, dans les environs de l'an 200 avant notre ère, à frapper des espèces d'or, et il le fit en copiant, très exactement au début, des monnaies de Tarente de même métal. Comment les statères tarentins ont-ils pu parvenir jusque sur les bords de la Somme vers ce moment, et cela en quantité assez abondante pour y servir de prototype à la fabrication monétaire indigène? C'est ce qui ne peut absolument s'expliquer que par le retour dans ses foyers d'une troupe de ces mercenaires gaulois, qui formaient une grande partie de l'armée d'Hannibal, troupe qui aura reçu le payement de ses services à Tarente, en monnaies nouvellement frappées de la ville. On sait que les mercenaires de l'antiquité stipulaient toujours le payement de leur solde en espèces d'or. Et l'abondance des recrues fournies par la Gaule à l'armée carthaginoise, dans la seconde Guerre Punique, a exercé à ce moment une action considérable sur le monnayage gaulois. Ainsi, c'est alors que les Arvernes se mirent à copier l'or de Carthage, au lieu des statères de Philippe de Macédoine, qu'ils avaient imités jusque-là.

Cependant la citadelle de Tarente n'avait pas suivi le sort de la ville. Elle était tellement forte qu'il eût fallu un siège long et difficile pour s'en emparer. Hannibal ne voulut pas y immobiliser son armée. Il se contenta de la masquer et de la bloquer, espérant l'amener à composition quand elle se verrait dans l'impossibilité de recevoir aucun secours. A cet effet, il fit construire, malgré les sorties con-

tinuelles par lesquelles M. Livius cherchait à troubler les travailleurs, une puissante ligne de fortifications qui couvraient la ville contre la forteresse; et c'est alors que, voulant utiliser les vaisseaux des Tarentins que la garnison romaine de l'acropole empêchait de sortir du port intérieur, il eut l'idée hardie de les faire transporter dans le grand golfe, en passant par-dessus l'isthme peu élevé qui reliait la roche de la citadelle au continent. L'opération réussit, et la flotte tarentine, désormais mouillée dans le port extérieur, prit part au blocus de la forteresse, en même temps qu'elle détachait des navires pour le service des convois de l'armée punique. Si le sénat de Carthage avait voulu, il pouvait faire passer librement à Hannibal tous les renforts dont il avait besoin et le mettre en mesure de menacer de nouveau Rome elle-même. Mais rien ne fut fait ; la faction ennemie des Barcides continua à faire passer ses haines avant les intérêts nationaux les plus urgents.

Les choses restèrent en cet état à Tarente pendant près de trois ans. La ville était le point principal de ravitaillement d'Hannibal, et, pendant ce temps, M. Livius se maintenait dans l'acropole. Une espèce de trêve tacite avait fini par s'établir sur ce point entre les belligérants; elle n'était interrompue que lorsqu'une flotte romaine se présentait dans le golfe pour tenter d'introduire un convoi de vivres dans la citadelle. Une fois, P. Aquilius et M. Ogulnius, saisissant habilement le moment propice, parvinrent à déjouer la surveillance des Tarentins et à faire entrer par mer un renfort de mille hommes avec des approvisionnements abondants. Une autre fois, l'amiral de Tarente, Damocrate, détruisit la flotte commandée par Décius Quinctius, qui périt dans le combat. Enfin, en 209, après que la reprise de Capoue eut définitivement rejeté Hannibal et les Carthaginois loin de Rome, le vieux Fabius entreprit, pour couronner sa glorieuse carrière, de recouvrer Tatente.

Le fameux temporisateur, dont la prudence calculée avait

sauvé la République au moment de son suprême danger, se montra dans cette occasion aussi rapide de mouvements que son adversaire, aussi audacieux qu'un jeune homme. Il fallait d'abord éloigner de la ville le général carthaginois. Le corps d'armée stationné à Rhêgion reçut l'ordre de l'attirer de son côté en ravageant le Bruttium. A peine Hannibal était-il parti pour courir au secours de ses alliés, Fabius débarquait au sud de Saturium, emportait Manduria où il faisait quatre mille prisonniers, et se présentait devant Tarente, endormie dans une confiance trompeuse et presque dégarnie de troupes. Des intelligences avaient été pratiquées à l'avance avec un corps de Bruttiens qui faisait partie de la garnison. Ceux-ci se firent confier la garde d'une des portes extérieures du côté du continent, et, de nuit, l'ouvrirent à Fabius, pendant que Damocrate, avec les troupes tarentines, se portait vers la citadelle pour repousser une grande sortie de M. Livius. Les Romains étaient déjà dans la place avec des forces immensément supérieures, quand on s'aperçut de la trahison. Un combat de rues s'engagea, dans lequel une grande partie de la ville fut incendiée, et où les trois capitaines des Tarentins, Nicon, Damocrate et Philémène, périrent vaillamment, les armes à la main, avec le Carthaginois Carthalon. Les citoyens de Tarente se défendaient avec l'énergie du désespoir, et il fallut emporter quartier à quartier, maison à maison. Dans cette suprême bataille, où Tarente se montra à la hauteur de Sagonte, le carnage fut horrible de part et d'autre, car on se battait sans merci. Enfin, quand les derniers défenseurs armés de la liberté tarentine eurent succombé, Fabius, implacable, livra la malheureuse cité à la fureur de sa soldatesque. Rien n'échappa au sac et aux outrages ; les vierges sacrées du temple d'Athênê, électrisées par l'exemple de la vaillante Lysée, se précipitèrent du sommet de l'édifice, préférant la mort au déshonneur. La part du butin mise en réserve pour le trésor public monta à 3,000 talents

d'argent, en poids près de 14 millions de notre monnaie, et comme valeur réelle au moins cinq ou six fois davantage. Pendant ce temps, Hannibal, averti devant Caulonia du débarquement de Fabius, faisait force de marche pour secourir Tarente. Il n'en était plus qu'à quarante stades ou dix kilomètres environ, quand il apprit par des fugitifs échappés au désastre que la ville avait été prise dans la nuit. Rien n'était plus à tenter de ce côté, et il se replia sur Métaponte.

Après le pillage vinrent les châtiments réguliers. Tarente fut traitée presque aussi cruellement que Capoue. Tous ceux de ses sénateurs qui n'avaient pas trouvé la mort dans le combat, et que leurs opinions désignaient à la haine des Romains, furent battus de verges et décapités. On vendit comme esclaves trente mille citoyens ; plusieurs milliers d'autres furent envoyés en exil après avoir eu leurs biens confiqués, ou transportés en Étrurie. On rasa les fortifications de la ville, dont une grande partie demeura déserte et en ruines. Les plus importantes statues des temples furent emportées à Rome, entre autres l'Hercule de Lysippe, et la Victoire, d'un auteur inconnu, dont César devait faire ensuite le plus bel ornement de la Curia Julia. Les objets des trésors de ces temples eurent aussi le même sort, avec les tableaux de prix qui y étaient dédiés. Cependant, on dut laisser en place, faute de moyens suffisants de transport, le Zeus colossal de Lysippe, haut de quarante coudées. En outre, Fabius, par un sentiment de superstition, ordonna à ses soldats de ne toucher à aucune des images sculpturales qui représentaient les Olympiens dans une attitude menaçante : « Laissons aux Tarentins, dit-il, les dieux irrités. »

VII

Tarente était, à la suite de ces exécutions et du massacre qui les avait précédées, réduite au tiers de son ancienne population. Il n'y avait plus à craindre qu'elle se relevât. La rentrée des bannis du parti romain y fit succéder une terreur à une autre, les vengeances personnelles aux condamnations militaires. Enfin, après plusieurs mois de suspension de toutes les lois, Fabius jugea que l'expiation était suffisante pour le crime de s'être révolté contre Rome. Sur sa proposition, le Sénat romain rendit à Tarente les conditions de cité fédérée, mais en y fixant la résidence d'un préteur, qui tenait la citadelle avec une forte garnison. Et pour surcroît de précaution, l'on s'arrangea pendant de longues années pour tenir loin de la ville tous les jeunes gens en état de porter les armes, sous prétexte de service militaire comme auxiliaires. En outre, tout droit monétaire était enlevé à Tarente, même celui de frapper du cuivre pour la circulation locale.

En 123 avant Jésus-Christ, parmi les colonies de citoyens décrétées sur la rogation de Caïus Gracchus, une fut envoyée à Tarente sous le nom de Colonia Neptunia. Elle ne se confondit pas avec la ville grecque, qui garda sa position de fédérée, et elle paraît avoir occupé un quartier à part et fortifié, contigu au port ; car elle était rangée dans la classe des colonies maritimes. Tarente ne semble avoir pris aucune part à la Guerre Sociale, où la plupart des autres villes de l'Italie méridionale se laissèrent entraîner, et où Héraclée, sa voisine, eut beaucoup à souffrir. En 90, ses habitants reçurent en masse, par suite de la loi Julia, le droit de cité romaine, et elle fut constituée en municipe. Elle n'en conserva pas moins ses mœurs et sa langue, et,

au temps d'Auguste, Strabon remarquait encore qu'elle, Néapolis et Rhêgion étaient les trois seules villes de l'Italie qui fussent restées purement grecques.

Lors de la Guerre Servile, Tarente tint à distance les hordes de Spartacus et échappa au sort de sa voisine Métaponte. Comme toutes les villes qui avaient eu beaucoup à souffrir de l'oppression de la *nobilitas* et du gouvernement sénatorial, elle embrassa avec ardeur la parti de César contre Pompée, et le dictateur l'en récompensa en augmentant l'importance de la station navale dont elle était le siége. En 36, elle vit dans ses murs la dernière entrevue d'Octave et de Marc-Antoine, avant que le premier n'entrât en campagne contre Sextus Pompée, et le second contre les Parthes, leur réconciliation momentanée, ménagée par les soins d'Octavie, et le renouvellement du triumvirat pour cinq ans.

Sous l'Empire, Tarente n'a pas d'histoire. Néron y envoya une colonie de vétérans. Mais elle se dispersa presque aussitôt, ceux qui en faisaient partie ayant préféré vendre les terres qu'on leur avait attribuées, plutôt que de se donner la peine de les cultiver. Tout ce que nous avons à constater, c'est que si Tarente était encore une ville grecque au temps d'Auguste, elle se latinisa rapidement pendant l'ère impériale. Toute l'épigraphie de la ville est alors purement latine. Cette épigraphie, d'ailleurs, est jusqu'ici fort pauvre, si on la débarrasse des monuments forgés à plaisir; car l'industrie coupable des faussaires modernes s'est ici donné carrière avec un singulier développement. Tarente n'a donné jusqu'ici à la science qu'une seule inscription intéressante pour l'histoire. C'est un piédestal honorifique érigé à L. Junius Moderatus Columella, le célèbre écrivain agronome. Il fournit quelques indications pour la biographie de ce personnage du I[er] siècle de l'ère chrétienne, que l'on ne connait que par ses écrits. Sa naissance espagnole, soupçonnée des critiques, y est confirmée par ce fait qu'on

le donne comme appartenant à la tribu Galeria, celle dans laquelle étaient inscrits les citoyens des villes d'Espagne. Nous y voyons aussi que ce fut à titre de tribun de la VIe légion *Ferrata*, qui tenait alors garnison dans cette province, qu'il fit le séjour en Syrie auquel se rapportent plusieurs passage de ses livres. La localité peu éloignée de Ginosa, qui dépendait du territoire tarentin, a vu sortir, en revanche, de son sol un document assez intéressant pour la connaissance de la vie municipale sous le Bas-Empire, C'est une tablette de bronze qui se conserve au Musée National de Naples, et qui porte l'extrait de la délibération par laquelle, en 395 après J.-C., la municipalité du bourg de Genusia, sur la proposition de ses deux questeurs, adopta pour patron un personnage du nom de Flavius Successus Hornatus (*sic*). « Cette tablette, y est-il dit, lui sera présentée par les principaux notables et dédiée auprès des Pénates de sa maison. »

Lors des invasions barbares, Tarente suivit les fortunes du reste de l'Italie, et passa comme toute la Péninsule, après la déposition du dernier Empereur d'Occident, aux mains d'Odoacre, puis de Théodoric. Lorsque Bélisaire vint en Italie par l'ordre de Justinien, elle fut une des premières villes qui lui ouvrirent leurs portes. Elle était en pleine décadence et presque dépeuplée. Bélisaire chargea Jean, son lieutenant, de la fortifier et d'y établir de nouveaux colons. Mais Totila, quand il reprit l'offensive dans le midi de l'Italie, l'enleva par surprise, avant même le rappel de Bélisaire, et en fit sa principale place de sûreté. C'est là qu'il déposa son trésor et ses insignes royaux. Après la défaite de Totila par Narsès, Ragnaris, gouverneur goth de la ville, la vendit à prix d'argent aux Byzantins. Et à dater de ce moment, pendant plusieurs siècles, elle appartint à l'empire d'Orient, comme toute l'extrémité méridionale de l'Italie.

Lorsque, sous Justin II, l'exarque Flavius Longinus orga-

nisa le gourvernement de l'Italie byzantine, Tarente devint, comme Naples, Sorrente, Amalfi, Gaëte, le siége d'un duc relevant directement de l'exarchat de Ravenne. Cette ville ne fut pas touchée dans l'expédition que bientôt après Autharis, roi des Lombards, poussa dans les provinces les plus méridionales, à la suite de la prise de Bénévent, et qui le conduisit jusqu'à Reggio. C'est à Tarente que débarqua, en 663, l'empereur Constant II, lors de son imprudente et malheureuse expédition contre les Lombards. Lorsqu'après avoir échoué devant Bénévent il se retira par Rome et Naples, Romuald, duc de Bénévent, fils du roi Grimoald, s'attacha à sa poursuite, et le battit une dernière fois auprès de Reggio, d'où l'empereur passa en Sicile et se fixa à Syracuse, n'osant pas retourner à Constantinople. Romuald se retourna alors contre la terre d'Otrante et la Pouille, prit sans grande résistanee Tarente, Otrante et Bari, et les mit à sac. L'église de Saint-Pierre, à Bénévent, fut bâtie avec le butin de cette expédition. Mais la Pouille seule resta annexée au duché lombard de Bénévent ; le pays de Tarente et la Calabre, après le passage de l'armée d'invasion, retournèrent à l'obéissance des empereurs. Lorsqu'Astolphe, en 752, prit Ravenne et détruisit l'exarchat, la Calabre adjointe au Thème militaire de Sicile, gouverné par le stratigos résidant à Syracuse ; et il est probable qu'à ce moment Tarente, et les quelques places fortes qui restaient au César d'Orient dans la péninsule japygienne, se virent également rattachées à la même autorité.

Le VIIIe siècle tout entier fut, d'ailleurs, une époque de paix complète et de grande prospérité pour les provinces italiennes qui demeuraient comprises dans l'empire byzantin. On y parle seulement du poids de l'impôt de capitation, de la rigueur avec laquelle on le percevait et des agitations religieuses soulevées par la question du culte des images. Tout cela est bien peu de chose et n'empêche pas le contraste qui régnait alors entre l'état paisible des pos-

sessions byzantines et celui du reste de l'Italie. Le IX[e] et le X[e] siècle, au contraire, devinrent pour ces contrées un temps d'horribles souffrances et de dévastations, dont le littoral de la mer Ionienne ne s'est jamais relevé, par suite des incessantes incursions des Sarrazins.

C'est en 813 que les premiers corsaires musulmans, partis des ports de l'Afrique, firent leur apparition sur les côtes de l'Italie méridionale. La date a été très heureusement déterminée par M. Amari. Mais le danger devint surtout formidable et permanent lorsqu'Euphêmios, gouverneur de la Sicile, eut appelé pour le soutenir dans sa révolte contre l'empereur les troupes des Aghlabites de Kairoân, qui débarquèrent en 827 à Mazara et en 831, par la prise de Palerme, devinrent définitivement maîtres de toute la moitié occidentale de l'île, qu'ils devaient en moins d'un siècle conquérir intégralement par les soumissions successives d'Enna, en 858, de Syracuse en 870 et de Taormine en 900.

Jusqu'en 838, les ravages des musulmans sur le littoral italien se bornèrent à des courses rapides et isolées de piraterie. Cette année eut lieu la première entreprise sérieuse. A l'instigation des Napolitains, qui entretenaient avec eux des relations d'amitié, les Arabes de Sicile s'emparèrent à l'improviste de Brindisi, que détenait Sicard, duc lombard de Bénévent, le battirent lui-même à plate couture dans le voisinage et se retirèrent après avoir incendié la ville. L'année suivante ils revinrent, cette fois d'eux-mêmes, profitant des discordes intestines soulevées parmi les Lombards par la succession de Sicard et de la sécession de Capoue et de Salerne, qui venaient de se séparer de la principauté de Bénévent. L'amiral de Sicile, dont les chroniqueurs chrétiens transforment le titre de *sâheb-el-istoûl*, « maître de la flotte », en un nom propre Saba, s'empara de Tarente, d'où il pouvait commander le débouché de l'Adriatique. Deux ans après, en 840, le patrice Théo-

dose, amiral de l'empereur Théophile, se présenta devant la ville avec une nombreuse flotte grecque et perdit dans le golfe une grande bataille navale contre la flotte musulmane. Les soixante galères vénitiennes, que le doge Pierre Tradonico avait envoyées sur l'appel de son suzerain l'empereur de Constantinople, y périrent avec leurs équipages. Aussi, profitant de ce succès, les vaisseaux arabes allèrent-ils porter le ravage dans les eaux de l'Adriatique, jusqu'aux embouchures du Pô. En 842, ce fut au tour des musulmans de Crète, encore plus intrépides corsaires que ceux de Sicile, de faire pendant toute une année de Tarente le quartier général d'une de leurs bandes, commandée par un certain Abou-l-Fâr ou Abou-l-Fares, dont les chroniqueurs font Apolofar. Mais ils quittèrent bientôt la ville pour passer au service de Siconulfe, prince de Salerne, tandis que Radelgis, prince de Bénévent, appelait les musulmans de Sicile à titre d'auxiliaires à Bari, où ils s'établirent en maîtres et se maintinrent jusqu'en 870.

Louis II, roi d'Italie, ayant été appelé pour pacifier les affaires du midi de l'Italie, vint en 851 à Bénévent avec Gui, duc de Spolète, et établit un accord entre Siconulfe et Radelgis. Ce dernier livra à Louis les auxiliaires arabes sur lesquels il s'était jusqu'alors appuyé, et qui avaient fini par devenir la terreur de la contrée; et quand on les eut désarmés, on les massacra en trahison. A cette nouvelle, Abbâs-ibn-Fadhl, émir de Sicile, jura de faire peser une terrible vengeance sur les chrétiens d'Italie. Ayant rassemblé un formidable armement, il s'empara de Tarente en 852 et renforça puissamment la colonie musulmane de Bari, qui devint le chef-lieu des possessions sarrazines en terre ferme. Son chef, Mofareg-ibn-Sâlem, était un capitaine aussi vaillant et aussi féroce que rusé. En quelques années il sut, aux dépens des Byzantins et des Lombards, se tailler une vaste principauté, qui comprenait vingt-quatre villes fortes, dont Tarente, c'est-à-dire la presque totalité de la

Pouille, toute la Terre d'Otrante et une partie de la Calabre. Alors, exalté d'orgueil, il prit le titre de Sultan, rompit avec les Aghlabites d'Afrique et de Sicile, et déclara ne plus vouloir obéir qu'au Khalife Abbasside de Bagdad, ce qui équivalait à une déclaration de pleine indépendance.

Ce fut là ce qui le perdit, car ni le Khalife d'Afrique, ni l'émir de Sicile ne voulurent plus lui donner de secours quand éclata sur sa tête l'orage attiré par ses dévastations. Appelé par les cris de la Campanie mise à sac par les musulmans de la Pouille, Louis II, qui depuis quelques années était devenu empereur d'Occident, vint avec une nombreuse armée allemande, que renforcèrent les contigents de tous ses vassaux italiens, puis, établissant son quartier général d'abord à Bénévent et ensuite à Venosa, entreprit en 866 contre le sultan de Bari une guerre qui dura cinq ans. Basile le Macédonien, monté sur le trône de Constantinople en 867, conclut aussitôt après son avénement une alliance avec l'empereur d'Occident pour la libération de l'Italie, et coopéra à son entreprise en envoyant une flotte de cent galères grecques, sous le commandement de Nicêtas Oryphas, et en mettant en mouvement la marine de Venise. En 867, les Vénitiens, sous la conduite du doge Orso Partecipazio, décoré du titre de protospathaire, reprenaient Tarente et y restauraient l'autorité de l'empereur grec. Mais, dès l'année suivante, la ville redevenait musulmane; l'empereur Louis II la faisait assiéger en vain, après être parvenu, en 871, à s'emparer de Bari, qu'il réunit à son empire malgré les réclamations de Basile.

A peine l'empereur Louis avait-il pris la route du nord que, sur l'appel des colonies musulmanes de Calabre, qui ne s'étaient pas associées à l'orgueilleuse sécession du sultan de Bari, une armée de 30,000 hommes, envoyée directement par le Khalife de Kairoân, débarquait à Tarente sous le commandement d'un certain Abd-Allah, nommé wâli d'Italie. Après quelques succès, cette armée vint mettre,

dans l'automne de 871, le siége devant Salerne. Mais elle y fut exterminée par les milices italiennes des duchés de Spolète, Capoue, Salerne et Bénévent, sans coopération des Allemands. Malgré ce grave échec, la puissance musulmane, qui avait désormais son foyer principal sur le continent italien à Tarente, était redevenue en 875 aussi menaçante que jamais pour l'état de Bénévent et pour tous ses voisins. Le nouvel empereur d'Occident, Charles le Chauve, n'était pas en mesure de secourir le midi de la péninsule ; ce fut Basile, restaurateur de la puissance militaire de Byzance, qui assuma la tâche de cette protection, dans laquelle il trouvait l'occasion de reconstituer l'ancienne autorité de ses prédécesseurs.

En 876, le stratigos Grégoire débarquait à Otrante avec une armée grecque. Bari se donnait spontanément à lui et bientôt il avait recouvré une grande partie de la Pouille. Les désastres essuyés par les armes chrétiennes en Sicile, dans l'année 878, compromirent un moment ses conquêtes et en arrêtèrent les progrès. Mais en 880 la double destruction de la flotte musulmane de Crète dans le golfe de Corinthe par Nicêtas Oryphas et de celle d'Afrique et de Sicile à l'entrée du golfe de Lépante par l'intrépide amiral Mardaïte ou Maronite Nasar, changea la face des choses, en enlevant aux Arabes l'empire de la mer. Dans l'automne de cette année même, Nasar mit à la voile vers la Calabre, en emportant sur ses vaisseaux une armée dont les généraux étaient le protovestiaire Procope et Léon Apostypès. Au cap de Stilo, il détruisit une nouvelle flotte musulmane et acheva d'anéantir la marine sicilienne en en brûlant une dernière division en vue de Reggio. Après ces exploits, il débarqua les troupes qu'il amenait et alla faire, avant de rentrer en Grèce, une démonstration devant Palerme même.

Nasar parti, la division se mit entre les deux généraux de l'armée byzantine. Léon laissa volontairement écraser en Calabre Procope, qui périt dans le combat. Pour lui, il

prit Tarente au commencement de 881 et en emmena tous les habitants en esclavage, sans faire de distinction entre musulmans et chrétiens. Ce succès ne le mit pas à couvert de l'indignation de Basile contre la manière dont il avait abandonné son collègue. Léon fut rappelé et remplacé par Stéphanos Maxentios, qui arriva avec de nombreux renforts de l'armée de Cappadoce. Mais le nouveau général se montra tout à fait incapable, et en 885 l'empereur dut lui substituer dans son commandement le meilleur de ses capitaines, Nicéphore Phocas, le grand-père du personnage de même nom qui ceignit un peu plus tard la couronne impériale. Nicéphore amenait avec lui en Italie les légions du Thème d'Anatolie et les débris des Pauliciens de Téphrique, incorporés dans les armées impériales. En quelques mois, il enleva toutes les places où les musulmans avaient établi des colonies en Calabre. La libération du pays achevée, on en réorganisa l'administration et on fit des provinces réunies de nouveau à l'empire deux Thèmes militaires. La Pouille et tout le pays au nord de la Sila formèrent celui de Longobardie, la contrée au sud de la Sila, jusqu'au détroit de Messine, celui de Calabre, auquel fut adjointe Taormine, la dernière place forte que les Grecs possédassent encore en Sicile. Enfin l'empereur Basile, dans la dernière année de sa vie, envoya comme colons à Tarente 3,000 des esclaves que Daniélis lui avait légués avec ses vastes propriétés du Péloponnèse, et auxquels il avait rendu la liberté.

A un kilomètre au sud de la ville actuelle de Tarente, sur le bord de la mer extérieure, un emplacement jadis compris dans la cité grecque et dépourvu de toute ruine apparente au-dessus du sol, porte encore aujourd'hui le nom de Castel-Saraceno. Les écrivains tarentins des derniers siècles prétendent que là était dans l'antiquité le temple de Poseidôn, que l'empereur Romain Lécapène y fit succéder une forteresse, et qu'elle devînt un château des

Sarrazins. Mais tout ceci n'est qu'un pur roman, sans aucun fondement sérieux. Le seul fait réel c'est que, quelques années après l'usurpation de Romain, les musulmans, qui avaient repris sous le règne de Léon le Philosophe leur ascendant militaire, perdu sous Basile, se jetèrent avec une fureur inouïe sur toute l'Italie méridionale, et en particulier sur la péninsule japygienne, et parurent vouloir y exterminer la population chrétienne. En 925, l'armée guidée par Abou-Ahmed Djafar ibn-Obéid, après avoir dévasté toute la Calabre depuis les environs de Reggio, terminait sa campagne à Oria, qu'elle détruisait de fond en comble; deux ans après, en 927, ce fut le tour de Tarente. Les habitants en furent passés au fil de l'épée ou transportés comme esclaves en Afrique. La ville resta pendant quarante ans un monceau de ruines désertes.

C'est seulement en 967 ou 968 que l'empereur Nicéphore Phocas résolut de rebâtir Tarente, ne voulant pas qu'un emplacement aussi favorable demeurât abandonné et que les musulmans s'en fissent une place forte, ni qu'il tombât aux mains d'Othon Ier, l'empereur d'Allemagne, qui menaçait alors les possessions grecques d'Italie. Un des plus hauts personnages de la cour impériale, le magistros Nicéphore, envoyé dans le pays, choisit pour l'emplacement de la nouvelle ville la roche de l'ancienne acropole, dont il élargit l'assiette par de vastes remblais. Le terrain nouveau, artificiellement créé à cette époque, se reconnaît facilement encore aujourd'hui; il comprend tout le quartier entre la rue centrale et le Mare Piccolo, avec la place du marché près de la porte de Naples. Le remblai est presque complétement composé de débris arrachés aux ruines de la ville antique, qui servirent alors de carrière; on s'explique ainsi leur entière destruction. C'est aussi Nicéphore qui fit construire pour la première fois le pont à sept arches sur le goulet du Mare Piccolo et l'aqueduc de près de 40 kilomètres qui amène des montagnes dans la ville les

belles eaux de la source de Vallenza. Le pont a été depuis bien des fois remanié ; mais la partie inférieure de ses piles présente encore tous les caractères de la construction byzantine. La nouvelle cité fut peuplée d'habitants des campagnes voisines et de colons amenés de Grèce.

Au printemps de 982, Tarente fut encore assiégée et prise par Othon II, quand il tenta sa grande expédition de Calabre. Mais l'effroyable défaite que l'empereur éprouva bientôt après dans le voisinage de Stilo eut pour résultat immédiat le rétablissement de l'autorité byzantine dans toutes les provinces qu'il avait occupées. C'est alors qu'on réorganisa l'administration de l'Italie grecque, substituant aux deux Thèmes de Longobardie un seul gouvernement, dirige par un Catapan dont la résidence fut fixée à Bari.

Tarente, à la suite de sa reconstruction par Nicéphore Phocas, était de nouveau une ville entièrement grecque, où le grec était le langage prédominant. Aussi fut-elle une des dernières à demeurer fidèle aux empereurs de Constantinople, lors de la conquête du pays par les Normands. En 1040, Drogon, ayant battu les impériaux à Montepeloso sur l'Ofanto, marcha contre cette ville, mais il fut repoussé à Mottola dans un combat où périt le général grec Michel Cheirophatês. L'année suivante, le protospathaire Georges Maniacês, envoyé en Italie par Constantin Monomaque, fit de Tarente sa base d'opérations et bientôt battit ses adversaires entre Monopoli et Matera. Puis, lorsqu'en 1042 il se fut révolté contre son maître et eut assumé le titre d'empereur, les Normands vinrent l'assiéger dans Tarente; mais ce fut avec succès qu'il repoussa toutes les attaques des fils de Tancrède de Hauteville. Après quoi il s'embarqua pour aller se faire tuer misérablement en Orient. En 1063 seulement, Robert Guiscard parvint à s'emparer de Tarente.

Elle était donc encore aux impériaux lorsque, vers 1050, l'archevêque Drogon, successeur de l'Étienne qui avait été tué dans les rangs des Grecs, à la bataille de Montepeloso,

bâtit la cathédrale sur son emplacement actuel, après la découverte du corps de saint Cataldus. On voit encore, dans la nef de l'édifice qui a succédé à celui de Drogon, quelques beaux chapiteaux de colonnes en marbre blanc, d'un travail purement byzantin, qui proviennent de la construction primitive et sont décorés de l'aigle impériale. Saint Cataldus est le patron de Tarente, et un patron des plus vénérés ; il est bien peu d'habitants de la ville qui ne comptent parmi leurs noms de baptême celui de Cataldo. Mais de ce saint on ne sait qu'une chose positive, c'est qu'il était natif d'Irlande. Sa date même est tellement douteuse qu'elle flotte incertaine dans un espace de 600 ans. La tradition dominante dans l'église de Tarente le met au quatrième siècle, et les Bollandistes, au contraire, le reportent au dixième, supposant que son apostolat eut lieu dans le pays déchristianisé par les Sarrasins. D'après sa légende, qui est malheureusement toute fabuleuse, Cataldus aurait été dans son pays natal disciple de saint Patrice ; venu en Italie sur un ordre d'en haut, il aurait converti Tarente, encore en majorité païenne, et aurait ouvert la série régulière de ses archevêques. En tout cas, son origine irlandaise bien établie ne permet pas de le placer avant la seconde moitié du cinquième siècle, et il est remarquable que ce soit précisément en 493 que nous trouvions la première trace de l'existence d'une église tarentine complètement organisée ; c'est une lettre du pape saint Gélase à l'archevêque et au clergé de la ville. Tarente paraît avoir été une terre longtemps rebelle à la prédication du christianisme. Les prétentions de son église à une évangélisation par saint Pierre lui-même, assisté de saint Marc, lesquels auraient consacré Amasien archevêque en l'an 45, doivent être reléguées dans le domaine des fables. Pourtant Tarente eut déjà ses chrétiens et ses martyrs, Matthæus et Primus, au temps des persécutions ; mais on ne sait ni leur date, ni les circonstances de leur passion. Dans les dernières an-

nées du quatrième siècle, elle fut le berceau de la vierge Sophronie, dont saint Jérôme cite le nom comme exemple d'une vie passée dans la solitude et dans la prière.

VIII

A la mort de Robert Guiscard, la compétition entre ses deux fils, Roger et Bohémond, mit en péril l'existence de la domination nouvellement fondée des Normands. Ce fut le pape Urbain II qui fut choisi comme médiateur entre les frères ennemis ; il maintint Roger, quoique le cadet, en possession du duché de Pouille et de Calabre, et constitua la Terre d'Otrante en principauté séparée pour Bohémond, avec Tarente pour capitale. L'accord n'aurait probablement pas subsisté longtemps, si la première croisade n'était pas venue ouvrir une carrière nouvelle à l'inquiète et ambitieuse activité de Bohémond. Les exploits en Orient, qui le firent prince d'Antioche, n'appartiennent pas à l'histoire de sa principauté italienne, où il ne revint qu'en passant après ses deux captivités, pour lever des hommes et de l'argent. La seconde fois, en 1110, il mourut et fut enterré hors de ses États personnels, à Canosa, dans la Pouille, où son mausolée subsiste encore. C'est un véritable *turbeh* funéraire, d'une donnée tout orientale, attenant à la cathédrale. La forme en est celle d'un cube surmonté d'une pyramide dont la pointe se dérobe sous une étroite coupole, portée par un tambour élevé et octogonal. La construction est tout entière en marbre, dont l'éclatante blancheur fait ressortir la sombre patine de deux portes de bronze, aux compartiments encadrés d'imitations d'inscriptions coufiques. Ces portes très remarquables, dont le style est un mélange d'arabe et de byzantin, sont l'œuvre d'un artiste amalfitain du commencement du douzième siècle, nommé

Roger, qui y a mis sa signature. Elles portent une longue inscription latine d'une tournure singulièrement fière et pompeuse, au milieu des antithèses où se plaisait le goût du temps. En voici la traduction. Elle commence par des distiques élégiaques et se termine en vers léonins.

« Pourquoi le monde retentit de ce qu'a été la grandeur de Bohémond, la Grèce l'atteste et la Syrie le raconte. Il a vaincu celle-là; il a protégé celle-ci contre l'ennemi. Aussi les Grecs rient maintenant et la Syrie se désespère. Que cette joie de la Grèce et ces larmes de la Syrie soient pour toi, Bohémond, de justes motifs de salut!

« Bohémond a vaincu les richesses des rois et les forces des puissants, et il a justement mérité son nom (1). Car ce nom a retenti comme un tonnerre quand le monde succombait devant lui. Je ne puis l'appeler homme et je ne veux pas le dire dieu.

« Celui qui toute sa vie a cherché la mort pour le Christ, a mérité par là que la vie éternelle lui fût donnée après son trépas. Que la clémence du Christ lui accorde donc la grâce, après avoir été sur la terre son athlète fidèle, de continuer à le servir comme chevalier dans le ciel !

« Toi qui entres, regarde ces portes, lis ce qui y est écrit et prie pour que Bohémond reçoive une place dans les cieux. »

En visitant Canosa, j'ai été révolté du délabrement du mausolée du prince d'Antioche et de la scandaleuse exhibition qu'on y fait de ses restes. Pour quelques sous, le sacristain de la cathédrale soulève une dalle brisée du pavement et vous montre dans un trou humide, sous une sorte

(1) Pour faire comprendre ici le jeu de mots du poète, il est nécessaire de rapporter dans leur texte original les deux premiers vers de l'inscription :

Unde *boat mundus* quanti fuerit *Boamundus*,
Grecia testatur, Syria denumerat.

de treillage en fer, cinq ou six ossements, parmi lesquels deux tibias de taille gigantesque. C'est tout ce qui subsiste du héros de la croisade.

> Expende Hannibalem. Quot libras in duce summo
> Invenies?

Bohémond Ier eut pour successeur, dans ses domaines d'Italie et de Syrie, son fils Bohémond II. Celui-ci ayant été tué en 1131 près d'Antioche, Roger, premier roi de Sicile, s'empara de la principauté de Tarente au préjudice de Constance, fille du prince mort et fiancée à Raimond d'Aquitaine; il la donna à son fils, Guillaume le Mauvais. A l'avénement de celui-ci à la couronne, en 1154, Tarente fut un moment saisie par Tancrède, fils de Roger, duc de Pouille, qui se posait en compétiteur de Guillaume, avec l'appui de l'empereur Manuel Paléologue. Mais le roi de Sicile s'étant présenté devant la ville avec une armée, les habitants lui ouvrirent leurs portes en chassant les barons révoltés. Il donna alors l'investiture de la principauté à son fils Guillaume II, lequel plus tard, devenu roi à son tour, la céda, en 1177, à son frère cadet Henri. Celui-ci étant mort avant Guillaume, le roi, dans la dernière année de sa vie, donna la principauté à Tancrède, rappelé de la Grèce où il s'était réfugié à la suite de sa révolte. Celui-ci, un an après, usurpa la couronne sur Constance et son mari Henri VI de Souabe. Guillaume, fils de Tancrède, fut prince de Tarente pendant le règne de son père, et l'empereur Henri VI lui reconnut ce titre quand il prit possession du royaume de Sicile. Mais bientôt, l'ayant appelé à Palerme pour y recevoir son hommage, il le fit saisir par trahison. aveugler et mutiler de la façon la plus cruelle, et il réunit la principauté à la couronne. Les choses restèrent en cet état sous le règne de Frédéric II, qui séjourna quelque temps à Tarente, quand il revint de Jérusalem, et s'y fit construire un

palais au point culminant de la ville, nommé Rocca Imperiale, où est aujourd'hui l'église des Dominicains. Par son testament, il reconstituait la principauté de Tarente en faveur de son fils naturel Manfred; mais celui-ci préféra se faire roi, en usurpant la couronne sur Conrad.

C'est seulement en 1301 que la principauté fut rétablie comme apanage de Philippe, second fils de Charles II d'Anjou, et elle resta à sa descendance directe jusqu'en 1364. Le tombeau de Philippe, prince de Tarente et d'Achaïe, n'est pas à Tarente, dans la cathédrale de San-Cataldo, comme le disent les *Guides* de Murray et de Bædeker, qui induisent ici le voyageur à une recherche infructueuse ; c'est à Naples qu'il se trouve, dans l'église de San-Domenico Maggiore. Lorsque Louis, roi de Hongrie, tenta la conquête du royaume napolitain pour venger la mort de son frère André, assassiné à Aversa par ordre de sa femme, la reine Jeanne Ire, Tarente fut une des rares villes qui résistèrent au premier élan des envahisseurs. Vaillamment défendue par Matteo Boccarello et Geoffroi Larcher, elle repoussa toutes les attaques des Hongrois et donna le temps à la reine de ramener à Naples les troupes qu'elle avait été chercher en Provence. Jeanne avait alors épousé Louis de Tarente, frère cadet du prince Robert, qui prétendait à la couronne de Constantinople.

Le dernier des princes de Tarente de la maison d'Anjou, Philippe II, étant mort en 1364, sa souveraineté passa par héritage à son neveu, Jacques de Baux, fils de François, duc d'Andria. Mais l'année suivante, la reine Jeanne l'en dépouilla par les armes pour donner la principauté à son quatrième mari, Othon de Brunswick. Jacques revint avec Charles de Duras, désigné comme roi par le pape Urbain VI, et les Tarentins l'accueillirent avec empressement. Mais quand il mourut, en 1383, peu après avoir pris le titre nominal d'empereur de Constantinople et despote de Romanie, le roi Charles refusa l'investiture à son neveu et héritier

naturel, Raimond de Baux des Ursins, fils du comte de Nola, et remit Othon de Brunswick en possession de la principauté. Il en fut bientôt puni, car Othon appela à Tarente Louis d'Anjou, son compétiteur et l'y proclama roi. En 1399, Ladislas, fils de Charles de Duras, aidé de Raimond de Baux, termina la guerre par une bataille contre Louis II d'Anjou, livrée sous les murs de Tarente, auprès du Galèse. La ville se souleva aussitôt contre la garnison angevine et proclama prince Raimond, ce que l'ingrat Ladislas vit d'un fort mauvais œil. Aussi à peine Raimond était-il mort, en 1406, qu'il vint assiéger Tarente pour l'enlever à l'enfant encore en bas âge, Jean-Antoine, qui succédait à son père sous la tutelle de sa mère la princesse Marie d'Anguien, fille du comte de Lecce. Les Tarentins se défendirent avec acharnement, et après que le siége eut traîné en longueur, il se termina par un accommodement. Ladislas épousa la princesse douairière et celle-ci fit reconnaître la possession de la principauté à son fils. Parvenu à l'âge d'homme, Jean-Antoine de Baux des Ursins, dernier prince de Tarente, eut une part prépondérante dans les événements qui suivirent l'extinction de la dynastie des Angevins. Il contribua plus que .personne à l'expulsion de René d'Anjou et à l'avénement d'Alphonse d'Aragon. Jean-Antoine poursuivait contre les Angevins la vengeance de l'attaque sans provocation qu'en 1434 la reine Jeanne avait fait diriger contre lui par Louis d'Anjou, pour le dépouiller de ses États. Mais ensuite, persécuté par la haine de Ferdinand Ier, il passa dans le parti de la maison d'Anjou et soutint l'entreprise du duc Jean, fils aîné du roi René, auquel il fit gagner la bataille du Sarno. Après la retraite de Jean, en 1463, il fut assassiné par ses domestiques à Altamura. La principauté fit retour à la couronne ; elle comprenait alors, outre la terre d'Otrante, le pays de Bari jusqu'à Ruvo, Minervino, une grande partie de la Basilicate et le territoire de Rossano.

Dix-sept ans après, en 1480, Tarente trembla un moment de voir recommencer les épreuves qu'elle avait subies au IXe et au Xe siècle. Le 28 juillet, cent vaisseaux turcs apparaissaient à l'improviste devant Otrante. Une armée d'Osmanlis, commandée par le grand-vizir en personne, débarqua sans opposition et emporta la ville d'assaut, apres quatorze jours de siége. La flotte vénitienne avait suivi de loin celle des Turcs. Elle vit prendre Otrante, puis retourna à Corfou, sans avoir donné secours aux assiégés. Les Musulmans couronnèrent leur victoire par d'horribles cruautés. Le commandant de la garnison napolitaine fut scié entre deux planches ; l'archevêque et son clergé périrent dans des supplices raffinés. La population de la ville était de 22,000 habitants ; 12,000 furent massacrés, puis les vainqueurs choisirent dans le reste, pour être mis à la chaîne, ceux qu'on pouvait vendre à bon prix. Après ce premier succès, le sultan fit annoncer qu'en étendant ses conquêtes en Italie, il accorderait aux peuples la liberté de conscience, une exception d'impôts pendant dix années, et que les massacres commis à Otrante seraient punis. Quinze cents soldats chrétiens passèrent dans les rangs des Turcs. Ces événements désastreux jetèrent l'épouvante dans toute l'Italie. Tarente, qui se sentait la première menacée, mit à la hâte ses fortifications en état de défense et coupa par un fossé l'isthme qui la reliait au continent. Heureusement, une attaque du schah de Perse obligea Mohammed II à rappeler la plus grande partie de ses troupes pour les opposer aux Persans, ce qui sauva l'Italie.

Cependant le pape Sixte IV, plus effrayé que personne et croyant déjà voir le croissant sur les clochers de Rome, avait réclamé partout de prompts secours et parlé même de se retirer en France, si les puissances chrétiennes ne le sortaient de péril. Seul, Mathias Corvin, roi de Hongrie, répondit à cet appel. Il envoya à Rome 1,700 fantassins et plusieurs escadrons de cavalerie. Mais le royaume de Naples

se défendit lui-même et sut se débarrasser des envahisseurs. Alphonse, duc de Calabre, fils du roi Ferdinand, rappelé de Sienne, marcha contre les Turcs. Une garnison de 7,000 hommes, laissée à Otrante sous les ordres d'un pacha, promenait la dévastation dans tout le pays environnant. Alphonse la renferma dans la ville et en commença le siége. Au printemps de 1481, le grand-vizir, de retour à Avlona en Épire, y rassemblait une force de 25,000 hommes qu'il se disposait à conduire en Italie, quand la mort de Mohammed II, et la guerre qui éclata entre ses deux fils, détournèrent ce nouvel orage. Otrante, n'étant pas secourue, capitula le 10 août 1481, après être restée un an au pouvoir des infidèles. Plusieurs escadrons turcs passèrent au service du roi de Naples ; les autres sortirent de la ville avec les honneurs de la guerre et la promesse d'être renvoyés en Orient. Les milices tarentines avaient pris une part honorable à cette rescousse d'Otrante.

Lors de l'expédition de Charles VIII à Naples, la noblesse de Tarente voulut rester fidèle au roi Ferdinand, mais le peuple se souleva à l'approche du corps français envoyé pour prendre possession de la ville, et lui en ouvrit les portes. Après la retraite du roi de France, l'abandon des garnisons qu'il avait laissées derrière lui, la perte des châteaux de Naples, la capitulation d'Atella et la mort de Montpensier, elle fut la dernière à tenir pour Charles. Georges de Silly y soutint un long siége, encouragé par la population, qui ne voulait à aucun prix retourner sous la domination de la dynastie aragonnaise. Comme chacun prévoyait que les Français, laissés sans secours, seraient à la fin obligés de capituler, le vœu presque unanime des habitants était de se donner aux Vénitiens, afin de trouver à l'abri du drapeau de Saint-Marc la paix, la sécurité et de grands avantages pour leur commerce. Le 2 octobre 1496, l'étendard vénitien fut arboré sur les murs de Tarente. Dès le même jour, les magistrats offrirent la ville à la

République, en déclarant, qu'en cas de refus, plutôt que de se rattacher au royaume, les Tarentins ouvriraient leurs portes aux Turcs. Le Sénat de Venise hésita d'abord. Refuser un port de cette importance, c'était perdre une occasion qui ne se représenterait plus : l'accepter, c'était manquer à des engagements solennels et s'attirer les plus justes reproches de la part des autres membres de la ligue formée contre la France. Pour accorder ses scrupules avec ses désirs d'ambition, la Seigneurie envoya à Tarente un secrétaire chargé d'offrir, très secrètement, une grosse somme au commandant français, au moyen de quoi cet officier livrerait la citadelle aux troupes vénitiennes. Cet agent devait en même temps engager, par quelques paroles de conciliation, le peuple à se soumettre au roi Ferdinand, qui promettait une amnistie générale et même quelque réduction des charges publiques. Mais si les Tarentins persistaient dans leur résolution, l'envoyé du Sénat était autorité à prendre possession de la ville au nom de son gouvernement. Le 9 décembre, le commandant français consentait à rendre la forteresse aux Vénitiens, moyennant 12,000 ducats et un sauf-conduit qui lui permettait de rentrer en France avec sa garnison.

Cependant les Tarentins, voyant la chose tourner en longueur, s'étaient dégoûtés de la domination vénitienne. Des pourparlers eurent lieu avec les Turcs et en même temps avec le nouveau roi, Frédéric, qui venait de succéder à Ferdinand et qui conservait un parti peu nombreux dans la ville. Le prince fit si bien, que le 4 février 1497 il recouvra Tarente, le jour même où un officier turc se présentait pour en prendre possession au nom du sultan.

Quatre ans après, Frédéric était dépouillé de ses États par la coalition de Louis XII et de Ferdinand le Catholique; lui-même était emmené prisonnier en France, où il mourut à Tours. Son fils Ferdinand, duc de Calabre, s'enferma dans Tarente, où Gonzalve de Cordoue vint l'assiéger et le

contraignit à se rendre, en renouvelant l'entreprise d'Hannibal et en faisant traîner par terre des galères dans le Mare Piccolo, de manière à attaquer les remparts de mer de la ville de l'un et de l'autre côté. Gonzalve avait accordé à Ferdinand, par une convention formelle, le droit de se retirer librement; mais quand il le vit en son pouvoir, il viola sa parole et le fit conduire prisonnier en Espagne, pour éviter, disait-il, qu'il ne tombât aux mains des Français. C'est la nièce de ce Ferdinand, Charlotte d'Aragon, dont le mariage avec François de La Trémoille, vicomte de Thouars, mort en 1541, porta dans cette famille française le titre de prince de Tarente. Car, par une fortune bizarre, la ville fondée jadis par les Parthéniens de Sparte, a fourni à notre pays deux titres nobiliaires : l'un princier, appartenant à la maison de La Trémoille; l'autre ducal, créé par Napoléon pour le maréchal Macdonald.

Après la rupture entre Français et Espagnols, tandis que Gonzalve de Cordoue s'enfermait dans Barletta, en attendant de pouvoir prendre l'offensive, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, se présenta devant Tarente, espérant qu'elle se déclarerait pour le parti français; mais cette tentative fut déçue. Celle que Lautrec dirigea en 1527, de son camp devant Naples, contre la ville dont Charles-Quint venait de rebâtir la citadelle, fut également infructueuse. Sous Philippe II, Tarente fut le point de rassemblement d'une partie de la flotte avec laquelle Don Juan d'Autriche gagna la victoire de Lépante. Aussi, par représailles, les Turcs vinrent assiéger la ville en 1594; mais elle fut dégagée par Carlos d'Avalos, marquis de Pescara. Lors de la révolution de Naples de 1647, Tarente eut aussi son Masaniello. Ce fut un ancien soldat, nommé Giovan Donato Altamura, qui, acclamé capitaine du peuple, tint la ville en son pouvoir pendant plusieurs mois et finit par être pendu par les Espagnols.

A partir de cette date, l'histoire de Tarente n'offre plus rien de saillant. La ville suit les vicissitudes du reste du royaume napolitain. Sa vie est celle d'une petite cité de province, et les épisodes qu'elle peut offrir n'ont plus qu'un intérêt tout municipal.

IX

En allant pour la seconde fois à Tarente, au mois d'octobre de l'année dernière, mon objet était naturellement d'étudier sur les lieux la topographie de la ville antique, et les rares vestiges qui en subsistent.

Il y a quatorze ans, au lieu appelé Le Fornaci, au sortir de la porte de Lecce, j'avais vu, sur une étendue de près d'une centaine de mètres, le long du rivage de la mer extérieure, des restes encore importants d'habitations privées de l'époque romaine, construites en appareil réticulé où se mêlaient quelques pans de mur de construction hellénique. Ces ruines méritaient d'être conservées; on y voyait un certain nombre de salles basses, donnant sur la mer, dont la plupart avaient dû servir originairement de magasins, tandis que d'autres offraient les traces de décorations luxueuses, des revêtements de marbre à demi arrachés, des pavés de mosaïque ornementale subsistant en partie. Tout cela a été démoli pour fournir des matériaux à la construction du Borgo Nuovo. Les ouvriers y sont encore au travail et achèvent de faire disparaître les derniers pans de murailles.

Les fouilles que l'on creuse pour les fondations des maisons de ce Borgo Nuovo bouleversent complètement le sol de la région où se trouvait l'agora de la Tarente antique. Il est fort à regretter que le gouvernement italien n'ait pas fait surveiller ces travaux depuis le commencement par un

ingénieur. Un relevé des arasements de constructions anciennes qui ont été successivement mises au jour et détruites, si on l'avait fait soigneusement à mesure qu'elles étaient rendues à la lumière, aurait donné un plan presque complet d'une des parties les plus intéressantes de la cité des Parthéniens. Tout au moins serait-il indispensable de ne plus continuer la même négligence ; beaucoup de choses qu'il eût été précieux de noter et de connaître ont disparu sans laisser de traces ; mais d'autres se découvrent encore chaque jour, que plus tard on ne pourra pas reconstituer. Les études qui sont possibles aujourd'hui ne le seront plus dans quelque temps, et l'on regrettera alors d'avoir laissé échapper l'occasion qui se présentait.

On trouve beaucoup d'antiquités dans ces travaux ; on en exhume encore plus dans la nécropole de Murivetere ; mais les trouvailles ne sont pas suivies d'une façon régulière et attentive. Les objets exhumés se dispersent, se détruisent, ou sont envoyés à Naples sans certificat authentique de provenance. Comme la mode est actuellement parmi les amateurs aux antiquités données comme venant de la Grèce propre, le commerce napolitain, peu scrupuleux de sa nature, tend à prendre l'habitude de présenter comme de cette origine les belles pièces d'art hellénique qui lui arrivent de l'Italie méridionale, source aujourd'hui démodée. Les marchands athéniens, quand ils viennent maintenant à Paris ou à Londres, ont soin de passer par Naples et par Rome pour s'y approvisionner d'objets qu'ils céderont ensuite à grand prix aux collectionneurs, comme découverts à Athènes ou à Corinthe. Je vois à Tarente une délicieuse figurine de bronze, du travail grec le plus fin du commencement du cinquième siècle, représentant un jeune héros cuirassé ; elle avait été trouvée depuis peu, et l'on me dit qu'elle était déjà vendue à un célèbre négociant romain d'antiquités et d'objets d'art. Quelques semaines après, en arrivant à Rome, un de mes premiers soins est d'aller voir ce négociant. Après

m'avoir montré différentes antiquités, il ouvre précieusement un étui et me dit : « Voyez la merveille que je viens de recevoir d'Athènes, trouvaille attique incontestable. » C'était la statuette de Tarente. Avis aux amateurs et surtout aux savants qui pourraient être tentés de raisonner sur des provenances de ce genre (1). Celles que l'on attribue à la Grèce doivent être désormais soumises à la plus sérieuse vérification, et n'être acceptées que sur des témoignages vraiment dignes de foi.

Il n'y a à Tarente ni musée ni collection particulière, excepté de médailles, à part les deux petites séries d'objets anciens formées par MM. F. Leuzzi et L. Lo lucco. Le seul cabinet d'antiquités un peu important qui existât autrefois dans la ville, celui du chanoine Ceci, qu'allaient visiter tous les étrangers de passage, est aujourd'hui dispersé par suite de la mort de son possesseur. Tout ce qui avait quelque valeur a été vendu pièce à pièce par les héritiers. Ce qui reste, et que j'ai examiné, consiste principalement en faux grotesques, que quelque industriel du crû fabriquait pour le bon chanoine. Il y a là certains vases à figures rouges, *peints à l'huile*, avec des éléphants, en souvenir de Pyrrhos, qui sont vraiment bien amusants.

Cependant j'ai pu me procurer à Tarente quelques beaux fragments de terres cuites, qu'à mon retour j'ai fait entrer au Musée du Louvre, et qui ouvrent une série nouvelle dans cette classe d'antiquités. Ils consistent dans une antéfixe

(1) Un bas-relief archaïque de marbre, représentant Hercule qui décroche ses flèches, est conservé à Paris, dans la collection d'un savant amateur hellène, comme trouvé à Corinthe. On s'en est servi pour déterminer les caractères de l'ancienne école corinthienne de sculpture. Or, ce bas-relief provient du cabinet de Moustapha-Fazyl-Pacha, qui l'avait acheté à Naples chez le marchand Barone. La prétendue provenance de Corinthe est donc un pur roman, avec lequel on a surpris la bonne foi du possesseur actuel. Ceci n'empêche pas, du reste, le bas-relief d'être de travail grec et fort intéressant.

décorée d'un masque de Pan, dont le modelé est remarquable par sa fermeté et sa précision ; en têtes et en débris de statuettes de dimensions considérables, les unes et les autres profondément retouchées à l'ébauchoir après être sorties du moule. Ces fragments présentent tous les caractères de la plastique grecque du quatrième et du troisième siècle. Il y a surtout une tête qui rappelle de la façon la plus étroite le magnifique profil de Dionysos barbu placé sur les monnaies de Naxos de Sicile à l'époque culminante de l'art, et qui supporte sans désavantage ce périlleux parallèle. Les coroplastes tarentins, dans les fragments dont je parle, témoignent d'une manière propre, et, chose très rare en Italie, au lieu de suivre avec une servilité plus ou moins adroite les types sortis des mains des modeleurs de l'Attique ou de la Béotie, ils savent créer des compositions et des types dont ils sont les inventeurs. C'est là ce qui distingue absolument les terres cuites de Tarente de celles de l'Apulie et de la Campanie, lesquelles ne sont que trop souvent de simples surmoulés des terres cuites de la Grèce propre. La plupart des têtes que j'ai recueillies et d'autres analogues, aussi sûrement tarentines, que j'ai retrouvées depuis à Paris, dans les collections du Cabinet des médailles, où elles étaient parvenues sans qu'on en connût l'origine, ont été exécutées isolément, pour être suspendues comme offrandes votives. Il est une particularité qui leur est commune à toutes, c'est le développement singulièrement ample et quelque peu théâtral de la coiffure, les grandes couronnes ornées de grosses fleurs en rosace qui surmontent les cheveux des têtes viriles aussi bien que de celles des femmes. Nous reconnaissons ici l'empreinte de la recherche d'une magnificence quelque peu exagérée, de la profusion d'un luxe pompeux qui était un des caractères du goût tarentin, surtout après Archytas. C'est un goût de même nature que nous voyons déployé dans la couronne d'or grecque et votive du musée de

Munich, laquelle a été découverte à Armento, dans la Basilicate, et, d'après cette provenance, doit être considérée comme une œuvre tarentine.

Cette couronne de Munich et les admirables bijoux trouvés à Tarente, que possède le Musée National de Naples, montrent suffisamment ce qu'étaient le style et l'habileté des orfèvres grecs de cette ville. Ses médailles sont depuis longtemps admirées comme offrant quelques-uns des spécimens les plus parfaits de l'art monétaire chez les Grecs, art qui florissait avec un éclat tout particulier dans les cités helléniques de l'Italie méridionale et de la Sicile, qui y était même plus développé que dans la Grèce proprement dite. On n'a pas de semblables graveurs de monnaies sans être arrivé à un haut degré de perfection dans la sculpture. C'est à un Tarentin, Léonidas, qu'est due l'épigramme sur la fameuse *Vache* de Myron, la pièce la plus exquise dans sa brièveté qu'une œuvre de l'art ait inspiré à la poésie grecque :

« Non, Myron ne m'a pas sculptée, il ment; mais, tandis que j'étais à paître, m'ayant chassée du troupeau, il m'a attachée sur ce socle de pierre. »

Nombreux sont les chefs-d'œuvre que les écrivains antiques signalent comme ayant été commandés par les Tarentins aux plus grands maîtres des écoles doriennes de sculpture, soit pour orner leur ville, comme l'*Europe sur le Taureau* de Pythagoras de Rhégion, contemporain des Guerres Médiques, l'*Hercule* et le *Jupiter* de Lysippe, soit pour les dédier dans les grands sanctuaires de la Grèce, comme les groupes d'Agéladas d'Argos et d'Onatas d'Égine, à Delphes, l'*Hercule* de Nicodamos l'Arcadien (fin du cinquième siècle), à Olympie Tout cela atteste combien le sentiment du grand art était développé chez ce peuple. Pourtant l'histoire n'a conservé le nom d'aucun sculpteur de Tarente, tandis qu'elle nous a transmis ceux d'un grand nombre de musi-

ciens, de poètes dramatiques et de philosophes natifs de cette ville. Mais, dans le silence des sources littéraires, les monuments nous permettent dès à présent d'entrevoir l'existence d'une école tarentine dans les arts plastiques, école imbue d'esprit dorien et dont l'influence a été très considérable sur les peuples italiotes. A cette école je n'hésite pas à attribuer trois morceaux merveilleux de sculpture, qui représentent trois époques différentes de son développement (1).

C'est d'abord une jambe de bronze trouvée à Tarente même et possédée par un des amateurs les plus distingués de Paris, M. Eugène Piot ; elle a figuré à l'Exposition des Alsaciens-Lorrains et dans les galeries historiques du Palais du Trocadéro en 1878. C'est une œuvre du premier quart du cinquième siècle, le fragment de la statue, de grandeur naturelle, d'un homme armé, peut-être d'un hoplitodrome. Le modelé en est fin, nerveux, bien enveloppé, tout à fait dans le sentiment des statues d'Égine, dont ce bronze supporterait parfaitement le voisinage. Le masque de Gorgone, dont le haut de la cnémide est orné, trahit le désir, curieux à cette époque, d'embellir cette tête, représentée presque toujours alors comme hideuse et grimaçante,

Le second morceau représente l'art du milieu du cinquième siècle, parvenu à sa suprême perfection, empreint d'une grandeur qui plus tard ne sera plus égalée, l'art du temps où Polyclète florissait à Argos et Phidias à Athènes. C'est le prétendu buste de *Platon* du musée de Naples, découvert à Herculanum, dans cette Villa des Papyrus que M. Comparetti, dans un ingénieux mémoire, vient de nous

(1) Je ne parle pas ici d'une statuette d'Apollon en bronze, trouvée à Tarente, du style le plus archaïque, remontant certainement au VII[e] siècle, que possède à Paris; M. Constantin Carapanos. C'est un morceau très intéressant pour l'archéologie, mais d'un art singulièrement grossier encore et d'une technique rudimentaire.

révéler comme celle de Calpurnius Piso Cæsonianus, le beau-père de César. Quand on examine attentivement l'original, comme je l'ai fait encore tout récemment, il est facile de reconnaître que c'est le débris d'une statue de bronze mise en pièces, que l'on a ensuite coupé pour pouvoir le monter en buste, dans l'antiquité, comme un fragment précieux, une œuvre de maître. Il y a longtemps que l'on a reconnu que ce n'était en aucune façon un *Platon*, mais la tête d'un dieu. L'opinion la plus généralement admise parmi les archéologues y voit un *Bacchus* du type barbu ; mais je ne saurais la partager. Pour moi, c'est un *Poseidôn*, exactement tel que nous le voyons dans un certain nombre de peintures de vases à figures rouges de style sévère ; l'agencement de la coiffure est ici tout à fait caractéristique. Maintenant la statue dont provient ce buste représentait certainement le dieu assis, tendant ses bras à un personnage de plus petite taille que lui, placé à la gauche de ses genoux, vers lequel il tournait la tête en la penchant avec une expression vraiment divine de tendresse grave et pénétrée. Or, c'est là précisément l'attitude de *Poseidôn* dans un groupe reproduit sur le revers d'une admirable monnaie d'or de Tarente ; le personnage auquel le dieu y tend les bras est son fils Taras, encore enfant. Je ne crois pas possible de douter, quand on place l'un à côté de l'autre le buste et la monnaie, que celui-là ne soit le débris du groupe qu'a copié le graveur de celle-ci. Ce groupe devait être placé dans quelqu'un des édifices de la Tarente grecque, peut-être dans le temple de Poseidôn, qui était le principal de la ville. Il aura été brisé par la soldatesque dans le sac ordonné par Fabius ou dans quelque accident de transport à Rome, mais on en aura recueilli et conservé la tête, d'abord comme un trophée, plus tard comme un objet d'art de la plus haute valeur.

En troisième lieu, comme type de la sculpture de Tarente et de la région voisine de la seconde moitié du quatrième

siècle, je place une figurine de bronze appartenant à M. Gréau, de Troyes, qui a été justement admirée au Palais du Trocadéro. Une simple statuette, dans ses petites dimensions, peut être quelquefois une grande œuvre d'art; et c'est ici le cas. Trouvé entre Tarente et Métaponte, le bronze de M. Gréau est expliqué par la numismatique de cette dernière ville ; il en représente le fondateur, *Leucippos*, tel que sa tête est figurée sur les monnaies métapontines. C'est un guerrier debout, un capitaine qui commande à ses troupes. Sa poitrine large et bombée est recouverte d'une cuirasse de métal, dont les deux pièces, reliées par des agrafes latérales et par deux bretelles placées sur les épaules, épousent le modelé du corps. Des bandelettes de cuir formant lambrequins protègent le haut des bras et les cuisses ; des cnémides recouvrent les jambes, et sur la tête est posé le casque percé de deux trous pour les yeux, *aulopis*, qu'au moment du combat on rabattait sur la figure et qu'en temps ordinaire on portait levé, de manière à laisser la face à découvert. La pose du personnage est naturelle en même temps que digne et noble. Le modelé est large et simple ; la tête surtout, levée et en mouvement, est d'un superbe caractère. L'ombre du casque et les épaisseurs sommairement massées de la barbe concentrent l'attention sur la partie expressive du visage, sur les yeux profonds et pleins de pensées, le nez ferme et droit, les joues comme martelées par les fatigues subies et la bouche entr'ouverte sous une moustache fièrement tordue. Quand on voit une photographie de ce bronze, il faut un certain effort pour se rappeler que c'est une statuette de moins de 25 centimètres, et non pas une statue.

Pour ce qui est de la peinture céramique, à laquelle appartient toujours une place importante dans l'art des cités grecques, Tarente se révèle à nous comme ayant été, dès le sixième siècle, un centre considérable de fabrication qui expédiait ses produits au loin dans l'Italie. Parmi les

vases à figures noires sur fond rouge qui ont été découverts dans les nécropoles de l'Étrurie, il est une classe particulière qui se distingue à son style et à la forme des lettres grecques dans les inscriptions explicatives qui y accompagnent les personnages ; c'est ce que Gustave Kramer a appelé les *vases doriens*, sans chercher à déterminer avec plus de précision leur origine. Mais le type d'écriture des inscriptions de ces vases est celui qui était en usage à Sparte, que Tarente avait emprunté à sa métropole, et qui n'était employé dans aucune autre ville de l'Italie. Nous avons donc positivement des *vases tarentins de vieux style* constituant un type à part dans la céramique grecque d'ancienne époque, comme les vases corinthiens (si multipliés à Tarquinies et à Cæré), les vases de Cumes, ceux de Locres, et les vases des villes achéennes de la Grande-Grèce.

Je n'ai pu voir à Tarente même, ni dans les musées de l'Europe, avec une provenance tarentine certaine, rien qui représentât la fabrication céramographique de cette ville à la plus belle époque, au temps des peintures rouges de grand style sur fond noir. Les caractères propres à la poterie peinte de Tarente pendant cette période sont encore inconnus pour moi. Il me semble pourtant qu'on pourrait arriver à les retrouver en étudiant les vases de style grandiose qui se rencontrent dans les tombes des villes apuliennes, comme Canosa et Ruvo ; car leur provenance tarentine est très probable. Tout ce que j'ai pu voir de vases peints authentiques dans différentes mains à Tarente, appartient à la classe bien connue des poteries apuliennes de l'âge des compositions compliquées et des décorations surchargées, ainsi que de celui de la pleine décadence. Ceci a confirmé pour moi ce que je soupçonnais depuis longtemps déjà, c'est que les vases de l'Apulie et de la Basilicate sont en réalité des vases tarentins. Je ne veux pas dire par là qu'il n'ait pas existé alors, dans la

seconde moitié du quatrième siècle et dans le troisième, des centres de fabrication locale en dehors de Tarente. Il est certain, dans tous les cas, qu'il y en avait un à Ruvo, où l'on a découvert des fours de potier, et près d'un de ces fours l'outillage d'un peintre de vases, le broyon à couleurs, le pot de noir et celui de rouge, le tout actuellement conservé dans la célèbre collection Jatta, à Ruvo même. Mais c'était Tarente qui donnait la mode aux Apuliens et aux Lucaniens; c'est de cette ville que sortaient les potiers grecs qui allaient s'établir au milieu des populations indigènes, soumises à son influence civilisatrice.

D'autres circonstances témoignent encore de l'exactitude de cette hypothèse. La paléographie des inscriptions des vases apuliens est purement tarentine, employant un caractère, un signe d'aspiration que les Tarentins avaient gardé et auquel les autres Grecs avaient renoncé depuis qu'ils avaient adopté, à l'exemple des Athéniens, l'H et l'Ω. Ce n'est pas un goût particulier aux Apuliens qui y a fait appliquer un style fastueux, d'une exubérante richesse, car les sujets dans lesquels il se déploie, empruntés pour la plupart aux poètes tragiques de la Grèce ou aux conceptions des mystères helléniques, n'ont pas été choisis par des Italiotes, mais par des Grecs, dans le sens de la mode littéraire et religieuse qui régnait alors chez eux; ce goût est celui du luxe pompeux des Tarentins, qui a frappé tous les anciens. Il faut encore reconnaître une coutume, signalée par les sources littéraires comme un héritage emprunté par Tarente à la mollesse luxueuse de Sybaris, dans ces vêtements couverts de broderies compliquées, constellés de bractées de métal estampé, dont nous y voyons tous les personnages importants revêtus. On a remarqué que les représentations de sujets comiques sont particulières aux vases de l'Apulie et de la Basilicate. Mais ces représentations n'ont pas le même caractère que les scènes empruntées à la comédie athénienne ou sicilienne

sur d'autres classes de monuments. Elles ont un accent plus trivial et plus grotesque, qui correspond exactement à ce qu'on nous dit des *phlyaques* de Tarente, farces d'un genre burlesque qui faisaient les délices des Tarentins et qu'avait inventées un d'entre eux, le poète Rhinthon. Et parmi ces sujets comiques on peut en noter qui sont directement en rapport avec les traditions de la cité. Telle est la peinture bien connue du recueil de Tischbein, qui représente un *phlyax* coiffé d'un bonnet épais et chevauchant sur un grand poisson. Ici le doute n'est pas possible, l'acteur brulesque joue le rôle de Phalanthe, porté sur le dauphin qui le sauve du naufrage et coiffé de son fameux bonnet de fourrure.

Les peintures de vases apuliens et tarentins appartenant à cette classe ont un véritable intérêt pour l'histoire littéraire, en ce qu'elles nous font connaître quels étaient les sujets habituels des grosses farces qui constituaient le genre spécial du théâtre de Tarente. Ce sont généralement les histoires mythologiques des dieux et des héros qui s'y montrent travesties aussi irrévérencieusement qu'elles peuvent l'être dans les opérettes de Meilhac et Halévy. Ce qui n'empêchait pas, du reste, la comédie de faire partie du culte, à Tarente comme dans les autres cités grecques ; mais « les dieux aimaient la plaisanterie, » comme a dit Platon. Nous y voyons ainsi, transformés en scènes de bouffons et ridiculisés : le combat d'Arès-Enyalios contre Hephaistos-Daidalos, quand le premier veut délivrer sa mère Hêra, que le second a enchaînée sur l'ordre de Zeus ; les amours du maître de l'Olympe avec Alcmène, servis par Hermès ; ceux d'Althaia avec Dionysos, à qui son esclave Xanthias tient la chandelle; Apollon Pythien, transformé en charlatan qui vient d'établir ses tréteaux à Delphes et entreprend de guérir de sa cécité Cheiron, dont le corps de Centaure est formé par deux hommes ; Héraclès revenant auprès d'Eurysthée et lui apportant deux Cercopes enfermees dans des

cages ; le brigand Procruste, transformé en *Diasyros*, « celui qui étend en tirant, » et torturant avec *Gymnásos*, son valet, un malheureux patient sur son fameux lit, tandis que *Canchas*, « le ricaneur, » assiste à la scène et s'esclaffe de rire. Beaucoup de ces farces mythologiques doivent avoir été des parodies des pièces sérieuses du théâtre d'Athènes, des tragédies des grands maîtres. Ainsi une peinture de vase offre en ce genre une parodie incontestable d'une des scènes de l'*Antigone* de Sophocle. Parmi les farces de Rinthon dont on connaît les titres, il y avait un *Amphitryon ;* c'est bien évidemment la pièce où a été puisée la peinture des amours de Zeus et d'Alcmène.

Les observations que nous venons de faire amènent à conclure que l'événement qui causa l'abandon de la fabrication des vases peints dans les régions de l'Apulie et de la Lucanie, fut la ruine de Tarente dans la seconde Guerre Punique. Nous avons vu de quelle façon cette grande cité avait été alors traitée par les Romains. Ce fut un de ces désastres dont on ne se relève pas et qui font époque dans l'histoire de la civilisation d'une contrée. Le centre lumineux, d'où les artistes grecs rayonnaient sur les provinces voisines, fut brusquement éteint, et le résultat naturel dut en être la chute des industries qui florissaient à Tarente, comme celle de la poterie peinte. Si un peu plus tard, ainsi que l'ont soupçonné Gerhard et M. le baron de Witte, le sénatus-consulte qui interdit, sous les peines les plus sévères, la célébration des Bacchanales grecques, exerça quelque influence sur l'extinction finale de cette industrie, qui ne traitait plus dans les derniers temps que des sujets relatifs aux Bacchanales, ce ne put être que pour achever ce qui était déjà aux trois quarts accompli.

X

Puisque nous en sommes venus à parler des vases peints jusqu'à présent qualifiés d'apuliens et de lucaniens, et de leur origine essentiellement tarentine, arrêtons-nous à relever un petit fait de mœurs assez curieux qu'ils révèlent, et sur lequel leur témoignage s'accorde avec celui des monuments numismatiques. C'est que les Tarentins ont été les seuls des Grecs à avoir habituellement dans leurs maisons le chat à l'état d'animal domestique.

Dès le temps de la XII[e] dynastie, c'est-à-dire près de 3,000 ans avant notre ère, les Égyptiens possédaient le chat, qu'ils paraissent avoir reçu vers cette époque tout domestiqué des pays du Nil supérieur. Ils l'adoptèrent à la fois comme animal sacré et comme compagnon familier de la maison, et depuis lors l'habitude d'élever des chats domestiques fut un des traits essentiels des usages égyptiens. Mais elle resta très longtemps exclusivement propre à ce pays. Le chat domestique n'est pas une seule fois mentionné dans la Bible, et l'on ignore s'il a jamais eu un nom en hébreu. Chez les Babyloniens et les Assyriens, nous ne trouvons ni dans les textes, ni sur les monuments figurés aucune trace de son existence. Ce n'est pas, non plus, un des animaux que les Aryas possédaient déjà dans l'état de domesticité, à la période primitive où ils ne s'étaient pas encore séparés en plusieurs rameaux. L'adoption générale du chat dans la civilisation du monde classique et sa diffusion en Occident n'ont même eu lieu que fort tard, ainsi que nous allons le montrer.

Il faut d'ailleurs remarquer que le chat de l'antique Égypte, tel qu'on le connaît par les représentations monumentales et par ses momies, diffère spécifiquement de notre chat le plus communément répandu, du chat de gout-

tières. Si ce dernier descend certainement du chat sauvage de nos forêts (*Felis catus*, L.), Rüppel a établi que la souche originaire du chat domestique des anciens Égyptiens était son *Felis maniculata*, espèce qui se rencontre encore à l'état sauvage dans la Haute-Nubie ou Soudan égyptien. Il est vrai que certaines de nos variétés de chats, entre autres le chat d'Espagne, dont l'origine se rattache dans la péninsule ibérique aux invasions arabes, paraissent provenir d'une hybridation des deux espèces que nous venons de distinguer. Il y a donc eu dans les contrées de l'Europe, à la fois introduction de l'ancien chat égyptien et domestication du *Felis catus*, qui, à l'état sauvage, est indigène de nos bois, que les habitants des villages lacustres de la Suisse y chassaient déjà et mangeaient comme gibier. De là dérive, comme conséquence forcée, si le chat comme animal domestique est récent en Europe, que l'introduction de l'espèce étrangère a eu lieu d'abord, et que l'espèce indigène n'a commencé à être ensuite domestiquée qu'à son exemple. Il en fut de même chez les Sémites, et l'écrivain arabe Kazwîni distingue encore, comme deux animaux tout à fait différents, le chat domestique, d'origine étrangère, et le chat sauvage de l'Asie occidentale, qui est le même que le nôtre.

A part les monuments d'origine tarentine, que je vais signaler, l'image du chat ne se rencontre dans aucune œuvre de l'art hellénique. En effet, pour tous les écrivains grecs de la belle époque, le chat, *aioluros* (c'est-à-dire étymologiquement « l'animal qui dresse sa queue en panache, » *aioluros* , n'est dans leur pays qu'un animal sauvage habitant les forêts, tel que le décrit Aristote ; ils ne le connaissent à l'état domestique qu'en Égypte, où Hérodote signale son caractère sacré. Ils le regardaient, d'ailleurs, exclusivement comme une bête malfaisante, que l'on devait chercher à détruire et qui n'était bonne que pour sa peau. Un comique mettait en scène un Grec et un Égyptien ; le Grec,

comparant les mœurs des deux peuples, disait : « Si vous voyez souffrir un chat, votre cœur s'émeut ; pour moi, c'est un plaisir de le tuer et de l'écorcher. » C'était la fouine que les Grecs élevaient dans leurs maisons pour détruire les rats et qui y demeurait toujours dans un état plus qu'à demi-indépendant. Les témoignages des écrivains helléniques sont formels à cet égard, et il suffit de renvoyer à ce qu'en ont dit Dureau de La Malle, dans les *Annales des sciences naturelles* de 1829, et M. le professeur Rolleston, dans le *Journal of anatomy and physiology* de Cambridge, en 1868. La fouine à plastron blanc, ainsi domestiquée, était appelée *galê*, nom qu'elle a conversé chez les Grecs modernes, par qui elle est nommée *galia* ou *kalia* ; la martre à plastron jaune, que l'on considérait comme n'étant pas susceptible d'éducation, en était distinguée sous les noms de *galê agria* ou *iktis*, ce dernier encore aujourd'hui conservé dans les Cyclades sous la forme *iktidhi*. Ce sont seulement les écrivains byzantins du moyen âge, comme Moschopoulos, qui, après que le chat eut complétement supplanté la fouine dans le rôle de protecteur des maisons contre les rats et les souris, appliquèrent au chat le nom de *galê ;* dans toute l'époque antique il n'y a pas de doute possible sur le sens réel de ce mot.

Tandis que la Grèce se refusait à adopter le chat et lui préférait la fouine, qu'elle avait commencé à élever avant de connaître l'animal égyptien, les Étrusques, par le commerce maritime qu'ils faisaient eux-mêmes et par celui que les Kénânéens occidentaux ou Carthaginois entretenaient avec leur pays, recevaient des chats en même temps que de nombreux produits manufacturés de l'industrie de l'Égypte. C'était pour eux une bête précieuse, dont la possession était recherchée comme un luxe distingué. Les peintures murales de plusieurs tombeaux de Cæré et de Tarquinies montrent des chats vivant dans les maisons des riches lucumons, courant sous les tables et les lits des salles de

festin avec d'autres animaux domestiques, quelquefois tenant une souris dans leur gueule. Cette dernière circonstance montre que les Étrusques avaient su apprécier les mérites du chat comme chasseur de rats. C'est, du reste, toujours le chat égyptien, parfaitement caractérisé, et non pas le chat indigène, que l'on voit chez eux.

Les Tarentins avaient fait comme les Étrusques, et même ils admettaient le chat dans leur familiarité encore plus intime. Il n'y aurait rien à conclure à cet égard de la monnaie de Tarente où la figure de cet animal est placée comme petit type accessoire, symbole personnel d'un magistrat responsable; ce pourrait être un chat sauvage aussi bien qu'un chat domestique. Mais d'autres monuments, qui n'ont pas été jusqu'à présent signalés et que j'ai eu l'occasion d'étudier dans mon voyage, sont tout à fait positifs. Dans une maison privée de Tarente, j'ai vu un petit vase d'assez bonne époque, de la forme de l'aryballos, où est peint un éphèbe enveloppé d'un ample manteau, appuyé sur un bâton et portant sous son bras un coq de combat. Un chat se dresse contre la jambe en levant la tête et en cherchant à atteindre le coq. Ceci se rapproche d'une façon frappante du type des beaux nomes d'argent, de l'époque la plus parfaite de l'art, où la figure d'un jeune homme assis, qui fait pendant sur l'autre face au Taras monté sur le dauphin, et dans lequel on voit généralement la personnification du *dêmos* de Tarente, tient de sa main droite un oiseau qu'un chat s'efforce d'attraper, en se dressant le long de sa jambe. Dans la merveilleuse collection de M. Jatta, à Ruvo, deux vases (ceux qui portent les nos 1016 et 1555) montrent dans leurs peintures, parmi des scènes familières, l'un une jeune femme jouant avec un chat qu'elle tient dans ses bras, l'autre également une femme qui s'amuse à présenter à un chat qu'elle tient un miroir, pour qu'il y voie sa propre image réfléchie et jouir des manœuvres que lui inspirera son étonnement. En présence

de ces exemples, il n'est pas possible de douter que les Tarentins n'aient eu un goût particulier pour les chats, n'en aient fait venir d'Égypte, comme ailleurs on faisait venir des petits chiens de Mélitê, et n'en aient élevé habituellement dans leurs maisons à un état de familiarité complète.

Mais ce qui est tout à fait singulier, c'est qu'avec l'exemple des Étrusques et des Tarentins, les Romains aient attendu fort tard pour adopter le chat comme animal domestique, même comme preneur de rats et de souris. Dans les textes littéraires, jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère, c'est la *mustela*, identique à la *galê* des Grecs, que l'on voit élevée dans les maisons romaines pour le même objet, comme le prouvent les témoignages de Plaute et de Pline. Le mot *feles* ou *felis* a d'abord désigné cet animal. Varron ne lui donne pas d'autre sens, et Columelle et Phèdre emploient également ce mot pour désigner la fouine. Dès la fin de la République, cependant, il fut aussi appliqué au chat, que les Romains commençaient alors à connaitre, par suite de l'analogie de l'emploi qu'on en faisait, Cicéron se sert du mot *felis* en parlant des chats divinisés de l'Égypte. Chez Pline, *felis* désigne aussi le chat ; mais il ne mentionne cet animal que parmi les espèces sauvages, bien qu'il ait eu l'occasion de le voir déjà chasser les rats dans les maisons, et qu'il décrive très exactement sa manière de procéder en pareil cas. On en avait, en effet, quelques-uns comme des animaux rares, qu'on faisait venir d'Orient. Une mosaïque de Pompéi représente un chat qui a saisi un pigeon et va le dévorer. C'est un beau chat de Perse ou d'Angora, variété qui ne se rattache pas à l'espèce d'Égypte, mais à celle que les Aryo-Indiens naturalisèrent de bonne heure, quoique cependant après leur établissement sur les bords de l'Indus et du Gange. A la même variété appartient le chat dont nous voyons l'éducation retracée dans un bas-relief romain du Musée du Capitole. Pour lui apprendre à danser

en mesure, en se tenant debout sur ses pattes de derrière, on tient deux volailles suspendues à une corde au-dessus de lui ; il se dresse pour s'efforcer de les atteindre, et une femme règle ses mouvements en jouant de la lyre.

Dans les environs de l'époque d'Auguste, Babrios fait intervenir le chat domestique parmi ses Fables ; mais la critique y a reconnu de nombreux indices d'origine syrienne. Au IIe siècle de notre ère, Élien remarque que le chat est susceptible de s'attacher aux personnes qui le soignent et aux maisons où on le traite bien ; seulement il ne paraît le connaître encore dans cette condition de domesticité qu'en Égypte. Fabretti, dans son recueil d'inscriptions, cite une pierre funéraire de Rome, de la fin du IIe siècle ou du IIIe, où était sculptée la figure d'un chat marchant, par allusion au nom de la défunte Calpurnia Felicula. Le *cognomen* de Felicula, « la petite chatte », fait seulement son apparition dans l'épigraphie vers la même époque. Enfin c'est au IVe siècle que le chat paraît devenir d'un usage général et habituel dans le monde romain, comme animal domestique, en même temps que se montre le véritable nom qui a toujours désigné spécialement et exclusivement cette espèce, *catus*. On le rencontre pour la première fois chez l'agronome Palladius et dans une épigramme de l'Anthologie latine.

Le savant Pictet a établi, avec son érudition et son autorité habituelles, que les noms du chat dans toutes les langues européennes n'appartiennent pas au vieux fonds du langage aryen, qu'ils sont de date récente et qu'ils tirent tous leur origine du latin *catus*, passé aussi sous la forme κάτος dans le grec byzantin. C'est donc par les Romains que le chat domestique fut répandu en Occident, quand eux-mêmes l'eurent adopté à l'époque où les usages orientaux s'implantaient de plus en plus dans l'Empire. Mais l'éminent philologue de Genève a été encore plus loin, et a fait voir que le mot *catus* portait en lui-même le certificat d'origine

de la contrée d'où les Romains avaient alors tiré l'emploi du chat à l'état de domesticité, comme tant d'autres habitudes syriennes. *Catus* dérive en effet du syriaque *qatô*, arabe *qitt*.

Enfin le mot *qatô* est lui-même en syriaque un mot tiré d'une source étrangère, qui ne se rattache pas à une racine sémitique. Ici encore Pictet, en reconstituant l'histoire du mot, donne un précieux fil conducteur pour suivre la transmission de l'animal de peuple en peuple. Il prouve, en effet, qu'il provient primitivement des langues africaines et dérive du type qui a fourni l'affadeh (du Bornou) *gâda*, le nouba *kadiska* et le barabra *kaddiska*. On doit remarquer ici que l'égyptien semble former une interruption dans cette chaîne de transmission de noms. Car les mots qui désignent le chat dans l'idiome antique, *mau*, et dans le copte, *schau*, n'ont aucune parenté avec ceux que nous venons de citer. Mais en voyant que c'est avec les langues des populations au sud de l'Égypte qu'est apparenté le nom arabe du chat, déjà universellement répandu dans la péninsule arabique avant l'islamisme, n'est-on pas induit à supposer que le nom et l'animal durent s'introduire à la fois chez les Arabes par les contrées méridionales, par le Yémen, dont les relations ont toujours été si intimes et si fréquentes avec la côte africaine voisine? Le chat domestique, que les Sémites des temps bibliques n'avaient pas emprunté à l'Egypte, aurait été ainsi porté plus tard des pays du Haut-Nil et de l'Abyssinie en Arabie, et de là en Syrie, d'où il passa ensuite à Rome et dans l'Europe occidentale.

Cette digression incidentelle, qui a eu pour point de départ l'intention de signaler un trait particulier des mœurs tarentines à l'époque hellénique, sur lequel l'attention n'avait pas été appelée jusqu'ici, m'a entraîné un peu loin. J'espère pourtant que le lecteur consentira à me la pardonner, et j'ai hâte de rentrer plus strictement dans mon sujet.

XI

Pour ce qui est de la topographie de l'ancienne Tarente, on ne peut plus en reconstituer que les traits généraux et essentiels, sans entrer bien avant dans les détails. La cité proprement dite s'étendait d'une mer à l'autre le long de la route actuelle de Lecce, sur la pointe au sud-est de la citadelle. Elle formait un triangle d'un périmètre d'environ 11 kilomètres. Sa base était formée par la muraille fortifiée qui couvrait la ville du côte de terre. La ligne de cette muraille peut encore se suivre, marquée qu'elle est par les fragments importants, d'une construction hellénique, en grands blocs bien taillés, qui en subsistent aux points dits Collepazzo sur le Mare Piccolo, Montegranaro sur le golfe extérieur et Murivetere entre deux. C'est à Collepazzo qu'était située la porte Téménide, la principale de la ville, celle par où entra Hannibal et en avant de laquelle était un tombeau d'Hyacinthe, en imitation de celui qu'on montrait à Amycles, près de Sparte. De cette porte partaient deux grandes rues divergentes, la rue Basse (*Batheia*) qui longeait le port ou le rivage du Mare Piccolo, au pied des falaises, et la rue Large (*Plateia*) qui menait droit à l'agora. A l'autre extrémité du front des murailles, vers Montegranaro, était la porte Rhinopyle, d'où la rue Salutaire (*Soteira*) gagnait l'agora, suivant en corniche le bord de la grande mer ; c'était pour la Tarente antique ce qu'est le corso Vittorio-Emmanuele pour l'actuelle. L'agora, je l'ai déjà dit, était où se construit maintenant le Borgo Nuovo. Au centre s'élevait le Zeus de bronze de Lysippe, qui ne le cédait pour la grandeur qu'au Colosse de Rhodes. Sur l'agora donnaient le Pœcile, portique décoré de grandes peintures murales retraçant les principales scènes de la vie de Phalanthe et de la

fondation de la ville, et le Musée, édifice magnifique consacré aux concours de musique et aux banquets publics, où les Tarentins aimaient à apporter tant de recherches. Le gymnase et les thermes d'Hêraclês, qui y étaient adjacents, se trouvaient à gauche en allant vers la porte Téménide, c'est-à-dire au sommet de la falaise qui domine le Mare Piccolo, vers l'emplacement du jardin de M. Troilo et de la villa Beaumont-Bonnelli. Près de là le couvent de Sant'Antonio, bâti sur un massif antique, marque le site d'un temple important, mais dont on ne saurait déterminer l'attribution; et au lieu dit Le Carceri, on voit des vestiges d'un cirque romain. La forme de l'hémicycle du théâtre est encore nettement dessinée dans le sol, auprès de l'église de San-Francesco di Paola. C'en est assez pour éveiller puissamment dans l'esprit le souvenir de la scène si dramatique que ce lieu vit s'accomplir et qui décida du sort de Tarente. Malheureusement les quelques arasements qui sortent du sol sont d'un appareil réticulé qui n'a rien de grec; le théâtre de Tarente avait été reconstruit sous les Romains, et il ne reste aucun débris de celui du temps des Grecs.

L'église de San-Francesco di Paola elle-même occupe le site d'un temple antique; car c'est autour de cette église que l'on trouve habituellement les terres cuites dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui sont sûrement votives. Il n'y a pas moins d'ex-voto dédiés par la dévotion des Tarentins le long des parois intérieures de l'église actuelle, qu'il ne devait y en avoir dans le temple antique. Si le peuple de ces contrées adresse maintenant ses hommages aux saints du paradis au lieu de les présenter aux dieux de l'Olympe, il n'en est pas moins resté foncièrement païen. Ses usages religieux sont encore ceux de l'antiquité. Dans toutes les églises de la Calabre nous retrouverons, comme dans le reste de l'ancien royaume de Naples, cette profusion d'ex-voto bizarres : têtes, bras, jambes et autres parties du corps grossièrement exécutées en cire, de grandeur natu-

relle, plaçant matériellement sous les yeux du saint la représentation du membre dont on lui demande guérison ; petits tableaux sur bois, d'une barbarie naïve, retraçant l'accident où l'on a pensé devoir le salut à l'intercession du même saint. Parmi ceux qui se trouvent dans l'église de San-Francesco di Paola, il en est un qui frappa mon attention par la singularité inattendue de son sujet. Au pied du quai du corso Vittorio-Emmanuele, sur lequel s'est rassemblée une grande foule levant les bras en l'air pour exprimer l'étonnement, une énorme baleine est échouée ; le cétacé se débat dans les convulsions de l'agonie, environné de nombreuses barques où des pêcheurs viennent le harponner ou tirer sur lui des coups de fusil ; une de ces barques, montée par deux hommes, est lancée en l'air d'un coup de queue de l'animal, c'est celle des auteurs du vœu. En effet, le 9 février 1877, une baleine de l'espèce appelée nord-caper (*Balæna glacialis*), spéciale à l'Océan Glacial Arctique, après s'être égarée bien loin des régions qu'habitent ses congénères et être entrée dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, venait se faire capturer sous les murs de la ville par les pêcheurs de Tarente, stupéfaits de pareille aubaine. C'était une femelle, âgée seulement de trois ou quatre ans, mais déjà longue de dix mètres et pesant cent quatre-vingts quintaux métriques. Le squelette en est conservé au musée zoologique de l'université de Naples. Semblable fait était déjà arrivé en 1762.

Le long de toute la ligne des murailles de terre s'étendait la nécropole, dont les traces sont surtout manifestes auprès de Murivetere, mais où l'on n'a jamais poursuivi de fouilles régulières. Le nom de la ferme del Tesoro, située sur ce point, semble conserver le souvenir d'importantes trouvailles d'objets précieux, qui y auraient eu lieu jadis. On y a récemment constaté l'existence de sépultures anciennement violées, disposées en chambres souterraines et assez vastes, auxquelles des degrés donnent accès. Les

tombeaux plus vulgaires consistent en sarcophages faits de dalles plates de tuf ou de grandes tuiles. Ils se rencontrent aussi bien en dedans qu'en dehors de l'enceinte, conformément à ce que disent les écrivains anciens, que les Tarentins suivaient l'usage spartiate, tout à fait exceptionnel dans les mœurs grecques, d'admettre la sépulture des morts à l'intérieur de leur ville. Un autre groupe de tombeaux a été rencontré dans le voisinage de l'agora, touchant à l'isthme qui reliait à la cité le rocher de la forteresse.

Un peu au delà de Collepazzo, en dehors de la muraille d'enceinte hellénique, au lieu nommé Fontanella, sur le Mare Piccolo, on observe d'énormes amas des coquillages qui servaient à la fabrication de la pourpre. Des amas semblables marquent l'emplacement des anciennes teintureries de pourpre auprès de Tyr de Phénicie et de Gythion de Laconie. J'ai visité les uns et les autres, je les ai examinés avec soin et j'ai pu constater qu'à Tyr on employait exclusivement le *Murex trunculus* des naturalistes ; en Laconie, *Murex brandaris*. Dans les amoncellements de Tarente, on rencontre en proportion égale les deux espèces, l'une et l'autre indigène du Mare Piccolo, et toujours la coquille, comme à Tyr et à Gythion, présente au même endroit, sur une de ses circonvolutions, une coupure produite par un coup de meule donné pour mettre à découvert la poche à couleur de l'animal. Il est donc manifeste que les Tarentins combinaient celles que donnaient les deux espèces, employées isolément en Phénicie et en Laconie ; c'est à cela probablement qu'était dû le ton particulier de leur pourpre. Quelques restes des bâtiments où étaient installées les teintureries subsistent auprès des amas de coquilles, et le visiteur peut encore y observer des fragments d'enduits portant les traces indélébiles de la couleur qu'on y mettait en œuvre.

Mais c'est une idée tout à fait erronée que celle qui

a généralement cours, et qui réduit l'ancienne Tarente à la portion principale située au sud-est de la citadelle. Ceci peut être vrai pour la ville romaine qui, même de ce côté, n'occupait plus qu'une partie du site de la ville grecque, car Strabon observe que, de son temps, il y avait un vaste espace désert entre les quartiers habités et la ligne des anciens remparts. Mais, à l'époque de la splendeur de la Tarente hellénique, il y avait sur l'autre pointe, au nord-ouest, au delà de l'entrée du Mare Piccolo, là où passe la route de Naples, au moins un faubourg, un *proasteion*, presque aussi étendu que la cité elle-même et protégé par une muraille fortifiée. Un fragment de ces murs, appartenant au meilleur âge de la construction hellénique, reste debout à une distance d'environ deux kilomètres au nord de la station du chemin de fer. Sans atteindre aux dimensions de Syracuse, Tarente, ainsi divisée en trois parties, était dans son beau temps une des plus grandes parmi les villes grecques. Elle dépassait l'étendue d'Athènes.

XII

Comment quitter Tarente, sans parler de la tarentule?

C'est une grosse araignée du genre *Lycosa*, longue de 3 à 4 centimètres, qui a des analogues dans tous les pays méridionaux, mais dont l'espèce ainsi spécialement désignée est propre à l'Italie et à l'Espagne. En Italie, on la rencontre depuis l'extrémité sud jusqu'à Rome sur une mer et jusqu'à Bologne sur l'autre; mais elle est surtout multipliée dans les provinces de la Pouille et de la Terre d'Otrante. Tout son corps est fortement velu, la partie postérieure d'un noir bleu, marquetée de dessins réguliers; les pattes très longues tachées de noir et de blanc. Comme toutes les araignées du même genre, la tarentule a huit

yeux de grandeurs inégales ; les deux plus petites pairos sont placées sur le même rang, tout au bord de la ligne frontale, tandis que les deux plus grandes sont placées derrière celles-là. De leurs quatre paires de jambes, la troisième est la plus courte.

Engourdie pendant la plus grande partie de l'année, la tarentule ne se montre que dans les fortes chaleurs de l'été. Elle fait alors une chasse active aux sauterelles et aux autres insectes, qu'elle attrape facilement, grâce à la rapidité de sa course. Elle se bâtit un abri dans la terre, quelquefois à un pied de profondeur. L'entrée en est en zigzag, puis se redresse pour reprendre de nouveaux crochets ; les parois intérieures de la petite chambre à laquelle donne accès ce couloir sinueux, sont tapissées d'une toile que tisse l'animal. C'est là qu'il garde ses provisions, dépose ses œufs et élève ses petits une fois éclos. La femelle, plus forte que le mâle, montre une grande énergie dans la défense de sa progéniture, qu'elle porte sur son dos quand elle sort de son habitation.

Les mœurs curieuses de la tarentule, soigneusement décrites par Valetta et Baglivi, n'auraient pas suffi à répandre le nom de cet animal en dehors du cercle restreint des entomologistes de profession. Les fables propagées à une certaine époque sur la morsure de la tarentule lui ont valu, au contraire, une célébrité universelle. On attribua, en effet, à cette morsure une épidémie nerveuse des plus singulières, qui sévit pendant 300 ans dans l'Italie méridionale et particulièrement dans la Pouille et dans la Terre d'Otrante. La tarentule appartient donc nécessairement à l'histoire de Tarente.

Il est certain que la morsure des grosses araignées est venimeuse, qu'elle détermine une enflure assez forte et douloureuse, qui peut quelquefois amener la fièvre. C'est, en particulier, le cas pour la morsure de la malmignatte (*Latrodectes malmignatus*), très répandue en Corse et en Espagne.

Mais précisément l'expérience a aujourd'hui démontré que, parmi les araignées de même taille, les diverses tarentules sont au nombre des plus inoffensives pour l'homme, que leur morsure ne saurait déterminer un accès de fièvre. Aussi dans les différents pays où l'on en rencontre des variétés, dans le midi de la France, en Grèce, en Syrie et en Égypte, dans le Turkestan, elles ne sont aucunement redoutées des habitants ; les enfants s'amusent à les pourchasser dans leurs trous, sans qu'il n'en résulte jamais d'accident. Il en a été pendant très longtemps de même pour celle de l'Italie méridionale ; ni dans l'antiquité, ni dans le premier moyen âge, personne n'eut l'idée d'en parler comme d'un animal dangereux. Il commence bien à être question vers le XI[e] et le XII[e] siècle de *tarantole*, dont la morsure est mortelle, celles par exemple que les chroniqueurs occidentaux, postérieurs d'une centaine d'années aux événements, prétendent avoir décimé les Lorrains de la première armée amenée par l'empereur Louis II contre le sultan de Bari. Seulement, à cette époque, le mot ne désigne pas une espèce d'araignée, mais le gecko, très multiplié dans la Pouille, la Terre d'Otrante et la Calabre, le lézard en qui les poètes grecs voyaient le jeune Ascabalos métamorphosé par la colère de Dêmêtêr, et à qui la superstition populaire a de tout temps attribuée des propriétés venimeuses singulièrement exagérées. C'est exclusivement au gecko que s'est appliqué d'abord le nom de *tarantola*, par lequel il est encore qualifié dans une partie de l'Italie.

Mais dans le courant du quatorzième siècle, en même temps que la danse de Saint-Guy, qui a tant d'analogie avec ce que l'on a raconté du tarentisme, se manifestait à l'état d'épidémie dans d'autres parties de l'Europe, on commença à observer, dans la Pouille et dans la Terre d'Otrante, des accidents étranges, qui se produisaient surtout à l'époque des jours caniculaires et devenaient de plus en plus fréquents. Les malades étaient presque toujours des femmes

et des jeunes filles à l'âge critique; car on n'eût d'exemple que dans la seule localité de Mesagne, de l'épidémie sévissantautant sur les hommes que sur les femmes. Le mal s'annonçait par un état d'assoupissement invincible, qui ne s'interrompait que pour faire place à des accès de frénésie bondissante et dansante. Dans ces accès, les *tarentolati*, comme on les appela, étaient réjouis, attirés et comme calmés par la vue d'objets brillants, l'éclat des armes nues et la vivacité de certaines couleurs. On en voyait se jeter avec transport sur les étoffes rouges et vertes, les embrasser avec passion, pleurer d'attendrissement en les serrant contre leur poitrine. Au contraire, le noir et le bleu leur inspiraient une aversion extrême, leur donnaient des paroxysmes de rage; ils se précipitaient sur les gens habillés d'étoffes de ces couleurs et cherchaient à les mettre en pièces. Tous marquaient aussi l'attrait le plus vif pour l'eau; ils cherchaient à s'en arroser, à s'y plonger; la vue de la mer ou des lacs exerçait surtout sur eux une attraction irrésistible. Après la frénésie, le malade retombait dans son assoupissement d'où il ne sortait que pour un nouvel accès. La mort, disait-on, terminait fréquemment ces crises; lorsqu'elles n'avaient pas une issue funeste, elles allaient en s'atténuant et finissaient par disparaître après la fin de la canicule, mais pour reprendre chaque année à la même époque. En d'autres temps, avec une médecine plus avancée et plus scientifique, on ne se fût pas mépris sur la nature hystérique de cette maladie bizarre, qui, restreinte d'abord à un petit nombre d'individus, allait en se multipliant et prenait les proportions d'une véritable épidémie. C'était la choréomanie, affection bizarre mais aujourd'hui bien connue des médecins et facilement contagieuse par sympathie, Dans le XIVe siècle, sous différents noms, elle s'étendit à presque toute l'Europe. En 1785 on la vit reparaître à l'état épidémique chez les *jumpers* du Monmouthshire, qui croyaient par leurs danses furieuses honorer

Dieu, à l'imitation de David devant l'arche. Encore aujourd'hui elle est au fond des exercices insensés des derviches tourneurs et hurleurs, dans les pays musulmans. Mais au quatorzième siècle, on n'avait aucune idée des maladies nerveuses et de la singularité multiforme de leurs manifestations. On chercha une cause à ces accidents, qui devenaient plus fréquents à mesure qu'on en parlait et qu'on s'en effrayait davantage; et on crut trouver cette cause dans la morsure de la tarentule, sans doute parce que les accès du mal se produisaient à la saison où cette grosse araignée se rencontre courant dans les champs.

On s'imagina que la musique procurait un soulagement aux *tarantolati*, que surtout, en les provoquant à la danse, elle finissait par faire évaporer en sueur la plus grande malignité du prétendu venin de la tarentule, de telle façon qu'elle abrégeait les crises et amenait une issue favorable. Seulement cette médication ne produisait jamais un effet définitif, et il fallait en recommencer l'emploi chaque année. Sur ces principes, on organisa tout un système de traitement qui fut désormais consacré. La patiente, vêtue de blanc, couronnée de fleurs et de rubans, une épée nue à la main, était conduite dans un jardin ou sur une terrasse par ses parents et ses amis. Un orchestre de musiciens, composé principalement de flûtes et de tambourins, l'y attendait. On essayait de différents airs pour l'appeler à la danse : le savant P. Athanase Kircher, dans son livre *De arte magnetica*, publié à Rome en 1654, a noté les plus habituellement en usage pour cet objet. Il y en avait toujours quelqu'un qui finissait par mettre la malade en danse. Les musiciens alors accéléraient graduellement la mesure, de façon à amener habilement l'air de la *Tarentelle*, dont le rythme entraînant était considéré comme d'un effet souverain et qui y a dû son nom. Aussi longtemps que sa respiration et ses forces le lui permettaient, la *tarantolata* suivait l'orchestre avec frénésie, ne quittant un danseur que

pour en prendre un autre, et s'interrompant par intervalles pour baigner son visage dans l'eau froide. Enfin lorsque, épuisée, elle voulait indiquer la remise de la fête au lendemain, elle versait sur elle un seau d'eau tout entier et s'inondait de la tête aux pieds. Incontinent ses compagnes s'empressaient de la déshabiller et de la porter dans un lit, où elle tombait dans un sommeil de plomb.

Avec ce qui était en réalité une maladie nerveuse, susceptible de se communiquer par la force de l'imitation et par l'ébranlement de l'imagination, semblable cure ne pouvait que propager le mal. Tous les gens qui croyaient avoir été victimes d'une piqûre venimeuse, tous ceux qu'un insecte quelconque avait inquiétés, recouraient au traitement que nous venons de décrire, et quand la danse avait duré quelque temps, on voyait toujours une partie des assistants, saisie d'une espèce de vertige, prise de la frénésie de la malade, se livrer, avec une fureur inconsciente, au même exercice. Il s'ensuivit bientôt une contagion générale, une passion maladive, effrénée. L'épidémie de la Pouille et de la Terre d'Otrante, au lieu de s'arrêter, se répandit de proche en proche, gagna le reste de l'Italie méridionale et s'empara de tous : hommes et femmes, jeunes et vieux, personnages de tous les rangs, crurent avoir été piqués ou craignirent de l'être en voyant ceux qui s'imaginaient l'avoir été, et grossirent le nombre des *tarantolati*.

Cette rage nerveuse se répandit tellement que la cure des gens soi-disant mordus de la tarentule devint une fête réglée, un divertissement périodique, attendu avec impatience par le peuple. Des troupes de musiciens, aux mois de juillet et d'août, parcouraient les provinces napolitaines, s'arrêtaient dans chaque ville, dans chaque bourgade, et entreprenaient en grand la guérison des malades. Ces fêtes prétendues médicales, périodiquement renouvelées, avaient fini par recevoir le nom de *Carnavaletto delle*

donne, parce que les femmes s'y montraient les plus ardentes. Elles négligeaient les intérêts de leurs ménages, et dépensaient dans ces étranges divertissements toutes leurs économies. Souvent la danse furieuse dégénérait en véritable orgie, où toute pudeur était oubliée. D'autres fois l'excitation nerveuse, exaltée jusqu'à la folie, se tournait en rage sanglante, et le bal finissait par des meurtres ou des suicides. Beaucoup de malheureuses couraient, tout en dansant, se précipiter dans les fontaines, dans les puits, où elles se noyaient.

La frénésie du tarentisme dura trois siècles. Elle était encore dans toute sa violence en 1599, lorsque Ferrante Imperatore publia le curieux livre où il décrit en grands détails, avec une foi absolue à l'opinion populaire, les merveilleux effets du venin de la tarentule et les moyens employés pour les combattre. Au dix-septième siècle, elle était en pleine décroissance, et elle avait cessé de se manifester au commencement du dix-huitième, lorsque les naturalistes se mirent à étudier scientifiquement l'araignée tarentule. Leurs observations, en établissant sa parfaite innocuité, achevèrent de dissiper les préjugés populaires. Il n'y a plus aujourd'hui de *tarantolati*, et personne ne craint cet animal jadis si redouté, dans les endroits mêmes où il est le plus multiplié. Le tarentisme n'est actuellement, à Tarente et dans ses environs, qu'une étrange légende du passé. Il a complètement disparu, en laissant seulement derrière lui un joyeux air de danse, cher au peuple napolitain, et un proverbe dans notre langue.

CHAPITRE II

MÉTAPONTE

I

A l'extrémité occidentale de la plaine qui s'étend des environs de Tarente aux montagnes de la Basilicate, là où ces montagnes commencent à se rapprocher de la mer et où la côte du golfe tourne vers le sud, deux cours d'eau d'une certaine importance, qui ne tarissent jamais, même dans les plus grandes sécheresses de l'été, descendent parallèlement des rapides vallées de l'ancienne Lucanie. Le plus méridional est le Basiento, l'antique Casuentus, au cours profond et paisible, qui prend sa source dans le voisinage de Potenza. L'autre est le Bradano, Bradanus des anciens, qui rassemble les eaux de toutes les petites rivières naissant dans le bassin que délimitent les sites d'Acerenza, Forenza, Spinazzola, Gravina et Matera. Fangeux et rapide, il se précipite d'abord à travers une gorge désolée, tombe en nappes d'une médiocre hauteur, puis répand dans la plaine son cour irrégulier, tantôt dormant dans des marais, tantôt tourbillonnant entre des rives escarpées. Entre ces deux fleuves, les montagnes et la mer est comprise une plaine d'une fertilité merveilleuse, même dans son état

présent de culture imparfaite. C'est là qu'auprès du rivage était située Métaponte.

Les premières origines de cette ville remontent aux anciennes populations indigènes. Son nom primitif était Alybas, et nous le trouvons mentionné dans l'Odyssée. Avant les temps homériques, les gens d'Alybas commerçaient par mer avec la Sicanie, c'est-à-dire avec ce qui devait être plus tard la Sicile, mais ils n'osaient s'aventurer à traverser la Mer Ionienne. Plus tard, le nom d'Alybas fut changé en celui de Métabos, dont les Grecs ont fait Métapontos.

Le héros Alybas, éponyme et fondateur de la ville, disait la légende, avait donné l'hospitalité à Hêraclès lorsqu'il ramenait en Grèce, au travers de l'Italie, les bœufs de Gêryon. Pendant le séjour du demi-dieu à son foyer, il lui naquit un fils, qui reçut le nom de Métabos, comme né à la suite de l'arrivée des bœufs. Le nom d'Alybas a ceci d'intéressant qu'il se retrouve dans les traditions sur l'origine de la ville de Témésa, l'une des plus antiques de la côte du Bruttium sur la Mer Tyrrhénienne, une ville déjà citée dans les poëmes homériques. C'est évidemment un personnage de la plus vieille mythologie de ces contrées. Lybas ou Alybas apparaît dans les légendes de Témésa comme un démon funeste, un dieu infernal couvert d'une peau de loup, qui, de même que Pluton, apparaît sur la terre pour y enlever les jeunes filles et les entraîner avec lui dans le Tartare ; on ne parvient à apaiser sa fureur qu'en lui offrant chaque année une victime humaine, jusqu'au jour où un héros libérateur, l'athlète Euthymos, lutte avec lui, en triomphe et lui interdit de revenir. Aux origines de Sybaris nous rencontrerons une tradition analogue, celle du monstre Sybaris, sorte de Lamie infernale qui désole le territoire de la ville, exigeant des sacrifices humains, et qu'un héros finit par dompter. Il semble y avoir dans ces légendes une personnification saisissante et poétique du

démon de la *mal'aria*, dévorant dans ses fureurs les premiers habitants qui sont venus se fixer sur ces plaines et y défricher le sol, un souvenir des luttes qu'il a fallu soutenir contre la nature elle-même pour éloigner le fléau, en desséchant les marais et en donnant aux eaux un meilleur régime. Aujourd'hui, à la suite de longs siècles d'abandon, le monstre a repris possession de ses anciens domaines ; le sol de la plaine de Métaponte, des vallées de Sybaris et de Témésa fait payer ses riches moissons en décimant chaque année les ouvriers qui le labourent; il faut maintenant recommencer la lutte contre le fléau des premiers âges, et ce n'est pas trop d'un nouvel Euthymos, d'un nouvel Eurybatos pour le terrasser. Seulement dans notre temps prosaïque, le vainqueur du démon ne sera plus un héros, mais un ingénieur. De celui qui assainit les étables d'Augias on ne fait plus un demi-dieu ; on lui donne une inspection générale dans les Ponts et Chaussées.

Une autre tradition, grecque cette fois, née chez les colons hellènes et non plus chez les anciens indigènes, lie les origines fabuleuses de Métaponte au Péloponnèse et à la race éolienne. Elle avait fourni le sujet d'une des tragédies perdues d'Euripide. Mélanippê, fille d'Aiolos, fut aimée de Poseidôn et devint enceinte. Fuyant la colère de son père ou vendue par lui comme esclave, elle vint à Métaponte chez Métabos ou Dios, et là donna le jour à deux jumeaux, qu'adopta le héros italien. Devenus grands, à la suite d'événements sur lesquels varient les versions de la légende, les deux fils de Mélanippê quittèrent Métaponte, en emmenant leur mère ; l'un, Aiolos, alla s'établir dans les îles voisines de la Sicile appelées d'après lui les Iles Éoliennes (les îles Lipari d'aujourd'hui), où régnait Liparos, fils d'Auson ; l'autre, Boiotos, retourna en Grèce, où il donna son nom à la Béotie. Il est facile de reconnaître sous ce récit une fable religieuse bien connue. Les amours de Poseidôn et de Mélanippê ne sont autre chose que le vieux

mythe pélasgique de l'union du dieu des eaux avec la déesse de la terre, de Poseidôn et de Dêmêtêr, surnommée Melaina, par suite de la fureur que lui cause l'attentat du dieu contre sa chasteté, et Hippia, parce qu'elle se métamorphosait en cavale pour échapper à ses poursuites; ce mythe, qui se conservait intact en Arcadie à l'époque de Pausanias, est ici transporté dans le cycle des histoires héroïques. Quant à son fils, Boiotos, le nom de ce héros, dérivé du mot grec qui désignait un bœuf et que l'on retrouvait aussi dans celui de Métabos, induit à reconnaître en lui une forme terrestre du Bacchus tauriforme et infernal, roi du séjour des morts et producteur des fleuves qui jaillissent du sein de la terre. Dêmêtêr était la grande déesse de Métaponte, la protectrice de cette cité qui devait toute sa richesse à l'agriculture. Le Dionysos infernal, à forme de taureau, présidait aux mystères helléniques établis dans la Grande-Grèce; Sophocle le chante déjà comme le dieu qui règne sur l'Italie, assis encore enfant sur les genoux de sa mère Dêmêtêr. En même temps une monnaie très ancienne de Métaponte nous atteste l'existence de jeux qu'on y célébrait en l'honneur d'Achelôos, père des Sirènes, inventeur du mélange de l'eau et du vin, et créateur de toutes les sources, personnage moitié homme et moitie taureau, comme le Bacchus italique, comme le Minotaure et comme les héros Boiotos et Métabos. Ceux qui se sont occupé de la mythologie antique ont depuis longtemps reconnu la parenté intime qui existe entre Achelôos et le Dionysos tauriforme, quand on envisage celui-ci comme le dieu du principe humide, producteur des eaux terrestres. Remarquons encore, pour compléter le cercle de ces idées d'une religion naturaliste, voilées sous le vêtement du symbole, que le nom d'Alybas, dont nous parlions tout à l'heure, est quelquefois donné comme celui d'un fleuve des enfers, et que, d'autre part, il n'y a pas seulement un fleuve Achelôos en Étolie, mais un autre, descendant du

mont Lycée, dans la Triphylie, c'est-à-dire dans le pays d'où l'on prétendait qu'étaient venus les premiers colons grecs qui se seraient établis à Métaponte, au temps de la guerre de Troie.

En effet, lorsqu'au VIIe siècle avant l'ère chrétienne les Grecs eurent couvert de leurs colonies toutes les côtes de l'Italie méridionale, ils prétendirent trouver à leurs établissements des précurseurs dans les âges héroïques de leur race ; ils se représentèrent eux-mêmes comme ne formant qu'une seconde couche d'immigrants, précédée par une première bien des siècles auparavant. On dirait qu'ils s'étudiaient par là à créer une légitimité rétrospective à leurs établissements, qu'ils voyaient dans ces légendes l'affirmation d'un droit antique à la possession des contrées où ils avaient été chercher de nouvelles demeures. D'un autre côté, les indigènes, gagnés à l'attrait de la civilisation hellénique, les acceptèrent volontiers. Ils trouvaient leur avantage à s'en servir pour se faire, à l'égard de leurs dominateurs, des titres de noblesse grecque, qui établissaient avec eux un lien de parente et qui les mettaient sur un pied d'égalité, d'*isopolitie* comme on disait dans le langage politique d'alors. La dispersion des chefs des Achéens au retour de Troie était célèbre dans les traditions épiques de la Grèce : elle fournissait à ce moment le thème de la plupart des poésies cycliques, qui développaient, complétaient et étendaient les rhapsodies homériques. Elle devint le point de départ naturel de la végétation de nouvelles légendes qui dotaient d'ancêtres les colons grecs de l'Italie. Il se forma donc rapidement tout un cycle de récits, qui faisaient aborder dans cette contrée des détachements égarés des vainqueurs d'Ilion.

Nous avons en France un curieux exemple de la façon dont s'amplifient, avec le temps, les légendes de ce genre. Une très vieille tradition chrétienne, dont je n'ai pas à discuter ici l'origine et la valeur, faisait venir de Jérusalem à

Marseille et dans ses environs, peu après la Passion du Christ, Lazare et Marie Madeleine. Dans les premiers siècles du moyen-âge, les vanités locales aidant, on augmenta rapidement le nombre des personnages du drame évangélique ainsi transplantés miraculeusement en Provence ; on alla même jusqu'à en inventer, pour les besoins de la cause, quelques-uns dont il n'était pas question dans les récits du Nouveau-Testament ; et toutes les villes arrosées par le Rhône, dans son cours inférieur, se targuèrent d'avoir eu leur église fondée par un de ces saints personnages. Les villes de la Grande-Grèce avaient fait de même avec les héros homériques. Chacun des cantons de cette contrée prétendit avoir reçu quelqu'un des chefs de la guerre de Troie, exilé à la suite des malheurs qui l'avaient accueilli à sa rentrée dans ses foyers. Bientôt il sembla que tous ceux qui n'avaient pas péri misérablement, comme Agamemnon, s'étaient donné rendez-vous en Italie. On raconta que Diomède s'était établi en Apulie et y avait régné sur les Dauniens, fondant Siponte, Salapia, Arpi, Canusium et Bénévent. On fit débarquer Calchas dans la même région, où il devint un dieu fatidique au mont Garganus ; on allait y consulter son oracle dans la grotte qui est restée sacrée jusqu'à nos jours, à Monte-Sant'-Angelo, mais où l'archange St-Michel l'a remplacé dans la vénération des pèlerins depuis le v[e] siècle de l'ère chrétienne. Petêlia et Crimisa se vantèrent d'avoir été fondées par Philoctète, Scyllêtion par Menestheus et ses Athéniens, Locres par la troupe des Locriens Ozoles privée de son chef, Ajax, fils d'Oïlée, mort dans une tempête. On envoya Idoménée de la Crète chez les Salentins, Schedios et Epistrophios avec les Phocidiens ou bien Thoas avec un détachement d'Étoliens à Témésa. Le tout sans préjudice des établissements jalonnés sur le littoral de la Mer Tyrrhienne, depuis Circeii jusqu'à Témésa et à l'isthme Scylacien, et dont on attribuait la fondation à Odysseus ou Ulysse, qui semble personnifier sous son nom

dans la Méditerranée occidentale les plus anciens navigateurs grecs, comme Hêraclès y résume, dans ses voyages à la recherche des bœufs de Gêryon, les expéditions aventureuses des marins marchands de Tyr. On sait tout le parti littéraire que Fénelon a tiré pour la composition de son *Télémaque* de ces légendes, qu'il a été puiser chez Lycophron.

Le parallèle que je viens d'établir entre le développement des traditions évangéliques du midi de la France et celui des traditions iliaques de l'Italie, peut se continuer en ceci que ce ne sont pas les seuls amis du Christ que la légende fait venir sur les bords du Rhône ; elle y amène aussi ses bourreaux, Hérode Antipas à Lyon (c'est le seul personnage pour lequel le récit ait un caractère réellement historique), Ponce Pilate à Vienne. De même, dans les légendes antiques, les vaincus de Troie trouvent une nouvelle patrie sur la terre italienne, comme les principaux de ses vainqueurs. On fait aller Énée dans le Latium, Capys en Campanie, Anténor à Padoue, et nous rencontrerons encore des Troyens à Siris.

Métaponte, comme les villes voisines, avait sa tradition relative à une des aventures des retours de Troie, Νόστοι, ainsi qu'était intitulée une des épopées cycliques. On racontait qu'une partie de la flotte des gens de Pylos, séparée par la tempête de son chef Nestor, avait été poussée sur la côte en ce lieu avec des vaisseaux de la Phocide auxquels commandait Épeios. En témoignage de cette origine, les Métapontins célébraient chaque année des fêtes funèbres en l'honneur des Néléides, les anciens rois de Pylos, et montraient dans le temple de leur Athênê Hellênia ou Mydia de vieux outils de charpentier, qu'ils prétendaient être ceux avec lesquels Épeios avait fabriqué le fameux cheval de bois dont les flancs avaient recelé les guerriers grecs introduits dans Troie. On ajoutait que les captives troyennes, embarquées sur les vaisseaux d'Épeios, les

avaient incendiés à Métaponte pour empêcher leurs maîtres de retourner en Grèce. Il est assez remarquable que la même légende se racontait trait pour trait à Pise d'Étrurie, où dans la réalité il semble y avoir eu, non une colonie des Phocidiens du temps de la guerre de Troie, mais un comptoir des Phocéens d'Ionie, fondé au commencement du VI[e] siècle. Un passage de l'historien Éphore, qui nous a été conservé par Strabon, semble militer puissamment en faveur de la réalité d'un établissement des Phocidiens à Métaponte, mais en le plaçant à une époque bien plus récente que celle qu'y attribuait la légende. Éphore disait, en effet, que cette colonie avait été envoyée par Daulios, tyran de Crissa près de Delphes. Ceci reporte au siècle de la grande puissance des Crisséens, détruite par la première Guerre Sacrée. Et les événements que nous allons voir maintenant, se combinant avec cette donnée, devraient faire placer la tentative de colonie venue de la Phocide, si elle fut réelle, entre 700 et 650 av. J.-C.

II

Quoiqu'il en soit, du reste, de tous ces récits légendaires, encore enveloppés de la nuit des fables, Métaponte ne prend place dans l'histoire positive que vers le milieu du VII[e] siècle. A ce moment Sybaris, fondée depuis 75 ans environ, atteignait au plus haut degré de puissance et de prospérité; Tarente, un peu plus jeune, commençait à grandir, étendant son pouvoir et sa colonisation sur la plaine qui se déployait à partir de son port jusqu'aux montagnes, où les Lucaniens n'avaient pas encore remplacé les Œnotriens. La vieille ville de Métabos, qu'elle eût ou non déjà reçu une première couche de colons grecs, venait d'être détruite par une incursion de barbares soudaine-

ment descendus des hauteurs. Strabon les qualifie de Samnites, nom que l'on est étonné de voir apparaître si tôt dans ces régions. S'il n'y a pas dans son emploi un anachronisme comme on en rencontre quelquefois chez les écrivains grecs, il faut admettre qu'il s'agit de l'expédition aventureuse d'un « Printemps sacré, » parti des montagnes de la Sabine et lancé au travers de l'Œnotrie, par un coup d'audace qui ne devait être suivi que plus tard.

Les Achéens de Sybaris nourrissaient contre les Doriens de Tarente une ancienne inimitié de race, apportée du Péloponnèse et remontant aux souvenirs de l'invasion conduite par les Héraclides. Les deux peuples avaient d'ailleurs une raison plus prochaine et plus directe de rivalité, que nous avons déjà vue se renouveler, pour la même cause, à la fin du v[e] siècle, entre Thurioi et Tarente. L'un et l'autre convoitait également de s'arrondir en faisant la conquête du territoire de Siris, ville récemment fondée par une colonie ionienne et qui, comme telle, n'était ni pour Sybaris ni pour Tarente une sœur de race. Les Sybarites pensèrent qu'en établissant au delà de Siris une ville achéenne, ils créeraient une barrière infranchissable contre les progrès des Tarentins ; qu'ils pourraient ainsi se rendre maîtres de la Siritide et s'en assurer la possession. En conséquence, ils décidèrent l'envoi d'une colonie à Métaponte sous la conduite de Leucippos. Ils avaient l'habitude d'essaimer ainsi, à mesure que leur population se développait, et d'ailleurs, à ce moment, ils venaient de recevoir sur leur territoire une foule d'émigrés fuyant le Péloponnèse, à la suite du désastre qui avait terminé pour les adversaires des Doriens la seconde guerre de Messénie. La part considérable prise par des fugitifs Messéniens à l'établissement de la nouvelle Métaponte fut probablement l'origine première des légendes par lesquelles cette ville prétendit se rattacher à Pylos dans les âges fabuleux.

Ce ne fut pas sans une vive opposition des Tarentins que

les Achéens parvinrent à occuper l'emplacement de Métaponte. Leucippos, auquel les Métapontins rendirent plus tard les honneurs héroïques que les villes décernaient à leurs fondateurs, dut d'abord user de ruse. Il commença par demander la permission de s'y arrêter un jour et une nuit avec ses compagnons, fit traîner en longueur les pourparlers, de plus en plus aigres, auxquels donna lieu la prolongation de son séjour ; enfin, quand il jugea sa position militairement assez fortifiée, il rompit les négociations et brava ouvertement la colère de Tarente, en s'appuyant sur les républiques achéennes. Les Tarentins, assistés des montagnards Œnotriens, prirent les armes et s'acharnèrent à expulser les nouveaux venus. Mais l'énergique résistance de Métaponte prolongea la guerre, et elle finit par un traité qui reconnut le Bradanos comme la frontière entre l'Italie proprement dite, où les Achéens pouvaient s'étendre librement, et la Japygie, champ réservé à l'activité conquérante des Tarentins. Les vaincus d'Ira prenaient ainsi leur revanche en Italie sur les fils des Parthéniens de Sparte.

Après s'être fait de Métaponte un rempart contre les entreprises des Doriens de Tarente, les Sybarites s'occupèrent, dans le siècle suivant, de réaliser leurs projets sur la Siritide. Alliés aux Crotoniates et aux Métapontins, Achéens comme eux, ils marchèrent contre les Ioniens de Siris, la prirent d'assaut et, dans la fureur du combat, égorgèrent aux pieds d'Athênê Polias, cinquante adolescents réfugiés dans son temple, avec le prêtre lui-même, revêtu de ses ornements sacrés. Le simulacre de la déesse détourna, dit-on, les yeux de cette scène impie, et depuis lors conserva son attitude irritée. On vit un effet de la vengeance divine dans la peste et dans les discordes civiles qui ravagèrent bientôt après les cités des vainqueurs. Les habitants de Crotone, les premiers, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes ; ils en reçurent l'ordre d'apaiser Athênê outragée et

les ombres des jeunes gens mis à mort. De grandes statues furent immédiatement érigées par eux aux éphèbes Siritains et à la déesse. Les gens de Métaponte, instruits de cet oracle, se hâtèrent, eux aussi, d'y obéir. Ils élevèrent à ceux qu'ils avaient fait périr de petites statues de pierre, et présentèrent à l'Athênê de Siris des offrandes expiatoires. Contempteurs des dieux, les Sybarites, au contraire, ne voulurent rien faire. La peste cessa d'affliger Métaponte et Crotone, et l'on jugea que les deux villes avaient détourné d'elles la colère céleste, l'une par la magnificence de ses dons, l'autre par la promptitude avec laquelle elle avait accompli la prescription de l'oracle.

Un peu plus tard, dans les dernières années du VI[e] siècle, Métaponte vit Pythagore s'établir dans ses murs à la fin de sa carrière, postérieurement à la ruine de Sybaris. Nous retrouverons de nouveau le philosophe de Samos, lorsque nous parlerons de Crotone, dont il fit le premier siége de son école en Italie, le centre de son action morale et politique sur les villes de la Grande Grèce, au temps où cette action fut la plus puissante. C'est alors que nous serons amenés à étudier de plus près Pythagore, sa doctrine et son rôle dans l'histoire du développement de la civilisation hellénique. Nous rechercherons la part de vérité que sa biographie traditionnelle peut contenir au milieu d'un grand nombre de fables ; et nous examinerons les causes qui le firent échouer, après un premier succès, dans la grande œuvre qu'il avait entreprise, ainsi que celles qui permirent à ses disciples de se relever après sa mort et de reprendre la direction des affaires des cités grecques de l'Italie. Bornons-nous à rappeler pour le moment que, lorsqu'une réaction violemment démocratique, à la tête de laquelle s'étaient placés Cylon et Ninon, eut forcé Pythagore à quitter Crotone, Métaponte fut la ville où il chercha un refuge. Elle n'avait pas été sourde à l'écho de la voix du philosophe, et elle avait adhéré avec empressement à la li-

gue qu'il avait formée entre toutes les villes achéennes, en y joignant les Doriens de Tarente, ligue qui s'était traduite extérieurement par le signe matériel d'un monnayage identique, évidemment réglé sur les bases d'une convention monétaire formelle.

Les Métapontins prodiguèrent à Pythagore, ainsi devenu leur hôte, toutes les marques de l'admiration, du respect et du dévouement. Ils appelèrent sa maison le temple de Dêmêtêr, et la rue où il habitait, un endroit consacré aux Muses. Les disciples les plus fervents du maître l'avaient suivi dans sa retraite. Métaponte présenta quelque temps le spectacle d'une ville toute philosophique. Pythagore, vénéré de la grande majorité des habitants, regardé par quelques-uns comme un dieu, comme une incarnation d'Apollon lui-même, put se croire assuré de terminer en paix une vieillesse glorieuse. Mais la haine des Cyloniens le poursuivit jusqu'à Métaponte, où elle recruta des partisans. Ils incendièrent l'édifice où Pythagore enseignait au milieu d'un nombreux auditoire. Forcé de fuir au travers des flammes, n'ayant pour rempart que les corps de ses disciples, le grand homme, accablé de douleur et de découragement, se retira dans sa maison et s'y laissa mourir de faim.

Aristéas, fils de Damophon de Crotone, est généralement désigné comme le successeur immédiat de Pythagore. Profondément instruit des dogmes du maître, il épousa sa veuve et éleva ses fils. Il parvint, dit-on, à une extrême vieillesse. C'est à cet Aristéas que le duc de Luynes, dans le bel ouvrage qu'il a consacré à Métaponte, rapporte un récit curieux d'Hérodote. « Les Métapontins, dit l'historien, racontent qu'Aristée, s'étant montré dans leur ville, leur ordonna d'élever un autel à Apollon et tout auprès une statue, sous le nom d'Aristée de Proconnèse ; il leur déclara qu'ils étaient les seuls de tous les Italiotes parmi lesquels le dieu eût daigné habiter, et que lui Aristée, qui

leur parlait, avait accompagné Apollon sous la forme d'un corbeau. Après ce discours il disparut. Les Métapontins ajoutent que, frappés de ces paroles, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et que la Pythie leur ordonna d'obéir, s'ils voulaient voir prospérer leur fortune. Ils exécutèrent les ordres du dieu, et il existe encore aujourd'hui dans leur agora une statue désignée comme celle d'Aristée, près de celle d'Apollon, avec des lauriers plantés tout autour. » Ces lauriers étaient de bronze et on les croyait animés d'une puissance surnaturelle. « Ce n'est peut-être pas, remarque le duc de Luynes, une conjecture trop hasardée de croire qu'Aristéas le Pythagoricien, voulant établir à Métaponte le culte d'Apollon, employa pour persuader le peuple les mêmes moyens extraordinaires dont son maître avait fait un si fréquent usage, et prétendit avoir été autrefois Aristée de Proconnèse, fils de Castrobios, fameux pour ses transformations et ses disparitions subites. » Les philosophes grecs du VIe siècle, et en particulier les Pythagoriens, pratiquaient le dangereux principe qu'on a le droit d'abuser le vulgaire, quand c'est pour le rendre meilleur.

Quoiqu'il en soit, le monument décrit par Hérodote est reproduit sur une monnaie d'argent de Métaponte, frappée vers le milieu du Ve siècle. Athénée raconte qu'une voix mystérieuse sortit des lauriers de bronze, lorsqu'en 354 la courtisane thessalienne Pharsalia, maîtresse de Phayllos, un des chefs des Phocidiens dans la troisième Guerre Sacrée, vint à Métaponte et osa s'y montrer en public, le front ceint d'une couronne de lauriers en or, dérobée dans le pillage du temple de Delphes. Soudain les jeunes gens qui se trouvaient sur la place furent saisis d'une fureur divine et déchirèrent la femme impie qui s'ornait des parures du dieu. Il est vrai que Plutarque diminue le merveilleux d'un tel récit. Suivent lui, Pharsalia s'étant mise à danser devant l'autel d'Apollon, sa couronne d'or tomba de sa tête ; les jeunes gens se précipitèrent pour s'en em-

parer et elle périt étouffée dans la lutte où ils se disputaient ce riche joyau.

Pendant un siècle environ, les cités de la Grande-Grèce, administrées par les continuateurs de Pythagore, demeurèrent indépendantes, glorieuses et puissantes. C'est alors que Métaponte, enrichie par l'agriculture, atteignit au plus haut degré de sa prospérité. Elle dédia dans le sanctuaire de Delphes la fameuse gerbe d'or, χρυσοῦν θέρος, dont parlent les écrivains antiques. L'épi ou les épis furent le type constant de ses monnaies ; c'était à la fois le symbole de la déesse des récoltes, à laquelle la ville consacrait son principal culte, et une représentation de la fertilité des moissons qu'elle devait à la protection de cette déesse. Dès la plus ancienne époque du monnayage, une sauterelle est souvent associée à l'épi ; c'est un emblème parlant de l'ancien nom de la ville, Alybas, car le mot *alibas* est quelquefois employé en grec pour désigner une sauterelle. Et les ravages que la multiplication de cet insecte est susceptible de causer parmi les récoltes, l'appelaient naturellement à devenir un symbole du démon destructeur Alybas, dont il était bon de chercher à ne pas réveiller la colère.

Ce fut pendant sa période culminante que Métaponte érigea à Olympie une statue de Zeus, due au sculpteur Aristonoos d'Égine. Elle avait la face tournée vers l'Orient ; le maître des dieux y était représenté debout, portant son aigle sur une main et levant la foudre de l'autre ; une couronne de fleurs printanières entourait sa chevelure. Les Métapontins eurent aussi à Olympie un trésor particulier, situé entre celui des Sélinontins et celui des Mégariens ; le principal ornement en était un Endymion endormi, tout en ivoire, excepté les vêtements qui étaient d'or.

Mais la prospérité que la domination de l'école pythagoricienne avait value aux villes grecques de l'Italie, ne devait pas être durable. Au milieu d'une paix profonde et d'une trop grande richesse, les mœurs déclinèrent, les passions

démagogiques s'éveillèrent, les factions se formèrent. On accusa les philosophes de despotisme, de rigorisme hypocrite, de morgue aristocratique et de théocratie. On renouvela les calomnies et les haines furieuses de Cylon. En quelques années, le mouvement se propagea dans beaucoup de villes et mit fin d'une manière sanglante au pouvoir des Pythagoriciens. Ceux de Métaponte, assiégés dans une maison que leurs ennemis ameutés incendièrent, périrent presque tous au milieu des flammes. Lysis et Philolaos parvinrent seuls à s'échapper et se réfugièrent dans le pays des Lucaniens. C'est du moins là ce que l'on raconte ; car le critique est en droit d'éprouver des doutes graves en présence de la façon dont le même récit se reproduit partout absolument stéréotypé, toutes les fois qu'il est question des excès de la réaction populaire contre les Pythagoriciens, soit du vivant du maître, soit après lui. A-t-on pu vraiment à Crotone et à Métaponte, et à deux fois dans une au moins de ces villes, les brûler tout vivants dans l'édifice où ils se réunissaient? et ont-ils pu être assez insensés pour se laisser toujours prendre par l'émeute dans la même souricière? C'est chose bien peu probable. Ajoutons que les auteurs de basse époque, chez lesquels nous trouvons ces récits, établissent une confusion inextricable entre les différents incendies et brouillent tout dans les plus singuliers anachronismes, à tel point qu'ils font de Lysis et de Philolaos des disciples personnels de Pythagore, tandis qu'ils vivaient cent ans après lui.

Lors de la guerre de Sicile, les Athéniens cherchèrent à entraîner dans leur parti les Grecs d'Italie. Nous avons vu comment les Doriens de Tarente repoussèrent leurs avances. Les Achéens de Métaponte, au contraire, joignirent 300 archers auxiliaires et deux trirèmes à l'armement avec lequel Démosthène et Eurymédon allaient rejoindre Nicias devant Syracuse. Ce fut leur dernier effort pour avoir une politique à eux, indépendante de celle des Tarentins, dans

le territoire de qui ils se trouvaient enclavés depuis que ceux-ci s'étaient emparés de la Siritide et y avaient construit Héraclée. Une fois la puissance d'Athènes abattue, Métaponte n'eut plus d'appui ; son autonomie fut purement nominale ; elle fut entraînée, sans plus pouvoir résister, dans les liens d'un véritable vasselage de fait à l'égard de Tarente. Et avec cette condition nouvelle, la décadence fut rapide pour elle. La poussée des Lucaniens contre les villes grecques devenait chaque jour plus forte. Avec Thurioi, c'était Métaponte à qui sa position géographique en faisait recevoir le premier choc. Presque tous les ans son territoire subissait, de la part des barbares de la montagne, des incursions qu'elle n'avait plus l'énergie de repousser et dont Tarente ne savait pas les protéger. A ce moment, du reste, toutes les cités de la Grande-Grèce, livrées à la discorde acharnée des partis, ne respiraient que la sédition et ne songeaient à l'ennemi que s'il portait ses ravages jusqu'au pied de leurs murailles. Dans ces circonstances périlleuses, les citoyens ne se souvenaient ni du courage ni de l'union de leurs pères. Les républiques voisines, se soustrayant aux obligations du lien fédéral, refusaient leur assistance : on ne trouvait plus ni généraux pour commander, ni soldats pour obéir. C'est alors que ces villes essayèrent de remplacer les armées de citoyens par des bandes de mercenaires, et achevèrent leur propre ruine en recourant, contre les barbares, à l'appui des capitaines étrangers et des rois d'aventure.

Métaponte salua de ses acclamations la venue d'Alexandre d'Épire, dans lequel elle crut trouver un libérateur qui l'arracherait à la fois aux ravages des Lucaniens et à la pesante suprématie de Tarente. Mais la mort de ce prince auprès de Pandosia vint bientôt montrer l'inanité de telles espérances. J'ai raconté par quelle ruse le Spartiate Cléonyme s'en empara, de quelle façon il la traita et à quelle servitude il la réduisit. Incapables de secouer le joug hon-

teux de la poignée de ribauds de Cléonyme, les Métapontins tombèrent dans le plus profond mépris chez les autres Grecs ; à Sparte on les traitait de femmes sans courage. Après avoir suivi, mais sans trouver moyen de s'y distinguer, la bannière de Pyrrhos, ils passèrent sans résistance de la protection tyrannique des rois sous la domination romaine, jusqu'à la seconde Guerre Punique. A ce moment, ils suivirent l'exemple de leur voisine Tarente, et immédiatement après elle ouvrirent leurs portes à Hannibal.

Après la reprise de Tarente par Fabius Maximus, c'est à Métaponte que le général carthaginois s'établit pendant quelque temps. Cherchant à attirer les Romains dans un piége, il envoya vers Fabius deux citoyens de la ville avec des lettres des principaux habitants, proposant au consul de lui livrer la cité et sa garnison punique, s'il voulait leur promettre l'impunité et l'oubli du passé. Fabius, sans soupçonner la sincérité de ces députés, fixa un jour où il devait s'approcher avec ses troupes des murs de Métaponte. La ruse d'Hannibal semblait réussir, le jour était venu et une embuscade, habilement cachée, attendait les Romains pour les surprendre s'avançant sans défiance. Mais Fabius resta à Tarente, retenu par des auspices défavorables ; sa superstition le fit échapper au danger qu'il n'avait pas su prévoir. Les Métapontins, renvoyés près de lui pour l'exhorter à ne plus différer, finirent par se rendre suspects à force d'insistance. On les mit à la torture et ils avouèrent le complot.

Quatre ans après, Hannibal était campé en face des Romains en Apulie, lorsque la tête d'Asdrubal, son frère, jetée dans ses retranchements, lui apprit que l'armée de secours, amenée d'Espagne par celui-ci, venait d'être anéantie sur les bords du Métaure. Il sentit que la fortune de Rome l'emportait définitivement sur celle de Carthage, que la grande partie qu'il était venu jouer sur le sol même de l'Italie était perdue sans retour. Ne voulant pas cepen-

dant, même après ce désastre, abandonner la lutte, il prit la résolution de se retirer dans le midi du Bruttium, où il pouvait se maintenir et où il tint, en effet, tête aux Romains pendant cinq années entières. Les Lucaniens fidèles à son alliance le suivirent dans cette retraite, et aussi la plus grande partie des habitants de Métaponte, qui, après ce qui s'était passé avec Fabius, ne pouvaient plus espérer quartier de la vengeance romaine. La ville, à la suite de cet événement, demeura presque dépeuplée et ne fit plus que végéter misérablement, jusqu'au jour où, dans la Guerre Servile, les hordes de bandits et d'esclaves révoltés auxquelles commandait Spartacus, se jetèrent sur elle, la mirent à sac et l'incendièrent. Ce fut la fin de cette cité, qui avait eu ses jours de gloire et d'éclat, dont le nom reste ineffaçable dans l'histoire de la philosophie et des arts. On n'essaya même pas de la rebâtir. Au temps de Pausanias, c'est-à-dire dans le plus beau moment de l'empire des Antonins, il n'en restait plus, comme aujourd'hui, que des ruines, visitées dès lors seulement par ceux qu'intéressaient les souvenirs du passé. Depuis, au travers du moyen-âge, l'emplacement de Métaponte est demeuré absolument désert. Mais qui sait si le moment n'est pas venu où la vieille ville achéenne va commencer à revivre après une éclipse de vingt siècles? Ce serait un des miracles qu'enfantent les chemins de fer ; mais il n'a rien d'absolument invraisemblable. D'ici à peu d'années la station de Torremare, établie sur le site même de Métaponte, sera le point d'embranchement d'une ligne appelée à beaucoup de mouvement et de trafic, la ligne directe de Naples à Tarente par la Basilicate. C'est assez pour en refaire un centre de population, surtout là où la fertilité naturelle du sol ne demande que des bras pour produire des richesses agricoles inépuisables.

III

En attendant cet avenir, Métaponte est un désert et on y arrive par le désert. Quarante-quatre kilomètres séparent Tarente de la station de Torremare et dans tout ce parcours, le long de la mer, on ne rencontre pas une habitation humaine, à l'exception des maisons de cantonniers garde-voie qui ont été construites de distance en distance le long du chemin de fer. Ces pauvres cantonniers, avec leurs familles, ont le visage pâle, le teint plombé, les membres amaigris, le ventre ballonné. On voit à leur aspect que la fièvre les dévorent lentement, comme aussi les employés de la station de Ginosa, qui s'élève non moins solitaire au milieu du trajet. Pour les hommes de la Compagnie des chemins de fers méridionaux, l'envoi sur cette partie de la ligne est presque un arrêt de mort à bref délai, comme pour nos soldats d'infanterie de marine les postes du Gabon ; et pourtant il y a toujours des gens prêts à entreprendre cette terrible loterie avec la maladie, où c'est à peine si l'on peut compter pour soi une chance favorable sur dix. Neuf à dix kilomètres séparent la gare de Ginosa du bourg dont elle porte le nom, et c'est à cette distance qu'il faut, sur tout le parcours, s'éloigner de la mer avant de commencer à trouver un canton un peu peuplé.

L'absence d'habitants entraîne l'absence de culture. C'est à peine si de loin en loin l'on rencontre un champ qui, à de rares intervalles, reçoit un labour superficiel d'une charrue qui n'a pas reçu un seul perfectionnement depuis le temps fabuleux où le roi Morgès enseignait l'agriculture aux habitants aborigènes. Le chemin de fer court à peu de distance du rivage, en vue des flots qui se brisent sur les dunes de sable avec un murmure assourdi ; de distance en distance une tour croulante, de forme carrée, se dresse sur

ces dunes. Ce sont les vigies, actuellement inutiles et abandonnées, dont on avait garni toutes les côtes, au temps des dévastations des Barbaresques, pour donner l'alarme à l'approche tant redoutée des pirates et offrir un refuge aux paysans surpris alors dans la campagne. Ce qu'a été depuis le XVI[e] siècle jusqu'en 1830 l'insécurité de tout le littoral de l'Italie, et quel immense service la France de Charles X a rendu à la civilisation, en détruisant le repaire d'où les forbans infestaient constamment la Méditerranée, on a peine à s'en rendre exactement compte, aujourd'hui que ces souffrances tendent à tomber dans l'oubli. Qu'il me suffise de signaler seulement un petit fait, qui peut donner une idée de l'état de choses encore habituel à la fin du siècle dernier. Dans son *Voyage pittoresque des Deux-Siciles*, publié en 1781, en cinq beaux volumes in-folio, l'abbé de Saint-Non a donné des vues de tous les sites de la côte de Calabre depuis Tarente jusqu'à Reggio. Suivant le goût du temps, il anime le paysage par des figures retraçant une scène de mœurs locales. Une fois sur trois c'est une épisode d'une descente des Algériens, qui viennent piller les habitations et enlever des esclaves. De telles *algarades* étaient donc alors chose assez habituelle pour fournir aux artistes le thème obligé de leurs compositions quand il s'agissait de ces contrées, comme les brigands de Sonnino et des environs de Frosinone à ceux qui voulaient faire des tableaux de mœurs de l'Etat romain il y a quarante ans, au temps de Léopold Robert, de Schnetz et de Pinelli.

De l'autre côté de la ligne du chemin de fer, la plaine s'étend aussi loin que le regard peut l'embrasser, monotone et faiblement ondulée, couverte de lentisques, de chênes kermès en broussailles et d'aunes rabougris, au feuillage grisâtre, tandis que la ligne dentelée des montagnes ferme l'extrême horizon. D'innombrables sangliers hantent ces fourrés, revenus à l'état de sauvagerie où durent les trouver les premiers immigrants Œnotriens. En traversant la plaine, je

croyais me retrouver dans une des parties les plus désolées de la Grèce ou de l'Asie-Mineure, et je me disais qu'ici encore c'est le musulman qui a été le grand dévastateur. Car c'est lui qui, à deux reprises, du IXe au XIe siècle et du XVIe au XIXe, en promenant la barbarie sur ces contrées bénies du ciel, y a détruit toute civilisation. Le vieux proverbe d'Orient reste toujours vrai : « Là où le cheval du Turc a empreint son pied, l'herbe ne repousse plus. »

Comme en Grèce et en Asie-Mineure, la vue est tout à coup délicieusement surprise par des oasis de verdure, qui interrompent l'uniformité de la lande déserte et de sa maigre végétation. Le contraste même avec ce qui les entoure donne à ces coins de paysage baignés de lumière un charme inexprimable ; c'est comme un sourire de la nature au milieu de sa tristesse, un sourire empreint encore lui-même d'une douce mélancolie. Partout où coule un filet d'eau, le soleil développe une végétation luxuriante, qui a la vigueur de la forêt vierge. Les rivières qui viennent de la montagne, barrées par les sables à leur embouchure, étalent leurs eaux en petits lacs bordés de roseaux, couverts de nénuphars, sur lesquels se penchent de grands arbres inclinés de vieillesse. De jeunes lianes, à la verdure éclatante, escaladent ces arbres, cherchant l'air et le jour, s'enlacent à leurs branches et retombent en festons jusqu'à la surface du lac. On sent, à les regarder, cette séduction pénétrante et morbide, que tous ceux qui ont fréquenté les pays chauds ont éprouvée dans les lieux où la mal'aria s'embusque comme pour guetter l'imprudent qui s'attarde aux appels perfides de la Sirène.

Torremare, qui donne son nom à la station attenante de la voie ferrée, est un ancien château-fort du moyen âge, remanié au XVIe siècle, puis aujourd'hui depuis longtemps demantelé et transformé en métairie. Toute la partie de la plaine à l'entour, entre le Bradano et le Basiento, est cultivée par les *contadini* qui viennent y travailler de l'impor-

tant bourg de Bernalda, situé à 8 kilomètres environ, sur les premières pentes des montagnes. Le château, entièrement construit en blocs arrachés à des édifices antiques, renferme une petite église où ces ouvriers trouvent la messe le dimanche et les jours de fête, au temps où les travaux des champs les retiennent dans la plaine, où ils bivaquent dans les dépendances des métairies ou bien campent sous des huttes de feuillage. Le système d'assolement pratiqué ici, comme dans toute la contrée où nous entrons, comporte deux années de jachère pour une de récolte. Avec des bras en quantité suffisante et une culture bien entendue, on obtiendrait facilement deux récoltes par an dans tout l'ancien territoire de Métaponte. Il n'y a pas de chemin frayé ou du moins empierré dans cette partie de la plaine ; il faut y cheminer dans les terres labourées, dont le sol gras et naturellement pénétré par les infiltrations des deux rivières, se transforme, après quelques jours de pluie, en un océan de fange. Si l'on veut visiter à un moment de ce genre les antiquités métapontines, il n'y a pas d'autre moyen que de louer, à la ferme, une charrette haut perchée sur deux grandes roues, qui, à chaque tour vous éclaboussent de la tête aux pieds, et de se faire voiturer dans ce véhicule non suspendu (on ne s'en aperçoit que trop vite), par deux chevaux étiques, dont l'un, attaché en dehors du brancard, n'est absolument là que pour la forme et ne peut rien tirer; le tout sans préjudice de la chance de voir la charrette s'embourber dans une fondrière et d'être obligé soi-même de descendre dans la boue jusqu'au genou, afin de donner un coup de main au charretier et de pousser à la roue. Mais ce n'est pas le confort moderne qu'on est venu chercher dans les ruines de Métaponte, et quiconque ne sait pas prendre gaiment toutes ces petites misères du voyage n'a qu'une chose à faire, c'est de ne jamais de sa vie dépasser Naples vers le sud.

A quelques centaines de mètre au nord-ouest de Torre-

mare, en allant dans la direction du Bradano, on franchit un petit mouvement de terrain qui indique une ligne de tombeaux dont quelques-uns ont été explorés en 1878, et l'on entre sur le site de la ville antique. Aucune ruine n'y subsiste plus, ayant forme appréciable au-dessus de terre. Déjà du temps de Pausanias il n'y avait que les remparts et le théâtre de conservés : ils ont depuis lors servi de carrière et l'on retrouverait plus d'un bloc taillé avec soin, plus d'une pierre moulurée qui en ont été extraits, dans les maisons modernes de Bernalda et dans les murailles du château de Torremare. Malgré cette absence de toute ruine extérieure, l'emplacement qu'occupait Métaponte est parfaitement délimité par les ondulations que les décombres dessinent à la surface du sol, couvert de débris de tuiles et de poteries brisées. Pas un seul fragment ne porte le cachet de l'époque romaine ; tout y est exclusivement grec. A chaque labour que l'on donne sur cet emplacement, on ramasse des monnaies, des antéfixes de terre-cuite et d'autres menus objets, ramenés au jour par le soc de la charrue. A l'époque où les moissons commencent à mûrir, on peut suivre le tracé du plan d'édifices dont les murs arasés affleurent presque la surface du sol, aux lignes qui se dessinent dans les champs par des épis plus maigres et jaunissants avant les autres. D'après l'étendue qu'elle occupait, Métaponte n'a jamais dû compter plus de 30,000 habitants.

Au centre de cet emplacement, vers le point où l'Agora devait être située, une grosse métairie de construction récente, la Massaria di Sansone, est entièrement bâtie de débris antiques. C'est à côté qu'en 1828 le duc de Luynes, avec le concours de l'architecte M. Debacq, exécuta les fouilles remarquablement heureuses qui lui firent découvrir les restes d'un temple grec d'ordre dorique, appartenant à l'époque de la perfection de l'art, temple dont le couronnement était revêtu d'une décoration de terre-cuite à reliefs polychro-

mes du plus grand effet. Tous les artistes connaissent l'admirable cimaise garnie de palmettes et de muffles de lion formant chéneaux, qui bordait le toit de ce temple. C'est maintenant l'un des plus précieux joyaux de la Salle de Luynes au Cabinet des médailles de Paris. Le morceau est devenu absolument classique, et il a contribué dans une large part à modifier les idées que l'on se faisait autrefois sur l'art des anciens. La découverte de ce beau chéneau de Métaponte a été l'une des principales choses qui ont porté le dernier coup aux préjugés surannés qui se refusaient à admettre la place capitale tenue par les décorations colorées dans l'architecture hellénique. Malheureusement les infiltrations du Bradano dans le sol ne permirent pas au duc de Luynes de pousser sa fouille assez profondément pour atteindre le pavé du temple et en relever le plan. Depuis 1828, personne n'a repris de recherches régulières à cet endroit, et il est à craindre que maintenant elles ne puissent plus donner de résultats bien féconds. Les débris amoncelés du temple ont été déplorablement mis à contribution pour construire la ferme. On le reconnait en observant les tronçons de colonnes cannelées, les morceaux d'architraves, les chapiteaux plus ou moins mutilés de l'ordre extérieur et des deux ordres intérieurs de l'édifice, qui sont engagés dans le mortier des murailles modernes.

Il faut environ trois quarts d'heure de marche pour aller de la Massaria di Sansone à la Tavola dei Paladini, la ruine capitale de Métaponte. C'est un temple d'ordre dorique dont il reste quinze colonnes debout, dix du côté nord du péristyle, cinq du côté sud, portant encore la première assise de l'architrave. Le temple était hexastyle, à douze ou treize colonnes sur ses faces latérales. On ne retrouve aucun reste de la frise, de la corniche, ni des frontons; les murs de la cella ont entièrement disparu ; on ne voit même plus de traces de leurs fondations, qui ont été arrachées

comme les pierres des marches ou socles dans les entre-colonnements. Le sol actuel est plus bas que l'ancien pavé du temple, qui a, lui aussi, été complètement détruit. La conservation d'une partie des colonnes n'a été due qu'au peu de facilité qu'offrait l'emploi de leurs matériaux pour des maçons modernes. Les fouilles de l'enlèvement du pavé, qui ont achevé la dévastation de l'édifice, ne remontent pas à plus d'un siècle. L'archevêque Capece-Latro, quand il occupait le siége de Tarente, avait encore recueilli, dans sa riche collection, deux mosaïques trouvées dans ces travaux. Elles ont été publiées par Raoul Rochette. Ce sont des mosaïques de pierres de diverses couleurs en bas-relief polychrome, genre de travail dont les spécimens sont d'une excessive rareté. J'ignore où elles se trouvent aujourd'hui, mais elles étaient exactement pareilles à deux mosaïques de même dimension, que le comte de Caylus reçut de l'Italie méridionale sous le règne de Louis XV, sans indication de provenance précise et qui font maintenant partie des collections de notre Cabinet des médailles. Le travail en était purement grec et présentait les caractères de l'art du IIe siècle av. J.-C. Ces bas-reliefs de mosaïque, hauts de 45 centimètres sur 28, étaient manifestement des ex-voto dédiés dans le temple. L'une représentait l'Espérance (*Elpis*), debout tenant d'une main une grenade et de l'autre relevant le pan de sa robe ; l'autre Hermès sous les traits d'un adolescent qui n'a pour tout vêtement qu'une simple chlamyde jetée sur son épaule et qui retient un bélier par les cornes.

L'édifice était, suivant l'habitude constante des Grecs, construit sans recherche de matériaux exceptionnels, avec la pierre du pays, calcaire grossier et plein de trous, dont les défauts étaient dissimulés sous un revêtement de stuc fin, auquel on avait donné sur les colonnes un beau ton d'un jaune doré. Quelques fragments retrouvés aux alentours attestent l'emploi de la terre-cuite polychrome dans

les parties du couronnement. L'ordre extérieur, le seul que l'on connaisse, est un peu plus petit que celui du périptère hexastyle de Pæstum, vulgairement et improprement désigné sous le nom de Temple de Cérès. L'analogie est, du reste, très grande entre les deux édifices, qui ont en commun la particularité singulière de l'architrave faite de deux assises, et l'on peut attribuer à la première moitié du v[e] siècle avant l'ère chrétienne le temple de Métaponte comme celui de Pæstum. Les colonnes de la Tavola dei Paladini, d'un galbe sensiblement conique, ont 5 diamètres de hauteur; l'entre-colonnement est très large; aussi, pour soulager la portée des architraves, a-t-on donné au coussinet des chapiteaux plus de développement et plus de saillie qu'il n'était d'habitude à l'époque où l'édifice fut construit. Malgré ce détail, qui garde une saveur d'archaïsme, les colonnes ont de la sveltesse et l'ensemble donne une impression de légèreté combinée avec une inébranlable solidité.

A quelle divinité était consacré ce temple? Aucun texte ni aucune inscription ne nous l'apprend. Mais le fait de la dédicace de mosaïques décoratives représentant Elpis et Hermês, à l'intérieur du sanctuaire, peut donner à soupçonner qu'on y honorait Dêmêtêr, soit seule, soit associée à sa fille. En effet, Elpis est souvent assimilée à Perséphonê-Corê, la déesse des « belles espérances » promises aux initiés après la mort. Quant à Hermês, son association à Dêmêtêr comme serviteur et ministre, se produit à plusieurs reprises. Elle est constante et tient sans doute, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, à une influence de la religion cabirique de Samothrace, dans le culte de Dêmêtêr Thesmophoros ou législatrice, déesse des mariages légitimes, tel qu'il a rayonné de Thèbes de Béotie et d'Athènes dans presque toutes les parties du monde grec. Une peinture de Pompéi fait voir Mercure debout près de Cérès assise, à laquelle il tend une bourse que la déesse se prépare à recevoir dans un

pli de son vêtement. Hermês figure dans ce cas comme *Eriunios* et *Chthonios* ou *Erichthonios*, c'est-à-dire comme producteur des richesses, dont la bourse pleine est le symbole naturel, et spécialement des productions du sol. Il tient donc, aux côtés de la déesse de la terre féconde, à peu près la même place que Plutos, la richesse même personnifiée, qui l'accompagne si souvent.

Dêmêtêr, nous l'avons déjà dit, et les monnaies de la ville, aussi bien que les textes littéraires, en fournissent les témoignages les plus précis, Dèmêtêr était la divinité principale de Métaponte. Au reste, la numismatique des cités de la Grande Grèce atteste quelle importance de premier ordre avait dans presque toutes le culte de la déesse d'Éleusis et de sa fille. Les écrivains ne sont pas moins formels à cet égard. A Tarente on adorait une Dèmêtêr *Epilysamenê*, c'est-à-dire présidant à l'accouchement des femmes. Les colons doriens avaient introduit également dans cette ville l'usage du nom particulier de Damia, usité pour désigner la déesse dans quelques localités doriennes du Péloponnèse, comme Trézène, Épidaure et Égine. C'est de là qu'il passa en Campanie, où nous trouvons à Capoue une déesse *Jovia Damusa*, qui n'est qu'une variante de Cérès, et même à Rome, où la mystérieuse Bona Dea recevait quelquefois l'appellation de Damia. Sa prêtresse, nous dit le grammairien Festus, portait le titre de *Damiatrix;* or, dans les inscriptions indigènes de la Messapie, nous trouvons le même titre sacerdotal sous la forme *domatriach*, ce qui en assure la provenance tarentine, déjà devinée par Welcker.

A Crotone, les légendes de la vie de Pythagore donnent une place considérable aux deux Grandes Déesses dans la religion locale. A Locres, c'était Perséphonê qui était la protectrice spéciale de la ville, dont le principal temple lui était dédié. A Hipponion, Strabon nous parle aussi de l'adoration des Grandes Déesses. A Poseidonia-Pæstum, en

1820, on découvrit un dépôt de plusieurs milliers de statuettes votives en terre-cuite de Dêmêtêr Courotrophos ou nourrice, entre le temple dit de Neptune et la prétendue Basilique, ce qui prouve qu'un de ces deux sanctuaires, les principaux de la ville, était consacré à Dêmêtêr. Et je n'hésite pas à attribuer une telle consécration à celui que l'on a pris l'habitude de désigner vulgairement par le nom si absurdement impropre de Basilique. En effet, la division de sa cella en deux nefs parallèles, par un rang de colonnes, ne peut s'expliquer que si l'on y honorait simultanément deux divinités placées sur un pied de parité parfaite, comme étaient Dêmêtêr et Corê, la mère et la fille, celles que l'on désignait par excellence comme « les deux Déesses » *tô Theô*. La numismatique de Pæstum montre d'ailleurs que, dans le culte de cette ville, Dèmêtêr tenait le premier rang après Poseidôn, par une association du dieu avec la déesse de la terre, apportée de leur pays natal par les colons Trézéniens, et que nous retrouvons en Arcadie, dans les plus anciennes origines de la religion d'Éleusis, ainsi que sur plusieurs autres points de la Grèce. Les écrivains nous parlent encore du développement de la religion de Dêmêtêr à Éléa-Velia et à Néapolis de Campanie. Dans cette dernière ville on l'honorait comme Thesmophoros, et la prêtresse de cette dernière forme de la déesse, dont on a trouvé une inscription grecque à Pompéi, devait exercer son sacerdoce, non dans la ville devenue romaine après avoir été osque, mais dans la cité voisine de Néapolis. C'est de Cumes, sa métropole, où le sacerdoce de Dêmêtêr Thesmophoros était le plus haut honneur auquel les matrones pussent prétendre, que ce culte y avait passé. Sur le lac Averne, les colons grecs avaient établi l'adoration de Perséphonê comme déesse infernale, et ils prétendaient y retrouver le bois de la déesse, par où Ulysse, dans le XIe chant de l'Odyssée, pénètre dans les demeures des morts. Ils racontaient aussi, et les Grecs de Sicile comme eux, que

les Sirènes, dont on montrait les tombeaux à Néapolis et au promontoire Pelôron, étaient des compagnes de Perséphonê associées à ses jeux sur les bords de l'Achélôos quand elle fut enlevée, qui l'avaient cherchée inutilement et avaient fini par mourir de douleur dans ces différents endroits, en exhalant des chants mélodieux. C'est enfin aux Grecs de Cumes et de Néapolis qu'il faut attribuer l'invention de la fable de la dispute de Dêmêtêr et de Dionysos pour la possession de la Campanie.

Remarquons, du reste, que, dans la religion des Hellènes de l'Italie méridionale, excepté à Métaponte, Dêmêtêr occupe généralement une position plutôt subordonnée à celle de sa fille; qu'elle y prend place surtout comme mère de Dionysos et de Perséphonê, de Coros et Cora, traduits en latin Liber et Libera. C'est qu'en effet, dans toute cette contrée, le culte des divinités chthoniennes s'établit surtout avec la forme mystique et se constitua en mystères où l'élément dionysiaque prédominait, issus des mystères bachiques du Péloponnèse bien plus que des Éleusinies attiques.

IV

Les vieilles légendes relatives aux origines fabuleuses de Métaponte, légendes que nous avons rapportées en commençant ce chapitre, et où nous avons vu la grande déesse de la cité se transformer en une héroïne, Mélanippê, ont laissé entrevoir très clairement que dans la religion locale Dêmêtêr, comme presque partout, du reste, avait le double aspect de déesse de l'agriculture et de la production terrestre, de personnification de la terre féconde qui fait sortir de son sein les moissons pour la nourriture des hommes, et de déesse funèbre, dont le démon infernal Alybas est le ministre.

Le plus ancien mode de sépulture chez les Grecs avait été l'inhumation, et non la crémation ; c'était celui de l'âge pélasgique. Les Athéniens en attribuaient l'établissement à Cécrops ; et même après que les lois de Solon eurent permis l'usage de brûler les corps, le rite plus ancien de les inhumer se maintint parallèlement. Les Athéniens avaient l'habitude de choisir, suivant leurs idées ou leurs convenances personnelles, la manière dont ils seraient enterrés, et les fouilles de leurs tombeaux montrent que le plus souvent ce n'était pas la crémation qu'ils préféraient. En cas d'inhumation, le corps était déposé en terre, la tête tournée vers l'Occident, tandis que les Mégariens ne se préoccupaient pas de l'orientation du cadavre dans la sépulture. Un certain nombre de faits prouvent aussi l'usage primitif de l'inhumation dans les Cyclades, habitées par des populations de race carienne, à Sicyone et à Tégée d'Arcadie. Chez les Grecs italiotes, l'influence pythagoricienne la fit préférer ; elle était même de précepte pour la secte. Ainsi la terre engloutissait les hommes dans son sein après la mort, après leur avoir donné l'existence et les avoir nourris pendant leur vie ; elle devenait encore plus sainte quand elle leur donnait la sainteté du sépulcre, qu'exprimait l'épithète d'*hagnos*, laquelle appartenait au tombeau comme à la déesse chthonienne. Par rapport à l'homme, la terre était celle qui produit tout et ensuite absorbe tout ce qu'elle a fait naître. De là naquit l'idée d'assigner aux morts pour demeure les entrailles du sol.

Gê, la vieille personnification pélasgique de la terre dans sa notion la plus étendue, était par suite une déesse funèbre, et certains des sacrifices qu'on lui offrait avaient le caractère d'une commémoration des morts. Telle était, dans le culte attique, la fête des *Hôraia*, dont on attribuait l'établissement à Erichthonios, et qui consistait en même temps dans des rites funéraires et dans une offrande des

prémices des principaux fruits du sol. Du moment que se fut établie la distinction de Gê et de Dêmêtêr comme deux personnalités différentes, ce fut Dêmêtêr qui, comme représentant plus spécialement le sol, fut tenue pour la déesse à qui l'on confiait la dépouille des morts, pour celle qui gardait leurs ombres dans son sein. Pour exprimer ce rôle, on lui mettait quelquefois dans la main, comme à Gê, la clé de l'enclos, *hercos*, infernal où sont parqués les morts, identique à l'*orcus* latin, auquel préside la Dêmêtêr *Hercyna* de Lébadée, divinité essentiellement funèbre, dont Welcker a justement assimilé le nom à celui d'*Orcina*. A Athènes, les morts inhumés dans la terre étaient qualifiés de *Dêmêtreioi*, ceux qui appartiennent à Dêmêter. A Sparte, le douzième jour après le décès, les rites de deuil se terminaient par un sacrifice à cette déesse. Cicéron nous apprend qu'un des plus anciens usages religieux de l'Attique faisait semer des grains sur la fosse funèbre. Il faut rapprocher ici l'usage, introduit de la Grèce à Rome, du sacrifice de la *porca praecidanea* ou *praesentanea*, truie immolée à Cérès en l'honneur des morts au moment de la moisson, et avec le sang de laquelle on purifiait la maison.

Dans ces derniers rites, comme dans ceux des *Hôraia* d'Athènes en l'honneur de Gê, nous voyons apparaître une des pensées mères des mythes du paganisme, celle qui a constamment associé à la reproduction des êtres les phénomènes de leur destruction. Elle a fait dépendre ces deux ordres de faits l'un de l'autre ; elle n'a pu comprendre la mort sans la vie, ni la vie sans la mort. Ces problèmes redoutables, dans lesquels notre propre existence, nos espérances, nos douleurs et nos joies se trouvent si étroitement impliquées, ont dès le début impérieusement demandé à l'esprit de l'homme une réponse, une solution; et, selon la marche naturelle des choses, la solution qu'on cherche aujourd'hui dans la science, l'humanité naissante l'a d'abord demandée à la religion. On a tremblé devant ce

qu'on ne pouvait comprendre, et on a adoré ce qui faisait trembler.

Une comparaison qu'on retrouve à chaque pas dans les poètes anciens, et qu'ils n'ont pas reproduite si souvent sans quelque motif sérieux, est celle du procédé de génération de la nature humaine avec la fécondation de la terre par le soc de la charrue. Le fer qui ouvre le sol et prépare un lit à la semence, fournit à la poésie naturelle une image de violence et de douleur, qu'elle applique à la consommation du mariage. Cette analogie, que tout le perfectionnement social imaginable n'empêchera jamais de se reproduire en vertu des lois immuables de la nature, se montre bien plus frappante encore dans les mœurs dites héroïques, où le rapt et la violence sont les préliminaires ordinaires de l'union conjugale. Ainsi le premier regard que l'homme a replié sur lui-même a associé dans son esprit des idées de douleur et de violence à la pensée de ses joies d'amour et de ses espérances de reproduction ; et la seconde observation qu'il a pu faire dans la culture des champs dont les fruits le nourrissent, lui a montré comme un symbole des mêmes pensées. Cette possession de l'objet aimé n'a fait qu'ouvrir, aux regards de l'homme, une série de phénomènes de plus en plus effrayants. L'enfant né de son union n'a pu être mis au monde qu'au milieu de douleurs atroces, et à chaque gestation, la vie de la mère, celle de l'enfant, ont été mises en question. Voici l'enfant né ; il respire et sa première voix est un vagissement de douleur. Au prix de combien d'épreuves, de souffrances, de dangers, l'enfant pourra-t-il croître et se dérober enfin à la puissance ennemie qui semble lui disputer tous ses progrès dans la vie ! Les faits qui se passent depuis la conception de l'enfant jusqu'au développement de sa puberté, mettent donc en présence les images de la vie et de la mort ; et ce spectacle doit d'autant plus agir sur l'homme qui l'observe, que toutes ces péripéties de l'accouchement et de l'éducation se

lient d'une manière plus étroite avec la tendresse instinctive de l'homme pour les enfants qu'il a engendrés.

De cette observation individuelle, il est tout simple que l'homme passe à des remarques plus larges, et qu'il embrasse la nature entière dans la contemplation des phases de la destruction et du renouvellement des êtres. Les mêmes dangers qui assiégent l'homme à sa naissance et dans son berceau, sont communs aux espèces dont l'organisation se rapproche de celle de l'homme, et les espèces entre elles ne puisent les forces nécessaires à leur reproduction qu'en se détruisant mutuellement. Les animaux carnassiers assouvissent leur faim avec la chair des autres animaux; les herbivores se contentent de détruire les plantes; de l'herbe qui sèche et jaunit pend la graine qui renferme une herbe nouvelle; le grain pourrit dans la terre et semble s'y dissoudre avant que de germer; dans les détritus des végétaux, la reproduction des plantes puise une force inconnue; la mort des animaux à organisation complète, et la dissolution qui en est la suite, produisent des résultats de fertilité plus surprenants encore; des cadavres putréfiés sortent des moissons vigoureuses, ou même en apparence des êtres animés.

Si qua fides rebus tamen est addenda probatis,
Nonne vides, quaecumque mora fluidove calore
Corpora tabuerint, in parva animalia verti?

Maintenant, il faut se souvenir qu'avec la doctrine de panthéisme qui fait le fond de toutes les religions payennes, cet ensemble révolutoire de mort et de vie, dans lequel l'homme se sent emporté, n'est point distinct à ses yeux de la Divinité elle-même. Puisque Dieu est tout et que tout est Dieu, il est la mort et la vie, la destruction et la reproduction ; il veut la dissolution et le renouvellement des êtres ; lui-même, il vit et il meurt tour à tour. De là, pour les religions panthéistiques, une conséquence frappante : ce

grand Tout qu'on adore, c'est la vie et la mort réunies ; c'est à la fois l'être actif et la matière passive. Aussi dans le détail des mythes et des cérémonies de l'antiquité, la Divinité occupe-t-elle tour à tour toutes les places, tantôt semblant demander des victimes, tantôt représentée comme une victime elle-même.

Les croyances dont nous avons essayé d'embrasser l'ensemble d'un coup d'œil rapide, ne sont pas le résultat d'une froide combinaison scientifique. Elles proviennent d'une aperception des objets, dans laquelle l'observation est inséparable d'une émotion vive, et que colorent toutes les craintes, toutes les espérances, en un mot, tous les sentiments intimes de l'homme. L'édifice de la religion a dû s'établir sur ce fondement de pure imagination, et ce qui tient à une recherche raisonnée des causes, à une étude plus froide des éléments, vint s'adjoindre à la religion déjà toute formée, sans en modifier le caractère essentiel. Aussi la distinction qu'on peut établir entre les religions *ignorantes* et les religions *savantes* ne repose-t-elle que sur l'aspect superficiel des choses. A mesure qu'un peuple accroît la masse de ses connaissances, il cherche à dissimuler le fond grossier de sa religion sous un appareil plus régulier, et dans lequel les connaissances acquises obtiennent une place honorable ; à moins, toutefois, qu'il ne prenne, comme les Grecs, hardiment son parti, et que sous le nom de philosophie il ne crée, à part de la religion, le domaine de la science.

Au milieu de l'enchaînement de l'ensemble des phénomènes qui font ainsi continuellement succéder la mort à la vie, puis la vie à la mort, dans le sein de la nature, il est une assimilation qui s'impose de très bonne heure à l'esprit, car nous la retrouvons chez les peuples les plus divers, en Egypte aussi bien qu'en Grèce, c'est celle de la destinée humaine après la tombe avec la métamorphose du grain qui, déposé en terre, renaît en produisant une nouvelle

plante. Cette notion était en germe dans la conception primitive, naturaliste et agraire, de la religion des Grandes Déesses, Dêmêtêr et Perséphonê. Entendue d'abord, suivant toutes les vraisemblances, au sens grossier d'une palingénésie purement terrestre, d'un retour à l'existence de ce monde, elle alla se spiritualisant chaque jour davantage avec le progrès de la pensée religieuse, jusqu'à atteindre à la conception d'une immortalité, d'une vie par delà la tombe. Ce fut le point de départ, la source de toute la mystique du culte de Dêmêtêr et de sa fille ; ce fut l'essence même de leurs mystères, et en particulier de ceux d'Éleusis, car c'est précisément l'application à la vie future des mérites des purifications et des sacrifices accomplis dans ces cérémonies, ainsi que de la science qu'on y acquérait, qui fut le véritable objet de leur institution. Cette notion de palingénésie et d'immortalité est déjà empreinte partout dans l'hymne homérique à Dêmêtêr, et avec elle l'autre dogme, connexe et exprimé en termes formels, de la double destinée des âmes, du bonheur de celles des initiés et du malheur de celles des non-initiés. « Voss et d'autres ont remarque avec raison, dit Guigniaut, que, bien que Triptolème soit nommé deux fois dans l'hymne à Dêmêtêr parmi les princes d'Éleusis, il n'y est pas question de lui comme ayant le premier reçu de la déesse, puis communiqué aux hommes, de concert avec elle, le présent du blé. Tout au contraire, le blé est supposé préexistant en Attique, et le grand bienfait de Cérès, c'est l'institution de ses mystères par elle-même, avec le sens profond que révélaient leurs cérémonies et leurs mythes, en retour de l'hospitalité qu'elle avait trouvée dans la famille de Céléos... Cette tradition implique, ainsi que les rites significatifs qui s'y liaient, tout au moins une vie nouvelle, sinon l'immortalité absolue de l'âme humaine. » Aussi est-ce dans les Éleusinies que le dogme de la vie divine après le trépas, de l'immortalité de l'âme avec des récompenses

et des peines, se développa principalement, avant que la philosophie ne s'en emparât indépendamment de la religion.

De simple déesse funèbre, investie de ce rôle parce qu'elle était la terre qui reçoit dans son sein la dépouille des morts, Dêmêtêr devint ainsi, avec sa fille, la déesse de l'immortalité après le trépas. Mais ce rôle de divinité des morts, qui préside à leur nouvelle vie au delà du sépulcre, la typifie et en assure la béatitude, appartint en propre à la fille plutôt qu'à la mère, du moment qu'on eut admis leur dualité. Dêmêtêr n'est que rarement la déesse infernale, et cela dans quelques circonstances particulières qui persistent comme des vestiges d'un état de choses tout à fait primitif, antérieur à son dédoublement en un couple de mère et de fille. Dès que ce couple est formé, c'est Perséphonê-Corê qui est la reine des enfers, la déesse de l'autre vie.

Après Dêmêtêr, la principale divinité des Métapontins était Apollon. Il y était adoré avec le cortége des Muses. Nous avons vu un peu plus haut que les Métapontins avaient établi un sanctuaire des Muses dans la rue de leur ville qu'avait habité Pythagore. Le seul monument que le sol de Métaponte ait jusqu'ici fourni à l'épigraphie latine, est une inscription portant qu'un certain L. Nonius Rufus fit reconstruire à ses frais le temple des Muses, tombé de vétusté. M. Mommsen a rangé quelque peu légèrement cette inscription parmi les suspectes; il n'a pas, dit-il, pleine confiance dans l'autorité qui rapporte sa découverte en 1792. En lui-même, le texte n'a rien qui justifie un semblable soupçon; et rien non plus ne donne lieu d'infliger le stigmate de l'épithète de faussaire à Giuseppe Castaldi, qui l'a publié. Ce qui est faux, archifaux et grossièrement inventé dans l'épigraphie de Métaponte, c'est une prétendue inscription dédiée par le consul Fabius Luscinus à Jupiter, Junon et Hercule, que Gruter a

insérée dans son recueil sur la foi de Zavarroni, digne émule de Pirro Ligorio.

Quoiqu'il en soit, du reste, le fait de la dédicace par les Métapontins de leur fameuse gerbe d'or, c'est-à-dire d'un emblème du culte de Dêmêtêr, dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes, prouve qu'ils avaient établi un lien entre le culte des deux divinités. L'association d'Apollon aux Grandes Déesses s'observe de la même façon sur plusieurs points des domaines de la race hellénique. En général elle y tient bien moins à une parenté établie doctrinalement entre ces personnages de l'Olympe, qu'à une alliance formée historiquement entre les cultes nationaux des deux populations qui se sont superposées l'une à l'autre. Tel est le cas du groupe de divinités que nous offre le Triopion de Cnide, centre religieux et fédéral des Doriens de la côte d'Asie-Mineure et des îles voisines On y adorait Dêmêter, Perséphonê et Hadês Épimachos ; c'étaient les vieux patrons du lieu, ceux qu'y avait établis la très antique colonie thessalienne, attribuée au héros fabuleux Triopas. Plus tard, Apollon s'y joignit, lors de l'établissement des colonies doriennes, et il y figura désormais dans le culte comme le protecteur spécial de leur confédération. Des faits analogues amenèrent la même association dans le Delphinion de la Voie Sacrée d'Éleusis, aujourd'hui remplacé par le monastère de Daphni près Athènes. Pausanias nous apprend formellement que ce temple était dans l'origine consacré à Apollon seul, à l'Apollon Patrôos des Ioniens ; les Grandes Déesses n'y furent introduites que lorsqu'on affilia tous les sanctuaires situés sur la route d'Athènes à Éleusis à la religion de la cité mystique. Je n'hésite pas à expliquer de même l'adoration d'Apollon Carneios avec les deux déesses à Andania de Messénie, et les traces d'une association pareille que l'on relève à Tégée, à Mantinée et à Thelpusa d'Arcadie. Dans la religion de Métaponte, l'Apollon de Delphes est le dieu de l'élément ethnique des Phocidiens ; c'est

aussi celui dont l'oracle préside à la fondation de toutes les colonies grecques hors du sol de la Hellade. Quant à Dêmêtêr, c'est une des grandes divinités nationales des Achéens. Elle est adorée à Aigion sous le nom de *Panachaia*, aux côtés de Zeus Homarios ou Homagyrios, et c'est sous leur double protection que se tiennent les assemblées fédérales des Achéens de la Grèce.

A Apollon et à Dêmêtêr, les Métapontins joignaient dans leurs adorations publiques Athênê, qui est si souvent associée à l'une ou à l'autre de ces divinités chez les Grecs, à toutes les deux dans le Delphinion de la Voie Sacrée d'Éleusis. L'Athênê de Métaponte était surnommée Hellênia ou Mydia. Son temple, où l'on prétendait montrer les outils d'Epeios, était situé, nous dit-on, « près de la ville », et non dans l'intérieur. On pourrait donc penser que c'est celui dont une partie de la colonnade demeure debout.

J'insiste et j'insisterai, toutes les fois que les renseignements littéraires ou archéologiques me permettront de le faire, sur les groupements de divinités que nous offrent ainsi les cultes locaux des différentes cités. C'est, en effet, un sujet que l'on ne saurait assez étudier, si l'on veut arriver à reconstituer l'ensemble du système religieux des Grecs.

Pour les esprits superficiels, la religion des anciens n'est qu'une image de leurs gouvernements. L'Olympe est un sénat délibérant des affaires divines et humaines sous la présidence de Zeus. Chaque dieu est un magistrat ayant son ressort et son gouvernement. Tel est, en effet, à peu près le résumé des notions que les gens du monde ont puisées dans la lecture des poëtes. Mais à côté de cette religion officielle et arrangée selon un certain esprit d'ordre politique, on s'aperçoit bientôt qu'il en a existé beaucoup d'autres; que chaque peuple, chaque cité, presque chaque famille, ont eu leur culte particulier et leurs légendes divines. Ces légendes ou ces mythes renferment presque toute les notions que peuvent posséder des sociétés primitives.

L'histoire et la fiction s'y mêlent si intimement que le point de transition entre l'une et l'autre est impossible à fixer. Souvenirs des grands cataclysmes, astronomie, géographie, métaphysique, luttes primordiales de races et de systèmes religieux, tous les mystérieux sujets des premières méditations humaines s'y trouvent confondus dans des récits brillants de coloris, auxquels vraisemblablement chaque génération a joint quelque trait de sa façon. Les distinctions des personnages divins et de leurs attributions, qui paraissent si tranchées dans les poëtes, s'effacent dans ces cultes locaux, les mythes se pénètrent et s'enchevêtrent, les dieux se confondent les uns avec les autres ; il semble aux premiers pas faits dans cette étude, que ce soit un chaos qui succède à l'ordonnance savante de la religion poétique. Mais peu à peu, ce chaos se débrouille, le regard perce au fond de ces nuages et discerne, sous les combinaisons innombrables et ondoyantes du polythéisme, un grand esprit d'unité, un petit nombre d'idées fondamentales qui se retrouvent partout et dont l'expression légendaire varie à l'infini.

La pensée que l'on rencontre partout dans les religions de la Grèce païenne, comme en général du monde antique, est celle du panthéisme naturaliste, c'est-à-dire l'adoration de la nature entière, de ses phénomènes et de ses forces, sous une forme plus ou moins complexe. En parlant ainsi je ne fais, comme je l'ai déjà dit, aucune distinction entre les religions savantes et les religions grossières ; je crois fermement que, quelles qu'aient été les erreurs populaires, il s'est trouvé partout et dans tous les temps des hommes capables de comprendre la religion dans son sens véritable ; toute forme religieuse a pu être ainsi réduite à un certain nombre de propositions abstraites. Je sais qu'on a considéré souvent la simplicité comme le cachet des âges primitifs, et le raffinement dans les idées comme celui des âges de décadence ; on a vivement insisté sur le danger qu'il y

aurait à attribuer quelque chose de ce raffinement aux premiers âges des religions antiques. Mais je sais aussi que plus l'homme est barbare, plus la structure de son langage est compliquée et raffinée. Cette disposition à la subtilité, appliquée à la première de toutes les énigmes qui préoccupent l'homme en ce monde, l'énigme de sa propre origine et de celle de toutes les choses qui l'entourent, cette subtilité, dis-je, a fait la complication du raisonnement dont les religions primitives portent l'empreinte.

La religion que nous révèlent les monuments classiques, en est encore à ce raffinement barbare ; le fond n'en a point changé ; la superstition a jusqu'au bout gardé la position qu'attaquait le progrès de la raison humaine. Une belle imagination, les arts, la poésie, produit de cette imagination féconde, ont jeté un voile sur le fond de paralogismes panthéistiques, dont la vraie religion et la philosophie basée sur la conscience devaient faire justice. Mais en traversant cette couche superficielle, on retrouve toujours la subtilité barbare qui appartient à toutes les religions de l'ancien monde.

Dans un tel système, l'unité, la personne divine, est un être insaisissable, invisible, et qui se réfléchit néanmoins dans une multitude de symboles, que la nature fournit, que l'homme observe et imite. Des corps immenses, tels que le soleil, la lune, la terre, des phénomènes tout-puissants, tels que la foudre, les volcans, les déluges, sont les expressions les plus étendues de la divinité universelle ; mais ces expressions ne sont jamais complètes. De là, aux yeux des penseurs religieux du paganisme, la conviction que la divinité peut apparaître également dans le plus chétif comme dans le plus étendu de ses symboles. L'homme, pas plus par la pensée que par les yeux, ne peut percevoir l'unité divine ; la pluralité, inséparable de cette unité, ne lui permet de voir à la fois qu'une des faces de l'être divin. Aussi tout symbole, toute figure, tout nom de la divinité,

portent-ils en eux-mêmes un double caractère : positivement, ils n'expriment qu'une des qualifications de l'être divin conçu au point de vue du panthéisme ; victuellement, ils en font pressentir l'unité et l'étendue. Soit, dans un temple, une maison, un champ, la représentation isolée d'une divinité (à quelque ordre d'ailleurs qu'appartienne cette divinité selon les classifications communes), l'homme intelligent, l'*initié* si l'on veut, aura devant lui une image dans laquelle se résumera et se condensera, pour ainsi dire, l'être divin tout entier. Il est rare, toutefois, que la divinité se présente ainsi sous une forme complétement isolée. Dans le temple, le dieu éponyme a ses dieux parèdres ou assesseurs ; dans le mythe, il a sa famille, ses parents, ses frères, ses enfants, sa cour, ses ministres, son armée, ses serviteurs, ses ennemis même. Toutes les formes de rapprochement, de hiérarchie, de dépendance que peut fournir la société humaine, servent à exprimer ce que la divinité a de multiple dans ses faces, de contradictoire dans ses effets. De là cette apparence extérieure, ce coordonnement général qui sert à lier entre elles les formes diverses de l'expression divine, à en régler l'importance relative, à les ramener à l'unité fondamentale : travail d'ailleurs aussi variable que capricieux, qui n'est que le manteau de la religion et que les modernes ont pris trop souvent pour la religion elle-même.

V

Le temple à propos duquel je me suis laissé entraîner à cette longue et épisodique digression, était situé en dehors de la ville, à près de deux kilomètres au nord de ses murs, sur un petit plateau rocheux qui s'élève par une pente insensible du côté du sud et présente, au contraire, au nord

et à l'est un escarpement sur le Bradano, lequel décrit un coude autour de ces deux faces du plateau. Le gouvernement italien s'est occupé dans les dernières années d'assurer la conservation de ce qui en subsiste. Mais l'effet de cette honorable sollicitude n'a pas été heureux. L'ingénieur chargé du travail a eu la malencontreuse idée d'entourer la ruine d'un affreux mur du cimetière, haut de deux mètres, qui la déshonore. Tout l'effet de ces belles colonnes, qui s'élevaient autrefois solitaires au milieu de la campagne inhabitée et se profilaient avec élégance sur l'azur du ciel, est aujourd'hui détruit pour le voyageur qui s'en approche; et quand il pénètre dans le temple, toute vue de l'extérieur lui est interceptée par le mur. Il faut se hisser péniblement sur le socle des colonnes pour apercevoir quelque chose. Et ceci est d'autant plus déplorable que le panorama, qui se déroule devant les yeux du plateau qui porte le temple, a toute la grandeur désolée, toute l'imposante majesté de la campagne de Rome. On domine de là le cours tortueux du Bradano et l'ensemble de la plaine vide d'habitants. Par delà Bernalda, le regard plonge jusqu'au fond des gorges de la Basilicate, qui semblent faites pour servir de retraites à un peuple de brigands, tels qu'étaient les Lucaniens. Et quand on se retourne du côté opposé à celui du cirque gigantesque que dessinent les montagnes, la vue se repose à loisir sur l'étendue de la mer. Nul endroit ne pouvait être mieux choisi pour y élever un de ces édifices aux lignes d'une pureté idéale, dont les Grecs avaient le secret.

Au reste, la saison de l'année où j'ai visité ces lieux, au milieu d'octobre, y est vraiment délicieuse. Les grandes chaleurs sont passées, et avec elles l'époque malsaine. L'air est pur et léger. Les premières pluies de l'entrée de l'automne, qui viennent de finir, ont rafraîchi la végétation brûlée par l'été. C'est un dernier renouveau, une floraison presque comparable à celle du printemps. De ci, de là, dans les creux, les touffes de cyclamens étalent leurs

collerettes d'un rose vif, si délicatement retroussées et dentelées. Sur les pentes qui descendent à la rivière, sur les berges des fossés et des chemins, une herbe rase et drue fait des tapis de velours vert, constellés d'une petite espèce d'ornithogale qui épanouit sa corolle en étoile. Les champs en friche sont par endroits de véritables parterres de scilles maritimes, qui, au-dessus de leur gros oignon en grande partie hors du sol, dressent leur thyrse de fleurs blanches, qui a quelquefois un mètre de haut. Mes compagnes de voyage les cueillent par brassées avant de remonter dans la charrette, dont elles supportent vaillamment les cahots.

Au sud-ouest du temple, des ondulations de terrain, prolongées sur une grande étendue perpendiculairement au cours du Bradano et à la route qui conduit à Bernalda et à Matera, marquent l'emplacement de lignes de tombeaux. Cette nécropole, pourtant bien reconnaissable, n'est pas marquée sur la carte de l'ouvrage du duc de Luynes. Des fouilles y seraient faciles et fructueuses. Les paysans qui cultivent la plaine y ramènent souvent au jour des vases peints et démolissent des tombeaux sans motif. Aussi le sol y est-il, en certains endroits, jonché de fragments de vases brisés. Il n'y a pas dans cette nécropole de tombes à chambre souterraine. Autant que j'ai pu voir, les sépultures consistent, à la mode grecque, en sarcophages grossièrement creusés dans un bloc du tuf de la localité, ou en fosses rectangulaires revêtues de dalles de pierre ou bien de grandes tuiles. Jusqu'à présent, du reste, faute de recherches suivies et soigneusement conduites, on n'a jamais signalé de découverte de vases peints d'une réelle importance faite dans la nécropole de Métaponte. Des fouilles plus attentives ont, au contraire, ramené au jour de magnifiques spécimens des vases de l'époque du style surchargé et pompeux, dans les tombes des premières localités du territoire des Lucaniens, qui environnent, à quelques

lieues de distance, le bassin de la cité grecque, Pisticci, Pomarico et Montescaglioso. Il est vrai que ces tombes lucaniennes sont d'ordinaire plus riches en mobilier que les tombes proprement grecques, et datent d'une époque où Métaponte était déjà en pleine décadence.

Métaponte était bâtie à quelques stades de la mer. Le rivage présente à cet endroit, comme sur toute la côte avoisinante, une ligne parfaitement droite, sans un abri naturel. C'est de cet ancrage ouvert, dénué de sécurité, exposé à tous les risques des tempêtes, que devaient se contenter les vaisseaux marchands qui venaient commercer avec la ville, embarquer ses blés et lui apporter des denrées d'échange. Il est vrai que les vaisseaux marchands des Grecs n'étaient que de grosses barques pontées, dont les navigations constituaient un vrai cabotage; aussi avait-on la ressource de les mettre à l'abri en les tirant à sec hors de l'atteinte des flots, sur le sable du rivage. Mais Métaponte avait aussi sa petite marine militaire, composée de quelques trirèmes. Pour l'abriter, elle s'était créé artificiellement un port, à un peu plus d'un kilomètre de distance au sud. Il devait être entouré de cales couvertes où l'on gardait les galères à sec, ne les mettant à flot que lorsqu'on voulait s'en servir, et de magasins d'arsenal, le tout couvert par des fortifications. Cette distinction du port et de la cité était la donnée la plus habituelle chez les Grecs. Ce qui paraît avoir été particulier à Métaponte, c'est qu'un canal, encore en partie conservé, partait du bassin pour rejoindre les remparts de la ville; ce canal paraît avoir été protégé de chaque côté par des *longs murs*. Le bassin circulaire, et tout creusé de main d'homme, forme aujourd'hui un petit lac environné de grands roseaux et communiquant avec la mer par une entrée que les sables obstruent ; on l'appelle Lagone di Santa-Pelagina, et sous ses eaux transparentes on distingue sans peine les divisions de l'entrée des cales des trirèmes.

J'y arrive à l'heure où le soleil couchant achève de disparaître derrière les montagnes de la Basilicate. La tramontane, qui a soufflé en tempête toute la journée, est tombée à l'approche du soir, et la mer n'a plus qu'un reste de houle qui l'ondule lourdement. Tout est calme dans la nature, dont les moindres bruits se perçoivent au milieu du silence universel. Les eaux du petit lac reflètent les teintes rougeâtres dont le ciel est encore coloré, tandis que la mer devient d'un gris plombé. Des mouettes rasent les flots de leurs grandes ailes blanches. Deux flamants, immobiles au bord de la lagune sur leurs longues échasses, ont la gravité d'attitude de philosophes absorbés dans la méditation. Un halbran rappelle au milieu des roseaux. Des courlis regagnant leur gîte passent dans l'air avec leur petit cri plaintif, qui ressemble au gémissement d'un enfant. De la campagne monte le grésillement des grillons dans les terres labourées et le coassement harmonieux des rainettes cachées dans le feuillage des buissons. C'est une symphonie de la solitude, à laquelle le bruit régulier de la mer fait une basse grave et continue. Rien ne saurait rendre l'impression solennelle de paix et de repos de ce moment de la journée sur la plage déserte de la mer Ionienne.

Je regagne la station à travers champs, aux dernières lueurs du crépuscule. Comme c'est une gare de bifurcation, l'on y trouve un buffet aux ressources duquel il est bon de ne pas trop se fier, mais qui fournit du moins du pain, du vin, du fromage, et surtout, chose fort à apprecier dans un pareil désert, de la vaisselle et des couverts pour manger autrement qu'à la turque les provisions que l'on fera toujours sagement d'apporter de Tarente. Enfin, innovation récente et précieuse pour les artistes ou les archéologues qui voudront venir étudier d'une manière approfondie les ruines de Métaponte, au-dessus du buffet sont trois chambres avec des lits où il est possible de dormir... quand on est armé de philosophie sur l'article des puces.

Un peu plus tard, je ressors et je reste longtemps sur le quai de la gare, attendant le train qui doit passer à une heure avancée de la soirée et nous emporter plus loin vers le sud, sans pouvoir m'arracher au spectacle qui m'environne et aux pensées qui s'éveillent en foule dans mon imagination, sans me lasser de contempler la voûte céleste étincelante de ses constellations, que Pythagore a vues de même, dans les mêmes lieux briller au-dessus de sa tête, et qui déjà, dans les siècles de la fable, guidaient Hercule sur ces bords. La lune n'est pas encore levée, bien qu'il soit déjà plus de neuf heures. C'est une de ces nuits grecques dont l'ombre est transparente et qui, comme a dit Châteaubriand, « ne sont point des ténèbres, mais seulement l'absence du jour. » L'air est doux et on sent à le respirer un charme inexprimable. On pourrait presque lire à la clarté des étoiles, dont le scintillement répand sur la plaine et les montagnes une douce et vague lumière, propice à l'illusion, qui les voile sans les cacher, tandis qu'au-delà des broussailles et des mâquis, la mer, maintenant unie comme un miroir, reflète les myriades étincelantes des astres du zénith. Une bande phosphorescente, qui a l'éclat de l'argent en fusion, marque tout le long du rivage la ligne où ses derniers flots viennent mourir en se brisant doucement. Les brises légères qui de temps en temps viennent en rider la surface, y font courir comme de longs éclairs. Bientôt un point de l'Orient s'éclaire d'une lueur dorée, qui semble le reflet d'un incendie invisible ; la lueur grandit ; enfin le disque de la lune émerge graduellement des flots, énorme et sanglant, annonçant par sa couleur la reprise du vent pour le lendemain. Sa lumière commence à inonder tous les objets qui nous entourent, tandis que les étoiles pâlissent auprès d'elle dans le ciel et que les montagnes lointaines y découpent leurs arêtes avec plus de netteté. Quelques moments encore, et nous compléterions la revue des aspects du paysage de Métaponte en le voyant

sous un clair de lune du plus merveilleux éclat. Mais l'arrivée du train nous force à interrompre notre contemplation silencieuse. Il faut quitter ces merveilleux spectacles pour s'enfermer dans un wagon, où ronfle un couple de bons bourgeois de Cotrone. O désillusion ! ce type d'épicier vulgaire et cette grosse commère aux formes avachies, qui dorment là lourdement sous nos yeux, voilà les premiers spécimens qu'il nous soit donné de voir des Crotoniates d'aujourd'hui, de cette population dont les hommes et les femmes, dans l'antiquité, passaient pour beaux par excellence entre tous les Grecs.

CHAPITRE III

HÉRACLÉE ET SIRIS

I

Au-delà du Basiento, la plaine s'étend vers le sud pendant six ou sept lieues encore, entre les montagnes à l'ouest et la mer à l'est, et avec la plaine le désert. On franchit deux rivières qui courent rapidement vers la mer, la Salandrella et l'Agri, que les Grecs nommaient Aciris. La Salandrella ou Salandra est appelée *Chelandra* dans trois diplomes du XIIe siècle, où sont énumérées les limites du territoire de Santa Maria di Scanzana, donné au monastère basilien de Carbona. Il n'y a donc pas de doute que cette rivière ne soit l'Acalandrus de Pline, situé entre l'Aciris et le Casuentus. Mais ce n'est pas l'Acalandros de Strabon, appartenant au territoire de Thurioi ; ce dernier doit être reconnu dans le Raganello d'aujourd'hui. La multiplicité des cours d'eau de même nom, même voisins les uns des autres, est un fait qui se reproduit souvent dans l'ancienne Grande Grèce. Presqu'immédiatement après l'Agri, le chemin de fer s'arrête au pied du mamelon qui porte l'ancien couvent de Policoro. C'est la première station après celle de Torremare.

Si l'on met à part le temple de Métaponte et celui de

Hêra Lacinia, près de Crotone, ce sont des emplacements plutôt que des ruines que l'on trouve à visiter sur le littoral de la Grande Grèce. Il semble qu'un châtiment particulier de la Providence se soit appesanti sur toutes ces villes, jadis si florissantes, qui ont eu pendant plusieurs siècles un rôle prépondérant dans le développement de la civilisation hellénique, mais qui s'énervant ensuite dans la mollesse et dans la volupté, avaient fini par devenir autant de foyers d'intense corruption. La destruction s'est acharnée à faire disparaître leurs derniers vestiges de la surface du sol, comme ceux de Sodome, à tel point que pour plus d'une d'entre elles, dont le nom est fameux dans l'histoire, on hésite à déterminer sur quel site elles s'élevaient réellement. Pourtant, en dehors de la grande leçon philosophique qui ressort de cette destruction même, l'exploration des emplacements des cités de la Grande Grèce offre encore un intérêt de premier ordre. Les récits des écrivains, quand on les lit sur le terrain, prennent une vie, un relief, une réalité, dont partout ailleurs ils sont dépourvus. La vue des lieux est nécessaire pour se reporter complétement par l'imagination au milieu des hommes qui y ont vécu jadis et des évènements dont ils ont été les acteurs.

Aucun emplacement, dans toutes ces contrées, n'est plus certain que celui d'Héraclée, à 24 stades de la mer et sur la rive droite de l'Aciris.

La ville n'était pas sur la colline même de Policoro, mais sur le plateau allongé qu'un vallon en sépare et qui, du côté du nord, descend par une pente atténuée vers la rivière. C'est là que l'œil distingue, dès le premier examen, des traces incontestables d'une occupation du temps des anciens. Sur ce plateau il est impossible de remuer la terre sans rencontrer des fondations de murailles enfouies sous le sol à une faible profondeur, sans découvrir des médailles ou d'autres menus objets. Jamais, du reste, on n'y a fait d'excavations régulières, dans un but scientifique.

Ce n'est pourtant point ici, mais à un endroit appelé Luce, à mi-chemin entre Héraclée et Métaponte, dans le lit de la Salandrella, limite des anciens territoires des deux villes, qu'ont été découvertes en 1732 les Tables d'Héraclée, si célèbres dans les études d'épigraphie et de droit. Ce sont deux grandes tables de bronze, brisées en plusieurs morceaux, de la nature de celles où les anciens avaient l'habitude de graver le texte des lois et des décrets, pour l'exposer aux regards du public et le rendre inaltérable. Celles dites d'Héraclée, que l'on conserve au Musée National de Naples et qui, depuis leur première publication par Mazocchi, ont été bien des fois rééditées et commentées, sont opisthographes, c'est-à-dire qu'un texte grec y fut inscrit d'abord sur un côté vers le dernier quart du IIIe siècle avant notre ère ; trois cents ans environ plus tard, cet ancien texte grec n'offrant plus d'intérêt pratique, on utilisa le vieux cuivre en le retournant, pour y inscrire une loi en latin. Ce second texte n'est rien moins qu'une grande partie de la *lex Julia municipalis*, c'est-à-dire de la loi promulguée en 46 av. J.-C. par César, dictateur, pour régler le régime municipal des villes de l'Italie. C'est donc le document fondamental pour la connaissance de cette partie du droit romain. Le texte grec antérieur n'est guère moins intéressant pour l'étude du droit hellénique, sur lequel on possède infiniment moins de renseignements. C'est l'acte, rédigé par des commissaires spéciaux élus par le peuple, de la délimitation et de la location de terrains consacrés à Dionysos et à Athênê, que des particuliers avaient usurpés. On y mentionne les démarches faites, dans l'assemblée des citoyens, pour rendre le sol sacré à sa pieuse destination, la nomination des commissaires, leurs travaux pour en fixer le bornage et pour expulser les possesseurs illégitimes. Enfin l'acte établit sous quelles conditions les temples pourront désormais en percevoir les revenus, et donne le cahier des charges que devront accepter ceux qui pren-

dront à ferme ces terres d'église. Tout y est prévu avec les plus minutieuses précautions : la manière dont elles doivent être cultivées, les sécurités à exiger des tenanciers, le plan et le nombre des constructions que ceux-ci sont tenus d'élever, l'étendue des plantations permises en vignes et en oliviers, enfin les améliorations à faire sur la propriété.

Un autre trait des usages grecs a été aussi révélé par les Tables d'Héraclée. Le nom de chacun des magistrats qui y sont mentionnés, et aussi de chacun des commissaires délégués, est suivi de l'énoncé du symbole gravé sur son cachet. Ceci montre l'importance légale de la constatation de l'empreinte adoptée par tout fonctionnaire en charge pour son sceau personnel, dont l'apposition au bas des actes publics tenait lieu de ce que la signature est dans nos mœurs. Cette empreinte était enregistrée aux archives pour faire foi et servir de moyen de contrôle. Elle constituait de véritables armoiries, qui ne différaient de celles du moyen âge qu'en ce qu'elles étaient exclusivement personnelles, au lieu de constituer un héritage de famille. Les petits types accessoires, si fréquemment placés dans le champ des monnaies grecques, sont les emblèmes du cachet des magistrats préposés à la fabrication. Ils étaient tenus de les apposer à la monnaie, dont ils dirigeaient l'émission, comme une signature, établissant leur responsabilité personnelle au cas où l'on constaterait une altération des espèces.

L'histoire d'Héraclée est courte et d'une importance secondaire. Nous en avons indiqué déjà quelques-uns des principaux faits en parlant de Tarente, sa métropole. Nous avons dit alors comment elle fut fondée en 432 av. J.-C., à la suite des contestations entre les Tarentins et les gens de Thurioi pour la possession de la Siritide. Sa population fut en partie formée des anciens habitants de Siris, en partie de colons venus de Tarente. La position de sujétion

tempérée par une large part de liberté municipale, que la cité mère fit à sa nouvelle colonie, se traduit dans la part de droit de monnayage qu'elle lui laissa exercer au début de son existence. Cette question de l'étendue plus ou moins complète du droit monétaire a toujours une importance capitale quand il s'agit de déterminer exactement la position politique des villes grecques. Il ne paraît pas y avoir eu en cela de règle fixe; les faits ont varié suivant l'esprit de la politique de la cité souveraine envers ses colonies. Quelquefois la ville souveraine a interdit tout monnayage à la ville dépendante; d'autres fois elle l'a restreinte à ne frapper que des espèces de cuivre. C'est ce que fit Athènes pour les colonies de cléruques qu'elle établit à Égine, à Naxos et à Mèlos. Par contre, on observe des cas où la ville dépendante possédait la plénitude du droit monétaire et frappait des monnaies de même valeur que celles de la ville dominante. C'est la condition exceptionnellement favorable que Rhodes paraît avoir toujours accordée aux villes qui reconnaissaient sa suprématie. Un système plus habituel, et d'un caractère mixte, réservait à la ville souveraine la fabrication exclusive des espèces d'or et des pièces d'argent les plus fortes, laissant seulement à la ville soumise à son autorité le droit d'émettre de très petites pièces divisionnaires de ce dernier métal. C'est celui qu'avait adopté la politique de Tarente et que nous lui voyons suivre à l'égard d'Héraclée, dans les premiers temps de son existence, et aussi à l'égard des Pitanates, colonie des Tarentins dans le Samnium, qui resta toujours subordonnée politiquement à la mère patrie.

Héraclée, les monuments numismatiques le prouvent, n'acquit la plénitude du droit monétaire, la permission de frapper à son nom le *nomos* ou pièce de 2 drachmes, qui était la plus haute taille d'argent dans le système du monnayage tarentin, qu'à l'époque où Archytas fit d'elle le siège du conseil fédéral des Grecs Italiotes. Les privilèges de

son *self-government* municipal furent alors augmentés dans une large mesure. Pourtant elle était toujours sujette de Tarente, puisque ce fut seulement Alexandre le Molosse qui, lors de sa brouille avec les Tarentins, la rendit pleinement indépendante. La masse principale des monnaies d'Héraclée date de ce moment; c'est celui où furent émises les belles pièces qui portent d'un côté la tête de Minerve au casque décoré d'une figure de Scylla, comme dans le monnayage de Thurioi, de l'autre Hercule étouffant le lion. Mais cette période d'indépendance absolue fut de courte durée, et bientôt après la mort du roi d'Epire, Héraclée tomba sous la sujétion des Lucaniens. Le texte grec des tables de bronze dont j'ai parlé tout à l'heure, est un document qui appartient précisément aux années pendant lesquelles la ville avait cessé de dépendre de Tarente et n'était pas encore courbée sous le joug des barbares du voisinage. Nous y apprenons que le premier magistrat d'Héraclée portait alors le titre d'éphore, emprunté à Sparte.

Sous la domination temporaire des Lucaniens, les Grecs d'Héraclée ne paraissent pas avoir été jamais réduits au même degré d'hilotisme que ceux de Poseidonia. Ils gardèrent leurs mœurs et les institutions de leur cité. Quand les Romains intervinrent dans les affaires de cette portion de l'Italie, ils se déclarèrent leurs protecteurs, les délivrèrent du joug des barbares et s'étudièrent à attacher Héraclée à leur cause. Après la guerre de Pyrrhos, ils la reçurent au nombre des villes fédérées. Mais tandis qu'ils imposaient à Tarente les plus dures conditions, ils comblaient Héraclée de faveurs, de manière à la séparer absolument de son ancienne métropole. Un traité spécial mit cette cité dans l'alliance de Rome à des conditions tellement exceptionnelles que Cicéron appelle ce traité *prope singulare foedus*. C'est ce qui avait été fait également pour Néapolis de Campanie (Naples), et quand, à la fin de la Guerre Sociale, la loi Plautia-Papiria vint donner le droit de cité romaine

aux habitants de toutes les anciennes villes fédérées de l'Italie, ces deux cités essayèrent, mais vainement, de se soustraire à un bienfait qui pouvait être réel pour les gens d'autres provinces, mais auquel elles trouvaient leur condition antérieure bien préférable. Quelle avait été, du reste, l'attitude d'Héraclée pendant la Guerre Sociale? Avait-elle suivi l'exemple des Lucaniens, ses voisins, en embrassant le parti des révoltés italiotes ? ou bien était-elle demeurée fidèle à Rome? On ne sait rien de formel à cet égard, mais la seconde hypothèse me paraît plus vraisemblable. En tous cas, la ville s'était un moment trouvée mêlée à la lutte et en avait considérablement souffert, puisque Cicéron nous apprend que ses archives avaient été alors complétement détruites dans un incendie.

Devenue malgré elle un municipe de citoyens romains, Héraclée paraît s'être assez rapidement latinisée ; Strabon ne la compte pas au nombre des villes demeurées de son temps fidèles à l'hellénisme. Pour Pline c'est encore une ville importante, et nous voyons le nom d'Héraclée continuer à figurer dans les Itinéraires, être même cité à l'époque des guerres des Goths. Mais à partir du IIe siècle de notre ère, ce n'était plus qu'une localité secondaire, une bourgade en pleine décadence. Nous en avons la preuve par ce double fait que le géographe Ptolémée, qui écrivait sous Marc-Aurèle, néglige de mentionner Héraclée et que son nom ne se trouve pas sur les listes des évêchés de l'Italie dans les premiers siècles chrétiens. La destruction définitive de la ville fut très probablement due aux ravages des Sarrazins. Le peu d'habitants qui y restaient alors se retira dans les montagnes, du côté de Sant' Arcangelo.

Ces lieux, retournés depuis si longtemps à la solitude, ont-ils vu naitre, il y a vingt-trois siècles, un des princes de la peinture grecque, celui qui, suivant l'expression de Pline, « franchit le premier les portes du sanctuaire de l'art, que ses prédécesseurs n'avaient fait qu'entrebailler. »

On aimerait à en avoir la certitude, qui assurerait son plus beau fleuron à l'école des artistes tarentins. Mais il plane à ce sujet des doutes qui ne seront peut être jamais complétement éclaircis.

Zeuxis, qui le premier, parmi les peintres hellènes, sut donner à ses figures le relief de la nature par un emploi savant des ombres et du clair-obscur, qui, par son exemple, contribua plus qu'aucun autre à substituer l'habitude des tableaux exécutés sur panneaux de bois à celle des grandes fresques à teintes plates, telles que les peignaient Polygnote et Micon, Zeuxis était natif d'une ville d'Héraclée. Mais on ne précise pas laquelle, et il y avait des villes de ce nom dans toutes les parties du monde hellénique. Les critiques modernes sont géneralement d'avis que sa patrie était notre Héraclée italienne. On fait valoir à cet égard le nom de son premier maître, Démophile d'Himéra, de Sicile, et les travaux importants qu'il avait exécutés dans la Grande Grèce et en Sicile avant d'aller se fixer à Athènes, d'où il se rendit à la cour d'Archélaos de Macédoine etfinalement à Ephèse, où il termina ses jours. On citait, en effet, parmi ses œuvres les plus fameuses, l'*Alcmène*, qu'il avait peinte pour Agrigente, et qui était probablement le même tableau que son *Hercule au berceau étouffant les serpents*, où la figure d'Alcmène est signalée comme particulièrement belle et expressive, et surtout son *Hélène*, dédiée dans le temple de Hèra Lacinia, tableau pour lequel les jeunes filles de Crotone, par suite d'une décision du peuple, durent se présenter nues devant l'artiste, afin qu'il choisit parmi elles ses modèles. En dehors de ce tableau fameux, que le peintre Nicomaque considérait comme l'un des ouvrages les plus parfaits qui eussent jamais été produits, et qui fournit à Zeuxis l'occasion de la première exhibition d'une œuvre d'art à prix d'argent — d'où cette Hélène reçu le nom populaire de *La Courtisane* — Cicéron parle encore d'autres peintures du même maître que renfermait le tem-

ple de Hêra, sur le Promontoire Lacinien, près de Crotone. Tout ceci donne beaucoup de poids à l'opinion qui le fait sortir de l'Héraclée tarentine ou Héraclée de Lucanie. La chose ne serait pas douteuse s'il était bien positif que, comme le dit Pline, l'éclat de la carrière de Zeuxis en Grèce commença dans la quatrième année de la XCV[e] olympiade, c'est-à-dire en 395 av. J.-C. Il pourrait, en effet, dans ce cas, parfaitement être né dans une ville fondée en 432. Si Mais il n'en serait plus de même si, conformément à un dire que combat l'écrivain latin, il avait fait ses débuts dans la LXXXIX[e] olympiade, en 424. Le Scholiaste d'Aristophane prétend aussi qu'il y avait à Athènes, dans le temple d'Aphrodite, un *héros couronné de fleurs*, peint par Zeuxis en 426. Si cette donnée est vraie, ce n'est pas dans l'Héraclée italienne qu'il peut être né ; car à supposer même que sa naissance ait suivi de très près la fondation de la ville et qu'il ait été fort précoce, s'il était venu au monde dans cette cité, sa carrière n'aurait pas pu matériellement commencer avant 410. Il y a malheureusement ici, dans les témoignages des écrivains antiques, une confusion qui pour nous est inextricable. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse et dans les années qui suivirent, il y avait à Athènes, en même temps que Zeuxis, un peintre du nom de Zeuxippos, natif d'une autre Héraclée, dont Platon et Xénophon vantent le talent. L'analogie entre les noms de ces deux artistes, jointe à ce que leurs patries étaient homonymes, a conduit les compilateurs plus récents de plusieurs siècles à brouiller les renseignements qui se rapportaient à l'un et à l'autre, ou plus exactement la grande renommée de Zeuxis, ayant seule survécu, a absorbé celle de Zeuxippos, et les travaux des deux maîtres ont fini par passer sous un seul nom. De là ces problèmes chronologiques que l'on n'arrive pas à dénouer, et qui laissent flotter un doute sur la patrie véritable de Zeuxis, malgré la force des arguments en faveur de son origine italienne.

II

C'est sous la domination byzantine que l'emplacement de l'ancienne Héraclée reçut le nom grec de *Polychôrion*, d'où l'on a fait Policoro. Mais au XIIe siècle, où un diplôme de Bohémond II parle de la *fons Policorii*, ces lieux paraissent avoir été déserts, sans doute par suite des ravages des Sarrazins. Après un très long abandon, ils vinrent à la fin du XVIe siècle aux mains des Jésuites. Ce sont eux qui construisirent alors le couvent de Policoro, vaste édifice conçu pour abriter dans ses murs une communauté nombreuse. A la suppression de la Compagnie de Jésus, la propriété en fut confisquée et acquise par un grand seigneur.

Aujourd'hui tout le vaste espace compris entre les montagnes et la mer, dans un sens, les deux fleuves de l'Agri et du Sinno, l'Aciris et le Siris des anciens, dans l'autre sens, c'est-à-dire la majeure partie du territoire de la Siritide, forme un seul domaine, propriété du prince de Gerace. La superficie en est d'environ 140 kilomètres carrés; c'est le *latifundium*, tel que depuis la fin de la République romaine il a été l'obstacle à tout progrès de l'agriculture italienne et l'un des plus puissants facteurs de la dépopulation du pays. L'ancien couvent est maintenant un château délabré, que le propriétaire ne vient jamais visiter ; c'est là qu'habite l'intendant, qui exploite la terre en son nom. Vingt-cinq mille têtes de bétail, des buffles en majeure partie, paissent dans les prairies marécageuses qui s'étendent du côté de la mer. Pour les parties du domaine qui sont en labour, leur exploitation emploie 4000 hommes au temps des grands travaux, et 250 seulement le reste de l'an-

née. Ce dernier chiffre est celui de la population qui habite dans les différentes *massarie* répandues sur l'étendue du domaine. Au moment des labours et à celui de la récolte, les montagnards descendent par bandes de la Basilicate et viennent se faire embaucher comme ouvriers pour la durée des travaux. Sur leur route, ils gîtent dans de véritables caravansérails, aussi rudimentaires, aussi barbares et aussi repoussants de saleté que ce qu'on peut voir de pire en Orient sous ce rapport. J'engage le voyageur curieux des traits de mœurs, qui voudrait s'en faire une idée, à visiter celui qui se trouve un peu plus loin sur la route de Calabre, au bas de la bourgade de Trebisacce. On peut le prendre comme un type ; mais il faut se cuirasser contre le dégoût avant d'y pénétrer. Nulle part bouge plus infect n'abrite des créatures humaines.

Au moment des labours, qui est précisément celui où je parcours ces contrées, on voit dans les champs jusqu'à vingt ou trente charrues marchant en ligne, ou bien un front de plusieurs centaines d'hommes qui s'avancent en retournant la terre avec la houe. Le *fattore*, l'intendant, et ses agents sont à cheval, parcourant incessamment le front de bandière des travailleurs, les excitant à la besogne, les dirigeant, pressant et gourmandant ceux qui faiblissent. On dirait une troupe sur le champ de manœuvre, commandée par ses officiers montés. Rien de pittoresque comme ce spectacle ; c'est la culture entreprise à la façon d'une expédition militaire. Dans les grosses chaleurs, lorsqu'on fait les moissons, c'est une véritable campagne, aussi meurtrière que s'il fallait y affronter le feu de l'ennemi. L'agriculteur est ici un soldat, qui livre un combat en règle contre les influences hostiles de la nature ; et il ne se passe pas de journée sans que quelqu'un des travailleurs ne tombe pour ne plus se relever sur le champ même qu'il moissonne, foudroyé par la fièvre paludéenne ou frappé par l'insolation. Je laisse à penser ce que sont les ravages de la *mal'aria*

lorsque le soir, après une journée pénible, les *contadini* mal nourris, trempés de sueur, n'ont pour coucher que des hangars mal clos ou des appentis de feuillages, où pénètrent librement le froid de la nuit et les exhalaisons humides des marais.

L'Italie a jusqu'à présent un développement industriel trop peu considérable, pour que la question du paupérisme des ouvriers de manufactures puisse, avant longtemps, devenir pour elle ce qu'elle est pour les pays de grande industrie. Mais, en revanche, on ne saurait se dissimuler que la misérable condition de ses paysans, trop oubliée jusqu'ici de ses hommes politiques, ne crée pour elle un problème aussi grave et aussi difficile. Bien des indices révèlent sur ce point un danger imminent, et commencent à imposer à tous les esprits sérieux dans ce pays la préoccupation de la question agraire. C'est le progrès de l'internationalisme dans la population rurale de certaines provinces, comme les Romagnes, fait jusqu'à présent unique en Europe. Ce sont des incidents du genre de celui d'Arcidosso, où l'on a vu, il y a deux ans, en pleine Toscane, c'est-à-dire dans une des parties de la Péninsule où l'on eut cru que la souffrance devait être la moindre, plusieurs milliers de paysans s'attrouper un beau jour à la voix d'un illuminé. qui se donnait pour un nouveau Messie et leur promettait le partage des terres.

Les causes qui produisent cette cruelle misère des campagnes sont nombreuses et s'enchaînent d'une façon presque fatale. Elles découlent toutes du régime des *latifundia*, c'est-à-dire du petit nombre des propriétaires, de l'immensité exagérée de leurs domaines, du manque presque complet de la petite et de la moyenne propriété, en dehors de certaines provinces privilégiées, où la pratique déjà ancienne du Code civil français a produit un autre état de choses. A ceci se joint l'absentéisme général de l'aristocratie territoriale, qui vit dans les grandes villes, dans les

anciennes capitales ou dans les villas somptueuses qui les entourent, et au lieu de s'occuper du soin de ses propriétés rurales, évite de les visiter et en laisse le soin à des intendants. Dans ces conditions, l'unique souci du grand propriétaire est de tirer un revenu fixe de ses domaines, sans avoir à s'en occuper autrement que pour en toucher la rente, que souvent son luxe besoigneux lui fait chercher à anticiper, pour soutenir une vie de dépenses au-delà de ses ressources réelles. Surtout il tient à n'avoir aucune avance coûteuse à faire pour l'amélioration de propriétés auxquelles il ne s'intéresse aucunement. C'est là ce qui le fait s'en tenir à un système d'exploitation qui donne la prédominance au pâturage sur la culture, qui laisse la plus grande partie de la terre en friche, et, s'il a pu être commandé par le manque de bras, perpétue la dépopulation des campagnes et s'oppose à toute espèce de progrès.

Ainsi s'est formée cette classe des *fattori* ou *mercanti di campagna*, qui prennent à bail, moyennant une redevance fixe, l'exploitation des grands domaines et ont su s'imposer partout comme les intermédiaires indispensables entre le propriétaire et les paysans. Ils sont là ce que la ferme générale était sous l'ancien régime entre l'État et les contribuables, et de même ils s'engraissent aux dépens des uns et des autres. On cite des intendants de propriétaires aristocratiques qui, à ce métier, sont devenus rapidement millionnaires. Ce que rend la terre à son propriétaire, avec ce système d'exploitants intermédiaires, le domaine de Policoro peut nous en faire juger. Avec sa superficie de 140 kilomètres carrés, c'est à peine s'il produit au prince de Gerace 296,000 francs par an. Même dans l'état d'imperfection de sa culture, administré directement, il donnerait un bien autre revenu. Mais il faudrait pour cela secouer une paresse incurable, s'occuper sérieusement et savoir s'arracher à la molle vie de Naples, pour aller passer une partie de l'année dans un pays dont le séjour paraîtrait, à

un raffiné d'élégance mondaine, un exil au milieu des sauvages.

Quant au paysan, ce n'est le plus souvent qu'un simple ouvrier agricole, plongé dans la plus dure pauvreté, vivant misérablement au jour le jour, sans qu'un salaire trop minime lui permette d'espérer même d'améliorer sa condition par l'épargne. Ou bien par le fait attaché à la glèbe, ou bien habitué à une vie nomade qui exerce sur lui une influence démoralisante, c'est à peine s'il possède ses instruments de travail, et pour ainsi dire jamais il n'est propriétaire de la demeure insalubre et insuffisante qu'il occupe, dans les bourgs infects où la longue insécurité du pays l'a condamné à s'entasser. Car dans les provinces méridionales, telle chose que nos villages est inconnue, et avec le village les conditions favorables qu'y fait au paysan la vie dans la maisonnette qu'accompagne un petit potager. Les *contadini* de la majeure partie de l'ancien royaume de Naples habitent, à la façon de l'Orient, par villes de plusieurs milliers d'âmes, dont l'agglomération assurait, dans une certaine mesure, une protection réciproque contre les brigands et les pirates. Ces villes, dans une vue de défense, se sont généralement établies dans des lieux difficiles d'accès, et que sépare d'ordinaire une journée de marche. A part quelques maisons bourgeoises, le bourg est possédé tout entier par un grand propriétaire, en général celui dont les habitants cultivent les domaines. A son égard ils sont des tenanciers sans bail fixe, sans garantie d'aucune sorte, que la simple volonté du propriétaire ou de son intendant peut, du jour au lendemain, expulser de leur demeure et jeter dehors sans feu ni lieu, sans travail et sans ressources.

La condition est la même dans la majeure partie de l'Italie. Mais il est beaucoup de provinces où la douceur des mœurs, le voisinage plus rapproché des propriétaires, certaines habitudes de patronat et de conduite paternelle dans les rapports réciproques du maître ou de ses agents

avec les paysans, en atténuent les effets et font à la population rurale une vie supportable. Ici les mœurs sont dures, la violence brutale est passée dans les habitudes, à la suite de longs siècles qui n'ont connu d'autre loi que la volonté du plus fort ; il n'y a pas cent ans que le régime féodal régnait dans ces contrées avec autant d'implacable rudesse que dans le premier moyen âge. Tel grand seigneur terrien des Calabres à la fin du XVIII[e] siècle, comme le vieux prince de Scilla, qui périt d'une façon si dramatique dans le tremblement de terre de 1783, était encore un vrai baron du X[e] ou du XI[e] siècle, faisant peser sur les populations le même joug de fer. Le paysan de ces contrées est donc toujours « l'animal farouche » dont parle La Bruyère, « noir, livide et tout brûlé du soleil, attaché à la terre qu'il fouille et remue. » C'est de lui qu'on peut dire, sans exagération, qu « 'il se retire la nuit dans des tanières où il vit de pain noir, d'eau et de racines. »

Sous prétexte qu'il est incapable d'apprendre quelque chose de plus perfectionné, de se servir des moyens de transport et des instruments de l'homme civilisé, mais en réalité par une sordide économie, on le fait travailler de la même façon que les *fellahs* égyptiens. Et encore en Égypte le travail agricole est relativement doux, le climat parfaitement sain. Il ne s'agit pas, comme ici, d'ouvrir un sol dont les vapeurs développent la maladie, de remuer des vases liquides dans des marais empestés. Qui pourrait jamais croire, sans être venu dans ces contrées, qu'il existe en Europe, dans un grand royaume civilisé, des cantons où l'on peut voir curer les fossés des prairies marécageuses en n'ayant que des paniers pour enlever les vases, en employant au lieu de bêtes de somme de pauvres femmes, des jeunes filles et des enfants, littéralement noyés sous la boue qui découle de l'osier disjoint sur leurs têtes et leurs vêtements. C'est un spectacle de misère et de dégradation au delà duquel rien ne peut aller, et qui,

lorsqu'on en a été témoin, ne s'efface plus du souvenir.

Que si le paysan s'élève à la condition de métayer, de maître d'une *massaria*, sa souffrance est moins grande, sa vie, bien que dure encore, devient supportable, il peut s'assurer quelques bénéfices, se mieux nourrir et se bien vêtir, se laisser même aller, pour les jours de fête, à ce goût de la parure qui est inné chez les populations méridionales et auquel elles sacrifient toutes leurs économies. Mais c'est à la condition d'être l'homme-lige, le serviteur absolument obéissant des moindres caprices de celui à qui le propriétaire a confié l'exploitation de son domaine ou des agents de celui-ci. Malheur au métayer qui voudrait, en quelque chose, garder une ombre d'indépendance, qui hésiterait à obéir à un ordre quelconque du *fattore*, qui montrerait la velléité de résister à une de ses exigences. Car rien ne garantit sa situation, rien ne lui assure une durée fixe de possession de la *massaria*, en vertu d'une convention réciproque. Le *fattore* ou *mercante di campagna* prend à ferme du propriétaire l'exploitation de sa terre, mais le paysan n'a pas de bail à terme déterminé, formulé régulièrement par un acte écrit et qui fasse foi en justice. Ou bien c'est une faveur récente et chèrement achetée qui l'a choisi, parmi les simples ouvriers, pour l'installer dans la métairie, ou bien, ce qui est le cas le plus habituel, il tient celle qu'ont occupée ses pères de temps immémorial, de telle façon qu'il en arrive à se persuader qu'il a en équité un droit légitime d'usufruitier, sous de certaines conditions. Mais sa possession est essentiellement précaire, par ce qu'elle ne repose sur aucun titre et qu'elle se perpétue seulement par voie de tacite reconduction, qui n'y assigne pas une durée fixe. Et chaque année, à des époques que la coutume a déterminées, le propriétaire ou son représentant peut exercer contre lui un pouvoir d'éviction sans recours. C'est le régime agraire de l'Irlande, avant qu'on n'eût tenté d'y porter remède par des réformes encore insuffisantes.

Si le propriétaire administrait lui-même ses terres, la pratique serait forcément moins dure. La permanence de ses intérêts l'obligerait à ménager ses paysans, à tout le moins en vertu des mêmes raisons qui font que l'on ménage son bétail. Mais le *fattore* n'est que de passage sur la terre ; à la fin de son bail il peut toujours être remplacé par un autre, qui sera venu offrir de meilleures conditions au propriétaire. Il n'a donc rien à ménager, et il s'inquiète peu d'épuiser la population. Comme le pacha turc, il n'a qu'une chose en vue, s'enrichir le plus vite possible pour pouvoir s'en aller ensuite mener dans les villes la vie d'un gros bourgeois, électeur influent. Pour cela il pressure le paysan à outrance et le fait travailler sans merci, dans les conditions qui lui rapportent, à lui-même, le plus fort profit avec le moins de dépense. Aussi, à part de rares et honorables exceptions, comme il y en a heureusement partout, le *fattore* est-il en général, par une conséquence presque fatale de sa propre position, un tyranneau rural, qui fait peser sur le paysan un despotisme sans limites et sans contrôle.

A ceci s'ajoutent les effets du relâchement des mœurs et des ardeurs du climat.

Si, dans une famille de métayers ou de simples paysans, il s'élève une jeune fille dont la beauté ait le malheur d'attirer les regards du *fattore* ou d'un de ses agents, les parents seront mis dans l'alternative de la lui livrer ou d'être évincés, chassés de la terre, réduits à un dénûment sans remède. C'est alors que le drame rural se dénoue souvent dans le sang. Un beau soir on rapporte le *fattore* frappé d'un coup de couteau par derrière ou d'une balle partie d'un buisson. C'est un frère ou un fiancé, qui, dans sa vengeance personnelle, a incarné celle qui couvait au cœur de tous ses compagnons. Le procureur du roi peut venir avec les gendarmes, faire une enquête sur le crime, emprisonner la majeure partie des paysans, l'instruction n'amènera au-

cun résultat. Personne ne parlera, personne ne révélera l'assassin, que pourtant tout le monde connaît. Et si quelque indiscrétion le manifeste, tous les paysans se feront ses complices pour l'aider à gagner les parties sauvages de la montagne, où il défiera les recherches de la justice; tous se feront les *manutengoli* bénévoles du *bandito*, que l'occasion, le besoin, les mauvaises rencontres, l'endurcissement dans la révolte contre une société dont il n'a connu que les misères, feront peut-être bientôt glisser dans le brigandage.

D'autres fois, le désespoir de voir jamais s'améliorer sa cruelle position saisit la population entière d'une bourgade et devient plus fort que l'attachement au sol natal. Ils ont entendu l'écho des belles promesses des agences d'émigration établies à Gênes et à Naples; dans les veillées on a fait au fond de leur province des récits merveilleux, pareils à des contes de fées, sur ces contrées de l'Amérique méridionale où tant d'Italiens, partis misérables, ont fait fortune. On ne leur a pas dit les souffrances de la vie d'émigrant, ni le nombre de ceux qui y succombent à la peine, pour quelques-uns qui réussissent. Ils se laissent prendre aux décevantes perspectives d'un fantastique Eldorado, et pleins d'espoir, réalisant leur pauvre petit pécule, se soutenant réciproquement avec une admirable fraternité, les moins malheureux aidant les plus déshérités, ils partent pour La Plata. J'ai rencontré dans ce voyage, sur la route de Salerne à Pæstum, un de ces exodes des paysans; c'était des gens de la Basilicate qui s'en allaient s'embarquer à Naples. Une longue file de charrettes portaient les coffres de famille, où étaient enfermées leurs hardes, des paquets de couvertures, des sacs de provisions, des berceaux. Par-dessus cet amoncellement de choses hétérogènes étaient étendus, car on ne laissait personne en arrière, les vieillards, les femmes et les enfants, tandis que les hommes faits et les jeunes gens conduisaient les chars et marchaient à pied

en les entourant. Tous les visages respiraient l'espérance, et comme un sentiment de liberté reconquise. La route, longue et pénible sous un soleil brûlant, au milieu des flots de poussière, se faisait en chantant. Le cœur se serrait en voyant cette gaîté d'enfants et en pensant aux déceptions, aux souffrances qui attendaient ces pauvres gens si confiants, livrés sans défense à l'exploitation d'agences véreuses, soit sur les bâtiments où on les entasse pour la traversée dans les conditions les moins hygiéniques, soit à leur arrivée sur une terre inconnue, où il leur faudra surmonter tant d'obstacles avant de prospérer. Comment ne cherche-t-on pas à attirer ce courant d'émigration vers notre Algérie, et à lui y offrir des conditions meilleures avec un moindre éloignement?

Jusqu'ici l'Italie nouvelle n'a rien fait pour porter remède aux souffrances de sa population rurale. Les révolutions politiques, d'où est sortie l'unité nationale, ont plutôt, au contraire, aggravé la situation. Quelque legitime qu'elle ait été, surtout dans ces provinces du sud sur lesquelles pesait un des plus détestable gouvernements qu'un pays chrétien et civilisé ait eu à supporter, la révolution italienne s'est trop peu préoccupée des intérêts populaires. Faite par la classe moyenne, que déprimaient systématiquement les anciens pouvoirs, c'est à cette classe seule qu'elle a profité. Jusqu'à ce jour elle est restée exclusivement bourgeoise. Le peuple, surtout celui des campagnes, n'en a connu jusqu'ici que les charges, l'énorme aggravation des impôts, le fardeau de la conscription, le renchérissement universel des choses, le cours forcé d'un papier monnaie déprécié. Certes c'est beaucoup que la satisfaction du sentiment national; mais l'homme n'est pas un pur esprit, qui vive uniquement de satisfactions de ce genre, surtout quand il s'agit de classes qui n'ont pas acquis les droits politiques qui forcent de compter avec elles; il lui faut aussi du pain, et des conditions de vie matérielle qui

lui permettent de ne pas mourir de faim. Appartenir à un grand État, qui prétend tenir une place importante dans le monde, est une chose qui coûte cher ; ce n'est que le strict devoir de cet État de donner à ses paysans, par une active sollicitude pour leurs intérêts, par une meilleure législation, par des réformes légitimes et devenues nécessaires, une compensation aux sacrifices qu'il leur impose.

Forcément d'ailleurs, à mesure que la civilisation se répand dans le pays, que les idées du siècle pénètrent dans toutes ses parties avec les chemins de fer, que l'isolement réciproque des différentes provinces prend fin, l'habitant des campagnes sent davantage ses souffrances. Il fallait, pour les lui faire supporter avec une résignation inerte, l'état d'abrutissement profond dans lequel le maintenait systématiquement l'ancien gouvernement napolitain. Aujourd'hui, au contraire, il suffirait des jeunes gens qui reviennent de l'armée, de ce qu'ils disent sur ce qu'ils ont vu et entendu ailleurs, pour dissiper cette torpeur découragée du paysan, pour lui apprendre qu'il a droit à un sort meilleur et comme homme et comme citoyen. Aussi commence-t-on à sentir dans les campagnes italiennes ce frémissement avant-coureur des grandes crises. Il ne fait que débuter à peine, et il est temps de l'arrêter en remédiant au mal. Mais il importe d'étudier à fond le problème, d'y chercher une solution équitable et de se mettre à l'œuvre sans retard avec une résolution virile.

Aujourd'hui comme au temps des Gracques, le seul remède est une loi agraire. L'Italie en a déjà fait une, spéciale à une seule province, quand elle a mis fin au pâturage forcé qui écrasait le Tavoliere di Puglia, et le maintenait dans la barbarie, quand elle y a donné au paysan la possibilité d'acquérir, dans des conditions favorables, les terres dont le domaine public se réservait exclusivement la propriété. Elle peut voir maintenant, après quinze ans de pratique de cette loi, votée en 1865, combien les effets en

ont été bienfaisants ; ils ont changé la face de la province à laquelle elle s'appliquait et régénéré moralement sa population, déracinant, dans les cantons où se faisait la transhumance obligatoire, le brigandage qui y était endémique. Il faut aujourd'hui arrêter les bases d'une grande mesure d'un caractère général, analogue à celle à laquelle l'empereur Alexandre II a eu la gloire d'attacher son nom en Russie, à celle par laquelle la Grèce, en prenant possession des Iles Ioniennes, a résolu pacifiquement et légalement, à Corfou, une question agraire qui avait la plus étroite ressemblance avec celle de l'Italie. Il est indispensable de donner des garanties à la situation des paysans, de les intéresser directement au progrès de la culture et à l'amélioration des terres, en leur accordant, sous certaines conditions et de manière à ne pas léser les intérêts des propriétaires actuels, la propriété d'une part du sol qu'ils cultivent. Voilà quel est le but à poursuivre, et il n'est pas douteux qu'on ne puisse sans trop de difficulté, si on veut bien la chercher sincèrement, trouver une combinaison qui permette de le réaliser, en procurant un avantage réel aux deux parties. C'est aux Italiens qu'il appartient de choisir les voies et moyens et ils auraient le droit de trouver présomptueuse, de la part d'un simple voyageur étranger, la prétention de les conseiller à cet égard. Mais j'ai cru remplir le devoir d'un ami sincère de l'Italie, en jetant ici, après d'autres, le cri d'alarme, et en montrant à nu, sans en rien déguiser, une plaie invétérée qui, chaque jour, s'envenime, et pour avoir été trop longtemps négligée, menace de produire les plus grands dangers.

Sans doute ce serait une étrange illusion que celle qui consisterait à croire que les crises qui peuvent sortir un jour de la misère rurale seraient de nature à mettre en péril l'unité nationale, et en particulier, dans l'ancien royaume de Naples, favoriseraient quelque tentative de restauration du passé. Il y a encore des papalins à Rome, et même en assez

grand nombre ; il n'y a plus de bourboniens dans le royaume des Deux-Siciles. On peut le parcourir tout entier sans arriver à entendre l'expression d'un regret du passé. Car je ne saurais prendre au sérieux le bourbonisme platonique qu'affectent encore quelques individus de la haute noblesse napolitaine, comme une opinion bien portée dans l'aristocratie européenne. Le temps n'est plus où un Cardinal Ruffo pouvait soulever les paysans des Calabres au nom du roi légitime et les précipiter en armes sur la bourgeoisie des villes, pour rétablir l'ancien régime. Les tentatives de Vendée napolitaine dont se sont leurrés, après 1860, les partis réactionnaires, ont échoué misérablement. Ce n'est pas la réaction, c'est la démagogie socialiste qui peut un jour profiter, dans ces pays, des difficultés de la question agraire. Par nature, le Napolitain est essentiellement enclin à l'esprit d'utopie, soit en matière philosophique, soit en matière sociale. Aussi bien dans le midi de l'Italie que dans l'Andalousie, le collectivisme révolutionnaire trouvera dans les campagnes un terrain singulièrement favorable à son développement. Sa propagande et ses affiliations, voilà ce qui menace de devenir un jour le péril social dans ces provinces, portées. dès à présent, aux opinions les plus avancées, et d'où est déjà sorti le régicide Passanante. C'est sous le drapeau rouge de l'internationalisme que peuvent s'y produire, si l'on n'améliore pas par des mesures décisives la condition du paysan, des insurrections du désespoir, de ces luttes que les anciens appelaient « des guerres plus que civiles. » Je ne crois dans aucun pays au succès, même temporaire, de la commune socialiste et collectiviste, et je ne doute pas que l'établissement actuel, en Italie, ne fût en mesure de réprimer énergiquement des mouvements de ce genre, qui d'ailleurs ne sont pas encore à la veille de s'y produire. Mais une crise sociale est toujours funeste à la liberté politique ; la société, quand elle se sent menacée, est prompte à renforcer le

pouvoir outre mesure. Quand on veut conserver la liberté constitutionnelle, dont l'Italie est si justement fière et à laquelle sa bourgeoisie s'est montrée si apte, il est nécessaire de couper court aux périls du socialisme par de hardies et fécondes réformes. Il faut savoir écouter à temps les Gracques pour éviter d'en venir à se jeter dans les bras de César. Mais les Gracques sont autre chose que les Catilinas, et les vrais réformateurs ne se trouvent pas toujours dans ceux qui recherchent avidement la popularité par tous les moyens, et font sonner le plus haut leurs opinions avancées.

Que si, d'ailleurs, comme je l'espère, les choses ne sont pas destinées à en venir à de semblables extrémités, n'y a-t-il pas dans le seul mouvement d'émigration qui tend à s'accroître dans les classes agricoles de l'Italie, et qui menace d'achever la dépopulation des campagnes, lesquelles déjà manquent de bras, un fait suffisant pour s'imposer à l'attention des hommes d'Etat et des économistes, et pour leur montrer que, dans l'intérêt du pays, la question agraire est une de celles qui doivent êtres mises à l'étude les premières et le plus sérieusement ?

III

C'est entre Héraclée et le fleuve Siris que fut livrée la première bataille de Pyrrhos contre les Romains, événement d'une importance exceptionnelle dans l'histoire militaire de l'antiquité, car il mit pour la première fois aux prises la tactique grecque et la tactique romaine, et fit aussi, pour la première fois, essuyer à cette dernière l'épreuve du conflit avec les éléphants.

L'emploi des éléphants, comme instruments de guerre, était alors une innovation toute récente chez les Grecs.

Dans l'Inde, il remontait à une haute antiquité ; mais jusqu'à Alexandre-le-Grand l'usage n'en était pas sorti de cette contrée. C'est le conquérant macédonien qui, ayant rencontré des éléphants dans les armées des rois de la Pentapotamie indienne, qu'il avait vaincu, comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de ces énormes animaux, si forts et si intelligents, comme auxiliaires dans les combats. En quittant l'Inde, il eut soin de ramener avec lui un train nombreux d'éléphants tout dressés, avec leurs cornacs, et en donna le commandement à Cratère.

Quand Alexandre mourut, il laissa plusieurs centaines d'éléphants de guerre organisés et équipés, avec des officiers dressés à leur maniement. Les généraux qui se disputèrent les lambeaux de son empire, et s'y taillèrent des monarchies nouvelles, n'eurent rien de plus pressé que de mettre chacun la main sur les dépôts de ces animaux qui se trouvèrent à leur portée, et quelques-uns d'entre eux, comme Eumène et Séleucos, en tirèrent de l'Inde en grande quantité. C'est ainsi que se forma un stock d'environ 1,500 éléphants, inégalement répartis entre les différentes royautés grecques de l'Asie, qui alla toujours en diminuant par les pertes des combats, des maladies et de la vieillesse, et qui ne paraît pas, après ce moment, s'être sérieusement renouvelé par de nouveaux convois, amenés de l'Inde pour combler les vides qui se produisaient ; car un siècle et demi plus tard, il n'y avait plus qu'un très petit nombre de ces animaux dans les armées des Séleucides, mieux à même pourtant que d'autres de s'en procurer. Seuls, les Lagides d'Égypte et les Carthaginois surent maintenir au complet leurs régiments d'éléphants pendant une durée assez longue, en pliant à l'éducation l'espèce africaine, qui s'y montrait plus rebelle, et en organisant des chasses régulières dans les forêts où elle vivait à l'état sauvage.

L'ère de l'emploi militaire des éléphants par les Grecs fut donc très courte. Elle eut son moment culminant dans

les guerres des Diadoques ou généraux d'Alexandre. On vit alors figurer sur les champs de bataille un nombre de ces animaux tel que, depuis lors, autant n'ont jamais plus été rassemblés dans aucun pays du monde. Séleucos Nicator décida la bataille d'Ipsos par une charge de 400 éléphants, tandis que ses adversaires, Antigone et Dêmêtrios, n'en avaient que 75 à lui opposer. Antigone, qui périt dans le combat, eut le temps de voir, avant sa mort, ce que valaient les plaisanteries des flatteurs de sa cour, qui croyaient tourner Séleucos en ridicule, en l'appelant *le grand éléphantarque.*

C'est par le choc de sa masse que l'éléphant était surtout redoutable dans une bataille; les Grecs le comprirent vite, et en général ils évitèrent de surcharger cet animal de la sorte de tour en bois, que les Indiens avaient inventé de placer sur son dos, et où montaient trois ou quatre soldats armés d'arcs et de javelots. En revanche, ils s'étudièrent à lui cuirasser la poitrine, pour renforcer l'impénétrabilité de sa peau, et à allonger ses défenses avec des pointes d'acier aiguisées. Avant d'engager ces animaux, on avait soin de les enivrer avec du vin aromatisé, pour augmenter leur élan et le pousser jusqu'à la fureur. Une charge d'éléphants était irrésistible pour une infanterie combattant à la façon des hoplites grecs, formée en ordre profond et compact, présentant ainsi une masse très peu mobile, et munie uniquement d'armes de hast. La phalange dont ils parvenaient à aborder le front était inévitablement rompue, écrasée sous leurs pieds et jetée dans un désordre irréparable. La formation mince de la légion romaine leur offrait beaucoup moins de prise. Sans doute, ils en enfonçaient également les lignes dans le premier choc ; mais ils y faisaient moins de ravages ; leur élan furieux les emportait vite au delà, et les rangs se reformaient après leur passage, tandis que leurs cornacs, qui ne les maîtrisaient plus, se débattaient en vains efforts pour les faire revenir en arrière.

Même les légionnaires apprirent au bout de quelque temps à ouvrir les rangs devant les éléphants, de manière à les laisser traverser la ligne de bataille presque sans y faire de dégât, et à rendre leur choc sans effet. Mais le résultat qu'un général habile s'efforçait surtout d'obtenir quand il était menacé d'une charge d'éléphants, c'était de les tenir à distance de ses lignes de bataille au moyen d'un rideau de troupes légères, dispersées en tirailleurs, chargées de les harceler et de les effrayer. La chose n'était pas impossible, et Curius Dentatus y réussit particulièrement contre ceux de Pyrrhos à la bataille de Bénévent. On voyait alors ces formidables animaux, que leur état d'ivresse rendaient sourds à la voix de leurs conducteurs, rebrousser chemin brusquement, affolés, et porter leur fureur sur les troupes qui les suivaient, en rompre l'ordonnance, écraser les bataillons auxquels ils devaient ouvrir la voie et les précipiter dans la déroute. Les éléphants étaient donc un instrument de guerre plus dangereux qu'efficace, d'un emploi incertain, qui exposait aux plus cruels mécomptes et souvent se retournait contre la main qui avait cru en tirer parti. Dans la guerre du roi d'Épire en Italie, ses éléphants lui donnèrent la victoire à Héraclée, furent sans influence sur le succès à Ausculum et consommèrent son désastre à Bénévent. Aussi les Romains, instruits par cet exemple et par ceux que leur fournirent les Guerres Puniques, n'adoptèrent pas l'usage de cette arme à deux tranchants. Depuis la journée d'Héraclée, ils eurent fréquemment l'occasion de combattre et de vaincre des armées où figuraient des éléphants ; mais il n'y eut guère parmi eux que T. Quinctius Flamininus et Paul-Émile qui tentèrent de les employer dans les guerres de Macédoine, et cela encore plutôt dans les transports que sur les champs de bataille. Pour ceux qui tombaient entre leurs mains à la suite de leurs victoires, ou qu'ils se faisaient livrer par les vaincus pour les désarmer, ils se bornèrent à en faire les ornements de leurs

triomphes ou bien ils les donnèrent à des rois leurs alliés, comme les éléphants de Philippe V de Macédoine à Attale de Pergame, plutôt que de les garder pour eux-mêmes.

Ce sur quoi comptaient le plus ceux qui faisaient usage des éléphants à la guerre, c'était l'effet moral que produisait leur attaque. Il fallait, en effet, des troupes singulièrement aguerries et solides, des cœurs exceptionnellement trempés, pour attendre de pied ferme le choc d'une ligne serrée de ces colosses du règne animal, s'avançant d'un trot pesant et régulier comme des montagnes vivantes, avec une force d'impulsion qui semblait irrésistible. Aussi s'efforçait-on d'augmenter leur apparence bizarre et terrible, par la façon dont on les caparaçonnait, avec des housses rouges et de grands panaches. On leur peignait le front et les oreilles en blanc, en bleu ou en rouge; car on avait remarqué que, lorsque les éléphants entrent en fureur, ils dressent leur trompe et étalent d'une manière effrayante leurs larges oreilles, et l'on voulait, en revêtant ces parties de couleurs éclatantes, les rendre plus apparentes et en augmenter l'effet. Même après la guerre de Pyrrhos, ce fut une chose difficile que d'habituer les troupes romaines à regarder de sang-froid les éléphants. Au temps de la première Guerre Punique, les consuls qui commandaient en Sicile durent se résigner à abandonner la plaine pendant trois campagnes, parce que les légionnaires, frappés de crainte, ne voulaient plus camper que sur des hauteurs inaccessibles à ces animaux. Surtout le cheval éprouve pour l'éléphant une répugnance instinctive, dont il est extrêmement difficile de venir à bout. La vue, les cris et l'odeur du géant des pachydermes épouvantent les chevaux, dont le premier mouvement, à son aspect, est de prendre la fuite. Presque toutes les batailles gagnées dans l'antiquité à l'aide des éléphants, l'ont été par suite du désordre qu'ils ont répandu dans la cavalerie ennemie.

Pyrrhos, à l'âge de quinze ans, avait fait ses premières

armes à la bataille d'Ipsos, dans l'armée des vaincus. Il y avait été témoin de la fameuse charge des éléphants de Séleucos, et il en avait rapporté l'impression de la puissance irrésistible de ce moyen de guerre. L'exemple du premier train de 70 de ces animaux amené en Europe par Antipatros, et anéanti en quatre années seulement entre les mains de Polysperchon dans les épreuves des siéges de Mégalopolis et de Pydna, aurait dû l'avertir de ce que ces animaux, aptes à manœuvrer dans les grandes plaines de l'Asie, devenaient sans emploi dans les contrées montagneuses du bassin de la Méditerranée, de ce qu'il était difficile d'y trouver des champs de bataille où l'on pût les utiliser avec avantage. Il eut dû comprendre aussi combien le climat de l'Europe, où on ne les amenait qu'avec des frais énormes, leur était peu favorable et combien on avait de peine à s'y procurer le fourrage suffisant à ces gros mangeurs. Quand il se résolut à passer en Italie, sur l'appel des Tarentins, un de ses principaux soins fut de se monter un équipage considérable d'éléphants. Il en possédait déjà dix, qu'il avait conquis quelques années auparavant sur Dêmêtrios Poliorcète ; Ptolémée Céraunos, qui régnait alors en Macédoine et qui avait mis la main sur les principaux dépôts de Séleucos Nicator, après l'avoir assassiné, lui en céda 50 autres. C'est sur ces soixante éléphants qu'il comptait principalement, nous dit-on, pour vaincre les Romains. Il espérait porter le théâtre de la guerre dans les plaines de l'Apulie, si propres à leur emploi, et il se figurait pouvoir l'y terminer en une ou deux batailles. Mais il ne put d'abord en faire passer que vingt avec lui à Tarente, et dans toute sa première campagne il n'en eut pas un plus grand nombre à mettre en ligne.

Nous n'avons malheureusement pas, sur la bataille d'Héraclée, de récit suffisamment détaillé pour contenter notre curiosité ; et toutes les narrations qui en sont parvenues jusqu'à nous se trouvent dans des auteurs de seconde

main, éloignés des événements de plusieurs siècles. Cependant ils s'accordent assez sur les traits essentiels pour qu'on puisse les tenir pour certains. Avant de se porter sur l'Apulie, qui fut le théâtre de la seconde campagne, il fallait d'abord déloger du littoral de la mer Ionienne le consul P. Valerius Lævinus, qui était venu camper avec son armée entre Thurioi et Héraclée. On se heurta donc entre cette dernière ville et le fleuve Siris, au bord de la mer, dans un terrain en plaine, les Épirotes venant du nord et les Romains du midi. L'armée consulaire franchit le Siris, malgré la résistance des Épirotes, grâce à un mouvement tournant de sa cavalerie, qui avait été passer le fleuve un peu plus haut. Lançant ensuite cette cavalerie sur les lignes de l'infanterie de Pyrrhos, le consul essaie de l'enfoncer par une vigoureuse attaque. La cavalerie grecque chargeant à son tour celle des Romains, il en résulte une mêlée confuse de quelques moments. Le roi d'Épire, combattant à la tête de ses cavaliers, faillit être tué par un officier des auxiliaires Frentans, nommé Oplacus Volsinius, qui paya de sa vie son audace. Mais Pyrrhos, au milieu de la chaleur du combat, est précipité à terre, et les escadrons grecs croyant leur roi mort, tournent bride et laisse la place aux escadrons romains. Mais déjà Pyrrhos s'est relevé : il court à son infanterie, en prend le commandement, et phalanges et légions se heurtent avec fureur. Sept fois de part et d'autre on revient à la charge sans arriver à un résultat décisif. Mégaclès, un des meilleurs lieutenants du roi, qui avait revêtu son armure, est tué, et pour la seconde fois les Grecs s'imaginent que Pyrrhos est mort. Leurs rangs commencent à flotter ; le désordre les gagne ; et le consul, qui croit enfin tenir la victoire, jette toute sa cavalerie sur leur flanc. Mais Pyrrhos est indomptable ; il ranime le courage ébranlé des siens en parcourant tête nue toutes leurs lignes. Jusque là les éléphants n'avaient pas pris part à la lutte. C'est seulement à la fin de la journée, quand Pyrrhos

avait déjà perdu 4,000 hommes de ses vieilles bandes épirotes et macédoniennes, avec ses plus vaillants officiers, lorsque lui-même était grièvement blessé, que son armée pliait décidément et perdait le champ de bataille, c'est seulement alors qu'il put engager ses éléphants. Leur apparition changea soudain la face du combat; les chevaux de la cavalerie romaine, épouvantés, tournèrent bride sans qu'on parvînt à les maîtriser. Se précipitant sur l'infanterie, ils en bouleversèrent les rangs, que les éléphants achevèrent d'enfoncer. Profitant de ce désarroi, Pyrrhos fit charger les légions par sa cavalerie thessalienne. Dès lors ce ne fut plus que terreur et tumulte dans l'armée du consul, qui toute entière prit la fuite. Un brave soldat romain, C. Minucius, premier hastaire de la quatrième légion, parvint cependant à ralentir la poursuite en blessant et en renversant un des éléphants. Grâce à l'étonnement que cet exploit causa aux Épirotes, il rendit possible aux débris de l'armée de repasser le Siris. Le vainqueur trouva 7,000 cadavres romains sur le champ de bataille; il avait fait 2,000 prisonniers et enlevé 22 enseignes militaires. Les Romains eux-mêmes, en y comprenant ceux de leurs blessés qu'ils avaient pu ramener avec eux, évaluèrent leurs pertes à 15,000 hommes mis hors de combat. Celles du roi d'Épire montaient à 13,000 hommes, dont plus de 4,000 morts.

Quelque téméraire que fût Pyrrhos, on ne peut admettre qu'il eût gardé si longtemps ses éléphants en réserve, s'il les avait eu sous la main dès le commencement de l'action. La chevaleresque imprudence de vouloir vaincre les Romains à armes égales, en évitant autant qu'il le pouvait d'employer le moyen sur lequel il faisait le plus de fond pour assurer sa supériorité militaire, n'était pas dans son caractère. Il ne se fût pas exposé de gaîté de cœur, s'il eût pu faire autrement, à ces pertes énormes qui lui faisaient dire le soir de la bataille : « Encore une victoire pareille, et je retournerai seul en Épire. » Il faut donc que

l'action se soit engagée quand il n'avait pas encore ses éléphants à portée, et ceci fait bien comprendre pourquoi ce furent les Romains qui attaquèrent. Ils savaient d'avance qu'ils allaient avoir affaire à ces monstres inconnus, qui n'avaient pas même de nom dans leur langue et qu'ils appelèrent des « bœufs de Lucanie, » faute d'une meilleure désignation. Florus dit même, évidemment d'après le texte aujourd'hui perdu de Tite-Live, qu'ils s'attendaient à lui en voir mettre en ligne un plus grand nombre. Tout les portait donc à profiter de ce que le train des éléphants se trouvait en arrière du reste de l'armée, pour forcer Pyrrhos à la bataille dans des conditions défavorables, avec l'espoir de la gagner avant l'arrivée de ce secours qui modifiait toutes les conditions de la lutte à son avantage. On dit, en outre, qu'ils commençaient à manquer d'approvisionnements et qu'il leur fallait se retirer ou combattre.

Des écrivains de basse époque, comme Orose, prétendent que Pyrrhos consacra un trophée de la victoire d'Héraclée dans le temple de Zeus à Tarente, avec une inscription en deux vers qui auraient dit : « Ceux que personne n'a vaincus, ô père du grand Olympe, — je les ai vaincus ; et eux aussi m'ont vaincu. » C'est là une légende tout simplement absurde. « Comment croire, dit avec un parfait bon sens M. Mommsen, qu'il ait ainsi rabaissé sa propre gloire devant le public ? Politiquement parlant, peu importait le haut prix payé pour la victoire. Gagner la première bataille était tout. Ses talents de général s'étaient manifestés au grand jour sur un terrain nouveau ; et vainqueur à Héraclée, il rendait aussitôt l'union et l'énergie à la coalition défaillante des Italiotes. » L'inscription authentique d'un des trophées dédiés aux dieux avec les captures de la bataille d'Héraclée, se lit sur une plaque de bronze découverte par M. Constantin Carapanos dans ses belles fouilles de Dodone. Voici en quel termes fiers et simples elle est conçue :

« A Zeus Naïos, — le roi Pyrrhos, fils d'Aiacidês, — les

Epirotes et les Tarentins, — (dépouilles) des Romains et de leurs alliés. »

IV

Aujourd'hui l'emplacement où se heurtèrent Romains et Grecs, pour se disputer la possession de l'Italie Méridionale, est occupé par la magnifique forêt du Pantano di Policoro, large de plusieurs kilomètres et s'étendant en longueur de la mer aux montagnes, sur la rive gauche du Sinno. Dans ces terrains arrosés, où la fraîcheur des sources et du fleuve combat l'action dévorante du soleil, la végétation se développe avec une force et une abondance incroyables. C'est une véritable forêt vierge, qui a remplacé les cultures d'autrefois et qui, depuis des siècles, ne connaît pas la hache. L'arbousier, le lentisque, le myrte, le laurier-rose et l'olivier sauvage y atteignent à des dimensions extraordinaires, et forment des mâquis impénétrables, où s'enchevêtrent les ronces, les lambrusques et les lianes de toute espèce. Du milieu des fourrés émergent, de distance en distance, de grands arbres qui dressent leur tête, montant droit et haut pour épanouir leurs cimes dans l'air et dans la lumière, ou tordant leurs troncs et leurs branches en formes bizarres, avec l'apparence d'une extrême vétusté. L'yeuse, le chêne-liége, le platane, le tilleul, le frêne, le micocoulier, sont les géants de cette forêt. Par endroits ils y forment de véritables futaies naturelles, dont les dômes de verdure épaisse tamisent les rayons du soleil et les laissent filtrer en plaques d'or sur le sol couvert de grandes fougères, qui poussent à l'abri de cette ombre. Ailleurs ce sont des pins parasols d'une admirable venue, qui se groupent, en étendant presque horizontalement en cercle, autour du sommet de leur tronc, leurs rameaux chargés d'une verdure perpé-

tuelle, et ombragent des tapis de mousse et d'herbe fine, où croit en abondance à l'automne l'*Agaricus deliciosus*, le plus délicat de tous les champignons comestibles.

Une exploitation régulière de cette forêt donnerait de beaux revenus à son propriétaire; mais elle a été jusqu'ici impossible, faute de bras et surtout de moyens de communication. C'est à peine si l'on y compte quelques huttes de charbonniers, qui cumulent avec ce métier la récolte des rhizômes du réglisse. Car cette plante, qui forme des buissons d'un mètre environ, présentant dans la saison dè jolies grappes de fleurs violettes, pullule dans les clairières de la forêt. A partir d'ici jusqu'à l'extrémité des Calabres, elle devient une des espèces caractéristiques de la flore frutescente du pays, et elle fournit un de ses articles d'exportation les plus importants. Presque tout le bois de réglisse et le suc de réglisse en bâtons qui se consomme en Europe provient des Calabres, et surtout dans la région qui s'étend de la frontière de la Basilicate à Cotrone, il n'est presque pas de bourgade qui n'ait ses chaudières de réglisserie.

Pyrrhos, quand P. Valerius Lævinus vint lui offrir la bataille était campé, nous dit-on, dans la plaine entre Héraclée et Pandosia, ayant devant lui le fleuve Siris. Les Tables d'Héraclée parlent aussi d'une ville de Pandosia, dont le territoire était limitrophe de celui de la colonie tarentine. Cette Pandosia de Lucanie, que l'on ne doit pas confondre avec la Pandosia plus importante du Bruttium (nous aurons plus loin l'occasion de nous occuper de la situation de cette dernière), était donc sise auprès du Siris. Tous les géographes, depuis Clavier et Mazocchi, sont d'accord pour en reconnaître l'emplacement au lieu où, sur la rive gauche du Sinno, au nord de la forêt dont nous venons de parler, à 13 kilomètres de la mer et à 7 1/2 de Policoro, Santa Maria d'Anglona, église du XIe siècle, intéressante mais fort délabrée, s'élève solitaire au milieu de ruines presque effacées

sous les broussailles. Daus ces ruines, les débris antiques se mêlent aux maçonneries des bas temps et du premier moyen âge.

Là fut, jusqu'au xive siècle, une ville d'abord importante, qui déclina graduellement et finit par une brusque catastrophe. On l'appelait Anglona, et elle était le siége d'un fort ancien évêché. Comment avait-elle échangé son ancienne appellation de Pandosia contre celle d'Anglona ? A quelle date exacte avait commencé la série de ses évêques ? Quelles avaient été ses vicissitudes pendant les siècles des invasions barbares et sous la domination byzantine ? C'est ce que l'on ignore absolument. D'après une tradition assez vague, Ughelli prétend qu'elle avait été une première fois ruinée dans les guerres des Goths contre Bélisaire ; mais ceci ne repose sur rien de sérieux. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que la ville, qu'elle s'appelât encore Pandosia ou eût reçu déjà le nom d'Anglona, fut, dans le ixe ou le xe siècle, réduite en cendres par les Sarrazins, qui s'étaient installés dans la localité voisine de Tursi, le Turiostum de la Table de Peutinger, où ils avaient bâti le château-fort qui s'appelle encore l'Arabatana, et où ils se maintinrent pendant quelque temps.

Dans toute la région entre le Bradano et le Crati, frontière de la Basilicate et de la Calabre Citérieure, un grand nombre de noms géographiques attestent la multiplication des postes tenus à demeure par des bandes sarrazines, au temps où les musulmans de Sicile possédaient Bari et Tarente. C'est le village de Castel Saraceno, dans le cœur des montagnes méridionales de la Basilicate, entre les vallées de l'Agri et du Sinno, non loin du San-Quirico et de Carbone ; le Monte Saraceno, à l'ouest de Rocca Imperiale ; le fleuve Saracino et la Torre Saracina sur le bord de la mer, au sud d'Amendolara ; le village de Saracena près de Castrovillari. Un peu plus au midi encore, dans les contre-forts nord-est de la Sila, les cartes du xviiie siècle marquent une

Torre Saracena, qui n'existe plus aujourd'hui, entre Longobuco et Bocchigliero.

Même après que les Byzantins furent rentrés en possession de Bari, et que Nicéphore Phocas eut refait une ville grecque à Tarente, les incursions sarrazines continuèrent, jusqu'au commencement du XIe siècle, à infester cette région, par des bandes qui débarquaient sur la côte du golfe de Tarente et se mettaient à courir le pays en le pillant, parfois en y séjournant quelque temps dans une retraite fortifiée. C'est l'état de choses que nous décrit la vie de St Luc de Demona, écrite en grec par un de ses disciples. Né en Sicile de parents nobles, Luc se consacra de bonne heure à la vie monastique et entra dans le couvent basilien de St Philippe d'Argira. Bientôt il passa sur le continent pour aller, dans le voisinage de Reggio, se faire le disciple de St Élie le Spéléote, ermite fameux qui résidait à Melicocca près de Seminara. C'est ce maître qui lui ouvrit les plus hauts secrets de la vie contemplative. Favorisé de révélations divines, Luc fut averti des affreuses dévastations qui allaient fondre sur la Calabre, et dont nous verrons un peu plus loin le détail, en étudiant la vie de St Nil, au chapitre de Rossano. Il se réfugia donc à Noja dans la Basilicate, près d'Anglona et de Tursi, et il y vécut sept ans, priant le jour et dormant la nuit dans une basilique, dont il avait fait son asile. Luc s'établit ensuite sur les bords de l'Agri, où il fonda le monastère de San-Giuliano, chef-lieu des établissements de l'ordre de St Basile, que son apostolat multiplia bientôt dans toute la contrée voisine. Il y demeura un certain temps, partageant sa vie entre la prière et l'exercice de la charité envers les pauvres et le soin des malades, et marquant partout sa trace par des miracles, nous dit son biographe. Mais plus tard, les courses des bandes allemandes que l'empereur Othon Ier, en querelle avec Nicéphore Phocas, lança, en 968 et 969, dans la Pouille et la Basilicate pour les dévaster, le forcèrent à quit-

ter San-Giuliano avec ses moines et à se réfugier dans un château voisin. Cepeneant bientôt, honteux de vivre dans la maison d'un laïque, il choisit auprès d'Armento un site protégé par son élévation et son escarpement, et y fonda un nouveau monastère. C'est là qu'il passa la fin de sa vie, dirigeant, en même temps que son abbaye de moines, un couvent de femmes fondé par sa sœur Catherine, qui était venue de Sicile le rejoindre. Il mourut en 993, et son premier maître du couvent d'Argira, St Saba, déjà presque centenaire, vint lui-même le déposer dans la tombe. Peu après l'établissement de Luc à Armento, une bande de Sarrazins était venue piller le pays voisin. Elle était occupée à saccager et à profaner une chapelle située au-dessous du couvent, quand le saint hêgoumène, saisi d'un transport de généreuse indignation, arma ses moines et, saisissant la croix processionnelle en guise de drapeau, les conduisit au chant des psaumes contre les musulmans, qu'ils mirent en pleine déroute.

A la même époque, un autre moine basilien de Sicile, St Vital, condisciple de St Luc de Demona au monastère d'Argira, fuyait aussi son pays natal pour échapper à la domination des infidèles. Après avoir été à Rome, il se faisait ermite auprès de Santa-Severina en Calabre, retournait en Sicile vivre dans une solitude sur les flancs de l'Etna, était obligé de repasser en terre-ferme, et, après avoir pris à Armento les instructions de son ancien condisciple, fondait le monastère de Sant'-Adriano près de Basidia, puis celui de Rappola. Tandis qu'il était à Sant'-Adriano, un parti d'Arabes envahit le couvent; tous les moines avaient pris la fuite, à l'exception de Vital. Les musulmans voulurent le tuer, et déjà il était agenouillé pour avoir la tête tranchée quand la foudre frappa celui qui levait sur lui son cimeterre. Ce prodige le sauva en épouvantant les Arabes, qui s'enfuirent au plus vite.

En 1003 encore, une grosse armée de Sarrazins assiégea

Montescaglioso, et la victoire que remporta sur elle, en délivrant la ville, le Catapan Grégoire Trachaniôtês, fut comptée comme un des plus beaux exploits militaires des Grecs en Italie.

Quoi qu'il en soit de la conjecture que nous émettons au sujet de sa première destruction, au XIe siècle Anglona possédait le rang de cité et avait son évêque ; Tursi était déjà une localité aussi peuplée, mais elle en dépendait ecclésiastiquement et féodalement ; elle n'était encore que la Torre di Tursio, comme le pape Alexandre II l'appelle dans une bulle de 1068. Cependant, en 1077, nous voyons par une charte du monastère de Carbona que Siméon, évêque d'Anglona, avait fixé sa résidence à Tursi et s'intitulait indifféremment *episcopus Anglonensis* ou *episcopus Tursitane sedis.* Dès ce moment commençait, entre les deux villes, la rivalité furieuse qui devait se terminer par la destruction d'Anglona.

Celle-ci était encore assez considérable dans la seconde moitié du XIIe siècle pour que son évêque ait pu emmener, en se joignant à la croisade d'Étienne du Perche, oncle de la reine Marguerite, 6 chevaliers et 40 hommes d'armes de la ville. Vers le même temps, l'évêque d'Anglona reçut du roi Guillaume II la terre de Nucara. Pour la ville même, le fief en était alors tenu par Guillaume d'Anglona. L'empereur Frédéric II en donna la seigneurie à son évêque, mais de son temps la localité d'Anglona avait déjà tellement décliné que dans l'acte de cette concession il la traite simplement de casal. Charles d'Anjou reprit à l'évêque la seigneurie d'Anglona et, la divisant par moitié, en gratifia d'une partie Riccardo, fils de Pietro Anibaldo, de Rome, de l'autre Robert de Chastillon.

Cependant Tursi grandissait à mesure qu'Anglona tombait en décadence. Les habitants de la première poursuivaient la seconde d'une haine implacable. Ils ravageaient son territoire par des incursions incessantes, et ruinaient

son commerce en détroussant les marchands qui se rendaient à ses foires annuelles. Vainement les évêques d'Anglona invoquaient la protection royale pour mettre fin à ces brigandages ; les diplômes qu'ils obtinrent de Robert le Sage, en 1325 et 1332, et de Jeanne Ire, en 1342, pour réprimer les exactions des seigneurs justiciers de la Basilicate, qui faisaient cause commune avec les gens de Tursi, demeurèrent lettre morte. Bientôt même, profitant de l'anarchie que les crimes de la reine Jeanne avaient fait naître dans tout le royaume, Tursi put réaliser le projet odieux que ses habitants nourrissaient depuis longtemps. Ceux-ci prirent les armes, assiégèrent Anglona, la réduisirent par la famine, en firent sortir les habitants, y mirent le feu et rasèrent la ville, à l'exception de sa cathédrale.

A cette destruction violente succéda une guerre de chicane qui dura deux siècles. Les évêques d'Anglona, réfugiés dans le voisinage, poursuivaient devant la justice royale la reconstruction de leur ville épiscopale et le châtiment de Tursi. Les Tursitains soulevaient incidents sur incidents, pour prolonger le litige et rendre nulles les sentences royales, telles que celle de Ferdinand Ier, rétablissant en 1468 les foires d'Anglona sur la requête de l'évêque Louis Fonoblet. Ils multipliaient les mémoires pour prouver que Tursi était plus ancienne qu'Anglona et l'avait tenue primitivement dans sa dépendance ; l'érudition naissante, et encore imparfaitement en possession de ses procédés, se mêlait à sa façon à cette querelle ardente, où l'on n'épargnait pas les documents falsifiés, et dont on retrouverait facilement des échos jusque de nos jours chez les écrivains locaux du midi de l'Italie. On finit pourtant par s'en lasser. Tursi était devenue une ville de plus de 4,000 âmes, et les évêques n'étaient pas parvenus à relever leur ancienne cité. Une bulle de Paul III, rendue en 1546, transféra à Tursi l'évêché d'Anglona, et cette dernière localité resta définitivement au désert.

V

Le chemin de fer traverse le Pantano di Policoro et le délicieux vallon de la Conca d'Oro pour atteindre le Sinno, près de la station de Nuova Siri. Le Sinno est le dernier des cinq grands cours d'eau permanents, presque aussi larges et aussi profonds que la Seine, qui traversent parallèlement la plaine de Métaponte et de la Siritide et descendent porter à la mer le tribut des hautes montagnes lucaniennes. Si par une colonisation intelligente on repeuplait le canton qu'ils arrosent, il redeviendrait bien vite ce qu'il était dans l'antiquité, un pays d'une fécondité agricole inouïe, capable de rivaliser avec la Terre de Labour elle-même.

Le nom de Sinno se rattache à une appellation antique, que le fleuve portait parallèlement à celle de Siris. Lycophron l'appelle, en effet, Sinis. Sur la Table de Peutinger nous voyons enregistrer, à quatre milles de distance d'Héraclée, une station désignée par le nom de *Semnum*, qui est évidemment une corruption de *Ad Simnum*, ou *Sinnum*.

C'est à l'embouchure du fleuve Siris, sur la rive gauche, que s'élevait dans une haute antiquité la ville de Siris. L'emplacement en est marqué par la Torre di Sinno, bâtie avec des matériaux antiques. Mais il n'en subsiste plus aucun vestige visible ; tout a été enseveli sous les alluvions du fleuve. La recherche de la nécropole de Siris, dont le site demeure jusqu'à présent inconnu, mériterait une grande campagne de fouilles dans les envions, quand même elle demanderait des dépenses considérables avant de donner aucun résultat. L'exploration des sépultures de Siris et de Sybaris est, en effet, dans l'état actuel, un des plus grands *desiderata* de la science archéologique. C'est là qu'il faut aller chercher, à l'abri de remaniements postérieurs et dans

la fleur de son épanouissement le plus complet, le plus luxueux, toute une époque ancienne du développement de la civilisation grecque, sur laquelle les notions sont trop insuffisantes. L'entreprise est des plus importantes, et ne peut manquer de finir par être féconde. Si les ressources financières, malheureusement limitées, du royaume d'Italie ne lui permettent pas d'aborder la tâche sur une échelle suffisante. et dans des conditions de réussite, il y a de quoi tenter le zèle avide de renommée et l'intelligente libéralité d'un Schliemann ou d'un Carapanos. Pourquoi même quelqu'un des grands États de l'Europe n'entreprendrait-il pas ici des excavations dans le pur intérêt de la science, comme celles que l'Allemagne poursuit depuis quelques années à Olympie ? Nos rivaux d'outre-Rhin se sont grandement honorés par ces travaux, et il en a rejailli sur eux une véritable gloire. J'aimerais à voir la France, stimulée par cet exemple, ne pas rester en arrière et attacher à sa naissante École d'érudition de Rome l'honneur de l'exploration approfondie de Siris et de Sybaris.

La tradition faisait remonter l'origine de Siris aux Sicules On racontait que Siris, fille du roi Morgès et femme de Scindos, héros complétement ignoré d'ailleurs, avait donné son nom au fleuve Siris et à la ville que la tribu pélasgique des Chônes fonda sur ses bords. Une légende qui avait cours à Athênes au temps des Guerres Médiques, et dont Thémistocle invoqua l'autorité dans une circonstance décisive, prétendait qu'une colonie athénienne s'était établie dans cette ville avant le siége de Troie. On y faisait ensuite arriver une nombreuse émigration de Troyens, fuyant devant les Grecs après la prise de leur cité natale, et l'on prétendait qu'une grande partie des habitants de la ville et de ses alentours se rattachaient à cette origine troyenne. C'était, disait-on, la colonie venue d'Ilion qui y avait établi le culte de l'Athênê Polias, et du temps de Strabon l'on soutenait encore, dans le pays, que le vieux simulacre de la

déesse honoré à Siris était le véritable Palladion de Troie. La ville passait pour avoir porté dans un temps le nom troyen de Sigeion.

Entre 675 et 665 av. J.-C., Gygès, roi de Lydie, meurtrier de Candaule et fondateur de la dynastie des Mermnades, entreprit la soumission des villes grecques d'Ionie. Une des premières dont il s'empara fut Colophon. Les plus énergiques des habitants de cette cité, ne voulant pas se plier sous le joug des Lydiens, émigrèrent vers l'Occident, comme devaient faire un peu plus d'un siècle après les Phocéens, devant l'invasion perse. Montant sur leurs vaisseaux, ils firent voile vers les côtes d'Italie, où ils occupèrent Siris, au témoignage d'Aristote et de Timée de Tauroménion. Ils donnèrent alors à la ville le nom de Polieion, qui ne parvînt pas à prévaloir sur celui qui avait été plus anciennement adopté et qui était emprunté au fleuve voisin.

La nouvelle colonie ionienne s'éleva aussi rapidement que la ville achéenne de Sybaris, fondée une quarantaine d'années auparavant, à un degré singulier de prospérité et de splendeur. Le poète Archiloque, qui florissait vers 660 et mourut en 635, en parlait comme du pays le plus riche et le plus heureux de la terre. Siris fut la rivale de Sybaris en opulence, en luxe et en mollesse. Ce furent, prétend-on, les colons ioniens de cette ville qui introduisirent, en Italie, l'usage des riches ceintures et des tuniques brodées de fleurs ou constellées de paillettes de métal, luxe asiatique qu'imitèrent les Sybarites et dont héritèrent les Tarentins, à l'imitation desquels il fut aussi adopté par la riche aristocratie indigène de l'Apulie.

Il ne faut pas, du reste, se représenter les Grecs du VIIe et du VIe siècle d'après ce que nous sommes habitués à voir dans les œuvres de l'art classique de la grande époque, d'après ce qui s'est ensuite stéréotypé dans les types consacrés de la sculpture et de la peinture gréco-romaines. Leur accoutrement était encore tout autre à cet époque; il

restait oriental; c'était celui que nous voyons dans les décors peints des plus anciens vases de Corinthe et des iles de l'Archipel, ainsi que dans les plus vieux morceaux de sculpture parvenus jusqu'à nous, celui qui n'avait pas changé depuis la composition des poésies homériques, et à certaines parties caractéristiques duquel M. Helbig a récemment consacré un mémoire aussi neuf qu'ingénieux. Que l'on se représente, au lieu de la chevelure courte et laissée à la liberté de son mouvement naturel, qui ne fut adoptée à Athènes que dans le cours du ve siècle, des cheveux ceints d'un bandeau souvent orné par-devant d'un bijou, d'une sorte d'agrafe ronde. Ces cheveux formaient sur le front une frange soigneusement frisée en tire-bouchons, puis, sur le haut de la tête, étaient longs et rejetés en arrière, tombant jusque sur les épaules en une masse épaisse, emprisonnée dans une spirale de métal qui l'ondulait en étages horizontaux, ou bien nouée en crobyle, c'est-à-dire en catogan, aurait-on dit à la fin du siècle dernier. Pour accompagner cet arrangement étudié de la coiffure, la barbe était de moyenne longueur, artistement frisée et taillée en coin. On ne la laissait croître que sur le tour des joues et le menton, rasant avec soin la moustache et la lèvre inférieure jusqu'au menton, de manière à dégager complétement la bouche. Comme vêtement, une robe ou chitôn très étroite, descendant jusqu'aux pieds; tantôt faite de lin et alors empesée et plissée au fer à petits plis, exactement comme le surplis de nos prêtres; tantôt d'étoffe de laine, et dans ce cas tombant sans un pli, brochée ou couverte de broderies et de paillettes, souvent semée de fleurs et d'ornements divers, ou bien offrant des bandes de décors géométriques, grecques, damiers, enroulements, d'autres fois des zones superposées de figures et d'animaux sur un semis de rosaces. Par-dessus cette tunique, une chlaina ou manteau d'une laine très épaisse, étroitement ajustée autour du buste, passant sur l'épaule gauche et laissant le bras droit à dé-

couvert, ou bien un péplos plus ample et plus souple, décoré souvent d'autant de broderies que le chitôn. Tel était dans la vie civile un Hellène des temps antérieurs aux Guerres Médiques, un riche citoyen de Siris ou de Sybaris. Thucydide nous apprend que les vieillards athéniens conservèrent fidèlement ce costume, abandonné des jeunes gens, jusqu'à l'époque de la guerre du Péloponnèse. A Sparte, jusqu'à une date très tardive, en vertu d'une disposition des lois de Lycurgue, les Éphores, en entrant en charge, rendaient un édit prescrivant, entre autres choses, à tous les citoyens d'avoir « à couper leurs moustaches et à se conformer aux lois. » Et avant de livrer leur suprême combat, Léonidas et ses trois cents compagnons eurent soin de peigner, de parfumer et d'attifer soigneusement leur longue chevelure, pour mourir en parure de fête.

L'opulente et molle félicité des Siritains d'origine ionienne fut contemporaine de celle qui régna à Sybaris et à Crotone. En 584, Damasos de Siris, fils d'Amyris surnommé le Sage, se rendit à Sicyone avec le Sybarite Smindyridês, pour se ranger parmi les prétendants à la main d'Agaristê, fille du tyran Cleisthénès. Amyris, son père, était-il le même que le Sybarite Amyris, dont on nous parle comme ayant vainement cherché à détourner ses compatriotes de leur impiété habituelle, et comme s'étant enfin décidé à fuir une ville où on le poursuivait d'outrages, en le traitant de fou, une ville que l'oracle d'Apollon déclarait vouée à une catastrophe sans exemple ? En ce cas, la menace de l'oracle aurait tardé à se réaliser plus de temps qu'il ne croyait.

Ce n'est pas, en effet, Sybaris, c'est Siris qui touchait alors à un effroyable désastre. Pendant longtemps la ville ionienne paraît avoir vécu en bonne intelligence avec ses voisins achéens. Mais un jour vint où ceux-ci virent d'un mauvais œil la prospérité d'une colonie d'autre race, enclavée au milieu de leurs domaines. Sybaris, qui avait l'hégémonie sur les autres Achéens d'Italie, conçut le projet de

détruire l'indépendance de Siris et de mettre la main sur son fertile territoire. Assistés des Crotoniates et des Métapontins, leurs fédérés subordonnés, les Sybarites attaquèrent les Ioniens de Siris, prirent leur ville et s'y établirent. J'ai déjà parlé des circonstances révoltantes qui marquèrent cette prise de Siris. Il paraît qu'une partie de la population indigène de la Siritide, que l'on disait d'origine troyenne, fit cause commune avec les Sybarites. Aussi Lycophron fait-il prédire à Cassandre le massacre des Ioniens de Siris, représenté comme une vengeance des Troyens, prenant les Achéens pour auxiliaires. Strabon semble, au contraire, dirent que les victimes égorgées dans le temple d'Athênê Polias furent des Troyens, et que ceci se passa lors de l'occupation de Siris par les émigrants d'Ionie qui fuyaient devant la conquête lydienne. Mais son texte est en cet endroit très mutilé, et ce n'est que par conjecture que les critiques modernes l'ont complété de manière à lui donner un sens suivi.

Le récit le plus clair et le plus exact de ces événements est manifestement celui de Trogue Pompée, abrégé par Justin. C'est aussi celui qui en détermine la place chronologique. Il y est dit que presque aussitôt après la peste qui châtia le sacrilége du massacre dans le temple, et que Crotone et Métaponte firent cesser par leurs offrandes expiatoires, éclata entre Crotone et Locres la querelle qui devait se terminer par la bataille de la Sagra, vers 560. La cause de cette querelle, suivant l'historien, fut la diversion que les Locriens avaient tentée en faveur de Siris pendant qu'elle était assiégée par les Achéens. Ceci devrait faire placer approximativement la chute de l'indépendance de Siris entre 570 et 565, date qui s'accorde parfaitement avec l'enchaînement général des annales de la Grande-Grèce, Trogue Pompée, du reste, en sa qualité de Massaliète, était en position d'avoir des documents particulièrement exacts sur l'histoire d'une colonie ionienne de l'Occident,

dont la ruine n'avait eu lieu qu'après la fondation de Massalie.

Devenue ainsi par la conquête une ville achéenne, Siris, après avoir passé sous l'hégémonie de Sybaris, conserva quelque importance. Nous en avons la preuve par la part qu'elle prit, dans la dernière moitié du VIe siècle, au monnayage uniforme et fédéral des pièces d'argent dites incuses. Les espèces qu'elle émit alors dans ce système, et qui portent son nom tracé en caractères de la paléographie achéenne, offrent une particularité intéressante et soulèvent un petit problème historique. Elles révèlent une union particulière et plus étroite entre deux cités dans le sein de la confédération générale, comme celles que d'autres monuments de la même série attestent entre Métaponte et Poseidonia, Sybaris et Crotone, Crotone et Pandosia, Crotone et Témésa. Cette union est contractée entre Siris et Pyxus sur la mer Tyrrhénienne, le Buxentum des Romains, aujourd'hui Policastro; les noms des deux villes sont inscrits en même temps sur les deux faces opposées des mêmes pièces. Mais Pyxus n'est mentionnée dans l'histoire que comme fondée par Micythos, tyran de Messênê, en 471 av. J.-C., cinquante ans environ après l'époque où avait cessé la fabrication des espèces incuses Force est ici de suppléer d'après les monuments numismatiques au silence des historiens et d'admettre que Pyxus avait été probablement au nombre des vingt-cinq villes établies par Sybaris dans l'Œnotrie et sur lesquelles elle exerçait une suprématie; que Micythos, au lieu d'en être le premier fondateur, ne fit que la relever des ruines où elle était tombée à la suite de la destruction de sa puissante métropole. L'union monétaire spécialement intime entre ces deux villes, atteste aussi l'existence d'une route commerciale activement fréquentée, qui faisait communiquer d'une mer à l'autre au travers de la péninsule, assez étroite à cet endroit, en remontant la vallée du Siris jusqu'à sa source, franchissant

la crête des montagnes par le col le plus voisin de Lagonegro et descendant par l'autre versant directement sur Pyxus. Une grande route suit encore la majeure partie de ce trajet, déterminé par la nature elle-même, comme celui des chemins qui de Sala et de Padula, sur le versant ouest de la chaîne, mènent dans la vallée de l'ancien Aciris. L'union analogue entre Métaponte et Poseidonia reliait aussi les deux villes situées aux extrémités d'une autre route, plus longue et fréquentée de tout temps, de la mer Ionienne à la mer Tyrrhénienne, celle qui suivait dans toute leur longueur les deux vallées du Casuentus (appelé sans doute des Grecs Casoeis) et du Silaros, en passant les montagnes qui les séparent dans le voisinage de Potentia (Potenza). Le trajet de cette route est celui qui a été encore adopté pour le chemin de fer en construction de Torremare à Salerne, lequel reliera bientôt directement Naples à la Terre d'Otrante et aux Calabres.

Un récit parle ensuite d'une flotte de Samiens, qui, se rendant à Sybaris, essaya de débarquer à Siris avec l'intention de surprendre la ville. Mais le mauvais présage offert par des perdrix qui s'envolèrent bruyamment suffit, disait l'historien Hégésandre, pour les frapper d'une crainte superstitieuse et les faire se retirer en toute hâte. La date approximative de ce fait est déterminée par l'établissement temporaire des Samiens à Zanclê en Sicile, d'où Anaxilaos, tyran de Rhêgion, les chassa en 497 pour y établir à leur place les réfugiés Messéniens, qui changèrent le nom de la ville.

C'est en 480 qu'eut lieu la bataille de Salamine. Dans le conseil qui la précéda, Thémistocle, voyant l'indécision d'Eurybiade, lui déclara que, s'il refusait de combattre en homme de cœur dans cette occasion où allaient se jouer les destinées de la liberté hellénique, les Athéniens embarquant leurs familles, allaient se retirer à Siris en Italie. « Cette ville est nôtre depuis longtemps, lui fait dire Héro-

dote, et nous rappelle que des oracles ordonnent aux Athéniens de l'habiter. »

Cette prétention, fondée sur la légende d'une très antique colonie athénienne à Siris, est bien évidemment celle qu'un peu plus tard les Thuriens, en tant que colons d'Athènes, cherchèrent à faire valoir sur le territoire de la Siritide.

En 432, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Tarentins, reconnus comme maîtres de la Siritide par leur traité avec les gens de Thurioi, transportèrent les habitants de Siris à l'intérieur des terres, dans leur nouvelle ville d'Héraclée, dont la position avait été choisie de manière à intercepter aux incursions des Lucaniens le débouché de la vallée de l'Aciris. Mais ils laissèrent à Siris des établissements maritimes, qui y maintinrent le port d'Héraclée. Il est donc probable qu'il y avait là, soit un bassin creusé de main d'homme, comme celui de Métaponte, soit une petite anse de la côte à l'embouchure du fleuve, qui fournissait aux vaisseaux un abri de quelque sûreté et que la marche rapide des atterrissements a depuis longtemps comblé.

CHAPITRE IV

DE SIRIS A SYBARIS

I

Au-delà du Sinno, la plaine cesse. Les montagnes se rapprochent de la mer et viennent y baigner leur pied. Le chemin de fer et l'ancienne route de voitures courent resserrés entre les dernières pentes et le rivage, franchissant de nombreux torrents qui se précipitent dans des ravins d'une pente très rapide. Les plus importants sont le Fiume di Ferro, le Saracino et le Raganello, dont nous discuterons tout à l'heure les noms antiques.

Sur ce trajet fortement accidenté, les localités habitées commencent à se montrer toutes dans les conditions où on les rencontrera désormais jusqu'à l'extrémité de la Calabre, à quelque distance de la côte et juchées sur des sommets rocheux isolés, de l'accès le plus difficile, dans les contreforts des montagnes. C'est déjà le cas de toutes les bourgades que desservent les stations entre le Sinno et la plaine de Sybaris, séparés par un intervalle d'environ 50 kilomètres. La gare est toujours, ici comme sur le reste de la ligne des Calabres, isolée en bas au bord de la mer, et il faut un trajet considérable, et surtout une ascension

prolongée pour gagner de là le bourg qui lui a donné son nom. « Cette situation inaccessible des villages, disent les Guides du voyageur, remonte à une haute antiquité ; ils occupent probablement l'emplacement des acropoles des premiers colons grecs. » Malgré la créance dont jouit une telle opinion, elle est radicalement fausse. Aussi la topographie des villes de la Grande Grèce, qui a eu jusqu'ici pour base cette manière de voir, doit-elle être révisée presque sur tous les points.

Les géographes n'ont pas accordé assez d'attention au fait général du déplacement des centres de population dans toutes ces contrées au commencement du moyen âge. Les villes grecques s'étaient établies sur le rivage même de la mer ou à très peu de distance, dans des conditions choisies en vue du trafic maritime, mais peu favorables à la défense. Pendant les siècles où les Sarrazins furent maîtres de la Sicile et où leurs corsaires ravagèrent périodiquement les côtes de l'Italie méridionale, ces positions devinrent intenables, exposées qu'elles étaient aux dévastations de tout genre. Les habitants les abandonnèrent et se retirèrent à un certain nombre de kilomètres de la mer, généralement neuf ou dix, laissant la côte absolument déserte. Crotone seule échappa à cet abandon, parce que la colline escarpée, dominant immédiatement le port, sur laquelle était bâtie son acropole, permettait l'établissement d'une forteresse suffisamment forte. Mais tout ce qui restait d'habitants à Copia (originairement Thurioi) se retira à Cassano ou à Tarsia, ceux de Locres à Gerace. De la même façon, sur la côte de la mer Tyrrhénienne, la population de Medma émigra à Rosarno, celle de Velia à Vallo et celle de Pæstum à Capaccio. Sur ce dernier versant, une des bien rares cités d'origine grecque qui aient gardé leur ancienne position est Vibo Valentia, l'Hippônion des Hellènes, probablement parce qu'elle était la plus avancée dans l'intérieur des terres de toutes celles qu'avaient fondées les colons.

En effet, c'est à Monteleone ou du moins tout à côté, que l'on peut observer les ruines romaines de Vibo Valentia, et les restes des murs d'appareil polygonal d'Hippônion. Le site occupé par San Pietro di Bivona, sur le rivage, où beaucoup de géographes ont placé la ville antique, n'était sûrement que celui de son port.

Maintenant, depuis que la sécurité est revenue sur les côtes, grâce à la suppression de la piraterie barbaresque, un mouvement exactement opposé est en train de se produire. Le premier pas en a consisté à se remettre à planter et à cultiver les points les plus fertiles du littoral, en continuant à habiter exclusivement l'intérieur. Puis, dans les dernières années, on a construit le chemin de fer, qui longe presque constamment le rivage de la mer Ionienne. Aujourd'hui les habitants descendent graduellement des villes bâties dans le moyen âge sur les hauteurs, lesquelles d'ici à vingt ans, à l'exception de Catanzaro, de Squillace et d'un petit nombre d'autres, seront redevenues complétement désertes. Ils viennent s'établir autour des stations de la voie ferrée, auprès du site des anciennes cités, dont les localités nouvelles reprennent les anciens noms. C'est quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé sur tant de points de la Grèce depuis l'indépendance.

Ce mouvement, qui se manifeste surtout dans la Calabre méridionale, ne fait pas encore sentir son effet dans le district que l'on traverse immédiatement au delà du Sinno. Les misérables bourgs qu'on y rencontre, et dont aucun n'atteint 2,000 âmes, s'y maintiennent encore sur leurs pointes de rocher, sans tendre à descendre en bas, où ne les appelle pas une plaine féconde. La misère sauvage de la Basilicate continue à règner ici.

Au moment de franchir la limite de cette province pour entrer dans celle de la Calabre Citérieure, la localité de Bollita, distante de la voie ferrée d'environ 9 kilomètres, présente de nombreuses ruines romaines en maçonnerie de

briques et en *opus reticulatum*. C'était, d'après ces ruines, un bourg de quelque importance, presque une ville, à l'époque impériale ; mais on ignore absolument quelle en était l'appellation. En 1828, un paysan découvrit à Bollita, dans un tombeau près du château appartenant au duc Crivelli, seigneur de cette localité comme de Rocca Imperiale, des lames de plomb couvertes de longues inscriptions en caractères grecs ; mais au lieu de les conserver, on les fondit pour en faire des balles de fusil, sans avoir eu du moins la précaution de prendre copie des inscriptions.

Nous passons maintenant au pied de Rocca Imperiale, qui a dû son nom à un château de Frédéric II. Ce prince épris des arts et des lettres, qu'il cultivait lui-même, cet homme de la Renaissance venu deux siècles trop tôt, était en même temps un chasseur passionné. Dans le beau royaume qu'il avait reçu en héritage des Normands, ce ne sont pas les sites enchanteurs du golfe de Naples qui le charmaient. Les premiers gradins de l'Apennin, inclinés vers l'Adriatique sur la frontière de la Pouille et de la Basilicate, l'attiraient bien davantage par l'épaisseur des forêts et l'abondance du gibier. Aussi, en dehors du palais de Foggia et de la forteresse de Lucera, où il aimait à vivre au milieu de ses fidèles musulmans, il dispersa partout ses châteaux dans les montagnes de ces contrées. Apricena, à l'entrée du Gargano, Castel di Lagopesole et Ascoli sur les pentes du Vultur, Castel del Monte dans les Murgie di Minervino, furent autant de demeures magnifiques édifiées au milieu des districts où la chasse lui offrait le plus d'attrait. C'est pour la même raison qu'il aimait à venir aussi dans la Calabre, où il se bâtit également des châteaux à Monteleone, à Nicastro et à Rocca Imperiale.

Viennent ensuite Monte-Giordano, Roseto, bourg à partir duquel la vue commence à devenir merveilleuse, avec les escarpements du Monte Pollino à droite, la mer à gauche, et en face de soi l'ouverture de la grande vallée du Crati,

fermée au fond du tableau par le massif imposant de la Sila, puis Amendolara, Trebisacce et Cerchiara. Amendolara a succédé à la station *Ad vicesimum* de l'Itinéraire d'Antonin, située à 24 milles d'Héraclée et à 20 de Thurioi. C'est à Amendolara que naquit un des personnages les plus originaux parmi les humanistes qui, dans le xv[e] siècle, se dévouèrent avec passion à la résurrection de l'antiquité. On ne le connaît que sous les noms antiques de Pomponius Lætus, dont il s'affubla par amour de la Rome antique et sous lesquels il se rendit célèbre dans les lettres; mais on sait cependant que c'était un bâtard de la grande maison napolitaine de San-Severino et qu'il avait reçu au baptême le nom de Giulio. Écrivain d'une latinité singulièrement pure, il vint de bonne heure à Rome, et c'est là qu'il fournit presque toute sa carrière de professeur et de savant. Ses ouvrages sur l'histoire et les antiquités de Rome, ses éditions de Varron, de Pline le Jeune, de Salluste, ses commentaires sur Quintilien, Columelle et Virgile témoignent d'une science profonde et très remarquable pour l'époque. Il avait établi à Rome une Académie à l'imitation de celle que Marsile Ficin avait instituée à Florence. Mais en 1468, sous le pontificat de Paul II, tous les membres de cette Académie, Pomponius Lætus en tête, se virent accusés de conspiration pour le renversement du Pape, l'abolition de la religion chrétienne et le rétablissement du paganisme. La mort de Paul II vint mettre fin aux poursuites, et lors de son avénement, en 1471, Sixte IV, tout en maintenant l'interdiction de reconstituer l'Académie, rendit au savant calabrais sa chaire au Collége de Rome, et il l'occupa paisiblement jusqu'en 1497, bien vu non-seulement de Sixte IV, mais aussi de son successseur Innocent VIII. Les historiens se sont généralement montrés incrédules au sujet des accusations auxquelles Paul II avait prêté l'oreille, et qui représentaient les humanistes de l'Académie romaine comme ayant poussé l'idolâtrie de l'anti-

quité jusqu'à vouloir faire revivre sa religion et installer le culte restauré des Olympiens sur les ruines du christianisme. Mais ce scepticisme a dû céder devant les inscriptions que M. de Rossi a trouvé tracées au charbon sur les parois de quelques chambres des Catacombes de Rome. Elles attestent, en effet, les réunions mystérieuses que les nouveaux payens tenaient, pour célébrer leurs rites loin des regards profanes, dans les anciens cimetières souterrains des fidèles des premiers siècles, alors complétement oubliés, ignorés de tous et que le hasard seul avait pu faire découvrir à quelqu'un d'entre eux. On y trouve les principaux linéaments de la hiérarchie sacerdotale secrète qu'ils avaient organisée à l'instar de la Curie papale, et dans laquelle Pomponius Lætus ne se parait pas moins que du titre de Souverain Pontife. Était-ce là un simple jeu de grands enfants, qu'il eût été plus sage de mépriser, quelque chose comme le fameux sacrifice du bouc chez Jodelle? Je serais disposé à le croire, et rien ne prouve que l'on eût été jusqu'à une conspiration formelle. Mais il n'y en avait pas moins quelque chose de fondé dans les accusations que l'on porta contre les humanistes romains.

II

Le Fiume Freddo descend du mont Saracino, près d'Oriolo, pour se jeter dans la mer au sud d'Amendolara ; le Saracino prend sa source à côté d'Alessandria, au pied du Monte Pollino et débouche dans le golfe de Tarente tout auprès de Trebisacce. C'est entre ces deux cours d'eau seuls que l'on peut hésiter pour y appliquer le nom antique de Cylistaros, et il y a plus de probabilité pour reconnaître le fleuve ainsi appelé dans le Saracino.

Le nom de Cylistaros, qui désigne par son étymologie

un torrent roulant impétueusement ses eaux, était expliqué par une légende mythologique, racontant qu'un énorme dragon en avait disputé le passage à Hêraclês et que, percé par les flèches du demi-dieu, son cadavre avait été roulé dans le fleuve. Toute cette région était remplie des traditions fabuleuses du passage du fils d'Alcmène ramenant les troupeaux de Gêryon. A Pandosia, près d'Héraclée, on montrait l'empreinte gigantesque laissée par son pied sur les rochers.

La légende du Cylistaros était une variante, localisée en Italie, du combat d'Hêraclês contre le fleuve Achélôos dont nous avons vu le culte établi à Métaponte. Strabon nous apprend qu'on donnait aux fleuves la forme d'un serpent, pour indiquer les replis tortueux de leur cours. Les Grecs se servaient du verbe ἕρπειν « ramper, » pour exprimer l'écoulement d'un cours d'eau. L'Oronte de Syrie reçut à une certaine époque le nom de *Dracon*. Procope développe l'origine de l'attribution de ce nom aux fleuves, en parlant d'une rivière de Bithynie qui était ainsi appelée. « Près de la ville, dit-il, coule un fleuve que les habitants appelaient Dracon à raison de sa forme, car il déroule ses ondulations en tous sens, revient sur lui-même et précipite ses flots tantôt à droite, tantôt à gauche, et force ainsi ceux qui passent par cette route à le traverser plusieurs fois. » Par une image inverse, Virgile compare le serpent à un fleuve et dit qu'il se contourne *in morem fluminis*. Sur deux médailles de Nicomédie, le fleuve Dracon est représenté par un serpent. Achélôos, dans sa lutte avec Hêraclês, prend entre autres formes celle du même animal, d'un « dragon enroulé, » comme dit Sophocle. Le dragon qui gardait le jardin des Hespérides portait le même nom que deux rivières, l'une du Péloponnèse et l'autre de la Cyrénaïque, Ladon, et fut placé au ciel comme le Nil et l'Éridan céleste. Ce dragon Ladon représente donc un fleuve qui coulait dans le jardin merveilleux.

Peu de parties de la symbolique ancienne ont eu autant de vitalité que celle-ci, qui, dans les superstitions populaires, a survécu presque partout à l'établissement du christianisme. Encore aujourd'hui les paysans de la Grèce croient à l'existence d'un esprit des fleuves, *to stoicheion toû potamoû*, qui se manifeste le plus souvent sous la forme d'un dragon, et de la Grèce cette superstition a passé chez les Dalmates. Telle est l'origine de l'appellation d' « eaux du dragon, » *dhraconeria*, fréquemment attribuée aux sources dans les contrées helléniques. L'ancienne fontaine Pirène, à Corinthe, porte ce nom, auquel se rattachent toujours des traditions merveilleuses. Dans la plaine de Marathon, les *dhraconeria* sont les eaux salées qui sortent de l'ancienne caverne de Pan mentionnée par Pausanias, dans le fond de laquelle les paysans racontent qu'habite, au fond d'un petit étang, un *dhracos* terrible, gardant des chèvres d'or dont il ne laisse personne approcher. Ce récit populaire est précieux en ce qu'il attribue au dragon des fontaines la physionomie d'un véritable Pluton antique, gardien des trésors renfermés dans le sein de la terre. On donne à Malte presque le même nom, Dragonara, à une source qui sort avec fracas dans la grotte appelée Schark-el-Hamien. Le peuple attribue ce bruit à la présence d'un dragon. Il y a aussi, dans les environs de Naples, une fontaine Dragonara sur le côté du cap Misène qui fait face à l'île de Procida, dont la population, comme on sait, est tout entière d'origine grecque. Tout cela est une pure croyance antique. A Thèbes, le serpent que combat Cadmos est le gardien de la fontaine Dircé. A Delphes, tout auprès de l'oracle que défendait Python, sont les deux sources Cassotis et Castalie, avec lesquelles le monstre combattu par Apollon est évidemment dans un étroit rapport. Aussi trouvons-nous des légendes analogues partout où s'est répandu le polythéisme gréco-romain. On voit sculptés, dans l'église Saint-Laurent à Grenoble, deux énor-

mes serpents à tête humaine, avec cette inscription :

Lo serpent et lo dragon
Mettront Grenoble en savon.

Ceci fait allusion à l'emplacement de la ville près du confluent de l'Isère et du Drac. Presque partout en Occident, au moyen âge, les eaux étaient censées habitées par certains esprits appelés *dracs*. Gervais de Tilbury dit qu'ils attirent les jeunes gens et les femmes, croyance encore aujourd'hui répandue dans le Quercy. Les Provençaux s'imaginaient jadis que les dracs habitaient dans les eaux du Rhône et se nourrissaient de chair humaine. Dans un des contes populaires toscans, publiés par M. Angelo de Gubernatis, les trois fils du roi vont chercher l'eau qui danse, laquelle est placée sous la garde d'un serpent qui dévore quiconque approche. Ce serpent ne dort que de midi ou de minuit à deux heures, et dort avec les yeux ouverts. Ceci rappelle ce que la superstition des habitants du voisinage de Jérusalem raconte de la source intermittente de Siloam. Ils croient qu'un dragon y est caché sous terre, et que les eaux ne coulent que pendant son sommeil.

Auprès de l'embouchure du Cylistaros s'élevait la petite ville de Lagaria, très ancienne d'origine et qui prétendait devoir sa fondation première aux Phocidiens revenus du siége de Troie sous la conduite d'Épeios. C'est Trebisacce qui paraît en occuper l'emplacement. Le vin de Lagaria était excellent et léger. Les médecins romains, au temps où écrivait Strabon, en prescrivaient l'usage aux malades comme on prescrit aujourd'hui celui du vin de Bordeaux.

Au delà de Trebisacce, les montagnes commencent à s'éloigner de nouveau de la mer. On entre dans le bassin du fleuve Crati, le Crathis de l'antiquité, dans la plaine où reposait mollement la luxueuse Sybaris. Le Caldanello, qui sort auprès de Cerchiara d'une grotte au pied du mont Silaro, est un courant d'eaux chaudes et sulfureuses. Cer-

chiara, qui paraît avoir été une localité antique, comme la plupart de celles de la même contrée, a été identifié par Gabriello Barrio, et les autres érudits calabrais des XVIe et XVIIe siècles à l'Arponion que Diodore de Sicile mentionne comme une des premières villes dont les Bruttiens se rendirent maîtres. Mais rien au monde ne justifie cette identification. Le texte de Diodore semble placer Arponion entre Térina et Thurioi, ce qui induirait à le chercher avec bien plus de vraisemblance dans Aprigliano, au-dessus de Cosenza.

Les mêmes érudits appliquent au Caldanello le nom antique de Ciris, d'après les vers de Lycophron qui font s'établir Épeios « près du Ciris et des eaux du Cylistaros. » Peut-être ce passage désigne-t-il les deux établissements dont la fondation était attribuée au fabricateur du cheval de Troie, Métaponte et Lagaria. Il faudrait dans ce cas entendre le Ciris du poëte comme étant le même que l'Aciris, lequel n'est pas très éloigné de Métaponte. Cependant il serait impropre de désigner cette ville comme située sur l'Aciris, le fleuve d'Héraclée. On peut donc soutenir, avec au moins autant de vraisemblance, que c'est Lagaria seule que l'auteur de l'*Alexandra* a eu en vue, et que le Ciris et le Cylistaros étaient les deux cours d'eau entre lesquels cette petite cité se trouvait placée. Dans cette interprétation, le second étant le Saracino, le premier serait nécessairement le Fiume di Ferro. Mais en aucun cas il n'est et ne peut être le Ciris.

Autre énigme géographique posée, dans la même région, par les obscurités voulues et l'érudition prétentieuse du poëte alexandrin. Lycophron fait prédire par Cassandre que beaucoup de fugitifs Troyens, « aux environs de Siris et de Leutarnia, habiteront la plaine où l'infortuné Calchas, le Sisyphe du problème des innombrables pépins de figue, frappé à la tête d'un coup de poing, a un tombeau, et le fertile territoire du pays des Chônes que le Siris arrose de

ses eaux rapides. » Barrio et ceux qui le suivent aveuglément en ont conclu qu'il y avait dans ces parages une ville de Leutarnia, qu'ils placent à Albidona, entre Amendolara et Trebisacce; Mazocchi que Siris portait également le nom de Leutarnia. On connaît positivement une source et un canton de Leuternia sur l'extrémité du promontoire de la Japygie, autour de Leuca, aujourd'hui Santa-Maria di Leuca. « A côté de cette petite ville, dit Strabon, se trouve une source remarquable par l'odeur fétide qui s'exhale de ses eaux. Suivant les mythographes, ceux des Géants qui auraient survécu au désastre de Phlégra, en Campanie, autrement dit les Géants Phlégréens, auraient, pour échapper à la poursuite d'Hèraclès, cherché un asile en ce lieu et l'y auraient trouvé, la terre elle-même s'étant ouverte pour les recevoir dans son sein; mais de la partie séreuse de leur sang se serait formé le courant qui alimente cette source, en même temps que de leur nom toute cette côte aurait été appelée Leuternia. » Ne serait-ce pas à ce canton que le poète ferait allusion? La chose est très possible, mais on peut y objecter qu'il est bien éloigné de Siris. Le texte de Lycophron semble plutôt avoir trait à une localisation du nom de Leutarnia, et par suite de la tradition qui y était attachée, sur un point du littoral voisin de Siris. Mais dans ce cas il faudrait chercher, pour y appliquer cette légende, une fontaine aux eaux infectes, que l'on pût dire aussi produite par le sang des Géants. Or, la seule qui soit dans ces conditions, mais qui les remplit très bien, est la source du Caldanello.

Lycophron transporte aussi en Italie, dans les vers que nous venons de traduire, une anecdote dont on place d'ordinaire le théâtre dans le bois sacré d'Apollon Clarien, auprès de Colophon en Ionie. Un oracle avait prédit à Calchas qu'il mourrait le jour où il aurait trouvé un devin plus clairvoyant que lui. Après la prise de Troie, il se rencontra avec Mopsos, fils d'Apollon. Une dispute s'engagea entre

eux sur leur degré de clairvoyance. Calchas fut battu par Mopsos sur les deux questions posées par ce dernier, deviner le nombre des pépins des fruits que portait un figuier et le nombre de petits qu'une truie allait mettre bas, ainsi que la proportion des mâles et des femelles sur ces petits. Il en mourut de dépit. Mais beaucoup de traditions, au lieu de placer la mort de Calchas en Asie-Mineure, le font aller en Italie, où il avait un oracle célèbre dans une caverne du mont Garganus, celle même qui est aujourd'hui le siége du célèbre pèlerinage de Saint-Michel à Monte-Sant-Angelo. D'un autre côté, en variant un peu la légende, quelques-uns racontaient qu'Hêraclès, ramenant par l'Italie les bœufs de Gêryon, avait rencontré Mopsos, venu dans ce pays. Voulant tourner en dérision la science du devin, fils d'Apollon, le fils de Zeus et d'Alcmène lui avait posé le problème des pépins de figue, et Mopsos lui ayant répondu sans hésiter, Hêraclês, irrité de ce qu'il appelait son outrecuidance, l'avait assommé d'un coup de poing.

Après la station de Cerchiara l'on traverse le Raganello, rivière qui descend du Monte Pollino. C'est manifestement l'Acalandros de Strabon, qui appartenait au territoire de Thurioi et sur les bords duquel Alexandre le Molosse entoura d'une enceinte fortifiée l'emplacement qu'il destinait aux assemblées du conseil fédéral des Grecs italiotes, enlevées par lui à Héraclée pour les soustraire à l'influence de Tarente. Au delà, la station de Buffaloria di Cassano, point d'embranchement de la ligne ferrée qui conduit à Cosenza, est située vers le centre de la plaine où se succédèrent Sybaris et Thurioi. C'est là que nous descendons pour visiter des lieux dont la renommée est immortelle après vingt-quatre siècles de destruction.

III

Je ne crois pas qu'il existe nulle part au monde rien de plus beau que les champs où fut Sybaris. Tout y est réuni à la fois, la riante verdure des environs de Naples, la grandeur des plus majestueux paysages alpestres, le soleil et la mer de la Grèce. Pour ma part, après avoir parcouru presque tous les rivages de la Méditerranée, je ne trouve à y comparer que certains sites du Liban.

Que l'on se figure un immense cirque de montagnes, dont l'ouverture sur la mer a 30 kilomètres d'étendue et dont la profondeur dépasse 40 kilomètres. Au nord, le Monte Pollino, abrupt et dénudé, dresse presque sans contreforts ses escarpements sauvages, à l'aspect dévasté, que couronne un sommet à pic, haut de 2,200 mètres, où la neige se maintient jusqu'au milieu de juin et reparaît souvent dès octobre. A l'ouest, fermant le fond du tableau pour celui qui tourne le dos à la mer, court la chaîne, à la crète dentelée, de l'Apennin calabrais. Ses pentes forment plusieurs gradins en grande partie boisés, qu'entrecoupent de profondes et étroites vallées. Le côté sud du demi-cercle est formé par la grande montagne de la Sila, qui se prolonge d'ouest en est, s'avançant au loin dans la mer, de façon à former le bras méridional du golfe de Tarente, parallèle à la Terre d'Otrante, l'antique Japygie. D'épaisses forêts de hêtres, de chênes et de châtaigniers couvrent d'une forte verdure les flancs de cette montagne, et au-dessus les sapins et les mélèzes étendent, sur les croupes larges et mamelonnées qui la surmontent, un manteau d'une majesté sinistre, qui se détache en noir avec une singulière vigueur sur l'azur étincelant du ciel. Tandis que presque toutes les chaînes qui environnent la Méditerranée se sont déboisées

dans le cours des siècles, les montagnes des Calabres ont généralement conservé leurs forêts, comme celles de l'Albanie, et ce privilége exceptionnel est pour beaucoup dans la beauté et l'originalité de leur aspect.

Grâce à l'altitude, la végétation des parties hautes des montagnes est celle de l'Europe septentrionale ; on y retrouve toutes les essences forestières de nos pays. Sur les pentes inférieures, c'est la végétation du midi qui se developpe avec une abondance et une vigueur tropicales. De robustes oliviers, des chênes verts, des lauriers, des orangers, des figuiers mêlés aux mûriers et aux amandiers, se pressent sur les rochers pittoresques qui enserrent la plaine inégale occupant tout le fond du bassin. Deux fleuves arrosent cette plaine. Le plus important est le Crati, l'ancien Crathis, qui, tantôt précipitant ses eaux jaunâtres sur des pentes rapides avec la violence d'un torrent, tantôt se traînant avec peine sur des terrains plats où il s'étale, descend d'une large et profonde vallée, très habitée et très cultivée, dirigée du sud au nord entre l'arête de l'Apennin et la Sila, puis tourne à l'est pour rejoindre la mer, en entrant dans le vaste hémicycle de Sybaris. L'autre, d'un cours beaucoup moins développé, est le Coscile, le fleuve Sybaris de l'antiquité, qui rassemble toutes les eaux torrentueuses descendant par les différents ravins du massif du Monte Pollino. La chaîne des collines qui partent des contreforts de l'Apennin et viennent se terminer en s'abaissant vers Tarsia et Spezzano Albanese, forme comme un cap divisant la haute plaine en deux parties, les vallées des deux fleuves. Toute cette partie supérieure de la plaine ne mérite, du reste, un semblable nom que par rapport aux chaînes sourcilleuses qui l'entourent. Il ne faut pas se la représenter comme offrant une surface unie. C'est, au contraire, une succession d'ondulations, qui vont en se relevant à mesure qu'on approche des montagnes, et où des vallons verdoyants alternent avec les plateaux cultivés en céréales

et en coton, que parsèment des oliviers séculaires. A quelque distance en avant des hauteurs de la Serra Pollinara, formant la dernière extrémité du dos d'âne qui les sépare, les deux rivières du Crati et du Coscile se réunissent en un seul fleuve, qui va se perdre quelques kilomètres plus bas dans la mer, en traversant la vaste maremme qui occupe toute la région voisine du rivage. Ici cessent les habitations humaines. Tandis que les parties onduleuses et élevées de la plaine montraient des bourgs populeux et de nombreuses *massarie*, partout répandues dans les champs, ces grandes et luxuriantes prairies, que l'on ne fauche jamais, sont désertes. On n'y voit que de nombreux troupeaux qui paissent solitaires et presque sauvages, des taureaux blancs enfoncés jusqu'au ventre dans une herbe d'une incroyable épaisseur, et des buffles qui recherchent de préférence les endroits fangeux, les flaques d'eau dormante et les canaux où ils aiment à se plonger pour échapper aux ardeurs du soleil. C'est que la fièvre règne en maîtresse dans ces fonds marécageux, dans ces magnifiques prairies trop abondamment arrosées. Au temps de la prospérité de Sybaris et de Thurioi, des soins intelligents, pris pour régler le régime des eaux et en faciliter l'écoulement vers la mer, avaient assaini ces terrains, les avaient rendus habitables et les avaient transformés en campagnes d'une miraculeuse fertilité. Des siècles d'abandon ont détruit ces travaux et leurs résultats. Les embouchures des cours d'eau se sont obstruées et les ont fait refluer sur la plaine ; les alluvions fangeuses ont empiété sur la mer ; la maremme s'est recréée et rapidement étendue. Ses exhalaisons répandent aujourd'hui la mort et repoussent les habitants des lieux où vivait jadis une population nombreuse et florissante.

Tel est, dans ses grands traits, le spectacle merveilleux que déploie devant les regards le bassin en forme de cirque, dans lequel le Crati et le Coscile roulent leurs eaux vers la mer. Eût-on adopté pour devise le *Nil admirari* d'Horace,

on ne saurait demeurer insensible devant cette grandiose et féconde nature ; il y a là de quoi forcer l'admiration même des plus froids. La magie des souvenirs historiques vient encore ajouter à cette impression. Comme l'a très bien dit le duc de Luynes, en qui s'unissaient si heureusement l'artiste et l'historien, le voyageur instruit « contemple avec émotion ce mélange de richesse et de misère, cette combinaison de la vie féodale sur les monts parsemés de forteresses du moyen âge, avec la grandeur antique anéantie dans la plaine, et l'échange singulier qui place aujourd'hui la civilisation dans la région autrefois occupée par des pasteurs sauvages, en restituant ces mêmes pasteurs à la campagne de Sybaris. » En effet, tout le versant des montagnes, qui descend en amphithéâtre sur le pourtour de cette plaine, est parsemé de petites villes dont l'apparence florissante contraste avec la désolation que l'on n'a cessé de rencontrer depuis Tarente jusqu'ici, et qui règne encore dans la maremme voisine de la mer.

Il n'est pas, du reste, jusqu'aux bœufs blancs de cette maremme qui n'éveillent à l'esprit des souvenirs de l'antiquité. Ce sont les descendants directs des riches troupeaux des anciens Sybarites, et ils en ont conservé tous les traits de race. Leurs formes puissantes, leur large fanon se trouvent exactement représentés sur les monnaies de Sybaris, dont le type est un taureau. Leur couleur rappelle le dire de tant d'écrivains antiques que les eaux du Crathis rendaient absolument blanche la robe des animaux qui vivaient sur ses bords et blondissait les cheveux de ceux qui s'y baignaient ; ce qui prouve, soit dit en passant, que les blonds prédominaient dans la population de Sybaris et du pays environnant. Ou les eaux du Crati ont perdu depuis l'antiquité cette dernière vertu, ou bien ses riverains actuels ont une sainte horreur du bain ; car il n'est par possible de voir cheveux plus noirs que les leurs, excepté chez les descendants des colonies albanaises. Les anciens

ajoutaient que les eaux du Sybaris avaient, de leur côté, la vertu de rendre les chevaux ombrageux, et qu'il fallait se garder d'y abreuver ces animaux. Je ne sache pas que l'on dise aujourd'hui dans le pays rien de pareil du Coscile.

Du côté du nord, à 15 kilomètres de la station de Buffaloria, au pied des escarpements abrupts et grisâtres du Monte Pollino, qui la dominent à une immense hauteur, voici Cassano, qui étage ses maisons blanches, aux toits plats et à l'aspect riant, sur les flancs d'une hauteur dénudée que surmontent les ruines d'un ancien château royal, sous Frédéric II et les Angevins, puis possédé par les princes de Bisignano, de la maison de Sanseverino, et par les ducs de Serra, d'origine génoise. De ce château, la vue est magnifique ; elle embrasse la plaine et la mer, et plonge au sud, entre l'Apennin et la Sila, jusqu'au fond de la vallée du Crati, bien par delà Cosenza. Cassano compte aujourd'hui près de 9,000 habitants, tous actifs et travailleurs, et des sources sulfureuses y attirent dans la saison quelques baigneurs des pays environnants. Resserrée par un grand rocher aux formes tourmentées, qui l'empêche de s'étendre à l'aise sur la pente de la montagne, elle se précipite dans la plaine et s'y avance en pointe, au milieu de vergers d'orangers d'une fraîcheur délicieuse. Cette ville possède un évêché, établi au IX[e] siècle par les Normands ; le plus ancien connu de ses évêques est Saxo, qui intervint, en 1096, comme témoin dans une donation faite par le grand comte Roger de Sicile en faveur de l'église de Squillace.

Cassano représente l'ancienne Cossa, ville des Pélasges Œnotriens, colonisée ensuite par les Sybarites, où T. Annius Milo, le gendre de Sylla, l'adversaire de Clodius et le client de Cicéron, termina dans un combat obscur sa carrière d'aventurier, en essayant de relever la bannière des Pompéiens dans le midi de l'Italie. Cossa n'était pas, du reste, située précisément sur le même emplacement que la

ville moderne. On en voit les ruines assez étendues, consistant en maçonneries romaines, à quelques kilomètres plus bas dans la vallée, assez près de la station de Buffaloria, et certains les ont prises à tort pour celles de Sybaris, opinion qui ne pourrait se soutenir un seul instant. La ville s'est probablement transportée sur la hauteur, dans un site de meilleure défense. après sa double destruction par les Sarrazins, en 1014 et 1031. Cependant il serait possible que le Castellum Carissanum ou plutôt Cassanum, que Pline indique comme le lieu précis de la mort d'Annius Milo, ait été un petit château fort, originairement distinct de Cossa et occupant l'emplacement du château de Cassano, et que le besoin d'en chercher la protection ait déjà attiré les habitants de la ville d'en bas autour de ses remparts au temps des invasions barbares, époque où le nom de Cassianum, qu'on lit déjà dans Paul Diacre, commence à se substituer à celui de Cossa.

Plus loin à l'est et plus haut dans la montagne est Castrovillari, qui groupe ses maisons et ses 8,000 âmes de population dans une enceinte du moyen âge encore assez bien conservée, malgré les ravages du tremblement de terre de 1638, et que la tradition locale prétend du temps des Normands. Cette ville joue un rôle dans l'histoire de la rébellion de Guillaume de Grentemesnil contre le duc Roger de Pouille, en 1094. C'est là que le grand comte Roger vint secourir son neveu, à la tête d'une armée qui comptait dans ses rangs plusieurs milliers de musulmans de Sicile. Castrovillari est, d'ailleurs, l'Abystron des Grecs, l'Aprustum des Romains, dont on faisait remonter l'origine jusqu'aux plus anciennes époques des populations ausoniennes ou œnotriennes. Plus haut encore, comme accrochée aux pentes presque verticales du Monte Pollino et dominant la source principale du Coscile, Murano a succédé à l'antique Muranum, avec son faubourg inférieur de Summuranum, parfaitement bien nommé de la gigantesque muraille de ro-

chers au pied de laquelle on l'avait bâti. Murano possède un château de l'époque des Normands, et on y compte 9,000 âmes de population. La route royale de Naples à Reggio, magnifique création des ingénieurs de Murat, après avoir franchi la côte de l'Apennin par l'aride plateau du Campo Tenese, qui s'étend entre les deux sommets du Monte Caspo et du Monte Pollino, et qui vit, en 1806, la déroute des troupes napolitaines battues par le général Régnier, descend en lacets le long des escarpements à pic jusqu'à Murano, puis de là par la gorge supérieure du Coscile sur Castrovillari. De ce point elle descend encore jusqu'à la partie haute de la plaine, qu'elle traverse pour gagner Cosenza en longeant la rive gauche du Crati. C'est l'ancien itinéraire de la Via Popilia, que suivit Alaric après le sac de Rome, se dirigeant vers la Sicile, qu'il voulait piller à son tour, lorsque la mort le surprit à Consentia.

IV

La plupart des localités habitées garnissant le fond du cirque de montagnes qui entoure la plaine de Sybaris, sur les pentes de l'Apennin, d'où descendent les affluents du Coscile et du Crati, depuis Castrovillari jusqu'à Montalto, occupent l'emplacement d'antiques bourgades des Pélasges Œnotriens, hellénisées sous la domination de Sybaris et plus tard occupées par les Bruttiens. A Sant'Agata l'on a découvert, il y a trente ans, une hache de bronze ou plus exactement de laiton, d'orichalque comme disaient les anciens, portant une dédicace grecque composée de deux vers, qui sont tracés avec la forme d'alphabet qui était en usage dans les citées achéennes au VI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Cette inscription dit : « Je suis consacrée à Hêra de la plaine ; c'est Thyniscos, chef des Vériens, qui m'a dédiée

comme produit d'une dîme. » Nous avons là le nom de la peuplade œnotrienne soumise à Sybaris qui occupait l'actuelle Sant'Agata, et la désignation géographique d'Éron ou Véron, qui en résulte, est peut-être à rapprocher de celle d'Érimon, enregistrée par Étienne de Byzance, d'après Hécatée, comme le nom d'une ville des Œnotriens.

Les seuls autres endroits de ce district, dont on puisse déterminer avec quelque chance de certitude les appellations antiques, sont Fagnano, Lattarico, San-Marco Argentaro et Montalto, répondant à Uffugum, Hetriculum, Argentanum et Sipheum, que Tite-Live énumère dans son xxx[e] livre comme de petites villes fortifiées du voisinage de Consentia. Barrio s'est complu à répartir, d'après son simple caprice, entre les localités environnantes, les noms d'un certain nombre des villes œnotriennes dont le géographe Étienne de Byzance a extrait les mentions de la *Description de la terre*, par Hécatée de Milet, écrivain des dernières années du vi[e] siècle et du commencement du vii[e]. Il met ainsi Artémision à Sant'Agata (qui, nous venons de le voir, portait un autre nom), Erimon à Regina, Ninaia à San-Donato. Il n'y a aucune raison plausible en faveur d'aucune de ces identifications. Les noms de villes œnotriennes tirés d'Hécatée appartiennent aux parties les plus diverses d'un vaste territoire, et ce serait folie de vouloir, avec le géographe calabrais du xvi[e] siècle, les accumuler dans le bassin du Crathis. Sans doute il y en a quelques-uns de ce canton, comme Cossa, Menecina (Mendicina), Ixias (probablement Carolei); mais d'autres appartiennent au versant est de la Sila, telles qu'Arinthê (sur l'Arenzano) et Siberenê (Santa-Severina) ; Cytérion est Cutrò, dans le voisinage de Cotrone, Crotalla doit être cherchée tout auprès de Catanzaro ; enfin la mention de Malanios, qui est sûrement Magliano, près de Capaccio, montre que parmi ces villes il en est aussi de la partie septentrionale de l'Œnotrie, qui devint plus tard la Lucanie. Comment donc prétendre déterminer la situation

de celles des villes de la même liste dont on ne connaît que les noms, sans aucune autre indication, quand de plus ces noms ne présentent aucune analogie avec des appellations modernes, comme c'est le cas pour Artémision, Drys, Érimon et Ninaia? Remarquons, d'ailleurs, quelle est la pauvreté des renseignements que nous possédons sur la géographie antique de la Grande-Grèce, même en nous bornant aux villes de quelque importance et en ne descendant pas jusqu'aux localités de troisième et de quatrième ordre. Vingt-cinq villes grecques dépendaient de Sybaris, et dans le territoire sur lequel s'étendait la suprématie de cette cité, c'est à peine si nous en connaissons dix par leurs noms. Des cités qui, à l'époque de la fabrication des pièces d'argent dites incuses, ont eu un développement suffisant pour battre monnaie, il en est trois dont on ne trouve aucune mention chez les écrivains et dont nous ne pouvons même pas compléter les appellations, écrites en abrégé sur leurs espèces. Qu'est-ce, en effet, que la ville de Viis... ou Fiis...., évidemment située sur le golfe de Salerne, qui tantôt se montre en union monétaire avec Poseidonia, tantôt bat monnaie à son nom seul? Que sont-ce que les deux villes de Pal... et de Mol... dont les deux noms, ainsi écourtés, sont inscrits ensemble sur une incuse au type du sanglier dont l'unique exemplaire, jusqu'à présent connu, trouvé en Lucanie, fait partie des collections du Cabinet de France? Les numismatistes italiens ont attribué cette dernière pièce à Palinuros et Molpa. Passe encore pour la première attribution, car le port du cap Palinuros (aujourd'hui Porto Palinuro) devait être accompagné d'une ville; mais avant de proposer la seconde il aurait fallu, ce qu'on n'a pas fait, produire une preuve quelconque de ce qu'il y avait une ville de Molpa. Pour induire son existence il ne suffit pas du fleuve Melpès, actuellement Melpa. Ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas est d'avouer franchement que l'on ne sait pas. C'est plus scientifique que de s'amuser à des iden-

tifications de fantaisie. Et dans cette même série des incuses un autre problème encore absolument obscur, est celui de la situation de la ville d'Asia, dont nous avons des pièces, avec un type qui révèle avec certitude une colonie de Sybaris.

Les appellations modernes de beaucoup des localités de la région qui nous occupe en ce moment attestent une origine byzantine, soit par les noms de saints de l'Eglise orientale que portent quelques-unes d'entre elles, comme San Basilio et San Sosti, ce dernier endroit est même Haghios Sostis dans les chartes gréco-normandes, soit par des formes de la grécité des bas temps, telles que Luropoli, Policastrello, Laura. L'usage du grec, réintroduit en Calabre sous la domination des empereurs de Constantinople, s'est maintenu fort tard dans ce canton. Il y prévalait encore au XII[e] et au XIII[e] siècle. Nous en avons pour preuve les deux contrats de mariage en grec, conservés aux Archives de Naples, qui ont été publiés par un érudit hellène, M. Spyridion Zambellis. L'un a été écrit en mai 1196, sous le règne de l'empereur Henri VI, à Circlarion (Cerchiara) par l'archiprêtre et notaire de la ville, Léon, en présence du juge royal Tirso di Filè (Θύρσος τοῦ Φιλὲ), pour le mariage de Pietro Lucifero (Πέτρος Λουκήφερος), appartenant peut-être à la famille noble des Lucifero de Cotrone, avec Alessandria, fille de feu maître Goffredo Zangari (μαΐστρος Ἰωσφρὲς Τζαγγάρις), de Casianon (Cassano). L'autre a été écrit en 1242, sous Frédéric II, par Solomos, notaire royal de Castrovillari, en présence de Bonifazio, juge royal de la même ville, et contient l'énumération des immeubles constitués en dot par Gualterio della Pergola (Γουαλτέριος τῆς Περγούλης), à sa fille Saracena, lors de ses noces avec Guglielmo Ardecallo (Γουλιέλμος Ἀρδεκάλλος). Les contractants, comme on le voit, portent des noms italiens, et pourtant le grec est la langue dont ils se servent ; une partie des terres et des hameaux mentionnés dans les indications de bornage ont des appel-

lations purement grecques, telles que Loutir, Haghios Iôannis ho Coryphydhathos et Aaghios Philippos ho Anaphoros. Au commencement du XVIe siècle, on parlait encore grec dans plusieurs bourgades de ces environs, et celle de La Rota Greca en a conservé jusqu'à nos jours la trace dans son nom.

San Marco Argentaro, ville épiscopale depuis la fin du XIe siècle, ne compte pas actuellement 3,000 habitants et vit principalement de l'élève des porcs. Elle doit son surnom, comme son appellation antique d'Argentanum, à des filons de minerai argentifère, qui se rencontrent dans son voisinage et qui ont été exploités du temps de l'antiquité. Cette localité, aujourd'hui si obscure, a joué un moment un rôle dans l'histoire ; c'est un des berceaux de la domination des Normands.

Lorsqu'en 1047 le sixième des fils de Tancrède de Hauteville, Robert Guiscard ou Viscart, quittant le manoir paternel des envions de Coutances, vint rejoindre ses frères à Melfi, il en fut assez mal reçu. On lui dit rudement qu'on n'avait pas de terre à lui donner, et qu'il tâchât d'en acquérir par lui-même. Rassemblant alors une poignée d'aventuriers comme lui, il s'en alla chercher fortune dans la partie de la Calabre qu'on appelait alors Vallis Grate ou Vallegratania, c'est-à-dire dans la vallée du Crati. Là il trouva dans la hauteur de San-Marco une position inoccupée et propice à ses projets. Il l'« appareilla de laigname, » dit *L'hystoire de li Normant*, autrement dit il la fortifia de simples palissades, faute de mieux, et s'y établit avec ses compagnons. La création de ces réduits palissadés, comme premiers postes d'une conquête, était, du reste, une tradition des usages des anciens Vikings scandinaves, dans les expéditions aventureuses de leur période païenne. Le Danevirk du Jutland et le Hague-Dike, dans notre département de la Manche, en sont des types fameux et conçus sur une très grande échelle. Quand Roger commença ses

entreprises sur la Calabre méridionale, il débuta par se créer au Val delle Saline, près du Capo delle Armi, un établissement pareil à celui que son frère Robert avait eu d'abord à San-Marco.

« Robert, dit la chronique traduite en français du latin d'Amatus, moine du Mont-Cassin, Robert regarda et vit terre moult large, et riches citez, et villes espessez et pleins de moult de bestes. Et regarda en loing tant coment pot regarder, et pensa que faisoit lo poure, prit voie de larron. Chevalier sont petit, poureté est de la cose de vivre, li faillirent les deniers à la bourse. Et come ce fust cose que toutes choses lui failloient, fort tant solement qu'il avoit abundance de char ; coment li filz de Israël vesquirent en lo desert, ensi vivoit Robert en lo mont ; ceaux menjoient la char à mesure ; cestui se o une savour toutes manières de char ; et lo boire d'estui Robert etoit l'aigue de la pure fontaine. » C'est ainsi que commença ce redoutable conquérant, qui après avoir définitivement fondé un empire durable dans le midi de l'Italie, devait mourir, trente-huit ans après, au moment où il semblait qu'il allait ceindre la couronne impériale de Constantinople et où il s'intitulait déjà si pompeusement, dans l'inscription de la façade de la cathédrale de Salerne, *dux rex imperator maximus triumphator*.

Robert alla demander des secours à son frère Humfroi, comte des Normands de la Pouille ; mais il n'obtint rien. Alors il reprit plus ouvertement que jamais sa vie de brigandages. « Et prenoit li buef por arer, dit encore *L'ystoire de li Normant*, et li jument qui faisoient bons pollistre, gras pors et peccoires ; et autresi prenoit Robert li home liquel se rachatarent de pain et de vin ; et toutes voies de toutes ces coses non se sacioit Robert. » Enfin il parvint à nouer amitié avec Pierre, châtelain de Bisignano, « riche d'or et de bestes et de dras préciouz. Robert fist covenance avec cestui, lo prist pour père, et Pierre l'avoit pris

pour filz. » Ayant ainsi capté la confiance de ce riche voisin, le rusé normand l'invita à une entrevue amicale, et là le saisissant par trahison, l'emmena prisonnier à San-Marco. « Puis Robert va agenoillié, et ploia les bras, et requist miséricorde, et confessa « qu'il avoit fait péchié ; més « la richesce de Pierre et la pouvreté soe lui avoit fait cons-« traindre à ce faire; més tu es père, més que tu me es père « covient que aide à lo filz poure. Cesti comanda la loi de « lo roy, ceste cose, que lo père qui est riche en toutes « chozes aidier à la pouvreté de so filz. » Bref, il ne relâcha Pierre de Bisignano qu'après lui avoir fait payer une rançon de 20,000 sous d'or, avec laquelle il se hâta de faire construire à San Marco un château des plus forts, dont le gros donjon, haut de cent pieds, subsiste encore aujourd'hui.

Le tour parut si charmant aux Normands que c'est alors qu'ils décernèrent à Robert le surnom de Viscart ou « rusé, » et que Girard de Bonne-Herberge lui donna aussitôt en mariage sa sœur Alberade et se joignit à lui avec deux-cents chevaliers. Robert put ainsi commencer à devenir de brigand conquérant; les deux choses se ressemblent fort. Il cessa de piller le pays, et en peu de temps il se rendit maître de la plus grande partie de la vallée du Crati. Comme il était désormais en mesure de bien payer ses compagnons et de les faire bien vivre, beaucoup de gens du pays se rangèrent sous ses enseignes ; et c'est ainsi qu'il forma ce corps de Calabrais, absolument dévoué à sa personne, avec lequel il contribua si puissamment à décider le sort de la bataille de Civitella. Cet événement, qui assura la situation des Normands en Italie et où Robert n'avait pas hésité à porter à son frère Humfroi le secours que celui-ci lui avait toujours refusé, grandit prodigieusement sa renommée parmi ses compatriotes. C'est alors qu'il se crut assez fort pour pouvoir répudier Alberade et contracter une alliance plus brillante avec Sigelgaita, fille de Guaymar, prince de Salerne. Mais au lieu de le récom-

penser, Humfroi, toujours jaloux de lui, le fit arrêter par trahison et jeter en prison l'année suivante, en 1054.

Robert n'y resta pas longtemps, du reste, car les Normands forcèrent Humfroi à lui rendre la liberté, à le reconnaître, sous sa suzeraineté, seigneur de tout ce qu'il pourrait acquérir en Calabre, et à lui fournir des troupes pour l'aider dans cette conquête. Robert prit de vive force les places fermées qui lui avaient résisté jusqu'alors, Malvito, Bisignano, Cosenza et Martorano, et se rendit maître de tout ce qui forme aujourd'hui la province de Calabre Citérieure. Il gardait toujours sa résidence à San Marco, qui restait sa place d'armes principale, et ce furent là ses États jusqu'en 1057, qu'il succéda à Humfroi dans le comté de Pouille, au préjudice de ses neveux et pupilles. Disposant alors de toutes les forces des Normands, il s'occupa d'abord d'achever la conquête des provinces calabraises, et après avoir réduit Reggio, en 1060, il prit le titre de duc de Pouille et de Calabre, de l'aveu du Pape Nicolas II.

En 1098, quand le grand comte Roger entreprit la conquête de Capoue, révoltée contre son prince, Richard, de la maison normande d'Aversa, c'est à San-Marco qu'il rassembla son armée. Les musulmans de Sicile y tenaient une très grande place. Car les princes normands n'avaient aucun scrupule à employer en pays chrétiens, comme milices, leurs sujets arabes et non chrétiens. Et les Papes, qui firent du même fait un tel grief contre Frédéric II, qui le dénoncèrent alors à l'indignation de toute la chrétienté, n'y trouvaient à ce moment rien à redire. Quand Robert Guiscard vint dégager dans Rome Grégoire VII, en brûlant une partie de la ville, celui-ci n'éprouva aucun scandale à voir qu'une fraction de ses libérateurs étaient des soldats musulmans. Mais dans aucune occasion l'on n'en mit une aussi grande masse en campagne que lors de la conquête de Capoue. Le comte Roger fit alors marcher sous sa bannière des tribus entières, accompagnées de leurs troupeaux

comme pour une émigration. Geoffroi Malaterra fait un tableau très vivant du cantonnement de ces Arabes soumis à un prince chrétien, autour de San Marco, avec leurs petites tentes brunes en toile goudronnée, et les bandes de bœufs, de moutons et de chèvres qui paissaient aux environs.

Un peu plus au sud que San Marco, et toujours sur le penchant de l'Apennin, les deux villages de San Sisto et de San Vincenzo, dépendant de la petite ville de Montalto, rappellent un des plus horribles épisodes de la sanglante histoire des persécutions qui étouffèrent les tentatives d'établissement de la Réforme en Italie au XVIe siècle. Ces villages étaient alors riches et industrieux. Sur l'autre versant des mêmes montagnes, à une assez grande élévation, en vue de la mer Tyrrhénienne, la petite cité de La Guardia dei Lombardi (aujourd'hui simplement Guardia), abritait dans ses murs une colonie d'étrangers, originaires de la Lombardie et des hautes vallées des Alpes, qui était venue là, sous le règne de Frédéric II, et dont les descendants gardaient encore entre eux leur parler national au temps où le P. Marafioti écrivait ses *Cronache di Calabria*, dans les premières années du XVIIe siècle. Cette population professait les doctrines vaudoises, qu'elle avait apportées de son pays d'origine, et l'on dit même que c'était devant la persécution qu'elle avait fui jusqu'en Calabre. Pendant deux cents ans personne ne songea à inquiéter, pour leurs opinions religieuses, ces paisibles disciples de Pierre Valdo, qui vivaient en parfaite intelligence avec leurs voisins. De mœurs sévères et pures, ils avaient vu bientôt leurs familles se multiplier, et leurs essaims s'étaient répandus en grand nombre à Vaccarizzo, à Montalto et dans les villages qui en dépendaient. Vers le milieu du XVIe siècle, le retentissement de la Réforme étant venu jusqu'à eux, ils renouèrent des relations avec leurs coréligionnaires, les Vaudois du Piémont, et entrèrent aussi en rapports avec Genève.

Calvin leur envoya deux ministres, qui réveillèrent leur zèle et firent passer parmi eux un souffle de propagande. En quelques années ils firent de nombreux prosélytes dans leur voisinage et gagnèrent particulièrement à leurs doctrines les habitants des localités appartenant à la province de Basilicate, qui, non loin de là, se trouvaient dans les montagnes à la source du fleuve Laino. Les autorités ecclésiastiques s'en inquiétèrent, et en 1561 le pape Pie V envoya chez les Vaudois de la Calabre une mission de Jésuites, qui n'obtinrent aucun succès. Alors il appela sur ce foyer d'hérésie les châtiments du bras séculier et sollicita l'intervention du vice-roi espagnol de Naples. C'était alors don Parafan de Rivera, duc d'Alcalà, politique habile mais dur, comme tous les Espagnols, et d'autant plus ardent à faire preuve de zèle catholique pour la répression de l'hérésie, qu'il mettait plus de raideur à défendre les droits temporels de son maître contre les prétentions de la Cour de Rome.

Le duc d'Alcalà résolut d'extirper la doctrine hétérodoxe par les mêmes moyens d'extermination que, seize ans auparavant, le Président d'Oppède avait employés contre les Vaudois de Mérindol et de Cabrières. Un juge de la Vicaria de Naples, Annibale Moles, muni de pleins pouvoirs, fut envoyé avec des troupes afin de procéder rigoureusement contre les hérétiques, avec l'aide de Scipione Spinelli, seigneur de La Guardia, qui se montrait plus acharné que personne à cette poursuite. Sachant qu'ils n'avaient aucune miséricorde à attendre, les gens de La Guardia s'enfermèrent dans leurs remparts et s'y défendirent héroïquement, sous la conduite d'un Vaudois piémontais, Lodovico Pasquale. Il fallut faire un siége en règle, et après une résistance prolongée la ville ne succomba que par trahison. Quant aux habitants des villages ouverts, à ceux qui vivaient au milieu des catholiques, ils s'étaient pour la plupart réfugiés à l'approche des persécuteurs dans les par-

ties inaccessibles des montagnes; on les y traqua comme des bêtes fauves, et beaucoup furent massacrés par les soldats chargés de les poursuivre. L'impitoyable Moles siégeait sans désemparer à La Guardia et à Montalto, pour juger les prisonniers qu'on lui amenait. Ceux qui n'abjurèrent pas devant la menace des bourreaux ou dans les épreuves de la torture, montèrent par centaines sur le bûcher. Pasquale, pris vivant, fut envoyé chargé de chaînes à Rome comme un présent du duc d'Alcalà au Pape, et une sentence de l'inquisition l'y fit brûler. Puis, quand on fut las de tuer, les survivants des malheureux Vaudois de la Calabre furent envoyés sur les galères. Quant aux femmes et aux enfants, on les vendit publiquement comme esclaves. Le duc d'Alcalà et le roi Philippe II se targuèrent d'avoir anéanti dans le royaume l'hérésie vaudoise avec ses sectateurs; le vice-roi se servit même de cette effroyable exécution comme d'un argument pour montrer qu'il n'y avait pas de nécessité d'établir l'Inquisition dans le pays, comme le voulaient le Pape et le Roi. Il savait, en effet, que l'opinion napolitaine s'y refusait si énergiquement que passer outre eut produit infailliblement une révolte pareille à celle des Pays-Bas. Ses bourreaux, du reste, n'avaient pas réussi aussi complétement qu'il le croyait. Les doctrines hérétiques, malgré l'abjuration extérieure, se perpétuèrent secrètement dans quelques familles, et après trois siècles on les a vu reparaître au jour, quand l'annexion des provinces napolitaines au royaume d'Italie les dota du bienfait de la liberté des cultes. Il y a actuellement à Naples une église vaudoise.

V

Si maintenant, pour compléter le circuit de l'amphithéâtre des montagnes qui entourent le bassin de Sybaris et de Thurioi, nous suivons les dernières pentes du flanc septentrional de la Sila, depuis le Crati jusqu'au Trionto, l'ancien Traeis, nous y rencontrons plusieurs villes prospères, habitées par des agriculteurs et des forestiers. C'est d'abord Bisignano, puis San Demetrio Corone. Bisignano, qui a fourni l'un des titres princiers les plus connus de l'aristocratie napolitaine, s'appelait Besidiæ dans l'antiquité, et plus tard, au premier moyen âge, Bisunianum. Son évêché apparaît déjà constitué en 743, lors du synode tenu à Rome par le Pape St Zacharie. Bientôt après, il fut de ceux que les empereurs iconoclastes enlevèrent à l'obédience de Rome pour les rattacher au Patriarcat de Constantinople. En 1020, dans les dernières années de la domination byzantine sur ces contrées, Bisignano fut assiégée et prise par un chef d'insurgés de la Pouille, nommé Rayca, qui avait pris pour auxiliaires une bandes de Sarrazins, sous les ordres d'un kaîd nommé Djâfar.

Vient ensuite, près de la mer, s'étageant sur le penchant d'une colline que six kilomètres seulement en séparent, et juste à l'extrémité sud-est de la plaine de Sybaris, Corigliano, qui compte près de 11,000 habitants et que domine un puissant château du moyen âge, construction massive flanquée de grosses tours rondes. Un bel aqueduc, à deux rangs d'arches, franchissant un ravin derrière la ville, y amène les eaux des montagnes. Des vergers bien arrosés l'environnent, et produisent en abondance pour l'exportation des oranges, des citrons, des amandes et des figues que l'on fait sécher. Corigliano ne date que du commencement du XIIIe siècle, époque où s'y réunirent les habitants

de deux petites villes voisines, Viscano et Torilliana, qui furent alors détruites, on ignore dans quelles circonstances. C'est à la dynastie angevine que cette localité dut sa prospérité, et elle acquit surtout de l'importance au xve siècle, lors de la destruction des deux bourgs de Crepacore et de Labonia, dont elle recueillit la population. Elle prit même à ce moment des armes, qu'elle a depuis conservées, et qui certainement ont dû être à l'origine le blason parlant de Crepacore, un cœur brisé.

Enfin plus à l'est est Rossano, l'ancien Roscianum, ville de 15,000 âmes, qui tient une place exceptionnelle dans les souvenirs religieux du pays à l'époque de la domination byzantine, et qui du xive au xvie siècle fut la capitale d'une principauté indépendante, unie au duché de Bari. Nous y reviendrons un peu plus loin, en continuant notre voyage le long de la côte, par le pied oriental du massif de la Sila.

Toutes ces villes, comme en général celles qui sont situées sur les flancs de ce groupe de montagnes, excepté sur son versant ouest, tirent un certain revenu du commerce de la manne. Cette matière douceâtre et purgative, que les Grecs ont connue, mais dont l'emploi a été surtout popularisé par les médecins italiens du moyen âge, est un des produits pharmaceutiques pour lesquels l'Europe est tributaire de la Calabre; tout ce qui s'en consomme encore actuellement, provient de ce pays et de la Sicile. Les Calabrais, d'ailleurs, en même temps qu'ils l'exportent, en font pour eux-mêmes un usage alimentaire, surtout à l'époque des grandes chaleurs de l'été, où ils recherchent par hygiène un régime rafraîchissant. Le frêne à feuilles rondes, qui donne la manne, abonde dans la zone inférieure des forêts de la Sila, au-dessous de la région des hêtres et des chênes. En outre, ne se contentant pas de ceux qui poussent spontanément à l'état sauvage, les habitants en font des plantations dans les terrains les plus propices à une riche production du suc qu'ils en retirent, c'est-à-dire sur les pentes

exposées au levant. L'arbre peut être mis en exploitation régulière à l'âge de dix ans, et sa production continue pendant trente ou quarante années, mais en diminuant fortement pendant les dernières. Voici comment on procède à sa récolte. On entoure le pied du frêne d'un lit épais de ses feuilles, étendues sur le sol, puis on pratique dans l'écorce des incisions, d'où suinte un suc visqueux, dont la plus grande part coule jusqu'à terre, tandis qu'une autre partie reste sur les branches dont il est sorti. Ce suc concrété est la manne, qui quelquefois transsude naturellement sur le tronc et sur les rameaux, sans qu'il y ait besoin d'en provoquer l'écoulement en entamant l'écorce. On répète tous les deux jours les incisions, depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de juillet. La manne coule depuis midi jusqu'au soir, sous la forme d'un liquide incolore et transparent, qui se trouble et s'épaissit peu à peu. On ne la ramasse que le matin, lorsque le frais de la nuit l'a séchée en lui donnant de la consistance. S'il survient du brouillard ou de la pluie, la récolte de la journée est perdue. Le suc qui demeure attaché sur le tronc et sur les branches, se conservant plus pur, donne la qualité supérieure, celle qu'on appelle dans le commerce *manne en larmes ;* la *manne en sorte*, plus grossière et moins recherchée, est celle qu'on recueille sur le lit de feuilles étendu à terre pour la recevoir dans sa chute ; enfin quand elle est mal concrétionnée, quand elle a gardé une consistance visqueuse et s'est mêlée de matières étrangères, c'est la *manne grasse*, qui constitue la dernière qualité, presque sans valeur. On voit dans le livre du P. Marafioti que de son temps les habitants de ces districts joignaient à la récolte de la manne, celle de la résine des térébinthes (*Pistacia terebinthus*), qui pullulent ici avec les lentisques, et, sans arriver à être de grands arbres comme en Syrie et en Asie-Mineure, atteignent au même développement d'arbustes de haute taille que dans les îles de l'Archipel. On avait recours à des incisions sur les tiges

et les rameaux de la plante, pour amener l'écoulement abondant de cette résine, comme on le pratique encore actuellement à Chio. C'étaient les Vénitiens, qui achetaient alors tout ce qu'en produisaient les Calabres, comme ce qu'on en recueillait dans l'Archipel. La matière se répandait dans le commerce sous le nom de *térébenthine de Venise,* appellation que l'on emploie aujourd'hui pour désigner la térébenthine tirée des mélèzes, que les Vénitiens commencèrent de bonne heure à mêler à celle des térébinthes. Cette dernière a été depuis longtemps supplantée dans les usages pharmaceutiques et industriels par les produits analogues que fournissent les conifères, et la récolte en a complétement cessé en Calabre ; on ne la fait plus qu'à Chio, parallèlement à celle du mastic et dans les mêmes villages, les *masticochôria*, d'où l'expression de *térébenthine de Chio*, maintenant consacrée dans le commerce.

La partie haute de la plaine arrosée par le Crati et le Coscile, sans être aussi peuplée que les pentes des montagnes, l'est encore suffisamment. J'ai déjà dit que les métairies éparses dans la campagne y sont assez nombreuses ; on y compte aussi un certain nombre de villages et deux bourgs de quelque importance, que traverse la route royale de Cosenza. Le plus considérable est Spezzano Albanese, de 4,000 habitants, sur le point culminant des collines qui séparent les deux rivières. Ainsi que son nom l'indique, c'est une colonie d'Albanais, qui suivent le rite grec. Leur type ethnique est encore très bien conservé ; ils tranchent sur la population petite et brune qui les entoure, par leur haute taille, le blond de leurs cheveux et de leurs grosses moustaches, leurs yeux d'un bleu clair, leur visage busqué, leurs traits grands et rudes et comme taillés à coups de serpe. Ils parlent encore entre eux un dialecte schkype, qui est celui de la Toskharie ou Albanie centrale ; mais l'usage tend à s'en effacer graduellement, sous la pression de l'italien qui les environne de tous les côtés. Les colonies d'Alba-

nais sont nombreuses dans la province de Calabre Citérieure, comme dans la Pouille. Elles y datent du moment où leur pays natal, après une longue et glorieuse résistance, tomba définitivement sous le joug des Turcs, dans la seconde moitié du xv[e] siècle. Le grand Georges Castriote, connu sous le nom de Skanderbeg, qu'il avait adopté dans le temps de sa jeunesse où il avait été obligé de feindre l'islamisme, entretint pendant toute la durée de son pouvoir d'étroites relations avec le royaume de Naples, dont une courte distance sépare les côtes de celles de l'Albanie. C'est par là qu'il communiquait avec l'Europe chrétienne et en tirait des secours. Sa fille Irène avait épousé un grand seigneur napolitain de la Calabre, le prince de Bisignano. Lui-même, en 1462, trouva le temps, au milieu de ses luttes incessamment renouvelées contre Mohammed II, de passer en Italie pour soutenir contre Jean d'Anjou la cause du roi Ferdinand I[er], d'Aragon, lequel en récompense le créa duc de San-Pietro. Lorsque sa mort, en 1467, eut enlevé tout espoir de maintenir l'indépendance chrétienne de l'Albanie, son fils, nommé comme lui Georges Castriote, émigra dans les états du roi de Naples avec 30,000 Albanais, qui ne voulaient pas accepter la domination des infidèles Osmanlis. Ferdinand les accueillit avec empressement et leur assigna des terres. Naturellement la province où ils furent le plus attirés fut celle où se trouvaient les domaines du gendre de leur prince. Irène Castriote, devenue princesse de Bisignano, dut aimer à s'entourer des anciens soldats de son père. Nous en trouvons encore, dans les alentours de Bisignano, à San Demetrio Corone, où ils ont un séminaire, fondé en 1791, dans lequel on forme leurs prêtres du rite grec-uni, qui pour la plupart ne peuvent lire l'office grec qu'écrit en lettres latines, à Santa Sofia d'Epiro, comme à Cività, près de Cassano, qui dépendait aussi de la principauté de Bisignano.

Le mouvement d'émigration albanaise, vers le royaume de Naples, se continua un certain temps, alimenté à la fois

par le désir de se soustraire à l'oppression musulmane et par l'attrait que la vie de condottieri, en Italie, offrait au goût d'aventures et de combats des Arnautes. On sait quel rôle les *estradiots* épirotes jouent dans tous les récits de nos guerres d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. La vie du plus remarquable de leurs capitaines, Mercourios Boua, dont le monument funéraire se voit dans la cathédrale de Trévise, vie écrite en vers grecs par son secrétaire, Coronaios de Zante, a été publiée il y a quelques années, à Athènes, par M. Constantin Sathas, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Turin. Elle nous fait suivre pas à pas une de ces existences aventureuses qui semblent un roman de cape et d'épée, où l'élément picaresque ne manque pas non plus. Boua quitte de bonne heure l'Épire, sa patrie; il prend part aux guerres d'Italie, tantôt dans un camp, tantôt dans un autre, recherchant moins la solde et le butin qu'un aliment à son activité inquiète. Ses compagnons d'armes et lui ne savent que se jeter dans le combat. Venise les soumet parfois à une discipline ; elle en fait alors une cavalerie légère, qu'elle lance pour engager l'action ou pour la terminer. Ce qui domine en eux, c'est l'ardeur, l'impétuosité, ce courage qui ne regarde à rien et que les Turcs définissent par le terme de *déli*, c'est-à-dire « fou. » Ils ont décidé plus d'une fois de victoires importantes. On peut répéter à leur sujet ce que Plutarque disait de Pyrrhos : « le repos leur est inconnu ; ne faire de mal à personne, ou n'en point subir, leur est insupportable. » Dans le récit que Boua lui-même, retiré à Venise dans sa vieillesse, a dicté au scribe Zantiote, qui peinait à le mettre en méchants vers, nous avons une histoire de l'Europe depuis 1495 jusqu'en 1520, racontée comme pouvait le faire un soldat d'aventure albanais. Ce chef de bandes avait vu de près Charles VIII et Louis XII, il avait assisté aux conseils de Jules II, à ceux du Sénat de Venise; il peint à sa manière ces personnages et ces

assemblées. Comme l'a fort bien dit M. Albert Dumont, « peu d'œuvres littéraires ont au même point cette étrange naïveté ; c'est là un poëme unique, où il faut chercher non-seulement le tableau des mœurs épirotes, au début des temps modernes, mais surtout un exemple des sentiments très simples qu'éprouvent les rudes intelligences en face de la civilisation, des pensées indécises, des réflexions incomplètes qui les agitent, et qu'elles essaient en vain d'exprimer. » Et l'on est en droit d'être surpris que personne n'ait encore cherché à tirer sérieusement parti d'un document si précieux pour l'histoire des premières années du XVI[e] siècle.

Tarsia, située au-dessus du Crati, près de l'endroit où change la direction de son cours, est un bourg moins important que Spezzano ; on n'y compte que 2000 habitants. Son nom antique était Caprasia. C'est une station des Itinéraires romains.

CHAPITRE V

SYBARIS ET THURIOI

I

C'est près de la mer, dans la partie la plus déprimée du bassin dont nous avons exquissé la topographie au chapitre précédent, qu'avait été bâtie Sybaris. Elle occupait le fond de la vallée entre les deux fleuves du Crathis et du Sybaris, qui coulaient alors séparés jusqu'à la mer, au lieu de se réunir comme aujourd'hui. Thurioi, qui succéda à cette ville, fut établie un peu plus haut, sur une colline, mais encore dans le même canton.

Thurioi dura plus longtemps que Sybaris, mais n'atteignit jamais à son éclat ni à sa puissance. La grande cité fondée par les Achéens n'a vécu que deux siècles, avant la catastrophe qui l'effaça de la carte et en fit même périr les ruines. Le degré de développement, de richesse et de prospérité auquel elle était parvenue en une aussi brève existence, constitue un véritable phénomène historique. Pour être compris, il exige qu'avant d'analyser les principaux faits de l'histoire de Sybaris, nous jetions un rapide coup d'œil sur les plus anciennes vicissitudes de l'Italie méridionale, et sur les populations qu'y trouvèrent les colonies grecques au moment de leur établissement.

Longtemps avant la guerre de Troie et plus de 2,000 ans avant notre ère, suivant les traditions indigènes que les Grecs recueillirent et arrangèrent pour les faire cadrer avec celles de leur propre patrie, le sud de la Péninsule italique vit arriver par mer un double courant d'émigration pélasgique, qui fut le premier établissement de population dont le souvenir s'y soit conservé. Peucétios et Oinotros, fils de Lycaon et petit-fils de Pélasgos, conduisaient cette double colonie, que l'on prétend être partie de l'Arcadie. Les compagnons de Peucétios s'établirent dans les pays que les anciens appelaient Apulie et Calabre, car rien de plus singulier que le déplacement qu'à subi dans le moyen âge le nom géographique de Calabre. Pour l'antiquité il ne désignait aucunement la contrée auquel il s'applique aujourd'hui, mais bien la Terre d'Otrante actuelle, d'où le vers de l'épitaphe de Virgile, mort à Brundisium et enterré à Naples :

> Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
> Parthenope.

Les Peucétiens, les Dauniens, les Messapiens et les Japyges furent les descendants de cette colonie. Celle d'Oinotios s'établit dans le pays qui fut plus tard le Bruttium, et auquel elle donna le nom essentiellement pélasgique d'Argessa, qui rappelle les nombreuses villes d'Argos et surtout l'Argissa de la Pélasgiotide thessalienne. Que les Pélasges de cette contrée, venus certainement par mer suivant l'habitude de toutes les migrations de la même race, aient eu le Péloponnèse pour point de départ, la chose est géographiquement et historiquement probable. Mais il y a, par contre, de grandes vraisemblances pour que les peuples messapiques aient passé plutôt d'Illyrie en Italie, comme le voulaient d'autres traditions.

Quoiqu'il en soit, les Œnotriens, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici, s'étendirent rapidement ; ils envahirent le pays des Chônes, autre population pélasgique

qui semble être sortie de l'Illyrie, et se les associèrent intimement ; occupant toutes les montagnes que les Lucaniens tinrent par la suite, ils s'étendirent encore plus au nord, le long du littoral de la Campanie et jusque sur les bords du Tibre. Car, là encore, nous trouvons aux premières origines le souvenir de la colonie de l'Arcadien Évandre et de sa ville de Pallantée, fondée sur la colline qui fut plus tard le Palatin et nommée d'après la ville de Pallantion en Arcadie.

La religion de ces Pélasges établis en Italie. devait avoir un étroit rapport avec celle des Pélasges de la Grèce, qui fut le premier *substratum* de la religion hellénique. Le duc de Luynes, avec la science archéologique et la profonde pénétration qui le distinguaient, a montré que c'est cette double migration qui introduisit en Apulie le culte d'un dieu des eaux, analogue au Poseidôn grec, dont le symbole était aussi le cheval, devenu le type le plus habituel dans la numismatique apulienne, tandis que les Œnotriens adoraient principalement un dieu chthonien, distributeur des richesses du sol et producteur des fleuves qui jaillissent du sein de la terre, dieu dont le taureau était l'emblême et l'animal sacré. C'est cette antique divinité pélasgique qui s'identifia, au contact des Grecs, avec leur Dionysos chthonien et tauromorphe. De là, par suite de cette greffe du dieu hellénique sur un ancien dieu indigène, vint le succès et la diffusion de la religion dionysiaque chez les peuples du midi de l'Italie; de là aussi l'adoption du type religieux du taureau, quelquefois muni d'une face humaine, dans le monnayage ancien de presque toutes les villes de la Grande-Grèce et de la Campanie, où par une association d'idées presque impossible à dénouer, il est en rapport à la fois avec le culte des dieux des fleuves et avec celui de leur auteur commun, le Dionysos infernal. A ceci se sont amalgamées les légendes sur le passage des bœufs de Gêryon, ramenés d'Espagne par Hêraclês au travers de l'Italie. D'après Hellanicos, le

nom d'*Italia*, dont la forme indigène était *Vitulia* ou *Vitelia*, et qui à l'origine fut longtemps limité à l'extrémité sud de la péninsule, entre le détroit de Messine et l'isthme Scylacien, viendrait d'un des taureaux de Gêryon, qui se serait échappé du troupeau et qu'Hêraclès aurait poursuivi jusqu'aux environs de Rhêgion. Il y a aussi quelque chose de digne d'attention dans le fait que, deux seulement parmi les villes de la Grande-Grèce, n'ont pas adopté le type monétaire du taureau, et que ce sont précisément les seules localités où la tradition prétendait ensuite que le demi-dieu n'avait pas été accueilli favorablement, Locres et Crotone.

Il est probable que les noms héroïques d'Oinotros et d'Italos, placés aux origines de l'existence et de la civilisation des Œnotriens, conservent le souvenir des appellations de leur dieu national à figure de taureau. L'on a remarqué depuis longtemps l'analogie du nom d'Oinotros avec la conception fondamentale de Dionysos comme dieu du vin. Italos, comme l'ont noté chez les Grecs Hellanicos et Timée de Tauroménion, chez les Romains Varron, est la forme hellénisée d'un nom italique Vitulus, c'est-à-dire d'un nom qui signifiait « le veau, le bœuf. » Qu'il y ait eu un dieu Vitulus, devenu le héros Italos dans les légendes mises en écrit par les Hellènes, c'est ce dont on ne peut douter quand on rencontre parmi les vieilles divinités italiques une déesse Vitellia ou Vitulia ; car elle est manifestement sa compagne homonyme, comme Fauna est celle de Faunus, Libera celle de Liber. C'est aux Grecs que les Romains ont emprunté la forme du nom géographique Italia ; les peuples sabelliques, pendant ce temps, avaient gardé la vieille forme indigène *Vitelio*, où l'ancien *v* initial a été conservé, suivant les lois phonétiques des langues italiennes, tandis qu'il tombait dans la transcription grecque. C'est ce nom *Vitelio* que les Samnites ont inscrit à côté de la tête de l'Italie personnifiée, sur les

monnaies qu'ils frappèrent à l'époque de la Guerre Sociale. Et la tradition de la liaison de cette appellation géographique avec le nom du taureau se maintenait si bien alors, que les confédérés italiotes adoptèrent le taureau comme symbole national, et le représentèrent sur leurs monnaies, terrassant sous ses cornes la louve romaine. C'était une notion universellement admise que le nom de l'Italie voulait dire la terre des bœufs ou la terre du dieu taureau.

Les Œnotriens étaient pasteurs, nous dit Aristote dans sa *Politique;* Italos fit d'eux des agriculteurs. En effet, comme le remarque M. D'Arbois de Jubainville, à qui l'on doit des études savantes et ingénieuses sur *Les premiers habitants de l'Europe*, la légende représente Oinotros partant de l'Arcadie avant l'établissement de l'agriculture dans le pays. Italos personnifie ainsi une phase historique d'une importance capitale, le passage de la population à l'état de cultivateurs sédentaires. Mais pour Thucydide, pour Philistos de Syracuse et pour les différents écrivains que Servius a extraits dans son commentaire sur Virgile, Italos est un roi des Sicèles ou Sicules. Il faut donc lier la révolution qui s'opéra chez les peuples de l'Œnotrie à l'introduction d'un nouvel élément ethnographique. Vers le vingtième siècle de l'ère chrétienne, les Sicules ou agents armés de la faucille (*sicula* en latin), rameau de la grande race aryenne des Ligures, occupèrent l'Italie centrale de l'embouchure du Tibre à Ancône, et des bouches du Pô à la frontière de l'Apulie. Ils étendirent leur domination sur les Pélasges Œnotriens, qu'ils initièrent à la culture de la terre ; car ils en avaient apporté avec eux le secret. Au XIVe siècle, nous voyons les Sicules, que les Égyptiens appellent *Schakalasch*, à l'apogée de leur puissance et possédant une marine, se confédérer avec les autres peuples de la Méditerranée et prendre part aux attaques que ceux-ci dirigent contre l'Égypte sous Menephtah Ier et Ramsès III. Ils joignirent leurs vaisseaux à ceux des *T'ekkaro* ou Teucriens, des

Akaiouasch ou Achéens, des *Pelesta* ou Pélasges de la Crète, des *Tourscha*, c'est-à-dire des Tursanes ou Pélasges Tyrrhéniens, des *Ouaschascha* qui sont peut-être des Ausoniens et des *Schardana* ou gens de l'île de Sardaigne. Ils avaient refoulé devant eux les Sicanes d'origine ibérique, et les avaient contraints de se réfugier dans l'île de Thrinacie, qui fut plus tard la Sicile.

Le caractère essentiellement agricole des Sicèles ou Sicules se reflète dans les noms de ceux de leurs princes que l'on fait régner sur les Œnotriens. A Italos succède Morgès, « l'homme des gerbes » (*merges*). Vient ensuite Sicélos, « l'homme de la faucille, » qui porte le nom même du peuple. Comme pour tous les héros placés aux origines des nations, comme pour son prédécesseur Italos, son histoire est un mythe complexe, en partie religieux, en partie historique et mythique. Sicélos est chassé de Rome et vient se réfugier auprès de Morgès ; sa fuite, comme son origine et son nom, l'assimile à Saturne, toujours armé de la faucille. Et en effet, Saturne paraît avoir été d'abord le grand dieu national des Sicules. Ce sont eux qui ont établi son culte en Italie ; ce sont eux qui ont donné à leur forteresse du Capitole le nom de Saturnia. Sous leur domination, l'Italie a été désignée sous le nom général de Saturnie, remplaçant celui d'Argessa que lui donnaient les Pélasges Œnotriens. « Saturnie est la terre des Sicules, » disait un très antique oracle du Zeus de Dodone. D'un autre côté, la fuite de Sicélos est aussi en relation avec un fait historique certain de l'histoire de l'Italie, qui dut se produire vers le xiie siècle avant l'ère chrétienne, l'expulsion graduelle des Sicules du Latium et de la Campanie par les peuples Ombro-Latins, Opiques ou Ausoniens. La Saturnie devint alors l'Ausonie. Ces peuples, auxquels on a pris l'habitude de donner spécialement le nom, assez mal justifié, d'Italiotes, descendaient alors, peut-être sous la pression d'une nouvelle couche d'immigration venant du nord, les Rasènes

ou Etrusques, ces peuples descendaient alors des grandes plaines du bassiu du Pô, où ils avaient fait une longue station, et où les *terramare* de l'Émilie nous ont conservé des vestiges incontestables de leur séjour et de leur état de demi-civilisation. Les Sicules, du reste, doivent leur avoir été plus apparentés que ne l'admet l'opinion habituellement répandue. Leur idiome semble avoir appartenu décidément à la famille italique; les rares mots qui nous ont été conservés sont presque latins, comme *gela*, « gelée » (*gelu*), *kubiton*, « coin » (*cubitus*, « coude »), *rogos*, « amas de grains » (*rogus*, « amas de bois »), *ounkia* « once » (*uncia*), *litra* « livre » (*libra*).

Sicélos, accueilli par Morgès, disaient les historiens grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile, se créa un État aux dépens de son hôte. Plus tard, se sentant à l'étroit dans cet état et pressé par les populations voisines, il passa avec la plus grande partie de son peuple dans l'île qui reçut de lui le nom de Sicile. Les Sicules furent chassés d'Italie par les Opiques et les Œnotriens, disait Antiochos de Syracuse, par les Ombriens et les Pélasges, disait Philistos de la même ville. Les deux manières de s'exprimer sont exactement synonymes, et il faut attacher une valeur de premier ordre au témoignage des deux écrivains syracusains du ve siècle avant J.-C., qui avaient été à même de consulter les traditions nationales des Sicules, existant encore à l'état de peuple indépendant au sein des montagnes de la Sicile. Thucydide, leur contemporain, non moins exact dans le choix de ses informations, parle aussi du passage des Sicules du continent dans l'île de Thrinacie, et le place aux environs de l'an 1034. Il est donc manifeste qu'après que la grande puissance de l'empire des Sicules eut été détruite par l'invasion Opique ou Ausonienne, les Œnotriens reprirent leur indépendance et les refoulèrent dans l'extrémité méridionale de la péninsule, d'où ils gagnèrent la Sicile en franchissant le détroit de Messine. Mais tous ne

passèrent pas dans cette nouvelle patrie. Les Sicules gardèrent sur le continent la possession du pays situé au sud de l'isthme Scylacien, de l'Italie au sens spécial et restreint du nom. C'est sur leur territoire que Locres fut fondée, et Thucydide, au ve siècle, les montre encore s'y maintenant dans les parties les plus inaccessibles des montagnes.

Dans le xe siècle, la constitution de l'empire des Étrusques vint compromettre gravement la situation des Ombro-Latins dans l'Italie centrale. C'est à leurs dépens que s'étendit le peuple nouveau, dont la suprématie alla toujours croissant jusqu'au commencement du ve siècle. Mais ce n'est pas avant le vi^e que les Étrusques dépassèrent le Latium du côté du sud. Au viiie siècle, lorsque la Grèce, saisie d'un mouvement d'expansion extérieure qui ne devait plus se renouveler au même degré, trouva dans le trop plein de sa population les éléments des nombreuses colonies qu'elle envoya de tous les côtés, et dont les plus importantes couvrirent alors le littoral de l'Italie méridionale et de la Sicile, voici à grands traits quelle était la distribution des peuples indigènes dans la péninsule italique. Dans le bassin du Pô, où les Gaulois n'avaient pas encore fait leur apparition, habitaient des Ligures, des Ombriens, des Étrusques et des Vénètes d'origine illyrienne, épaves des nombreuses migrations qui, dans les siècles antérieurs, avaient traversé ces contrées. Dans le nord de la partie péninsulaire, des Étrusques encore et des Ombriens; dans le massif central de l'Apennin, désigné aujourd'hui par le nom d'Abruzzes, les peuples sabelliques, qui devaient plus tard se répandre jusqu'à la mer Ionienne sous les noms de Samnites, de Lucaniens et de Bruttiens, et se montrer contre les Grecs et contre les Romains de si terribles batailleurs ; sur la côte de l'Adriatique, au pied de ces montagnes, les Liburnes Illyriens. Du Tibre au Silarus, le long de la mer Tyrrhénienne, c'était l'Opique, comme disaient les Grecs. Là ha-

bitait la foule des tribus ausoniennes, refoulées par les Etrusques des pays au nord du Tibre. Les plus importantes étaient au nord les Latins, chez qui Rome se fondait à ce moment (754), et dans la Campanie les Osques et les Aurunces, à qui se mêlaient quelques colonies de Dauniens. Dans l'Apulie et la Japygie, du mont Garganus au promontoire Japygien, s'étendait le domaine de la race Japygo-Messapienne, divisée en Peucétiens (Capitanate actuelle), Dauniens (Pouille), Messapiens (versant de la Terre d'Otrante sur l'Adriatique), et Salentins (versant de la même région sur le golfe de Tarente). L'Œnotrie, avec sa population de Pélasges, embrassait ce qui fut plus tard la Lucanie et le nord du Bruttium, c'est-à-dire les provinces actuelles de Basilicate et de Calabre Citérieure, avec les districts de la Calabre Ultérieure au nord de l'isthme Scylacien. Les Chônes occupaient l'angle nord-est de ce territoire, descendant au sud jusque vers Crotone et s'étendant à l'est, sous le nom de Cramoniens, dans la plaine qui va vers Tarente. Enfin les Sicules, habitant des deux côtés du détroit de Messine, demeuraient les maîtres de l'extrémité la plus méridionale de la péninsule, depuis son dernier étranglement entre les golfes de Santa-Eufemia et de Squillace jusqu'au point où elle se termine dans la mer.

C'est au milieu de ces dernières populations que vinrent s'établir les colonies grecques. Sybaris fut une des plus anciennes. Elle avait été précédée seulement par Locres et par Cumes, bien qu'on ne puisse pas admettre historiquement la prétention de la grande cité des Chalcidiens en Campanie, d'avoir été fondée entre 1051 et 1035, et que M. Helbig ait récemment démontré qu'elle ne remontait pas au-delà du VIIIe siècle.

II

L'arrivée des colons grecs sur le point de la côte œnotrienne où ils fondèrent Sybaris, eut lieu au commencement de la xve Olympiade, trente-quatre ans après la fondation de Rome, en 720 av. J.-C. Les émigrants, conduits par Is d'Hélicê, la capitale religieuse de la confédération achéenne, venaient en majeure partie des environs de Bura et d'Aigira en Achaïe. Ce furent eux qui donnèrent aux deux rivières, entre lesquelles ils bâtissaient leur ville, les noms de Crathis et de Sybaris, qui étaient ceux d'un fleuve et d'une source de leur cité natale. M. Ernest Curtius a très ingénieusement conjecturé que la grande émigration qui se produisit en Achaïe vers la fin du viiie siècle et se dirigea principalement vers l'Italie, bien que dirigée par des individus de race achéenne, fut un véritable exode de la vieille population ionienne du pays, à laquelle s'étaient superposés par voie de conquête les Achéens, refoulés par l'invasion dorienne des parties du Péloponnèse qu'ils habitaient du temps des Pélopides. L'éminent érudit berlinois croit même discerner qu'entre les deux principales villes alors fondées par ces émigrants en Œnotrie, Sybaris fut plus ionienne et Crotone plus proprement achéenne. Quoi qu'il en soit, les colons emportèrent avec eux le type particulier d'écriture usité en Achaïe, et le dialecte dorien qu'une infiltration progressive avait fini par faire régner dans cette contrée.

Comme partout ailleurs dans la Grande-Grèce, des traditions vagues et confuses parlent d'établissements helléniques d'une très haute antiquité, qui auraient précédé à Sybaris les colons définitifs. On y fait venir des Rhodiens sous la conduite de Tlépolème, le fondateur des villes de

Lindos, d'Ialysos et de Cameiros. Le nom homérique de Tlépolème reporte aux temps de la guerre de Troie. Aussi prétend-on que Philoctète qui vint au secours des Rhodiens contre les indigènes, fut tué dans la bataille et enseveli sur les bords du fleuve Sybaris. Ce récit a bien évidemment pour objet d'expliquer l'origine du culte d'Apollon Halios, le dieu national de Rhodes, qui avait dans la contrée voisine de Sybaris un temple, où l'on prétendait que Philoctète avait dédié les armes d'Hêraclès. Un tel culte semble bien indiquer un établissement de Rhodiens, que quelques auteurs fort sérieux de l'antiquité disent avoir été formé sur le Traeis, et non sur le Crathis. Mais historiquement cet établissement, s'il a eu une existence réelle, ne saurait être rapporté qu'à l'époque où les gens de Rhodes fondèrent Géla en Sicile (690) et Salapia sur la côte de l'Apulie. Peut-être aussi un groupe de Rhodiens s'était-il joint aux Achéens pour la fondation de Sybaris.

Je serais disposé à expliquer de la même façon, la légende relative à une colonie de Locriens dans ces lieux, sous la conduite de Sagaris, fils d'Ajax. Il est difficile, en effet, de contester que les Locriens aient eu une part à l'origine de Sybaris, puisqu'ils y avaient transplanté une tradition de leur pays. Il y avait dans le mont Cirphis, sur la frontière de la Phocide et de la Locride, une source Sybaris, comme en Achaïe. On racontait qu'autrefois un monstre gigantesque et féroce, nommé Lamia ou Sybaris, désolait tout le pays voisin. Les habitants, prêts à fuir devant ses ravages, furent arrêtés par l'oracle d'Apollon, qui promit la délivrance si un éphèbe de condition libre était exposé devant le repaire de Sybaris. Alcyonée, fils de Dinomos et de Méganeira, fut désigné par le sort. On le conduisait à la caverne, paré comme une victime, quand Eurybatos, fils d'Euphêmos et descendant du fleuve Axios, touché de la beauté du jeune Alcyonée, prit sa place, lutta avec le monstre, le vainquit et le força à se précipiter du haut des

rochers. La source Sybaris jaillit à l'endroit où il expira. Les Locriens, établis à Témésa sur la mer Tyrrhénienne, y localisèrent sous d'autres noms cette fable, apportée par eux de leur pays d'origine. On fit aussi résider à la source du fleuve Sybaris de l'Italie le monstre Sybaris, dont on ne parlait pas en Achaïe; et c'est sa puissance destructrice que plus tard les colons de Thurioi rappelèrent par la figure de Scylla, dont ils décorèrent le casque de l'Athênê représentée sur leurs monnaies. Plusieurs écrivains antiques disent formellement que c'est par des Locriens que ce mythe de la Locride fut importé à Sybaris.

Le fleuve Crathis eut aussi sa légende fabuleuse et symbolique, d'un caractère singulièrement étrange, qu'Élien nous a transmise. C'est celle des monstrueuses amours du jeune berger Crathis avec la plus belle chèvre de son troupeau. Un bouc jaloux le frappa mortellement pendant son sommeil; les bergers élevèrent un tombeau à leur compagnon, et donnèrent son nom au fleuve près duquel le fait s'était passé. La chèvre aimée du pâtre donna le jour à un enfant, dont les jambes étaient celles de sa mère et la figure celle d'un homme; il fut adoré comme le dieu des forêts et des vallées. Il n'y a pas à hésiter à voir ici un mythe religieux transformé en conte populaire, quand on y compare les fables des amours de Zeus avec la nymphe Aiga (la chèvre), d'où naît Aigipan, ou celle de la séduction de Pénélope par Hermès, qui, sous la forme d'un bouc, la rend mère du dieu Pan.

Je suis d'autant plus disposé à admettre que des Rhodiens et des Locriens durent fournir un contingent aux premiers colons de Sybaris, que si les Achéens en formaient la majorité et en avaient la direction, nous savons d'une manière positive qu'ils n'étaient pas seuls, qu'ils avaient accepté le concours d'autres Grecs. Ainsi il y avait avec eux un certain nombre de Doriens de Trézène. Ce furent ces derniers qui introduisirent à Sybaris le culte de Poseidôn, leur dieu

national, dont l'image a été placée, avec celle du taureau, sur quelque-unes des monnaies de la ville, et qui, du reste, sous le surnom d'Helicônios était aussi adoré à Hélicê d'Achaïe, la ville natale du conducteur de la colonie. Ils étaient assez nombreux pour qu'au bout de quelque temps leurs descendants aient formé dans Sybaris un parti de nature à donner des inquiétudes aux Achéens. A la suite de dissensions intestines, les Sybarites décidèrent de faire sortir de leur ville les Trézéniens et d'en constituer une colonie séparée, qu'ils établirent sur la côte de la mer Tyrrhénienne auprès de l'embouchure du Silaros. Ce fut Poseidonia, que les Lucaniens appelèrent plus tard Pæstum, et dont les ruines grandioses sont habituellement, dans la direction du midi, le terme du voyage des touristes en Italie.

Il faut, du reste, que l'émigration conduite par Is d'Hélicê ait été l'une des plus nombreuses qui aient quitté la Grèce, car presque immédiatement après sa fondation Sybaris était une très grande ville, et bientôt elle pouvait faire sortir de son sein des colonies importantes, comme celles de Laos, à l'embouchure du fleuve de même nom (1), et de Scidros,

(1) On place d'ordinaire, à la suite de Cluvier, Laos à Laino Superiore, sur le haut cours de la rivière Laino, qui est bien le fleuve Laos des anciens. Et en effet on voit à Laino de beaux restes d'une enceinte hellénique. Mais la ville même de Laos ne pouvait pas être à cet endroit, puisque Strabon dit formellement qu'elle se trouvait assise sur la mer. Elle avait donc été bâtie à l'embouchure même du fleuve, où l'on remarque aussi des vestiges d'occupation antique. Quant à Laino Superiore, je n'hésite pas à y reconnaître le Lavinium de la Table de Peutinger, Laminium du Géographe de Ravenne, à la situation duquel cette localité correspond exactement.

Romanelli a mis Laos à Scalea, joli port naturel situé à quelque distance du nord des bouches du Laino; mais cette identification me paraît encore inexacte. Scalea doit avoir succédé à la Sciônê grecque, que ne mentionne aucun écrivain ancien, mais dont le Cabinet de Munich possède une petite monnaie de bronze, pareille comme types et comme fabrication à celles de Laos. Les sources littéraires sont très

aujourd'hui Sapri, toutes les deux sur la mer Tyrrhénienne, et de Métaponte sur la mer Ionienne. Il est vrai qu'elle avait adopté un principe tout différent de celui des autres villes grecques, le principe de donner le droit de cité sans difficultés ni formalités à tous ceux qui se présentaient pour le demander. De cette façon Sybaris attirait vers elle un courant continu d'émigrants, qui dut largement contribuer à l'accroissement rapide de sa population. En même temps elle prenait des précautions pour conserver son caractère national et pour empêcher que l'élément achéen, auquel elle tenait à maintenir la supériorité, ne fut noyé sous cet afflux étranger. Lorsque quelque arrivée de nouveaux colons apportait en troupe une proportion trop forte d'un élément autre que celui des Achéens, au lieu de les admettre dans leur cité, les Sybarites les aidaient à établir sur un autre point une ville autonome, mais confédérée avec Sybaris et reconnaissant son hégémonie. C'est ainsi qu'ils envoyèrent les Trézéniens à Poseidonia, après les avoir gardé quelque temps au milieu d'eux.

Grâce à cette politique, Sybaris, tout en ayant fondé à son tour une série de colonies qui, réparties sur le littoral des deux mers, assuraient son enpire continental, devint, en un siècle une ville qui comptait, en dehors des esclaves, 300,000 habitants de condition libre, sur lesquels 100,000 citoyens actifs. Son enceinte avait 50 stades de pourtour, c'est-à-dire plus de neuf kilomètres. A ce moment aucune autre ville grecque, si ce n'est Milet, n'avait encore atteint un pareil développement. La Rome de Servius Tullius et des Tarquins, déjà la plus vaste cité de l'Italie, ne la surpassait pas notablement en étendue. Quant à la richesse qui

incomplètes en ce qui touche à la géographie antique de toute cette partie du littoral de la mer Tyrrhénienne. Ainsi Maratea est sûrement une ville grecque, qui a conservé sans altération son nom antique, bien qu'aucun écrivain ne mentionne ce nom.

accompagnait ce développement de population, un fait est cité par les écrivains anciens pour en donner idée; dans ses pompes solennelles, Sybaris déployait 5,000 cavaliers revêtus de l'équipement le plus somptueux. Or, dans les cités grecques, comme le cavalier devait fournir et entretenir sa monture et celle de son valet, on n'était admis au service de la cavalerie qu'en justifiant d'un revenu considérable. Qui disait cavalier voulait dire jeune homme riche appartenant à la classe des *timuques* ou plus imposés. Athènes, dans son plus beau temps, n'en eut que le quart de ce qu'en comptait Sybaris, cent ans après sa fondation.

Des travaux considérables avaient assaini le sol naturellement humide qui servait d'assiette à la ville. Un système de canaux bien conçu procurait un écoulement vers la mer aux eaux de la partie basse de la plaine, aujourd'hui revenue à l'état de maremme où les premiers colons avaient dû le trouver. Ces canaux étaient navigables, et les Sybarites s'en servaient pour transporter par bateaux à la ville ou jusqu'au lieu de leur embarquement sur les navires des marchands étrangers, le vin très estimé qu'ils récoltaient en abondance sur les collines entourant cette région inférieure.

La fertilité du territoire de Sybaris était prodigieuse; Varron prétend que le blé y produisait au centuple. Athénée dit cependant que tout ce que ce territoire donnait en fait de céréales suffisait à peine à la consommation de la ville. Ceci n'a rien d'étonnant avec sa grandeur, et ce que réclame l'alimentation de plusieurs centaines de mille âmes. Mais en dehors même des vins, signalés comme l'objet d'un commerce étendu, l'agriculture fournissait à Sybaris un grand nombre d'articles d'exportation, à côté du blé qu'elle consommait. Ses campagnes, par exemple, ne produisaient pas moins d'huile que de vin. Elle livrait au commerce le cuir des nombreux troupeaux de ses riches prairies, la laine des moutons qui paissaient dans les montagnes environnantes, les

bois des forêts de ces montagnes et en particulier de la Sila, très recherchés pour les constructions navales, la poix recueillie sur la même montagne et qui passait pour la meilleure du bassin de la Méditerranée, la cire des abeilles qu'on y élevait en grande quantité. Le sol lui donnait aussi des richesses minérales. Il y avait à Longobuco, dans la vallée du Trionto, des mines d'argent exploitées dès l'antiquité et qui l'était encore en 1558, sous la domination espagnole, à un moment où l'afflux des métaux précieux de l'Amérique avait fait déjà tomber la plupart des exploitations de ce genre en Europe. Ces mines, d'après leur situation géographique, durent appartenir d'abord au territoire de Sybaris, puis passer aux mains des Crotoniates après la chute de la ville. D'autres mines du même métal se trouvaient, comme nous l'avons déjà dit, dans la vallée du Crathis, au lieu qui en avait reçu à l'époque romaine le nom d'Argentanum. Ceci explique l'abondant monnayage d'argent de Sybaris et de Crotone (qui avait aussi d'autres mines tout près d'elle), tandis que les autres villes de la Grande-Grèce, Métaponte par exemple, manquaient assez de métaux pour être obligées fréquemment (les monuments numismatiques nous l'attestent) de surfrapper des pièces d'argent étrangères, afin de suffire aux besoins de numéraire local de leur circulation intérieure.

III

Tout ceci ne suffit pas à expliquer la fortune si extraordinaire et si rapide de Sybaris, et pour les historiens modernes, entre autres pour Heyne qui a consacré plusieurs dissertations aux annales et aux antiquités de cette ville, les causes en restent à l'état de problème. Ce n'était, en effet, une ville ni d'industriels ni de marins. Les témoignages

anciens parlent beaucoup de l'importation à Sybaris des plus riches produits des manufactures étrangères; ils sont absolument muets sur ce qui s'y serait fabriqué pour l'exportation et même pour la consommation intérieure. Il est souvent question des vaisseaux de diverses nations qui venaient y commercer; mais pas un mot sur une marine marchande sybarite.

La clé de cette énigme historique me paraît être dans ce que nous dit Athénée, d'après des écrivains plus anciens, de l'alliance commerciale étroite, garantie par des traités, qui liait Sybaris, d'un côté avec Milet, la plus grande ville d'industrie et de commerce de l'Ionie et même de tout le monde grec du VIIIe au VIe siècle, de l'autre avec les Étrusques, ou les Tyrrhéniens comme les appelaient les Grecs. A ceci se rattachent encore les nombreuses mentions qui sont faites de l'apport habituel des marchandises milésiennes dans cette ville, et le récit d'Hérodote sur le deuil public des habitants de Milet à la nouvelle de la destruction de Sybaris.

Depuis que s'était fondée la puissance des Étrusques dans l'Italie centrale, le marché de leur pays était considéré comme le plus fructueux de tous par les navigateurs de la Méditerranée. Il y avait là, en effet, une vaste et populeuse contrée, constituée aristocratiquement, avec une noblesse puissante, fastueuse, amoureuse de bien être et de luxe. L'industrie, qui devait plus tard prendre un grand développement en Étrurie, commençait à peine et tentait seulement ses premiers essais. Bijoux, étoffes, vases de métal et de poterie fine, tout ce qui ailimentait l'élégance des riches étrusques, était demandé au commerce extérieur, provenait des manufactures de la partie orientale du bassin de la Méditerranée. Quiconque en importait dans cette contrée était assuré de vendre ces articles aux prix les plus élevés, et l'Étrurie fournissait en échange, aux navigateurs qui venaient aborder sur ses côtes, de précieuses marchandises

comme fret de retour, à commencer par le cuivre de ses puissantes exploitations minières.

Dans les plus anciennes sépultures étrusques, on trouve en abondance des objets de fabrication incontestablement orientale, apportés par le commerce maritime et présentant les caractères des arts égyptien, assyrien, phénicien, ainsi que les imitations que l'on en faisait dans l'Asie Mineure et dans les îles de l'Archipel. L'art étrusque lui-même, à ses débuts, est entièrement marqué à l'empreinte du goût asiatique, dont l'influence présida à sa formation et fut si profonde qu'elle se maintint par tradition en Étrurie, quand elle s'était déjà effacée partout ailleurs. Pendant longtemps les érudits ont cherché dans ce fait une preuve de l'origine orientale et lydienne des étrusqnes, laquelle, malgré le joli conte que fait Hérodote à ce sujet, reste à tout le moins bien douteuse. L'application d'une plus sévère méthode dans la constatation et dans l'appréciation des faits a permis à M. Helbig de dissiper toute cette fantasmagorie, qui avait séduit les esprits les plus distingués. L'influence asiatique sur l'art et l'industrie des Étrusques n'a rien à voir avec le problème de l'origine de ce peuple et ne fournit aucun élément pour le résoudre. Il s'agit d'un simple fait d'action des modèles fournis par les objets que le commerce apportait habituellement dans le pays. Après les avoir pendant un certain temps uniquement reçus de l'extérieur, les Étrusques ont voulu à leur tour en faire par eux-mêmes, et naturellement ils ont commencé par les copier. Ils ont cherché à les reproduire en d'autres matières, imitant par exemple dans leurs poteries noires à reliefs la dinanderie de bronze travaillé au repoussé. Mais ces imitations ne se sont produites qu'au plus tôt dans le VIIIe siècle, c'est-à-dire longtemps après l'établissement des Étrusques dans l'Italie centrale, deux siècles après la constitution de leur empire fédératif. Sur ces faits essentiels, la démonstration est aujourd'hui définitive et on peut les

considérer comme inébranlablement acquis à la science.

Mais il est un point où je m'écarte du savant secrétaire de l'Institut archéologique allemand de Rome. M. Helbig attribue exclusivement l'introduction des formes de l'art asiatique en Étrurie au commerce des Kenânéens occidentaux, c'est-à-dire des Carthaginois, qui dans le VIIIe siècle reprirent dans la partie ouest de la Méditérannée, l'héritage des navigations de Tyr, leur ancienne métropole, et dont les relations actives avec l'Italie sont attestées par tant de preuves. Je crois comme lui à la grande influence des marchands carthaginois, dont je reconnais sans hésiter les importations dans le somptueux mobilier, bijoux, vases d'argent et d'électrum, ivoires, de certaines tombes de Cæré et de Préneste ; mais je crois également qu'il faut faire ici une large part au premier commerce des Hellènes avec l'Italie, à l'introduction des produits de l'industrie gréco-asiatique de l'Ionie, qui alors ne différaient en rien d'essentiel dans leur style des fabrications proprement asiatiques. L'influence grecque sur la civilisation étrusque dès ses débuts, aussi anciennement que le VIIIe siècle, est prouvée par des faits irrécusables. Ce n'est pas des Phéniciens, mais des Grecs, que les Étrusques ont appris à écrire, emprunté les éléments de leur alphabet, qui commence à se montrer précisément à cette époque.

Parmi les objets, manifestement importés de l'extérieur et de fabrication orientale, qui ont été découverts dans le célèbre tumulus de la Polledrara à Vulci, il est un petit vase de terre noirâtre, couvert de peintures en couleurs opaques et non cuites avec la terre, dont le style paraît au premier coup d'œil absolument égyptien ou phénicien. Mais si l'on examine avec plus d'attention ces peintures, on s'aperçoit que ce sont les trois épisodes principaux d'une fable purement grecque qu'elles retracent, le combat de Thésée contre le Minotaure, son départ de Crète avec Ariadne et la danse des jeunes Athéniens délivrés dans l'île

de Naxos. En revenant de la Grande-Grèce, je me suis arrêté à Cervetri, l'ancienne Cæré, et j'ai pu y acquérir, pour le Musée du Louvre, deux grands vases du style le plus archaïque, remontant évidemment au VIIe siècle ou au commencement du VIe, et décorés de peintures en blanc et en jaune sur le fond rouge de la terre. Sur l'un de ces vases on voit d'un côté un homme dans un char, qu'un lion attaque par derrière ; c'est l'imitation directe d'une de ces scènes de chasse qui sont si habituellement représentées dans les œuvres de l'art assyrien ; on en voit de semblables, traitées exactement dans le même style, sur les poteries peintes contemporaines de l'île de Cypre, qui depuis la fin du VIIIe siècle était sous la domination des rois d'Assyrie. De l'autre côté du même vase est peint un combat naval, entre un vaisseau à l'avant terminé en chénisque, que montent des hopliques grecs, et un autre vaisseau, du type le plus étrange, qui imite la forme d'un énorme poisson et sur lequel les combattants sont des archers. Les monnaies anciennes de certaines villes de la Carie nous offrent l'image de la proue de navires pareils à ce dernier. L'épisode qu'a retracé le peintre céramiste est donc un de ces conflits entre Grecs et Cariens, qui se produisaient si fréquemment alors dans la mer Égée. Le second vase nous montre d'un côté deux lions affrontés aux deux côtés d'un autel, peinture dont l'exécution semble tout à fait asiatique ; l'autre est occupé par deux compositions figurant deux mythes grecs dans un style plutôt gréco-asiatique que proprement asiatique, la naissance d'Athênê et la chasse du sanglier de Calydon. Le même vase porte une inscription étrusque, l'une des plus anciennes qui soient connues. Voilà donc des produits positifs des premières manufactures de céramique peinte de l'Étrurie, et c'est d'après des modèles grecs ou gréco-asiatiques que les formes et les types de l'art oriental y ont été copiés, en même temps que des sujets dont la donnée était hellénique.

L'histoire nous montre d'ailleurs certaines cités grecques tournant de bonne heure leurs navigations vers la mer des Tyrrhéniens et s'efforçant d'établir avec leur pays des relations commerciales régulières et suivies. Vers le VIII[e] siècle, les Chalcidiens de l'Eubée, alors à l'apogée d'une puissance qui devait bientôt s'écrouler, organisent des expéditions de marine marchande vers les contrées de l'Occident et fondent comme comptoirs de commerce les deux premières villes grecques de l'Italie et de la Sicile, Naxos et Cumes. A Cumes ils sont sur le sol de la fertile Campanie, *Campania felix* comme disaient les anciens, et presque à la porte de l'Étrurie, avec laquelle ils trafiquent activement de ce point sans s'exposer aux difficultés que la jalousie des Tyrrhéniens auraient opposées à un établissement sur leurs côtes mêmes. Peu après, afin d'assurer une station à moitié route à leurs navires et de fermer la route à toute concurrence, ils se rendent maîtres du détroit de Messine en enlevant Zanclê (plus tard Messine) aux Sicules et en bâtissant Rhêgion sur la côte opposée. Cumes assure sa position en se couvrant des établissements de Dicaiarchia (Pouzzoles) et de Palaipolis (fondue ensuite avec Néapolis ou Naples), comme de postes avancés.

Pour une époque postérieure d'un siècle, Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités Romaines*, raconte que Démarate, de la famille des Bacchiades, qui était la plus puissante à Corinthe, avait amassé de grandes richesses par le commerce qui il faisait avec les villes des Tyrrhéniens, les plus opulentes de l'Italie. Quant Cypsélos s'empara de la tyrannie, il fut obligé de quitter Corinthe. Il emporta tout ce qu'il put de ses richesses, se réfugia à Tarquinies, l'une des principales cités des Étrusques et y épousa une femme appartenant à la plus haute aristocratie du pays. Son fils devint plus tard roi de Rome, sous le nom de Tarquin. Pline ajoute que Démarate avait amené avec lui en Étrurie deux artistes, qu'il nomme Eucheir et Eugrammos ; et dans un

autre endroit il dit que le peintre Cléophante de Corinthe avait accompagné cette émigration, à laquelle Tacite attribue l'introduction de l'alphabet grec chez les Étrusques. Il n'est pas certain que tout ait dans ce récit une réalité historique positive ; mais les trouvailles archéologiques ne permettent pas de doute au sujet de l'existence d'un comptoir corinthien à Agylla, le port de Cæré. Elle est attestée par le grand nombre de vases peints de fabrication corinthienne que l'on a découverts dans la partie ancienne de la nécropole de cette dernière ville, et dont notre Louvre possède une si merveilleuse série, grâce à l'acquisition de la collection Campana.

Dans leur commerce avec l'Étrurie, les Chalcidiens n'étaient que des courtiers. La Grèce propre, au VIIIe siècle, était encore singulièrement rude et presque barbare ; elle se remettait à peine du recul qui avait été pour elle la conséquence de l'invasion des Doriens. Toute la fleur de la civilisation hellénique, alors encore dominée par l'influence orientale dans les choses matérielles, toute l'activité de la production industrielle, étaient concentrées dans les cités de l'Ionie, qui avaient et devaient encore garder quelque temps une avance considérable sur le reste de la race grecque. La Grèce était tributaire de ces cités et recevait d'elles, ou des Phéniciens, tout ce qui exigeait pour être produit un travail un peu raffiné, soit qu'elles le fabriquassent elles-mêmes, soit qu'elles le tirassent des manufactures de l'Asie-Mineure, de la Syrie ou du bassin de l'Euphrate, alors en plein éclat, pour le répandre parmi les Hellènes. Corinthe seule était en mesure de rivaliser avec les villes ioniennes, et se montrait dès lors une ville de grande et habile industrie ; et le savoir-faire de ses ouvriers au VIIIe siècle était attesté par le fameux coffre, orné de bas-reliefs, où l'on disait que Cypsélos avait été caché dans son enfance, mais qui avait été exécuté plus anciennement, vers 740.

Les grandes villes de l'Eubée, Chalcis et Érétrie, au temps

de leur éclat, étaient en relations étroites avec l'Ionie et l'Éolie, auxquelles elles avaient emprunté les éléments fondamentaux de leur système monétaire. Ce sont les marchandises de la côte gréco-asiatique, fabrications locales ou articles amenés de l'intérieur de l'Asie, que leurs matelots transportaient à Cumes et en Étrurie. Il est même possible que ce fût sur les vaisseaux chalcidiens que les marchands et les marchandises de Corinthe fissent ce voyage. Car il n'y a aucun texte positif qui parle d'expéditions directes des navires corinthiens jusqu'aux côtes de la Tyrrhénie. Et il est remarquable qu'à son origine le monnayage étrusque procède d'imitations des espèces euboïques et ioniennes (le masque de Gorgone des monnaies de Populonia, par exemple, est une copie de celui des statères d'argent d'Érétrie), mais que les pièces de Corinthe n'y ont fourni aucun modèle.

Mais les habitants des florissantes cités de l'Ionie étaient marins aussi habiles et aussi hardis que fabricants industrieux. Phocée et Milet, en particulier, brillaient au premier rang dans la carrière des navigations commerciales. Dès le VIIIe siècle, les Milésiens avaient couvert de leurs colonies toutes les côtes du Pont-Euxin et s'étaient assuré le monopole du commerce de cette mer, où aboutissaient les routes de caravanes qui apportaient une foule de marchandises précieuses, l'ambre de la Baltique, les pelleteries du pays des Scythes, l'or de l'Oural, l'acier des Chalybes, le lapis-lazuli de la terre des Saspires. Aussitôt que Psamétik, dans le VIIe siècle, eut ouvert l'Égypte aux Grecs, ce furent aussi les Milésiens qui en accaparèrent presque entièrement le négoce et finirent par y fonder la ville de Naucratis. Il est impossible d'admettre qu'ils n'aient pas cherché un moyen d'atteindre par eux-mêmes les marchés si avantageux de l'Italie, comme ils fréquentaient ceux de la Grèce propre, de vendre directement aux Tyrrhéniens et de s'affranchir du tribut payé à la marine des Chalcidiens dans leurs relations avec l'Occident.

Mais c'était chose difficile et périlleuse, aux VIIIe, VIIe et VIe siècles avant l'ère chrétienne que de naviguer directement d'Asie-Mineure jusqu'en Étrurie. Sans doute on n'était déjà plus au temps où les dangers de Scylla et de Charybde, grossis par l'imagination populaire jusqu'à devenir des fables comme celles que nous lisons dans l'Odyssée, faisaient trembler de terreur les plus intrépides matelots. Mais la traversée n'en était pas moins longue, dangereuse et au-dessus de ce que pouvaient faire la plupart des navires de l'époque, capables seulement d'un cabotage toujours en vue des côtes, où l'on cherchait un abri sitôt que le temps devenait trop mauvais. Surtout le commerce de ces âges avait toutes les allures de la piraterie, à laquelle ne s'attachait alors aucun déshonneur, bien au contraire ; à tel point que nous possédons des traités gravés sur bronze et conclus entre deux villes grecques pour écumer les mers à frais communs. La pratique et même les principes reconnus du droit maritime, étaient la barbarie pure. On admettait généralement comme chose légitime, qu'une cité qui s'était mise en possession du commerce de mer avec un pays étranger en exclût tous concurrents, et que, si ses vaisseaux rencontraient sur leur route ceux d'une autre cité ou d'une autre nation, entreprenant la même navigation, ils leur courussent sus et les coulassent sans merci. Si les Chalcidiens s'étaient saisis des deux rives du détroit de Messine, c'était pour en fermer le passage à tout autre qu'eux, et ceux à qui ils y interceptaient le route ne pouvaient songer doubler la Sicile par le sud, car ils y auraient rencontré les mêmes dangers de la part des Carthaginois établis à Mélitê (Malte), Gaulos (le Gozzo) et Cossyra (Pantellaria). Aussi est-ce seulement vers le milieu du VIe siècle que nous voyons d'autres Grecs que les Chalcidiens se mettre à fréquenter la portion occidentale de la Méditerranée, au delà de la Sicile. Ce sont les Phocéens, qui, bien peu avant la ruine de leur ville par les Perses,

fondent en quelques années Hyélê ou Vélia, sur la côte ouest de l'Œnotrie, Pisa à l'embouchure de l'Arnus, Alalia dans l'île de Cyrnê (la Corse), Massalie chez les Ligures du midi de la Gaule, et qui vont jusqu'à Tartesse, à l'extrémité méridionale de l'Espagne, où le roi Arganthônios, heureux de voir surgir des concurrents aux Carthaginois, les accueille favorablement. S'ils réussissent si heureusement dans ces expéditions, c'est qu'ils sont favorisés par la bienveillance des anciennes colonies chalcidiennes, dont l'alliance intime avec eux est attestée par l'asile qu'elles donnent aux fugitifs de Phocée, jusqu'à ce qu'il saient trouvé d'autres demeures, après la prise de leur ville par les généraux de Cyrus. En effet, à l'époque où les Phocéens se mirent à fréquenter les routes de l'ouest, les colonies de Chalcis avaient cessé d'être soutenues par leur métropole, désormais déchue de sa première splendeur. L'Eubée était tombée sous la domination d'Athènes, qui n'était pas encore en mesure de prendre l'héritage maritime des Chalcidiens. Zanclê, Rhêgion et surtout Cumes se trouvaient ainsi dans un isolement qui aurait pu leur devenir funeste, si d'autres Grecs n'étaient pas venus fréquenter leurs ports, les appuyer et maintenir leurs relations avec le reste de la race hellénique. Et parmi les concurrents qui se présentaient pour ce rôle fructueux, ils donnèrent la préférence à des Ioniens, à cause de la parenté de sang. Mais cette parenté n'aurait pas servi aux Phocéens, si Chalcis et Érétrie avaient été encore puissantes et capables de suffire par elles-mêmes au commerce avec leurs colonies.

Encore n'était-ce là que le premier des obstacles que rencontraient les tentatives de navigation directe jusqu'au littéral tyrrhénien. Si les Chalcidiens veillaient avec un soin jaloux à écarter la concurrence des autres Hellènes dans cette carrière, pour eux-mêmes les expéditions jusqu'à leur colonie de Cumes étaient extrêmement périlleuses; c'étaient de vraies courses de blockade-runners, qui étaient obli-

gées de revêtir un caractère presque aussi guerrier que commercial. Le vaisseau qui dépassait le détroit de Messine, pour traverser la mer des Tyrrhéniens, devait être prêt à combattre au besoin pour sa sécurité, et n'était rien moins que sûr de pouvoir atteindre son but ou en revenir. Non-seulement il y rencontrait les Carthaginois, ces ennemis nés des Hellènes, mais les Tyrrhéniens eux-mêmes, qui possédaient une nombreuse marine et comme pirates s'étaient fait un nom justement redouté. Carthaginois et Étrusques prétendaient au monopole exclusif des mers situées à l'Occident de la Sicile. Ils avaient souvent des querelles entre eux, surtout pour la possession de la Sardaigne et de la Corse, à laquelle ils aspiraient également. Mais quand il s'agissait des Grecs, de leur interdire l'accès de la mer Tyrrhénienne ou de les en expulser, l'intérêt commun les conduisait immédiatement à unir leurs efforts. Les colons hellènes des Iles Éoliennes, eurent fréquemment à repousser leurs attaques. C'est à leur coalition que se heurtèrent les Phocéens quand ils poussèrent dans l'ouest et surtout quand ils voulurent aller s'y établir en fuyant la domination perse. En 540, la flotte combinée des Carthaginois et des Étrusques battit les Phocéens devant Alalia, leur coula 40 vaisseaux sur 60 et détruisit ensuite la ville, dont elle contraignit les habitants à se retirer à Vélia. Pisa, enlevée aux Hellènes, devint une ville tout Étrusque. C'est à l'alliance des Ligures que Massalie dut d'échapper au même sort, et bientôt elle fut assez forte pour faire reconnaître sa domination sur le golfe du Lion. D'ailleurs les Tyrrhéniens n'avaient pas d'intérêt à aller les y chercher ; sur ce point, ils les laissaient aux prises avec les Carthaginois, sans se mêler dans le débat. Mais ce qui était pour eux un objectif capital, c'était la ruine de Cumes et des villes grecques qui l'entouraient. Ils la poursuivirent avec acharnement. En 474 les deux peuples unis attaquaient la vieille cité chalcidienne par terre et par mer, et étaient au moment de la

faire succomber, quand Hiéron vint à son secours avec la flotte syracusaine et remporta l'éclatante victoire navale qui, bientôt suivie de l'occupation du port de Pyrgoi sur la côte étrusque, ouvrit définitivement à tous les Grecs la mer Tyrrhénienne et l'accès maritime de l'Étrurie. Et même après ces succès, il fallut trois quarts de siècle pour achever d'anéantir la piraterie étrusque. Au milieu du v[e] siècle, Sophocle dans sa *Médée* qualifiait encore Scylla de *Tyrrhénienne*, pour la dépeindre comme une briseuse de navires. C'est seulement après le désastre de l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle les Étrusques avaient prêté leur concours en haine de Syracuse, que l'ascendant, désormais pour quelques temps sans rival, de la marine syracusaine, les fit renoncer à la navigation, comme marchands et comme flibustiers.

Revenons aux Milésiens du viii[e] et du vii[e] siècle. Ils avaient autant de prudence que d'esprit d'entreprise. Ils se préoccupèrent donc de trouver une combinaison qui leur permît d'aller en Italie et de commencer directement avec les Étrusques, sans éveiller leur jalousie sur le chapitre du monopole de la mer Tyrrhénienne, sans se lancer dans les risques de la navigation de cette mer. La fondation de Sybaris leur en fournit l'occasion, et de leur côté les Sybarites comprirent admirablement tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la situation exceptionnellement favorable, où ils avaient établi leur vllie.

On sait l'incroyable richesse commerciale que Corinthe dut à sa position sur une isthme entre deux mers, qui lui permettait de recevoir à la fois, dans ses deux ports, les vaisseaux venant de l'Orient et ceux venant de l'Occident, et de réexpédier, au moyen d'un simple transbordement, les marchandises arrivées d'une direction dans l'autre direction. Ce transit par l'isthme épargnait les lenteurs et les dangers de la circumnavigation du Peloponnèse, lenteurs et risques qui étaient toujours grands avec une marine dans des conditions encore très imparfaites. Les Phéniciens

paraissent avoir apprécié les premiers la valeur de la situation de Corinthe. Ils y eurent certainement un des plus anciens comptoirs qu'ils aient établis dans les contrées helléniques ; c'est ce qu'atteste l'implantation dans cette ville du culte de Melqarth tyrien, transformé, sous le nom de Mélicerte, en un dieu des mers, comme le devenaient toujours dans les pays étrangers les divinités des navigateurs de Kena'an. Plus tard ce furent les Corinthiens eux-mêmes, affranchis de leur tutelle, qui exploitèrent cette situation si propice, et pendant de longs siècles jusqu'à la ruine de leur ville par Mummius, ils furent les grands entrepositaires du trafic entre la mer Égée et la mer Ionienne.

Par leur double alliance, d'un côté avec les Milésiens, de l'autre avec les Étrusques, les Sybarites s'assurèrent, dans le commerce de l'Asie-Mineure avec l'Étrurie, un rôle pareil d'entrepositaires et d'entrepreneurs du transit entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne ; et c'est à cela qu'ils durent leur prodigieuse et prompte richesse. Le point qu'ils avaient choisi pour leur établissement, avec une remarquable sûreté de coup d'œil, présente un étranglement très marqué dans le prolongement méridional de la péninsule italienne, presque un isthme resserré entre le golfe de Tarente et l'extrémité est de celui de Policastro ; en même temps, dans cet étranglement, un col de facile accès, celui du Campo Tenese, offrait un excellent passage pour traverser les montagnes qui séparent les bassins des deux mers. En deux journées, en chariot ou bien à dos de bêtes de somme, un ballot de marchandises, débarqué au port de Sybaris sur la mer Ionienne, était rendu au port de Laos sur la mer Tyrrhénienne. C'était une économie considérable de temps et de risques sur le passage par le détroit de Messine. Le rivage auprès de Sybaris, entre l'embouchure des deux fleuves, se creusait pour former une petite baie que les alluvions ont comblée depuis l'antiquité, mais dont

on peut encore retrouver en partie l'ancien dessin sur le sol actuel. Il y avait ainsi, non pas un port naturel, chose qui ne se rencontrait sur aucun point du littoral depuis Tarente jusqu'à Messine, mais une bonne rade, abritée contre les vents de nord et de sud, et dont les écrivains anciens vantent la sûreté. C'en était assez pour offrir un lieu de débarquement favorable aux bâtiments venant de Grèce ou d'Ionie, surtout s'ils avaient soin de choisir pour leur voyage la saison d'été. Sur l'autre mer, l'embouchure du fleuve Laos, dont les Sybarites s'étaient empressés de se saisir presque aussitôt après la fondation de leur ville, offrait un mouillage très satisfant aux bâtiments qui s'y rendaient de la Campanie ou de la Tyrrhénie.

Dans ces conditions, Sybaris n'avait besoin d'avoir par elle-même ni industrie ni marine, pour tirer d'immenses profits du commerce singulièrement actif que sa situation géographique appelait à elle seule. Les Milésiens abordaient au port du golfe de Tarente et y déposaient leurs marchandises ; les Étrusques faisaient de même à l'autre port. Les Sybarites se chargeaient du transit par terre d'un rivage à l'autre, et leur cité était à la fois l'entrepôt où se concentraient les marchandises de l'Ionie et de l'Étrurie, et le marché où s'en opérait l'échange. De cette façon le trafic acquérait une sécurité qu'il n'aurait pas eue autrement ; il était mis à l'abri des dangers de la piraterie. Hellènes et Tyrrhéniens, chacun restait sur son domaine ; aucune des deux parties n'empiétait sur la mer dont l'autre se réservait la possession exclusive. Entre ces deux domaines jalousement gardés, Hellènes et Tyrrhéniens se rencontraient sur un terrain neutre et intermédiaire, où ils trafiquaient. Sybaris était comme la foire permanente ouverte à leurs opérations. On nous parle des exemptions de droits que les Sybarites accordaient à l'importation des marchandises les plus recherchées de l'Asie-Mineure et de la Tyrrhénie. C'est mal comprendre les choses que de voir là, comme on le

fait vulgairement, une simple marque de leur amour pour le luxe. Il faut y chercher une pensée plus intelligente et un habile calcul, celui d'attirer sur leur territoire tout le mouvement commercial de ces contrées, en en faisant un vaste port franc.

IV

Aux causes que nous venons d'indiquer pour la rapide et prodigieuse fortune de Sybaris, et dont la recherche nous a conduit à jeter un coup d'œil général sur le commerce entre l'Orient et l'Occident de la Méditérannée, du VIIIe au VIe siècle, il faut joindre l'importance et le développement de l'empire territorial que cette ville avait su se créer.

La colonisation hellénique du VIIIe et du VIIe siècle, dans l'Italie méridionale, eut un caractère particulier que nous ne retrouvons que dans celle de la Cyrénaïque. En général, les Grecs, en implantant leurs colonies le long des côtes des pays barbares, parvenaient à y établir seulement des villes qui n'avaient pour territoire qu'une étroite banlieue. Le pays restait aux indigènes, que les Grecs ne cherchaient même pas à soumettre. Leurs villes étaient de grands comptoirs commerciaux, des factoreries bien plus que des colonies à proprement parler, dans le sens où nous entendons ce terme. Ils ne tentaient guère la colonisation complète que dans des îles ou dans des péninsules restreintes, et dont l'accès du côté du continent était facile à former, comme la Chersonèse de Thace ou celle de la Chalcidique, sur la côte thraco-macédonienne. C'est qu'en effet la mer était la véritable patrie des Hellènes; ils ne se sentaient réellement forts qu'en y touchant, qu'en la prenant pour base ; et ils n'osaient pas se risquer loin d'elle, dans l'aven-

ture de conquêtes continentales étendues. Plusieurs siècles devaient s'écouler encore avant que l'hellénisme conçût même la pensée d'une entreprise comme celle d'Alexandre.

La fondation des villes du littoral italien de la mer Ionienne fut, au contraire, partout accompagnée ou bientôt suivie de la création d'un établissement territorial considérable. Non-seulement Sybaris et Tarente se taillèrent au milieu des populations indigènes de la Péninsule, en les soumettant à leurs lois, de véritables empires; mais Crotone et Locres firent de même, bien que sur une échelle un peu moins étendue. Chacune de ces cités, après avoir, au moyen de nouvelles colonies sorties de son propre sein, ou en acceptant les obligations de métropole à l'égard d'établissements grecs d'origine indépendante mais trop faibles pour se soutenir dans une pleine autonomie, assuré sa domination sur une étendue considérable de la côte où elle était assise — Sybaris du Bradanos au Traeis, Crotone du Traeis au Caicinos, Locres de la Sagra à l'Alex — chacune de ces cités, subjuguant devant elle les habitants des montagnes de l'intérieur, poussa ensuite ses possessions territoriales jusqu'à la mer Tyrrhénienne, dont elle garnit le littoral d'une nouvelle succession de villes purement helléniques. L'obéissance des indigènes fut ainsi garantie par la façon dont ils étaient enserrés entre deux chaînes d'établissements grecs, dont l'office était le même que celui des colonies militaires que plus tard Romefonda, en imitation de ce qu'avait fait les Grecs de l'Italie méridionale, dans toutes les contrées dont elle faisait la conquête. Le système se complétait par la construction de quelques autres villes grecques dans des positions stratégiques bien choisies de l'intérieur des terres, au milieu des indigènes, telle que fut Pandosia. C'est cette soumission aux cités helléniques de vastes étendues de pays où les indigènes reconnaisaaient leurs lois, cette formation de vrais empires dépendant de chacune d'elles, qui valut de très

bonne heure à l'Italie méridionale l'appellation de Grande-Grèce, part rapport à la Grèce propre, appellation dont autrement l'origine serait inexplicable et qui n'aurait pas de sens raisonnable.

Cette appellation montre, du reste, combien les populations indigènes, soumises aux Grecs, s'étaient complétement et vite hellénisées. De mœurs et de langue, elles s'étaient faites presque absolument grecques. Ceci semble indiquer chez elles une prédisposition toute particulière à s'assimiler aux Hellènes qui venaient s'établir sur leurs côtes, en subissant l'influence de la supériorité de civilisation de ces nouveaux dominateurs. Ajoutons que la sujétion des indigènes à la suprématie des colons grecs paraît s'être produit presque sans lutte, au moins dans toute la contrée où s'établirent les Achéens. Les historiens classiques sont remplis de récits sur les luttes des cités helléniques de l'Italie méridionale entre elles dès le VIIe siècle, sur les conflits sanglants amenés par la concurrence de leurs ambitions et le désir d'agrandissement qui finissait par les faire se heurter sur les frontières de leurs territoires; mais aucune tradition ne parle de conflits sérieux entre elles et les habitants qui occupaient antérieurement le pays. Pour Sybaris et Crotone, en particulier, l'histoire est muette au sujet de guerres qu'elles auraient eu à soutenir contre les indigènes à l'époque de leur fondation, et pendant les premiers siècles qui suivirent, tandis qu'elle s'étend sur les luttes acharnées de Tarente avec les Salentins et les Messapiens et qu'elle mentionne même les conflits beaucoup moins graves de Locres et de Rhègion avec les Sicules des montagnes de leur voisinage

Il est évident qu'il faut ici tenir compte de la nature particulière et de l'origine des populations que les Achéens de la Grande-Grèce eurent la bonne fortune de rencontrer devant eux. C'étaient les Œnotriens, que tout montre comme ayant été un peuple singulièrement doux, pacifique, étran-

ger aux choses de la guerre et incapable d'une sérieuse défense. Ils étaient en outre des Pélasges, c'est-à-dire avaient une étroite affinité de race avec les Hellènes, affinité qui avait déjà produit dans certaines parties de la Grèce, comme l'Attique et l'Arcadie, une fusion complète entre les deux éléments pélasgique et hellénique. Ils prétendaient eux-mêmes être venus du Peloponnèse, et par conséquent ils devaient être disposés à voir, dans les colons qui en arrivaient, de proches parents, presque des frères, qui leur apportaient une culture plus avancée que celle qu'ils avaient due antérieurement à la domination des Sicules. Toutes ces causes réunies firent qu'ils se soumirent de bonne grâce, et pour ainsi dire spontanément, à la suprématie des villes helléniques établies sur leur littoral. C'est presque sans efforts et par un mouvement naturel que celles-ci devinrent en peu de temps les capitales de véritables empires territoriaux. Les tribus œnotriennes reconnaissaient dans les Grecs des protecteurs et des civilisateurs, dont elles se faisaient volontiers les clients, s'aggrégeant à leurs cités par le lien d'une sorte de confédération, dont elles leur remettaient la présidence et la direction. Leur situation envers des villes comme Crotone ou Sybaris était environ celle des fédérés de Rome.

Des dominations territoriales que les colonies helléniques s'assurèrent ainsi chez les Œnotriens, dans le cours du VIIe siècle, de beaucoup la plus étendue fut celle de Sybaris. Quatre nations et vingt-cinq villes indigènes, nous dit-on, reconnaissaient son autorité suprême. Il est facile de déterminer l'étendue de cet empire par les villes purement grecques que Sybaris avait établies le long de ses côtes sur l'une et l'autre mer, qui la reconnaissaient pour leur métropole et acceptaient son hégémonie tout en jouissant, dans leur gouvernement intérieur, d'une automonie complète, allant jusqu'à la plénitude du droit monétaire. Sur le golfe de Tarente, la domination sybarite se prolongeait de l'em-

bouchure du Traeis, au sud, à celle du Bradanos, au nord, assurée par les villes de Sybaris même, Lagaria, Siris et Métaponte ; sur la mer Tyrrhénienne elle allait de l'embouchure du Sabbatos, le Savuto d'aujourd'hui, à celle du Silaros, jalonnant le littoral du sud au nord, par les établissements grecs plus ou moins importants de Lampéteia (San-Lucido), le Port Parthénios (Cetraro), Cerilloi (Cirella Vecchia), Laos (aux embouchures du Laino), Scidros (Sapri), Sciônê (Scalea), Maratheia (Maratea), Pyxus (Policastro), Palinuros (Porto di Palinuro) et Poseidonia. Sa frontière méridionale devait laisser en dehors le massif de la Sila, qui dépendait plutôt de Crotone, mais elle paraît avoir embrassé toute la haute vallée du Crathis, jusqu'au delà de Consentia (Cosenza). La ligne de la frontière qui séparait au nord, entre le Silaros et le Bradanos, le territoire des Œnotriens, dépendant de Sybaris, de ceux des Peucétiens et des Dauniens, pleinement indépendants, demeure inconnue. On voit par ces indications que la portion de l'Œnotrie soumise à l'autorité des Sybarites comprenait la presque totalité des deux provinces actuelles de Basilicate et de Calabre Citérieure, embrassant tout ce qui fut plus tard la Lucanie. Quand les Phocéens vinrent fonder un établissement à Velia, entre Palinuros et Poseidonia, vers le milieu du VIe siècle, les Achéens dépendant de l'hégémonie de Sybaris, virent dans ce fait une usurpation sur leur territoire et firent à la nouvelle colonie une guerre acharnée, que les Poseidoniates continuèrent encore après la ruine de leur métropole. Et l'on est en droit de penser que c'est la chute de Sybaris qui permit à Velia de se maintenir, en surmontant cette résistance.

Ainsi s'expliquent les armées de 300,000 hommes que l'on voit rassembler par Sybaris à certains moments de sa courte histoire. Quand on réfléchit à l'étendue territoriale de la domination de cette ville, elles cessent de paraître fabuleuses. Sybaris et les autres villes grecques dépendant

de son autorité n'en pouvaient fournir, malgré le grand nombre de leurs citoyens, qu'une faible partie. Mais elle parvenait à réunir ces foules armées, qui rappelaient celles que traînaient avec eux les potentats asiatiques, au moyen des levées confuses que lui fournissaient ses vassaux à demi barbares.

Quant à l'espace de temps dans lequel Sybaris se forma cet empire, nous avons un élément positif pour sa détermination dans l'histoire de l'établissement de Métaponte. Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est environ 75 ans après avoir été fondée que la citée achéenne put envoyer Leucippos bâtir sa ville auprès des bouches du Bradanos, et qu'après la guerre qui s'ensuivit avec Tarente, ce fleuve fut, par un traité solennel, adopté comme frontière entre l'Œnotrie et la Japygie, que chacune des deux cités rivales revendiquait comme son domaine propre.

V

Pour avoir, en cent ans, accompli les vastes travaux d'assainissement qui permirent à une population, exceptionnellement nombreuse, de vivre sans être décimée par la fièvre sur le terrain bas et marécageux qui servait d'assiette à la ville; créé les routes à travers les montagnes qui permettaient le transbordement des marchandises d'une mer à l'autre; fondé tant de colonies florissantes; étendu la domination de leur cité sur une aussi vaste superficie de territoire; fait de cette cité le centre et l'entrepôt d'un immense commerce; pour avoir réalisé d'aussi grandes choses en si peu de temps, il faut que les Sybarites n'aient pas été toujours le peuple perdu de mollesse, efféminé, sans vigueur, dont leur nom suffit à éveiller l'idée. Dans le premier siècle de son existence, Sybaris eut son âge héroï-

que, sa période d'énergie et d'activité. Mais elle n'eut pas toutes les vertus suffisantes pour supporter tant de prospérité. C'est le développement trop grand, et surtout trop rapide, de sa richesse et de sa puissance qui la perdit, en la faisant tomber dans les dernier excès du luxe, de l'amollissement et de la corruption des mœurs.

Nous avons un fait formel pour dater l'époque où Sybaris en était déjà venue à ce point de luxe et de mollesse qui a fait de « la vie de Sybaris » une expression proverbiale. C'est l'histoire du mariage de la fille de Cleisthénês, tyran de Sicyone, vers 584 avant l'ère chrétienne, telle qu'elle nous est racontée par Hérodote. Cleisthénês, désirant avoir un gendre digne de sa puissance et de sa richesse, fit proclamer par le héraut, à la célébration des jeux de la 50e Olympiade, qu'il invitait tous les jeunes gens les plus riches et les plus nobles de la Grèce à se présenter à Sicyone comme prétendants à la main de sa fille Agaristê ; au bout d'un an d'épreuve des différents candidats il devait faire son choix. L'alliance du tyran de Sicyone paraissant extrêmement désirable, il vint des prétendants de toutes les parties de la Grèce pour répondre à cet appel. Ce furent Smindyridês, fils d'Hippocratês, de Sybaris, et Damasos, fils d'Amyris, de Siris, en fait des Grecs d'Italie ; de la Grèce propre l'Étolien Malês, Leocédês d'Argos, descendant du célèbre tyran Pheidon, les Arcadiens Amiantos et Azên, les Athéniens Mégaclês, fils d'Alcméon, et Hippocleidês, fils de Tisandros, enfin Lysanias d'Erétrie ; de la Thessalies Diactoridês de Crannon ; de l'Épire, Alcon le Molosse ; et de la côte d'Illyrie, Amphimnestos d'Épidamne. Après l'année d'épreuves, Cleisthénês choisit comme le meilleur de ces douze candidats, Mégaclês et le maria à Agaristê ; c'est de cette union que sortit la famille des Alcméonides, qui devait un jour donner Périclès à Athènes. Le premier écarté avait été le Sybarite Smindyridès, qui avait, nous dit Hérodote, soulevé tout de suite un mépris universel par l'effémination

de ses mœurs, le train asiatique de sa maison et l'insolence de son faste. L'historien ne parle pourtant pas de cette suite de mille cuisiniers et engraisseurs de volailles, que plus tard Athénée prête à Smindyridès arrivant à Sicyone, et qui paraît quelque peu exagérée.

Ce qui est certain, c'est que les Sybarites usaient de leur richesse pour entretenir un luxe inouï, bien plus conforme aux habitudes de l'Asie qu'à celles de la Grèce. Il n'y avait pas, raconte-t-on, chez eux de bonne maison qui n'eût ses nains et ses petits chiens de Mélitê, achetés à grands frais. L'usage de Sybaris était de faire porter aux enfants, jusqu'à l'âge de puberté, des robes de pourpre et un riche bandeau d'or dans les cheveux. Les citoyens de la ville n'admettaient pas qu'un homme comme il faut pût porter autre chose que ces étoffes de Milet en laine exceptionnellement fine, couvertes de somptueuses broderies, qui passaient alors, dans tout le bassin de la Méditerranée comme le dernier mot du luxe en ce qui touche au vêtement. On nous a conservé la description de la merveille du genre, de ce péplos brodé que le Sybarite Alcisthène avait fait exécuter sur commande par les plus fameux métiers de l'Asie-Mineure, et dont il se montra un jour paré à la grande procession solennelle du temple de Hêra Lacinia, près de Crotone. C'était une longue pièce d'étoffe dont les broderies étaient disposées en trois zônes : en haut les animaux sacrés des Susiens, en bas ceux des Perses, et dans la bande intermédiaire, la plus haute des trois, une série de divinités, Zeus, Thémis, Athênê, Aphrodite et Hêra, placées entre les deux figures d'Alcisthène lui-même et du fleuve Sybaris, sans doute sous les traits d'un homme à tête de taureau (1), qui occupaient les deux extrémités. Un siècle et demi plus tard, Denys de Syracuse, ayant trouvé ce célèbre vêtement dans

(1) C'est le mode de représentation du fleuve Achélôos sur une célèbre monnaie contemporaine de Métaponte.

le butin de la prise de Crotone, où on le conservait, le vendit aux Carthaginois pour 120 talents, c'est-à-dire, *en poids seulement*, 691,999 francs s'il s'agit de talents attiques, en usage à Syracuse, 1,216,000 francs s'il s'agit de talents Carthaginois, et comme valeur réelle environ 2 millions 767,996 francs dans le premier cas, 4 millions 432,000 francs dans le second. La description du péplos d'Alcisthène de Sybaris a une importance capitale en archéologie. M. de Longpérier a montré avec quel degré d'exactitude elle correspondait au système de décoration des vases peints dits *de style oriental* ou *asiatico-lydien,* qui ont été fabriqués dans toutes les parties du monde grec au VIIe et au VIe siècle, et qui offrent des zônes superposées d'animaux et de figures, sur un fond semé de fleurs et de rosaces. Ce sont les étoffes brodées de la Lydie et de Milet que les peintres céramistes y ont pris pour modèles et dont ils y ont copié l'ornementation.

Les banquets publics, qui suivaient les sacrifices et qui avaient été originairement destinés à en consommer les viandes, faisaient chez tous les Grecs partie intégrante du culte, et en général on s'étudiait à y donner une grande magnificence. Les Sybarites y portèrent une recherche inconnue ailleurs et en firent un des actes capitaux de la vie de leur cité. Pour y mettre plus de solennité, ils avaient pris l'habitude d'en faire les invitations un an à l'avance, usage que Verrès reprit à Syracuse pendant son gouvernement de Sicile et dont Cicéron lui fait un grand grief. Les Sybarites allèrent même jusqu'à décerner par un vote public, à ceux qui avaient déployé le plus de faste dans les banquets donnés à leurs frais, des couronnes d'or, récompense réservée d'ordinaire aux actions d'éclat ou aux bienfaits éminents envers les cités. Ils firent encore plus, et, chose pour laquelle les écrivains anciens n'ont pas assez de sarcasme et de mépris, ils accordèrent les honneurs de la couronne d'or aux cuisiniers qui avaient fait preuve des

plus remarquables talents dans ces occasions solennelles. Sybaris avait aussi inventé en faveur des cuisiniers le système des brevets d'invention. Celui qui avait créé un plat nouveau jouissait, prétend-on, pendant un an du privilége de l'exploiter seul. Parmi les mets les plus raffinés de la cuisine grecque, entre autres parmi les manières d'accommoder le poisson, que les Hellènes regardaient comme le manger le plus délicat, il y en avait un bon nombre dont on attribuait l'invention aux Sybarites. Par exemple, ils passaient pour avoir imaginé les premiers ce condiment si recherché qu'on appelait *garon*, et qu'on faisait avec des laitances de maquereau confites à la saumure, puis délayées dans du vin doux et de l'huile ; cela devait ressembler quelque peu à l'*anchovy's sauce*, si appréciée des Anglais. Mais le poisson que les Sybarites prisaient avant tout était l'anguille. On raconte qu'ils avaient accordé exemption d'impôts à ceux qui s'adonnaient à l'élève des anguilles, comme aux chasseurs de profession qui approvisionnaient de gibier le marché de la ville.

Gourmets déterminés, les Sybarites étaient aussi de grands buveurs. Ils furent, dit-on, les premiers des Grecs à manger de la graine de chou tout en buvant après le repas, ce que l'on regardait comme retardant les effets de l'ivresse, Comme ils n'aimaient pas à se gêner, on dit encore qu'ils furent les premiers a tenir des pots de chambre dans les salles de festin, sous les lits où se couchaient les convives, usage dont l'adoption générale chez les Hellènes est attesté par de nombreuses peintures de vases.

Ce qui était plus grave, ce qui choquait l'esprit des mœurs grecques dans ce qu'il avait de meilleur, le respect de la femme mariée, c'est que les Sybarites faisaient figurer dans leurs soupers et dans les banquets publics, qui toujours finissaient dans le désordre de l'ivresse, les femmes de condition libre pêle mêle avec les hommes.

Ce fait à lui seul est l'indice d'une profonde dépravation

de mœurs. Elle paraît avoir été grande à Sybaris, et l'on en raconte de singulières choses. On dit qu'il y avait dans cette ville, pour les jeunes filles de la meilleure condition, des professeurs féminins attitrés. enseignant par règles l'art d'aimer. Les collecteurs de curiosités piquantes, tels qu'Athénée, prétendent même nous donner ces règles consacrées de séduction et de coquetteries de courtisanes. Nous y lisons, par exemple, que se découvrir jusqu'au dessous du sein est le plus sûr moyen d'ébranler définitivement un admirateur irrésolu. Nous y lisons aussi qu'au défaut d'un mari, le bon ton de Sybaris était de prendre un amant à douze ans accomplis, et que ce choix précoce n'entraînait aucun déshonneur, au contraire. Il est vrai qu'en Crète les mœurs publiques admettaient bien autre chose ; c'était une gloire pour les éphèbes de s'y parer des dons somptueux de leurs trop peu équivoques amis.

Du reste, il ne faudrait pas ajouter une foi implicite à tout ce que l'on narre de la mollesse, du luxe insensé et de la corruption des Sybarites. On prête toujours aux riches, et ç'a été un thème sur lequel on a indéfiniment brodé. En général on ne trouve les anecdotes de ce genre que chez les auteurs qui écrivaient plusieurs siècles après la destruction de Sybaris, alors que la « vie sybarite » était devenue un lieu commun inépuisable pour les déclamations complaisantes des moralistes et des rhéteurs. Il est même curieux de voir combien de choses toutes simples sont devenues sujets de reproches convenus à l'adresse de l'affaissement moral des gens de Sybaris.

« Si vous voulez vivre longtemps en bonne santé, disait un proverbe local, ne voyez jamais ni le lever ni le coucher du soleil. » Y a-t-il là, comme on l'y voit généralement, un précepte de mollesse outrée, engageant à donner la plus grande partie de son temps au sommeil ? En aucune façon, et je ne puis y voir qu'un aphorisme d'hygiène fort sage, que quiconque voudra s'arrêter sur l'emplacement de

Sybaris fera bien de méditer et d'observer. Il prouve que, malgré tous les travaux exécutés pour l'assainir, le site de la ville, dans un bas-fond humide, était resté fort insalubre; qu'alors, comme aujourd'hui, les brouillards du matin et le serein du coucher du soleil frappaient ceux qui s'y exposaient de fièvres paludéennes prenant facilement un caractère pernicieux. Et précisément on oppose à plusieurs reprises le danger du climat de Sybaris à la salubrité de celui de Crotone.

Un autre grief qu'on invoque contre la mollesse exagérée des Sybarites, c'est que, les premiers parmi les Grecs, ils avaient donné l'exemple de couvrir leurs rues contre l'ardeur trop grande des rayons solaires, en prolongeant de chaque côté en auvent les toits des maisons. Franchement, ceci parle en faveur de leur intelligence pratique plutôt que de leur corruption. J'en conclus seulement qu'ils comprenaient les conditions de la construction des villes, dans les pays chauds, mieux que les ingénieurs modernes qui s'en vont faire à Alger, à Athènes, à Alexandrie, au Caire, de larges boulevards et de vastes places où le soleil fait rage, de telle façon qu'il est impossible de les traverser à midi en été. On peut même soupçonner qu'ici les gens de Sybaris ont été bien moins des inventeurs que les importateurs d'un vieil usage de l'Orient, qui s'est conservé fidèlement jusqu'à nos jours dans les villes arabes, Il doit en être de même de leur goût pour les bains de vapeur, où ils avaient introduit, dit-on, des raffinements inconnus aux autres Grecs. Quant à leur habitude de se construire à la campagne des grottes artificielles pour y passer au frais les heures chaudes des journées d'été, il y a là une recherche de bien-être qui montre des délicats, mais qui en elle-même est assez innocente. Enfin ce que l'on raconte du soin que les gens de Sybaris avaient pris de reléguer les métiers bruyants dans les faubourgs, afin que leur fracas n'incommodât pas les voisins dans l'intérieur de la ville, et de la

défense d'y tenir les coqs, pour qu'ils ne réveillassent pas au milieu de la nuit ceux qui voulaient dormir, ne passerait pas dans nos cités pour autre chose que pour des règlements de bonne police.

Un Sybarite, au rapport de Timée de Tauroménion, se promenant un jour dans la campagne, vit des travailleurs occupés à fouir la terre. En rentrant en ville il raconta cette chose curieuse, en disant : « Vrai, cette vue seule m'a donné un effort. » — « Ma foi, répondit son interlocnteur, ton récit suffit à me donner un point de côté. » L'anecdote est amusante et devait plaire aux Athéniens, pour qui Timée l'écrivait. Mais elle est bien peu vraisemblable. Ce n'était pas chose extraordinaire pour les riches de Sybaris que de voir les travaux des champs, puisqu'ils étaient tous de grands propriétaires ruraux, qui surveillaient l'exploitation de leurs terres, la récolte de leur blé, la confection de leur huile et de leur vin. La seule chose vraie dans cette historiette, c'est qu'en général ils ne cultivaient pas par eux-mêmes et employaient les indigènes comme colons. Timée, d'ailleurs, se contredit lorsqu'il ajoute comme un autre trait de la mollesse sybarite, que les riches propriétaires, lorsqu'ils se rendaient dans leurs fermes, y allaient en voiture. Et je conclus de ce fait qu'ils avaient su établir par tout leur territoire de bonnes routes carrossables, ce qui n'était pas habituel chez les Grecs.

Sybaris n'a jamais développé chez elle l'éducation athlétique, bien qu'elle ait donné des jeux magnifiques. Parmi les vainqueurs d'Olympie, on ne cite qu'un Sybarite, Philotas, qui remporta le prix du pugilat pour les enfants l'année de la fondation de ce concours, dans la XLIe Olympiade (616). Ce qui a bien la saveur d'un propos sybarite authentique, c'est le mot de ce citoyen de la ville des bords du Crathis, qui, voyant à Crotone les jeunes gens manier eux-mêmes la pioche pour préparer le sol de la palestre, s'écria : « Fi donc ! chez nous on laisse ce soin aux esclaves. »

Comme le commerce de transit venait les chercher chez eux, et comme ils n'avaient pas à se donner de mouvement pour en encaisser les profits, les Sybarites étaient très casaniers. Ils se moquaient de l'activité inquiète des autres Grecs, qui s'en allaient commercer au loin et qui se condamnaient à la rude vie de marins. Pour eux, ils se faisaient gloire, raconte-t-on, de passer toute leur vie sur les ponts de leur ville et de vieillir sans avoir vu d'autre pays que le leur. Ceci ressemble fort aux habitants de quelques-unes de nos villes de province, où l'on se vante de n'avoir jamais quitté « le sol sacré de la Grande Rue. »

Ce qui est plus sérieux, c'est la renommée que les Sybarites laissèrent d'être devenus, dans l'orgueil immense excité chez eux par leur richesse et leur puissance, des contempteurs des dieux, des violateurs habituels des lois sacrées. Un oracle, disait-on, leur avait prédit qu'ils jouiraient en paix d'une prospérité sans seconde tant qu'ils ne préféreraient pas les hommes aux dieux. L'imagination populaire se représenta l'anéantissement subit de leur altière cité comme un châtiment céleste. La guerre où ils succombèrent eut de la part des Crotoniates, par suite de circonstances auxquelles nous nous arrêterons tout à l'heure, le caractère d'une sorte de croisade aussi religieuse que politique. On raconta qu'une foule d'avertissements surnaturels et de prodiges leur avait annoncé la catastrophe à laquelle ils couraient, mais que dans leur aveuglement ils n'avaient pas voulu en tenir compte.

Nous avons déjà vu qu'à la suite des sacriléges qui avaient marqué la prise de Siris, les Métapontins et les Crotoniates, obéissant à l'oracle d'Apollon, s'étaient empressés de détourner le courroux des dieux par des expiations, mais que les Sybarites n'en avaient rien fait. Comme trait caractéristique de leur impiété, on cite celui de l'homme qui, voyant l'esclave qu'il voulait châtier chercher un refuge au tombeau de ses aïeux, osa l'arracher de l'au-

19

tel qu'il tenait embrassé, pour le faire mettre à mort. On prétend surtout qu'ils attirèrent sur eux la vengeance de Zeus Olympien par leur entreprise contre une des institutions religieuses les plus vénérées de la Grèce. Les Sybarites avaient d'abord attaché un grand prix à prendre part aux jeux olympiques ; ils s'étaient construits à Olympie un trésor particulier, que Pausanias vit encore conservé, comme ceux d'autres villes depuis longtemps détruites, par exemple de Sélinonte. Mais plus tard, enflés d'ambition et de vanité, ils voulurent supplanter et abolir à leur profit ces fêtes panhelléniques. Ils fondèrent à Sybaris des jeux qui se célébraient exactement en même temps, et auxquels ils s'étudièrent à donner bien plus de splendeur ; ils espéraient ainsi détourner d'Olympie et attirer en Italie tous les peuples de la Grèce. Poussant encore plus loin l'audace et l'impiété, ils s'attaquèrent au sanctuaire même de Zeus. Le prétendu Scylax nous apprend qu'un jour ils débarquèrent à l'embouchure de l'Alphée et pillèrent les trésors d'Olympie.

VI

Au milieu de cette corruption parvenue à son comble, une réforme morale parut au moment de s'accomplir sous l'influence de Pythagore. Le sage de Samos, en venant en Italie, visita Sybaris et y recruta de nombreux disciples. Un de ses biographes raconte même le prodige qu'il opéra sur le rivage baigné par le Crathis. Il y rencontra des pêcheurs levant leur filet, leur prédit exactement le nombre de poissons qu'ils allaient tirer de la mer, les acheta et les fit rejeter vivants dans les flots. Mais un prodige plus grand et plus véritable fut accompli par le philosophe. Il sut apaiser pour un temps les discordes des républiques grec-

ques de l'Italie. Son influence salutaire fut éprouvée à Tarente, à Sybaris, à Crotone, à Caulonia, à Rhêgion, et même en Sicile, où plusieurs cités envoyèrent demander ses conseils pour la réforme de leurs lois. Tout indique que c'est sous ses auspices que, vers le même temps, les cités de la Grande-Grèce adoptèrent, en signe d'union, un système uniforme de monnaies. Le duc de Luynes a rendu la démonstration de ce fait presque complète.

Les Achéens, du reste, avaient entre tous les Grecs une propension spéciale pour le système fédératif, dont ceux de la Grèce propre devaient, quelques siècles plus tard, donner le type le plus parfait qu'ait connu le monde hellénique. Les deux grandes villes achéennes de l'Italie, Sybaris et Crotone, étaient en réalité chacune à la tête d'une confédération de villes moins importantes, qui étaient leurs colonies. Et entre les deux il avait existé à plusieurs reprises une alliance intime, que nous avons vu se manifester lors de la guerre de Siris. Cette alliance s'est même traduite par la fabrication de monnaies qui portent simultanément les noms de Sybaris et de Crotone. Il y avait seulement entre elles une sourde rivalité d'ambition et d'amour-propre. Dans l'alliance, Sybaris, comme la plus grande et la plus puissante des deux cités, prétendait exercer l'hégémonie ; Crotone avait d'abord admis cette prétention, mais à mesure qu'elle grandissait, elle s'y montrait moins disposée. Elle ne supportait plus qu'avec impatience l'insolent orgueil de Sybaris. Quand Pythagore l'eut choisie pour sa résidence, elle prétendit naturellement diriger à son tour la confédération sur laquelle l'influence morale du maître était à ce moment toute puissante. Un conflit ne pouvait manquer dans ces conditions de surgir à bref délai. Aussi est-ce à Sybaris qu'éclata tout d'abord la réaction ultradémocratique qui devait bientôt après s'étendre aux autres villes, et dont Pythagore et ses disciples finirent par être les victimes. Mais Sybaris avait tellement comblé la

mesure de son arrogance qu'elle ne trouva aucun allié dans son entreprise contre les Pythagoriciens; les Crotoniates se levèrent en masse contre elle, sans que le parti qui chassa ensuite le philosophe de Samos voulût se déclarer en sa faveur; et elle périt, victime des haines qu'elle avait soulevées, dans une lutte où elle avait mis tous les torts de son côté.

Le système traditionnel de gouvernement de toutes les cités achéennes, aussi bien en Italie qu'en Grèce, était essentiellement *timocratique*, sauf à Crotone, et par conséquent rentrait dans ce que les Hellènes appelaient une démocratie bien réglée, par opposition à l'*ochlocratie* ou gouvernement purement populaire. La noblesse de la naissance n'y donnait aucun droit particulier, mais le cens y constituait différentes classes, toujours ouvertes et accessibles aux gens partis du plus bas, quand ils s'enrichissaient par leur travail. L'inscription dans telle ou telle de ces classes déterminait l'aptitude à siéger au Sénat ou à occuper certaines magistratures. Corrigé par la présence de l'assemblée populaire, à côté du Sénat et des fonctions suprêmes réservées aux seuls hauts censitaires, ce système était le plus parfait et le plus libéral qu'eussent jusqu'alors inventé les Grecs. Athènes n'avait pas encore prouvé par son exemple la possibilité de concilier la démocratie pure et absolument égalitaire avec la liberté. Quand on sortait de la donnée des classes étagées du cens, on tombait inévitablement dans ce qu'on appelait la tyrannie, terme auquel ne s'attachait alors aucune idée de réprobation, et que nous appelons aujourd'hui le césarisme, c'est-à-dire dans le pouvoir viager d'un seul, acclamé par le vote populaire avec la mission de mater le pouvoir des riches. C'est ce qui avait fini par arriver dans beaucoup des cités achéennes d'Italie, entre autres à Sybaris. L'école pythagoricienne, partout où elle acquit l'influence et prit la direction du pouvoir, tendit à rétablir, en les renforçant, les institutions

timocratiques, à défaut du système dorien de l'aristocratie, pour lequel le maître témoignait une propension décidée.

C'est au nom du parti populaire que Cylon et Ninon devaient, à Crotone, faire proscrire Pythagore et son école. C'est également ce parti qui, un peu plus tôt, souleva Sybaris contre les Pythagoriciens. Une révolution dans le sens de la démocratie à outrance éclata dans cette ville, excitée par les prédications démagogiques de Têlys, homme violent, d'un caractère impérieux et sanguinaire, qui sut confondre les vengeances de la foule avec les siennes propres, et commença par se faire décerner la tyrannie. Un moment son pouvoir parut assez solidement établi pour que Philippe, un opulent Crotoniate qui s'était rangé dans la faction des Cyloniens, ait brigué la main de sa fille.

Mais Têlys, en arrivant à l'autorité suprême, avait banni de Sybaris, avec le concours de l'assemblée populaire, cinq cents des principaux citoyens, appartenant au parti opposé. Ces bannis avaient trouvé un refuge à Crotone. Croyant pouvoir faire tout céder devant la puissance sybarite, le tyran somma les Crotoniates, dans les termes les plus hautains, en les accompagnant de menaces, d'avoir à expulser les réfugiés. La question fut soumise aux délibérations du Sénat, et ce fut Pythagore en personne qui, invoquant le caractère sacré des suppliants et la sainteté du droit d'asile, décida la république de Crotone à braver la colère de Têlys plutôt que de retirer la protection à ses hôtes. Voulant pourtant éviter une rupture et mettre le bon droit entièrement de leur côté, les Crotoniates envoyèrent à Sybaris une ambassade de trente de leurs citoyens les plus distingués, chargés d'expliquer les motifs de leur décision. Les ambassadeurs sybarites, respectés à Crotone, même dans leurs excès, avaient pu insulter impunément Pythagore quand il se faisait le défenseur de l'infortune ; ceux de Crotone furent égorgés à Sybaris sans être même entendus, et Têlys fit jeter leurs corps sans sépulture en de-

hors de la ville. Un cri d'horreur accueillit à Crotone la nouvelle de cet attentat inouï. Toutes les divisions de parti s'effacèrent devant le désir de la vengeance. Crotone à l'unanimité décréta une guerre d'extermination contre Sybaris; enflammée par les discours des partisans de Pythagore, elle arma tous ses citoyens et appela à elle les contingents des villes grecques ses fédérées, avec la levée en masse de ses sujets indigènes de la montagne.

Le meurtre d'ambassadeurs, dans les idées des Grecs, n'était pas seulement une odieuse violation du droit des gens, mais un sacrilége. Il venait mettre le comble aux impiétés des Sybarites. Aussi la guerre fut-elle entreprise par les Crotoniates comme une guerre sacrée, et les autres Hellènes répudièrent toute solidarité avec Sybaris. On fut persuadé que les dieux eux-mêmes combattaient contre la ville criminelle, et que Crotone avait mission de venger leur querelle. On raconta que, dans la nuit qui suivit le massacre des ambassadeurs, les archontes de Sybaris avaient vu en songe Hêra, la principale divinité de la ville, sortir de son temple, s'avancer au milieu de l'agora et y vomir une bile noire. Le lendemain, une source de sang avait jailli dans le sanctuaire, inondant le pavé, que l'on avait couvert vainement de plaques de bronze pour cacher cette marque miraculeuse de la fureur céleste. Les Sybarites envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre; mais Apollon ne répondit que par des anathèmes. Il y avait dans la ville un devin fameux, de la race sacrée des Iamides, nommé Callias. Il la quitta avec éclat pour ne pas être englobé dans le châtiment effroyable que les dieux lui révélaient.

Les Sybarites ne tinrent compte d'aucun de ces présages terrifiants. Ils rassemblèrent toutes leurs forces et attendirent les Crotoniates au passage du Traeis, sur la frontière des deux territoires. C'est là que la bataille fut livrée. S'il faut en croire les historiens, 300,000 hommes y figurèrent

du côté des Sybarites et 100,000 du côté des Crotoniates ; c'est bien la proportion respective de l'étendue des domaines des deux républiques. Mais les Crotoniates avaient des auxiliaires précieux dans le corps d'émigrants spartiates que commandait Dôrieus , qu'un hasard de navigation venait d'amener sur leurs côtes.

Hérodote raconte comment Anaxandridas, fils de Léon, roi de Sparte, n'ayant pas eu d'enfants, les Éphores craignirent de voir s'éteindre en lui la race d'Eurysthée et l'obligèrent, puisqu'il ne voulait pas répudier sa femme, à en épouser une seconde. Celle-ci fut mère de Cléomène ; mais alors la première femme cessa d'être stérile et donna le jour à Dôrieus, et plus tard à Léonidas et à Cléombrote. Dôrieus, qui se faisait remarquer entre tous les jeunes gens par ses brillantes qualités, avait conçu l'espoir d'arriver au trône de préférence à Cléomène, dont la raison n'était pas saine. Mais à la mort de leur père, les Spartiates élurent Cléomène, selon le droit de primogéniture, et Dôrieus, ne pouvant souffrir de lui rester soumis, demanda et obtint des hommes pour aller fonder une colonie quelque part. Il s'établit près du fleuve Cynips, dans la partie la plus fertile de la Libye. Mais, au bout de trois ans, il fut forcé par les Maces, les Libyens et les Carthaginois d'abandonner cette contrée, et il revint dans le Péloponnèse. Hérodote impute le mauvais succès de cette colonie à la précipitation qui l'avait fait partir sans consulter l'oracle de Delphes, ni accomplir aucun des rites usités en pareil cas. A son retour, Anticharês conseilla à Dôrieus, d'après l'oracle de Laios, d'aller occuper en Sicile la ville d'Hêracleia Minoa, assurant que le pays d'Éryx tout entier appartenait légitimement aux Héraclides, comme ayant été jadis conquis par leur ancêtre divin. Cette fois, Dôrieus ne manqua pas de consulter la Pythie, qui lui prédit qu'il viendrait à bout de son entreprise. Mais ayant touché à Crotone dans la navigation vers la Sicile, il se laissa entraî-

ner par les sollicitations des Crotoniates à prendre part à leur guerre contre Sybaris, espérant en tirer gloire et profit. Quatre-vingts ans après ces événements, quand Hérodote écrivait son histoire à Thurioi, les Crotoniates, voulant se réserver à eux seuls le mérite de la victoire, niaient que Dôrieus eût combattu avec eux. Mais les descendants des Sybarites l'affirmaient, et l'avis d'Hérodote est qu'ils avaient raison, d'autant plus que les Grecs de Sicile, de leur côté, prétendaient que le désastre qui avait frappé ensuite Dôrieus et son expédition, anéantie par les forces coalisées des Carthaginois et des Ségestains, avait été un châtiment de la façon dont il s'était laissé détourner de la route que lui traçaient les dieux, et cela pour combattre des Grecs quand il avait pour mission de ne tirer l'épée que contre les Barbares.

Quoiqu'il en soit, l'armée de Crotone était commandée par le fameux athlète Milon, un des plus chauds partisans de Pythagore, qui marchait au combat couvert d'une peau de lion et armé d'une massue, à l'imitation d'Hercule. La lutte fut courte et décisive. On prétend que la fastueuse cavalerie des Sybarites, oublieuse des exercices militaires, ne s'occupait plus que de dresser ses chevaux à danser en mesure, au son de la musique, en faisant des voltes et des courbettes, dans les parades où elle se plaisait à déployer son luxe. Milon, quand il la vit prête à charger, fit avancer tout à coup une nombreuse troupe de musiciens, jouant l'air employé habituellement dans ces occasions. Aussitôt les chevaux d'entrer en danse et de bouleverser leurs rangs, en exécutant les voltes auxquelles ils étaient dressés. Une charge vigoureuse de la cavalerie crotoniate surprit la cavalerie sybarite pendant ce désordre, la culbuta sans peine, quoique très supérieure en nombre, et la rejeta sur l'infanterie, qu'elle enfonça et entraîna dans sa déroute. L'immense armée de Sybaris se débanda comme un troupeau; les levées œnotriennes se hâtèrent de regagner leurs mon-

tagnes ; les contingents des villes grecques retournèrent chez eux en meilleur ordre, satisfaits de sortir d'un conflit où ils n'avaient marché qu'à contre-cœur. Les Sybarites, restés seuls, s'enfermèrent dans leurs murailles.

C'est alors qu'une sédition populaire mit fin au pouvoir et à la vie de Têlys. La foule qui s'était associée à tous ses excès, qui avait applaudi au crime du meurtre des ambassadeurs, rendit le tyran de son choix responsable de la défaite. Elle espéra d'ailleurs désarmer la vengeance des Crotoniates en leur sacrifiant des victimes expiatoires. Vain espoir ; elle ne fit que se charger d'un nouveau crime et ajouter à l'horreur qu'inspirait déjà Sybaris. Non-seulement Têlys fut massacré par l'émeute, mais on poursuivit sa famille et ses conseillers jusque dans le temple de Hêra, où ils cherchaient un refuge, et on les égorgea sur l'autel même de la déesse. La légende répète ici le prodige qu'un sacrilége pareil est censé avoir amené à la prise de Siris. La statue de Hêra détourna la tête de la scène de carnage qui s'accomplissait à ses pieds ; et la source de sang qui s'était ouverte lors de l'assassinat des ambassadeurs Crotoniates, jaillit de nouveau miraculeusement dans le temple.

Pendant que ces événements s'accomplissaient dans Sybaris, les Crotoniates, poursuivant leurs avantages, mettaient le siége devant la ville. Soixante-dix jours après le commencement des hostilités, elle était obligée de se rendre à merci. Crotone, victorieuse, assouvit sa vengeance sur Sybaris avec une fureur implacable. Tous les habitants en furent expulsés et durent se retirer à Laos et à Scidros. La cité vide, on procéda méthodiquement à la destruction de ses remparts et au renversement de tous ses édifices importants. Avec les rites les plus solennels et les plus redoutables que la religion pût employer en pareil cas, on prononça des imprécations terribles, dévouant à la colère des dieux quiconque oserait tenter de relever Sybaris de ses ruines.

Enfin, pour achever leur œuvre d'anéantissement, les Crotoniates détournèrent le cours du Crathis, de manière à le faire couler sur l'emplacement de la cité détruite.

Ceci se passait en 510 avant l'ère chrétienne, l'année même où les Tarquins furent chassés de Rome et les Pisistratides expulsés d'Athènes, triple coïncidence historique vraiment singulière, et que tous les écrivains anciens relèvent comme merveilleuse.

La guerre des Crotoniates avait été légitime et avait eu pour point de départ la défense d'une cause juste et sacrée ; la destruction sauvage de la ville eut beau être présentée comme l'accomplissement de l'arrêt des dieux, ce fut un véritable crime de lèse-humanité, dont la responsabilité doit peser sur Pythagore et les Pythagoriciens, qui, dans toute cette affaire, eurent la direction absolue de la politique de Crotone. Ce fut pis encore, si nous voulons adopter la morale du célèbre mot attribué à Talleyrand ; car ce fut une de ces fautes que rien ne peut plus réparer. On est en droit de dire, sans exagération, que le jour où l'anéantissement de la puissante Sybaris fut résolu dans les conseils des Crotoniates, cette sentence condamna du même coup l'œuvre de la colonisation hellénique de l'Italie méridionale à un échec irrémédiable et lui donna le coup de la mort. En ne le comprenant pas, le philosophe de Samos et ses disciples montrèrent qu'ils pouvaient avoir de sages idées sur la constitution intérieure des cités, être de bons législateurs, mais qu'ils n'étaient pas des hommes d'État et qu'ils manquaient absolument de l'intelligence de la grande politique.

Les cités de la Grande-Grèce ne pouvaient rester fortes et prospères, maintenir et agrandir leur empire, faire progresser l'hellénisme dans le champ si vaste et si propice que la péninsule italique offrait à leurs efforts, enfin s'y assimiler graduellement les populations indigènes en les conquérant à leur civilisation, elles ne pouvaient, dis-je, ac-

complir cette mission, qui était la leur et qui avait déjà si bien réussi dans l'Œnotrie, qu'à condition de maintenir entre elles un lien, sinon de confédération, du moins de fraternité panhellénique, et de présenter un front compact et continu aux populations qui se montraient rebelles à l'assimilation et prenaient, comme les Étrusques et les nations Sabelliques, l'attitude d'une hostilité ouverte à l'élément grec. Sybaris était un facteur nécessaire dans une œuvre aussi grande; elle y avait pris un rôle dont aucune autre cité n'était en mesure d'hériter. Les crimes qu'elle avait commis avec Tèlys réclamaient sans aucun doute un châtiment; il y avait lieu contre elle à une exécution fédérale, qui diminuât son arrogance et la remît dans le courant général de la politique des autres cités. Mais la détruire sans la remplacer, était commettre un acte contraire aux intérêts les plus manifestes de l'hellénisme occidental, et un acte que rien ne justifiait. C'était ouvrir dans l'édifice, jusque là si bien commencé, de la colonisation grecque, une brèche par où l'ennemi ne pouvait manquer de se précipiter pour l'atteindre au cœur même. Les gens de Milet eurent un sentiment bien plus vrai des choses que les Pythagoriciens de Crotone, lorsqu'ils prirent le deuil à la nouvelle de la ruine de Sybaris. C'était une catastrophe funeste pour la civilisation grecque toute entière. Aussi les conséquences ne furent-elles pas longtemps à s'en développer.

La chute de la plus grande des villes grecques eut un immense retentissement dans la péninsule et fut un encouragement pour tout ce qui était ennemi de l'hellénisme. La révolution qu'une aristocratie en grande partie sabine venait d'accomplir en même temps à Rome, aida à en précipiter les suites. M. Mommsen l'a très bien montré, Rome, sous ses derniers rois, était devenue un véritable avant-poste de l'influence hellénique dans l'Italie centrale; c'est aux Grecs de Cumes qu'elle avait emprunté son écriture, avec beaucoup de ses institutions et de sa civilisation.

Saisissant habilement l'occasion d'intervenir dans les troubles de l'expulsion des Tarquins, Porsenna, le puissant *lars* étrusque de Clusium, la soumit pour un temps à son autorité et lui imposa l'humiliante capitulation qui défendait aux Romains de se servir du fer autrement que pour l'agriculture. Rome abattue, les Étrusques eurent toute liberté pour entreprendre et mener à bonne fin la conquête de la Campanie, qu'ils voulaient arracher à l'action des Grecs. Ils y entraient dans les dernières années du VIe siècle ; en 474 ils faisaient le siége de Cumes ; en 471 ils colonisaient Capoue et y fixaient le chef-lieu de leurs établissements campaniens.

En même temps, les Samnites, qui devaient cinquante ans plus tard leur enlever la Campanie, s'étendaient rapidement dans les montagnes à l'est de Bénévent. C'est là que se prépara, conformément à l'usage traditionnel des nations sabelliques, une de ces émigrations guerrières que de temps à autres elles lançaient en avant sous le nom de « printemps sacré, » *ver sacrum*, et qui devenaient le noyau d'un nouveau peuple sur le terrain qu'elles avaient conquis. Ce nouveau peuple fut celui des Lucaniens, qui vers le milieu du Ve siècle, une soixantaine d'années après la ruine de Sybaris, entreprit la conquête de l'Œnotrie.

Les Œnotriens n'avaient plus pour les protéger et pour les réunir dans une défense commune la puissance de la grande cité dont ils avaient pendant deux cents ans reconnu les lois. Crotone était trop loin et ne s'inquiétait pas des affaires de ce pays. Aucune des villes grecques que Sybaris avait autrefois fondées sur les côtes de l'Œnotrie, n'était capable de reprendre la succession de son ancienne métropole. Tout lien était d'ailleurs rompu entre elles depuis la catastrophe de 510 ; elles vivaient dans l'isolement, et leurs préoccupations égoïstes et à courte vue ne s'étendaient plus au delà des limites de leurs petits territoires particuliers. Négligés des Grecs, les Œnotriens avaient en

grande partie oublié les mœurs helléniques. Ils étaient retombés dans l'état de morcellement par tribus et par villes rivales, d'où les Sybarites les avaient tirés pour quelque temps. Jamais, d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, ils n'avaient su montrer de vigueur et d'aptitudes guerrières. Les Lucaniens n'eurent donc pas de peine à les soumettre, à les absorber et à les refouler. Ils s'emparèrent de leurs montagnes et s'y établirent, descendant bientôt de là pour atteindre la mer Ionienne. La chaîne des villes grecques, qui pendant plusieurs siècles s'était étendue sans interruption sur tout le littoral de cette mer, fut ainsi coupée en deux tronçons, qui s'efforcèrent vainement de se rejoindre. Les Lucaniens tournèrent alors leurs efforts sur les cités helléniques, dont ils poursuivirent la destruction. Depuis ce temps, l'histoire des cités qui avaient paru d'abord destinées à conquérir toute l'Italie, et qui avaient fait de sa partie méridionale une Grande-Grèce, n'est plus que celle de leurs luttes incessantes pour sauvegarder leur propre existence contre les Lucaniens et contre les Bruttiens, sortis à leur tour des flancs de la nation lucanienne.

Dans une de ses tragédies, représentée avant 450, Sophocle, en décrivant les côtes de l'Italie, n'y voyait que les Ligures, puis les Tyrrhéniens, en ce moment maîtres de la Campanie, puis après eux, à l'est du Silaros, les Œnotriens. En 432, quand les Tarentins fondèrent Héraclée, les Lucaniens occupaient déjà les montagnes voisines et étaient une menace des plus sérieuses pour les territoires grecs de la côte. Au début du IVe siècle, lors de la composition du Périple mis sous le nom de Scylax, l'Œnotrie toute entière était devenue la Lucanie. Ce sont autant de jalons pour déterminer la chronologie d'une révolution ethnique à laquelle la destruction de Sybaris avait préparé le terrain, et qui amena la ruine des établissements des Grecs dans le midi de l'Italie.

VII

Cependant les survivants des Sybarites, retirés à Laos et à Scidros, ne s'y étaient pas fondus avec les autres citoyens. Ils y formaient une colonie à part, qui vivait séparée, et qui se faisait assez mal voir par ses prétentions à la suprématie. Ils rêvaient le rétablissement de leur ancienne ville, et étaient loin d'avoir renoncé à l'espoir de la relever de ses ruines. Hiéron de Syracuse, très préoccupé des intérêts de l'hellénisme en Italie, où il avait sauvé Cumes des attaques des Étrusques, et comprenant quelle faute avait été commise en détruisant Sybaris, leur avait promis de les aider à la refaire et de les protéger dans ce rétablissement, même en combattant s'il le fallait les Crotoniates. Mais diverses circonstances l'empêchèrent de donner suite à ce projet, et les Sybarites, demeurés seuls, échouèrent dans la tentative de retour qu'ils firent en 478 avant notre ère.

Ce fut seulement en 452, cinquante-huit ans après l'anéantissement de l'ancienne Sybaris, que quelques Thessaliens, s'unissant aux fils des exilés, en rebâtirent une nouvelle, à peu de distance du premier emplacement. Cette colonie nous a légué des monnaies d'argent en petit nombre, que leur style ne permet pas de confondre avec celles de la première Sybaris. Elles semblent indiquer que Poseidonia contribua pour une part importante à cet essai de rétablissement de la ville qui avait été jadis sa métropole. Car ces monnaies portent d'un côté le taureau, type des incuses de la grande Sybaris, ruinée en 510, et de l'autre l'image du dieu des mers, exactement copiée sur les espèces monétaires de Poseidonia. La seconde Sybaris fut, du reste, promptement troublée dans son établissement. Au bout

de six ans seulement, les Crotoniates, constants dans leur haine et s'appuyant sur la défense qui avait été faite au nom des dieux de relever la ville, chassèrent de vive force les habitants de la nouvelle Sybaris et en démolirent les constructions.

Contraints de céder à la force, les expulsés demandèrent justice aux deux grandes cités qui exerçaient alors la puissance prépondérante dans les affaires de la Grèce, et entre lesquelles la rupture devait éclater bien peu après. Ils envoyèrent des ambassades à Sparte et à Athènes, pour supplier qu'on leur accordât un appui et qu'on les aidât à refaire leur ville. Les Spartiates ne voulurent rien faire pour eux. Les Athéniens, au contraire, virent là l'occasion de prendre pied en Italie et d'y créer un foyer d'où leur influence rayonnerait sur le reste de la contrée. C'était précisément alors un des objectifs principaux de leur politique, qui méditait d'étendre dans l'ouest l'empire maritime d'Athènes, de la même façon qu'il s'était établi sur les villes grecques de l'Asie-Mineure et les îles de l'Archipel. Périclês prit en main la question et décida le peuple à écouter les prières des Sybarites, en leur adjoignant un groupe important de colons, de manière à faire de la nouvelle ville un établissement athénien et une cité assez importante pour devenir, comme une autre Délos, le centre d'une amphictionie italiote dont Athènes aurait l'hégémonie. La colonie fut décrétée, et pour la rendre plus nombreuse, au lieu de ne la composer que de clérouques athéniens, on lui donna un caractère panhellénique. Tous les Grecs qui se présentèrent pour se faire inscrire furent admis au nombre des colons ; il en vint de toutes les parties de la Grèce, beaucoup même du Péloponnèse. Ce fut un entraînement général pour prendre part à la nouvelle colonie italienne, qui compta parmi ses émigrants des hommes considérables et déjà célèbres, comme Hérodote. Le fils de Lyxês, qui avait dû quitter Halicarnasse, sa ville natale, avait passé un certain

temps à Athènes quand il partit ainsi pour l'Italie. Il était âgé de quarante et un ans, avait déjà composé les trois premiers livres de son histoire et, par les lectures qu'il en avait faites à Athènes et ailleurs, avait assis solidement sa réputation littéraire. Il y a même des probabilités à ce qu'il eût antérieurement publié, comme un ouvrage à part, la description de l'Égypte, qu'il reprit ensuite pour en faire le second livre de sa grande composition. Devenu l'un des premiers habitants de la ville fondée par les Athéniens, il y passa tout le reste de sa vie, et c'est là qu'il écrivit ses six derniers livres, dont le neuvième, d'après les ingénieuses recherches de M. Kirchhoff, paraît dater de l'année 428 avant J.-C., soixante-sixième année de son âge.

Les préparatifs nécessaires achevés, la colonie mit à la voile en 443, sous la conduite de Xénocrate et du devin Lampon. Elle débarqua à l'embouchure du Crathis, appela à elle les habitants expulsés de la nouvelle Sybaris et avec leur concours se mit à bâtir une ville fortifiée, sans que les Crotoniates osassent s'opposer cette fois aux travaux. Mais pour éviter de tomber sous le coup des anathèmes prononcés contre ceux qui relèveraient Sybaris, les fondateurs de la nouvelle cité l'établirent à un autre emplacement. Le site qu'ils choisirent était peu distant de l'ancien, mais plus élevé et plus salubre, sur les premières collines de la rive droite du Crathis, à l'entrée de la partie haute de la plaine. Une belle source, la fontaine Thuria, jaillissait du flanc de la hauteur; d'après elle, la ville nouvelle fut nommée Thurioi. La cité fut construite avec magnificence, sur un plan régulier, conformément au système dont l'architecte Hippodamos avait récemment donné l'exemple au Pirée. Elle avait la forme d'un carré long. Quatre grandes et larges rues parallèles, décorées des noms d'autant de divinités, la traversaient dans le sens de la longueur, et trois rues pareilles les coupaient dans le sens de la largeur. L'agora était placée au centre.

C'est, du reste, Hippodamos lui-même qui dirigea la constrution de Thurioi. Ce célèbre architecte et ingénieur, natif de Milet, qui s'occupait de théorie politique, de philosophie et de physique autant que de son art, s'était joint aux colons. Il quittait Athènes, où il avait accompli de grands travaux, dégoûté sans doute du peu de succès qu'y rencontraient ses doctrines oligarchiques, les mêmes que son fils Archeptolemos, demeuré en Attique et devenu citoyen dans le dême d'Agrylê, y soutint plus tard contre Cléon. Hippodamos habita Thurioi depuis la fondation jusqu'en 408, qu'il s'en alla bâtir la nouvelle ville de Rhodes ; aussi le qualifie-t-on quelquefois de Thurien. C'est là qu'il subit l'influence de l'école pythagoricienne, et qu'il composa les traités de philosophie naturelle dont Stobée nous a conservé quelques fragments.

La discorde ne tarda pas à se mettre entre les éléments si divers de la population de Thurioi. Les descendants des Sybarites, comme anciens possesseurs du pays, réclamaient la meilleure part du sol et le droit exclusif d'occuper les premières magistratures. L'arrogance héréditaire avec laquelle ils affichaient ces prétentions, inadmissibles pour les autres colons qui étaient les plus nombreux, amena un conflit sanglant. Les Sybarites y eurent le dessous et un décret les bannit de la ville. Ils se retirèrent à l'embouchure du Traeis, où ils fondèrent une troisième Sybaris, qui dura près d'un siècle et finit par être ruinée par les Bruttiens, mais qui semble n'avoir pu vivre qu'en se faisant dans une certaine mesure la cliente de Thurioi. De nouveaux colons remplirent le vide laissé dans cette dernière ville par leur retraite, et les Crotoniates s'empressèrent de nouer une alliance intime avec la cité fondée sous les auspices d'Athènes, du moment qu'elle ne contint plus de Sybarites. Les citoyens de Thurioi furent alors divisés, suivant leur origine, en dix tribus : trois péloponnésiennes, Arcas, Achaïs et Éleia ; trois représentant les pays de la

Grèce continentale, Boiôtis, Amphictyonis et Dôris; enfin quatre ioniennes, Ias, Athênaïs, Euboïs et Nêsiôtis.

L'élément athénien ou ami des Athéniens et l'élément péloponnésien d'origine ou de tendances politiques, se balançaient assez exactement dans la population de Thurioi. Lorsqu'éclata la guerre du Péloponnèse, le premier élément voulut entraîner la ville dans la lutte, en la tenant pour liée envers Athènes par les obligations ordinaires d'une colonie à l'égard de sa métropole. Le parti péloponnésien s'y refusa. Pour éviter une guerre civile, on convint de s'en remettre à la décision de l'oracle de Delphes. Celui-ci répondit que les Thuriens devaient se considérer comme les colons d'Apollon, sans reconnaître de métropole spéciale dans aucune ville de la Grèce. Ils se le tinrent pour dit et demeurèrent dans une stricte neutralité, comme les autres Grecs d'Italie. C'était le temps même où venait de finir leur querelle avec les Doriens de Tarente pour la possession de la Siritide, querelle qui s'était terminée par la fondation d'Héraclée par les derniers. Mais quand la flotte athénienne, en route pour l'expédition de Sicile, se présenta dans la rade de l'embouchure du Crathis, le parti attique de Thurioi, fort de son appui, prit la direction des affaires. Les Athéniens furent accueillis fraternellement dans la ville, qui se déclara pour eux, leur fournit des secours et devint une de leurs principales bases de ravitaillement pendant le siége de Syracuse.

Après le désastre qui termina cette imprudente entreprise, c'en fut fait de l'influence athénienne en Italie. Une révolution ayant été à Thurioi la conséquence de cet événement et ayant amené le parti péloponnésien au pouvoir, son premier acte fut d'exiler les partisans les plus considérables et les plus ardents d'Athènes. Dans le nombre fut Lysias, alors âgé de quarante-sept ans; il avait d'autant plus de mérite à s'être compromis à ce point pour la cause athénienne, que par sa naissance il n'était pas citoyen de

l'Attique, mais simple isotèle. Banni de Thurioi, il retourna à Athènes, s'y mêla activement aux luttes politiques et y acquit la réputation bien méritée d'un des plus grands orateurs grecs. C'est évidemment alors que la constitution de Thurioi fut changée. Fondée sous les auspices d'Athènes, elle avait été d'abord une cité démocratique. Ses institutions populaires furent ensuite renversées, nous dit-on, et remplacées par un gouvernement aristocratique à la mode dorienne. C'est ce que Sparte s'étudiait à faire dans toutes les villes qu'elle arrachait à Athènes pour les soumettre à sa propre suprématie.

Le principal auteur de la révolution qui avait proscrit à Thurioi le parti athénien, était un Rhodien nommé Dôrieus, fils de Diagoras. C'était un des chef de la famille noble des Ératides d'Ialysos, qui se rangeaient au nombre des descendants d'Hêraclès. La famille tout entière avait été bannie de son pays par l'influence des Athéniens, comme étant à la tête du parti aristocratique à Ialysos. Ses membres avaient cherché asile en différents endroits, et Dôrieus, avec son parent Peisidôros, était venu s'établir à Thurioi. Il en était citoyen quand il remporta le prix du pancrace à Olympie en 432, 428 et 424, c'est-à-dire à trois concours successifs. Sa haine contre Athènes était intense, on le conçoit facilement; et quand il put enfin donner cours à cette haine, son influence parvint non seulement à détacher les Thuriens de l'alliance d'Athènes, mais à leur faire prendre une part active à la guerre en faveur des Péloponnésiens. Dès l'hiver de 412-411, il mettait à la voile avec dix trières de Thurioi, pour rejoindre à Cnide la flotte lacédémonienne. De là il entretint des intelligences avec les cités de l'île de Rhodes, et ses conseils eurent une part considérable à la révolution qui bientôt après y rétablit le gouvernement aristocratique, en leur faisant prendre parti pour Sparte. Dans l'été de la même année, nous trouvons Dôrieus à Milet, appuyant les réclamations de ses équipages auprès de

l'amiral spartiate Astyochos, qui lève son bâton sur lui pour le frapper. A ce spectacle, les matelots thuriens, qui étaient tous hommes libres et qui n'avaient pas encore l'habitude de l'insolence lacédémonienne, se mutinent et veulent mettre en pièces Astyochos, lequel n'échappe à la mort qu'en se réfugiant auprès d'un autel. Un nouvel amiral, Mindaros, l'ayant remplacé, Dôrieus fut envoyé à Rhodes avec treize vaisseaux, pour réprimer un mouvement du parti athénien et démocratique. Dans les derniers mois de 411, après la défaite de Mindaros à Cynossêma, il entra dans l'Hellespont pour le rejoindre avec sa division navale thurienne, qni montait alors à quatorze galères. Mais les Athéniens l'ayant attaqué avec vingt vaisseaux avant qu'il n'eut pu opérer sa jonction, il fut obligé de tirer ses bâtiments à sec auprès de Rhoiteion. Là il se maintint vigoureusement jusqu'à l'arrivée de Mindaros, et le reste de la flotte athénienne étant accourue de son côté, l'action devint générale. Ce fut Alcibiade qui la décida, en survenant inopinément avec des renforts importants pour les Athéniens. Quatre ans après, Dôrieus fut capturé avec deux galères de Thurioi et conduit prisonnier à Athènes. Bien qu'il y fût sous le coup d'une sentence de mort prononcée contre lui par contumace pour haute trahison, les Athéniens, sensibles à sa stature athlétique, à sa beauté et à la noblesse de son attitude, le remirent en liberté sans lui faire payer de rançon.

Vers le même temps les Thuriens se retirèrent de la lutte, à la suite d'une nouvelle révolution dans leur cité. L'oligarchie, que le parti péloponnésien avait mis en possession du pouvoir, en avait abusé. « Les nobles, nous dit Aristote, s'étaient servi de leur autorité pour usurper la plupart des terres au mépris des lois. » Le peuple prit bientôt sa revanche. Il fallait à tout instant l'appeler sous les armes pour repousser les attaques des Lucaniens, qui devenaient de jour en jour plus pressants. Un jour l'armée, sortie

de la ville, refusa d'obéir à ses officiers aristocratiques: elle s'enferma dans les forteresses, et là se mit en grève, jusqu'à ce que l'on eût fait droit à ses demandes et réparé les griefs populaires. Il fallut céder, rendre les terres usurpées et restituer au peuple une part dans le gouvernement. Il semble que les gens de Thurioi eussent entendu parler des succès que les plébéiens de Rome avaient obtenu dans leurs deux sécessions sur le Mont-Sacré, en 493 et 448. Car ils copièrent exactement leur conduite, et cela avec le même résultat. La grève a été de tous les temps la plus puissante des armes populaires. Après la sécession que nous venons de raconter, les Thuriens en revinrent à une démocratie tempérée, qui admettait les distinctions du cens pour l'aptitude à occuper les magistratures et à siéger au *symboulion* ou sénat, mais en remettant au suffrage populaire l'élection des magistrats et la votation des lois. Seulement on ne rétablit pas l'ancienne disposition, d'une ombrageuse jalousie, qui a pourtant toute l'approbation d'Aristote et par laquelle il était défendu de recevoir une seconde fois la même magistrature avant un intervalle de cinq ans.

Peut-être est-ce à ce moment que les Thuriens, dont les lois civiles avaient dû être d'abord empruntées à Athènes, adoptèrent, au moins en partie, celles de Charondas, qui jouissaient d'une réputation traditionnelle et étaient en Italie celles que suivait Rhêgion. Un certain nombre d'écrivains, de date relativement récente, prétendent que Charondas fut le législateur de Thurioi. Il y a là un gros anachronisme, que l'on s'étonne de rencontrer sous la plume de Plutarque. Charondas est cité par Aristote comme le plus ancien des législateurs grecs après Zaleucos; il appartient certainement au VIIe siècle et fut par conséquent de 200 ans environ antérieur à la fondation de Thurioi. C'est pour Catane, sa patrie, qu'il rédigea les lois qu'adoptèrent toutes les villes chalcidiennes de la Sicile et de l'Italie, et dont nous

ne savons guères autre chose que la renommée de sagesse dont elles jouissaient. Si les Thuriens les adoptèrent, ils cherchèrent à les compléter par des dispositions législatives à eux propres, où ils déployèrent un esprit de grande subtilité. Leurs règles, pour la vente et l'achat des immeubles, sont citées comme un exemple des injustices où peut entraîner l'excès de réglementation et le désir d'enlever toute occasion de procès. Elles n'étaient, du reste, que le développement et comme la glose d'une des prescriptions de Charondas.

Au travers des vicissitudes que je viens d'esquisser, Thurioi, sans approcher de l'antique grandeur de Sybaris, était une ville riche et importante, qui mettait sur pied dans ses guerres 14,000 hoplites et 1,000 cavaliers. Mais en 390 sa puissance reçut un de ces coups dont on ne se relève pas. L'armée des Thuriens, mise tout entière en campagne pour repousser l'attaque des Lucaniens, avec qui Denys de Syracuse venait de faire alliance contre les villes grecques, se laissa attirer par eux dans une embuscade, à ce qu'il semble dans les environs de Lagaria ou de l'actuelle Rocca Imperiale. Les Lucaniens s'étaient promis de ne pas faire de quartier; aussi 10,000 des Thuriens restèrent-ils sur la place. Le reste se réfugia sur une colline près de la mer, et, apercevant des vaisseaux de guerre auprès de la côte, ils les gagnèrent à la nage, pensant que c'étaient ceux de Rhêgion ou de Crotone. C'était, au contraire, une flotte syracusaine que Denys envoyait à l'aide des Lucaniens. Mais Leptine, frère de Denys, qui la commandait, accueillit avec humanité les fugitifs, engagea les Lucaniens à recevoir une mine d'argent pour la rançon de chacun des prisonniers, qui étaient au nombre de mille, se porta garant du paiement, et enfin rétablit la paix entre les Lucaniens et les Grecs. Cette conduite valut à Leptine une grande popularité en Italie; mais elle contraria les vues de Denys, qui espérait, à la faveur de cette guerre,

s'emparer de la Grande-Grèce. Aussi retira-t-il à Leptine le commandement de la flotte pour la donner à Théaridês, son autre frère. Et l'année suivante, pendant qu'avec une armée de terre il assiégeait Caulonia, ses forces navales furent dirigées contre Thurioi. La ville, désarmée par son désastre, était hors d'état de lui résister. Mais une tempête de vent du nord repoussa la flotte syracusaine qui venait en prendre possession, et les Thuriens, en commémoration de ce fait attribué à une protection divine, instituèrent des sacrifices annuels en l'honneur de Borée, sauveur de leur liberté. Protégée par Archytas, tant qu'il présida aux affaires de Tarente, la ville de Thurioi finit, après sa mort, par tomber sous le joug des Lucaniens, à une date qui demeure incertaine. Ce fut probablement à la suite de la grande défaite subie par les confédérés grecs auprès de Laos.

Pendant que cette cité, qu'Hérodote avait longtemps habitée et où il était mort, qui avait aussi compté Lysias parmi ses citoyens, se débattait ainsi dans les luttes les plus pénibles avec les barbares, un de ses enfants, le poète Alexis, né vers 394, jetait un vif éclat sur le théâtre d'Athènes, où il était revenu s'établir, comme fils d'un ancien citoyen. Il vécut, dit-on, cent six ans et fit représenter 245 pièces, fécondité presque comparable à celle de Calderon ou de Lope de Vega. Placé à la limite de la moyenne et de la nouvelle comédie, il fait la transition de l'une à l'autre. Ménandre, né en Attique en 342, fut son neveu et son élève. Alexis s'était, en rentrant à Athènes, fait réinscrire en tant que citoyen dans le dème d'Oion auprès de Décélie, d'où sortait son père. C'était, en effet, un principe des lois d'Athènes que les clérуques, envoyés aux colonies, ne perdaient pas leurs droits de citoyens dans la métropole et que leurs enfants pouvaient toujours les revendiquer.

Les Grecs de Thurioi furent délivrés du servage des Lucaniens par Alexandre d'Épire, qui voulut même établir sur

leur territoire le siége des séances du conseil fédéral des Grecs d'Italie, afin d'en enlever la direction aux Tarentins. Après sa mort, les barbares de la montagne reprirent l'ascendant et recommencèrent à presser les Thuriens, dont ils ravageaient périodiquement le territoire. Cléonyme le Spartiate, après que les Tarentins, qui l'avaient appelé en Italie, eurent secoué le joug de sa tyrannie, s'empara de Thurioi à son retour de Corcyre et en fit son repaire. Ce furent les Romains qui, sur l'appel des habitants, vinrent en 302 l'en chasser. Ils se déclarèrent dès lors les protecteurs des Thuriens, et se firent de ce protectorat un titre pour intervenir dans les affaires de la Grande-Grèce. En 286, les gens de Thurioi ayant fait un nouvel appel au secours de Rome contre les Lucaniens, la guerre fut déclarée à ce peuple sur la rogation du tribun, C. Ælius, à qui la ville décerna en reconnaissance les honneurs d'une couronne d'or et d'une statue. Ce ne fut, du reste, qu'une courte et peu sérieuse campagne, les Lucaniens ayant tout de suite lâché prise quand ils se virent attaqués par les Romains. La guerre recommença plus sérieuse quatre ans après, en 282. Les Lucaniens étant venus mettre le siége devant Thurioi, sous la conduite de Stenius Statilius, le consul Fabricius marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée, les battit en plusieurs rencontres et les contraignit à la soumission. C'est alors que les Romains établirent à Thurioi une garnison légionnaire et une station navale de dix galères à l'embouchure du Crathis.

Nous avons raconté, en parlant de Tarente, comment ce furent les insolentes provocations de l'escadre romaine qui, deux ans après, en 280, précipitèrent l'explosion de la guerre entre les Tarentins et les Romains, dont le résultat fut d'amener Pyrrhos en Italie. Dès le lendemain du jour où un accès bien légitime de colère patriotique entraîna les Tarentins à ouvrir les hostilités en attaquant les vaisseaux de Rome, un corps d'hoplites de la cité dorienne débarqua

près de Thurioi et en chassa la garnison latine. Les Thuriens se virent ainsi obligé de se joindre aux autres Grecs dans la lutte, et de fournir leur contingent aux armées que commandait le roi d'Épire. Mais quand celui-ci, définitivement vaincu à Bénévent, abandonna la partie et retourna dans son royaume, Thurioi, redevenue libre de suivre ses tendances, revint au plus vite et spontanément à l'alliance romaine.

Elle finit cependant par devenir pesante aux Thuriens, qui aspirèrent à échapper aux liens de soumission qui les enchaînaient, sous le titre de confédération. Aussi en 214, dans la deuxième Guerre Punique, se déclarèrent-ils en faveur d'Hannibal et des Carthaginois, en même temps que toutes les villes voisines des Lucaniens et des Bruttiens. L'année suivante, il est vrai, Hannibal ayant été battu à Bénévent, ils revinrent aux Romains, mais pour repasser aux Carthaginois trois ans après, en 210. Hannibal établit alors dans leur ville, comme colons, les habitants d'Herdonia d'Apulie, qu'il venait de détruire pour empêcher les Romains de s'y fortifier. Trois ans après, le désastre de l'armée de secours carthaginoise au Métaure l'obligeait à s'enfermer dans le Bruttium ; mais les Thuriens ne voulurent pas l'y suivre dans sa retraite, comme les Lucaniens et les gens de Métaponte. Ils revinrent donc encore une fois au parti des Romains, et le grand capitaine de Carthage les en châtia cruellement, en faisant, dans l'année 204, au moment même où Scipion préparait son embarquement pour l'Afrique, un retour offensif sur leur ville. Elle fut livrée au pillage et 3,500 des principaux habitants grecs emmenés captifs à Crotone.

La guerre enfin terminée, Thurioi fut comprise dans les entreprises de colonisation, par lesquelles les Romains voulurent s'assurer, d'une manière définitive, la possession de l'Italie méridionale et y réparer autant que possible l'état de dévastation inouïe dans lequel restait le pays, après

tant d'années où il avait servi de champ de bataille aux deux armées. On ramena chez eux les gens d'Herdonia, et aussi ceux des habitants d'Atella de Campanie qu'Hannibal avait également établis à Thurioi; on rapatria ceux des captifs de cette ville qui survivaient encore. Puis, en l'an 193, une colonie militaire de droit latin y fut installée. Rome changea alors le nom de la ville, en même temps que sa condition. La nouvelle colonie fut appelée Copia, d'après l'abondance et la fertilité de son territoire. Il est, du reste, à remarquer que, lorsque Tite-Live, après avoir relaté en 194 la décision de l'envoi de la colonie *in Thurinum agrum*, mentionne son établissement en 193, il dit qu'elle fut installée *in castro Frentino*. Ceci semble indiquer que déjà les Italiotes, sous lesquels Hannibal avait noyé la population grecque, en avaient changé la dénomination et l'avaient appelé Frentinum, au lieu de Thurioi. La loi Plautia-Papiria, en 90, fit de Copia un municipe de citoyens romains. Pendant un siècle et demi, la nouvelle ville fut prospère; tout le temps qu'elle fut colonie latine, elle jouit d'un droit monétaire restreint à la fabrication de petites pièces divisionnaires de cuivre pour sa circulation intérieure. Quant Sylla, après avoir vaincu Mithridate, revint en Italie combattre les partisans de Marius, c'est à Copia qu'il installa le questeur chargé du monnayage extraordinaire d'or et d'argent qui devait servir à payer ses troupes. Il mettait ainsi à profit l'outillage qui restait encore dans l'atelier monétaire de la ville, lequel n'avait été fermé que depuis peu, depuis la loi Plautia-Papiria. C'est là un des faits d'histoire dont la connaissance est révélée par la seule numismatique. Mais nous possédons encore des échantillons des espèces d'or et d'argent qui furent frappées dans ces conditions, et que le questeur militaire a signées de l'initiale du titre de sa fonction; elles continuent les types des monnaies locales de Copia.

La ville eut ensuite beaucoup à souffrir dans les guerres

serviles et civiles, par suite de sa position stratégique, qui en faisait une des principales places fortes de l'Italie méridionale.

Après avoir échappé au blocus dans lequel le prêteur Clodius Glabes avait cru pouvoir l'enfermer sur le sommet du Vésuve, après avoir battu Publius Varinius et C. Thoranius, saccagé sur sa route Nola, Nuceria, Cora et Métaponte, Spartacus surprit Copia et en fit sa place d'armes (73 av. J.-C.). C'est de là qu'il appela les esclaves des contrées voisines à la révolte, en rassembla une armée de près de cent mille, et se mit en rapport avec les pirates Ciliciens, qui tenaient alors la mer. Spartacus avait installé dans la ville des ateliers d'armes et des arsenaux. Il en resta maître près de deux ans et ne l'évacua qu'en 71, à l'approche de Crassus, pour se retirer dans l'extrémité méridionale du Bruttium.

En l'an 48, tandis que César et Pompée étaient face à face en Épire, engageant la partie suprême qui allait décider du sort du monde, le préteur M. Cœlius Rufus souleva des émeutes démagogiques à Rome en proclamant l'abolition des dettes. Expulsé de la ville par l'énergie du consul Servilius et du Sénat césarien, il appela à lui T. Annius Milo, l'ancien homme de coups de main du parti conservateur, que César n'avait pas voulu faire revenir de l'exil auquel le meurtre de Clodius l'avait fait condamner. Une fois réunis, ils tentèrent d'exciter en Campanie un mouvement en faveur de Pompée. Ayant échoué devant Capoue et Casilinum, ils gagnèrent en toute hâte, suivis d'une troupe de gladiateurs et de malfaiteurs tirés des prisons, la Lucanie et l'ancien territoire de Thurioi, où ils espéraient entraîner à leur suite les pâtres des montagnes par l'appât du pillage. Là, tandis que Milo se faisait tuer d'un coup de pierre en essayant de forcer le prêteur Q. Pedius dans Cossa (1),

(1) Cassano prétend montrer dans la Torre di Milone, le lieu même

Cœlius se présentait à Copia et tentait de gagner, à prix d'argent, les cavaliers gaulois et espagnols qui y tenaient garnison. Au lieu de l'écouter, ceux-ci l'arrêtèrent et le mirent à mort.

Un peu plus tard, dans sa lutte contre le Triumvirat, Sextus Pompée, maître de la mer, amenant sa flotte dans le golfe de Tarente, surprit Copia et la saccagea de fond en comble. La ville ne se releva jamais complétement ; sous l'Empire elle ne fit que végéter et s'éteignit par degrés. Au vi[e] siècle, c'était seulement, d'après ce que nous en dit Procope, une bourgade ouverte et sans importance.

C'était cependant le siége d'un évêque, qui portait le titre de *Thurianus* ou *Thuritanus episcopus*. Au ii[e] siècle, la ville avait donné à la religion nouvelle un de ses chefs, le Pape S. Télesphore, martyr et successeur de S. Syste ou Xyste. Monté dans la chaire pontificale en 142, sous Antonin le Pieux, Télesphore l'occupa onze ans et trois mois, et après son martyre il fut déposé, auprès du corps de S. Pierre, dans le cimetière Vatican. On lui attribue des règlements sur le jeûne quadragésimal et l'institution de la messe de minuit du jour de Noël. Mais ceci est sérieusement contesté. Jean, évêque de Thurii, figure au synode romain tenu en 499 sous le Pape Symmarque, et son successeur Théophile au Concile œcuménique de Constantinople en 680 et 681. On ne trouve pas de mention postérieure des évêques de cette ville.

Sa destruction définitive n'a pas laissé de souvenir dans l'histoire. Elle est évidemment bien à l'époque des invasions sarrazines. Cassano avait hérité de sa population et était la seule ville importante du bassin inférieur du Crathis au xi[e] siècle, lorsque les Arabes la brûlèrent en partie en 1014, et en 1031 s'en rendirent maîtres pour quelque

où il fut tué ; mais la détermination de ce lieu ne repose pas sur une tradition réellement ancienne.

temps. A la suite de ce dernier événement, le catapan byzantin Pothos se hâta d'accourir de Bari avec une armée grecque pour en chasser les Musulmans; mais il essuya une sanglante défaite dans la plaine en avant de Cassano.

VIII

La route qui de Rossano et de Corigliano va rejoindre, entre Tarsia et Spezzano Albanese, la route royale de Naples à Cosenza et à Reggio, traverse le Crati, à 17 kilomètres de son embouchure, sur le seul pont qui existât dans toute cette région avant la construction de celui du chemin de fer au milieu de la maremme, le seul qui encore aujourd'hui y soit accessible aux voitures. Immédiatement au-dessus de ce pont, sur la rive gauche, une hauteur assez élevée porte à son sommet le bourg de Terranova di Sibari, vers lequel la route monte en lacets. Ce bourg, dont on ne commence à trouver la mention certaine qu'au XIV[e] siècle, compte aujourd'hui 2,000 habitants environ. Si l'on descend la rive droite du fleuve, à 6 kilomètres en avant du pont de Terranova, l'on arrive à un plateau médiocrement élevé, qui s'avance en promontoire au-dessus d'un coude du fleuve et le domine presque à pic. La surface de ce plateau est couverte de ruines de constructions antiques, assez multipliées pour indiquer clairement que l'on est sur l'emplacement d'une ville renversée et ensevelie sous ses propres décombres. Les mêmes ruines, aussi serrées et offrant le même caractère, se retrouvent de l'autre côté du vallon par où le torrent du Mosolito, sorti du massif de la Sila, va se jeter dans le Crati, sur le mamelon où se dresse la Torre della Caccia di Favella della Corte, bâtie dans le moyen âge avec des débris antiques. Dans le

vallon elles sont moins nombreuses ; mais on peut les y suivre encore.

Ces ruines informes, où l'on ne distingue le plan d'aucun édifice, sont celles de Thurioi, ou plus exactement de Copia, car on n'y observe à la surface du sol rien qui remonte plus haut que l'époque romaine. Toutes les maçonneries visibles sont en briques, en *opus reticulatum* et en blocage de béton. Il y fut trouvé jadis une inscription de l'époque impériale, parlant de la construction d'une basilique par deux censeurs municipaux, P. Magius et Q. Minucius. Pour rencontrer les restes de l'époque grecque et surtout de l'âge de la fondation de Thurioi, au ve siècle avant l'ère chrétienne, il faudrait fouiller à une certaine profondeur, sous la couche romaine. Les anciens, dans les reconstructions successives de leurs villes, procédaient tout autrement que nous. Ils ne déblayaient pas le sol des constructions antérieures, mais au contraire remblayaient celles-ci et bâtissaient par-dessus. Et c'est ainsi que le terrain s'y exhaussait avec une rapidité qui nous surprend aujourd'hui. Mais la Copia romaine occupait le même site que la ville grecque de Thurioi et en avait conservé le plan, puisqu'elle s'enfermait toujours dans son ancienne enceinte, où la diminution du nombre des habitants devait seulement laisser des espaces vides. La disposition de la cité en forme de rectangle, indiquée par les écrivains anciens, est parfaitement claire sur le terrain. Le plus grand développement en était du sud-ouest au nord-est, du commencement du plateau auquel la multiplicité des ruines qui le couvrent a fait donner le nom de Le Muraglie à la tour médiévale dont je parlais tout à l'heure, sur une longueur de 2 kilomètres et demi environ. La largeur, du nord-ouest au sud-est, n'en était pas tout à fait d'un kilomètre. L'agora devait se trouver dans le vallon du Mosolito, entre les deux collines, et tout auprès jaillissait la fontaine Thuria, qui avait donné son nom à la ville. Cette source existe encore, sous

le nom de Fontana del Fico, et les paysans du voisinage en ont curé et rétabli les conduits antiques pour leur propre usage, il y a une dizaine d'années. Elle ne tarit jamais en aucune saison, et donne une eau d'une fraîcheur et d'une pureté exquise.

Un ravin, appelé Valle del Marinaro, sépare le groupe oriental des ruines de la ville du plateau de La Caccia di Favella della Corte, appartenant au prince de Piedimonte, qui y a une maison destinée à servir de rendez-vous de chasse. Toute la superficie en est occupée par une vaste nécropole, que recouvre actuellement un bois taillis servant de réserve pour le gibier. Les tombes, en forme de sarcophages, composés de dalles de tuf et recouvertes d'autres dalles posées à plat, y affleurent partout la surface de sol. Les paysans y font souvent des recherches clandestines et en retirent des vases peints à figures rouges, pour la plupart de l'époque de la décadence. De distance en distance, au milieu de ces sépultures, qui sont celles du vulgaire, des tombes de personnages plus importants sont indiquées par des tumulus, quelquefois d'un développement considérable, que dans le langage du pays on appelle *timponi* quand ils sont de grande proportion, et *timparelli* quand ils sont plus petits. L'étendue apparente de cette nécropole est de deux kilomètres. Mais la chaîne des tumulus de dimensions diverses est bien autrement prolongée. On en rencontre encore, échelonnés à d'assez grands intervalles, sur une ligne qui se suit dans la direction de l'est-sud-est jusqu'à la Torre di Ferro, jalonnant la rive droite de l'ancien cours du Crathis ; deux, les Timparelli Abbenanti sont sur la rive gauche, au milieu des prairies. A l'est de la Torre di Ferro et de la ligne du chemin de fer, en allant vers la mer, ils se multiplient de nouveau, et l'on en compte trente-huit, tous importants et quelques-uns énormes, qui forment une série continue sur un parcours de 4 kilomètres, dessinant clairement la di-

rection du cours antique du fleuve, qu'ils longeaient, et la courbe du rivage méridional de l'anse qui servait de rade à l'embouchure du Crathis et du Sybaris, aujourd'hui comblée par des atterrissements modernes. L'épaisseur des alluvions formées depuis l'antiquité ne permet plus ici de reconnaître si, comme il est probable, des tombes plus modestes environnent les tumulus; des excavations permettraient seules de s'en assurer.

Le gouvernement italien a fait exécuter en février et mars 1879, sous la direction intelligente de M. l'ingénieur Cavallari, de Cosenza, des fouilles dans la nécropole de la Caccia di Favella. On a ouvert un certain nombre de tombeaux, qui avaient été déjà violés et où l'on n'a rien découvert de plus ancien que l'époque où fleurissait Thurioi. L'entreprise principale a été l'exploration du plus grand tumulus de la région, cône surbaissé, d'une hauteur de 9 m. 50 et d'un diamètre de 28 mètres à sa base. En l'éventrant de part en part jusqu'au sol vierge, on a constaté que, pour la sépulture du mort auquel ce monument avait été consacré, les Thuriens avaient creusé d'abord une fosse peu profonde sur laquelle avait été disposé le bûcher. Après la crémation, l'on avait laissé intact l'amas de charbon et de cendres qui en était résulté; les ossements calcinés du défunt y étaient mêlés et par leur position laissaient voir qu'il avait été couché sur le bûcher, la tête du côté de l'occident, paré de bijoux qui ont été retrouvés en partie non altérés par le feu. Un linceul blanc avait été soigneusement étendu sur ces cendres; au moment de l'ouverture du tombeau il apparut un moment intact, mais tomba bientôt en poussière au contact de l'air. Cette première opération terminée, les ensevelisseurs avaient construit autour des restes du bûcher un sarcophage, long intérieurement de 2 m. 50 et large de 1 mètre, fait en grand blocs de tuf, avec un épais couvercle en dos d'âne, composé de trois morceaux. Dans le sarcophage on n'avait déposé, en fait d'objets,

que deux cassettes de bois incrusté d'élégantes palmettes d'un bois plus précieux, qui avaient été placées à la tête et aux pieds du mort ; les fragments ont pu en être préservés. Autour du sarcophage, extérieurement, des vases de terre peinte avaient été rangés ; on n'en a retrouvé que les débris, écrasés par le poids de la masse de terre qu'ils avaient eu à supporter. En effet, c'est par-dessus qu'avait été élevé le tumulus, composé de quinze couches différentes de terres amoncelées successivement. Aux deux tiers de la hauteur et au sommet, deux couches de charbons mêlés de fragments de vases peints brisés, semblaient attester des sacrifices funèbres offerts sur le tumulus pendant sa construction, sacrifices à la suite desquels ont aurait rompu les poteries qui y avaient été employées.

Parmi les bijoux recueillis au milieu des cendres étaient deux petites lames d'or très minces, plusieurs fois enroulées sur elles-mêmes. Soigneusement déployées au Musée de Naples, on a reconnu qu'elles étaient couvertes d'inscriptions grecques tracées en caractères très fins, qui ont été étudiées et déchiffrées par le savant professeur Comparetti, le premier helléniste de l'Italie. L'une de ces inscriptions est une invocation, conçue dans un dialecte singulièrement mêlé de formes attiques et doriques, qui donne peut-être une idée de ce qu'était le parler de la population de Thurioi, composée en même temps d'Athéniens et de Péloponnésiens. Elle s'adresse aux principales divinités de la théogonie de l'orphisme, Phanês, Prôtogonos, Gê ou la Terre, qualifiée de mère universelle (παμμάτωρ), Cybèle, Dêmêtêr et Corê. Ce qui rend cette invocation très difficilement intelligible, c'est qu'elle est entrecoupée de ces mots mystérieux et barbares qu'on employait dans les cérémonies magiques et qu'on inscrivait sur les talismans. L'autre inscription n'offre aucune difficulté dans son explication. C'est un adieu au mort, composé de vers de mètres divers, puisés à droite et à gauche dans des hymnes mystiques.

« Quand l'âme abandonne la lumière du soleil, elle a « affaire à celui dont la pensée est droite et juste, qui ob- « serve toutes choses et qui en tient compte. Adieu! En « souffrant la mort, tu n'as en réalité rien souffert. D'homme « misérable, tu deviens dieu. Tu es comme un chevreau « qui se baigne dans le lait. Adieu! adieu! toi qui prends la « bonne route vers les prairies sacrées et les bocages de « Perséphonê. »

Nous avons ici l'affirmation énergique de la vie future et de la béatitude éternelle des justes, sous la forme symbolique qui lui avait été donnée, au témoignage de toute l'antiquité, dans les mystères d'Éleusis et qui était aussi admise dans les mystères dionysiaques de la Grande-Grèce. Le grand tumulus de La Caccia di Favella recouvrait donc le corps d'un personnage qui avait été initié à ces derniers mystères, pénétrés d'influences orphiques. La forme des lettres employées dans les inscriptions des lames d'or et le style des fragments de vases à figures rouges recueillis dans la fouille, attestent qu'il reçut la sépulture aux alentours de l'an 400 av. J.-C., c'est-à-dire au temps le plus florissant de Thurioi.

Depuis, de nouvelles fouilles dirigées encore par M. l'ingénieur Cavallari, au commencement de 1880, ont amené l'ouverture de trois autres tumulus de la même époque, où l'on a trouvé, toujours à la même place, trois autres lames d'or portant des formules mystiques analogues. Le mémoire, lu à l'Académie des Lincei de Rome, que M. Comparetti a consacré à leur étude, n'a pas encore paru lorsque j'écris ces pages. Nous savons seulement que les mêmes idées eschatologiques s'y trouvent exprimées, dans des termes tout à fait analogues (1). On avait déjà plus ancien-

(1) Pendant l'impression, je reçois la publication de M. Comparetti. Je puis donc en extraire la traduction du texte des nouvelles lames d'or de Thurioi, dont le début répète toujours les mêmes formules.

Première lame :

nement découvert dans des tombes helléniques, sur d'autres points de la Grande-Grèce, des monuments de la même nature et nous y reviendrons dans un autre chapitre, en essayant de préciser les croyances auxquelles ils se rapportent.

A part les lames d'or, qui ont été envoyées à Naples, tous les objets trouvés dans les excavations forment le noyau d'un petit musée du municipe de Corigliano. La collection, quoique bien restreinte encore, mérite la visite du voyageur archéologue. C'est d'ailleurs à Corigliano que l'on fera bien de descendre pour visiter les sites de Thurioi et de Sybaris. Là, seulement, le touriste peut trouver des voitures à louer et une bonne route qui l'amènera

« Je viens du milieu des hommes purs, ô vous, pure Reine des en-
« fers, Euclès et Eubuleus, et vous tous, dieux bienheureux! Car je me
« vante d'appartenir à votre race fortunée. Mais la Parque m'a terrassé,
« et les autres dieux m'ont abattu de leur foudre et de leur tonnerre.
« Je me suis envolé du cercle du deuil et de la souffrance; d'un pied
« rapide j'ai gagné la couronne désirée, et je me suis glissé dans le sein
« de la Dame reine des enfers. Heureux et bienheureux, tu vas être,
« ô moi-même, un dieu au lieu d'un mortel. Je suis comme un che-
« vreau qui se baigne dans le lait. »

Deuxième et troisième lame (le texte y est identique) :

« Je viens du milieu des hommes purs, ô vous, pure Reine des en-
« fers, Euclès et Eubuleus, et vous tous, dieux bienheureux! Car je me
« vante d'appartenir à votre race fortunée. Mais j'ai payé la peine de
« mes manquements à la justice. La Parque m'a terrassé, et les autres
« dieux m'ont abattu de leur foudre et de leur tonnerre. Et mainte-
« nant je viens en suppliant devant la sainte Perséphonê, pour qu'elle
« m'introduise avec bienveillance dans les demeures bienheureuses des
« hommes pieux. »

Nous avons là, bien évidemment, des fragments d'une liturgie.

La même livraison des *Notizie degli scavi*, publiées par le Ministère de l'Instruction publique du royaume d'Italie, m'apporte une inscription grecque en caractères achéens de l'époque la plus archaïque, découverte depuis mon voyage auprès de la Massaria di Sansone, dans les ruinet de Métaponte, inscription dont je n'avais pas connaissance en rédigeant le chapitre relatif à cette ville. Elle établit que le temple situé sur ces emplacement était dédié à Apollon Lyceios.

sans difficulté sur le terrain où les antiquités sont visibles. En s'arrêtant à la station de Buffaloria, l'on ne trouverait pas d'autres moyens de transports qu'une misérable charrette, avec laquelle il faudrait se lancer dans les chemins remplis de fondrières de la maremme, et, à moins de se condamner à un énorme détour pour gagner le pont de Terranova, on n'aurait pour traverser le Crati qu'un gué singulièrement large, profond et dangereux, que des buffles vous font passer à grand peine et qui devient absolument impraticable après toutes les pluies.

J'ai parlé d'abord de Thurioi, parce que cette ville seule a laissé des ruines visibles et appréciables, qu'on doit prendre pour point de départ dans l'étude de la topographie de la contrée et dans la recherche de l'emplacement, si contesté jusqu'ici, de Sybaris. Aucun vestige quelconque ne marque cet emplacement. Mais, à mon avis, sa détermination, sur les lieux mêmes, est mathématiquement certaine, et résulte des indices topographiques les plus formels. Si la question a paru obscure, c'est que, jusqu'à ce jour, presque aucun savant n'a pris la peine d'aller l'étudier sur place ; les géographes ont voulu la trancher de loin, d'après des cartes très imparfaites. Les conclusions de mon exploration personnelle sont, du reste, absolument conformes à celles des études de M. l'ingénieur Cavallari, qui, en publiant tout dernièrement un magnifique plan de la contrée au 1/50,000, a donné les moyens de les contrôler à la classe nombreuse des topographes en chambre.

Trois faits, attestés par les plus hautes autorités de l'antiquité, dominent toute la question du site de Sybaris, et ne permettent de le placer que sur un seul point.

La ville de Sybaris était dans le fond de la vallée, entre les deux fleuves Crathis et Sybaris, qui coulaient alors parallèlement, séparés quoique très voisins, jusqu'à la mer, au lieu de se réunir en un seul comme aujourd'hui.

Après sa destruction, les Crotoniates détournèrent le

cours du Crathis pour le faire passer sur l'emplacement de la ville, et par là le conduisirent à terminer sa course, jusqu'à la mer, dans le lit qui était originairement celui du Sybaris seul.

Au temps d'Hérodote, l'ancien lit desséché du Crathis était parfaitement visible immédiatement auprès de Thurioi. On l'appelait Crastis, et c'était sur ses bords que se trouvait le temple d'Athênê Crastia, la déesse dont la tête décore les monnaies de la troisième Sybaris et de la ville fondée par les Athéniens.

Bien que vingt-trois siècles se soient écoulés depuis Hérodote, le lit desséché qu'il signale est encore très bien conservé et se suit sur le terrain, où il forme un ravin profond, sur un parcours de 5 kilomètres 1/2, depuis le pied du plateau des Muraglie, que le fleuve enveloppait originairement de trois côtés, jusqu'au remblai du chemin de fer. Il court directement du sud-ouest au nord-ouest, passant par le vallon du Marinaro et laissant sur sa gauche le mamelon qui porte les ruines de l'extrémité orientale de la ville de Thurioi. On l'appelle encore Crati Vecchio. Ce lit plus droit avait une pente plus rapide que celui du Crati actuel. Les eaux du fleuve étaient donc moins stagnantes, ce qui diminuait beaucoup l'insalubrité du canton. Au delà du remblai du chemin de fer, le lit originaire du Crathis se perd dans les prairies. Mais la ligne serrée des tumulus appelés Timpe del Marchese, qui en jalonnaient sûrement la rive droite, en marque le tracé jusqu'au grand tumulus du Parco Calzetta, élevé au point même où il se jetait dans le mer.

C'est donc sûrement du bas de l'extrémité nord du plateau des Muraglie que les Crotoniates, en 510, ouvrirent la saignée destinée à submerger la ville qu'ils venaient de détruire, et à en ensevelir les ruines sous l'accroissement rapide des alluvions du fleuve. Le lit artificiel qu'ils donnèrent ainsi au Crathis, au lieu de suivre la pente natu-

relle du terrain, se dirige d'abord droit vers le nord, revient ensuite au sud, pour remonter au nord et revenir encore au sud. Ces méandres calculés pour faire passer et repasser les eaux sur un espace de terrain assez restreint, donnent bien l'idée d'un travail conçu pour l'objet que poursuivaient les Crotoniates. Comme ils se replient sur un niveau absolument horizontal, le fleuve y dort paresseusement et y étale ses eaux sur une grande largeur. Il ne reprend un peu de pente qu'au delà du gué appelé Passo dei Buffali, pour aller rejoindre le Coscile, l'ancien fleuve Sybaris.

De ces circonstances topographiques, singulièrement claires sur les lieux, mais dont on peut aussi se rendre compte sur le plan, il résulte que le site de la grande cité achéenne ne peut être cherché qu'entre le point où le Crati abandonne son lit primitif, et celui où il s'unit au Coscile, dans le fond de vallée que bordent au sud les collines de Thurioi, au nord celles de la Serra Pollinara, puis le cours du Coscile, et où le Crati décrit les sinuosités dont je viens de parler. Or ce fond de vallée offre précisément la superficie de l'aire que réclamait l'établissement d'une ville de l'étendue que les témoignages anciens attribuent à Sybaris. Deux circonstances viennent encore confirmer cette détermination d'emplacement. Il y a quelques années on a retiré du lit même du Crati, sur un des points du parcours que je viens d'indiquer, de grandes dalles de tuf provenant du pavement d'un édifice important; elles ont été employées dans une construction voisine, du canton appelé Pattursi. Près de là, on remarque aussi dans le lit de la rivière un mur de construction hellénique fort ancienne, qui a été déjà signalé par Keppel Craven et qui doit provenir d'une enceinte fortifiée. Au-dessus de ce point même, sur un étroit promontoire détaché des collines de la Serra Pollinara, une fouille dirigée par M. Cavallari a fait retrouver les restes d'un petit temple, dont il n'a pas pu achever le

déblaiement, mais dont les antéfixes de terre cuite portent incontestablement le cachet de l'art archaïque du VIe siècle avant notre ère. C'était une chapelle que les Sybarites avaient élevée à quelqu'un des dieux, dans le voisinage prochain de leur ville.

Nous sommes donc certains de l'endroit où la magnifique et molle Sybaris dort, depuis vingt-quatre siècles, sous l'herbe luxuriante des prairies, couverte de l'épais linceul d'alluvions qui n'en laisse plus apparaître au jour un seul vestige. Malgré cette absence de toute ruine extérieure, c'est à coup sûr qu'on peut y ouvrir le sol pour la chercher. Elle est là, sur cet emplacement si bien délimité, et ne peut être nulle part ailleurs. Seulement les fouilles y demanderaient des frais énormes. C'est par centaines de mille francs qu'il faudrait en établir le devis à l'avance. Il s'agit, en effet, d'aller chercher le sol antique sous 5 ou 6 mètres au moins de limon, bien au-dessous du niveau actuel du sol, dans un terrain où l'on rencontre l'eau à 1m75 de profondeur. Aucun travail n'y est donc possible sans installer des pompes à vapeur fonctionnant constamment pour épuiser les tranchées.

Mais aussi quels merveilleux résultats attendent celui qui aura le courage d'entreprendre cette tâche herculéenne! Quelles que soient les sommes à dépenser, on peut tenir pour assuré qu'on n'aura pas à les regretter. On parle beaucoup de la science dans le temps actuel, et certainement les pouvoirs publics déploient la plus louable libéralité pour servir ses intérêts et contribuer à ses progrès. Mais chez nous, dans les sphères officielles, on est trop disposé à ne faire profiter de ces dispositions libérales que la chimie, l'astronomie ou l'histoire naturelle. Loin de moi la pensée de me plaindre que l'on fasse trop pour elles. Seulement il serait temps de s'inspirer un peu de l'exemple donné aux assemblées de notre pays par la Chambre des Communes d'Angleterre et le Reichstag de Berlin, dans les

larges subventions qu'ils ont accordées sans marchander aux fouilles d'Halicarnasse, d'Éphèse, d'Olympie et de Pergame. L'exhumation des grandes œuvres de l'art antique n'est pas un moindre service rendu à la civilisation que la découverte d'une combinaison chimique inconnue ou d'un nouveau corps simple. On le comprend à l'étranger; on le comprenait autrefois dans notre pays, mais voilà trop longtemps que la France a cessé de tenir un rang digne d'elle dans la carrière des grandes explorations archéologiques, des fouilles monumentales, où elle a récolté autrefois tant de gloire avec l'expédition d'Egypte, la commission de Morée, les travaux de Champollion et de Botta, et où ses rivaux s'honorent aujourd'hui. On se préoccupe de relever le niveau des études classiques, de leur rendre la vie qu'elles ont perdue. Le premier et le plus sûr moyen de reporter sur elles le goût public est d'intéresser l'honneur national à ces entreprises, qui servent si puissamment l'art et l'érudition, et qui réveillent de leur tombe les splendeurs du passé. Mais il importe de se hâter, si nous voulons nous décider à renouer la chaîne d'une des plus brillantes traditions de notre pays, en rivalisant avec l'exemple des Anglais et des Allemands. Le nombre des localités du monde classique où des fouilles peuvent être vraiment fructueuses n'est pas illimité. Quelques-unes des mines dont l'exploration paraissait devoir être la plus productive, et l'a été dans la réalité, sont déjà épuisées. C'est à peine s'il en reste cinq ou six encore auxquelles personne n'a touché, mais qui ne peuvent demeurer bien longtemps intactes. Craignons qu'un jour prochain ne vienne, où les gouvernants de la France se repentiraient trop tard de leur longue indifférence en voyant qu'ils auraient laissé passer, pour qu'elle ne se retrouve plus, l'occasion d'ajouter un fleuron nouveau à la couronne de notre patrie.

De tous les lieux dont l'exploration archéologique au moyen de fouilles reste encore à faire, celui où elle don-

nera les résultats les plus sûrs et les plus capitaux, je n'hésite pas à le dire, est Sybaris. La destruction de cette ville a été si brusque qu'elle peut se comparer à celle des villes ensevelies par le Vésuve dans son éruption de l'an 79. La haine des Crotoniates a renversé les édifices de la cité proscrite, mais cette destruction même, ainsi opérée, en a mis les débris à couvert des ravages ordinaires du temps. La précaution prise par les destructeurs pour faire disparaître en peu d'années les ruines qu'ils avaient faites, sous le limon apporté par le fleuve, a été aussi conservatrice que la pluie de cendres du volcan de la Campanie. Elles ont échappé par là à ce lent anéantissement qui attend toutes les ruines que l'on peut exploiter en guise de carrière. C'est un véritable Pompéi du VIIIe au VIe siècle avant l'ère chrétienne, qui est enfoui sous la maremme où serpente lentement le Crati. Et c'est même trop peu que de dire un Pompéi, car il ne s'agit plus seulement là d'une petite ville de troisième ou quatrième ordre, mais bien de la plus grande et de la plus riche cité de l'époque. Une civilisation tout entière, encore imparfaitement connue, sortira de ces ruines. Ce sera une véritable résurrection, qui la prendra sur le point même où elle avait atteint son plus haut degré de développement, et cela sans aucun mélange des âges postérieurs. Le sol de Sybaris, sous la pioche des excavateurs, rendra le tableau complet de la culture grecque dans les siècles où précisément elle commença à avoir conscience d'elle-même, et à prendre une physionomie propre. Peut-il y avoir quelque chose de plus intéressant pour l'histoire?

Songeons que les temples de Poseidonia-Pæstum sont un des types les plus justement admirés de l'architecture grecque dans ce qu'elle a de viril et de plus grandiose. Or, ces temples ne sont que ceux d'une ville secondaire, colonie de Sybaris, et le plus beau de tous a été élevé dans le temps où Poseidonia en dépendait et devait en recevoir ses

artistes. Que doivent donc être ceux de sa métropole. Il y a certainement, sous les couches d'alluvion qui recouvrent Sybaris, des temples aussi gigantesques que ceux de Sélinonte, avec des sculptures du même temps, et plus intéressantes encore peut-être, qui gisent renversés, mais sans qu'aucun débris ait pu en être distrait. Voilà ce que des fouilles poursuivies sur une grande échelle dans la vallée du Crati restitueront au jour, ce qui viendra récompenser les efforts et les dépenses de ceux qui les entreprendront. Les obstacles à vaincre sont grands, mais ils ne sont pas insurmontables. Les Anglais ont rencontré les mêmes à Éphèse, et ils en sont venus à bout. Et la Grande-Bretagne ne regrette pas aujourd'hui les sommes énormes que son Parlement a mises à la disposition de M. Wood, pour retrouver le temple d'Artémis Éphésienne.

Les fouilles de la nécropole de Sybaris rencontreront moins de difficultés et demanderont moins de frais. Dans leur genre elles ne seront pas moins importantes, ni moins fructueuses. Ici l'on sera sur un terrain plus solide, et la ligne des tumulus détermine sans hésitation possible les points où on la trouvera. On pourrait commencer par là, pour satisfaire l'impatience de ceux qui demandent des résultats immédiats, et encourager ensuite à poursuivre la partie principale de l'entreprise, mais aussi la plus difficile et la plus coûteuse, les fouilles de la ville même. Si j'avais voix au chapitre, si l'on me demandait une direction et des conseils, j'indiquerais comme premier début, pour lequel suffirait une courte campagne d'essai et une dépense relativement minime, l'exploration des grands tumulus les plus voisins de la mer. Ils recèlent indubitablement sous leur masse des sépultures importantes, et il y a de grandes probabilités à ce que ces sépultures soient de l'âge de la splendeur de Sybaris.

CHAPITRE VI

ROSSANO

I

La Sila est une vaste montagne de granit, de gneiss et de micaschiste, qui s'étend sur une superficie de 60 kilomètres du nord au sud, et de plus de quarante de l'est à l'ouest. Au point de vue géologique, c'est la partie de l'Italie dont la formation est de beaucoup la plus ancienne. Formant une île au milieu des mers primitives, la Sila a précédé de milliers de siècles le soulèvement de l'Apennin, qui ne s'est produit qu'à la limite entre la fin de la période crétacée et le début de la période tertiaire. Les forêts immenses qui la couvrent presque entièrement, et qui constituent depuis l'antiquité une des plus belles parures de l'Italie méridionale, ombragent les sources de nombreuses rivières qni descendent vers la mer Ionienne, conservant des eaux d'une certaine abondance jusque dans les sécheresses de l'été, mais surtout grossissant et devenant terribles lors de la fonte des neiges, et à la suite des grandes pluies d'orage, qu'attirent fréquemment les sommets dans cette région située entre deux mers.

Formant une muraille presque abrupte à l'ouest, au-dessus de la vallée du Crati, du côté de Cosenza, la Sila,

sur ses trois versants du nord, de l'est et du sud, qui baignent leur pied dans la mer Ionienne, où cette montagne sépare les deux golfes de Tarente et de Squillace, présente de longs contreforts, élevés, escarpés et en arête, que séparent de profondes vallées. Ce sont les montagnes de Cirò, d'Umbriatico et de Strongoli entre le Trionto et le Neto, celles de Santa-Severina entre le Neto et le Tacino, enfin celles de Policastro, de Soveria et de Cropani sur le flanc sud, au delà du Tacino. Presque toutes ces crêtes sont abondamment boisées, les vallées fertiles, parsemées de nombreux villages et même de villes d'une certaine importance. La population qui les habite est sobre, active, adonnée avec acharnement à la culture du sol, qu'elle est obligée dans la plupart des endroits de travailler à la houe, en retenant les terres par des terrasses étagées sur les pentes rapides. Les villages de la partie haute des vallées, ombragés de grands noyers, ont un aspect d'aisance laborieuse qui rappelle les villages des Alpes de France ou de Piémont.

La portion culminante du massif forme un vaste plateau, fortement ondulé et entrecoupé de ravins, divisé même en deux bassins par une arête élevée. Une enceinte continue de sommets, d'une très grande hauteur, l'entoure de tous les côtés et ne s'ouvre qu'à l'est, pour donner passage au fleuve Neto, qui réunit toutes les eaux de ce vaste amphithéâtre, presque circulaire et d'environ six lieues de diamètre. Ces sommets sont au nord ceux de la Serra di Riparosa, au sud ceux des monts Spinetto et Neto, à l'ouest la Sila Grande, le point le plus haut du système, s'élevant à 1,890 mètres au-dessus du niveau de la mer. La fameuse forêt de la Sila, la plus vaste et la plus majestueuse de toute la péninsule italienne, avec ses deux étages de végétation atteignant des proportions gigantesques, en haut les sapins, les mélèzes et les pins, au-dessous les chênes, les hêtres et les châtaigniers, occupe les pentes de cette

dernière chaîne de sommets et toute la partie occidentale du plateau. Le reste est couvert de grandes prairies, alternant avec des bois. Il n'y a dans toute l'étendue de ce plateau qu'un seul centre d'habitation permanente, le bourg de San Giovanni in Fiore. Enseveli sous un linceul de neige, le plateau demeure désert tout l'hiver et jusqu'au mois de juin. Mais à dater de ce moment jusqu'en octobre, tout ce canton devient un séjour délicieux, où l'on échappe à la chaleur ardente dont le poids devient si pénible dans les régions basses. Toute la population des villages et des bourgs, construits dans les vallées des versants, monte alors avec ses troupeaux s'installer sur le plateau supérieur, où ils passent trois mois sous des cabanes de feuillages. Cette migration périodique, analogue à celle qui se produit en Suisse à la même saison, remonte à l'antiquité. Les pâturages et les troupeaux de la Sila étaient célèbres. Virgile leur a emprunté une de ses plus éclatantes comparaisons, quand il décrit le combat singulier d'Énée et de Turnus, roi des Rutules.

« A peine un champ libre s'est-il ouvert aux deux combattants, que, d'une course rapide et se lançant de loin leurs javelots, ils fondent l'un sur l'autre, s'attaquent et s'entre-heurtent, bouclier contre bouclier, airain contre airain. La terre en gémit. L'épée se croise avec l'épée; le hasard et la valeur sont confondus. Tels sur la haute Sila ou sur le sommet du Taburne (1) deux taureaux, choquant leurs larges fronts, se ruent à un furieux combat. Les bergers se retirent tremblants, tout le troupeau s'arrête muet d'épouvante, et les génisses inquiètes attendent quel sera le roi des pâturages, quel chef suivra le troupeau. Ceux-ci mêlent leurs efforts et leurs coups, se poussent et se percent de leurs cornes; le sang coule à flot sur leurs

(1) Le Taburne est la haute montagne qui domine Montesarchio, à gauche de la route d'Avellino à Bénévent.

épaules, et tous les bois retentissent de leurs longs beuglements. Ainsi se frappent de leurs épées le Troyen Énée et le noble fils de Daunus, ainsi le fracas de leurs armes remplit les airs. »

C'est sur le haut plateau de la Sila, à l'abri de ses remparts de sommets presque inaccessibles et du réduit de ses forêts, que fut le berceau du peuple des Bruttiens, de ces terribles Gueux de l'Italie méridionale au IVe et au IIIe siècle, si âpres dans leurs ardeurs de pillage et si indomptables dans leur passion de liberté. Après avoir fait trembler les villes grecques en décadence, vaincu Agathocle de Syracuse et Alexandre d'Épire, ils devinrent les derniers soutiens d'Hannibal, et c'est leur aide qui permit à ce grand capitaine de continuer la guerre en Italie six années encore après avoir perdu tout espoir de succès. Combien ils se firent alors redouter des Romains, quelle peine on eut à les dompter, c'est ce qui ressort, mieux que de tous les récits de Tite-Live, du traitement inouï dans sa dureté qui leur fut infligé après la défaite. Rome ne se borna pas à en faire des sujets, elle les réduisit en masse à la condition servile. Ils furent tous déclarés esclaves publics, et comme tels durent fournir les licteurs, appariteurs et messagers des magistrats. Les mesures législatives, qui appelèrent plus tard à la cité les peuples de l'Italie, ne s'étendirent pas aux Bruttiens. Ce traitement donne la mesure des craintes que l'orgueil romain voulut leur faire expier.

Ce sont encore les mêmes montagnes et les mêmes forêts qui, à la fin de la Guerre Sociale, devinrent le refuge des dernières bandes italiotes, des chefs qui ne voulaient pas céder à la fortune de Rome. Retranchés dans la Sila, ils y attendirent le moment de reparaître sur la scène, au milieu des luttes des Marianiens et des Syllaniens et de tenter l'entreprise désespérée sur la Ville Éternelle elle-même, où ils trouvèrent tous la mort à la bataille suprême de la Porte Colline.

Plus tard, à l'aurore du moyen âge, le plateau de la Sila devint l'asile habituel des populations de la Calabre devant le fléau, périodiquement renouvelé pendant près de deux siècles, des invasions sarrazines. Toutes les fois que les habitants des contrées environnantes voyaient approcher le torrent dévastateur des armées musulmanes venues de la Sicile, ils abandonnaient leurs demeures et fuyaient éperdus vers la haute montagne, qui leur offrait du moins un refuge pour sauver leurs personnes, et jamais les Sarrazins n'osèrent aller les chercher, dans ces forêts où la défense devenait si facile.

Dans les trois derniers siècles, les mêmes forêts de la Sila devinrent le repaire principal du brigandage permanent, entretenu par la détestable administration des Espagnols, puis des Bourbons de Naples. Ç'a été là pendant longtemps la plaie de la Calabre, et c'est ce qui lui a valu la réputation sinistre qui encore aujourd'hui en éloigne les touristes. Il y a bien peu d'années, il continuait à y avoir des risques sérieux à ce voyage, que je viens de faire si paisiblement avec une femme et une jeune fille, sans un seul moment d'inquiétude. Je n'aurais pas surtout conseillé à un étranger de s'aventurer, même avec une escorte, dans l'intérieur du massif de la Sila. Il eut pu y rencontrer quelqu'un de ces féroces malandrins, que les partis légitimistes soudoyaient en les croyant naïvement des Vendéens, et dont on ne parlait qu'avec émotion dans les salons dévoués à la bonne cause. Et quelle que fût la pureté de ses opinions, la rencontre eut été désagréable pour lui. Car ces prétendus soldats de la royauté — auxquels j'ai cru bonnement, comme bien d'autres — avaient une façon tout à fait aimable de vous couper le nez ou les oreilles pour accélérer le paiement de la rançon qu'ils exigeaient de vous, et de vous égorger bien proprement si la rançon ne venait pas du tout. Le contre-coup de la révolution de 1860 avait amené pendant dix ans une recrudescence de bri-

gandage tout à fait menaçante. Par une répression énergique, continuée sans relâche pendant plusieurs années, et où ses gendarmes et ses soldats ont déployé un infatigable dévouement, le gouvernement italien est parvenu à extirper ce fléau; et c'est incontestablement un de ses titres d'honneur. Grâce au concours de l'immense majorité de la population, le brigandage, qui se maintient encore dans une partie de la Sicile, a été anéanti dans les Calabres. On peut maintenant y circuler avec une entière sécurité, jusque dans les parties les plus sauvages et jadis les plus mal famées. C'est le moment pour les touristes de se mettre à découvrir les beautés naturelles de cette admirable contrée, que les Italiens eux-mêmes ne connaissent pas. Il n'est point en particulier de montagnes mieux faites pour les courses pédestres des *Alpinistes* que celles du massif de la Sila; il n'en est pas où de plus grandioses aspects attendent ceux qui les parcourront. Ce sont les mois de juillet, d'août et de septembre qui devront être choisis pour ces excursions, beaucoup moins pénibles qu'on ne se l'imagine généralement; car la Sila peut être abordée de trois points que le touriste fera bien de prendre successivement pour quartier général, et où l'on trouve des auberges très acceptables, Cosenza, Cotrone et Catanzaro. L'admiration que les paysages des Calabres exciteront chez leurs premiers visiteurs en amènera bien vite d'autres; et je ne doute pas qu'en peu d'années cette région, l'une des plus belles de l'Europe méridionale, ne devienne un but habituel de voyages, si le gouvernement sait la maintenir aussi sûre qu'aujourd'hui. On compte encore ceux qui y ont été; mais un jour ils seront légion.

De ces excursions les touristes rapporteront une haute estime et une profonde sympathie pour le caractère des Calabrais. Malgré la mauvaise renommée que lui ont faite ses brigands, c'est une bonne et honnête population. Elle repose de la basse dépravation du Napolitain proprement

dit. Encore un peu sauvage, elle a quelque chose de farouche et de violent ; les mœurs y sont dures, mais simples et droites. Cette population a pu fournir des brigands, et je ne voudrais pas répondre qu'on ne doive encore en voir reparaître; car la séduction de la vie du « roi des montagnes » est grande, et il faut longtemps pour en faire oublier les attraits. Mais du moins on n'y rencontre pas de ruffians, ni d'escrocs. Le mendiant obséquieux et vil, le voleur dont il faut toujours se défier, le fourbe derrière chaque parole duquel on sent la volonté de tromper et d'exploiter l'étranger, le proxénète qui vient vous offrir sa fille ou sa sœur, toute cette ignoble canaille qui grouille sur le pavé de Naples et avec laquelle, je l'avoue, ne me réconcilient pas ses allures de polichinelles, tout cela est inconnu en Calabre. Les caractères y sont fiers et loyaux ; nulle bassesse dans l'attitude, dans le langage un accent ferme et droit, qu'accompagne bien un regard un peu sombre, mais sans rien de louche ni de dissimulé. Au lieu de la loquacité bruyante, de l'exubérance de gestes, des démonstrations exagérées du Napolitain, le Calabrais est plutôt taciturne, et a dans ses façons une gravité contenue et une dignité d'attitude qui rappelle les Orientaux. C'est un travailleur énergique, et appelé sous les drapeaux il fait un excellent soldat. Ajoutez à cela des vertus d'hospitalité dignes des âges patriarcaux, et vous compléterez un portrait que l'on croira peut-être flatté, mais qui n'est que vrai. Le Calabrais ne se met pas en route sans avoir son fusil sur l'épaule; c'est une vieille habitude et l'indice d'un état social très imparfait, dont la civilisation n'est pas encore venue à bout. Sur plus d'un point de la ligne du chemin de fer, les employés des stations isolées font leur service le revolver à la ceinture; mais c'est plutôt en vue des querelles possibles dans une population toujours armée, qu'en prévision d'une attaque de brigands. Et tous les étrangers qui ont habité le pays proclament que l'on peut en toute

circonstance avoir une foi entière dans la parole des habitants. A un certain stage de la civilisation, en dehors duquel les paysans des Calabres commencent à peine à faire les premiers pas, ce n'est pas une mauvaise note pour une population que d'être capable de l'énergie que réclame la vie de brigand. J'y verrais plutôt un indice de ressources morales; car la révolte ouverte contre la loi sociale vaut mieux que la ruse tortueuse, qui cherche à l'enfreindre sans danger. Et en disant ceci, je prie le lecteur de croire que je ne cherche pas le paradoxe et que certaines affectations qui étaient jadis de mode dans l'école romantique sont bien loin de ma pensée. Je parle avec l'expérience de quelqu'un qui a beaucoup voyagé dans les pays où le brigandage est endémique, et qui, ayant eu affaire plus d'une fois, dans le bassin oriental de la Méditerranée, et avec les fripons et avec les brigands, a été à même de comparer les uns et les autres.

II

Après Corigliano, pour gagner Cotrone, l'ancienne Crotone, le chemin de fer contourne le pied des versants septentrional et oriental du massif de la Sila. Dans toute cette partie de son parcours, depuis le Trionto jusqu'au Neto, il est généralement resserré entre les dernières pentes de la montagne et la mer. C'est comme un long défilé de 60 kilomètres, qui alternativement s'élargit ou présente des étranglements. La communication entre la Lucanie et le Bruttium ne pouvait se faire que par ce passage étroit et de facile défense, que fermaient du temps des Grecs les villes fortifiées de Crimisa et de Pétélia, bâties sur son parcours, ou bien par les cols qui ferment la vallée du Crati au-dessus de Cosenza, vers Rogliano et Agrifoglio. C'est encore par ces points que passent les deux grandes routes, construites sous le règne de Murat, qui conduisent

de la Calabre Citérieure dans la Calabre Ultérieure Première. Les anciens appelaient le trajet entre les montagnes et la mer les défilés de Labula, et c'est de là que dérive évidemmant le nom actuel du fleuve Lipuda, la Crimisa des anciens, qui se jette dans la mer entre Cirò et Strongoli. La prononciation des provinces méridionales change fréquemment en *d* un *l* placé entre deux voyelles, faisant *biddu* de *bello, chiddu* de *quello*, ou tirant *truddu* du latin *trullum*. A Naples, les deux *ll* se transforment même en *z*, et l'on dit, par exemple, *voze* pour *volle*.

Corigliano immédiatement dépassé, le petit cours d'eau que l'on traverse porte le nom de Lucino. Il semble être le Lusias des anciens, voisin de Thurioi, qu'Élien, dans son Histoire des animaux, mentionne comme ayant tous ses poissons de couleur noirâtre, bien que ses eaux soient absolument cristallines. C'est un de ces phénomènes plus ou moins authentiques que l'on aimait à rassembler dans les collections de récits merveilleux, et qui composaient plus de la moitié de l'histoire naturelle des anciens.

La première localité que l'on rencontre ensuite, avant d'atteindre le Trionto, est Rossano, ville de 15,000 habitants, située de la façon la plus pittoresque sur une hauteur entourée de précipices. Il faut une heure en voiture pour y monter de sa Marina misérable, ravagée en été par la malaria, où est située la station du chemin de fer et où font escale les bateaux qui desservent la côte de la mer Ionienne. Rossano, qui s'appelait dans l'antiquité Roscianum, est aujourd'hui la résidence d'un archevêque et d'un sous-préfet. Elle possède d'importantes carrières de marbre et d'albâtre en exploitation. C'est un lieu dont il est souvent question dans l'histoire du moyen âge.

On le trouve mentionné pour la première fois dans les Itinéraires, et c'est seulement sous le Bas-Empire qu'il prend une grande importance. C'est dès lors une des principales forteresses du midi de l'Italie, commandant le dé-

couché des défilés de Labula et l'entrée du pays que l'on bommence à appeler Calabre, au lieu de Bruttium. Roscianum figure à ce titre dans les récits de la reprise de l'Italie par les Byzantins sur les rois des Ostrogoths. Procope, qui l'appelle Roscia et la qualifie de port du pays de Thurii, rôle qu'a encore sa Marina, raconte comment Totila s'en rendit maître un moment en 548. Considérée comme une des clés de la péninsule du Bruttium, comme le boulevard de cette partie extrême où la domination des Lombards ne parvint jamais à s'établir, si Autharis y fit une incursion victorieuse jusqu'à Reggio, et qui dépendait, non de l'Exarchat de Ravenne, mais du Thème militaire de Sicile, la ville dut recevoir à la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe une colonie grecque, destinée à en assurer la possession à l'Empire. En effet, on compte comme Grec le Pape Jean VII, qui en était natif et qui occupa le trône pontifical de 705 à 707. C'est celui qui, ayant reçu de l'empereur Justinien II les actes du Concile *in Trullo* à examiner, les renvoya à Constantinople en disant que, puisqu'il n'y avait pas pris part dans la personne de ses légats, il y suffisait de l'approbation impériale, de peur d'attirer sur lui la redoutable colère du féroce Rhinotmète, acte de pusillanimité que les historiens ecclésiastiques lui reprochent avec juste raison.

Dans la première moitié du Xe siècle, à l'époque où Constantin Porphyrogénète nous trace le tableau de l'administration de l'empire byzantin, la Sicile, conquise par les Musulmans, était définitivement perdue pour le Basileus de Constantinople, depuis la chute de Tauroménion en l'an 900. L'ancien Thême de Sicile avait donc cessé d'exister et de la partie qui s'en étendait auparavant sur le continent, ainsi que des pays reconquis pour l'Empire par Basile Ier, on avait fait deux petits thêmes ayant chacun son *stratigos*. C'étaient ceux de Longobardie et de Calabre. Le second se composait du pays au sud de la Sila. Roscianum appartenait au premier, dont elle était une des trois grandes for-

teresses, les deux autres étant Otrante et Gallipoli. Il semble même que c'est à Roscianum que résida le stratigos de Longobardie jusqu'à la reconstruction de Tarente, sous Nicéphore Phocas.

Le commencement du x[e] siècle est aussi l'époque qui vit naître le plus illustre des enfants de Roscianum ou Rossano, St Nil, le fondateur du monastère des Basiliens de Tusculum. Sa biographie, écrite en grec par son disciple le bienheureux Barthélemi, natif aussi de la même ville, qui fut son second successeur comme hégoumène du couvent grec des environs de Rome, est l'unique document qui nous fasse pénétrer dans la vie des provinces méridionales de l'Italie au temps de la domination byzantine et des incursions des Sarrazins. Elle a donc une importance de premier ordre pour l'histoire, et c'est pour cela que je m'arrêterai à l'analyser ici.

Le saint appartenait à une des premières familles grec ques de Rossano. Né en 910, il reçut au baptême le nom de Nicolas. Dès son enfance il montra beaucoup de ferveur, et il reçut dans sa ville natale une éducation des plus soignées. Bien que sous le coup de ravages continuels de la part de leurs voisins musulmans, les Grecs des villes de Calabre participaient au mouvement intellectuel et littéraire de Constantinople; je n'en veux pas d'autre preuve que l'excellente grécité du livre où le bienheureux Barthélemi a raconté la vie de son maître. Celui-ci sentit de bonne heure une propension marquée pour la vie monastique; pourtant il resta d'abord dans le monde, se maria et même ne fut pas un mari fidèle. Comme beaucoup d'autres grands saints, il eut sa période d'égarements. Mais la mort de sa femme le fit rentrer en lui-même. Il pleura ses péchés et prit la résolution d'entrer dans le cloître à l'âge de trente ans.

On était alors en 940. C'était l'année même où les ducs lombards de Capoue et de Salerne livraient dans la Pouille contre Imogalaptos, le stratigos byzantin de Longobardie,

une grande bataille dont l'issue demeurait indécise. Mais si la Pouille continuait ainsi à être ensanglantée par des luttes continuelles avec les principautés des Lombards, la Calabre jouissait d'un moment de répit au milieu de ses souffrances et tâchait de réparer des désastres auxquels Rossano avait seul échappé, grâce à la force de ses murailles. C'était, en effet, quelque chose d'effroyable à ce moment que les guerres entre Byzantins et Sarrazins dans l'Italie méridionale, et chacun des deux partis semblait prendre à tâche de ruiner et de dépeupler le pays qu'ils se disputaient. Le fanatisme religieux s'unissait chez les Musulmans à la soif du pillage pour les pousser à des dévastations sans nom dans les provinces chrétiennes du continent, qu'ils n'espéraient pas conquérir. Toutes les barbaries semblaient s'être données rendez-vous sur les flottes qui, presque chaque années, au retour de la belle saison, partaient de Palerme pour faire des descentes sur les côtes d'Italie, et dans les grandes armées, que de temps à autre les émirs Fatimites de Sicile faisaient passer au delà du détroit, et répandaient comme un torrent sur la Calabre. La colonie d'Arabes et de Berbères, établie dans la Sicile, ne suffisait pas à fournir des soldats à ces expéditions incessantes, même avec les recrues qui leur venaient d'Afrique et avec le grand nombre de nègres que l'émir achetait chaque année comme esclaves pour les incorporer dans son armée. Mais l'énorme commerce de bétail humain que les Slaves faisaient alors dans l'Adriatique, fournissait aux Musulmans Siciliens tout ce dont ils avaient besoin en fait de mamelouks ou d'esclaves destinés à devenir soldats. De même que plus tard les Circassiens, les Slaves, encore plus qu'à demi payens, voyaient dans l'esclavage en pays étrangers l'échelon de la fortune. Ils vendaient donc leurs proches sans scrupule et pensaient par là leur assurer un meilleur sort ; ils se vendaient eux-mêmes quand ils en trouvaient l'occasion ; et c'est ainsi qu'alors leur nom na-

tional, tel qu'on le prononçait en latin, *sclavi*, devint celui même des esclaves. Dans toutes les armées des émirs de Sicile au xe siècle, il y avait plus de Slaves renégats, ou même chrétiens de nom, que d'Arabes ou de Berbères. Mais quand une grande armée byzantine descendait à son tour en Italie pour les combattre, c'était un autre flot de barbares non moins féroces, non moins acharnés au pillage, et les habitants qu'elle était censée venir défendre ne savaient qui était le plus à redouter, de leurs ennemis ou de leurs soi-disant protecteurs. Ce dont il y avait le moins dans ces armées grecques, c'étaient des Grecs, même parmi les généraux. Varanges de la Scandinavie, Russes, Hongrois, Slaves, Francs, Valaques du Pinde, Arabes, Khazars, gens des différents peuples du Caucase, Arméniens, Mardaïtes, il y avait des représentants de toutes les races, même les moins civilisées, comme sujets ou comme mercenaires, dans ces étranges armées, dont la composition hétérogène flattait la vanité du Basileus et lui donnait l'illusion qu'il était l'empereur universel.

Un trait suffira à montrer ce qu'étaient alors les ravages d'une armée byzantine en Italie, sur les terres mêmes de l'empire. Lorsque Nicéphore Phocas, le général de l'empereur Basile, se rendit maître des villes de Calabre où les Musulmans de Sicile avaient établi des colonies militaires, Tropea, Amantea, Santa-Severina, ses soldats en réduisirent tous les habitants en esclavage, les chrétiens comme les mahométans. Et partout sur leur passage ils enlevèrent encore dans les campagnes des milliers d'esclaves italiens, parmi les fidèles sujets de l'empereur. Sûr de ne rencontrer que de la désobéissance dans les légions indisciplinées qu'il conduisait et craignant de les pousser à la révolte, s'il essayait de réprimer ces désordres odieux, le général ne dit rien, et il dut recourir à un stratagème pour empêcher le crime de se consommer. Quand il fut, après un an de campagne, rappelé à la défense des provin-

ces d'Asie-Mineure, que la mort de Basile laissait découvertes, il ramena son armée à Brindisi pour l'embarquer, traînant avec elle le misérable troupeau de ses captifs. Mais là Nicéphore donna l'ordre absolu que les soldats montassent les premiers à bord, après quoi l'on embarquerait les esclaves, qu'ils comptaient vendre avec grand profit sur les marchés d'Orient. Puis, une fois les troupes sur les vaisseaux, il fit brusquement lever les ancres et mettre à la voile, laissant sur le rivage les captifs italiens, stupéfaits de se voir ainsi tout d'un coup remis en liberté par un acte d'autorité que rien n'avait donné à prévoir. Le fait d'une telle générosité était si extraordinaire qu'il excita en Italie un enthousiasme de reconnaissance. En commémoration du fait, sur le lieu même où il s'était passé, on éleva une église dédiée à saint Nicéphore, le patron du général libérateur.

En 917, Eustathios, stratigos de Calabre, avait conclu avec Moussa, émir de Sicile, au nom de l'impératrice régente Zoé, un traité d'après lequel les musulmans devaient laisser en paix les possessions byzantines d'Italie, en échange d'un tribut annuel de 2200 nomismata ou bezans d'or. Cette paix entre le Khalifat d'Afrique et la cour de Byzance, se transforma bientôt en alliance. Le stratigos Jean Muzalon, successeur d'Eustathios, s'était rendu odieux à ses administrés. Les Calabrais se soulevèrent et l'égorgèrent ; puis craignant la vengeance du gouvernement impérial, ils se donnèrent à Landulfe, prince lombard de Bénévent. L'impératrice Zoé, naguère alliée des chrétiens d'Italie contre la colonie sarrazine du Garigliano, conçut l'idée criminelle de s'allier aux Musulmans de Sicile contre les populations et les princes rebelles de l'Italie chrétienne. L'émir Salem ben Rasch'd, successeur de Moussa, saisit cette ouverture avec empressement. Les troupes sarrazines, jointes à une armée impériale, ravagèrent la Calabre, la Pouille et les États du prince de Bénévent. Les coureurs musulmans poussèrent même jusque dans la campagne

de Rome ; mais les forces réunies du pape Jean X et d'Albéric, duc de Spolète, leur infligèrent une sanglante défaite à Nettuno. Le soulèvement d'opinion causé par ces faits fut tel que les Byzantins durent se hâter de se dégager de l'alliance avec les infidèles, pour éviter de voir l'Italie entière s'armer contre eux dans une véritable croisade. Mais le khalife de Kairoân et son émir de Sicile avaient repris goût aux expéditions italiennes. Ils firent désormais porter indifféremment leurs attaques sur les territoires et les forteresses qui restaient aux Grecs en Calabre, et sur les parties du pays qui tenaient encore pour le duc de Bénévent.

En 923 la flotte arabe prenait et pillait Reggio ; en 924 l'affranchi slave Mésoud s'établissait à poste fixe sur le rocher de Sant'Agata, près de cette ville. En 925 un armement formidable, conduit par Abou-Ahmed Djafar ibn Obéid, débarquait en Calabre et parcourait le pays entier du sud au nord, brûlant les villes et les villages, emmenant des milliers d'habitants en captivité, promenant de tous les côtés d'horribles massacres. Un petit nombre de forteresses, parmi lesquelles Rossano, parvinrent seules à résister. L'expédition se termina par la prise d'Oria, où 6,000 personnes furent égorgées et où les musulmans firent 10,000 prisonniers, parmi lesquels un patrice, qui se racheta au prix de 72,000 livres d'or italiennes, et le célèbre médecin juif Schabtaï Donolo, à qui nous devons un récit de ces événements. A la suite du désastre d'Oria, les Byzantins sollicitèrent une trêve, qu'on ne leur accorda qu'aux plus dures conditions, et pour laquelle ils durent livrer comme otage Léon, qualifié par les contemporains d'évêque de Sicile, parce que les émirs musulmans ne permettaient le maintien que d'un seul siége épiscopal pour les chrétiens de toute l'île. L'expiration de la trêve, en 927, fut marquée par la destruction de Tarente. Alors la cour de Constantinople se décida à traiter, en se soumettant à payer au khalife d'Afrique un tribut plus fort

encore que celui qu'avait promis Eustathios, pour la possession paisible des deux Thêmes de Lombardie et de Calabre, que les envahisseurs évacuèrent. A ce moment l'énergique régence de Romain Lécapène venait de succéder au faible et incapable gouvernement de l'impératrice Zoé. Le nouveau Basileus, qui s'était associé de force au jeune Constantin Porphyrogénète, commença par ramener les Calabrais à l'obéissance. L'éloquent patrice Cosmas de Thessalonique alla trouver de la part de l'empereur le duc de Bénévent, qui était de longue date son ami personnel. Il le menaça d'attaques où l'empire grec serait désormais libre de concentrer toutes ses forces, et lui montra que ce n'était pas, malgré tout, petite chose que d'avoir affaire à cet empire. Landulfe, dit l'historien Cédrène, « comprit que Cosmas lui donnait un bon conseil », et évacua la Calabre, où sa position stratégique serait devenue trop difficile. Les rebelles, abandonnés du prince lombard, et découragés par l'excès des maux qu'ils avaient soufferts, se soumirent de bonne grâce, et pendant vingt-quatre ans la Calabre respira dans une paix profonde. Les troubles sanglants qui agitaient alors l'Afrique et la Sicile, rendaient les khalifes et leurs émirs aussi désireux que les Byzantins de ne pas reprendre les hostilités. Ils avaient le sentiment qu'avec un soldat de la trempe de Romain Lécapène la guerre serait plus sérieuse ; aussi ne furent-ils même pas longtemps exigeants sur l'article du tribut convenu. Au bout de peu d'années, le paiement en devint très irrégulier ; Cédrène prétend même que le plus souvent les gouverneurs grecs le faisaient passer dans leur bourse personnelle, tout en continuant à le porter sur les comptes qu'ils envoyaient à l'empereur. Enfin il tomba complétement en désuétude.

C'est pendant cette période de paix que Nicolas de Rossano se résolut à embrasser la vie monastique. La ville de Rossano possédait dans sa cathédrale une célèbre image miraculeuse de la Vierge, de la catégorie de celles que les

Grecs appellent *archeiropoiètoi*, prétendant qu'elles n'ont pas été peintes par la main des hommes, mais sont descendues du ciel même. On racontait que celle-ci avait été envoyée de Constantinople, en 586, par l'empereur Maurice. C'est devant cette sainte icone que Nicolas fit vœu de renoncer au monde. La cathédrale de Rossano se targue de la posséder encore, et elle continue à y être l'objet d'une extrême vénération de la part des fidèles. C'est une peinture byzantine sur panneau, qui est devenue toute noire de vétusté. Couverte d'un revêtement d'argent repoussé, à la mode byzantine, il est impossible de l'examiner et de juger si ce peut bien être celle qui existait déjà au xe siècle; mais en tous cas il est difficile d'admettre qu'elle remonte au vie. Je ne la signale pas moins à l'attention du voyageur qui pourra obtenir du clergé de la cathédrale qu'on la lui laisse étudier de près. Elle serait, en effet, un monument d'une grande importance pour l'histoire de la peinture byzantine, si elle datait positivement d'avant le xe siècle et si elle était, ce qui n'est pas absolument impossible, antérieure aux Iconoclastes ou contemporaine de leurs persécutions, dont la Calabre demeura préservée, offrant un asile sûr aux moines peintres qui fuyaient les bourreaux de l'Orient.

Rossano possède, du reste, dans les archives de sa cathédrale, un des monuments les plus précieux et les plus incontestables de l'art byzantin dans la période antérieure aux Iconoclastes et probablement dans le siècle de Justinien. Je veux parler du manuscrit désormais connu dans la science sous le nom de *Codex Rossanensis*, et dont MM. Oscar von Gebhardt et Adolf Harnack ont été récemment les premiers à signaler l'existence. C'est un magnifique volume, composé de 188 feuillets de vélin teint en pourpre, d'un pied de hauteur, où le texte grec des Évangiles de St Mathieu et de St Marc est écrit en grandes lettres d'argent de forme onciale arrondie. Ce manuscrit a une grande analogie avec celui que, parmi les rares copies des Évangiles remontant aux

premiers siècles du christianisme, Tischendorf a désigné par la lettre N, et dont les feuillets, également de vélin pourpre écrit en lettres d'argent, se trouvent dispersés entre Patmos, Rome, Vienne et Londres. Les deux savants allemands qui ont donné une notice de celui de Rossano, l'attribuent au VIe siècle, et j'accepte volontiers cette date, à condition qu'elle soit entendue de la fin du siècle et non du commencement. Car il y a des parties, écrites certainement de la même main que le reste du manuscrit, où le scribe a employé un type de caractère allongé et étroit, qui ne peut pas être antérieur à cette époque.

Mais ce qui fait surtout l'intérêt de premier ordre de l'évangéliaire grec de Rossano, ce sont les douze grandes miniatures qui y subsistent encore, dernier reste d'une illustration bien autrement riche, dont la plus grande part a été malheureusement détruite. Chacune de ces miniatures occupe une page entière, divisée en deux registres : en haut un sujet de l'histoire évangélique ; en bas quatre figures à mi-corps des Prophètes qui ont annoncé ce fait, chacun accompagné du texte de son oracle. Les peintures sont certainement du même temps que l'écriture du manuscrit, c'est-à-dire du VIe siècle. L'exécution en est très remarquable, le dessin serre, les compositions simples, nobles et claires, la tournure superbe et le style encore tout antique.

Après cette courte digression, revenons à la vie de notre saint.

L'entrée de la profession monastique n'était pas facile pour Nicolas. Il était un des décurions de la ville de Rossano, et comme tel responsable des impôts sur sa personne et sur ses biens. L'honneur du décurionat était un dur esclavage, auquel on n'arrivait pas à se soustraire, et les autorités impériales non-seulement ne permettaient pas qu'on l'abandonnât, mais encore ne se faisaient pas faute de saisir celui qui cherchait à y échapper, même en revêtant l'habit ecclésiastique, et de le réintégrer de force

dans son office (1). Nicolas ne pouvait donc pas prononcer ses vœux dans un des couvents de l'ordre de Saint-Basile que possédait sa ville natale. Il dut aller secrètement au monastère de Saint-Mercure, près de Palma, sur la mer Tyrrhénienne, monastère que le second saint Fantin dirigeait comme hégoumène. Mais là encore il se trouvait sur les domaines impériaux, et donner l'habit à un décurion sans l'autorisation du gouverneur de la province eût été gravement compromettre le couvent. Fantin l'envoya donc à peu de distance de là, mais sur les terres du prince lombard de Salerne, prononcer ses vœux dans le monastère basilien de Saint-Nazaire, près de Seminara. Comme il s'y rendait, suivant solitairement à pied le bord de la mer, il vit à son grand effroi sortir des broussailles un Arabe suivi de plusieurs nègres ; c'était l'équipage d'une barque qui s'était arrêtée dans le voisinage. L'Arabe demanda au voyageur où il allait, lui dit qu'il était bien sot de renoncer au monde avant d'avoir atteint la vieillesse, enfin, n'ayant pas pu ébranler sa résolution, lui donna des provisions pour continuer sa route. Ce charitable musulman était un honnête marchand, qui mettait en pratique une des œuvres de miséricorde ordonnées par le Coran. Mais les Calabrais considéraient alors tellement tout Sarrazin comme un démon incarné, que notre saint vit un miracle dans l'assistance qu'il avait reçue de celui-ci. Arrivé enfin au couvent de Saint-Nazaire, il y prit l'habit et adopta en entrant en religion, en l'honneur du grand disciple de Saint Jean Chrysostome, moine du Sinaï après avoir été préfet de Constantinople, le nom de Nil, sous lequel il est lui-même inscrit au catalogue des saints.

Quelque temps après il revint au couvent de Saint-Mer-

(1) L'inique système de la responsabilité des Curiales avait été abandonné en Orient au IXe siècle. Mais il se maintenait encore dans les provinces italiennes.

cure vivre sous la direction de Fantin. Il y porta à un si haut degré de perfection l'obéissance, l'humilité, la mortification des sens et la contemplation, qu'on l'appela un autre Paul, donnant à Fantin le nom du nouveau Pierre. Mais bientôt les signes d'une rupture entre les Byzantins et les Arabes de Sicile firent présager que les invasions allaient recommencer. Agrigente révoltée contre le khalife avait obtenu les secours de Romain Lécapène, et quand la ville eut été réduite après un siége de huit mois, les rebelles les plus compromis trouvèrent un asile dans les possessions italiennes de l'empereur. De nouveaux griefs vinrent s'ajouter à ceux-ci, lors d'une grande famine qui désola la Sicile et l'Afrique. Crénitès, stratigos de Calabre, profita de cette occasion pour faire des spéculations éhontées sur les blés de son gouvernement, qu'il vendait à des prix énormes aux Arabes affamés. Ce dernier fait mit le comble à l'irritation du khalife Mansoûr. Aussitôt qu'il eut remis en ordre les affaires de Sicile et étouffé les derniers restes de rébellion, il somma le Basileus de livrer les transfuges et de payer le tribut, suspendu depuis plusieurs années. Sur le refus de Constantin Porphyrogénète, qui désormais occupait seul le trône de Byzance, la guerre fut déclarée. L'hégoumène Fantin, ne voulant pas se trouver en butte une fois de plus, dans sa vieillesse, aux violences des infidèles, quitta la Calabre sur cette nouvelle et se retira avec d'autres moines à Thessalonique, où il passa la fin de sa vie et mourut, environné d'une auréole de sainteté. Nil refusa de lui succéder et obtint même de ses nouveaux supérieurs la permission d'aller vivre en solitaire dans la forêt voisine sur le flanc de la montagne, auprès d'une petite chapelle de Saint-Michel. Deux compagnons vinrent successivement l'y rejoindre ; ils se nommaient l'un Étienne et l'autre George. Ce dernier était encore un décurion de Rossano, et l'Église le compte au nombre des bienheureux.

Nil habitait son ermitage avec ces deux compagnons, lorsque l'orage qui menaçait la Calabre depuis quelques années éclata avec furie. En 951 une grande armée musulmane, commandée par Hassan, émir de Sicile, et par le renégat slave Faradj-Mohammed, l'un des généraux les plus renommés du khalife de Kairoân, débarquait à Reggio, qu'elle trouvait abandonné de ses habitants, rançonnait Gerace et venait porter son camp devant Rossano et Cassano, qu'elle forçait à se racheter à prix d'argent. La mauvaise saison venue, elle retourna hiverner à Messine. Les Byzantins profitèrent de cet intervalle pour rassembler un grand armement dans la Pouille et dans la Terre d'Otrante. Un nommé Macroyannis était à la tête de la flotte et le patrice Malacénos à la tête des troupes venues d'Orient. Elles se mirent en marche vers le sud et opérèrent leur jonction avec les forces dont disposait Pascal, stratigos de Calabre. Mais les généraux grecs ne surent pas maintenir la discipline dans leur armée, qui traita la Calabre en pays conquis et y saccagea tout sur son passage. Les plaintes des sujets de Byzance parvinrent jusqu'aux oreilles de leurs ennemis, et le khalife exhorta ses troupes « à ne pas craindre des soldats qui se rendaient coupables de tels excès envers leurs amis. » En effet, Hassan ayant de nouveau passé le détroit et débarqué son armée près de Reggio, rencontra les Grecs, le 8 mai 952, dans la plaine au-dessous de Gerace. La bataille fut des plus sanglantes et finit par la déroute complète des troupes byzantines, malgré leur grande supériorité de nombre. Les musulmans vainqueurs se répandirent par bandes dans le pays, en y promenant la dévastation, tandis que la flotte de Sicile ravageait les côtes jusqu'aux îles Tremiti dans l'Adriatique, dont la garnison et tous les habitants furent emmenés en captivité. L'empereur Constantin se hâta d'envoyer en Sicile son secrétaire Jean Pilate implorer une trêve, que les Arabes lui accordèrent.

Dans les dévastations de l'une ou de l'autre de ces années,

la vie originale ne le précise pas, le monastère de Saint-Mercure fut détruit par les Musulmans. Un parti de coureurs monta même jusqu'à l'ermitage de Nil, qui s'enfuit au plus épais des bois avec ses compagnons Quand il eut aperçu, de la caverne où il s'était caché, que les pillards étaient partis, il redescendit et constata que tous leurs misérables effets avaient été enlevés, jusqu'à son cilice. Mais un de ses compagnons, qui dans la fuite s'était séparé de lui, ne reparaissait pas. Il le crut prisonnier et se mit à sa recherche. A peine avait-il atteint la route qu'il vit arriver une troupe de dix cavaliers armés, portant sur la tête des kouffiehs flottans à la façon arabe. Quel ne fut pas son étonnement quand ces cavaliers, qu'il prenait pour des Sarrazins, s'arrêtèrent et descendant de cheval s'agenouillèrent devant lui. C'étaient des gens d'un château voisin qui couraient la campagne sous un déguisement, pour ramasser les fugitifs et les conduire dans un asile sûr. Nil apprit par eux, avec une grande joie, que le compagnon qu'il croyait perdu avait été recueilli dans le château.

III

A la suite de ces événements, Nil se décida à revenir à Rossano, sa patrie, où il serait plus en sûreté. Il s'établit dans le célèbre monastère de Santa-Maria del Patir, dont il accepta l'hégouménat et dont on voit encore aujourd'hui les bâtiments à demi ruinés, à peu de distance de la ville.

La Calabre subit encore une nouvelle invasion en 956, mais elle ne pénétra pas très avant dans le pays, Constantin Porphyrogénète ayant fait faire une diversion en Sicile même, par le général byzantin Basile, dont la victoire dans le Val de Mazzara obligea l'émir à rappeler son armée d'Italie. Pourtant, en 957, les Arabes, ayant battu la flotte byzantine, reprirent le siège de Reggio. La ville, récem-

ment fortifiée, se défendait avec vigueur, quand une panique saisit les Musulmans à la nouvelle de l'arrivée à Otrante d'un grand armement byzantin, où le patrice Romain Argyre commandait la flotte, Crambéas et Moroléon les troupes de terre. Ils se rembarquèrent en toute hâte, et une effroyable tempête détruisit la majeure partie de leurs navires en vue de Palerme. Après ce désastre, ce fut au tour des Arabes de demander la paix, que les Byzantins conclurent volontiers et qui se maintint plus de douze ans. Elle alla même jusqu'à une intime alliance sous le règne de Nicéphore Phocas. Grecs et Arabes se coalisaient pour résister à l'empereur Othon I[er] de Saxe, qui venait de descendre en Italie et montrait des velléités d'entreprendre la conquête des provinces grecques de la péninsule. Il soutenait contre les Byzantins Pandulfe Tête de fer, prince de Capoue et de Bénévent, mettait le siége devant Bari, tentait de pénétrer en Calabre sous prétexte d'y venir chercher Théophanie, la fiancée de son fils, et faisait ravager les côtes de ce pays par les corsaires Pisans.

Cependant Nil organisait à Rossano le monastère de femmes de Ste-Anastasie, fondé par Euphraxios, juge impérial ou protonotaire des deux Thêmes de Longobardie et de Calabre, qui paraît avoir été natif de cette ville. Il gouvernait son propre monastère avec une grande sagesse. La renommée de son extrême sainteté s'était répandue dans tout le pays, et on venait de toutes parts le consulter. En 976, Basile II et Constantin, à leur avénement au trône, envoyèrent le domesticos Léon et le protospathaire Nicolas, en mission extraordinaire, pour régler les affaires de la Calabre. Léon vint à Rossano, en compagnie de Théophylacte, archevêque de Reggio et métropolitain de Calabre. Avec une nombreuse suite de prêtres et d'officiers, ils allèrent visiter le célèbre hégoumène, moins, remarqua son biographe, pour s'édifier de ses discours que pour connaître jusqu'où allait son savoir. Nil s'en aperçut. Après les polites-

ses d'usage, il présenta à Léon un livre où se trouvaient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvait trop sévères, Nil soutint qu'elles étaient conformes aux principes de l'Évangile et des Pères. « Elles vous paraissent effrayantes, dit-il, parce qu'elles sont la condamnation de votre conduite ; si vous ne vivez saintement, vous ne pourrez échapper aux châtiments éternels. » Ceci ne laissa pas que de troubler les assistants. L'un d'eux ayant demandé alors à l'hégoumène, pour lui tendre une sorte de piége, si Salomon était damné ou sauvé, il répondit : « Que vous importe de savoir si Salomon est sauvé ou ne l'est pas ? Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que Jésus-Christ menace de la damnation tous ceux qui commettent le péché d'impureté. » Il faisait par là une allusion directe aux mœurs dissolues de son interlocuteur, qui ne prolongea pas davantage l'entretien.

Sur ces entrefaites, le protonotaire Euphraxios tomba dangereusement malade. Il montrait depuis quelque temps une grande hostilité contre Nil, parce que celui-ci avait refusé de lui envoyer des présents, comme faisaient les autres hégoumènes. Mais quand il sentit la mort approcher, il le fit venir, lui demanda pardon et le sollicita de lui donner l'habit monastique. « Les vœux du baptême suffisent, luidit le saint. La pénitence n'en exige point de nouveaux. Aies seulement un cœur contrit et le désir de changer de vie. » Euphraxios ayant insisté encore pour recevoir l'habit, finit par l'obtenir. Ce fut alors comme un homme nouveau, il affranchit ses esclaves, distribua tous ses biens aux pauvres, et mourut trois jours après dans les sentiments de la plus grande piété.

Vers le même temps, l'archevêque Vlatto revint à Rossano, ramenant d'Afrique un grand nombre de prisonniers chrétiens, qu'il avait obtenu de racheter, grâce à l'influence de sa sœur, qui était une des esclaves favorites du khalife de Kairoân. A peine débarqué, il voulut retourner continuer son œuvre de rachat. Nil essaya de l'en détourner, en

lui prédisant qu'il y laisserait sa vie. Mais la perspective d'aucun danger n'arrêta le zèle du prélat. Il repartit pour l'Afrique et oncques depuis on n'entendit parler de lui. Son sort même demeura inconnu.

Les hostilités venaient de recommencer, en effet, entre les Byzantins et les Arabes. Si Léon et Nicolas avaient été envoyés en Calabre par les deux empereurs, c'était pour préparer une expédition destinée à attaquer la Sicile avec l'aide des Pisans. Nicéphore, qui depuis 967 gouvernait l'ensemble des provinces italiennes, avec le titre supérieur de *magistros*, que personne ne porta dans le pays ni avant ni apres lui, donna l'ordre à toutes les villes, conformément à la loi byzantine, de construire à leurs frais des galères destinées à porter les troupes. La reprise de la guerre était très impopulaire dans la Calabre, dont les habitants n'avaient pas de peine à prévoir les maux nouveaux qu'elle allait attirer sur eux. Les gens de Rossano s'ameutèrent et brûlèrent les bâtiments en construction sur les chantiers de leur marine. Nil alla intercéder pour eux auprès de Nicéphore et à force de prières obtint qu'ils ne seraient punis que d'une forte amende. Le magistros grec, admirant sa sainteté, voulut le nommer au siége épiscopal de Rossano, vacant par la disparition de Vlatto, mais il refusa obstinément cet honneur. Il obtint aussi la grâce d'un jeune homme de Bisignano, qui avait tué un Juif et que les magistrats voulaient livrer à la communauté juive pour en tirer tel châtiment qu'il lui plairait. Les Israélites étaient alors nombreux et puissants dans le pays. Ils y comptaient des hommes savants et très considérés, comme le médecin Schabtaï Donolo, que nous avons vu tout à l'heure figurer parmi les prisonniers du sac d'Oria et qui disputa publiquement avec Nil sur les matières religieuses.

Le saint avait annoncé que la guerre qu'on entreprenait se terminerait par un désastre et deviendrait le point de départ d'une longue suite de misères. Elle parut d'abord com-

mencer d'une manière heureuse. La flotte des Grecs et des Pisans surprit Messine dans les premiers mois de 976. Mais bientôt, l'armée musulmane s'étant rassemblée, il fallut évacuer la ville et repasser en toute hâte le détroit, au delà duquel l'émir Abou-l-Kâsem poursuivit les troupes impériales dans leur retraite. Il pénétra cette année jusqu'à Cosenza, qu'il contraignit à se racheter du pillage à prix d'argent. Au printemps suivant, Abou-l-Kâsem descendit la vallée du Crati et établit un grand camp retranché à Vaccarizzo, non loin de Rossano. De là, il lança des partis de cavalerie qui mirent à sac toute la Basilicate, la Terre d'Otrante, la Pouille et la Capitanate. C'est seulement à l'automne de 977 que l'émir se décida à reprendre la route de la Sicile, en emmenant un immense butin et des milliers d'esclaves.

A l'approche des hordes musulmanes, Nil s'était retiré avec ses moines dans la forteresse de Rossano, que l'émir n'assiégea pas. Trois frères seulement étaient restés à la garde du couvent, qui fut pillé et eux-mêmes conduits en captivité en Sicile. Le saint voulut les racheter. Il rassembla à grand peine cent bezans d'or, qu'il confia, avec une lettre adressée à l'émir, à un moine auquel il avait pleine confiance, pour aller les porter à Palerme. Le moine de Rossano fut admis à l'audience d'Abou-l-Kâsem, qu'il trouva en belle humeur et disposé à écouter favorablement les prières. L'émir se fit traduire la lettre de Nil, en admira les termes et déclara qu'elle émanait d'un véritable ami de Dieu. Il rendit les moines sans rançon et les chargea même de présents pour leur hégoumène, ainsi que d'une lettre où il disait : « C'est ta faute si ton couvent a souffert. Tu n'avais qu'à t'adresser à moi ; je t'aurais envoyé aussitôt une lettre de sauvegarde que tu n'aurais eu qu'à pla carder à la porte du monastère. Il aurait été respecté de tous mes soldats, et tu ne l'aurais pas quitté. Maintenant, si tu veux venir me visiter, je t'y invite. Tu circuleras librement dans les pays de mon obéissance, et tu y seras respecté et honoré de tous. »

Tout en entretenant cette correspondance avec le saint abbé de Rossano, Abou-l-Kâsem n'en continuait pas moins à envoyer chaque année des troupes faire le dégât au delà du détroit. Mais bientôt les Byzantins et les Arabes durent faire alliance pour tenir tête à un ennemi qui arrivait du nord. en déployant une puissance formidale. C'était l'empereur Othon II, que les Romains surnommèrent le Sanguinaire. Ayant passé les Alpes, il avait fait reconnaître son autorité dans tout le reste de l'Italie, et maintenant il entreprenait la conquête des provinces byzantines, qu'il revendiquait comme la dot de sa femme Théophanie, fille de Romain le Jeune. Celle-ci l'accompagnait, et ils menaient à leur suite une nombreuse armée de Saxons, de Bavarois et d'autres Allemands, auxquels ils avaient joint les contingeants des vassaux italiens de l'Empire. Après avoir pris d'assaut Salerne, qui lui avait refusé l'hommage, Othon vint, au printemps de 982, mettre le siége devant Tarente, qui se défendit mal et dont il s'empara. Il se dirigea de là vers la Calabre et se rendit maître de Rossano, où il laissa l'impératrice en s'enfonçant dans le sud. Les Grecs et les Sarrazins s'efforçaient par une feinte retraite de l'y attirer, loin de sa base d'opération. Le 15 juillet une grande et décisive bataille fut livrée auprès de Stilo. Je ne m'arrêterai pas ici aux détails de cette lutte, car j'aurai l'occasion d'y revenir un peu plus loin, quand je traverserai le champ de bataille où se brisa l'effort des Allemands. Il me suffit pour le moment de rappeler que l'émir Abou-l-Kâsem y trouva la mort, mais que l'armée impériale fut anéantie et que la fleur de la noblesse d'Allemagne et d'Italie périt sous les coups des Musulmans. Othon lui-même manqua d'être fait prisonnier, et s'enfuyant seul avec son cousin le duc de Bavière, ne parvint qu'après les plus périlleuses aventures à Rossano, où il rejoignit Théophanie, pour fuir de nouveau avec elle et presque sans escorte jusqu'à Capoue, où seulement il se considéra comme en sûreté. C'est à la suite

de cette bataille que les Byzantins, délivrés de tout péril d'une nouvelle attaque par la mort d'Othon II, qui eu lieu à Rome l'année suivante, reprirent paisiblement possession de la totalité de la Calabre, de la Terre d'Otrante, de la Basilicate et de la Pouille, et en réorganisèrent l'administration. Tout le pays forma désormais une seule province, gouvernée par un Catapan qui résidait à Bari. Et les choses restèrent ainsi jusqu'à la conquête des Normands.

Un peu avant l'expédition d'Othon II, l'hégoumène Nil, las d'habiter un pays si incessamment ravagé, émigra avec ses moines vers un séjour plus paisible. Il se rendit à Capoue, où le prince Pandulfe Tête de Fer le reçut avec les marques de la plus grande vénération. Il lui prédit la mort que Pandulfe devait, en effet, trouver à la bataille de Stilo. Le prince envoya aux moines du Mont-Cassin, qui était compris dans ses états, l'ordre d'attribuer aux cénobites grecs un des petits couvents dépendant de l'abbaye. L'abbé Aligerne s'empressa d'obéir, et en attendant d'avoir choisi le lieu où il installerait les nouveaux venus, il invita Nil à venir avec ses compagnons se reposer au Mont-Cassin. La petite communauté voyageuse des Basiliens y fut reçue avec honneur, et Nil officia suivant le rite grec dans la grande église de l'abbaye. Le costume des moines grecs, leurs grandes barbes, leurs longs cheveux, leurs usages particuliers, furent un sujet d'étonnement pour les moines latins. Il y eut au début de la visite des froissements, et Nil fut obligé de soutenir une dispute théologique en règle pour la défense des pratiques de son Église. Enfin sa douceur et sa merveilleuse sainteté surmontèrent tous les préjugés occidentaux, et les enfants de saint Basile finirent par être dans la meilleure intelligence avec ceux de saint Benoît. On donna à Nil et à ses compagnons le monastère du Val-Luce, mais au bout de quelques années ils demandèrent à l'échanger contre celui de Serperi, à la porte de Gaëte.

C'est là que se trouvait Nil, déjà presque nonagénaire,

lorsque l'empereur Othon III fit sa seconde descente en Italie, pour rétablir le pape Grégoire V, en 998. Le patrice Crescentius avait chassé Grégoire de Rome, pour ne pas avoir un Pape allemand, et tout en prenant lui-même le titre de consul, avait fait sacrer, sous le nom de Jean XVI, Philagathus évêque de Plaisance, qui était un grec de Rossano. Rentrés dans la ville éternelle, l'Empereur et le Pape, firent décapiter Crescentius au mépris d'une capitulation formellement jurée. Quant à l'anti-pape, on le jeta en prison après lui avoir crevé les yeux, coupé le nez et la langue. Au bruit de ces cruautés, Nil quitta son monastère et courut à Rome pour implorer la grâce de son compatriote. Il supplia l'Empereur et le Pape, leur représentant les égards qu'ils devaient au caractère sacré dont Philagathus avait été revêtu, même illégitimement. Grégoire ne tint compte de ces observations, et par une sorte de défi au saint, il fit extraire de sa prison le malheureux mutilé, qu'on promena dans les rues de Rome vêtu des ornements pontificaux et monté sur un âne, en l'accablant d'outrages. Nil alors, indigné, menaça l'Empereur et le Pape des châtiments de la colère divine, suspendus sur leurs têtes, et quitta la ville sans plus vouloir communiquer avec eux. Grégoire V étant mort presque aussitôt après, Othon prit peur et ordonna d'épargner désormais Philagathus.

L'année suivante, l'Empereur se rendit en pèlerinage au fameux sanctuaire de Saint-Michel sur le mont Gargano. A son retour, il vint à Serperi pour visiter le saint, dont la courageuse attitude lui avait laissé une impression profonde. Il trouva les moines grecs misérablement installés dans de pauvres cabanes. « Ces hommes, dit-il aux gens de sa suite, sont véritablement citoyens du ciel ; ils vivent sous des tentes comme étrangers à la terre. » Le serviteur de Dieu le conduisit d'abord à l'oratoire, où il pria quelque temps, et le fit ensuite entrer dans sa cellule. Othon lui offrit vainement de lui faire bâtir un somptueux monastère,

qu'il promettait de doter avec magnificence. Nil refusa. « Si mes frères, dit-il, sont de véritables moines, le Seigneur ne les abandonnera point lorsque je ne serai plus avec eux. » — « Demande-moi ce qu'il te plaira, reprit l'Empereur; je te regarde comme mon fils, et je te l'accorderai avec joie. » Nil lui mit alors la main sur la poitrine et lui dit : « La seule chose que je te demande est de penser au salut de ton âme. Quoique tu sois empereur, tu mourras, et Dieu te demandera un compte plus sévère qu'aux autres hommes. »

Après dix ans d'habitation à Serperi, Nil se transporta avec ses compagnons à Tusculum ; son biographe ne précise pas à la suite de quelles circonstances. Il y fut accueilli de la façon la plus favorable par le puissant comte Grégoire, celui qui fut père des Papes Benoît VIII et Jean XIX, et grand-père de Benoît IX, tenant le siége pontifical absolument dans la condition d'un fief de sa famille. Le comte donna aux moines grecs le monastère de Sainte-Agathe, à la porte de la ville. C'est là que Nil acheva sa vie, dirigeant les religieux par ses conseils dans les voies de la perfection chrétienne, mais ne voulant plus accepter, à cause de son grand âge, le fardeau des fonctions d'hégoumène. Il mourut à Tusculum en 1005, à l'âge de 95 ans. La communauté de Basiliens du rite grec, qu'il avait fondée, fut peu après lui transférée de Tusculum même à Grotta-Ferrata, où l'on porta ses reliques. Elle s'y perpétue encore aujourd'hui, et c'est dans l'église de ce monastère que le Dominiquin peignit les deux admirables fresques qui comptent justement au rang de ses plus parfaits chefs-d'œuvre, l'une représentant l'entrevue de saint Nil avec Othon III, l'autre la guérison d'un jeune possédé par une onction de l'huile de la lampe brûlant devant le tombeau du saint.

IV

Cette vie de saint Nil est vraiment admirable, et je me sentais gagner par l'émotion en écrivant quelques-uns de ses épisodes. Au point de vue historique, je ne crois pas me tromper en disant que rien ne nous fait pénétrer d'une façon aussi vivante dans l'existence de la population de la Calabre au xe siècle. On y voit combien cette province était devenue grecque de langue et de religion, après plusieurs siècles de domination byzantine. Sous ce rapport il faut faire une grande différence entre la Calabre et la Pouille. L'ancienne Apulie opposa, dans les premiers siècles du moyen âge, une résistance invincible aux tentatives de grécisation dont elle fut l'objet. L'autorité du Basileus de Constantinople y était abhorrée, et les révoltes contre elle s'y renouvelaient presque incessamment. La Calabre, au contraire, à travers tous ses malheurs, se montrait très remarquablement attachée à la couronne de Byzance, et pendant plusieurs siècles on n'y vit qu'une rébellion sérieuse, celle qui eut lieu sous la régence de Zoé.

Les églises de cette province avaient été originairement latines et dépendant de l'autorité patriarcale du siége de Rome. Justinien, quand il reconquit l'Italie, respecta cet état de choses, et il en fut de même de ses successeurs jusqu'à l'époque des Iconoclastes. C'est Léon l'Isaurien qui enleva, en 733, à l'obédience romaine, pour les soumettre à la juridiction du Patriarche de Constantinople, les deux églises métropolitaines de Reggio et de Santa-Severina, qui comptaient parmi leurs suffragants tous les évêques de la Calabre, et aussi celle d'Otrante. L'empereur se vengeait ainsi de la résistance du Pontife de Rome à ses innovations religieuses, mais surtout de sa rébellion politique, d'accord avec le peuple romain, et de l'appui moral qu'il

avait donné aux habitants de l'Italie méridionale, écrasés d'exactions par le fisc byzantin et inébranlables dans l'orthodoxie. Bien que natif d'une des villes archiépiscopales soustraites à la juridiction romaine, le pape Zacharie, qui monta bientôt après sur le siége apostolique, ne paraît pas avoir soulevé de contestations sur l'acte de Léon. Après le rétablissement de la paix de l'Église et l'extinction de l'hérésie iconoclaste, la nouvelle attribution des siéges de la Sicile, de la Calabre et de la Terre d'Otrante fut maintenue, malgré les réclamations du pape Adrien I[er] au second concile de Nicée, et finit par être acceptée de la Papauté. En 869, les évêques Calabrais, et entre autres celui de Rossano, siégèrent comme prélats d'Orient au concile assemblé à Constantinople, qui anathématisa Photius. Dans la dépendance du trône patriarcal de Constantinople, le rite grec se substitua tout naturellement, et en peu d'années, au rite latin. Il semble d'ailleurs qu'il existât antérieurement dans certaines localités de la Calabre, sans doute depuis la conquête de Justinien. A la fin du IX[e] siècle, Léon le Philosophe acheva de faire disparaître ce qui subsistait encore en plusieurs endroits des restes du rite latin, en interdisant dans toute l'étendue de ses possessions de Calabre l'usage des azymes comme pain eucharistique. Lorsque Nicéphore Phocas prit de nouvelles mesures pour empêcher les cérémonies latines dans les terres italiennes de son autorité, c'est la Pouille qu'il avait en vue, et non pas la Calabre, où ne subsistait plus un vestige de latinisme.

Lorsque les Normands firent la conquête du pays, l'intérêt politique le plus manifeste leur commandait de rompre tous les liens ecclésiastiques de leurs nouvelles possessions avec le patriarcat de Contantinople et de soumettre les évêchés à la juridiction directe du Pape avec lequel ils avaient fait l'alliance étroite qui était devenue le pivot de leur politique. Mais s'ils purent le faire presque immédiatement pour la Pouille, ils durent, au contraire, user de beau-

coup de ménagements et de lenteurs avec la Calabre. C'est en 1096 que le grand comte Roger parvint à obtenir la soumission du métropolite de Santa-Severina au Saint Siége. A Rossano, il échoua dans la même entreprise. L'évêque de cette ville étant mort, il lui nomma un successeur de l'obédience du Pape, mais la population refusa de le recevoir ; et pour éviter une révolte, le comte Roger dut nommer un autre évêque, de l'obédience de Constantinople. Ce n'est qu'au milieu du XIIe siècle que son petit-fils, le roi Roger, amena l'évêque de Rossano à rompre avec le patriarcat byzantin et à reconnaître la juridiction directe du Pape, et cela en échange de la double concession du titre d'archevêque et du maintien du rite grec auquel la population de la ville était invinciblement attachée. Cette fidélité aux usages de l'église orientale, comme à l'emploi usuel de la langue grecque, qui à Rossano se maintint plus tard que partout ailleurs dans le pays, était due en grande partie à l'influence des sept monasteres de l'ordre de Saint-Basile qui exis- taient dans la ville et dans ses environs immédiats. Sous Frédéric II et sous Manfred, l'église de Rossano était encore de rite grec. C'est seulement sous les Angevins qu'elle fut enfin latinisée.

Depuis ce moment jusqu'aux grands troubles du royaume de Naples dans le XIVe siècle, l'histoire ne fait plus mention de Rossano. Nous retrouvons alors cette ville érigée en principauté presque indépendante et comprise dans les vastes domaines féodaux que la grande maison des Baux, originaire de Provence et venue à la suite de Charles d'Anjou, avait su se tailler aux dépens de la monarchie. Raimond de Baux des Ursins possédait la principauté de Rossano, en même temps que celle de Tarente et que le duché de Bari. Son fils Jean-Antoine en hérita ; mais le roi Ferdinand Ier d'Aragon, quand il fut mort en état de rébellion après avoir soutenu la tentative de Jean d'Anjou pour s'emparer de la couronne de Naples, confisqua toutes ses possessions. En 1465, Ferdinand donna le duché de Bari et la

principauté de Rossano à François Sforza, duc de Milan, lequel les rétrocéda l'année suivante à son troisième fils, Sforza Maria Visconti, fiancé de la fille du roi de Naples. Le mariage projeté n'eut pas lieu, mais le duc Sforza n'en garda pas moins la souveraineté du duché et de la principauté, qu'il faisait administrer par un vice-duc résidant à Bari. Ses états ne relevaient de la couronne de Naples que par un lien très léger de suzeraineté féodale ; de fait ils étaient indépendants. Quand il mourut, en 1479, le duché et la principauté passèrent, du consentement de Ferdinand, à Ludovic le More, duc de Milan, sur lequel Alphonse II les confisqua momentanément, lorsqu'il connut l'approche de Charles VIII et le concours que Ludovic avait donné au roi de France. Après la retraite des Français, le duc de Milan rentra en amitié avec le roi de Naples, et celui-ci lui rendit Bari et Rossano en 1497. L'année suivante, Ludovic en fit un apanage pour son fils Sforza, alors âgé de trois ans, mais en s'en réservant l'administration comme régent jusqu'à la majorité du jeune prince.

Quelques années après, quand Louis XII descendit en Italie pour détrôner Ludovic le More, celui-ci, au moment de se réfugier en Allemagne, ne tint plus compte de l'acte par lequel il avait transmis Bari et Rossano à son fils, et céda le duché avec la principauté à Isabelle II d'Aragon, veuve de Jean Galéaz Sforza Français et Espagnols, quand ils firent la conquête du royaume de Naples et l'enlevèrent à Frédéric d'Aragon, respectèrent les états d'Isabelle, qui fixa sa résidence à Bari, en 1501, et y exerça tous les droits de la souveraineté. Elle avait eu deux enfants de son mariage avec Jean Galéas, un fils nommé François, qui mourut en bas âge, et une fille, Bonne Sforza, qui fut élevée près d'elle à Bari. En 1518, Charles-Quint maria Bonne à Sigismond, roi de Pologne, alors veuf et sans enfants mâles.

Isabelle étant morte en 1524 à Naples, où l'on voit son tombeau dans l'église de San-Domenico Maggiore, la suc-

cession de Bari et de Rossano fut disputée entre la reine Bonne et le fils de Ludovic le More, qui revendiquait le duché et la principauté en vertu de la cession que son père lui en avait faite. Charles-Quint décida le débat en faveur de Bonne, mais en lui imposant de recevoir une garnison espagnole dans le château de Bari. Cependant il la dispensa plus tard de cette condition, mais expressément elle seule et sa vie durant, quand il lui renouvela l'investiture de ses états italiens après avoir donné le duché de Milan à Sforza, qui en échange lui avait cédé tous ses droits sur Bari et Rossano. Le duché et la principauté furent dès lors gouvernés au nom du roi et de la reine de Pologne.

Sigismond étant mort en 1548, Sigismond-Auguste, qui lui succéda, ne tarda pas à se brouiller avec sa mère. Celle-ci se retira donc à Bari, où elle acheva sa vie, administrant avec une grande sagesse ses petits états personnels. Elle mourut en 1557 et fut enterrée dans l'église de Saint-Nicolas à Bari, où sa fille, la reine Anne, femme d'Étienne Bathori, lui fit élever en 1593 un somptueux mausolée. Par un testament antérieur à sa retraite en Italie, la reine Bonne avait légué Bari et Rossano à son fils Sigismond-Auguste. Mais quand elle fut morte, son favori Giovanni Lorenzo Pappacoda produisit un nouveau testament, dont personne n'avait entendu parler jusque là, testament qui lui attribuait à lui-même de vastes seigneuries, et transmettait la souveraineté du duché et de la principauté au roi d'Espagne Philippe II. Celui-ci, dont la conduite fut on ne peut plus louche dans cette affaire, a été véhémentement soupçonné de s'être entendu avec Pappacoda pour la supposition d'un testament. Car, circonstance bien suspecte, on ne put jamais en représenter l'original authentique. Sigismond-Auguste réclama, mais il était loin et Philippe avait eu soin de commencer par se saisir des territoires en litige. La querelle fut soumise à l'arbitrage de l'Empereur d'Allemagne, qui naturellement donna raison à son neveu. Alors Philippe

témoigna sa satisfaction en ne se bornant pas à mettre Pappacoda en possession des seigneuries que le prétendu testament lui léguait, mais en lui décernant en outre le titre de marquis de Capurso, et en élevant aux plus hautes dignités judiciaires Tomaso Salernitano, le jurisconsulte qui avait défendu ses prétentions devant l'Empereur. C'est ainsi que Bari et Rossano furent réunies en 1558 au reste de l'état napolitain, et passèrent sous la domination espagnole.

Sous le gouvernement intelligent et paternel d'Isabelle, puis de Bonne, Rossano était une petite capitale florissante. Le mouvement de la Renaissance s'y était fait sentir; la ville était devenue un centre littéraire fort actif, et on y comptait jusqu'à deux Académies, celle des Naviganti et celle des Spensierati, car on sait quels noms bizarres les Italiens se plaisaient à donner alors à cette sorte de réunions. Tout cela disparut sous le gouvernement des Espagnols. Pressurée comme tout le reste du pays par l'administration oppressive et avide des vice-rois, qui ne voyaient dans les provinces napolitaines qu'une ferme à exploiter jusqu'à épuisement, Rossano tomba dans une rapide décadence. On peut en suivre la marche par les registres du cens, qui y comptent 2,256 feux en 1561, 1,869 en 1595, et 1,177 seulement en 1669. Il n'est pas une seule localité du royaume de Naples pour laquelle on ne puisse faire la même observation sur ces registres du cens. Leurs chiffres sont d'une incroyable éloquence et font toucher du doigt la façon dont le régime espagnol dévorait le pays, en le réduisant à la misère et à la dépopulation. Nulle part la condamnation de ce régime n'est écrite en termes plus irrécusables.

La seigneurie de Rossano, dépouillée de tous droits souverains, fut vendue par la couronne en 1612 aux Aldobrandini, de qui elle passa aux Borghèse, qui en 1707 la vendirent à leur tour aux Caraffa.

CHAPITRE VII

LES VILLES DE PHILOCTÈTE

I

Après avoir dépassé Rossano, l'on atteint rapidement le fleuve ou plutôt le torrent du Trionto, l'antique Traeis, sur les bords duquel se livra la grande bataille qui décida du sort de Sybaris. La formation du nom moderne de Trionto atteste l'existence d'une forme latine *Traentus* (inconnue aux sources littéraires) à côté de la forme grecque *Traeis*. Dans la nomenclature géographique des contrées pélasgiques de l'Italie méridionale, aussi bien du territoire des Œnotriens que des tribus Japygo-Messapiques, les noms masculins en *—as*, *—os* ou *eis*, faisant au génitif *—aihi*, *—oihi*, *—eihi*, sont très multipliés. Les Grecs les ont conservés en général très exactement au nominatif, mais ils les ont faits de la classe des noms en *—s*, génitif *—ntos*. Quant aux Latins, ils leur ont donné la désinence en *—entum*, si fréquente dans la nomenclature géographique des pays sabelliques et latins de l'Italie centrale. C'est ainsi que nous avons : *Taras=Tarentum ; Ozas=Uxentum ; Salas=Salentum ; Hydroeis* (contracté par les Grecs en *Hydrus)=Hydruntum ; Sipoeis* (*Sipus*) *Sipontum ; Pyxoeis* (*Pyxus*)*=Buxentum ; Maloeis=Maluentum* (transformé en-

suite en *Beneventum* pour éviter une consonnance de mauvaise augure). En vertu de cette loi on retrouve avec certitude les vieilles formes indigènes *Vratoeis*, *Krymoeis* et *Foreis* sous les noms latins des villes de Lucanie et d'Apulie *Fratuentum*, *Grumentum* et *Forentum*, *Kazoeis* sous celui du fleuve de *Casuentus*. Mais je ne crois pas que l'on doive, avec M. Mommsen, rattacher à la même origine les noms qui se présentent sous la forme latine *Neretum*, *Veretum*, *Soletum*. Ils se rattachent à une autre formation, celle du nom qui est en latin *Valetium* et *Valesium* (aujourd'hui Valesio ou Baleso) et dont les monuments numismatiques nous donnent le type indigène *Valeth*. Une seule fois les Grecs ont, avant les Latins, introduit les consonnes *nt* dans la désinence d'un des noms de la classe dont nous parlons; c'est quand de *Metabos* ils ont fait *Metaponton*, pour lui donner une étymologie dans leur idiome.

C'est vers l'embouchure du Traeis et l'emplacement où la tradition mettait l'établissement légendaire des Rhodiens de Tlépolème, que les restes des anciens Sybarites. chassés au bout de quelques années de Thurioi par les colons athéniens et péloponnésiens, ainsi que nous l'avons raconté tout à l'heure, bâtirent une ville du nom de leur ancienne patrie, la troisième Sybaris, celle que Strabon appelle Sybaris-sur-Traeis. Bien qu'elle ne tienne aucune place dans l'histoire, cette ville eut une existence moins éphémère qu'on n'est généralement porté à l'admettre. Elle ne fut détruite que par les Bruttiens, c'est-à-dire après 353, ce qui lui donne tout près d'un siècle de durée. Elle eut même alors un certain degré de prospérité, qu'atteste sa numismatique. C'est, en effet, à cette troisième Sybaris seule qu'il est possible d'attribuer les petites monnaies d'argent, appartenant sûrement à la fin du ve siècle avant J.-C. ou au commencement du IVe d'après leur style d'art et la paléographie de leurs légendes, où les types sont imités de ceux des espèces contemporaines de Thurioi, mais

où est inscrit le nom de Sybaris. Toutes portent au droit la tête d'Athênê Crastia, au casque ceint d'une couronne d'olivier, la déesse dont le temple s'élevait sur les bords du Crastis ou ancien lit desséché du Crathis. Pour le revers, sur quelques-unes il est servilement copié des pièces de Thurioi ; c'est de même le taureau labourant la terre de ses cornes, avec à l'exergue la figure du poisson rémora, que les Grecs appelaient *echenêis*. Sur d'autres on a repris l'image du taureau debout, retournant la tête, qui était le type des monnaies incuses de l'ancienne Sybaris.

La cinquième idylle de Théocrite, piquante et querelleuse, animée d'un inimitable accent rustique et railleur, mais malheureusement remplie de grossièretés qui choquent à juste titre notre sentiment de la morale, a pour interlocuteurs Comatas, chevrier au service d'Eumaras de Sybaris, et Lacon, pasteur des moutons de Sybartas de Thurioi. Le poëte la place donc à l'époque où deux villes de ces noms existaient simultanément, c'est-à-dire au temps de la troisième Sybaris, de même qu'il a pris pour époque de sa quatrième idylle, dont la scène est auprès de Crotone, le temps du fameux athlète Milon. Les deux bergers mis en action se rencontrent en menant leurs troupeaux à la lisière des bois, entre les villes qu'habitent leurs deux maitres et non loin du Crathis, c'est-à-dire dans les environs de Rossano. Et c'est un bûcheron de la forêt voisine, Morson, qu'ils prennent pour juge de leur querelle et de leurs chants amœbées.

Le Trionto, qui part de la montagne appelée Li Tartari, au-dessus de Longobuco, n'a qu'un cours de quelques lieues. Vers le milieu de ce cours, il reçoit un affluent qui l'égale presque en volume. C'est l'Arenzano, qui doit évidemment son nom à la ville antique d'Arinthê ou Arianthê, qu'Hécatée de Milet et Hérodien enregistraient parmi les cités des Œnotriens, et que les écrivains calabrais de la Renaissance, Barrio et Marafioti, ont placée par pur caprice, sans

24

aucune raison plausible, à Mottafellone, entre San-Sosti et San-Marco Argentaro. Arinthê était située, nous dit Étienne de Byzance d'après Hécatée, entre deux cours d'eaux voisins, c'est-à-dire sur la rive gauche de l'Arenzano. Il est donc très probable que son site était celui qu'occupe aujourd'hui Bocchigliero, bourg de 3,000 âmes environ, où l'on fait de fréquentes trouvailles d'antiquités.

Le Trionto une fois franchi, on entre dans une des parties les plus resserrées des longs défilés de Labula. Les derniers escarpements de l'extrémité de la Serra di Riparosa, détachée en avant de la Sila, viennent toucher jusqu'à la mer, ne laissant entre leur pied et le rivage qu'un étroit passage à la route et au chemin de fer, qui se côtoient en se serrant l'un contre l'autre. Le paysage est sauvage et désolé. Il présente cette nature d'aspect sinistre que Salvator Rosa, après avoir erré dans les montagnes de la Calabre, s'est plu à reproduire dans ses tableaux. La Torre di Santa Tecla s'élève solitaire et à demi-ruinée sur la plage, à l'embouchure d'un torrent qui se précipite presque à pic des montagnes et demeure à sec en été. Les bourgs misérables de Crosia et de Calopezzati couronnent des rochers sur le flanc des hauteurs. Calopezzati porte un nom romaïque qui semble indiquer une colonie péloponnésienne du moyen âge, et en effet cette localité fut fondée seulement au commencement du XIVe siècle, sous le roi Robert le Sage, alors que son frère Philippe de Tarente était prince d'Achaïe. Un peu plus haut dans la montagne, d'autres localités portent aussi des noms grecs dont la forme linguistique appartient aussi à la grécité du moyen âge, comme Caloveto et Cropolati ou Cropalati, altération manifeste de Couropalatis. Crosia, au contraire, doit remonter à l'antiquité. Le nom qu'elle porte encore offre toutes les apparences d'une vieille dénomination indigène et préhellénique, de la même famille que celle de Brundisium (Brentésion), Genusia, Canusium, Venusia. Cette dé-

sinence correspond dans les pays Japygo-Messapiens à celle des noms latins et ombriens en — *eria*, comme Falerii, Crustumeria, Luceria, Cameria, Ameria, et l'appellation du ruisseau Galesus correspond évidemment au latin Galerius. Les dialectes pélasgiques du midi de la péninsule ne connaissaient pas plus que l'osque le changement de la sifflante en *r*, général dans les autres idiomes italiques. Le seul exemple connu de la forme messapique exacte des noms que nous venons d'indiquer est celui d'*Alizias*, correspondant à la forme *Aletium* ou *Alesium* des écrivains de l'époque romaine.

Un peu au delà de Calopezzati, le terrain s'élargit et après quelques petites stations isolées au milieu du désert, qui desservent les localités situées forts loin dans la montagne, comme Pietrapaola et Campana, on arrive à Cariati. C'est une petite ville, presque un gros village, qui possède cependant un évêque. Au XI[e] siècle c'était une forteresse de première importance, dont la prise par Robert Guiscard, en 1059, fut un des épisodes décisifs de la conquête de la Calabre. La situation de Cariati, à très peu de distance de la mer, a attiré sur cette ville les plus cruelles dévastations de la part des Barbaresques. Dans le cours du XVI[e] siècle, elle a été brûlée plusieurs fois par les Turcs; particulièrement en 1595 il n'en resta pas une maison debout après le passage de la flotte que commandait le fameux renégat calabrais Scipion Cicala, devenu kapitan-pacha sous le nom de Sinan-Pacha Djighalizadé. C'est donc une localité toute moderne de reconstruction, sans vectiges anciens, même du moyen âge. Les géographes et les historiens de l'antiquité n'en mentionnent pas le nom. Pourtant ce nom a une physionomie manifestement antique, et dans toutes les listes ecclésiastiques Cariatis figure comme un des plus anciens siéges épiscopaux de la contrée. A la fin du V[e] siècle, du temps de Théodoric, son évêque figure au Concile tenu à Rome par le pape Symmaque, au sujet de l'Hénotique de

Zénon. Cent ans plus tard, une lettre de St Grégoire le Grand, recommandant les intérêts de l'église de Cariatis à l'archevêque de Rhégium, son métropolitain, dépeint la ville comme presque entièrement dépeuplée à la suite des guerres des Impériaux contre les Goths. L'évêché de Cariati dépendit après cela du siége archiépiscopal de Santa-Severina, puis un moment de celui de Rossano, pour revenir ensuite à la métropole de Santa-Severina, à laquelle il est encore aujourd'hui rattaché.

On peut soupçonner que Cariati a succédé à la mystérieuse et extrêmement antique Chônê, capitale du peuple pélasgique des Chônes, que Strabon place dans ces environs et dont on n'a pas encore déterminé la situation précise. Les Chônes, nous dit Aristote, étaient les plus civilisés des Œnotriens et ils possédaient des cités de quelque importance. En effet, nous les avons déjà rencontrés comme premiers fondateurs de Métaponte et de Siris. Leur territoire s'étendait jusque dans les montagnes qui séparèrent ensuite Sybaris de Crotone. Il importe, dans les renseignements fournis par les écrivains de l'antiquité, de distinguer soigneusement, ce que n'ont pas fait toujours les modernes et ce qui a introduit d'assez grandes confusions, l'expression de *Chônia*, qui désigne le territoire des Chônes, de celle de *Chônê*, qui est le nom d'une ville, leur capitale. Cette ville, au temps de Strabon, n'était déjà plus qu'un souvenir. Mais on se demande si, en lui succédant, Cariatis a occupé exactement le même emplacement. Car la situation de Terravecchia, dans le voisinage et sur une hauteur escarpée. correspond mieux à ce qu'était d'ordinaire l'assiette choisie pour une acropole pélasgique.

Au delà de Cariati, la nature redevient riante et gracieuse. Les pentes des montagnes sont couvertes d'une riche végétation. Longeant toujours le bord de la mer, la voie ferrée traverse des vignes et de grandes plantations d'oliviers et de figuiers. On franchit le torrent de Fiumenica,

l'ancien fleuve Hylias, qui du temps de la prospérité de Thurioi formait la frontière entre son territoire et celui de Crotone. A l'embouchure de ce fleuve, où est aujourd'hui la Torre Fiumenica, s'élevait le bourg romain de Paternum, une des stations des Itinéraires. Siége d'un évêché des premiers siècles chrétiens, Paternum paraît avoir été détruit d'assez bonne heure ; on n'en trouve plus la mention dans les listes épiscopales du VIII[e] siècle. Ici s'élève, du reste, une question encore fort obscure de géographie ancienne. Dans les actes du Concile de Constantinople, tenu en 680 et 681, Abundantius, désigné à plusieurs reprises comme *episcopus Paternensis*, signe ensuite du titre d'*episcopus Temsanae provinciae Bruttiorum*. Le même titre d'*episcopus Temsanae* est porté par un évêque du nom d'Hilarius, au synode de Rome tenu sous le pape Symmaque, en 503, et par un autre du nom de Sergius à celui de 649, sous le pape Martin I[er]. Si on n'avait pas ces deux dernières mentions, on n'hésiterait pas à penser qu'il s'agit d'évêques de la célèbre et très ancienne ville de Témésa ou Tempsa, sur le littoral de la mer Tyrrhénienne, colonie romaine en 195 av. J.-C., et encore florissante au temps de l'Empire. Mais le double titre d'Abundantius dans les actes du Concile de Constantinople rend le problème beaucoup plus compliqué, d'autant plus qu'il n'y a pas à expliquer ici, comme l'a fait Corcia, *episcopus Paternensis* par la localité de Paterno entre Disignano et Tessano, dans la plus haute partie de la vallée du Crati, au-dessus du Cosenza. Cette localité a toujours été trop peu importante pour pouvoir fournir un titre épiscopal, et d'ailleurs elle ne devait évidemment pas, d'après sa situation, être comprise dans le même diocèse que Témésa.

Je crois donc beaucoup plus probable l'opinion de ceux qui, à la suite de Sertorio Quattromani, érudit calabrais du XVI[e] siècle, pensent que dans ce cas Temsa est un autre nom de Paternum, ou l'appellation d'une localité très voi-

sine, d'après laquelle était quelquefois désigné le même siége épiscopal. La Table de Peutinger enregistre deux villes différentes de Témésa, qui, d'après ses indications, paraissent situées sur les deux versants est et ouest du Bruttium. Enfin Ovide, dans le xv[e] livre de ses *Métamorphoses*, si le texte n'est pas altéré en cet endroit, semble bien placer une Témésa entre Thurioi et Crotone :

> .... Ventisque faventibus aequor
> Navigat Ionium, Lacedaemoniumque Tarentum,
> Praeterit, et Sybarin, Salentinumque Neaethum,
> Thurinosque sinus, Temesenque et Japygis arva.
> Vixque pererratis, quae spectant littore, terris,
> Invenit Aesarei fatalia fluminis ora.

Mais en tous cas, s'il a existé une Témésa sur le versant de la mer Ionienne, elle ne pouvait se trouver qu'à Torre Fiumenica ou auprès de Cirò, car elle était, d'après les expressions mêmes d'Ovide, sur le littoral ou tout au moins en vue de la mer. C'est donc tout à fait à tort que depuis la Renaissance, une partie des géographes et des historiens indigènes de la Calabre ont voulu chercher cette ville dans l'intérieur des terres, à Longobuco, confondant les mines d'argent de cette dernière localité avec les fameuses mines de cuivre de Témésa, qui, d'ailleurs, appartenaient à celle de la mer Tyrhénienne et non à celle de la mer Ionienne. Pourtant, en se fondant sur cette absurde et insoutenable théorie, la commune de Longobuco a pris pour armes, depuis le xvi[e] siècle, le type des prétendues monnaies antiques de Témésa, forgées avec celles de Siberênê par Prosper Parisi ; et sur son sceau municipal, ainsi que sur la façade de sa principale église, elle a gravé l'inscription *Longoburgus olim Temesen*. C'est une chose vraiment inouïe que la quantité de fausses restitutions de ce genre qui sont venues envahir et troubler la topographie des Calabres, qui sont nées depuis la Renaissance d'erreurs érudites et que les écrivains

locaux invoquent maintenant comme des preuves sérieuses justifiant les opinions erronées.

Après le torrent de Fiumenica, on laisse sur sa gauche les deux caps appelés Punta Fiumenica et Punta dell'Alice, l'ancien cap Crimisa ; sur sa droite, perchés à une assez grande hauteur à l'extrémité des deux ramifications des montagnes appelées Cozzo del Calimaco ou del Gigante, le bourg de Crucoli et la petite ville, florissante et animée de Cirò, sous laquelle un vignoble étendu produit le vin le plus estimé de la Calabre. Ce vin de Cirò est chaud et généreux ; même dans l'état actuel, fabriqué par les procédés les plus imparfaits, il est d'une qualité très remarquable, se conserve parfaitement et s'améliore en vieillissant. Il mériterait que l'on s'occupât sérieusement d'en perfectionner la vinification ; avec plus de soins et des méthodes meilleures, il acquérerait vite une réputation européenne, et au lieu d'être comme aujourd'hui seulement recherché dans le reste de la Calabre, il deviendrait l'objet d'une exportation étendue.

Cirò date seulement du IXe siècle et a hérité à cette époque du siége épiscopal de Paternum. C'est là que se retirèrent, dans une position d'accès difficile et défendue par la nature, les habitants de cette ville et des localités voisines, fuyant les insultes auxquelles ils étaient en butte de la part des Sarrazins dans le voisinage de la mer. La plus ancienne forme du nom de Cirò, dont la prononciation locale est encore aujourd'hui plutôt Zirò, la plus ancienne forme de ce nom dans les documents écrits, latins ou italiens du moyen âge, est Ypsicro ou Ipsigro, qui révèle une appellation originairement grecque. Et en effet, les diplômes grecs des époques byzantine et normande nomment ce lieu Psychron, c'est-à-dire « froid. » C'est, du reste, une ville qui ne tient aucune place dans l'histoire. Son titre d'honneur est d'avoir été la patrie de l'astronome et médecin Luigi Gigli (et non Lilio, comme on l'appelle généralement

à tort, d'après son nom latinisé d'Aloysius Lilius), l'auteur de la réforme du calendrier Grégorien. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était fixé à Rome où il exerçait la médecine, et que ce fut lui qui, travaillant sur ce problème de la correction devenue nécessaire du calendrier Julien, dont les astronomes du XVIe siècle se préoccupaient vivement, eut l'idée d'appliquer les épactes au cycle de dix-neuf ans et, y ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à une équation approximative des années solaire et lunaire. Mais, mort en 1576, il ne jouit pas du fruit de ses travaux et de la renommée qu'ils lui méritaient. Ce fut son frère, Antonio Gigli qui présenta, après sa mort, son projet au pape Grégoire XIII. Celui-ci l'adjoignit à la commission chargée de l'examen des mémoires présentés sur la question du calendrier par les différents mathématiciens. Celui de Gigli obtint la préférence d'un avis unanime ; et le pape s'étant assuré du consentement des souverains, donna, en 1582, la fameuse bulle qui abrogea l'ancien calendrier et lui substitua le nouveau.

II

Le district le plus méridional du pays des Chônes, entre le Traeis et le Nêaithos, est célèbre dans le cycle des légendes relatives aux colonies que les Grecs auraient établies en Italie à la suite de la guerre de Troie. C'est là que l'on fait aborder Philoctète.

Strabon dit que l'ancien compagnon d'Hercule, à son retour d'Ilion, fut chassé de Mélibée de Thessalie, sa ville natale, par des factions hostiles. Le scholiaste de Thucydide prétend que ce fut lui-même qui, atteint d'une maladie honteuse, prit le parti de se bannir volontairement pour se cacher. Enfin le scholiaste de Lycophron suit une tradition

différente, d'après laquelle Philoctète aurait fait voile avec plusieurs autres chefs, en partant de Troie, jusqu'à la hauteur du cap Mimas, mais que là un coup de vent aurait séparé ses vaisseaux du reste de la flotte et les aurait portés en Italie. Quoiqu'il en soit de ces divergences de la légende, toutes les versions s'en accordaient sur le point du continent italien, où le héros était censé s'être établi, et sur les villes dont on lui attribuait la fondation. Strabon nomme comme telles Pétélia et Crimisa ; d'autres y ajoutent Macalla et Chôné. Quelques-uns altèrent en Malaca ou Malachia le nom de Macalla, pour y trouver une allusîon à la maladie, pareille à celle qu'Hérodote attribue aux Scythes qui avaient pillé le temple de Dercéto à Ascalon, dont on prétend que Philoctète avait été atteint. Nous avons vu un peu plus haut que l'on racontait qu'il avait prêté le secours de ses armes aux Rhodiens, fondateurs d'une Sybaris primitive sur les bords du Traeis, dans leur lutte contre les indigènes, et qu'il y avait péri. On montrait à Macalla son tombeau, accompagné d'un temple où on lui rendait les honneurs héroïques. A peu de distance de la ville, à la pointe du cap Crimisa, se trouvait le temple d'Apollon Halios, le dieu national de Rhodes, qui prétendait posséder les flèches et le carquois d'Hercule, consacrés par Philoctète auprès de la statue du dieu. Crimisa et Macalla, dès le temps de Strabon, avaient cessé d'exister; c'est ce qui explique comment, Pétélia étant restée la seule ville de quelque importance de cette région, Silius Italicus la représente comme celle qui possédait les armes d'Hercule. Mais le pseudo-Aristote, dans son traité « Des récits merveilleux, » prétend que de bonne heure les Crotoniates les avaient enlevées pour les déposer dans le temple d'Apollon situé dans leur propre ville.

L'emplacement du temple d'Apollon Halios est certain, puisque tous les témoignages s'accordent à dire qu'il était à l'extrémité du cap, c'est-à-dire vers le point où s'élève

aujourd'hui la Torre dell'Alice. Les ruines de Macalla, s'il en subsiste encore quelque chose, devront donc être cherchées tout auprès de là, vers la naissance du promontoire touchant au rivage. Et dans tous les cas cette ville ne pouvait en aucune façon être à 8 kilomètres plus au sud, à Melissa, où on la place habituellement. Quant aux ruines de Crimisa, peu apparentes mais certaines, un érudit calabrais du plus sérieux mérite, M. Marincola-Pistoja, directeur du Musée provincial de Catanzaro, les a retrouvées en bas des hauteurs de Cirò, du côté du sud, à quelques kilomètres de la mer et près du fleuve appelé également Crimisa, le torrent Lipuda d'aujourd'hui.

C'est évidemment le fleuve Crimisa qui donna son nom à la ville et au cap homonymes. Nous retrouvons, en effet, en Sicile un fleuve Crimisos, à côté de Ségeste. C'est du dieu de ce fleuve, revêtu de la forme d'un chien, et d'une femme Troyenne, que l'on faisait naître Égestos, le héros éponyme et fondateur de la ville, légende à laquelle se rapporte la figure d'un chien qui est le type constant dans la numismatique autonome de Ségeste. En effet, les Élymes qui gardèrent, au moins jusqu'au v[e] siècle avant l'ère chrétienne, une existence nationale indépendante sur le territoire de cette cité, passaient généralement pour une tribu d'origine Troyenne ou Teucrienne. Il est remarquable que dans la région de la Grande-Grèce où coulait le fleuve Crimisa nous trouvons aussi la vague tradition d'un établissement de Troyens. Nous avons déjà parlé de cette tradition à propos de Siris, dont on faisait la principale ville des Troyens de l'Œnotrie. Nous avons également signalé à Métaponte celle des captives Troyennes, qui incendient les vaisseaux de leurs maîtres pour les empêcher de retourner en Grèce. Il importe d'autant plus de la rappeler ici qu'on la retrouve dans toute cette région, localisée dans un endroit du nom de Sêtaion, sur le territoire de Sybaris, par Étienne de Byzance et le scoliaste de Lycophron, à l'em-

bouchure du fleuve Nêaithos par Strabon. N'y a-t-il pas dans toutes ces légendes l'écho de la migration antique d'une peuplade de Teucriens, venant, non pas évidemment de Troie, mais des pays au nord de la Grèce où habitait un rameau de ce peuple? peut-être de la tribu même qui finit par se fixer en Sicile sur les bords du fleuve Crimisos. Ce qui est certain, c'est que Strabon établit un lien entre la fondation de Ségeste et celle de Crimisa, prétendant qu'une partie des compagnons de Philoctète alla jusqu'en Sicile se joindre aux Troyens dans l'établissement de la ville bâtie sur le Crimisos.

Quoiqu'il en soit, du reste, d'une conjecture que nous n'émettons que sous la forme la plus dubitative, lorsque l'on voit ranger Chônê au nombre des villes fondées par Philoctète, il est bien difficile de ne pas penser que toutes les petites cités qui élevaient cette prétention avaient été en réalité à l'origine des villes du peuple pélasgiques des Chônes, et qu'elles existaient longtemps avant la grande colonisation grecque du VIIIe et du VIIe siècle av. J. C. Hellénisés ensuite au contact de Sybaris et de Crotone, ayant reçu parmi eux des essaims des colons Achéens, les habitants indigènes de ces villes, pour se faire recevoir sur un pied d'égalité avec les nouveaux venus, auront revendiqué, eux aussi, la gloire d'être de sang grec et auront justifié cette prétention par les récits sur l'établissement de Philoctète. En tous cas, Pétélia, Crimisa, Macalla et Chônê, au VIe siècle avant l'ère chrétienne, étaient devenues des villes toutes helléniques de langue, de mœurs et d'institutions, et elles dépendaient politiquement de la grande cité de Crotone, alors que celle-ci portait son territoire jusqu'au Traeis.

III

C'est après Cirò que l'on trouve le grand torrent Lipuda, qui, je viens de le dire, est la Crimisa de l'antiquité. Au mois d'octobre 1879, lorsque j'ai fait mon voyage, un accident grave venait de se produire sur ce point de la ligne du chemin de fer. Le torrent, démesurément grossi par de subites pluies d'orage, avait emporté le pont qui le traverse, et cela au moment même où passait un train de marchandises, qui avait été entraîné dans les débris. Le chauffeur de la locomotive avait péri dans cet accident. La circulation directe sur la ligne des Calabres se trouvait donc interrompue. Le train parti de Tarente amenait les voyageurs au lieu du sinistre, et là il fallait procéder à un transbordement à pied jusqu'à l'autre côté de la coupure, où l'on retrouvait un train venu de Reggio. Je ne parlerais pas de cette circonstance, qui peut cependant donner une idée de ce qu'est la fureur irrésistible des *fiumare* de la Calabre lorsqu'elles grossissent brusquement, si je n'y avais pas dû de jouir d'un spectacle des plus pittoresques.

C'est en effet vers minuit que nous arrivâmes au bord du Lipuda. Chacun sommeillait dans le train lorsqu'il s'arrêta et que les employés vinrent ouvrir les portières. Aussitôt tout le monde de descendre, avec ses sacs de nuit et ses petits paquets, tandis que de vigoureux portefaix prenaient les malles sur leur dos. A Naples ou même à Tarente, c'eussent été des cris sans fin, un tumulte effroyable, une bagarre à ne s'y pas reconnaître. Ici tout se passait avec gravité et dans un silence à faire croire que l'on était servi par des fantômes. Le ciel était couvert et la nuit profonde. Au milieu des ténèbres on apercevait dans le fond du ravin de grands feux ; c'étaient les bivacs des ouvriers oc-

cupés à réparer la voie. Une longue chaîne de paysans calabrais à la mine farouche, à l'aspect de véritable brigands, avec leurs manteaux noirs et leur chapeau pointu posé sur le coin de l'oreille, tenant de grandes torches allumées, descendait en ondulant jusque dans le lit du torrent et remontait sur l'autre rive au milieu des oliviers et des figuiers ; elle jalonnait le chemin qu'avaient à parcourir les voyageurs. On eut dit de loin un serpent de feu se déroulant dans l'obscurité de la vallée, au-dessus de laquelle on devinait plutôt qu'on n'entrevoyait les grandes masses noires des montagnes. C'était une scène absolument fantastique ; avec un peu d'imagination l'on eût pu se croire sur la route du Brocken dans la nuit de Walpurgis. A la lueur rouge et fumeuse des torches on dévalait des pentes rapides et raboteuses, on traversait le lit, rempli de quartiers de roches et en grande partie à sec, où le torrent faisait rage quelques jours auparavant, on passait sur des planches vacillantes ce qu'il avait encore d'eau, puis on grimpait péniblement au travers des plantations où les troncs noueux et tordus des oliviers séculaires, vaguement éclairés par le reflet des flambeaux, prenaient des apparences de spectres grisâtres et semblaient vous regarder en ricanant.

Mes deux jeunes compagnes étaient ravies de l'originalité et de la couleur locale de ce petit épisode, qui leur semblait fait exprès pour le pittoresque du voyage. Elles auraient été désolées qu'il ne se rencontrât pas sur l'itinéraire, et le trouvaient bien préférable au prosaïsme du trajet opéré sans encombre dans un bon wagon. Tout à coup nous entendons auprès de nous une voix étranglée par l'émotion murmurer : « I am afraid. » Nous nous retournons. C'étaient deux vieilles Anglaises — où ne rencontre-t-on pas de vieilles Anglaises? — qui faisaient toutes seules le voyage de Tarente à Reggio. Isolées au milieu de ce spectacle étrange, en présence de ces hommes à l'aspect sombre

et dur, qui leur avaient paru des brigands prêts à les dévaliser, elles avaient été tout à coup prises de peur. Leur tête s'etait complétement perdue; tremblantes comme la feuille, elles n'osaient plus avancer ni reculer. Nous les rassurons de notre mieux, les emmenons avec nous et les faisons, une fois le train de Reggio rejoint, monter dans le même compartiment. Mais je ne suis pas sûr que nous n'ayons pas dû figurer le lendemain sur les notes de leur carnet comme d'intrépides libérateurs, qui les auront sauvées d'un grand danger. Combien d'histoires de brigands ne sont pas autre chose, si l'on vient au fait et au prendre! J'ai vu en Grèce bon nombre de touristes naïfs persuadés que tout pâtre armé qu'ils rencontraient dans les montagnes était un klephte de la plus redoutable espèce, de même que j'ai connu à Rome une femme de diplomate qui s'obstinait à appeler buffles tous les bœufs qu'elle apercevait dans la campagne. « Il n'en couste rien, disait Fœnesthe, pour appeler les chouses par noms honoravles. »

Malgré leur apparence rébarbative, leurs mines de brigands de Salvator Rosa, les Calabrais qui faisaient le transbordement du chemin de fer au torrènt de Lipuda étaient d'honnêtes et paisibles paysans, les plus braves gens du monde. En remontant en chemin de fer, je voulus donner la pièce à celui qui avait porté ma malle. « Non, Monsieur, me répondit-il; la Compagnie me paie et je ne dois point recevoir d'argent des voyageurs. » Allez voir si jamais vous recevrez pareille réponse d'un Napolitain? Ailleurs en Italie je ne l'ai eue que des anciens soldats, tous tirés des provinces du nord, dont M. Fiorelli a composé l'excellent personnel de ses gardiens des fouilles. Ceux-là aussi savent refuser le pour-boire. « Pas d'argent, la consigne le défend; mais si vous voulez me faire un cadeau, ayez l'amabilité de me donner un cigare, » me répondait un de ces gardiens qui m'avait accompagné toute une journée dans Pompéi avec un tact de discrétion parfaite.

IV

Strongoli, petite ville d'aspect assez misérable, avec 7,000 habitants, possède un évêque et a fourni un titre princier, qui appartient à la famille Pignatelli. Elle a succédé à l'antique Pétélia, mais elle n'en occupe pas l'emplacement d'une manière aussi exacte que la presque totalité des géographes se le sont imaginés.

Strongoli, qu'au xe siècle la chronique d'Arnulfe appelle *Petelium*, en y transportant le nom de la ville antique à laquelle elle avait succédé, tient sur la hauteur le site et a conservé l'appellation du château fort de Strongylos, dont la reconstruction par ordre de l'empereur Justinien est relatée par Procope. Un diplôme grec de 1228, conservé aux aux archives de Naples, l'appelle *Strongyliton*, tandis qu'un autre, de 1229, en altère le nom en *Trongilos*. Pétélia se trouvait à quelque distance plus bas et plus près de la mer. Son site exact est celui des deux *contrade* de Brausa et de Pianetta. La première est actuellement toute en culture, mais les champs y sont parsemés de débris antiques et l'on y voit un beau fragment de la chaussée, pavée en grands blocs de pierre irréguliers, de l'embranchement secondaire de la Voie Appienne qui conduisait d'Equus Tuticus d'Apulie à Rhégium, en suivant le bord de la mer Ionienne à partir d'Héraclée. C'est cette route que les géographes italiens appellent d'ordinaire Via Trajana, appellation qui devrait disparaître absolument, car elle ne repose que sur une inscription grossièrement fausse, inventée par le trop célèbre Pirro Ligorio. Les restes de maçonneries romaines sont très multipliés dans la *contrada* de Pianetta. Sur ces derniers terrains on a découvert en 1842 des Thermes romains. On y a reconnu l'emplacement d'un temple, et

des excavations fortuites, en 1848, y on fait retrouver une portion de la *stips* votive, consistant en plusieurs centaines de monnaies romaines de divers métaux, enfermées dans des vases, et en un grand dépôt de figurines de terre-cuite. Ce dépôt a été malheureusement en majorité dispersé; cependant quelques spécimens des statuettes se conservent encore à Strongoli, dans la collection du feu comte Ignazio Giunti, jusqu'à présent demeurée entre les mains de ses héritiers. Cette collection, assez nombreuse et toute fournie par les ruines de Pétélia, est d'un véritable intérêt local. On n'a jamais creusé la terre sur le territoire de Pianetta sans y faire des trouvailles d'antiquités. En janvier et février 1880, la commission des antiquités de la province de Calabre Ultérieure Seconde y a exécuté des fouilles qui ont produit beaucoup de petits objets destinés au Musée provincial de Catanzaro, mais n'ont donné aucun résultat scientifique saillant. Un faubourg ou *proasteion*, descendant vers la mer et s'étendant jusqu'au port, paraît avoir existé dans la Contrada Tronga.

Ces ruines de Pétélia ont fourni plusieurs inscriptions du plus grand intérêt. Une, entre autres, nous reporte au VIe siècle avant notre ère. C'est une tablette de bronze qui contient l'acte d'une donation testamentaire d'une femme à une autre, faite en forme solennelle en présence des magistrats. Il est rédigé en dialecte dorique et tracé avec le type de l'alphabet grec qui était alors propre aux Achéens, Le contrat est le plus ancien du même genre que nous ait légué la société hellénique. Sa rédaction offre une brièveté et une simplicité tout à fait primitives.

« Dieu. Fortune.
« Saòtis donne à Sicainia sa maison et tous ses autres biens.
« Démiurge : Paragoras.
« Proxènes : Mincon, Harmoxidamos, Agatharchos, Onatas, Épicuros. »

Il n'est pas possible d'employer moins de paroles pour énoncer l'objet du contrat ; on y sent l'empreinte d'un état de civilisation où écrire était encore une chose qui ne se faisait que péniblement, et où par conséquent on tenait à rendre les textes aussi courts que l'on pouvait. Cependant, malgré sa brièveté, l'inscription fournit des renseignements précieux sur la constitution intérieure de Pétélia, du temps où elle était devenue complètement grecque et dépendait de Crotone. Nous y apprenons, en effet, qu'elle était des cités qui, comme Argos et celles de la Thessalie, donnaient à leur premier magistrat le titre de Démiurge ; puis que les Proxènes, dont l'office principal était ailleurs de donner l'hospitalité aux étrangers, y assistaient comme témoins officiels aux donations et testaments.

Dans une sépulture hellénique de la même ville, mais d'époque postérieure, ouverte fortuitement par des paysans, on trouva une petite lame d'or analogue à celles du grand tumulus de Thurioi, qui fut acquise par le célèbre archéologue anglais James Millingen et déchiffrée par Franz, l'épigraphiste berlinois, continuateur du monumental *Corpus inscriptionum graecarum* de Bœckh. Elle porte, comme celles dont nous la rapprochons tout naturellement, une inscription en caractères très fins, qui est encore une petite pièce de vers sur la vie d'outre-tombe, inspirée par les croyances eschatologiques des mystères.

« Tu trouveras, à la gauche de la demeure d'Hadês, un « lac auprès duquel se dresse un cyprès blanc. Évite de t'ap- « procher de cette source. Mais tu en trouveras plus loin « une seconde, qui sort du lac de Mnémosyne et verse une « onde fraîche. Des gardiens sont auprès. Dis-leur : « C'est « un enfant de la Terre et du Ciel étoilé qui entre. Je viens « en suppliant, vous le savez, ô race céleste, avec une soif « dont je meurs. Donnez-moi donc au plus tôt de l'eau « fraîche qui coule du lac de Mnémosyne, afin que j'en « boive et que j'apaise l'ardeur de la soif divine. » Et

« ceux-ci ensuite [te feront] régner parmi les héros. »

La condition dépendante dans laquelle se trouvait Pételia, par rapport à Crotone, a fait que nous ne possédons de cette ville aucune monnaie d'époque ancienne et qu'on ne trouve, non plus, aucune mention d'elle pendant toute la période florissante des cités de la Grande-Grèce, avant qu'elles ne devinssent en butte aux entreprises hostiles des Lucaniens. Son nom figure pour la première fois vers le commencement du ɪvᵉ siècle, quand les Lucaniens étendirent leur domination vers le sud et s'emparèrent du massif de la Sila. L'occupation de Pételia était la conséquence naturelle de cette conquète ; elle les faisait prendre pied sur la mer et isolait Thurioi, dont ils poursuivaient la soumission, en coupant toute communication entre cette ville et Crotone. Ils firent donc de Pételia la métropole de leurs établissements dans cette région et la transformèrent en une forteresse de premier ordre, en garnissant son enceinte de tours puissantes. Quelques érudits, comprenant mal le passage de Strabon qui qualifie Petélia comme ayant été un moment une métropole lucanienne, ont supposé tout à fait gratuitement l'existence d'une seconde ville homonyme dans la Lucanie propre, qu'ils ont placée à différents endroits de la province de Basilicate. Les faussaires se sont, comme toujours, mèlés de la partie et ont forgé une série de prétendues inscriptions latines desquelles il serait résulté qu'il y aurait eu une ville de Pételia entre Pæstum et Velia. On trouve ces inscriptions dans l'ouvrage d'Antonini sur la Lucanie, et il n'est pas sûr que ce ne soit pas lui-même qui en ait été l'auteur. M. Mommsen n'a pas eu de peine à montrer qu'elles étaient supposées.

De la domination des Lucaniens, Petelia passa sous celle des Bruttiens, quand ils se constituèrent en nation indépendante. C'est pendant le temps de cette domination qu'ont été frappees les plus anciennes pièces de cuivre portant le nom de la ville, qui appartiennent au système

monétaire grec. Ce monnayage atteste que Pételia jouissait alors d'un certain degré d'autonomie dans son régime intérieur, mais d'une autonomie restreinte, puisqu'en matière monétaire la confédération suzeraine ne lui a jamais permis de frapper autre chose que le métal le plus vulgaire, se réservant le droit d'émission des espèces d'argent. On pourrait aussi conjecturer, comme l'a fait M. Marincola-Pistoja, que le monnayage autonome de Pétélia ne commença qu'après la guerre de Pyrrhos, quand elle eut été reçue parmi les fédérés de Rome. Le dévouement qu'elle montra aux Romains dans la deuxième Guerre Punique, est de nature à faire penser qu'en entrant dans leur alliance elle avait reçu d'eux quelque bienfait signalé, sans doute son affranchissement du joug de ses voisins barbares.

Dans l'automne de l'an 216 av. J. C., à la suite de la bataille de Cannes, toutes les villes de la Lucanie et du Bruttium rompirent l'alliance romaine, en se déclarant pour les Carthaginois. Seule, Pétélia ne suivit pas ce mouvement. Ses voisins la menacèrent et demandèrent à Hannibal un détachement de son armée pour la contraindre à faire comme eux. En présence du danger suspendu sur leurs têtes, les Pételins envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander un secours. L'émotion fut grande quand on vit cette fidelité, et les larmes dont les envoyés accompagnaient leurs supplications. Mais les nécessités politiques et militaires parlaient plus haut que l'emotion. Après une longue et grave délibération, le Sénat fut contraint de répondre aux gens de Pétélia que l'état des forces de la République, après le désastre qu'elle venait d'éprouver, ne laissait pas un soldat disponible pour secourir des alliés aussi lointains qu'eux. Rome n'oublierait jamais qu'ils lui étaient restés fidèles dans le moment supreme et comptait plus tard retrouver leur alliance, quand elle aurait rétabli ses affaires ; mais pour le moment elle les déliait de tout serment et les laissait libres de choisir le parti qu'ils

trouveraient le plus avantageux. Lorsque les envoyés revinrent dans la ville avec cette réponse décourageante, le Sénat des Pételins s'assembla pour décider la conduite à suivre. Quelques membres ouvrirent l'avis de céder aux circonstances et de se joindre aux autres Bruttiens ; mais la grande majorité repoussa ce conseil et résolut de tenir quand même pour le parti des Romains. Le peuple acclama cette résolution avec enthousiasme. On mit les fortifications en état de défense avec le plus d'activité possible et on prépara tout pour soutenir un siége, dont l'issue pourtant ne pouvait guère être douteuse. Bientôt, en effet, on vit arriver Himilcon avec une division carthaginoise. Se joignant aux Bruttiens, il dressa des machines pour battre les remparts de la ville et mena l'attaque avec une grande vigueur. Les habitants de Pételia se défendirent avec encore plus d'énergie, les femmes partageant les dangers de leurs maris et combattant à leurs côtés. Par d'incessantes sorties ils tinrent l'ennemi à distance des murailles, lui tuèrent beaucoup de monde et brûlèrent ses machines. Hannibal, apprenant les difficultés que rencontrait son lieutenant, vint en personne devant la ville pour se rendre compte de la situation, et là décida de convertir le siége en un blocus, dont il remit la direction à Hannon.

Après plusieurs mois de blocus, les Pételins commençant à manquer de vivres, firent sortir de la ville les femmes, les enfants et les vieillards, en un mot toutes les bouches inutiles. Au lieu de les laisser passer, les Carthaginois, dont l'humanité n'était pas précisément le trait dominant, les massacrèrent en vue des remparts, sous les yeux des défenseurs de la cité, dont cet horrible spectacle n'ébranla pas la résolution. Après avoir consommé leurs dernières provisions et s'être nourris des animaux les plus immondes, ils en vinrent à chercher à se soutenir en mangeant des cuirs, de l'herbe et des écorces d'arbres. Ils multipliaient en même temps les sorties désespérées, où ils semblaient

surtout chercher la mort; mais déjà, dans ces sorties, une portion de ceux qui y prenaient part tombaient épuisés sur le sol après un dernier effort, au lieu de pouvoir suivre le mouvement de la retraite. Enfin, réduits à un très petit nombre d'hommes, tellement épuisés par la faim et par la fatigue qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout, les derniers survivants durent se décider à rendre aux Carthaginois « non pas Pétélia, mais son sépulcre, » suivant la belle expression de Valère Maxime.

La défense de Pétélia contre les Carthaginois et les Bruttiens avait duré onze mois entiers. Le jugement unanime de l'antiquité l'a tenue pour une des plus héroïques et des plus glorieuses que l'on eût jamais vu. Silius Italicus la met sur le même rang que celle de Sagonte :

Fumabat versis incensa Petelia tectis,
Infelix fidei miseraeque secunda Sagunto.

La ville ainsi prise, Hannibal la commit à la garde des Bruttiens. Elle devint une de ses places de sûreté dans le midi de l'Italie. En 208, tandis que les consuls Marcellus et Quinctius Crispinus étaient campés en face d'Hannibal entre Bantia et Venosa, sur la frontière de l'Apulie et de la Lucanie, ils envoyèrent au préteur L. Cincius l'ordre de venir de Sicile avec la flotte attaquer Locres, et au corps d'armée qui était rentré l'année précédente à Tarente, celui d'envoyer à son aide une forte division par terre, en suivant la route du littoral de la mer Ionienne. Hannibal, averti, envoya un fort détachement qui dressa aux Romains une embuscade au bas de Pétélia. Les troupes parties de Tarente, croyant les Carthaginois bien loin, s'avançaient sans prendre la précaution de s'éclairer. Elles donnèrent tête baissée dans l'embuscade, où elles perdirent 2,000 morts et 2,200 prisonniers. Le reste se dispersa et regagna Tarente dans le plus complet désordre. Trois ans après, en 205, le consul T. Sempronius Tuditanus reprit Pétélia

de vive force et en chassa la garnison bruttienne. Mais dans la guerre de postes et de chicanes qui se faisait alors entre Hannibal et les Romains dans l'extrémité méridionale de la péninsule, aucun des deux partis ne pouvait s'affaiblir par les détachements nécessaires pour garder tous les points qu'il enlevait à l'autre. C'était donc une suite de retours offensifs, qui alternativement remettaient en question ce qui avait été obtenu de l'un ou de l'autre côté. Cette situation semblait devoir s'éterniser sans résultat définitif, si l'entreprise audacieuse de Scipion en Afrique n'était pas venue obliger Carthage, menacée sur son propre sol, à rappeler d'Italie son grand capitaine. A la nouvelle des premières victoires de Scipion sur le continent africain, ce qui restait de population à Pétélia, retombée depuis quelque temps sous le joug punique, envoya secrètement à Rome pour protester de son dévouement et rappeler les promesses que le Sénat leur avait faites naguères. Hannibal, ayant eu vent de ce fait, se porta sur la ville et, sans écouter les dénégations des habitants, fit tuer par ses cavaliers Numides un certain nombre des principaux. Désarmant ensuite les citoyens de condition libre, il arma les esclaves et les déclara propriétaires des biens de leurs anciens maîtres, qui furent chassés de la ville. Sur ces entrefaites arriva Asdrubal, chargé de le ramener sans plus de délai à Carthage. Il lui fallut se résigner à quitter l'Italie. Quand son armée fut embarquée, attendant le vent favorable pour mettre à la voile, après le massacre des mercenaires italiens qui avaient refusé de le suivre, les exilés de Pétélia, joints à d'autres hommes du voisinage, non moins exaspérés qu'eux de colère et de désir de vengeance par tout ce qu'ils avaient souffert de la part des Carthaginois, se jetèrent sur les derniers postes laissés sur la plage où ils devaient rester jusqu'au dernier moment, et les passèrent au fil de l'épée en vue des vaisseaux.

Rome avait une dette d'honneur envers Pétélia. Elle

tint à la payer. Aussitôt la guerre finie, on rechercha soigneusement tout ce qui survivait des anciens habitants de cette ville, et on n'en retrouva que 800. Ils furent réinstallés dans leur cité restaurée, et remis en possession de leurs biens. On leur distribua ceux des familles anéanties et on leur donna de grosses indemnités au nom de la République pour ce qu'ils avaient souffert. Leur ville fut déclarée libre et fédérée, aux conditions les plus favorables. Elle rentra en possession de son droit de monnayage, et c'est à ce moment qu'il faut placer l'émission des pièces de cuivre au nom de Pétélia, qui appartiennent au système romain de l'as du poids d'une once, tel qu'il avait été établi par la loi Flaminia. En 89, comme toutes les villes voisines, elle dut, en vertu de la célèbre loi Plautia-Papiria, échanger cette condition contre celle de municipe de citoyens romains, qui fut classé, les inscriptions nous l'attestent, dans la tribu Cornélia.

Pétélia eut de nouveau beaucoup à souffrir dans la Guerre Servile. Quand les esclaves révoltés que conduisait Spartacus eurent refusé de le suivre dans la direction des Alpes, préférant le pillage de l'Italie à la liberté qu'ils étaient assurés de trouver en se retirant dans la Gaule, l'esclave thrace, en qui venait de se révéler un général, comprit, avec son instinct naturel de la guerre, qu'il n'avait plus qu'une seule chance de soutenir la lutte avec avantage. C'était de prendre pour base d'opération le Bruttium. Là, en effet, il trouvait un peuple belliqueux, jadis renommé dans les combats, tout entier réduit en servitude, qui devait se lever en masse à sa voix et lui fournir par milliers des soldats capables de se mesurer avec les légions. Nous avons déjà vu qu'il avait pendant quelque temps pris Copia pour sa place d'armes. De là il ravageait toutes les villes voisines, et Pétélia n'échappa point à ce sort. L'approche de Crassus le decida ensuite à chercher un réduit plus sûr dans ce que Plutarque appelle la péninsule de

Rhêgion, c'est-à-dire dans les montagnes de la région au sud de l'isthme Scylacien. C'est là que le général romain essaya de l'enfermer, en barrant l'isthme par un fossé bordé d'une muraille allant d'une mer à l'autre. Mais avant que les travaux ne fussent terminés, Spartacus, profitant d'une nuit neigeuse et d'un vent d'hiver qui glaçait les grand-gardes romaines et les avait fait se relâcher de leur vigilance, combla le fossé sur un point et, y faisant passer son armée se mit en route dans la direction de Rome, qu'il espérait trouver mal défendue. Crassus s'élança à sa poursuite et profita de la faute qu'il avait commise de diviser ses forces en plusieurs corps, suivant des chemins différents pour pouvoir subsister plus facilement. Il battit dans la Lucanie plusieurs divisions séparées de l'armée servile et anéantit celle des Gaulois que commandaient Gannicus et Castus. Sur 12,300 hommes que les esclaves révoltés laissèrent morts sur le champ de bataille dans cette rencontre, deux seulement avaient été frappés par derrière ; tous les autres avaient péri en braves gens, combattant de pied ferme.

Après cet échec, Spartacus se retira sur les hauteurs de Pétélia. Il y attendit le questeur de Crassus, Tremellius Scrofa, et le battit à plate couture. S'il s'était maintenu dans cette position presque inexpugnable, il avait de grandes chances de faire éprouver le même sort à Crassus lui-même. Mais le succès qu'ils venaient de remporter avait donné aux esclaves une confiance exagérée qui les perdit. Refusant d'obéir aux conseils de temporisation de leur chef, ils le contraignirent à les conduire au-devant de Crassus, qui était encore en Lucanie, et à engager, contre lui une bataille décisive. Elle fut livrée sur la Via Popilia, dans les montagnes auprès de la source du fleuve Silarus.

Spartacus y fit personnellement des prodiges de valeur. Avant l'attaque, il avait tué devant son armée le cheval qu'on lui amenait, en disant que, vainqueur, il aurait les

nombreux et beaux chevaux de l'ennemi, et que, vaincu, il n'en aurait plus besoin. Poussant droit au travers des rangs des légions à la recherche de Crassus, qu'il voulait atteindre pour combattre seul à seul avec lui, il tua de sa main deux centurions ; mais enfin, abandonné des siens, qui cette fois se battirent mollement, il fut environné d'ennemis et tomba percé de coups. Ainsi mourut en héros cet homme, si supérieur aux hordes de ribauds indisciplinés qu'il conduisait. Les grandes qualités d'une race royale s'étaient réveillées chez lui sous la casaque de l'esclave ; victime d'un sort indigne de lui, il eût mérité un plus noble théâtre et un meilleur succès.

Au temps où écrivait Strabon, Pétélia était la seule ville du canton littoral entre Copia et Crotone qui gardât quelque vie. Plusieurs inscriptions qui ont été découvertes dans ses ruines et se conservent à Strongoli, sont les monuments de son existence municipale à l'époque des empereurs. Elles sont latines et montrent que le grec avait fini par tomber en désuétude dans cette ville, comme dans tout le pays environnant. Il ne devait y reparaître que sous les Byzantins. L'une de ces inscriptions est la dédicace d'une statue de Trajan, faite par un personnage à qui les décurions de Pétélia avaient décerné le *bisellium* ou siége d'honneur, et qui à cette occasion avait fait une distribution d'argent au peuple de la ville. Deux autres se rapportent à un individu nommé M. Meconius Leo, qui après avoir été quatuorvir ordinaire et quatuorvir quinquennal chargé du cens, c'est-à-dire un des principaux administrateurs de la ville, avait fini par recevoir le titre de patron du municipe. Par son testament, dont un extrait est gravé sur le piédestal qui portait sa statue, il avait légué à la République des Pételins un capital de 10,000 sesterces en numéraire, un fond de terre et une vigne, pour que les revenus en fussent payés régulièrement au Collége des prêtres Augustales. La vigne devait rester plantée

en cépages aminéens, variété particulièrement estimée qui avait été importée de Thessalie dans l'Italie méridionale ; et les biens légués aux autres héritiers du testateur étaient grevés de l'obligation de fournir les échalas nécessaires à cette vigne. Son vin était destiné aux banquets de la corporation, dans les deux salles à manger que Meconius Leo lui avait fait construire de son vivant ; et la première annuité des rentes du capital devait être affectée à l'acquisition de candélabres avec des lampes à deux becs, pour l'ornement de ces *triclinia.* Le monument, d'après sa rédaction même, est nécessairement postérieur au règne de Marc-Auréle, qui interdit les legs directs aux Colléges d'Augustales et ordonna de les faire aux villes, à charge pour celles-ci d'en servir les revenus aux Colléges, conformément aux vo'ontés des testateurs.

Au IIIe siècle de notre ère, Pételia donna à l'Église le pape Saint Antéros, qui fut martyrisé en 235, au début du régne de Maximin, après un pontificat de quarante jours seulement. Il est un de ceux dont M. de Rossi a retrouvé l'épitaphe, en grec, dans la crypte pontificale du cimetière de Saint-Calliste. Cette épigraphe lui donne les deux titres d'évêque et de martyr. Son nom semble indiquer qu'il était d'origine servile, probablement un affranchi, comme Calliste lui-même.

Les écrivains calabrais des derniers siècles prétendent que la destruction de Pételia par une flotte de Vandales, partie de Carthage sous le règne de Genséric, serait mentionnée dans un passage de l'historien Aurélius Victor. Mais c'est là une de ces fausses citations dont ils ont été prodigues, comptant probablement que leurs lecteurs ne prendraient pas la peine de remonter aux sources. Le passage en question ne se trouve dans aucun des ouvrages connus d'Aurélius Victor, et d'ailleurs il eût été vraiment bien extraordinaire qu'un auteur du IVe siècle mentionnât un événement qui se serait accompli cent ans après lui.

Car Aurélius Victor fut consul en 369 et Genséric prit Carthage en 439, pilla Rome en 455 et régna jusqu'en 477. Ce qui est seulement certain, c'est que Pétélia n'existait déjà plus lors des guerres de Bélisaire et de Narsès contre les Ostrogoths. Elle avait été dès lors remplacée par le château de Strongylos.

V

Nous avons cité tout à l'heure le texte de l'inscription grecque tracée sur une lame d'or découverte dans un tombeau de Pétélia. Il est bon d'y revenir, car ce petit monument, joint aux analogues que l'on a tirés en 1879 et 1880 des tumulus de Thurioi, et dont nous avons traduit plus haut les inscriptions, nous amènera nécessairement à toucher une question dont il est impossible de ne pas parler, et même avec quelque développement, dans un livre sur la Grande-Grèce. C'est celle des célèbres mystères dionysiaques de cette contrée.

Il est, en effet, impossible de ne pas rattacher au développement des mystères dans les cités helléniques de l'Italie méridionale cet usage qui se révèle à nous dans deux d'entre elles vers le IVe siècle, de placer dans les tombes riches et luxueuses, auprès de la tête du mort, comme une sorte de tessère d'initiation, une feuille d'or portant des vers empruntés à des hymnes sacrés d'un caractère mystique, qui contiennent une affirmation de la vie future et l'expression de la façon dont on y concevait la béatitude éternelle réservée aux initiés. Et l'on doit attacher d'autant plus d'importance à ce fait qu'il coïncide avec un autre, non moins significatif. C'est que les représentations des enfers, empreintes d'un caractère mystique non moins évident, sont exclusivement propres aux grands vases

peints de l'Apulie, du IVe siècle avant notre ère, dont nous avons constaté plus haut l'origine fondamentalement tarentine. Les peintures céramiques auxquelles je fais allusion, bien connues des archéologues, sont la traduction dans le langage de l'art des mêmes idées que nous trouvons développées en vers sur les lames d'or de Thurioi et de Pételia, et doivent être manifestement rapportées au même ensemble d'institutions religieuses.

La croyance à l'autre vie tenait, en effet, une place plus ou moins considérable, mais toujours une place importante dans les mystères grecs. L'ensemble des rites qui constituaient ces cérémonies fermées aux profanes, purifications, expiations, sacrifices, véritable communion, révélations faites sous forme de spectacles sacrés et de paroles mystérieuses, avaient pour objet de rapprocher l'homme des dieux, de le mettre, malgré son infériorité et son imperfection, en communication avec eux, enfin de le rendre participant de grâces spéciales, efficaces et inamissibles. Partout les grâces et les mérites acquis par l'admission aux mystères étaient tenus pour applicables à l'existence d'outre-tombe. En purifiant l'initié, en le mettant en possession d'une part de la science divine et en établissant un lien surnaturel entre lui et les dieux, les initiations devaient lui assurer un sort meilleur dans l'empire des morts, lui garantir l'entrée dans une vie divine de bonheur sans fin, après le terme de l'existence passagère de la vie mortelle et terrestre. Mais plus que partout ailleurs le point de vue eschatologique était développé dans les mystères dionysiaques, puisque le point de départ de cette mystique avait été la conception du dieu du vin et de la puissance végétative comme le dieu des enfers, qui règne sur les morts et préside à la vie future.

Par la nature même de sa conception primordiale, et encore toute naturaliste, Dionysos était appelé à devenir un des grands dieux des mystères. Ses fêtes les plus antiques,

au berceau même de son culte, telles que les Triétériques du Cithéron et du Parnasse ou les *Aioleiai* d'Orchomène, avaient un caractère secret par l'exclusion des hommes ; l'inspiration divine qui était censée communiquée à ceux qui y prenaient part, les rites purificatoires qui les accompagnaient, tout tendait à en faire de véritables initiations. C'est ainsi que les représente Euripide dans ses *Bacchantes*, et il en fait des mystères cachés aux profanes, aussi complétement soumis à la loi du secret que ceux d'Éleusis et de Samothrace. L'illustre Gerhard a donc eu raison de voir dans ces fêtes nocturnes de la Béotie et de la Phocide, opposées aux fêtes dionysiaques purement agraires de l'Attique, le point de départ, le *substratum* du culte mystique de Dionysos et de la physionomie nouvelle qu'y prit ce dieu.

Le trait essentiel qui marqua la transformation, d'où sortit le nouveau Dionysos des mystères, fut son assimilation à Hadès; il devint alors le dieu *Chthonios* par excellence, le monarque des trépassés. Bien des côtés de sa physionomie primitive préparaient cette transformation, qui remonte à une date ancienne. Dieu mourant périodiquement pour ressusciter avec le printemps, ou qui, par une forme euphémique de le même idée, descendait aux enfers pour en ressortir vainqueur, il était appelé à être envisagé comme un dieu des morts. Maître et auteur de la vie végétative, il devait tendre à se confondre avec Hadès, le Zeus Chthonios que le laboureur d'Hésiode invoque avec Dèmètèr, le dieu souterrain qui reçoit, qui absorbe tout, *Polydectès*, *Polydegmon*, mais aussi qui rend tout en faisant sortir les productions de son sein, le *Pluton* ou *Pluteus*, source des richesses, qui a pour attributs la corne d'abondance et la fourche à deux dents de l'agriculteur, qui donne enfin lui-même la vie comme il la retire, φερέσβιος Ἀϊδωνεύς.

C'est l'association de Dionysos à la Dèmètèr chthonienne qui fit d'abord de Dionysos à son tour un dieu chthonien,

et par suite infernal. Le caractère nouveau qui en résultait se prononça davantage à mesure que se répandaient en Grèce les légendes de Zagreus crétois et du Sabazios thraco-phrygien, chez qui le côté funèbre était très accentué. Le Dionysos crétois, à la légende duquel les Orphiques donnèrent une si haute importance dans leur système particulier de théologie et de mythologie, est pour Eschyle le Zeus des morts, celui qui recoit tous les hommes dans son empire, l'époux de Gê, la terre personnifiée; son nom de Zagreus, le grand chasseur, fut entendu comme s'appliquant à la chasse dans laquelle le dieu de la mort pousse devant lui et frappe ceux qu'il destine à son empire. Il fut donc quelquefois employé comme un simple surnom du Dionysos infernal, et l'on donna le même caractère aux épithètes du dieu qui se rapportait originairement aux rites sanglants du culte béotien primitif en le qualifiant comme sauvage et féroce, *Agriônios*, *Omêstês*. Le nom d'Isodaitês, celui qui donne par la mort une même issue à tous les hommes, devint aussi une qualification du même Dionysos. C'est également aux ténèbres du monde inférieur que l'on finit par rapporter l'épithète de *Nyctélios*, qui avait d'abord trait aux fêtes nocturnes. Quant à ses titres de *Basileus*, *Hêgêmôn*, *Cathêgêmôn*, on les appliquait à la royauté des morts, comme synonymes de ceux d'*Agêsilaos* et *Agêsandros*, qui appartenaient à Pluton.

Ce ne sont pas là, du reste, les seuls parmi les surnoms du Dionysos de la religion vulgaire qui revêtirent un caractère mystique, et prirent un sens nouveau par suite de la transformation du dieu de Thèbes et de Naxos en dieu des enfers. Une idée funèbre exprimée sous une forme euphémique, celle du dieu qui délivre les âmes par la mort, s'attache aux appellations de *Saotês* ou *Sôtêr*; c'est-à-dire sauveur, d'*Eleutherios*, *Eleuthereus*, *Lysios*, c'est à-dire le libérateur, qui dans beaucoup de localites devinrent étroitement liées au culte mystique. Il en fut de même de celle

de *Meilichios* ou bienfaisant, dont on fit un euphémisme pour désigner le dieu dont la puissance meurtrière s'exprimait ouvertement par des noms tels qu'*Omêstês*, le féroce, le dévorateur, et de celle d'*Eubulos* ou *Eubuleus*, qui appartenait aussi à Hadès et que l'on en vint à interpréter mystiquement d'une manière analogue au nom des Euménides, comme désignant le dieu qui veut du bien aux hommes en leur donnant le repos de la mort.

Tous ces noms prirent ainsi une double signification, funèbre et favorable, correspondant aux deux ordres de rites, les uns sombres et sanglants, les autres joyeux, des fêtes mystérieuses qui se célébraient dans la nuit en Béotie et en Phocide, et à la double physionomie que recevait Dionysos (*Dimorphos*, *Diphyês*, *Dissophyês*), à la fois dieu de la lumière (*Lamptêr*, *Pyrpolos*, *Pyriphengês*) et des ténèbres (*Nyctélios*), de la vérité (*Mantis*) et du mensonge (*Sphaltês*), de la passivité et de l'activité, de la guérison et de la mort. Ainsi la modification apportée à la conception de Dionysos ne se bornait pas à le confondre avec Hadês, à en faire par excellence le dieu chthonien et infernal, elle pénétrait son essence de l'esprit de panthéisme cosmique, aux aspects ondoyants et divers, qui était propre à la religion mystique sous toutes ses formes.

Tel fut le Dionysos mystique, que sur la route de Tégée à Argos on adorait auprès de Dêmètêr sous le nom de *Mystês*. C'est celui qui, à partir des réformes religieuses d'Epiménide, tint une place considérable dans le culte d'Éleusis, qu'il modifia profondément par l'introduction d'éléments nouveaux, celui que nous retrouvons aussi dans tous les mystères issus des Éleusinies, comme à Phlionte et à Lerne. Il est aussi le dieu de mystères dionysiaques spéciaux, les uns établis officiellement comme ceux du midi de l'Italie, les autres célébrés un peu partout au sein des associations libres telles que les Thiases et les colléges d'Orgéons, dans ces initiations auxquelles se rapportent

bien des monuments figurés, qui les montrent s'accomplissant souvent dans les conditions les plus simples et les plus rustiques, sous des tentes dressées dans les champs. La ciste mystique avec son serpent était l'emblême essentiel de ces mystères dionysiaques, où elle révèle l'influence des Sabazies thraco-phrygiennes, et c'est de là qu'elle passa dans les autres mystères. Elle s'introduisit jusque dans les Triétériques ou fêtes trisannuelles du Cithéron et du Parnasse, où l'on ne saurait douter que le caractère nouveau donné au dieu n'ait fini par trouver sa place, et qui tendirent à devenir de plus en plus de véritables mystères. Au reste, l'idée qui faisait de Bacchus un dieu funèbre et le substituait à Pluton comme roi des enfers, idée d'abord toute mystique, finit par passer dans le domaine de la religion poétique et des croyances ordinaires. Et c'est pour cela que la représentation de la pompe de Bacchus, de ses noces avec Ariadne, de son triomphe sur les Indiens et de beaucoup de scènes de la légende du dieu de Thèbes et de Naxos, fournit les sujets de la majorité des sarcophages de l'époque romaine, exécutés pour la plupart sans aucune intention proprement mystique. Le vêtement de pourpre, couleur de vin, de Dionysos, fut donné à Pluton, et l'on plaça la statue du dieu sur certains tombeaux. Au milieu de cette influence du Bacchus des mystères sur celui de la mythologie et de la religion publique, ce qui reste toujours le trait distinctif du dieu mystique, sa donnée essentielle et propre, c'est son association avec Dêmêtêr et sa fille.

Du moment où ce dieu se confondait avec Hadès, on devait nécessairement être conduit à le lui substituer comme l'époux infernal de Perséphonê. C'est en effet ce rôle qu'il avait dans la fête attique des Anthestéries et dans les Petits Mystères d'Agrai sur l'Ilyssos; les monuments de l'art qui paraissent avoir trait à ces deux fêtes, adoptent pour la figure de Dionysos le type viril et barbu,

soit qu'il remonte à la lumière avec Corê, soit qu'il reçoive Hercule à l'initiation. Nous retrouvons encore Dionysos avec le même rôle dans les mystères de Lerne, dans le culte mystique de Thelphusa en Arcadie, de Sicyone et de beaucoup d'autres localités du Péloponnèse. La même association existait à Cyzique de Mysie, et une monnaie de cette ville montre Corê tenant le flambeau allumé des mystères, se rendant au-devant de son époux Dionysos, au milieu d'une pompe toute bachique, dans un char que précède Eros et que traînent des Centaures, comme celui d'Ariadne. C'est dans ce même char, traîné par des Centaures, que Corê se montre tenant des épis et des pavots, à côté d'un Bacchus du type juvénile, sur le célèbre camée dit du Cardinal Carpegna, actuellement au Musée du Louvre. Au reste, Ottfried Müller a remarqué que, dans les œuvres de l'art antique il est presque impossible de distinguer en pareil cas Corê d'Ariadne et de dire laquelle des deux accompagne Dionysos.

En même temps on avait identifié au dieu du vin l'Iacchos d'Éleusis, dont la plus ancienne tradition faisait le fils de Dêmêtêr, et que l'on représentait toujours comme un enfant. Bacchus se trouvait ainsi apparaître deux fois dans le culte éleusinien : d'âge viril comme époux de Corê, résidant avec elle l'hiver dans les demeures infernales, et remontant avec elle à la surface de la terre au printemps dans la fête d'Agrai ; comme l'enfant médiateur des mystères dans les Grandes Éleusinies. Suivant la tradition la plus vulgaire, le Dionysos crétois était aussi fils de Dêmêtêr. Ainsi naquit l'idée de faire de Dionysos le frère de Corê, en même temps que son époux. C'est le couple mystique de Coros et Cora, le fils et la fille, nés tous deux de Dêmêtêr, couple si bien mis en lumière par Creuzer, et que Cicéron appelle Liber et Libera, mais en les distinguant soigneusement des vieilles divinités italiques de ce nom. Un sculpteur de l'école de Praxitèle ou de Scopas avait adopté cette

donnée dans des groupes célèbres qui furent transportés de Grèce à Rome. Ils représentaient des Satyres tenant dans leurs bras, l'un Dionysos et l'autre Corê, Liber et Libera, dit Pline, tous deux enfants et tous deux élevés ensemble. Une terre cuite, trouvée à Préneste dans le Latium, représente Dêmêtêr portant ses deux enfants, de sexe différent. La donnée de Perséphonê-Corê et de Dionysos-Hadês, frères en même temps qu'époux et issus tous les deux de Dêmêtêr, devient le fondement de tous les mystères dionysiaques du Péloponnèse, dont ceux de Lerne peuvent être pris pour type. Elle a probablement été influencée dans une certaine mesure par la religion cabirique de Samothrace, qui nous offre, au-dessous de la déesse mère, Axiéros, le couple conjugal et fraternel à la fois d'Axiocersos et Axiocersa, ce que Mnaséas et Dionysodore traduisaient par Dêmêtêr, Hadês et Perséphonê. La constitution du couple de Dionysos-Hadês et Perséphonê comme Coros et Cora est, du reste, notablement plus ancienne, dans la religion du Péloponnèse, qu'on n'eût été d'abord disposé à le croire. Elle a précédé d'une manière sensible l'introduction du mythe crétois de Zagreus sur le continent grec. Nous en avons la preuve par les bas-reliefs votifs de Sparte, de si ancien style, que MM. H. Dressel et A. Milchhœfer ont publiés récemment dans le recueil de l'Institut archéologique allemand d'Athênes, et dont une partie au moins remonte au VIIe siècle av. J. C. Les deux savants éditeurs ont vu dans le couple infernal qui y est représenté celui de Zeus Chthonios et de Dêmêtêr. Mais ils ne semblent pas s'être préoccupés de rechercher comment il se fait que le roi des enfers, sauf dans un seul exemple, y est représenté imberbe, et presque à l'âge éphébique, exception aux habitudes de l'art grec primitif, qui ne peut avoir eu lieu qu'en vertu d'une intention de symbolisme formelle. C'est la marque certaine de ce que le monarque chthonien y est envisagé comme un dieu fils et juvénile, κόρος, et cette dernière ex-

pression avait un sens spécialement précis à Sparte, où les inscriptions nous montrent que la désignation officielle des éphèbes était οἱ κόροι. Les noms à appliquer aux deux divinités infernales des bas-reliefs archaïques de Sparte me paraissent donc être ceux de Coros et de Cora, d'autant plus que l'attribut dionysiaque du canthare y est presque constamment mis à la main du dieu chthonien, représenté sous les traits d'un éphèbe.

VI

Pour Sophocle, Dionysos est le dieu qui règne sur l'Italie, reposant sur le sein où sa mère Dêo reçoit tous les hommes; en effet les fondateurs des colonies helléniques de la Grande-Grèce avaient porté avec eux son culte, qui prit dans cette contrée une importance et un développement exceptionnels. Il s'y confondit, comme nous l'avons montré, avec l'antique dieu tauriforme des Œnotriens. Toute une série de légendes dionysiaques nouvelles se formèrent sur ce sol, et en firent le théâtre d'épisodes de l'existence du dieu et de ses courses terrestres. Bacchus, disait-on, avait disputé à Dêmêtêr la possession de la Campanie, où les deux divinités avaient prodigué leurs bienfaits; il y avait reçu l'hospitalité de Falernus, éponyme du fameux vin de Falerne, accompli des exploits guerriers dans le pays des Tyrrhéniens, enfin, poussant encore plus loin ses conquêtes dans l'ouest, il avait laissé en Italie les vétérans de son armée, les Silènes fatigués par l'âge, qui s'y étaient livrés à la culture de la vigne et avaient rendu cette terre fertile en vins.

La majeure partie des cités grecques de l'Italie méridionale avaient dû leur origine à des colons du Péloponnèse: par conséquent ceux-ci y avaient transporté le culte dio-

nysiaque tel qu'il existait dans leur pays d'origine, c'est-à-dire sous sa forme mystique, la seule presque qu'ait connue le Péloponnèse. C'est ainsi que la Grande-Grèce, puis la Messapie, la Lucanie, l'Apulie et la Campanie, devinrent le siége de mystères bachiques, qui rayonnèrent ensuite sur l'Étrurie et sur Rome. De ces mystères de la Grande-Grèce, célèbres parmi les archéologues modernes et qui ont donné lieu à tant de conjectures dénuées de base, nous ne savons rien historiquement et d'une manière positive par les écrivains, que l'époque et les circonstances de leur interdiction par le Sénat romain. Mais l'importance qu'ils avaient au IIIe siècle avant l'ére chrétienne, la façon dont ils étaient alors devenus la première institution religieuse de ces contrées, celle à laquelle tous s'empressaient de participer comme les citoyens d'Athènes aux mystères d'Éleusis, tous ces faits sont attestés par les vases peints de la dernière époque, sortis des fabriques de l'Italie méridionale, dont les sujets sont directement en rapport avec ces Bacchanales, qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre des deux classes entre lesquels on les répartit, celle des *sujets bachiques* et celle des *sujets mystiques*. Dans les premiers, dit M. le baron de Witte, dont l'autorité est sans contestation la plus haute de l'Europe en pareille matière, « ce n'est plus le Bacchus barbu des anciens peintres que l'on voit représenté ; éternellement jeune, le dieu est accompagné de Satyres et de Ménades. En général, les compositions n'annoncent ni efforts de génie ni efforts d'invention : toujours des Satyres, ou isolés, ou groupés avec des Ménades, des enfants ailés ayant les formes efféminées de l'hermaphrodite. Souvent ces sujets bachiques se rapprochent tant des sujets mystiques, qu'on sent que ce sont les mêmes données, les mêmes idées qui les ont inspirées. Quant à ces derniers, les sujets mystiques, ils sont excessivement nombreux, et ces compositions énigmatiques ont jusqu'à ce jour fait le désespoir de ceux qui ont cherché à les in-

terpréter. On ne peut nier, toutefois, le sens mystique de ces sortes de compositions ; mais jusqu'ici, à très peu d'exceptions près, les tentatives faites pour leur trouver une explication satisfaisante ont complétement échoué, et ressusciter les vaines conjectures de Bœttiger et de Millin serait renouveler un système de rêveries sans fondements. »

Une obscurité profonde règne donc encore sur ce sujet des mystères de la Grande-Grèce, et nous ne saurions avoir l'espoir ni la prétention de la dissiper. Ce que nous pouvons du moins indiquer ici d'après l'étude des peintures à sujets bachiques, plus intelligibles que les sujets proprement mystiques, et surtout d'après l'influence que la religion dionysiaque de l'Italie méridionale exerça de bonne heure sur celle de Rome, c'est le couple divin qui y servait de centre. Il se composait de Dionysos, le dieu auquel nous voyons une large part des terres de la cité consacrée dans les Tables d'Héraclée, et d'une déesse qui portait certainement le nom grec de Corè, appelée ἁ Θεοῦ παῖς, « l'enfant de la Déesse (de Dêmêtèr), » dans une inscription de Poseidonia-Pæstum et Ériphona dans une autre de la même localité ; mais les antiquaires, à l'exemple de Creuzer et de Gerhard, ont pris l'habitude de la désigner par le nom de Libera, que lui donnent les écrivains latins et qui a l'avantage de caractériser sa physionomie particulière, nettement distincte de celle de la Corê éleusinienne. A ce couple, le culte public associait généralement Dêmêtêr ; c'est l'association mystique de Dêmêtêr, Dionysos et Corê, que nous venons de voir habituelle en Grèce et traduite en latin par *Ceres*, *Liber* et *Libera*. On peut suivre, sous des noms divers, la propagation de cette triade introduite par les Grecs, dans un certain nombre de cultes proprement italiques qui remontent à une date antérieure au développement de la puissance de Rome. A Capoue, par exemple, du temps de l'indépendance osque, nous voyons adorer la déesse mère Jovia Damusa avec ses deux enfants Vesolia

et Jupiter Flagius, triade qui est traduite à l'époque romaine en Cérès, Vénus Jovia et Jupiter Compagès ou Junon Lucine, Vénus Génétrix et Jupiter Compagès. Dans le Latium, le fameux culte de Préneste, sur le fond primitif duquel l'action d'influences grecques est manifeste, offre à nos regards la Fortuna Primigenia, mère de Junon et de Jupiter Puer, et ici la déesse fille devient quelquefois dans les inscriptions Ops ou Féronia, cette dernière formant à Tarracina un couple fraternel et conjugal avec le Jupiter Anxur, juvénile comme celui de Préneste, tandis qu'au mont Soracte elle est associée au dieu à la fois chthonien et juvénile Soranus. D'un autre côté, à Antium, la Fortune de Préneste et sa fille deviennent les célèbres Fortunes Antiates, *Fortuna fortis* et *Fortuna felix*, traduites aussi en *Fortuna respiciens* et *Proserpina propitia*, et encore mieux en Minerve et Vénus, associées à Amor Maxsumus. Nous comparons encore, avec Gerhard, à ces groupements de divinités celui de la Fortune et de Mater Matuta ou Junon Matuta au Forum Boarium de Rome, et la série des Pénates célestes des Étrusques, composée de la Fortune, Cérès, Palès, et le Genius Jovialis.

Mais sur les vases mystiques de la Grande-Grèce, Dêmêtêr apparaît très rarement auprès de Bacchus et de sa compagne divine. Il semble qu'elle eût disparu des mystères de cette contrée à leur dernière époque, au temps où l'Éros hermaphrodite, représenté dans tant de peintures céramiques, complétait une sorte de triade avec Dionysos et son épouse, en jouant le rôle de génie médiateur des mystères, comme Iacchos à Éleusis.

Au reste, d'après le style même des monuments qui s'y rattachent et qui appartiennent tous à une époque bien déterminée, le grand développement de ces mystères a dû être tardif et n'a pas dû commencer avant le milieu du IVe siècle avant J. C. C'est alors qu'ils ont pris leur physionomie originale, où ont pu se mêler un certain nombre

d'éléments italiques. Les beaux vases de Nola, datant de la fin du ve siècle et du commencement du ive, nous permettent de constater ce qu'était alors le culte dionysiaque chez les Grecs de Campanie, et nous y voyons la triade de Dêmêtêr, Corê et Dionysos barbu, sous des traits exactement pareils à ceux qu'elle avait en Grèce.

Macrobe nous apprend que dans la Campanie, et spécialement à Néapolis, Bacchus recevait le nom d'Hêbon, et son témoignage est confirmé par les monuments épigraphiques. Ce nom est une forme masculine correspondant à l'Hébê de Phlionte et de Sicyone : il est difficile de croire qu'Hêbon n'ait pas été associé à une Hêbê, et par conséquent nous constatons ici chez les Grecs de l'Italie une influence positive des formes propres au culte mystique de Phlionte d'Argolide, où la déesse associée à Dionysos prenait, sous le nom de Dia-Hêbê, une physionomie intermédiaire entre Corê et Ariadne.

C'est bien là le caractère qui ressort pour la Libera de l'Italie méridionale des renseignements fournis par les écrivains latins. Elle est formellement Corê, nous venons de le voir, mais elle n'est pas identifiée d'une manière moins positive à Ariadne. On en fait aussi une Vénus, ce qui est d'accord avec la parenté établie entre Vénus et Proserpine et ce qui semble coïncider assez exactement avec une partie des peintures des vases mystiques de la Grande-Grèce. D'autres la rapprochent même de Cérés, circonstance en rapport avec la disparition presque complète de Déméter sur ces vases, et qui ferait soupçonner une confusion de la mère et de la fille dans un même personnage, comme on le constate à Cyzique et comme nous la retrouverons à Locres. D'autres enfin la confondent avec Sémélé, introduisant ici la notion mystique de la déesse à la fois mère et épouse du même personnage, que l'on voit quelquefois apparaître dans les rapports de Dionysos et de Corê sous l'influence des idées d'origine orientale intro-

duites chez les Grecs par l'orphisme. Dans les représentations monumentales, la figure de cette Libera se rapproche surtout de celle d'Ariadne et se confond presque complétement avec elle. Sur les vases peints de la dernière époque de l'Italie méridionale, à sujets proprement bachiques, même sur beaucoup de ceux dont on ne saurait contester l'intention mystique, la déesse compagne et épouse de Bacchus a tous les traits d'Ariadne et ne saurait en être distinguée par aucune particularité spéciale. L'hymen divin représenté sur un bon nombre de ces vases est celui de Dionysos et d'Ariadne, tel qu'on le célébrait à Naxos. Les vases de l'Apulie nous offrent aussi le sujet de l'apothéose d'Ariadne, enlevée au ciel et placée parmi les astres. Si donc la Libera de la Grande-Grèce portait le nom de Corê dans les dédicaces de temples, sur les monuments figurés, c'est presque constamment l'Ariadne de Naxos qui prend sa place. Ces données confuses, et en apparence contradictoires, sur la religion dionysiaque des Grecs de l'Italie méridionale, peuvent cependant se concilier et se résumer ainsi : dans le culte public et officiel, le couple de Dionysos et de Corê, associé à Dèmêtêr, comme dans un très grand nombre de localités du Péloponnèse ; dans la légende poétique et populaire, reflétée par la majeure partie des vases peints du temps de la décadence, le mythe de Dionysos et d'Ariadne, avec l'apothéose de cette dernière, devenant l'épouse céleste du dieu, mythe qui avait pris en Italie une popularité qu'il n'eut jamais en Grèce en dehors des îles et qui s'est continuée chez les poëtes latins; enfin dans les mystères, identité établie entre Corè et Ariadne, peut-être avec un certain emploi du nom de Dia-Hèbê, plus sûrement avec celui des noms de Coros et Cora pour désigner le couple divin, ce qui conduit à la traduction latine en Liber et Libera et à l'assimilation avec les divinités italiques ainsi appelées. C'est là aussi que l'on faisait, comme le dit Théopompe, de cette Corê la person-

nification du printemps, ainsi que l'admettent également certains hymnes orphiques.

Tout ceci achève de s'éclaircir, si l'on se rapporte aux sculptures, d'un esprit éminemment mystique, du beau sarcophage de la Villa Casali à Rome, le monument qui nous offre le mieux caractérisé un type plastique propre de Corê-Libera, distinct de celui d'Ariadne et exprimant la nature complexe de cette déesse. Au milieu de son thiase, auquel est joint Mercure comme Psychopompe ou conducteur des âmes dans l'autre vie, et sous des berceaux de vigne, Bacchus y célèbre son hymen mystérieux et funèbre avec Libera, enveloppée de longs voiles et se rapprochant surtout du type classique de Proserpine, mais tenant le tympanum et le canthare, qui n'appartiennent pas d'ordinaire à la fille de Cérès. Au pied du rocher sur lequel sont assis les deux époux divins, est une palestre où s'agitent des personnages de plus petite dimension : deux Amours tenant la palme des vainqueurs gymniques, qui emmènent captif le Pan capripède qu'ils ont vaincu à la lutte ; c'est le triomphe de l'esprit céleste et immortel sur la matière terrestre et périssable, de l'âme sur le corps. Sur le couvercle du même sarcophage est un autre bas-relief qui, opposant la donnée mythologique et poétique à la donnée mystique dans le rapprochement même que nous venons d'indiquer, représente Dionysos et Ariadne, entourés de Satyres et de Ménades, se reposant sur le sommet boisé d'une montagne.

VII

Le bas-relief principal du sarcophage Casali nous fait pénétrer dans le monde infernal où Dionysos-Hadès et Corê-Libera règnent et renouvellent éternellement leur mariage

mystique à chaque fois que, dans le cycle des saisons, la fille de Dêmêtêr, après sa période de vie céleste auprès de sa mère, rentre au sein de la demeure des âmes. Il est toute une classe de grands vases de l'Apulie et de la Lucanie, de l'époque du style le plus riche et le plus fastueux, dont les peintures déploient devant les yeux, dans de vastes compositions d'une ordonnance majestueuse, le tableau des enfers, tel qu'on le concevait dans les doctrines des mystères de la Grande-Grèce. Car ces monuments céramographiques se rattachent incontestablement à la classe des vases mystiques ; ils ont été exécutés spécialement pour être déposés dans les tombeaux, comme une sorte de signe de l'initiation du défunt. Et c'est ce qui explique comment on y voit retracées des images qui ne devaient pas être de celles que l'on étalait librement aux regards des profanes.

On connaît jusqu'à présent sept de ces vases, tous de dimensions exceptionnelles, qui se conservent dans les musées de Munich, de Carlsruhe et de Naples. Ils ont été l'objet d'études d'ensemble de la part de quelques uns des maîtres de la science, notamment de Gerhard, de Guigniaut et de M. Minervini. La composition y est toujours essentiellement la même, et les diverses répétitions n'en diffèrent que par le plus ou moins de développement donné à divers détails secondaires. Au centre on voit toujours le palais de la souveraineté infernale qu'occupent Perséphonê-Corê et Hadês, ce dernier portant un sceptre que surmonte un aigle, en sa qualité de Zeus Chthonien. La déesse prend congé de son époux souterrain, au moment d'entreprendre sa montée périodique à la lumière, qui contient la promesse et le gage d'une palingénésie bienheureuse pour tous ceux dont la mort fait ses sujets. Autour de ce palais s'étagent différents groupes de personnages. Ce sont des héros célèbres dans la fable par leur mort violente et tragique, comme Mégare et les fils d'Hêraclês, ou par leur captivité dans les

enfers, comme Thésée et Peirithoos; les trois juges des âmes après le trépas, Minos, Éaque et Rhadamanthe ou bien Éaque, Rhadamanthe et Triptolème, ce dernier ayant spécialement pour mission de veiller sur le sort des initiés au delà de la tombe; puis, faisant pendant à ces juges, comme pour exprimer la notion de la grâce qui contrebalance la sévérité de l'inflexible justice divine, Orphée adoucissant au son de sa lyre la rigueur du roi des enfers, tantôt seul, tantôt servant de conducteur et de protecteur à une famille d'initiés; plus bas sont retracés les plus fameux supplices du Tartare, tels que les décrivent les poëtes, Sisyphe roulant son rocher, Ixion attaché à la roue, les Danaïdes portant leurs vases pleins d'eau (1), tous placés sous la garde des Châtiments personnifiés par des sortes de Furies, *Poinai*. Enfin l'on voit toujours une place importante

(1) On donnait, dans les idées mystiques, un sens particulier au supplice des Danaïdes. Pausanias dit, en décrivant les peintures représentant les enfers que Polygnote avait exécutées à la Leschê des Cnidiens, à Delphes : « Au-delà de Penthésilée sont deux femmes portant de l'eau dans des vases brisés; l'une paraît encore belle, l'autre d'un âge avancé. Chacune d'elles n'est pas désignée par une inscription particulière, mais une légende commune les désigne comme n'ayant pas été initiées..... On remarque aussi dans ce tableau un pithos (grand vase d'argile servant en guise de tonneau), un vieillard, un jeune garçon et deux femmes, dont l'une, jeune, est sur une roche et l'autre, qu'on voit près du vieillard, est à peu près du même âge que lui; les autres portent de l'eau : quand à la vieille femme, il semble que sa cruche soit cassée, et elle verse dans le tonneau l'eau qui y reste. Ce sont des gens qui ne faisaient aucun cas des mystères d'Éleusis : car dans les temps des anciens, les Grecs croyaient qu'il n'y avait pas moins de différence entre les mystères d'Éleusis et les autres cérémonies religieuses qu'il n'y en a entre les dieux et les héros. » La notion fondamentale de ce symbolisme est facile à discerner. Le *plérome* ou la plénitude de la science divine et de la grâce efficace qui rapproche des dieux, est le partage des seuls initiés. C'est en vain que ceux qui se tiennent en dehors des mystères s'efforcent d'y atteindre. Leur âme, avide de connaissances et de biens imaginaires, est comme le tonneau des Danaïdes qui ne se remplit jamais.

occupée par le groupe d'Hèraclès qui enchaîne Cerbère et qui semble destiné à rappeler qu'il est des puissances et des secours divins qui permettent de surmonter les terreurs de l'enfer.

Le rôle attribué à Orphée dans ces peintures mérite de fixer l'attention. Il est le mystagogue par excellence, et c'est à ce titre qu'on le voit aux portes du palais de Pluton, en costume d'hiérophante de la Thrace, conjurer, par la magie de ses accents, les pouvoirs comme les épouvantements du Tartare. Tel était le but, telle était la vertu des mystères qu'il avait enseignés. Nous avons ici l'indice manifeste d'une influence profonde de la secte orphique, qui avait, comme on sait, réussi à s'emparer de tous les mystères grecs, à tel point qu'à Athènes même, du temps de Démosthène, on acceptait la croyance qu'Orphée avait été le grand instituteur de la religion mystique, non-seulement des orgies dionysiaques, mais encore des Éleusinies. Sur une des lames d'or de Thurioi nous avons vu invoquer des divinités spécialement propres à l'orphisme. Quelques-uns des symboles les plus habituels sur les vases mystiques de la Grande-Grèce, ne trouvent d'explication que dans les poésies orphiques. Nulle part, du reste, l'orphisme n'avait dû trouver pour pénétrer dans les mystères un terrain mieux préparé que dans ceux de l'Italie méridionale, où l'école pythagoricienne s'était toujours maintenue et avait conservé une action religieuse et morale profonde, même après la ruine de sa suprématie politique. La secte orphique s'était constituée à l'état d'institut ascétique soumis à l'observation d'une règle précise, sur l'exemple du pythagorisme. A sa formation même, dans les environs de l'an 500 av. J. C., elle avait recueilli et admis dans son sein une partie des débris de l'institut pythagoricien, qui venait d'être violemment renversé du pouvoir dans la Grande-Grèce et dont les membres erraient dispersés dans les différentes parties du monde hellénique. Aussi Aristote soutenait-il qu'Orphée

n'avait jamais existé, et que la plupart des vers qui portaient son nom étaient l'œuvre d'un Pythagoricien nommé Cercops. D'autres disciples de Pythagore, suivant l'exemple donné par Onomacrite à la cour des Pisistratides, eurent certainement part au premier travail de composition des écrits mis sous le grand nom d'Orphée, écrits qui étaient déjà nombreux au temps d'Euripide : ce furent Brontinos, Timoclês de Syracuse et Persinos de Milet, Zôpyros d'Héraclée. On cite aussi un Orphée de Camarina et un Orphée de Crotone, que leurs patries semblent mettre en rapport avec la société pythagorique, et qui, du moins, attestent le développement de l'orphisme dans la Grande-Grèce. Enfin, si la célèbre Arignotê ne participa point aux actes de faussaires, il est certain qu'elle avait adopté les principes de la secte et qu'elle contribua à les répandre par son livre sur les mystères.

Bien qu'on se soit longtemps mépris à ce sujet et que dans la masse du public, même instruit, les rêveries des Warbuton, des Sainte-Croix et des Creuzer ne soient pas suffisamment déracinées, un des points les mieux établis de la science est qu'il n'y avait dans aucun des mystères de la Grèce de catéchèse, d'enseignement dogmatique et formel, de révélation d'une doctrine secrète différente de celle qui faisait le fond de la religion publique. Si l'on y pénétrait plus avant que le vulgaire dans la science des choses divines, en même temps qu'on y acquérait des grâces et des mérites qui en faisaient le principal prix, cet enseignement demeurait attaché aux solennités mêmes et en ressortait immédiatement ; il n'en formait pas une partie distincte, destinée à donner le mot d'une énigme longtemps promenée devant les yeux. « Aristote, écrit Synésios, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition à laquelle ils avaient été préparés. » Plutarque, de son côté, s'exprime ainsi : « J'écoutais

ces choses avec simplicité, comme dans les cérémonies de l'initiation qui ne comportent aucune démonstration, aucune conviction opérée par le raisonnement. » Voilà quel était l'état du myste en présence des spectacles proposés à ses regards dans les initiations, et des paroles énigmatiques qui les accompagnaient. C'était un enseignement tout analogue à celui que l'Église catholique renferme dans ses cérémonies, et notamment dans le sacrifice de la messe, où se trouve représentée symboliquement toute la Passion du Christ. Comme l'a judicieusement observé Guigniaut, cet enseignement participait du caractère du dogme, qui s'énonce mais ne se démontre pas. Les mystères étaient un énoncé en quelque sorte visible de doctrines religieuses et morales, traduites par des images symboliques. On y procédait principalement au moyen de ce que Clément d'Alexandrie, initié lui-même avant de devenir un chrétien et un Père de l'Église, appelle le drame mystique, par des scènes mimiques et symboliques, sortes de tableaux vivants auxquels assistaient les initiés et où figuraient les prêtres avec des costumes caractéristiques et un grand appareil. En voyant les peintures des vases mystiques de l'Italie méridionale reproduire toujours un tableau invariable, et comme fixé rituellement, on est en droit de conjecturer que ce tableau était un de ceux que, dans les mystères de la Grande-Grèce, ont présentait aux yeux des candidats à l'initiation.

Il contient, sous une forme plastique, l'énoncé bien clair de plusieurs dogmes sur lesquels on ne saurait se méprendre : l'affirmation d'une vie d'outre-tombe avec des récompenses et des peines ; la vertu de l'initiation pour assurer la béatitude dans cette vie éternelle. Telles étaient les « belles espérances » que les initiés emportaient dans la mort et que tous les mystères leur promettaient comme un privilège exclusif. L'auteur de l'hymne homérique à Dêmêtêr s'écrie en finissant : « Heureux celui des hommes

qui a vu ces mystères, (les Éleusinies) ; mais celui qui n'est point initié, qui ne participe point aux rites sacrés, ne jouira pas de la même destinée après sa mort dans le séjour des ténèbres. » Sophocle dit de même : « O trois fois heureux ceux des hommes qui descendent dans l'enfer après avoir contemplé ces spectacles ! Seuls ils ont la vie ; pour les autres il n'y a que des souffrances. » Platon représente celui qui n'a pu être initié croupissant dans le bourbier des enfers, tandis que celui qui a été purifié et initié jouit, dans l'autre vie, de la société des dieux. Suivant l'*Axiochos*, les initiés devaient avoir la première place dans l'empire de Pluton. Les Athéniens, pour engager Diogène à se faire initier aux mystères, lui assuraient que ceux qui avaient accompli ces cérémonies sacrées présidaient, après leur mort, aux autres hommes dans les enfers. Plutarque, dans un de ses écrits, traite fort légèrement cette croyance. « Il est peu de personnes, écrit-il à propos des fables sur le Tartare, qui craignent ces opinions, qu'elles traitent de contes de nourrices, et ceux qui les craignent ont recours à des expiations, à des charmes qu'ils croient être d'un grand secours, persuadés que ces rites les purifient et leur assurent de couler dans les enfers une vie heureuse, occupés de jeux et de danses avec ceux qui y jouissent d'un air doux, d'un ciel serein et d'une lumière pure. » Ailleurs il en parle avec la gravité et l'assurance d'un disciple de l'école sacrée. « Mourir, c'est être initié aux grands mystères... Toute notre vie n'est qu'une suite d'erreurs, d'écarts pénibles, de longues courses par des chemins tortueux et sans issue. Au moment de la quitter, les craintes, les terreurs, les frémissements, les sueurs mortelles, une stupeur léthargique, viennent nous accabler. Mais dès que nous en sommes sortis, nous passons dans des prairies délicieuses, où l'on respire l'air le plus pur, où l'on entend des concerts et des discours sacrés ; enfin, où l'on est frappé de visions célestes. C'est là que l'homme, de-

venu parfait par sa nouvelle initiation, rendu à la liberté, vraiment maître de lui-même, célèbre, couronné de myrte, les plus augustes mystères, converse avec des âmes justes et pures, et voit avec mépris la troupe impure des profanes ou non-initiés, toujours plongée et s'enfonçant d'elle-même dans la boue et dans d'épaisses ténèbres. »

Sous quels traits on concevait cette béatitude réservée aux initiés, les inscriptions des lames d'or de Thurioi et de Pétélia le précisent d'une manière intéressante. A la gauche de la demeure d'Hadès, que nous avons vu figurée au centre de la grande composition infernale des vases apuliens, sont deux sources mystérieuses, indiquées dans les peintures de quelques-uns de ces vases. La seconde est celle de Mnémosyne ; c'est à celle-là que l'ombre du mort doit s'abreuver et étancher sa soif divine, après s'être fait reconnaître des gardiens. Alors le défunt pénètre dans les prairies délicieuses et les bocages de Perséphonê, dans ces jardins immortels décrits par Pindare et par l'auteur de l'*Axiochos*. Une fois là, il est en la possession de la déesse, comme Adonis qu'elle a enlevé à l'amour de l'Aphrodite céleste, comme Achille est en la possession d'Hélène dans l'île de Leucê. « J'appartiens à la fille de Dèmètèr, » lit-on sur une petite lame d'or analogue à celles de Thurioi et de Pétélia, qui a été découverte à la même place dans un tombeau grec de Pæstum, mais qui, remontant à une époque plus ancienne, ne porte que cette simple formule, tracée péniblement en caractères archaïques. Le mort appelé à cette béatitude se trouve élevé à la condition des héros et même des dieux. « Tu régneras avec les héros, » dit la lame de Pétélia ; « de mortel misérable tu es devenu un dieu, » dit une de celles de Thurioi. Voilà cette exaltation de l'homme bienheureux jusqu'à la condition divine, qui faisait dire à Cicéron que l'evhémérisme était en germe dans les mystères grecs.

La peinture d'un vase de Ruvo, conservé au Musée de

Naples, qui a été d'abord publié par M. Minervini et depuis plusieurs fois reproduit, achèvera de nous faire connaître comment la béatitude éternelle était conçue dans les mystères de la Grande-Grèce. Au centre on voit une déesse assise sur un tertre, dans un lieu planté de myrtes; elle est vêtue d'une tunique talaire d'une étoffe fine et transparente, et d'un péplos parsemé d'étoiles; de riches parures décorent sa tête, ses bras et son col. Elle se retourne vers un éphèbe et semble vouloir lui présenter un collier qu'elle tient des deux mains. Le jeune homme est couronné de myrte et vêtu d'une simple chlamyde brodée; il s'appuie sur deux javelots. Entre deux, Éros dirige son vol vers la déesse assise et invite l'éphèbe à s'en approcher. A droite, derrière le jeune homme, est placée une déesse qui est vêtue d'une tunique ample et très simple; elle tient d'une main un fil auquel est attachée une boule, sans doute le peson du fuseau, et de l'autre un peloton de fil, qu'elle cache dans son sein. De l'autre côté, à gauche, derrière la déesse assise, on voit deux autres personnages : d'abord une femme debout, vêtue d'une tunique plissée et transparente; dans ses mains sont une branche de myrte et un plat rempli de fruits. Plus loin, une autre déesse debout, les yeux baissés vers la terre, s'enveloppe d'un péplos parsemé d'étoiles, et de la main gauche en relève une des extrémités, geste particulier aux figures d'Aphrodite.

Des inscriptions accompagnent les différents personnages et expliquent la signification allégorique du sujet. *Eudaimonia*, la « Béatitude, » accompagnée de *Pandaisia*, la personnification des « banquets éternels, » reçoit *Polyetès*, « celui qui doit vivre de longues années. » La Parque tenant son fil est désignée par une épithète euphémique, *Kale*, « la Belle, » tandis qu'à l'autre extrémité de la scène, *Hygieia*, « la Santé, » exprime par sa pose et son geste la douleur qu'elle éprouve d'être séparée de son amant. Il y a donc ici deux déesses rivales qui se disputent le jeune

hommes, comme Perséphonê et Aphrodite se disputent Adonis; l'une est la Béatitude de l'autre vie, l'autre la Santé terrestre. M. Minervini a très bien compris l'intention générale de cette scène. Il y a reconnu le tableau du bonheur réservé aux âmes des justes ou des initiés dans les bosquets de Perséphoné. Il a signalé le rapport qu'offre cette scène avec les doctrines eschatologiques communes à tous les mystères de la Grèce. A ses yeux, et avec toute raison, le nom que porte le jeune homme admis à cette béatitude est l'indication d'une destinée tranchée dans sa fleur, et qui reçoit dans l'autre vie la compensation de l'arrêt fatal qui a tranché la première.

Ces explications sont justes, mais on peut y ajouter plus de précision encore. Dans la peinture du vase de Ruvo, la félicité du jeune homme descendu au sein des régions inférieures se résume dans un hymen avec la souveraine de la demeure fortunée. Polyétès devient l'époux ou l'amant d'Eudaimonia, et le collier qu'elle lui offre comme présent de noce est l'emblème de ses liens tout-puissants et magiques au moyen desquels Hadès retient les morts dans son empire. C'est Éros lui-même qui préside à cette union mystique. Dans tout ceci, ce n'est pas seulement l'euphémisme, mais encore l'antiphrase qui domine. Un jeune homme a été frappé dans la fleur de la jeunesse : il porte un nom qui conviendrait à Nestor; le malheur qui l'atteint tombe sur les siens et les remplit de douleur; il épouse la Félicité même; au lieu du froid silence des tombeaux, ce sont les joies et les banquets d'une fête nuptiale qui se renouvelle sans cesse, et la Parque, qui a brisé le fil d'une vie brillante, s'apprête à recommencer le tissu d'une existence bien plus glorieuse et bien plus longue.

Voici maintenant une grande amphore de Canosa en Apulie, qui, lorsqu'elle a été publiée, appartenait au marchand napolitain Barone. Les sujets peints sur une de ses faces ont directement trait aux mystères d'Éleusis; mais

nous n'y insisterons pas ici. Sur l'autre face, deux tableaux symbolisent la mort et l'entrée dans la béatitude. Le premier, partant de l'assimilation, si souvent reproduite par les poëtes, de la vie à une course du cirque, nous montre le jeune homme qui est arrivé heureusement au bout de la carrière, descendu de son cheval et se présentant devant la Victoire, qui lui tend la couronne et la bandelette du vainqueur, cette bandelette qui, d'après Virgile, ceint le front des justes bienheureux dans les Champs-Élysées :

Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.

Le second tableau offre la plus étroite analogie avec la représentation du vase de Ruvo. Seulement, la déesse qui y reçoit amoureusement le jeune homme dans les jardins de délices, en présence de Pandaisia, qui tient son panier rempli de fruits, n'est plus Eudaimonia, la Béatitude personnifiée. C'est Perséphonê elle-même, caractérisée par des attributs qui ne permettent pas d'hésiter à la reconnaître.

Cette idée d'un hymen divin dans la mort a été plusieurs fois exprimée par les poëtes grecs dans les épigrammes funéraires. « Avant d'avoir connu le lit nuptial, je suis descendu dans l'inévitable couche de la blonde Perséphonê, » dit une épitaphe attribuée à Simonide. L'inscription d'un tombeau découvert il y a peu d'années à Athènes, auprès de la porte Dipyle, donne à lire : « Après avoir mérité les éloges dûs aux braves, ô Dionysios, tu es mort maintenant et tu occupes le lit de Perséphonê, que la nécessité rend commun à tous. » Une célèbre épitaphe métrique de Chios débute par ces mots : « Quand j'atteignais le terme de dix-sept ans, la Parque m'a enlevé pour me faire partager la couche de Perséphonê. » En même temps chez les tragiques, les jeunes filles mortes avant le mariage reçoivent le titre d'épouse d'Hadès. Chez les écrivains grecs de la grande époque, l'expression d'une semblable idée ne se produit

qu'avec une gravité religieuse et une intention formellement mystique. Plus tard, elle est devenue un simple lieu commun poétique, dépouillé de la signification auguste qu'il avait d'abord. Et dans la décadence romaine, notre compatriote Ausone finit par prendre cette idée avec assez peu de sérieux pour y trouver l'occasion d'une polissonnerie, quand il dit dans son épitaphe de Glaucias :

> Sed neque functorum socius miscebere vulgo :
> Nec metues Stygios flebilis umbra lacus.
> Verum aut Persephonae Cinyreius ibis Adonis,
> Aut Jovis Elysii tu catamitus eris.

VIII

Tite-Live raconte en grands détails à la suite de quelles circonstances le Sénat de Rome mit fin aux mystères dionysiaques de la Grande-Grèce, que les Romains appelaient *Bacchanalia*, et qui s'étaient propagés dans l'Étrurie et jusque dans la Ville Éternelle. Cette interdiction, fondée sur des motifs d'ordre public, marque une date décisive dans l'histoire religieuse de l'Italie antique.

Ce fut, dit-il, un grec obscur de l'Italie méridionale, *Graeculus ignobilis... sacrificulus et vates*, un de ces individus, désignés par la qualification d'agyrtes, qui faisaient le métier de devins et de prêtres ambulants, qui porta le premier les initiations dionysiaques en Étrurie à une époque peu ancienne. Ceci ne dut pas avoir lieu avant la fin du IVe siècle ou le commencement du IIIe, car les Étrusques n'ont jamais connu, comme type plastique de Dionysos, auquels ils avaient donné dans leur langue le nom énigmatique de *Fufluns*, que le type juvénile, créé par Praxitèle et son école. Quoiqu'il en soit, les initiations originaires de la Grande-Grèce prirent chez eux un développement rapide

et y perdirent leur gravité primitive, pour devenir un prétexte à débauches et une école de flagrante immoralité. Les Étrusques y associèrent ces banquets auxquels ils étaient si adonnés et qu'ils ont souvent figurés dans les peintures de leurs tombeaux. M. Helbig a rapporté, ce semble avec raison, aux Bacchanales étrusques une série de bas-reliefs provenant d'un sarcophage de Clusium, qui font aujourd'hui partie du Musée du Louvre ; ils retracent des scènes de sacrifice et de banquet, et un dernier offre une composition où sont mêlés des Satyres et des personnages humains, qui doit rester ensevelie dans un cabinet secret. Déja un sarcophage du Musée de Naples, très remarquable au point de vue de l'art, montrait jusqu'où avait été dans cette voie le symbolisme dionysiaque dans l'Italie méridionale, en traduisant les idées de génération qui, dans les mystères de Bacchus, s'associaient à celles de la palingénésie après le trépas. Les Étrusques, semble-t-il, avaient traduit ces symboles en actes, et surtout donné un libre cours aux désordres infâmes qui pouvaient se rattacher à l'exemple fourni par la légende des rapports de Dionysos et de Prosymnos dans les mystères de Lerne. Il en fut de même dans les Bacchanales de Rome, qui ne se montrèrent pas moins subversives de toute morale que celles de l'Étrurie.

Elles y avaient été portées directement de la Campanie par une prêtresse nommée Paculla Annia. Ce furent d'abord des fêtes nocturnes réservées aux seules femmes et interdites aux hommes, comme les Triétériques de la Béotie. On les célébrait trois fois par an, au retour des anciennes saisons de l'année grecque, et le sacerdoce y était confié à des matrones respectables. Mais, un peu plus tard, l'institutrice même de ces fêtes mystérieuses en changea complétement le rituel et le caractère, à l'imitation de celles de l'Étrurie, en alléguant une révélation des dieux. Elle en fit des assemblées soumises à l'obligation du secret, qui

avaient lieu cinq fois par mois, où hommes et femmes confondus se livraient aux excès les plus effrénés de la fureur orgiastique. L'historien romain en met le tableau dans la bouche de la dénonciatrice de ces désordres. « Tous les crimes, tous les excès y trouvent place..... Si quelques-uns se montrent rebelles à la honte et trop lents à s'y prêter, on les immole comme des victimes. Le grand principe religieux y consiste à ne rien considérer comme interdit par la morale (*nihil nefas ducere*). Les hommes, comme transportés d'inspiration, se mettent à prophétiser avec les mouvements violents de l'ivresse du fanatisme ; les matrones, en costumes de Bacchantes, les cheveux épars, descendent au Tibre avec des torches allumées, les plongent dans les eaux et les en retirent brûlant encore, parce que le soufre vif y est mêlé à la chaux. Des hommes, attachés à des machines, sont entraînés dans des cavernes secrètes ; on ne les revoit plus et l'on dit qu'ils ont été enlevés par les dieux : ce sont ceux qui ont refusé de s'associer aux conjurations, aux actes criminels ou de subir l'infamie. Les initiés sont en très grand nombre, déjà tout un peuple ; il y a là des hommes et des femmes de noble naissance. Depuis deux ans on a décidé de ne plus initier personne au-dessus de vingt ans. » Ces scènes se passaient tout près de Rome, dans le bois sacré de Stimula (c'est ainsi qu'on nommait alors en latin Sémélé), bois voisin de l'embouchure du Tibre, et à Ostie, où le commerce faisait affluer une foule d'étrangers.

Admettons que dans les paroles de Tite-Live il y ait une certaine exagération ; il n'en est pas moins certain que les faits étaient assez graves pour que l'opinion en ait été profondément émue, quand le jour se fit sur ces fêtes dont le secret avait été strictement gardé pendant quelques années par la discrétion des initiés, et dont on connaissait seulement l'existence par le bruit des hurlements qui sortaient du bois sacré, *crepitibus ululatibusque nocturnis*. Une affaire

privée amena les premières révélations de l'affranchie Hispala Fecenia au consul Sp. Postumius Albinus, et l'enquête poursuivie par celui-ci ne lui prouva pas seulement l'exactitude des dénonciations, mais lui permit d'y rattacher beaucoup d'affaires de crimes ordinaires, faux, meurtres, empoisonnements, ainsi qu'une conspiration politique, dirigée par les plébéiens M. et L. Catinius, le Falisque L. Opiternius et le Campanien Minius Cerrinius. Le Sénat, averti, vit dans ces faits un grand danger public. Il ordonna un vaste procès, qui embrassa sept mille accusés et amena de nombreuses condamnations capitales. En même temps il rendit un sénatus-consulte qui interdit, sous les peines les plus sévères, toute célébration de Bacchanales ou de mystères dionysiaques, comme attentatoires à la sûreté de l'État aussi bien qu'à la morale et à la religion publique. L'interdiction s'étendit même aux mystères célébrés chez les populations helléniques de la Grande-Grèce, qui n'avaient jamais donné lieu aux mêmes reproches que ceux de l'Étrurie et de Rome ; mais la mesure était générale, et ces mystères semblaient d'ailleurs, eux aussi, dangereux à la politique du Sénat, comme pouvant fournir des cadres tout préparés à des sociétés secrètes. On permettait seulement la célébration de certains rites dionysiaques secrets acceptés par le culte officiel des cités, quand l'institution remontait à une date ancienne. Encore fallait-il pour chaque localité une autorisation spéciale, votée dans une assemblée du Sénat comptant au moins cent membres présents ; de plus, ces rites tolérés ne pouvaient jamais être accomplis par plus de cinq personnes à la fois, deux hommes et trois femmes, et on n'admettait pas qu'ils donnassent lieu à l'existence d'une caisse spéciale ni d'un sacerdoce séparé. Le sénatus-consulte sur les Bacchanales, mentionné par Tite-Live, nous est parvenu dans son texte original sur une table de bronze découverte à Tiriolo en Calabre, laquelle se conserve au Cabinet impérial de Vienne.

Ceci se passait en 186 av. J.-C., vingt-trois ans après la reprise de Tarente par Fabius, quinze après la conclusion de la seconde Guerre Punique. Mais la mesure ne fut pas appliquée partout sans résistance. Les consuls et les préteurs provinciaux furent encore obligés de déployer une extrême sévérité pour en finir avec les mystères dionysiaques, en 184 dans les environs de Tarente et en 181 dans l'Apulie; dans la province de Tarente, l'émotion populaire provoquée par l'interdiction des Bacchanales avait amené des rassemblements d'insurgés campagnards.

Quelques personnes ont admis une réapparition postérieure et momentanée des Bacchanales à Rome même. En effet, un vers d'une des satires de Varron semble bien faire allusion à ces fêtes. Mais il n'en résulte pas nécessairement qu'elles se célébrassent de son temps; il a pu, comme l'a fait tant de fois Juvénal, peindre un désordre appartenant déjà au temps passé. L'interdiction était trop sévère et Cicéron la montre encore trop fidèlement maintenue de son temps pour que l'on ait pu voir alors se produire des fêtes de ce genre capables de faire dire à Varron : *confluit mulierum tota Roma.*

C'est seulement dans les provinces méridionales, premier et principal foyer de ces initiations dionysiaques, qu'elles parvinrent à se maintenir sur quelques points à l'état secret, malgré la persécution active et vigilante des autorités publiques. Les inscriptions prouvent qu'elles y reparurent au jour en quelques localités sous l'Empire, quand on eut abandonné la politique jalouse du Sénat républicain à l'égard des religions étrangères et adopté les principes d'une tolérance absolue à l'égard des différents mystères.

CHAPITRE VIII

LA VALLÉE DU NÊAITHOS

I

A quelques kilomètres du sud de Strongoli, on franchit le fleuve Neto, le Nèaithos de l'antiquité grecque, vers le point où les Itinéraires romains marquent une station homonyme, et au delà commence la plaine de Crotone. Ce fleuve est le plus important et le plus développé comme cours de ceux qui descendent de la Sila. Comme ses sources et celles de ses affluents sortent d'épaisses forêts, il a un régime assez régulier et conserve en toute saison un volume d'eau raisonnable, qui fait croître sur ses bords de frais ombrages. C'est un des fleuves les plus poissonneux de la Calabre; particulièrement la portion supérieure de son cours serait un vrai paradis pour les amateurs de la pêche à la truite. Dans les environs de son embouchure, on capture souvent des esturgeons, à l'époque de l'année où ce poisson entre dans les fleuves pour y frayer. Mais l'esturgeon n'atteint ici qu'une dimension très médiocre, à côté de ce qu'il est dans le Pô, pour ne parler que des fleuves italiens. On ne se souvient pas d'en avoir pêché dans le Neto d'un poids de plus de 12 à 15 kilogrammes. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Strabon, enregistrant une tra-

dition locale, explique le nom de Nêaithos par l'incendie des vaisseaux des Grecs, qui auraient abordé à l'embouchure du fleuve en revenant d'Ilion et auxquels les captives troyennes auraient mis le feu par vengeance. D'où Lycophron l'appelle Navaithos.

Théocrite a placé dans les environs de Crotone la scène de sa quatrième idylle, que Virgile a combinée avec la cinquième, dont le théâtre est dans les montagnes qui s'étendent entre le Crathis et le Traeis, pour les imiter ensemble dans sa troisième églogue. L'idylle quatrième lui a paru sans doute un peu maigre, car cette idylle, qui semblait si peu en être une aux yeux de Fontenelle, se réduit à une simple causerie rustique, et le trait le plus saillant vers la fin en est une épine que l'un des interlocuteurs s'enfonce dans le pied et que l'autre lui retire, sujet que l'art grec n'a pas trouvé indigne de lui à l'époque où il aimait les compositions familières. Sainte-Beuve le premier en a senti tout le charme. « Je voudrais, disait-il, en donner la traduction mot à mot, en tâchant d'en faire sentir le parfum champêtre et comme l'odeur de bruyère qui court à travers ces propos familiers et simples. » Deux pâtres, Battos et Corydon, se rencontrent sur les bords de la plaine cultivée, à l'entrée des montagnes, le premier conduisant ses chèvres, le second ses vaches. Ils s'asseoient au pied d'une colline couverte d'oliviers et là se mettent à s'entretenir de leur vie, de leurs troupeaux et de leurs amours. Corydon, qui est au service de l'athlète Aigon de Crotone, ami et rival du fameux Milon, énumère les lieux où il a l'habitude d'errer en gardant les animaux qui lui ont été confiés. Ce sont des traits locaux que le poète de Mantoue a supprimés.

Battos. Voilà une génisse qui n'a plus que les os. Est-ce qu'elle ne se nourrit que de rosée, comme les cigales ?

Corydon. Non certes. Tantôt je la fais paître sur les bords de l'Aisaros et je lui donne une belle brassée d'herbe fraîche, tantôt elle bondit sur les flancs du Latymnos aux ombrages épais.

BATTOS. Ce taureau roux est aussi bien maigre. Que les gens du bourg de Lampriade en aient un pareil quand ils vont sacrifier à Hêra! car c'est une méchante population.

CORYDON. Je le conduis pourtant au Stomalimnos, sur le mont Physcos et le long du Nèaithos, où croissent toutes les bonnes herbes, la bugrane, l'aunée et la mélisse à la bonne odeur.

Le Stomalimnos, ainsi que son nom l'indique, est le bois marécageux, entrecoupé de flaques d'eau, qui se trouve encore aujourd'hui à l'embouchure du Neto et que l'on appelle Bosco del Pantano. Le nom du Physcos s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui du Monte Fuscaldo, qui s'élève au sud de Santa-Severina, sur la rive droite du Neto. Quant au Latymnos, c'est évidemment ou le contrefort qui s'en détache vers l'est, en avant de Scandali, ou bien la crête qui va de ce même point rejoindre le mont Clibanos des anciens, dominant les localités actuelles de Papa-Niceforo et de Cutrò, ainsi que la source de l'Aisaros, et séparant la plaine de Crotone de la vallée du Tacino. Toute cette localisation topographique des indications du poète est restée jusqu'ici lettre close pour les commentateurs de Théocrite, faute d'avoir pris la peine d'aller l'étudier sur le terrain, où elle est d'une clarté parfaite; car, suivant les habitudes constantes de la poésie grecque, chaque mot y a la précision du langage d'un homme qui a vu les lieux avant d'en parler. Malheureusement nous n'avons aucun élément pour déterminer le site exact du bourg ou dème de Lampriade, qui était certainement un des villages dépendant du territoire de Crotone. A moins qu'on ne veuille retrouver un vestige de son nom dans celui du délicieux vallon de Lampusa.

II

Si l'on remonte, en pénétrant dans les montagnes, la pittoresque vallée de l'ancien Nèaithos, après avoir passé

au pied de Rocca di Neto ou Rocca Ferdinandea, on atteint à un peu plus de 22 kilometres de la mer, la petite ville ou plutôt le bourg de Santa-Severina. Une autre route, mais non carrossable, longue de 29 1/2 kilomètres, y conduit aussi de Cotrone, en passant par Briglianello et Scandali.

Santa-Severina est actuellement une localité fort misérable, qui ne s'est jamais relevée des désastres de la peste de 1529 et du tremblement de terre de 1783. On n'y compte qu'un millier d'habitants ; mais c'est le siége d'un archevêque, qui a pour suffragants les évêques de Strongoli, Umbriatico, Cariati, Cerenzia, Belcastro et l'Isola. Ce privilége de posséder une église archiépiscopale est un dernier vestige de l'ancienne importance du lieu.

Les nombreux fragments antiques que l'on rencontre, employés comme matériaux dans les constructions de Santa-Severina, suffiraient pour attester qu'elle a succédé à une ville des âges grecs et romains. Et en effet, sa position est de telle nature qu'elle a dû attirer de bonne heure l'attention des habitants de ces contrées et fixer un noyau de population. Sur la rive droite du Neto, au milien d'un territoire singulièrement fertile quoique tourmenté, remarquable surtout par la qualité de son vin et de son huile, et par ses excellents pâturages, elle occupe un site élevé et salubre, sur le sommet d'une hauteur rocheuse, entourée de tous côtés de précipices qui en font une forteresse naturelle et presque inexpugnable. De hautes montagnes la dominent d'assez près, au sud le Monte Fuscaldo, au nord-ouest le Monte Capraro, derrière lequel se dresse le sommet, encore plus élevé, de la Serra.

Le nom antique de cette ville était Sibérénê, qu'Étienne de Byzance enregistre comme celui d'une cité des Œnotriens. Ce nom de *Siberena* est encore employé par l'ancien Bréviaire des chanoines de St-Jean-de-Latran, dans la légende du pape St Zacharie, natif de cette localité, que d'autres documents du moyen âge, à la même occasion,

transforment en Sybaris. Au IXe siècle, la Novelle de l'empereur Léon donnant la liste des siéges archiépiscopaux et épiscopaux dépendant du Patriarcat de Constantinople, l'appelle *Severiana*. C'est une forme presque semblable que Pline avait employée ; car tous les critiques sont depuis longtemps d'accord pour reconnaître que, dans le passage où le naturaliste romain énumère les principaux vins de l'Italie méridionale, la leçon de ses manuscrits *Servitiana vina*, placée à côté de la mention des vins de Consentia (Cosenza), est le résultat d'une altération des copistes pour *Severiana* ou *Severiniana vina*, le vignoble de Santa-Severina ayant toujours été l'un des plus renommés de la Calabre. La substitution du nom de Santa-Severina à celui de Severiana ou Siberena paraît avoir eu lieu vers le Xe siècle, quand l'église cathédrale fut dédiée à Ste Sévérine, martyre. Cette sainte n'est pas calabraise ; on ne la voit honorée nulle autre part dans les provinces napolitaines ; elle semble même assez suspecte. Son choix, comme patronne, paraît donc avoir eu pour unique motif l'assonnance de son nom avec l'ancienne appellation de la ville.

Quoi qu'il en soit, et bien que nous ne connaissions les noms d'aucun de ceux qui y présidèrent dans la chaire épiscopale pendant les premiers siècles, Severiana ou Siberena paraît avoir été déjà une métropole à l'époque où Léon l'Isaurien fit passer violemment les églises de l'Italie méridionale de l'autorité patriarcale du siége de Rome sous celle du siége de Constantinople. En effet, les empereurs byzantins ne changèrent alors rien à l'organisation ecclésiastique de ces provinces, si ce n'est leur obédience.

Au commencement du VIIIe siècle ou dans les dernières années du VIIe, car on en ignore la date précise, naquit à Severiana Zacharie, qui fut élevé au trône pontifical le 28 novembre 741 et que l'Église, à cause de ses vertus, a rangé au nombre des saints. On le qualifie de Grec, comme tous les Papes originaires de Calabre antérieurement au XIe siècle,

et son père portait le nom grec de Polychronios. Mais il appartenait au clergé romain longtemps avant son élection. Les circonstances au milieu desquelles il parvint à la papauté étaient éminemment critiques. La population de Rome et son chef religieux, que les événements avaient conduit à assumer l'autorité suprême dans la ville, avaient rompu tout lien politique avec l'empire de Constantinople un peu auparavant, en 726, sous le pontificat de Grégoire II, par l'expulsion du duc Basile, représentant de l'empereur iconoclaste Léon. Mais après s'être soustrait à la suprématie de Byzance, devenue hérétique, il fallait éviter de tomber sous la tyrannie des Lombards, qui chaque jour devenaient plus menaçants. Sous Grégoire III, le danger était devenu extrême par suite de l'imprudence avec laquelle les Romains s'étaient mis à soutenir la révolte des ducs de Spolète et de Bénévent contre le roi Luitprand. Celui-ci s'était emparé de quatre des principales villes du duché de Rome et continuait sa marche victorieuse contre la cité même, quand Zacharie reçut l'onction papale. Son premier soin fut d'envoyer une ambassade à Luitprand pour l'arrêter et le fléchir. Pendant ce temps il décidait les Romains à changer de parti et à envoyer des soldats au roi des Lombards pour coopérer à sa guerre contre le duc de Spolète, Thrasimond. Celui-ci une fois vaincu et ayant été obligé d'abdiquer pour entrer dans les ordres sacrés, Zacharie se rendit à Terni auprès de Luitprand, pour implorer de lui une paix définitive et la restitution des villes enlevées au duché de Rome. Il réussit dans cette difficile négociation, et le monarque lombard, conquis par la sainteté du pontife, rendit tous les prisonniers romains tombés en son pouvoir et remit le territoire de la Sabine au peuple romain et à l'Église. Zacharie obtint même encore plus. Tout en maintenant l'indépendance récemment acquise par Rome, il n'oublia pas qu'il était né sujet de l'empire grec; malgré la passion dont Constantin Copronyme faisait preuve en faveur de

l'hérésie iconoclaste, il s'occupa des intérêts de sa couronne et parvint à décider Luitprand à rendre à l'exarque Eutychios les territoires qu'il avait conquis sur la pentapole de Ravenne.

Zacharie tourna principalement son attention et ses soins vers la question, vitale alors pour le catholicisme, de la propagation de la foi chrétienne chez les peuples qui, dans l'Occident, demeuraient encore plongés au sein des ténèbres du paganisme, étrangers à la véritable civilisation. Il fut l'ami, le soutien, le protecteur et le conseil de Boniface, l'apôtre de la Germanie. Mais le plus grand acte de sa vie et de son pontificat fut la réponse qu'il fit, en 752, au cas de conscience politique que vinrent lui poser, de la part de Pépin-le-Bref, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, chapelain du fils de Charles-Martel. « Le nom de roi doit être donné à celui qui en a le pouvoir, » répondit Zacharie, et c'est sur cette sentence que le dernier rejeton de la dynastie mérovingienne descendit du trône des Francs pour faire place à Pépin, que St Boniface sacra à Soissons. Le souvenir d'un pareil événement, l'un des plus décisifs de l'histoire, plane encore sur le bourg, aujourd'hui si déchu, de Santa-Severina. Il est impossible au voyageur qui visite cette aire d'aigle, cachée au milieu des contreforts sauvages de la Sila, de ne pas se sentir ému en songeant que c'est de là qu'est sorti l'homme qui a donné la légitimité religieuse à la race des Carlovingiens et osé le premier disposer d'un trône au nom de l'autorité pontificale. Lui-même eût été bien étonné peut-être s'il lui avait été donné de lire dans l'avenir les conséquences qui devaient découler de son acte, même la plus prochaine, la restauration de l'Empire d'Occident.

Zacharie a encore marqué dans l'histoire de la Papauté par la condamnation du prêtre Virgile, qui enseignait l'existence des antipodes, mais en en tirant la conséquence qu'il y avait une autre humanité, laquelle ne descendait point d'Adam et n'avait pas été rachetée par le sang de

Jésus-Christ. Il déploya la plus admirable libéralité dans ses aumônes et se fit le défenseur des droits les plus sacrés de la civilisation et de l'humanité, en prononçant l'excommunication contre les marchands vénitiens qui avaient l'infamie d'aller vendre des esclaves chrétiens aux musulmans d'Afrique. Chose rare de son temps, il cultiva les lettres, fonda le premier la Bibliothèque de l'Église romaine et traduisit en grec, qui était resté sa langue de prédilection comme sa langue maternelle, les Dialogues de St Grégoire le Grand.

Dans les environs de 840 — l'année ne peut pas se préciser davantage — Severiana fut prise par les Arabes de Sicile, qui profitèrent de cette position stratégique formidable pour y établir une colonie musulmane, à l'aide de laquelle ils ravageaient et dominaient tout le pays alentour. Cette colonie se maintint plus de quarante ans, et la ville ne fut recouvrée sur les infidèles qu'en 885, par Nicéphore Phocas, le général de l'empereur Basile Ier. A dater de ce moment, elle ne cessa plus d'être chrétienne, et c'est dans le siècle qui suivit qu'elle reçut le nom de Santa-Severina. En effet, on connaît sans interruption la liste de ses pasteurs à partir de 981, et l'évêque Ambroise, qui, d'après une inscription très postérieure à son temps, laquelle se lit dans la cathédrale, dédia l'église à la Vierge, à St André et à Ste Sévérine, est antérieur à cette date.

Lorsque Robert Guiscard fit la conquête de la Calabre, Santa-Severina fut une des places qui tinrent le plus fidèlement pour l'empereur grec. Robert n'en obtint la capitulation qu'après un long siége. En 1096, Étienne, évêque de Santa-Severina, renonça au rite grec pour embrasser le latin et se soumit à l'obédience du Pape. Il fut le premier des prélats de la Calabre à donner cet exemple. Aussi fut-il maintenu dans son rang de métropolitain, avec augmentation du nombre de ses suffragants, parmi lesquels fut compris l'évêque de Lipari, ce que confirma de nouveau le Pape Lucius III, en 1183.

Au xive siècle, Ugo de Santa-Severina, prélat intelligent et lettré, fut au nombre des correspondants de Pétrarque. La ville commençait alors à décliner. A la fin du xv[e] siècle elle faisait partie des vastes domaines d'Antonio Centiglia, le fameux marquis de Cotrone, dont nous parlerons avec développement dans un des chapitres suivants. Lorsque le roi Frédéric confisqua ses seigneuries en châtiment de ses rébellions, il donna celle de Santa-Severina, avec un titre de comte, à Andrea Caraffa, que Gonzalve de Cordoue, en 1503, confirma, au nom du roi d'Espagne, dans la possession du fief et du titre. C'est cet Andrea Caraffa qui fit construire le château, que l'on voit encore, en partie démantelé. La peste de 1529 amena une telle dépopulation de la ville, que le recensement fiscal de 1532 n'y comptait plus que 489 feux. En 1545 le nombre en remontait à 747, pour redescendre à 414 en 1561, et 307 en 1595, par suite de l'émigration des familles les plus distinguées, qui quittèrent le pays pour se soustraire à la façon tyrannique et tracassière avec laquelle les Caraffa exerçaient leur juridiction seigneuriale. En 1608, ils vendirent ce fief aux Ruffo, mais la décadence de la ville, une fois commencée, se continua, toujours aussi rapide, dans le xvii[e] siècle. En 1669, les recenseurs des taxes ne relevaient que 105 feux à Santa-Severina. Ce fut le terme extrême de la chute de cette localité, et dans le cours du xviii[e] siècle, une fois que la domination espagnole a eu pris fin, on remarque un mouvement sensiblement ascendant dans la population, qui s'est continué jusqu'à nos jours.

Lors du tremblement de terre de 1783, tout le côté oriental de l'enceinte de Santa-Severina s'abîma dans le précipice par un effroyable éboulement, avec les maisons voisines et leurs habitants.

III

Si l'on continue à remonter la vallée du Neto, l'on arrive, à quelques lieues plus haut que Santa-Severina, au point où ce petit fleuve reçoit le Lese, un de ses principaux affluents. Sur la rive droite, le village d'Altilia, dont le nom semble remonter à l'antiquité et qui fut au moyen âge une localité de quelque importance, renversée par le tremblement de terre de 1638, surmonte une hauteur dominant le confluent. Au pied sont des exploitations de sel gemme, remarquable par sa blancheur, qui fournissent à la consommation de la contrée voisine. Les mêmes filons de sel reparaissent à quelque distance, sur le territoire de Rocca-Bernarda.

Sur un des pitons de la crête montueuse qui sépare les deux vallées du Neto et du Lese, au milieu des pâturages et des bois de chênes et de châtaigners, est bâti le village de Caccuri, qui compte environ 800 habitants et qui a fourni un titre ducal, possédé par la famille Cavalcante. C'est là que naquit, vers 1400, Angelo Simonetta, qui se mit au service de François Sforza, auquel Polissena Ruffo avait apporté en dot la seigneurie de Caccuri. Devenu le secrétaire de ce condottiere, qui avait déjà pris le titre de marquis de la Marche, Angelo Simonetta alla, en 1446, à Venise pour traiter avec la République au nom de son maître, alors engagé dans une guerre contre le pape Eugène IV et le duc de Milan. S'attachant de plus en plus à la personne de Sforza, il le suivit dans toutes ses expéditions et réussit, par l'habileté de ses intrigues diplomatiques, à paralyser les forces des États qui auraient pu contrarier les projets ambitieux de ce guerrier. Lorsque François Sforza se fut emparé du duché de Milan, il récompensa le zèle de

son fidèle serviteur en le comblant de bienfaits, l'élevant à la qualité de conseiller et lui faisant accorder le droit de bourgeoisie dans plusieurs villes de la Lombardie. Angelo Simonetta conserva son crédit sous le gouvernement de Galéaz-Marie et mourut en 1472 à Milan, où il fut enterré dans l'église des Carmes. Il avait fait venir de Caccuri ses deux neveux, qui partagèrent sa faveur et sa fortune à la cour des Sforza.

L'aîné, Cecco Simonetta, né en 1410, suivit François Sforza dans toutes les vicissitudes de sa carrière de guerres. En 1448 il combattait à ses côtés à la bataille de Caravaggio, gagnée sur les Vénitiens : la même année il reçut de René d'Anjou le titre purement honorifique de président de la Camera della Summaria, ou Chambre des comptes, dans son royaume *in partibus* de Naples, et quelque temps après il fut nommé, ce qui était plus effectif, gouverneur de Lodi. Dès que François Sforza fut duc de Milan, Cecco Simonetta fut pourvu de plusieurs fiefs dans le duché, entre autres de la terre de Sartirana dans la Lomelline. Sa fidélité, ses lumières et la généreuse protection qu'il accordait aux lettres et aux arts, en avaient fait le personnage le plus influent de l'État ; aussi sa situation souleva-t-elle la jalousie des courtisans, qui essayèrent, mais inutilement, de le perdre dans l'esprit du duc. Après la mort de François Sforza, Cecco Simonetta continua ses fonctions sous Galéaz-Marie ; et lorsque celui-ci fut assassiné, en 1476, il eut grand part au maintien de l'ordre et à l'avénement de Jean-Galéaz. Il assista de ses conseils la duchesse veuve, Bonne de Savoie, qui administra pendant la minorité du jeune duc, son fils ; et il fit preuve de fermeté et de prévoyance, en profitant de l'exemple de la révolution excitée à Gênes par les Fieschi, pour bannir de Milan ceux qui se préparaient à les imiter. Et c'était vraiment chose extraordinaire, dans ces principautés de l'Italie du XVe siècle — particulièrement à Milan, où Jean-Galéaz Visconti,

cent ans auparavant, avait décrété que le supplice infligé aux ennemis du duc devait être lent et raffiné — c'était chose extraordinaire que de se borner à exiler des rivaux politiques, au lieu de les mettre à mort.

Mais Cecco Simonetta ne l'avait emporté sur des ennemis puissants que pour devenir la victime des intrigues d'un ignoble adversaire. Un certain Tassini, de Ferrare, ancien valet de chambre de Galéaz-Marie, devint l'amant de la duchesse régente. Simonetta le méprisa d'abord, et ne s'aperçut du danger qu'il lui faisait courir que lorsque le favori eut obtenu le rappel des bannis, entre autres de Ludovic le More, le plus dangereux de tous. C'est alors qu'il dit à Bonne de Savoie : « Je perdrai ma tête, mais vous ne conserverez pas le gouvernement de l'État. » En effet, peu après le retour de Ludovic, ce ministre intègre et fidèle, le seul honnête des hommes politiques italiens de son temps, fut arrêté et emprisonné au château de Pavie. On commença par le dépouiller de ses propriétés, que se partagèrent ses accusateurs. Puis, après avoir été mis plusieurs fois à la torture, il eut la tête tranchée le 30 octobre 1480. Son tombeau se trouve dans l'église de San-Domenico, à Pavie.

Son frère cadet, Giovanni Simonetta, eut également part à la faveur de François Sforza. Ferdinand, roi de Naples, lui donna, en 1460, l'investiture des fiefs de Roccella et de Rocca di Neto, dans la Calabre, sa patrie. Milan et Gênes lui décernèrent la bourgeoisie, et le duc Galéaz-Marie lui fit présent de la terre de San-Giorgio, dans la Lomelline. Après la mort de François Sforza, dont il avait été le secrétaire intime, Giovanni Simonetta se consacra exclusivement à écrire son histoire. Elle parut à Milan, au commencement de 1480, sous le titre : *De rebus gestis Francisci Sfortiae, Mediolanensis ducis, libri XXXI*, et fut réimprimée dans la même ville en 1486, toujours dans le format in-folio. Notre Bibliothèque nationale de Paris possède l'unique exemplaire

tiré sur peau de vélin de l'édition *princeps* ; c'est celui que l'auteur destinait à Louis XI et qu'il offrit à Charles VIII. Elle renferme aussi l'exemplaire sur peau de vélin de la traduction italienne que Cristoforo Landino en fit paraître en 1490, à Milan, exemplaire exécuté pour Ludovic le More, avec son portrait en miniature. A la fin de 1480, Giovanni Simonetta fut enveloppé dans la disgrâce de son frère Cecco, mis à la torture et finalement exilé à Verceil ; car Ludovic le More n'avait pas osé envoyer à l'échafaud l'historien qui avait célébré la mémoire de son père. On ignore la date exacte de la mort de Giovanni Simonetta, mais on a son testament, daté de 1491. Son tombeau existe à Milan, dans l'église Santa-Maria delle Grazie, et l'épitaphe qu'on y lit prouve que Ludovic avait fini par le laisser revenir d'exil.

Les deux cardinaux Simonetta, Giacomo, évêque de Pérouse, et Luigi, évêque de Pesaro, puis de Lodi, étaient le fils et le petit-fils de Giovanni. Le second fut légat au Concile de Trente et doit surtout son illustration à son intime amitié avec St Charles Borromée. Il y a encore aujourd'hui à Caccuri des paysans du nom de Simonetta. Ils appartiennent évidemment à la même famille ; mais ils ne se doutent guère de l'illustration de leur nom.

A mesure que l'on s'élève dans la vallée du Neto, les aspects alpestres de la nature se multiplient et deviennent plus grandioses. Tantôt ce sont des gorges désolées et sauvages, resserrées entre des rochers dénudés, tantôt des pentes revêtues de vertes prairies qu'entrecoupent des bouquets d'arbres, tantôt enfin des bois épais aux arbres gigantesques. Au-dessus du confluent du fleuve avec le Lese, on remonte la partie de son cours où, formant un coude très accentué, il coule du sud-ouest au nord-est, et l'on arrive ainsi à Cotronei, bourg de 1,500 âmes, assis sur une hauteur isolée entre le Neto et le Tacino, qui à cet endroit sont fort rapprochés. Cotronei est le résultat d'une alté-

ration de Crotonei, par une métathèse pareille à celle qui de Crotone a fait Cotrone. Nola-Molisi, d'après le savant Camillo Lucifero dont il avait consulté les écrits, malheureusement aujourd'hui perdus, a judicieusement fait ressortir l'importance historique et géographique de ce nom, qui reste comme un témoin de l'antique extension du territoire propre des Crotoniates jusqu'à l'entrée du vaste amphithéâtre que forme le plateau supérieur de la Sila.

Passé Cotronei, la pente de la vallée, que l'on remonte presque exactement vers le nord, devient de plus en plus rapide ; les sapins couronnent les sommets environnants. Là commencent les solitudes majestueuses de la haute montagne, qui ne s'animent que dans les mois d'été, lorsque les habitants des localités inférieures y émigrent avec leurs troupeaux. Ainsi que nous l'avons déjà dit, dans tout ce plateau étendu et accidenté, qu'arrosent le haut Neto et l'Apellino, son affluent, il n'y a qu'un centre d'habitation permanent. C'est San-Giovanni in Fiore, petite ville de plus de 5,000 habitants, qui a commencé à se former au XVIe siècle, autour d'un ancien monastère, lequel joue un rôle de premier ordre dans l'histoire religieuse de l'Italie méridionale au XIIe siècle. C'est le célèbre *Monasterium Floriacense*, berceau d'une réforme particulière de l'ordre de Cîteaux, connue généralement sous le nom d'ordre de Flore.

Le fondateur en fut le bienheureux Jean Joachim, visionnaire mystique, né vers 1111 à Celico près de Cosenza. Après avoir fait ses études, il fut admis parmi les pages du roi Roger ; mais l'affection que lui témoignait ce prince ne fut pas capable de l'arrêter longtemps à sa cour. Ayant pris la résolution de fuir le monde, il partit d'abord comme pèlerin pour Jérusalem, et après s'être arrêté quelque temps à Constantinople, où il se dévoua à soigner les pestiférés, il visita les Lieux Saints avec la plus ardente ferveur. Revenu en Calabre, il entra dans l'abbaye cistercienne de

Sambuccino, en s'y contentant par humilité de l'emploi de portier. Dévoré d'un zèle inquiet, Jean Joachim en sortit au bout de quelques mois et parcourut les campagnes voisines, prêchant sur les chemins et sur les places pour engager les pécheurs à changer de conduite. Mais ayant réfléchi qu'il s'arrogeait une mission réservée aux prêtres, il alla confier ses scrupules à l'abbé de Corazzo, près de Gimigliano, qui l'engagea à rester dans le monastère et à y prendre l'habit de l'ordre de Cîteaux. Quelques années plus tard, il y fut lui-même nommé abbé, et après quelque résistance il dut accepter sur l'ordre formel de l'évêque de Cosenza. La sainteté du nouvel abbé, sa charité, la sagesse de ses conseils et surtout les merveilleuses prédictions qu'on lui attribuait, répandirent au loin sa réputation. Des princes, des grands seigneurs, des rois même vinrent le consulter dans son monastère, et, dit-on, s'en retournèrent émerveillés de lui. Ce fut à cette époque qu'il forma le projet de commenter dans un sens mystique et prophétique le Psautier, les Prophètes et l'Apocalypse. Mais l'abbé Joachim ne crut pas devoir entreprendre ce travail sans avoir obtenu l'assentiment du Pape, auquel il demanda en même temps la permission de résigner son abbaye afin de vaquer plus tranquillement à l'étude. Lucius III approuva ses motifs ; il ne lui permit cependant que de déléguer l'administration de l'abbaye à un religieux pendant une absence temporaire. Sur cette autorisation, il se retira, en 1185, dans la solitude de Casamare, où il passa trois ans, partagé entre le travail et les exercices de la piété. En 1187 il revint à Corazzo, où sa présence était devenue indispensable. Enfin Clément III, lui ayant enjoint de terminer son Commentaire de l'Apocalypse, lui permit en même temps de se démettre de son abbaye.

Jean Joachim s'en alla donc, en 1189, habiter le désert de Pietralata, pour échapper à l'importunité des curieux qui venaient en foule le visiter. Un peu après, il s'enfonça da-

vantage dans les solitudes de la Sila et vint au lieu appelé Fiore, sur les bords du Neto supérieur. C'est là qu'il établit, avec quelques disciples, le monastère de San-Giovanni in Fiore ou Floriacense, consacré à l'un de ses patrons. Il y établit une règle nouvelle, empruntée en partie à celle de Citeaux, mais plus rigide encore. Approuvé par Célestin III, le nouvel ordre de Flore se propagea rapidement dans la Calabre, où il fit une concurrence victorieuse à celui de Cîteaux, qui d'abord y avait eu de grands succès et y avait été le principal agent de la latinisation du pays, poursuivie avec ardeur par les Papes et par les rois de la dynastie Normande. Aussi l'ordre de Cîteaux montra-t-il toujours un grand acharnement contre l'ordre de Flore et contre la mémoire de son fondateur. L'abbé Joachim mourut en 1202, pendant une visite qu'il faisait au monastère de San-Martino di Canale, et son corps fut reporté à San-Giovanni in Fiore. Il a laissé d'assez nombreux écrits, prophétiques pour la plupart, dont les principaux ont été imprimés très incorrectement à Venise, entre 1507 et 1517; mais les prédictions sur les Papes, publiées sous son nom à Cologne, en 1570, et à Venise, en 1589, sont certainement apocryphes et doivent être attribuées à quelque Franciscain du xv[e] siècle. Plusieurs des écrits de l'abbé Jean Joachim ont été condamnés, pour d'assez graves erreurs de doctrine, entre autres sur l'essence de la Trinité, par Innocent III, au Concile de Latran, par Alexandre IV, et par le Concile d'Arles, tenu en 1260. Mais comme l'auteur avait signé avant de mourir une rétractation de toutes les erreurs qu'il avait pu commettre, la condamnation ne fut pas étendue à sa personne. Au contraire, Honorius III, dans une bulle de 1221, lui donna le titre de serviteur de Dieu. Aussi la sainteté de la vie de ce thaumaturge, tenu pour inspiré par ses disciples, bien que ses prophéties ne se soient aucunement réalisées, les miracles que l'on dit s'être produits sur son tombeau et auxquels dom Gervaise, dans une his-

toire publiée à Paris en 1745, prête une croyance absolue, décidèrent le pape Clément IV à ordonner en 1350, sur la demande de l'ordre de Flore, les informations canoniques préliminaires à sa béatification. Elles n'ont jamais été poussées jusqu'au bout; mais sans prendre de décision formelle et sans l'inscrire définitivement sur ses diptyques, l'Église romaine a toléré l'établissement du culte du bienheureux Jean Joachim dans la Calabre, où on célèbre sa fête le 26 mai, jour sous la rubrique duquel sa vie est insérée dans la grande collection des Bollandistes.

Le fondateur de l'ordre de Flore avait, dit-on, annoncé que sa congrégation ne durerait pas longtemps, et en effet elle fut, dans les premières années du XVIe siècle, réunie à l'ordre de Cîteaux, dont elle était un démembrement. L'abbaye de San-Giovanni in Fiore fut alors mise en commande par les vice-rois espagnols. En 1536, elle était à ce titre aux mains de Salvadore Rota, patricien de Naples. Il eut alors l'idée d'y ouvrir, sous la protection du nom vénéré du bienheureux Jean Joachim et avec la permission du vice-roi don Pedro de Tolède, un asile pour ceux qui voudraient fuir la dureté des juridictions baronales. Ce fut l'origine de la ville. En compulsant les registres des taxes, on voit que la période de son principal accroissement fut entre 1595 et 1648. Les effroyables souffrances qui amenèrent le grand soulèvement de 1647, rendaient alors tout particulièrement précieux et désirables les priviléges dont jouissait cette terre d'asile.

IV

Dans la vallée du Lese, sur une hauteur de la rive droite de la rivière, à peu de distance de Caccuri, se trouve Cerenzia, très ancienne ville épiscopale dont le diocèse fut

supprimé en 1342 et réuni à celui de Cariati. Au XIIIe siècle elle a compté parmi ses évêques le bienheureux Bernard, de l'ordre de Flore, disciple de l'abbé Jean Joachim de Celico. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un village de 500 âmes à peine.

Le duc de Luynes, dans un très savant mémoire, a cru retrouver aux environs de Cerenzia le site de la Pandosia sous laquelle mourut Alexandre le Molosse, et qu'il importe de ne pas confondre avec son homonyme, la Pandosia des environs d'Héraclée. L'emplacement véritable de cette ville, qui tînt un rang important parmi les colonies des Achéens en Italie, soulève une des questions les plus controversées et encore aujourd'hui les plus obscures de la géographie de la Grande-Grèce. Il importe de l'examiner ici, d'autant plus que toutes les solutions qui en ont été proposées jusqu'à présent me semblent erronése, et que je me crois en mesure de leur en substituer une plus exacte et plus satisfaisante.

Pandosia, nous dit Strabon, était la capitale des rois des Œnotriens. C'était une des villes les plus antiques de cette portion de l'Italie. Il y avait une autre Pandosia dans la Thesprotie épirote, et celle d'Italie, comme celle d'Épire, était située sur un fleuve Achéron. Ces analogies frappantes ont depuis longtemps semblé aux critiques de nature à faire penser que la Pandosia bruttienne avait dû son origine aux Chônes, établis anterieurement à la venue de l'émigration œnotrienne sortie de l'Arcadie, laquelle se superposa et s'unit à eux en partageant de leur territoire, au dire de la tradition. Ces Chônes étaient, en effet, un rameau du même peuple que les Chaones de l'Épire, limitrophes des Thesprotiens.

La Pandosia bruttienne fut ensuite occupée par une colonie d'Achéens. C'est ce qu'atteste sa numismatique, et le passage où Scymnos de Chios mentionne le fait s'applique incontestablement à cette ville. Quant au dire de la Chroni-

que d'Eusèbe, répété par le Syncelle, que Pandosia et Métaponte furent fondées dans la même année, je ne saurais le rapporter qu'à la Pandosia lucanienne, voisine d'Héraclée. Entendu ainsi, le renseignement a le meilleur caractère, à condition toutefois que l'on écarte la date infiniment trop haute et tout à fait absurde à laquelle Eusèbe a inscrit ce fait. La fondation de la Pandosia des bords du Siris rentre, en effet, exactement dans l'exécution du même plan que la fondation de Métaponte par les Sybarites, pour environner la ville de Siris de colonies achéennes et en préparer la prise de possession.

La date précise de l'établissement des Achéens dans la Pandosia bruttienne reste ainsi incertaine. On ne peut en dire de positif que deux choses : cet établissement eut lieu avant l'époque de Pythagore et il fut l'œuvre des Sybarites. Ceci se déduit de ce fait que le nom de Pandosia se lit sur une pièce de la série des monnaies dites incuses et que le type de la ville y est le taureau debout retournant la tête, symbole propre de Sybaris, adopté également dans deux de ses colonies qui restèrent soumises à sa suprématie tant qu'elle subsista, Laos et Siris.

A la chute de Sybaris, Pandosia passa sous la suprématie de Crotone. C'est à ce moment que fut frappée la monnaie, appartenant encore au groupe des incuses, et où l'on voit d'un côté le trépied et le nom de Crotone, de l'autre le taureau et le nom de Pandosia. Le type de Crotone y est en relief, c'est-à-dire sur la face principale, comme le type de la ville qui tient le premier rang ; celui de Pandosia est en creux, comme celui d'une ville sujette.

La prospérité de Pandosia comme cité entièrement grecque, pendant le ve siècle av. J. C. et la première moitié du ive, est attestée par ses admirables monnaies d'argent. Au moment culminant du grand style de l'art grec et quand l'alphabet archaïque achéen était encore en usage, c'est-à-dire entre 440 et 410 environ, les types sont pleinement

indépendants. Dans les alentours de 370, sur les monnaies dont une porte la signature du graveur Malys, un des types, celui de la face principale, est un type crotoniate; c'est la tête, vue de face, de Hêra Lacinia. Ceci paraît indiquer qu'alors Pandosia, très menacée par les Lucaniens, cherchait un appui en se mettant sous la tutelle de la puissance de Crotone.

En effet, bientôt après Théopompe et l'auteur du Périple inexactement mis sous le nom de Scylax de Caryanda, indiquent Pandosia comme tombée au pouvoir des Lucaniens, évènement qui coïncide avec la cessation de son monnayage autonome. Lorsque les Bruttiens se constituèrent d'une manière indépendante, elle fut englobée dans leur territoire, et elle était une place frontière entre eux et les Lucaniens lorsqu'Alexandre, roi d'Epire, y vint chercher la mort, en 326. Ce que Strabon et Tite-Live racontent de ce dernier événement mérite d'être cité ici intégralement, car ces deux passages renferment les éléments les plus décisifs pour la détermination du site de Pandosia.

Voici d'abord celui de Strabon:

Après Térina vient Consentia, métropole des Bruttiens, et, un peu au-dessus de Consentia, Pandosia, place très forte, sous les murs de laquelle Alexandre, roi des Molosses, trouva la mort. Ce prince s'était mépris, lui aussi (comme les gens de Laos), sur le sens d'une réponse de l'oracle de Dodone : invité par cet oracle à se tenir prudemment éloigné de l'Achéron et de Pandosia, il avait cru que le dieu lui désignait les lieux de Thesprotie qui portent ces noms, et il était venu mourir ici dans le Bruttium, devant cette autre Pandosia dont l'enceinte embrasse (aussi) les trois sommets d'une même montagne, et se trouve baignée par une rivière appelée également Achéron. Quelque chose, d'ailleurs avait contribué à l'abuser, c'est qu'un autre oracle avait dit : « Pandosia aux trois collines, tu coûteras la vie à beaucoup d'hommes. » Et il s'était figuré que la prédiction menaçait l'armée des ennemis, non la sienne,

Écoutons maintenant Tite Live :

Lorsque les Tarentins l'appelèrent en Italie, Alexandre fut averti (par l'oracle de Jupiter Dodonéen) d'éviter les eaux de l'Achéron et la ville de Pandosia, parce qu'il y trouverait la fin de sa destinée. Il précipita donc son départ pour l'Italie, afin de s'éloigner le plus possible de Pandosia d'Épire et du fleuve Achéron, qui descend du pays des Molosses dans les étangs infernaux du golfe de Thesprotie. En voulant fuir sa destinée, on court au devant. Après avoir mis en fuite, à beaucoup de reprises, les légions des Bruttiens et des Lucaniens, après avoir pris Héraclée, colonie de Tarente, Consentia des Lucaniens, Siponte (1), Acerina, colonie des Bruttiens et d'autres villes des Messapiens et des Lucaniens, et envoyé en Épire trois cents familles des principales, qu'on lui avait livrées comme otages, il vint occuper près de la ville de Pandosia, qui domine les confins de la Lucanie et du Bruttium, trois collines à quelque distance les unes des autres, et d'où l'on pouvait faire des incursions dans toutes les parties du territoire ennemi. Il avait auprès de lui environ deux cents exilés lucaniens, auxquels il accordait sa confiance; mais, comme il arrive généralement avec de semblables esprits, leur fidélité était variable avec la fortune. Des pluies continuelles, inondant tous les terrains bas, séparèrent les trois camps entre lesquels l'armée était répartie. Les deux postes où n'était pas le roi furent surpris et détruits à l'improviste par les ennemis, qui vinrent ensuite l'assiéger lui-même. Alors les exilés lucaniens envoyèrent traiter avec leurs compatriotes, et, ayant obtenu leur rappel, promirent de livrer le roi vivant ou mort. Alexandre, avec une poignée de gens choisis, tenta un coup d'audace. Il fit une vigoureuse sortie, attaqua corps à corps le chef des Lucaniens et le tua ; puis, ralliant ses hommes qui fuyaient dispersés, il parvint à une rivière où les ruines récentes d'un pont emporté par les eaux indiquait le chemin. Tandis que sa troupe traversait ce gué incertain, un soldat, accablé par la fatigue et la crainte, maudissait

(1) Il faut probablement substituer à ce nom celui de Sypheum, qui était dans le proche voisinage de Consentia et de Pandosia, et sur la route de l'une à l'autre. Le texte est ici très profondément corrompu, et l'on ne peut en obtenir la seule leçon qui soit géographiquement raisonnable qu'en le rétablissant en : *Heracleam Tarentinorum coloniam, Consentiam, Sypheumque ex Lucanis, Bruttiorum Acerinam.*

le nom de mauvais augure du cours d'eau, et s'écriait : « C'est à bon droit qu'on te nomme Achéron ! » A cette exclamation, le roi s'arrêta; le destin qui lui avait été annoncé revint à sa mémoire ; il balançait incertain s'il passerait sur l'autre rive. En ce moment, Sotinos, un de ses serviteurs, le voyant hésitant dans un danger si pressant, lui demanda ce qu'il attendait et lui montra les Lucaniens qui cherchaient à le surprendre. Le roi les voyant arriver en troupeau, mit l'épée à la main et poussa son cheval dans le fleuve. Il touchait à l'autre bord, quand un des exilés lucaniens le perça de loin avec une javeline. Tombé de cheval avec le dard fixé dans la blessure, le fleuve emporta son corps jusqu'aux postes des ennemis. Là son corps fut lacéré d'une indigne manière. Coupé en deux parties par le milieu, un des morceaux fut envoyé à Consentia, l'autre fut gardé dans le camp pour servir de jouet aux vainqueurs. Pendant qu'ils s'exerçaient à l'atteindre de loin à coups de pierres et de javelots, une femme, se mêlant à la foule furieuse, les conjura de s'arrêter et leur dit, en versant des larmes, qu'elle avait son mari et ses fils prisonniers en Épire, et qu'elle espérait pouvoir les racheter avec le corps du roi, quelque mutilé qu'il fût déjà. Ainsi finit la lacération. Ce qui restait du corps fut brûlé à Consentia par les soins de la femme, puis les os remis à Métaponte (1) entre les mains des Grecs. De là on les conduisit en Epire, où ils furent remis à Cléopâtre, femme du roi, et à Olympias sa sœur, celle-ci mère et celle-là sœur d'Alexandre-le-Grand.

Tzetzès, dans son Commentaire sur Lycophron, extrayant un ancien écrivain grec dont il ne cite malheureusement pas le nom, raconte qu'il y eut un roi *de Macédoine* du nom d'Alexandre, proche parent d'Alexandre-le-Grand, qui vint en Italie faire la guerre *aux Romains*. Il eut d'abord de grands succès et fit prisonnier le général *romain* Tarpinius. Mais ensuite la fortune tourna contre lui ; il fut

(1) Justin dit « à Thurioi, » ce qui est beaucoup plus vraisemblable, car Thurioi était la ville grecque la plus voisine. Tite-Live semble avoir ici confondu la Pandosia bruttienne avec la Pandosia lucanienne, qui était effectivement voisine de Métaponte.

tué, et l'on n'obtint son cadavre, resté aux mains des ennemis, qu'en l'échangeant contre la personne vivante de Tarpinius. Telle qu'elle est ainsi racontée, l'histoire est absurde. Mais il est facile de reconnaître que c'est une double confusion du grammairien byzantin qui l'a rendue telle, en faisant du prince grec tué en Italie un roi de Macédoine au lieu d'un roi d'Epire, et de ses adversaires les Romains au lieu des Lucaniens ou des Bruttiens. Mais en dégageant le récit de ces deux erreurs, qui sont manifestement le fait de Tzetzès, nous y retrouvons une narration de la mort d'Alexandre, fils de Néoptolème, fort ancienne et fort précieuse, en ce qu'elle nous fait connaître le nom du chef des Bruttiens qu'il avait pris à Consentia et contre lequel son corps fut échangé. On sait que les Bruttiens et les Lucaniens parlaient le même idiome que les Osques ; or, une des particularités phonétiques qui caractérisent la langue osque est la substitution d'un *p* au *qu* du latin. Tarpinius est donc le nom qui dans cette langue correspond au latin Tarquinius. C'est une forme qui n'a pas pu être inventée par des écrivains de basse époque, et qui porte en elle-même l'attestation de sa sortie d'une source authentique.

En 1820, on découvrit à Saponara, l'antique Grumentum, une des principales villes des Lucaniens, sur le fleuve Aciris, dans l'enceinte d'un temple, les débris d'une cuirasse de bronze dont les deux épaulières, décorées de reliefs représentant les deux Ajax combattant contre des Amazones, demeurent jusqu'à présent les deux plus merveilleux spécimens que l'on ait rencontrés de l'art grec appliqué au travail du bronze repoussé. Brœndstedt les recueillit et en 1833 les vendit au Musée Britannique pour la somme de 1000 livres sterling ; on les paierait aujourd'hui le double. Ces admirables fragments, connus sous le nom des « bronzes du Siris » (bien que Grumentum ne soit pas sur ce fleuve), ont été acceptés alors et publiés par

Brœndstedt comme provenant de la cuirasse que portait Pyrrhos à la bataille d'Héraclée. Il est difficile de ne pas croire, en effet, que semblable armure ne fût pas celle d'un prince, ou tout au moins d'un grand général; la nature des sujets figurés sur les épaulières était de nature à convenir à un prince de la famille des Éacides plutôt qu'à tout autre, car ils étaient consacrés à glorifier l'origine de cette race royale; enfin l'analogie de style et de travail de ces fragments de cuirasse avec un de même nature que M. Constantin Carapanos a exhùmé récemment dans ses belles fouilles des ruines du temple de Dodone, est un fait qu'il faut tenir ici en grande considération. Mais les « bronzes du Siris » n'appartiennent pas à l'école de Lysippe, comme le pensait Brœndstedt; aujourd'hui que l'histoire de l'art grec est mieux connue, il ne saurait pas y avoir d'hésitation pour les rattacher à l'école de Scopas, dont ils offrent tous les caractères. Ceci induit à penser qu'ils ont dû appartenir à la cuirasse d'un guerrier de la génération antérieure à celle de Pyrrhos. D'un autre côté, si l'on tient compte des circonstances de la découverte, il est clair que l'armure faisait partie d'un trophée dédié par les Lucaniens vainqueurs dans un de leurs sanctuaires nationaux. C'est un morceau des dépouilles opimes d'un chef grec de haut rang, tué dans un combat contre les Italiotes barbares. Ceci peut s'affirmer comme positif et ruine l'inadmissible système qui voyait dans les bronzes trouvés à Saponara les débris de la cuirasse de Pyrrhos, vainqueur à Héraclée. Mais si l'on veut absolument sortir du certain pour entrer dans la voie des conjectures, et baptiser avec quelque probabilité ces morceaux d'un grand nom historique, celui d'Alexandre fils de Néoptolème, ou d'un de ses principaux capitaines, est seul possible à prononcer. Les objets sont précisément du temps de ce prince, et les circonstances de sa mort furent telles que ses armes et celles des officiers de son état-major tombèrent aux mains des Luca-

niens, qui, d'après les usages antiques, durent les consacrer en trophées à leurs dieux. A celui qui, en contemplant ces splendides reliefs dans les vitrines du Musée Britannique, laisserait son imagination se complaire à se les représenter décorant les épaules d'Alexandre le Molosse dans le dernier combat où il périt, en essayant de traverser l'Achéron, il serait impossible de répondre par une négation formelle, pas plus, du reste, qu'il ne pourrait donner, en faveur de sa manière de voir, de preuves de nature à emporter la conviction.

Après l'événement dont nous venons de rapporter les récits, Pandosia n'est plus mentionnée qu'une seule fois dans l'histoire. C'est en 205 av. J. C., dans les dernières années de la deuxième Guerre Punique. On raconte qu'après que le consul P. Sempronius Tuditanus eut repris Pétélia de vive force, Consentia, Pandosia et plusieurs villes sans importance abandonnèrent le parti des Carthaginois et se donnèrent spontanément aux Romains. Les termes mêmes dont se sert Tite-Live à cette occasion montrent que c'était encore une ville d'un certain rang.

Strabon, qui vivait sous Auguste et dans les premières années de Tibère, parle de Pandosia comme existant encore de son temps. Un demi-siècle plus tard, Pline n'en fait mention que d'après Théopompe, mais quand il énumère les localités de cette portion de l'Italie, il donne place dans son énumération à Achérontia et au fleuve Achéron, en passant absolument Pandosia sous silence, malgré sa renommée historique. Ceci a fait soupçonner à la plupart des critiques que cette ville avait dès lors disparu, ou du moins était presque réduite à néant. Et ce qui semble le confirmer, c'est que son nom n'est plus ensuite prononcé nulle part. On a cependant prétendu prouver qu'elle avait subsisté jusqu'au XIIIe siècle, en s'appuyant sur un passage de Niccolò di Jamsilla, qui, dans le récit des événements de l'année 1253, parle d'une localité de Pantoso

dans le voisinage immédiatement de Cosenza. Mais ce passage se rapporte manifestement à l'endroit où subsiste encore aujourd'hui la source de Pantusa, entre Castelfranco et Mendicino ; et nous verrons dans un instant que ce nom n'a, dans la réalité, rien à voir avec celui de la Pandosia des anciens.

Le duc de Luynes a prétendu retrouver l'Achéron dans le Lese, Achérontia dans Cerenzia et les trois collines de Pandosia dans les hauteurs de Spinello, le Grazie et Belvedere di Spinello, au pied du mont Tripona. Ce système, bien que défendu avec science et talent, n'a recruté aucun adhérent et, en effet, il est inconciliable avec les données des témoignages anciens. Ce n'est pas, cependant, que les antiquaires calabrais de nos jours aient eu raison de croire y opposer une objection invincible en alléguant, sur la foi de Barrio, que Cerenzia ne s'appelait pas antiquement Achérontia, mais Pumentum. Ceci est une erreur matérielle tellement forte que l'on s'étonne de la rencontrer encore sous la plume d'un homme de la valeur de M. Marincola-Pistoja. Il n'a jamais existé de localité du nom de Pumentum. Barrio a pris ce nom dans un passage de Strabon où tous les critiques sérieux, depuis Xylander au XVI[e] siècle, ont unanimement reconnu que *Pumentum* était une faute de copiste pour *Grumentum*. Son autorité est tout à fait nulle quand il s'agit de la nomenclature antique des localités, qu'il distribue avec un arbitraire de haute fantaisie, sans jamais donner de preuves à l'appui de ses attributions, par la bonne raison qu'il n'en avait pas une seule. Dans le cas spécial qui nous occupe, il a lu le texte de Strabon d'une façon vraiment bien singulière, puisqu'il ne s'est pas aperçu de ce que le prétendu Pumentum était placé par la géographie dans le cœur de la Lucanie, et qu'il a cru en même temps y voir que cette ville avait été fondée par Philoctète. Rien de tout cela n'est sérieux, et il faut en finir avec d'aussi misérables méprises,

que la science ne devrait plus avoir besoin de réfuter. La réalité est que Cerenzia est appelée dans les documents du XIIe et du XIIIe siècle *Cerenthia* ou *Geruntia*. Au IXe siècle, la novelle de l'empereur Léon mentionne parmi les suffragants du métropolitain de *Severiana* l'évêque d'*Acerentia*, qui ne peut être que celui de Cerenzia, relevant de l'archevêché de Santa-Severina. Cerenzia était donc bien positivement une ville d'Acérontia ou Achérontia, et par suite le Lese probablement un fleuve Achéron. Mais ce ne sont pas l'Achérontia ni le fleuve Achéron de Pline, celui qui passait sous Pandosia. En dehors de l'Achérontia de l'Apulie (aujourd'hui Acerenza), il y avait dans la Grande-Grèce deux villes d'Achérontia et deux fleuves Achéron, comme il y avait deux Pandosia, et deux villes de Témésa.

La véritable et décisive raison qui condamne le système du duc de Luynes, est que l'Achéron de Pandosia était un affluent du Crathis. Nous en avons la preuve par la belle monnaie d'argent qui porte d'un côté la tête de la nymphe Pandosia, accompagnée de son nom, et de l'autre la figure du fleuve Crathis, représenté sous les traits d'un jeune homme et ayant également son nom écrit à côté de lui. Et ceci s'accorde avec la façon dont Pline met son Achérontia et son Achéron dans l'intérieur des terres, auprès de Consentia. Strabon dit aussi que Pandosia et le fleuve Achéron étaient situés un peu au-dessus de cette ville, c'est-à-dire dans un des deux massifs de montagnes qui la dominent à l'est et à l'ouest, la Sila ou la chaîne des Apennins.

Ces données s'accorderaient mieux avec le système auquel les écrivains calabrais se sont attachés, depuis Martirani et Barrio jusqu'à MM. Greco, Corcia et Marincola-Pistoja, mettant Pandosia à Castelfranco, à Mendicino, ou entre les deux, à l'endroit où est la fontaine de Pantusa. Écartons Mendicino de la question, car cette localité, certainement antique, est la Ménécina qu'Étienne de Byzance mentionne, d'après Hécatée, comme une des villes des Œnotriens dans

l'intérieur des terres, et elle en conserve le nom à peine altéré. Mais le système de Castelfranco, bien qu'on n'y trouve aucun vestige d'antiquité, et surtout de Pantusa, paraît au premier abord très séduisant, et je ne m'étonne pas qu'il ait rallié la majorité des géographes. Pourtant il doit être aussi rejeté, car il est en contradiction absolue avec l'ensemble des indications anciennes sur la situation de Pandosia.

Les indications dont je veux parler sont toutes concordantes, et de telle nature qu'il suffit, me semble-t-il, d'en énoncer bien nettement les points essentiels pour toucher du doigt la solution du problème.

Voici, en effet, les propositions auxquelles elles se ramènent :

1° Pandosia se trouvait exactement sur la frontière de la Lucanie et du Bruttiun, c'est-à-dire sur une ligne tirée transversalement à la péninsule, de l'embouchure du Laos à celle du Traeis.

2° Elle était à distance presque égale des deux mers, de telle façon que le Périple du prétendu Scylax a pu la mentionner en suivant le littoral de la mer Tyrrhénienne, et en empiétant un peu sur l'intérieur des terres, Scymnos de Chios en suivant le littoral de la mer Ionienne et en pénétrant aussi quelque peu dans les terres.

3° En suivant la première direction et en marchant du nord au sud, le pseudo-Scylax la rencontre entre Laos et Platées, nom auquel on substitue d'ordinaire celui de Clampetia (San-Lucido), mais qui me paraît n'avoir besoin d'aucune correction et dans lequel je reconnais l'appellation antique de Paola.

4° En suivant la seconde direction et en marchant du sud au nord, Scymnos la place entre Crotone et Thurioi.

5° Pandosia était voisine de Consentia et située à une certaine hauteur dans l'une ou l'autre des montagnes entre lesquelles se trouve Cosenza.

6o Elle n'était pourtant pas une des villes de la vallée du haut Crathis que Tite-Live énumère de la manière suivante dans son xxxe livre : Uffugum (Fagnano), Besidiæ (Bisignano), Hetriculum (Lattarico), Sypheum (Montalto), Argentanum (San Marco Argentaro).

7° Une rivière passait au bas de cette cité et portait le nom d'Achéron ; sur les bords de cette même rivière était une ville d'Achérontia.

8° L'Achéron avait donc un cours assez développé pour donner place au territoire de deux villes.

9o Ce n'était pas un simple torrent se précipitant presque verticalement du haut des montagnes, et se gonflant en quelques heures pour redevenir aussi rapidement à sec, comme tous ceux qui descendent de l'arête de l'Apennin, sur la rive gauche du Crathis. C'était une vraie rivière, difficilement guéable et susceptible de produire, pendant les grandes pluies de l'hiver, des inondations persistantes pendant un certain temps.

Un seul des affluents du Crathis est dans ce dernier cas et présente ces particularités caractéristiques, c'est le Mucone, rivière d'un certain développement et d'une trentaine de kilomètres de parcours, formée de la réunion de différents ruisseaux qui sortent du Monte Fallistro et du Monte dei Tartari, deux des sommets de la Sila. Or, il suffit de se reporter à une bonne carte pour constater que la vallée du Mucone est précisément le seul canton qui réunisse, sans qu'une seule y manque, les conditions que nous venons d'énumérer d'après les sources antiques pour le site de Pandosia et de l'Achéron, conditions dont presque aucune n'est remplie par Castelfranco et par les lieux environnants.

A 12 kilomètres au-dessus de sa jonction avec le Crati et assez près de Bisignano, la ville d'Acri, sur la rive droite du Mucone, semble bien correspondre, comme l'a déjà reconnu Forbiger, à l'Achérontia de Pline. Son

nom peut parfaitement s'expliquer comme une altération de cette appellation antique, surtout si l'on tient compte de la forme *Acerina*, que donnent les manuscrits de Tite-Live et que les éditeurs ont eu tout à fait tort de prétendre corriger en *Terina*, puisqu'il s'agit de la dernière ville qu'Alexandre d'Épire prit avant de venir à Pandosia. Le nom géographique manifestement altéré dans le passage de l'historien latin, que nous avons rapporté un peu plus haut, est celui de *Sipontum*, qui appartient à une toute autre région. Mais si on y substitue, comme nous l'avons déjà proposé, *Sipheum*, correction peu considérable et qui n'a rien que de naturel, l'énumération des localités touchées par la dernière campagne du roi des Molosses est chez Tite-Live de la précision géographique la plus satisfaisante. Il prend Cosentia, et de là, descendant d'abord la vallée du Crathis, puis remontant celle du Mucone, il passe par Sypheum (Montalto), Acerina ou Achérontia (Acri) pour atteindre Pandosia sur la partie supérieure du cours de la rivière Achéron. Je n'hésite donc pas à reconnaître cette rivière dans le Mucone, et si elle a changé de nom dans l'antiquité, je trouve encore un indice bien significatif de son ancienne qualité d'Achéron, de sa consécration aux divinités infernales, dans l'appellation de Li Tartari, qu'a conservée la montagne qui ferme sa vallée au sud-est et d'où descend une partie de ses eaux.

Je n'ai pas visité la haute vallée du Mucone et je ne crois pas qu'aucun antiquaire l'ait jamais parcourue. Il m'est donc impossible de préciser davantage, soit par des observations personnelles, soit d'après les indications d'autrui, le point exact où s'y trouvaient et la hauteur au triple sommet qui portait Pandosia et les trois collines isolées les unes des autres (et qui en étaient distinctes) où Alexandre avait établi ses camps. Mais j'affirme que c'est là qu'il faut chercher Pandosia, là qu'on en retrouvera l'emplacement. Elle n'a pu être que là et nulle part ailleurs.

Pandosia touchait donc à la grande forêt de la Sila. C'est ce qui avait fait son importance et sa richesse. Elle était la cité où se concentraient, pour être ensuite exportés, les produits des innombrables troupeaux de la haute montagne et ceux des exploitations forestières, la cire des abeilles sauvages, la poix si estimée de la Sila et les bois de constructions navales, qui descendaient au moyen du flottage par l'Achéron et le Crathis. Acri, qui lui a succédé dans ce rôle, a été toujours une localité riche, commerçante et populeuse. Au moyen âge, elle était une ville de sérieuse importance, qui a joué un rôle dans les guerres civiles du XIVe et du XVe siècle, comme l'un des principaux foyers du parti angevin dans la contrée. Aujourd'hui encore elle compte près de 8,000 habitants et entretient un commerce considérable.

Cette situation ainsi reconnue pour Pandosia, explique la présence de l'image du dieu Pan comme type de la plupart de ses monnaies. Il n'est pas là, comme l'ont dit la plupart des numismatistes, en tant que le dieu de l'Arcadie, berceau traditionnel des Œnotriens. Car on ne possède aucun indice du culte de Pan chez ce peuple ; leur dieu national paraît avoir été d'une autre nature, ce dieu chthonien à figure de taureau, dont nous avons eu l'occasion de parler à l'occasion de Métaponte et de Sybaris. Pan, dans la numismatique de Pandosia, est le dieu hellénique des pâturages et des forêts de la montagne. C'est celui qui préside aux vastes bois de la Sila, qui y a sa résidence, qu'y adorent les pâtres et les bûcherons, et qui, d'après une légende locale que nous avons enregistrée plus haut, y passait pour né des amours bizarres du jeune berger Crathis.

L'auteur du traité des Récits merveilleux, si faussement mis sous le grand nom d'Aristote, parle d'une empreinte gigantesque du pied d'Hercule, que l'on montrait auprès de « Pandosia de Japygie » et qui y était l'objet de la vénération publique. Ce renseignement ne peut avoir trait à la

Pandosia lucanienne, mais à la Pandosia lucanienne qui touchait presque à la frontière du territoire de Tarente, c'est-à-dire de la Japygie, dans laquelle on a quelquefois compris Métaponte. Et ceci se confirme par la tradition du passage d'Hêraclês dans ces cantons, qui fut certainement pour quelque chose dans le choix du nom d'Héraclée, donné par les Tarentins à la colonie qu'ils fondèrent entre le Siris et l'Aciris.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER. — Tarente.

CHAPITRE III. — Héraclée et Siris.

CHAPITRE IV. — De Siris a Sybaris.

CHAPITRE V. — SYBARIS ET THURIOI.

CHAPITRE VI. — ROSSANO.

CHAPITRE VII. — Les villes de Philoctète.

CHAPITRE VIII. — La vallée du Nêaithos.

FIN DE LA TABLE.



